


600095266Y

S. JEAN CHRYSOSTOME,

SES ŒUVRES ET SON SIÈCLE.

SAINT
JEAN CHRYSOSTOME,
SES ŒUVRES ET SON SIÈCLE,

PAR

L'ABBÉ E. MARTIN
(D'AGDE).

TOME DEUXIÈME.

Ὑπὲρ τῆς οἰκουμένης ἁπάσης ὁ παρὼν ὑμῖν ἀγὼν πρόκειται.

Le combat que nous soutenons est dans l'intérêt du monde entier.

(*Lettre de S. Jean Chrysostôme au pape S. Innocent I.*)

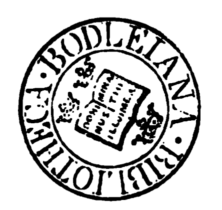


MONTPELLIER
FÉLIX SEGUIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
25, RUE ARGENTERIE.

PARIS
LETHIELLEUX, LIBRAIRE
rue Bonaparte, 66.

TOURNAI
H. CASTERMAN, LIBRAIRE
rue aux Rats, 11.

1860


BODLEIANA · BIBLIOTHECA ·

S. JEAN CHRYSOSTOME,

SES ŒUVRES ET SON SIÈCLE.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Doctrine de Chrysostôme. — Témoignages sur l'Eucharistie, — sur la prière pour les morts. — Dogme du péché originel. — L'orthodoxie de Jean défendue par S Augustin, — par Bossuet. — Explication de divers passages. — Massaliens et Manichéens. — Dogme de la grâce. — Chrysostôme vengé du reproche de Pélagianisme. — Prière pour les catéchumènes. — Témoignages sur la confession. — Jean a-t-il enseigné que la félicité des élus serait différée jusqu'à la fin des temps? — Justification de son enseignement. — Mitigation de la peine des damnés.

Les nombreux extraits qui remplissent les chapitres précédents peuvent donner, nous aimons à le croire, une idée assez juste du caractère et de la portée des travaux apostoliques de Chrysostôme. Hâtons-nous de dire qu'en présentant sa prédication comme toute morale, nous sommes loin d'en nier la valeur dogmatique. Quelle eût été la force de sa parole, sans l'appui essentiel et la divine autorité du dogme? Ce combat de tous les jours contre les ignorances, les superstitions, les vices qui l'entourent, combat où il déploie autant de courage que de talent, eût été trop

inégal, si aux armes de la raison et de l'éloquence il n'avait ajouté les armes surnaturelles des vérités évangéliques. Le dogme est à la morale ce que le fondement est à l'édifice, ce que la sanction est à la loi. L'apôtre de Jésus-Christ ne saurait les séparer l'un de l'autre. D'ailleurs, commentant habituellement les saints livres, et suivant pas à pas le texte sacré, Jean se trouve sans cesse en présence des grands enseignements catholiques; il les expose avec précision; il en démontre par l'Écriture la vérité, l'harmonie, la beauté, il en écarte les nuages; il les venge des attaques de l'hérésie; et ce n'est qu'après les avoir fortement inculqués à ses auditeurs qu'il arrive aux conclusions pratiques. A ses yeux, les vices sont des blasphèmes, les vertus des actes de foi. Or, de même qu'il résume les devoirs dans la charité, il se plaît à résumer les dogmes dans l'Eucharistie, et l'adorable mystère prend une large place dans ses discours. On comprend, en effet, quel attrait spécial devait avoir pour le docteur de la charité ce perpétuel et immense miracle de l'amour, qui fait de Dieu lui-même l'aliment de sa créature, cette réalisation ineffable et à jamais présente d'un dévouement infini qui réveille chaque jour dans le cœur de l'homme, qui incorpore chaque jour à chaque homme l'esprit d'abnégation et de sacrifice. Ici encore des citations sont indispensables.

« Voici le moment, s'écrie le saint orateur, d'approcher de cet autel redoutable.... Arrière les Judas, les méchants, ceux dont l'âme est pleine de venin, ceux qui ont sur les lèvres une chose et une autre dans le cœur! Jésus-Christ est ici, et lui qui institua ce banquet y préside encore. Non, ce n'est point un homme qui fait que les choses offertes deviennent le corps et le sang de Jésus-Christ, mais Jésus-Christ lui-même qui, pour nous, fut attaché à la croix. Le prêtre le représente à l'autel et prononce les saintes paroles, mais l'efficacité et la grâce viennent de

Dieu. *Ceci est mon corps,* dit-il, et ce mot transforme ce qui est offert. De même que cette parole : *Croissez et multipliez et remplissez la terre* [1], proférée une seule fois, entretient à jamais la fécondité de la nature humaine; ainsi cette autre : *Ceci est mon corps,* sortie une seule fois de la bouche de Jésus-Christ, du jour où il l'a prononcée jusqu'à nous et jusqu'à son dernier avènement, opère dans les églises, sur chaque autel, un sacrifice parfait. Donc point d'hypocrites ici, ni de voleurs, ni d'avares, ni de jaloux, ni d'hommes souillés ou haineux; qu'ils ne viennent pas au-devant de leur condamnation. Judas sortait de la cène mystique quand il livra son maître, et c'est ainsi que le démon se jette sur ceux qui participent indignement aux saints mystères. Je dis cela, non pour vous effrayer, mais pour vous rendre plus prudents. Un aliment corporel introduit dans un estomac malade aggrave la maladie ; de même cette nourriture spirituelle, reçue par une âme indigne, attire sur elle un plus terrible châtiment. Écartez, je vous en supplie, les pensées mauvaises; purifiez votre cœur. Nous sommes les temples de Dieu, rendons chaste notre âme. Un jour suffit pour cela, et voici comment : Si tu en veux à un ennemi, renonce à ta haine, mets fin à cette inimitié, et reçois à la table sainte le remède qui donne le pardon. Tu assistes ici à un sacrifice auguste et vénérable. Jésus-Christ lui-même gît immolé sur l'autel. Pense à la cause de son immolation. Oh ! de quels mystères es-tu privé, Judas ! Jésus-Christ a souffert pour détruire le mur fatal qui séparait le ciel de la terre; il t'a associé, toi son ennemi, au destin des anges; pour toi, il s'est livré à la mort, et tu viens, le cœur plein de haine pour tes frères, t'asseoir au banquet de la paix ! La charité est la racine, la source, la mère de tous les biens... Puisque nous partici-

[1] Genès., I, 28.

pons tous au même corps, soyons tous ensemble un seul corps; que du moins le lien de la charité unisse entre elles nos âmes; c'est alors que nous pourrons aborder avec confiance cette table sainte, et recevoir de Jésus-Christ vainqueur le gage de la paix [1]. »

« Ce n'est pas assez pour le Fils de Dieu, dit ailleurs Chrysostôme, de s'être fait homme, d'avoir été outragé et crucifié, il veut s'unir à nous, faire de nous son propre corps, *non par la foi seulement, mais en réalité* [2].... Ne faut-il pas qu'elle soit plus pure que les rayons du soleil, la main qui coupe cette chair sacrée, la bouche que remplit un feu spirituel, la langue teinte d'un sang adorable? Pense à l'honneur que tu reçois, pense à cette table auguste. Celui que les anges ne regardent qu'avec frayeur devient notre aliment, il s'incorpore à nous, et nous devenons une même chair avec lui. *Qui racontera les puissances du Seigneur? Qui dira toutes ses louanges* [3]? Quel est donc le pasteur qui nourrit ses brebis de son propre corps? Que parlé-je de pasteurs? il y a des mères qui n'allaitent pas elles-mêmes leurs enfants. Ainsi ne fait pas Jésus-Christ, mais il nous unit à lui en toute manière [4].... Nous donc, comme de petits nourrissons qui s'attachent au sein de leur mère, attachons-nous avec ardeur à cette table sacrée, à la mamelle [5] de cette coupe spirituelle, et que notre unique douleur soit d'être privé du céleste aliment. Ce ne sont pas les œuvres de l'homme que vous voyez ici. Celui qui opéra le prodige de la cène le renouvelle tous les jours. A nous le simple rôle de ministres; Jésus-Christ seul sanctifie et transforme. Notre autel n'a rien de moins que la table du

[1] Chrys., *hom.* 1 et 2, *in Jud. prodit.*, t. 2, p. 384, 394.
[2] Καὶ οὐ τῇ πίστει μόνον, ἀλλὰ καὶ αὐτῷ τῷ πράγματι.
[3] Ps. 105.
[4] Καὶ διὰ πάντων ἡμᾶς ἑαυτῷ συμπλέκει.
[5] Καὶ τῇ θηλῇ τοῦ ποτηρίου τοῦ πνευματικοῦ.

Sauveur autrefois. Ici est le cénacle où les disciples entouraient le maître. Ils en sortirent pour aller à la montagne des Oliviers; n'en sortons, nous, que pour aller visiter les pauvres [1]......

» Apprenons quel est le miracle des saints mystères, et pourquoi ils ont été institués. *Nous sommes un seul corps avec Jésus-Christ,* dit l'Apôtre; *nous sommes les membres de Jésus-Christ formés de sa chair et de ses os.* Que les initiés prêtent l'oreille : ce n'est pas seulement par la dilection, mais en réalité que le Verbe incarné s'unit à nous, et cela se fait par l'aliment qu'il nous a donné. Il brûle pour nous d'un tel amour, qu'il a voulu se mêler à notre substance, au point de ne faire de lui et de nous qu'une seule chose. Pour lui prouver leur attachement, les serviteurs de Job s'écriaient autrefois : *Qui nous donnera de nous rassasier de sa chair* [2] ? Ce qu'ils souhaitaient de la part de leur maître, Jésus-Christ l'a fait pour nous, et non-seulement il nous est donné de le voir [3], mais de le toucher, de le manger, de le broyer sous nos dents, de nous l'incorporer tout entier, et son amour rassasie nos désirs. Donc, ne sortons de cette table que comme des lions dont la bouche lance des flammes, et soyons redoutables aux démons. Pensons à celui qui vit en nous, qui est notre tête, à l'amour qu'il nous a témoigné. Que de parents, peut-il nous dire, qui confient leurs enfants à des mains étrangères ! Moi, j'ai voulu vous nourrir moi-même et de ma propre substance, devenir moi-même votre aliment; j'ai voulu, pour vous ennoblir, vous élever tous jusqu'à moi, vous donner à tous le même gage des espérances

[1] Chrys., *in Math.*, *hom.* 82, t. 7, p. 788, 789.

[2] Job, c. 31, v. 31. — Expressions de tendresse conformes au génie et aux langues des Orientaux. *Voir* Drach, *Notes de la bible de Vence;* Job, c. 31, v. 31, t. 9, p. 312.

[3] *V.* aussi *in Math.*, *hom.* 82, n. 4, t. 7, p. 787.

futures. J'ai commencé par être votre frère et j'ai pris votre chair et votre sang, et maintenant je vous livre ma chair et mon sang pour n'avoir qu'une même vie avec vous! Et le voilà, bien-aimés, ce sang qui fait resplendir en nous l'image divine, qui communique à notre âme une beauté incroyable et qui ne vieillit pas, ce sang qui nous lave, qui nous sanctifie, qui nous embrase [1] ! »

Dans son beau commentaire sur la première épître de S. Paul aux Corinthiens, Jean s'exprime plus explicitement encore, si c'est possible :

« L'Apôtre a dit : *Le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-il pas la communion du sang de Jésus-Christ* [2] ? Ce langage commande la foi en inspirant la terreur; et, en effet, en voici la signification. Ce qui est dans le calice, c'est cela même qui coula du côté du divin Sauveur sur la croix [3], et de cela nous sommes participants. Il se sert de ce mot : *calice de bénédiction,* parce que toutes les fois que nous tenons le calice dans nos mains, saisis d'admiration et de crainte en présence de ce don ineffable, nous bénissons Jésus-Christ d'avoir versé son sang pour nous arracher à l'erreur, et non-seulement de l'avoir versé, mais d'en faire part à tous. Si tu veux du sang, semble-t-il nous dire, garde-toi de répandre celui des animaux sur l'autel des faux-dieux, répands le mien sur mon autel. Or, je vous le demande, quoi de plus propre à faire frissonner d'horreur et à pénétrer d'amour [4] ?...... Mais l'Apôtre ajoute : *Nous sommes tous un seul pain, un seul corps*. Comme s'il disait : Je vous ai parlé de participation au corps de Jésus-Christ : ce n'est pas assez. Nous sommes

[1] Chrys., *in Joann. hom.* 46, t. 8, p. 272, 273.
[2] *Ad Corinth*, I, c. 10, v. 16.
[3] Ὅτι τοῦτο τὸ ἐν ποτηρίῳ ὂν, εκεῖνό ἐςι τὸ ἀπὸ τῆς πλευρᾶς ῥεῦσαν (*Hom.* 24, *in* I. *ad Corinth.*, t. 10, p. 212 et 213).
[4] Chrys., *ibid.*

le corps même de Jésus-Christ. Qu'est-ce que le pain, en effet? Le corps de Jésus-Christ. Que deviennent les communiants? Le corps de Jésus-Christ: non plusieurs corps, mais un seul. De même que le pain est formé de plusieurs grains qu'on ne distingue plus l'un de l'autre, bien qu'ils subsistent tous dans le pain ; ainsi en est-il de notre union entre nous et avec Jésus-Christ. Celui-ci n'est pas nourri d'une substance, celui-là d'une autre. Nous sommes tous nourris du même corps; *car,* poursuit l'Apôtre, *nous participons tous au même pain.* Comment se fait-il qu'étant formés du même corps, n'étant qu'un même corps, nous ne soyons pas un aussi par la charité? Du temps de nos pères, la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Et maintenant c'est le contraire; il n'y a parmi nous que haines et contestations [1].... Je vous en prie, mes bien-aimés, ne soyons pas étrangers à nos frères, conservons avec eux l'unité: c'est ce que nous rappelle ce sacrifice auguste et redoutable; n'en approchons qu'avec des sentiments de concorde et de charité fervente, et de là, changés en aigles, prenons notre essor vers le ciel. *Là où est le corps,* dit l'Évangile, *là seront les aigles* [2]. Ce corps, c'est celui du Sauveur frappé de mort à cause de nous; car, s'il n'avait subi la mort, nous n'aurions pas retrouvé la vie. Quant à nous, il nous appelle des aigles, pour nous apprendre que celui qui approche de ce divin corps doit avoir une âme sublime, et, au lieu de ramper sur la terre, voler toujours très-haut, les yeux fixés sur le soleil de justice. C'est ici la table des aigles, non des geais. Ceux-là iront au-devant de Jésus-Christ descendant du ciel, qui le reçoivent dignement aujourd'hui : ceux qui le reçoivent indignement seront livrés aux derniers supplices [3].....

[1] Chrys., t. 10, p. 213, 214.
[2] Math., 24, 28.
[3] Chrys., t. 10, p. 216.

Ne soyons pas homicides de nous-mêmes. N'abordons ces augustes mystères qu'avec un respect profond et une conscience pure. Au moment où ils s'accomplissent sur l'autel, disons-nous intérieurement : Le voilà ce corps, grâce auquel je ne suis plus cendre et poussière, je ne suis plus esclave mais libre. Par lui, j'espère le ciel et les biens du ciel, la vie immortelle, le sort des anges, la société intime avec Jésus-Christ. C'est ce corps transpercé de clous, déchiré de verges que la mort n'a pu détruire. Le soleil le vit attaché au gibet et détourna ses regards. Au dernier soupir de sa bouche, le voile du temple fut déchiré, les rochers se fendirent, la terre trembla. C'est ce corps qui fut ouvert sur la croix par un coup de lance, d'où jaillirent deux sources de salut pour le monde, l'une de sang et l'autre d'eau. Voulez-vous savoir d'ailleurs sa puissance ? Interrogez l'hémorroïsse qui fut guérie pour avoir touché non ce corps, mais la seule frange du vêtement de ce corps. Interrogez la mer qui le vit marcher sur ses flots. Interrogez le démon, dites-lui : Qui t'a porté ce coup dont tu ne peux te relever ? Qui t'a vaincu ? Qui t'a enchaîné ? Et il vous répondra : C'est ce corps crucifié...... Interrogez la mort, dites-lui : Qui a brisé ton dard ? Qui t'a rendu risible à de jeunes enfants, à de jeunes filles, toi jusqu'alors également redoutée des tyrans et des justes ? A ce corps crucifié, elle attribuera, elle aussi, sa défaite..... C'est ce corps victorieux du trépas, sorti du tombeau plein de gloire et lançant des rayons jusqu'au plus haut des cieux, que Jésus-Christ nous a donné à tenir dans nos mains et à manger..... C'est encore ce corps que les mages ont adoré dans la crèche. Des infidèles, des barbares ont tout quitté, patrie et maison, ils ont fait une longue route pour venir se prosterner devant lui dans le respect et la crainte. Ne restons pas au-dessous des barbares, nous qui sommes les citoyens des cieux..... Celui qu'ils ont vu dans la crèche, tu le vois sur

l'autel; tu vois, non une femme qui le tient dans ses bras, mais le prêtre debout, et l'esprit qui se répand avec abondance sur l'oblation; et non-seulement tu le vois, mais tu connais la vertu et l'économie du mystère, puisque tu es initié. Excitons-nous donc à une crainte salutaire, et surpassons les mages en piété, de peur qu'une témérité coupable n'attire sur nos têtes le feu du ciel. Si je parle ainsi, ce n'est pas pour vous éloigner, mais pour vous rendre plus respectueux. Car, si approcher sans préparation est un péril, se priver de ces repas mystiques, c'est se condamner à la faim, à la mort. Cette table est la force de l'âme, le lien des esprits, le gage de l'espérance, le salut, la lumière, la vie. Si nous sortons du monde avec cette divine hostie dans le cœur, nous arriverons avec confiance au vestibule du ciel, munis que nous serons et tout couverts d'une armure d'or. Et pourquoi parler d'avenir? Ici même, la terre devient le ciel, grâce à ce mystère... Ouvre donc les portes du ciel, et regarde : ce qu'il y a de plus auguste là-haut, je te le montrerai présent ici-bas. De même, en effet, que dans une demeure royale, c'est la personne du monarque qui attire les regards, bien plus que les murs et les toits dorés ; ainsi, dans le palais du ciel, la personne du roi des rois. Et tu le vois sur la terre! Tu vois, non pas un ange ni un archange, mais le souverain maître de tous. Tu le vois, tu le touches, tu le manges, et tu ne rentres chez toi qu'après l'avoir reçu dans ton cœur[1] ! »

Quel magnifique langage! La foi catholique ne parla jamais avec plus d'assurance. On dirait que pour l'œil de Jean le voile du mystère n'existe plus. Il voit Jésus-Christ sur l'autel, comme S. Pierre le vit sur le Thabor, et la splendeur du visage divin se reflète de son âme dans son discours. Avec les passages de ses œuvres qui ont trait à

[1] Chrys., *in I. ad Corinth.*, *hom.* 24, t. 10, p. 217, 218.

l'Eucharistie, on a composé un petit livre sous ce titre : *Marteau des calvinistes*[1]. C'est du moins une excellente réponse à ceux qui accusent l'Église Romaine d'avoir innové sur un point qui est le centre même du Catholicisme. D'autant plus que le saint orateur n'était dans son enseignement que le fidèle écho des grands pontifes qui, depuis le prince des apôtres, avaient gouverné l'antique Église d'Antioche, et en particulier du magnanime martyr qui repoussait avec indignation, comme hérétiques et impies, ceux qui, *niant le don de Dieu, ne professent pas que l'Eucharistie soit la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, la même qu'il a livrée sur la croix et que le Père a ressuscitée dans sa bonté*[2]. Chrysostôme, d'ailleurs, s'appuie sur le texte de l'Évangile autant que sur la tradition ; et, dit le célèbre auteur de la *Perpétuité de la foi*, « il a établi la grandeur et la vérité de ce mystère sur des fondements inébranlables, et par des raisonnements si solides et si convaincants, qu'il peut être nommé le docteur de l'Eucharistie, comme S. Augustin celui de la grâce : ces deux Pères ayant été particulièrement destinés de Dieu pour éclaircir, confirmer et illustrer la foi de l'Église, touchant deux de ses dogmes les plus grands et les plus divins[3]. »

Remarquons, toutefois, que s'il est d'autres points de la doctrine catholique qu'il développe avec moins d'étendue ou moins d'éloquence, il n'en est aucun sur lequel il ne soit clair et formel. Quoi de plus explicite, par exemple, que ces quelques mots sur la *communion des saints* et la *prière pour les morts?* « Au lieu de pleurer ceux que vous avez perdus, secourez-les par les prières, par les aumônes, par les saintes oblations. On n'a point imaginé au

[1] Imprimé dans le 6e tome des œuvres de S. Jean Chrysostôme; édit. de Lyon, 1687.

[2] *S. Ignatii, martyr., ep. ad Smyrnæos*, n. 7.

[3] Arnaud, Œuvr. compl., t. 12, p. 21. — Nous parlerons ailleurs de la lettre à Césarius.

hasard les devoirs que nous rendons aux morts. Non, ce n'est pas en vain que nous nous souvenons d'eux dans les divins mystères; ce n'est pas en vain que nous approchons, en priant pour eux, de la table sacrée où repose l'agneau qui porta le péché du monde. Nous avons la confiance qu'ils reçoivent de là quelque soulagement. Non, ce n'est pas sans motif que celui qui est debout à l'autel, au moment où s'accomplissent les redoutables mystères, élève la voix et dit : *Pour tous ceux qui se sont endormis en Jésus-Christ, et pour ceux aussi qui célèbrent leur mémoire;* si cela n'avait pas d'objet, à quoi bon ce langage? Nos cérémonies ne sont pas des fictions de théâtre, l'Esprit-Saint lui-même y a tout réglé. Donc, portons aide aux morts, faisons mémoire d'eux. Si le sacrifice de Job purifiait ses enfants, doutez-vous que notre sacrifice, offert pour les morts, ne leur soit profitable? Dieu a coutume de faire grâce aux uns en faveur des autres. S. Paul le témoigne quand il dit : *Il faut que les bienfaits obtenus en considération de plusieurs soient aussi reconnus par les actions de grâces que plusieurs en rendront pour nous*[1]. Empressons-nous d'être utiles à ceux qui sont sortis de ce monde. Offrons pour eux des prières. Nous avons à notre disposition le sacrifice auguste qui est l'expiation commune de toute la terre. C'est pourquoi, au moment solennel de l'immolation, nous prions avec confiance pour l'univers, et nous mêlons les noms des morts à ceux des martyrs, des confesseurs, des pontifes. Car nous ne sommes tous ensemble qu'un seul corps, bien que certains membres de ce corps aient plus d'éclat que les autres; et il peut se faire que nous obtenions pour les morts un pardon complet par les prières, par l'oblation faite en leur faveur, par les saints qui sont nommés avec eux. Pourquoi donc vous

[1] II. *ad Corinth.*, c. 1, v. 11.

lamenter sans fin, quand il vous est donné de rendre tant de services encore à celui que vous pleurez [1] ?.... Ce sont les apôtres, ajoute Chrysostôme, qui ont prescrit de faire mémoire des morts pendant le sacrifice divin. Ils savaient, ces pieux législateurs, qu'il en revient, à ceux qui ne sont plus parmi nous, de grands avantages... Dieu veut que nous nous aidions les uns les autres. N'est-ce pas pour cela que nous prions pour la paix, pour la prospérité du monde, pour tous les hommes? Or, sur la masse des hommes, il y a des voleurs, des profanateurs de tombeaux, des misérables souillés de mille crimes. Cependant nous prions pour eux : peut-être quelques-uns se convertiront; nous prions pour des êtres qui, tout vivants qu'ils sont, ne diffèrent pas des morts; prions donc pour les morts [2] ! »

Sur la grâce et sur la déchéance, Chrysostôme est moins explicite. Il parlait dans un pays que Marcion, Valentin, Manès avaient infecté de leurs erreurs [3]. Antioche comptait dans son sein beaucoup de Marcionites, et tout récemment encore il avait fallu sévir contre les Massaliens. Le sentiment des malheurs publics aggravait l'influence des mauvaises doctrines sur les âmes faibles, faciles à troubler, et toujours disposées à s'abdiquer elles-mêmes, à s'affaisser dans toutes les croyances qui favorisent leur lâcheté. L'infatigable apôtre avait à protester contre ces enseignements et ces défaillances, à rendre quelque énergie à ces hommes abattus, à réveiller dans leur cœur la foi en Dieu, la conscience de leur responsabilité et de leur dignité, des droits et du devoir du libre-arbitre. Attentif au mal qui a envahi son peuple, tout entier à en conjurer le péril, il

[1] Chrys., *hom.* 41, *in* I. *ad Corinth.*, t. 10, p. 392, 393.

[2] Chrys., *hom.* 3, *in ep. ad Philipp.*, t. 11, p. 417.

[3] Les pratiques les plus infames des Manichéens avaient des imitateurs parmi les Chrétiens d'Antioche. *Ὡς γὰρ ἐχθρὸν καὶ ἐπίβουλον ἀποκόπτουσι τὸ μέλος* (Chrys., *in cap.* 5, *ep. ad Gal.*, t. 10, p. 717).

parle moins souvent, avec moins d'insistance, des vérités qu'il est moins urgent de rappeler et d'expliquer. Les a-t-il altérées ou affaiblies? Y a-t-il dans ses œuvres un mot dont l'hérésie puisse se faire une arme? Nous allons l'examiner.

Pour prouver que le grand docteur n'avait pas d'autre pensée que la leur dans la question du péché originel, les Pélagiens citaient le passage suivant d'une homélie attribuée à Chrysostôme et traduite par eux en latin : « Voyez-vous quels sont les bienfaits du baptême? Quelques-uns ont prétendu que la grâce céleste consiste uniquement dans la rémission des péchés. Pour nous, nous avons compté jusqu'à dix prérogatives qui relèvent éminemment ceux qui sont baptisés. Et c'est pour cela que nous baptisons aussi *les enfants, qui ne sont pas souillés par le péché,* afin qu'ils reçoivent la sainteté, la justice, l'adoption, l'hérédité, la fraternité de Jésus-Christ, et qu'ils deviennent les membres de Jésus-Christ [1]. »

Dans son livre contre Julien d'Éclane, S. Augustin a répondu à cette objection, et magnifiquement vengé la mémoire et la doctrine de Chrysostôme. Il eût pu contester l'authenticité, plus que douteuse [2], de la pièce alléguée par ses adversaires ; il se borne à montrer que la traduction est fautive, et que le texte grec porte, non que les enfants *ne sont pas souillés par le péché,* mais qu'*ils n'ont pas de péchés* [3], c'est-à-dire, comme l'indique la suite du discours, de péchés propres et personnels. Laissons parler l'évêque d'Hippone :

« Oses-tu, dit-il au docteur pélagien, oses-tu opposer ces paroles du saint évêque Jean au témoignage de ses

[1] S. Aug. *cont. Jul.*, l. 1, n. 21, t. 10, *op.*, p. 510 ; — Chrys., édit. anc. de Paris, t. 2, append.

[2] Voir la note *A* à la fin du volume.

[3] Διὰ τοῦτο καὶ τὰ παιδία βαπτίζομεν, καὶ τοι ἁμαρτήματα οὐκ ἔχοντα (S. Aug., *ibid.*, p. 510).

nombreux et illustres collègues, et le séparer de leur société, où règne une si parfaite concorde, comme s'il était leur adversaire? A Dieu ne plaise qu'on pense ou qu'on dise pareille chose d'un si grand homme! A Dieu ne plaise que Jean de Constantinople ait sur le baptême des enfants, sur leur libération de la dette paternelle par Jésus-Christ, une opinion contraire à celle de tant et de si grands évêques, Innocent de Rome, Cyprien de Carthage, Basile de Cappadoce, Grégoire de Nazianze, Hilaire des Gaules, Ambroise de Milan! Il y a d'autres points sur lesquels les plus savants et les plus dévoués défenseurs de l'enseignement catholique peuvent, sans s'écarter de la foi, n'être pas d'accord entre eux, en sorte que l'un parle sur telle ou telle matière mieux et avec plus de vérité qu'un autre. Mais le dogme dont il s'agit ici touche aux fondements mêmes de la doctrine. Quiconque entreprend d'affaiblir la force de ces paroles de l'Écriture : *Tous meurent en Adam, tous revivront en Jésus-Christ,* ébranle par cela même tout l'édifice chrétien. D'une manière absolue, Jésus-Christ est le sauveur des petits enfants; d'une manière absolue, les petits enfants périront, s'ils ne sont pas rachetés par lui. Voilà ce que Jean a pensé, ce qu'il a cru, ce qu'il a appris et enseigné. Et toi, tu tortures ses paroles pour y trouver tes erreurs! Il a dit que les petits enfants n'avaient pas de *péchés qui leur soient propres,* et c'est pour cela qu'avec raison nous les appelons *innocents,* selon cette parole de l'Apôtre : *Que n'étant pas encore nés, ils n'ont fait ni bien ni mal,* non selon ce qu'il dit dans un autre endroit : *Que par le péché d'un seul tous les hommes sont devenus pécheurs.* Jean comparant les enfants aux personnes plus âgées, auxquelles leurs propres péchés sont remis dans le baptême, dit qu'ils n'ont pas de péchés, et non, comme tu lui fais dire, qu'ils ne sont pas souillés par le péché du premier homme; mais c'est au traducteur plutôt qu'à toi que ce reproche s'adresse. »

Ici, S. Augustin cite le texte grec mal rendu dans la traduction latine, et il continue : « Tu vois bien que ce qu'il dit, ce n'est pas que les enfants *ne sont point souillés par le péché ou par les péchés*, mais qu'*ils n'ont point de péchés*, c'est-à-dire de péchés propres, en quoi nous sommes tous d'accord. Mais diras-tu : Pourquoi lui-même n'a-t-il pas ajouté ce mot, *péchés propres* ? Parce que, ce nous semble, parlant dans l'église catholique, il ne croyait pas qu'on pût donner à ses paroles un autre sens ; parce que nul alors n'avait remué ces questions, et que vous-mêmes n'attaquant pas encore la doctrine, il s'exprimait avec plus de sécurité.

» Veux-tu savoir, en effet, comment il parle sur ce sujet dans un autre endroit et d'une manière fort claire ? Oui, je l'ajoute au nombre des saints que je nommais tout-à-l'heure ; oui, je le compte parmi mes témoins, ou plutôt je prends pour juge celui dont tu te fais un patron. Vas-tu dire qu'il fut Manichéen, lui aussi ? Entre donc, bienheureux Jean, entre et prends place au milieu de tes frères, dont aucun motif, aucune épreuve ne t'a séparé. Il nous faut aussi et surtout ton avis, puisqu'il plaît à ce jeune homme de prétendre qu'il a trouvé dans tes écrits de quoi réfuter et mettre à néant la doctrine de tant d'illustres évêques, tes collègues. Si ce qu'il assure était vrai, je le dis, sans blesser le respect dû à ta mémoire, jamais ta seule opinion ne prévaudrait sur celle de tant et de si grands docteurs, dans une chose où la foi chrétienne et l'église catholique n'ont pas varié. Mais à Dieu ne plaise que toi, d'une autorité si éminente dans l'église, tu aies pensé autrement qu'elle ! Parle donc, confonds ce jeune homme qui veut me trouver en faute, et veuille bien me pardonner si je te mets en cause, car une fois qu'il aura connu ta vraie pensée, c'est à toi qu'il s'attaquera [1]. »

[1] S. Aug., l. 1. *cont. Jul.*, n. 22, 23, t. 10, p. 510, 511.

Augustin continue en citant plusieurs passages de Chrysostôme, où la doctrine sur la déchéance est parfaitement exprimée, celui-ci entre autres d'une lettre à Olympiade : « Après qu'Adam eut commis ce grand péché, qui entraîna la damnation commune de tout le genre humain, il fut puni par les afflictions qu'il eut à souffrir. » Et le docteur de la grâce argumente avec force de ces paroles pour en faire ressortir, avec la pensée de Jean, la vérité catholique. Puis, opposant aux Pélagiens le discours même qu'ils alléguaient, il ajoute : « Dis maintenant, Julien, pourquoi hésites-tu à le dire, dis qu'il fut Manichéen aussi, puisqu'il croit à l'abaissement, à la condamnation de la nature humaine dont toi et les tiens vous défendez l'innocence. Ou plutôt change d'avis, et comprends dans quel sens il a pu dire que les petits enfants n'ont pas de péchés, non qu'ils ne soient pas liés par le péché de nos premiers parents, mais parce qu'ils n'ont commis personnellement aucun péché. Et cela, tu l'aurais pu trouver dans l'homélie même que tu objectes, si tu l'avais lue toute entière. Qu'y a-t-il de plus clair, en effet, que ces mots qu'elle renferme : *Jésus-Christ est venu au monde, et nous a trouvés liés par une cédule paternelle écrite de la main d'Adam. L'origine de la dette remonte à celui-ci, mais nous en avons accru l'intérêt par nos propres péchés.*—Tu le vois, Julien, cet homme, qui connaît et qui enseigne la foi catholique, distingue avec soin la dette de la cédule paternelle, qui devient notre dette héréditaire, de ces autres dettes qui se sont accrues par nos péchés. Comprends-tu maintenant ce que le baptême remet aux petits enfants qui n'ont pas contracté de dette personnelle, mais qui sont liés par la dette paternelle? Le grec porte textuellement [1] : *Notre dette paternelle*. Or, pourquoi ce mot : *notre?* Pourquoi ne pas se contenter de

[1] S. Aug., l. 1. *cont. Jul.*, n. 26, p. 512.

dire : *la dette paternelle?* N'est-ce pas pour marquer qu'avant d'être aggravée par nos péchés, la dette primitive nous obligeait par la cédule de notre père [1] ?»

Le docteur de la grâce extrait des livres de Chrysostôme d'autres témoignages qui lui semblent *plus clairs que le jour* [2] pour établir l'orthodoxie de son illustre collègue, et conclut en ces termes : « Peux-tu douter, après cela, que le saint évêque Jean ne soit aussi éloigné de tes sentiments qu'il est attaché à la foi de l'Église? Dans tout ce qu'il dit pour expliquer cette parole de l'Apôtre : *Le péché est entré dans le monde par un seul homme,* peut-on trouver un mot qui favorise ta doctrine? N'enseigne-t-il pas que le péché d'Adam n'a pas été seulement funeste par l'exemple donné, mais parce qu'il a infecté la nature humaine et que nous en sommes tous souillés par le fait même de notre naissance [3]?.. Et c'est à un homme comme celui-là, à un si grand défenseur de la foi chrétienne et du dogme catholique, que tu oses imputer les erreurs de ton maître [4] ! »

A ce beau plaidoyer il n'y a pas de réplique possible. Qui aurait le droit d'être plus exigeant que S. Augustin, en matière d'enseignement? Bossuet aussi s'est fait l'avocat de Jean. Après avoir cité un passage de Nestorius, où il est dit que *quiconque n'a pas reçu le baptême demeure lié par la cédule d'Adam,* il fait remarquer avec raison que ces paroles viennent comme *une phrase héréditaire de Chrysostôme,* dans la chaire duquel Nestorius les prêchait; et il ajoute qu'*on vit toujours* dans l'église de Constantinople la tradition du péché originel venue de Sisinnius, d'Atticus, et enfin très-expressément de S. Chrysostôme; et voilà pourquoi, ajoute-t-il, le pape S. Célestin *n'hésite pas à le proposer*

[1] Ἔρχεται ἅπαξ ὁ Χριστὸς, εὗρεν ἡμῶν χειρόγραφον πατρῷον, ὅτι ἔγραφεν ὁ ἀδάμ. (S. Aug., *loc. cit.*, p. 513.)

[2] S. Aug., *ib.*, p. 113.

[3] S. Aug., *ib.*, p. 114.

[4] S. Aug., *ib.*, p. 215.

comme étant une source de cette tradition, loin qu'on le soupçonnât d'y être contraire ou de l'avoir obscurcie. « Je trouve encore, poursuit le grand évêque de Meaux, dans la lettre du pape S. Zozime à tous les évêques contre les Pélagiens, *une expresse et honorable mention du même Père.* On ne l'eût pas été chercher pour le nommer en cette occasion, si son témoignage contre l'erreur n'eût pas été célèbre. Son autorité était si grande en Orient, qu'elle y eût partagé les esprits. On voit cependant que rien ne résiste [1]. »

Et maintenant n'est-il pas téméraire et ridicule de chercher dans Chrysostôme un précurseur des Pélagiens? Non, il n'a pas erré sur un dogme aussi fondamental que celui de la déchéance, le grand docteur qui s'exprime ainsi : « Un bon médecin explore la racine des maladies, il remonte toujours à la source du mal : ainsi fait S. Paul. Après avoir dit que nous avons été justifiés,.... il s'enquiert de l'origine de la mort, du principe de son empire. Comment donc la mort est-elle entrée dans le monde? Comment y a-t-elle régné? Par le péché d'un seul homme. Que veut-il dire par cette parole : *en qui tous ont péché* [2]? Le premier homme tombé, ceux-là même qui n'avaient pas touché à l'arbre interdit sont devenus mortels par son péché.... Ce n'est pas le péché qui consiste dans la transgression de la loi, c'est le péché de la désobéissance d'Adam qui a tout perdu. Où en est la preuve? Dans la mort de tous les hommes qui ont vécu avant la loi. *Car la mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse, même à l'égard de ceux qui n'ont pas péché* [3]. *Comment a-t-elle régné?* Elle a régné sur les hommes qui *n'ont pas péché par une transgression*

[1] Bossuet, Défens. de la Tradit., etc., l. 8, c. 10; édit. de Versailles, t. 5, p. 432. Voir *ibid.*, p. 462, 495.
[2] *Ad Rom.*, c. 5, v. 12.
[3] *Ad Rom.*, c. 5, v. 14.

semblable à celle d'Adam, qui est la figure du futur[1]. C'est pour cela qu'Adam est le type de Jésus-Christ. Comment le type ? Parce que, de même qu'Adam est devenu par sa désobéissance la cause de la mort pour tous ses descendants qui n'ont pas mangé du fruit défendu, Jésus-Christ a été pour ceux qui ne menaient pas une vie juste la cause de la justice dont il nous a gratifiés par sa croix ; aussi l'Apôtre ne parle-t-il jamais que d'un seul homme. *Comme le péché est entré dans le monde par un seul homme. — Si nous sommes tous morts par un seul homme. — Comme la mort a régné par un seul. — Si le crime d'un seul* a provoqué la *condamnation de tous. —* Et encore : *Comme la désobéissance d'un seul nous a rendu tous pécheurs. —* Il répète ce mot *seul*, afin qu'au Juif qui vous dira : Comment l'univers peut-il être sauvé par la mort du seul Jésus-Christ ? vous disiez à votre tour : Comment la désobéissance du seul Adam a-t-elle perdu tout le genre humain ? Et cependant il n'y a pas de parité à établir entre le péché et la grâce, entre la mort et la vie, entre Satan et Dieu !.... Si vous voyez tant de puissance dans le péché d'un seul homme, la grâce, et la grâce de Dieu, non du Père seul, mais du Fils, ne sera-t-elle pas plus abondante ? Ceci est plus conforme à la raison. On trouve peu d'équité à voir un homme puni pour un autre ; mais croire qu'un homme peut être sauvé à cause d'un autre, c'est plus convenable et plus rationnel. Si un seul homme a perdu tous les hommes, à plus juste titre un seul les a sauvés tous. *Et il n'en est pas du don de Dieu comme du crime de l'homme;* car nous avons été *condamnés par la Sagesse divine pour un seul péché, au lieu que nous sommes justifiés par la grâce après plusieurs péchés*[2]. Que veut dire S. Paul ? Que le péché a pu produire la mort et la damnation, et que la grâce a détruit non-seulement ce

[1] *Ad Rom.*, c. 5, v. 14.
[2] *Ibid.*, v. 15.

péché (primitif), mais tous ceux qui ont été commis après celui-là [1].... »

Il est vrai qu'après avoir parlé clairement de la souillure originelle, Chrysostôme paraît s'embarrasser en d'autres endroits. On a cité, par exemple, ces mots de sa dixième homélie sur l'épître aux Romains : « Que le premier homme ait péché, qu'il soit mort, et que par suite ses descendants soient tous mortels, il n'y a là rien d'absurde. Mais que la désobéissance d'un homme rende les autres pécheurs, cela est-il raisonnable?... Il me semble que ce mot *pécheurs*, dans la bouche de l'Apôtre, ne signifie autre chose que des hommes soumis à la justice divine, condamnés à mort [2]. »

Isolées du contexte, ces paroles ont, en effet, quelque chose de choquant; lues à leur place, elles sont parfaitement orthodoxes. Jean formule ici, non sa propre pensée, mais une objection des Juifs. Se peut-il, disaient ceux-ci, que le dévouement d'un seul soit le salut de tous? Il leur répond avec S. Paul : Si le péché d'un seul nous a tous perdus, pourquoi le mérite d'un seul ne pourrait-il nous sauver tous? Les Juifs répliquaient : La mort d'Adam a causé la mort de tous les hommes, nous l'accordons; mais prétendre que par la prévarication d'Adam tous les hommes sont devenus pécheurs, n'est-ce pas absurde? Sur quoi, l'éloquent exégète fait observer qu'en violant les ordres de Dieu, le premier homme n'a pas entraîné ses descendants à violer à leur tour la loi de Dieu, à devenir eux-mêmes pécheurs dans le sens ordinaire du mot, par un acte peccamineux, volontaire et personnel. Mais il n'est pas moins certain que, puisque tout le genre humain est frappé depuis Adam, c'est qu'il porte la peine du péché d'Adam, c'est qu'il est disgracié et condamné pour le péché d'Adam. La grâce de Jésus-Christ doit donc détruire d'abord cet antique péché,

[1] Chrys., *hom.* 10, *in ep. ad Rom.*, t. 9, p. 519 et suiv.
[2] Chrys., *hom.* 10, *in ep. ad Rom.*, t. 9, p. 523.

ce péché d'origine, avant de détruire les autres. Qu'on rapproche le passage allégué de ce qui le précède et le suit dans le même discours, et l'on restera convaincu que non-seulement Chrysostôme n'est pas contraire au dogme de la chute, mais qu'il l'enseigne et l'expose de la manière la plus formelle, la plus catholique[1].

On lui reproche d'autres paroles. En effet, expliquant, dans la trente-neuvième homélie sur la première épître aux Corinthiens, ce mot de l'Apôtre : ***De même que tous meurent en Adam, ainsi tous revivront en Jésus-Christ***[2], Jean s'écrie : « Je vous le demande : Est-ce que tous les hommes sont morts en Adam de la mort du péché? Noé ne fut-il pas juste? Et Abraham, et Job, et tant d'autres? Mais, quoi! tous les hommes revivront-ils en Jésus-Christ? Où sont donc ceux qui vont à la géhenne? S'il est question du corps, je comprends. S'il s'agit de la justice et du péché, c'est autre chose[3]. »

Pour saisir la vraie signification de ce passage, il faut se rappeler que le saint orateur était en présence des Manichéens et des Massaliens. Selon ces derniers, l'homme a deux âmes : l'une *commune*, l'autre *céleste ;* dès qu'il pèche, il perd l'âme céleste, et le démon s'unit à lui ***substantiellement***[4] ; le baptême ne peut rompre cette fatale union, ni lui rendre la vie une fois qu'il l'a perdue en perdant l'âme céleste. D'autre part, les Manichéens niaient à la fois le libre arbitre de l'homme et le retour des morts à la vie, et prétendaient qu'aucun péché ne vient de notre propre choix. Or, lisons en entier l'homélie dont nous n'avons cité que trois lignes, nous y verrons que le but de l'orateur est d'établir contre les disciples de Manès

[1] Chrys., *hom.* 10, *in ep. ad Rom.*, t. 9, p. 520.
[2] I. *ad Corinth.*, c. 15, v. 22.
[3] Chrys., *hom.* 39, *in* I. *ad Corinth.*, n. 3, t. 10, p. 366, 367.
[4] Οὐσιωδῶς.

le dogme de la future résurrection, au moyen des passages célèbres de S. Paul, passages dont ils ne contestaient pas l'autorité, mais qu'ils expliquaient dans un sens purement moral. C'est contre cette interprétation arbitraire et inadmissible que Chrysostôme argumente, et il prouve que le langage de l'Apôtre doit être entendu de la résurrection des corps ou qu'il n'a pas de sens. Il veut, comme il l'indique plus bas [1], pousser à l'absurde ses adversaires. Pensant aux Massaliens, il demande si tous les hommes sont morts en Adam dans le sens que le veulent ces hérétiques, c'est-à-dire s'ils ont tous perdu leur âme céleste, et si, par conséquent, voués au mal par leur nature mauvaise, ils sont tombés dans le péché sans pouvoir s'en défendre. S'il en était ainsi, dit-il, pourquoi Noé, Job et tant d'autres sont-ils appelés justes? Si, privés de l'*âme céleste,* unis *substantiellement* au démon, ils ont mené forcément une vie souillée, l'Écriture ment. Si, au contraire, ils ont pratiqué la justice, ils n'étaient pas morts, au sens des Massaliens; et alors, supposez que l'Apôtre ne parle que d'une résurrection morale, comment peuvent-ils ressusciter? D'autre part, si la résurrection consiste seulement à reprendre l'âme céleste perdue par le péché, pourquoi S. Paul dit-il que tous les hommes seront ressuscités? Tous les hommes reprendraient donc un jour leur âme céleste, et il n'y aurait plus de géhenne. Tel est le raisonnement de Chrysostôme, pour établir, contre les sophismes de l'hérésie, le vrai sens des paroles de l'Apôtre sur la résurrection des morts; et l'on voit qu'il n'est pas question ici de la chute originelle [2].

Ainsi, en se plaçant au point de vue du grand docteur, toute ombre s'évanouit, et il demeure certain, non-seulement que son enseignement, irréprochable de tout point,

[1] Chrys., *hom.* 39, *in* I. *ad Corinth.*, n. 4, t. 10, p. 367.
[2] Perone, *De homin.*, c. 4, object. 1, inst. 3.

ne renferme rien dont on puisse abuser contre la vérité, mais qu'il présente, au contraire, sur tous les dogmes de la foi, les témoignages les plus précis, les plus éclatants[1]. Du reste, les paroles suivantes de Bossuet répondent à toutes les difficultés : « Si l'on demande à quoi servait à Chrysostôme de distinguer le péché actuel de l'originel; cela lui servait à montrer qu'il y avait un libre arbitre, et par conséquent un péché de propre détermination, de propre volonté, de propre choix, ce que niaient les Gnostiques et les Manichéens, qui attribuaient le péché à une nature mauvaise : les uns, qui étaient les Gnostiques, en disant qu'il y avait des hommes de différente nature, dont quelques-uns étaient essentiellement mauvais; et les autres, qui étaient les Manichéens, en attribuant le péché à ce principe mauvais qu'ils reconnaissaient indépendant de Dieu même, sans que ni les uns ni les autres voulussent avouer un libre arbitre, ni par conséquent aucun péché qui vînt d'un propre choix. Il lui était donc important de montrer aux uns et aux autres, non-seulement qu'il y avait des péchés de propre choix, mais encore que le péché venait de là naturellement, puisque même le péché d'Adam, qui passait en nous avec la naissance, était dans la source et dans Adam même un péché de propre volonté, qui, dans cette précision et ce sens, ne venait point jusqu'à nous. C'est donc ce qui lui fait dire en un certain sens qu'on n'a point péché en Adam. De cette manière singulière de pécher qui consiste dans l'acte même et dans le propre choix, cela est vrai : en excluant toute tache de péché généralement, on a vu tout le contraire dans S. Chrysostôme.

» Et afin de tout expliquer par un seul principe, il faut entendre qu'y ayant deux choses dans le péché, l'acte qui passe, comme par exemple, dans un homicide, l'action

[1] Voir la note *B* à la fin du volume.

même de tuer, et la tache qui demeure, par laquelle aussi celui qui cesse de faire l'acte, par exemple, de tuer, demeure coupable et criminel. L'intention de S. Chrysostôme est d'exclure des enfants d'Adam ce qu'il y a d'actuel dans son péché, c'est-à-dire la manducation actuelle du fruit défendu, et non pas ce qu'il y a d'habituel et de permanent, c'est-à-dire la tache même du péché, qui fait qu'après avoir cessé de le commettre, on ne laisse pas d'en demeurer toujours coupable. Pour ce qui est donc de l'acte du péché d'Adam, il n'a garde de passer à ses enfants ou d'y demeurer, puisqu'il ne demeure pas en Adam même, et c'est tout ce que veut dire S. Chrysostôme; mais, quant à ce qu'il y a d'habituel et de permanent dans le péché, ce saint docteur l'exclut si peu, qu'au contraire il le présuppose comme le fondement des peines et de la mort infligées à l'humanité[1]. »

Sur le dogme divin de la grâce, Chrysostôme n'a pas plus erré que sur celui de la chute. Toujours en présence des adversaires du libre arbitre, Valentiniens, Marcionites, fatalistes et autres, il aime à rappeler que, maîtres de nous-mêmes, nous agissons librement dans le bien comme dans le mal; et généralement il fait plus d'attention aux endroits des Saints Livres qui traitent de la liberté morale de l'homme, qu'à ceux où il est parlé de notre impuissance à nous retourner vers Dieu, à gagner le ciel par nos propres forces, sans un auxiliaire divin. Mais, quelle que soit son application à mettre en lumière la doctrine du libre arbitre, il ne laisse pas de proclamer fréquemment et dans les termes les plus clairs, les plus énergiques, l'absolue nécessité de la grâce pour commencer aussi bien que pour finir l'œuvre du salut. A tout instant vous trouverez dans ses homélies des paroles comme celles-ci : « Il nous est impossible de

[1] Bossuet, Défense de la Tradit. et des Ss. Pères, l. 9, c. 7, t. 5, p. 491.

faire parfaitement aucun bien, si nous ne recevons d'en-haut le secours de la grâce[1]... Une grâce spirituelle nous est indispensable pour nous élever aux choses célestes[2]... Non-seulement dans les difficultés et les périls, mais dans ce qui est le plus aisé, la grâce coopère avec nous et partout nous porte son aide[3]. La volonté n'agit pas sans elle[4]... Nos bonnes actions ne sont pas de nous, elles proviennent de la grâce[5], qui nous est nécessaire pour arriver à la foi par laquelle nous croyons[6]; et même pour prier Dieu, nous avons besoin qu'il nous l'enseigne et nous l'inspire, tant l'homme est faible, tant de lui-même il n'est rien[7] !

Sans doute, Chrysostôme ne parle pas toujours avec la même précision. Voici, entre autres, un passage qui semble le mettre en contradiction avec lui-même : «Il nous faut d'abord choisir le bien, et alors Dieu nous apporte ce qui est à lui. Il ne prévient pas nos volontés afin de ne pas ruiner notre libre arbitre... Élire et vouloir, c'est notre affaire : celle de Dieu est d'achever et de conduire au but[8].»

Lisez le contexte, et la difficulté disparaît. Évidemment le saint docteur a voulu dire que la grâce ne sauve l'homme qu'avec le concours libre de l'homme. Sa pensée est celle-ci : Il est indispensable que vous vouliez vous-même votre salut, pour que Dieu vous mette en possession de votre salut, car il n'entend pas contraindre votre libre arbitre ni passer par-dessus votre volonté. Votre salut est son œuvre, mais il est la vôtre aussi. Le Créateur y a par

[1] Chrys., *hom.* 25, *in Genes.*, n. 7, et *hom.* 59, *in Genes.*, n. 5, t. 4, p. 241, 569. — Voir aussi *ibid.*, p. 522.
[2] *Id.*, *hom.* 2, *in Math.*, n. 5, t. 7, p. 29.
[3] *Id.*, *in ep. ad Rom.*, *hom.* 14, n. 7, t. 9, p. 583
[4] *Id.*, t. 7, p. 787.
[5] *Id.*, *in* I. *ad Corinth.*, *hom.* 12, t. 10, p. 98.
[6] *Id.*, *in ps.* 115, t. 5, p. 310.
[7] *Id.*, *in ep. ad Rom.*, t. 9, p. 585.
[8] *Id*, *hom.* 12, *in ep. ad Hebræos*, t. 12, p. 124, 125

sa grâce la part la plus grande, mais il exige que la créature y ait la sienne par une vraie coopération.

Jean s'en explique clairement ailleurs : « Tout ici, dit-il, vient de celui qui appelle ; rien, en quelque sorte de celui qui est appelé, si ce n'est qu'il obéit... De nous-mêmes nous n'avons rien fait de beau, mais par la volonté de Dieu nous avons trouvé le salut, et nous avons été appelés parce qu'il lui a plu, non parce que nous étions dignes... Obtenir le salut par la foi n'est pas une chose de l'homme, car ce n'est pas vous qui, les premiers, vous êtes approchés, mais vous avez été appelés..: C'est pourquoi S. Paul écrivait aux Éphésiens : *Vous avez été sauvés par la grâce au moyen de la foi*. Et cela ne vient pas de vous ; la foi ne vient pas tout entière de vous. Vous n'avez pas prévenu en croyant, mais appelés vous avez obéi [1]. »

Voici quelque chose de plus formel peut-être. Dans son commentaire sur la deuxième épître aux Corinthiens, Chrysostôme nous fait connaître l'une des prières dont se composait alors le service divin. Après avoir dit que le diacre debout, tourné vers le peuple, prononçait ces mots : *Prions pour les Catéchumènes,* il rapporte textuellement l'oraison par laquelle l'Église répondait à l'appel du diacre. Nous la transcrivons ici : « *Que le Dieu bon et très-miséricordieux exauce leurs demandes, qu'il leur ouvre les oreilles du cœur, et qu'ils entendent ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme ; qu'il fasse pénétrer dans leur âme la parole de vérité, qu'il y sème sa crainte et confirme sa foi ; qu'il leur révèle l'évangile de la justice ; qu'il leur donne un esprit tout divin, de chastes pensées, une vie pure, et de s'occuper de lui sans cesse, de méditer sa loi nuit et jour* [2]. »

Sur quoi, le saint exégète fait les réflexions suivantes :

[1] Chrys., *in* I. *ad Corinth.*, *hom.* 1, n. 1, t. 10, p. 3, 4.
[2] *Id.*, *hom.* 2, *in* II. *ad Corinth.*, t. 10, p. 435, 436, 437.

«Ce ne serait pas assez que Dieu semât seulement, si cette semence était de celles qu'on jette sur les chemins ou sur des rochers où elle ne prend pas : ce n'est pas aussi cela que nous demandons pour les Catéchumènes ; mais qu'il fasse en eux des sillons par lesquels cette semence céleste entre bien avant, en sorte que, renouvelés dans le fond de l'âme, non-seulement ils la reçoivent, mais encore qu'ils la retiennent avec soin : voilà ce que nous demandons.... On voit dans cette prière deux voiles sur l'Évangile, l'un si nous fermons les yeux, l'autre si on ne nous le montre pas.... Car, alors même que nous serions disposés à le recevoir, il nous sera inutile si Dieu ne nous le découvre ; et quand Dieu nous le découvrirait, il ne nous apporterait aucun fruit si nous le rejetons ; nous demandons donc l'un et l'autre [1]. »

Ailleurs, Jean cite ces paroles de l'Apôtre : *C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire* [2], et il introduit dans le discours un interlocuteur qui fait à S. Paul cette objection : « Si c'est Dieu qui produit en nous notre volonté, pourquoi nous exhorter ? Pourquoi nous dire que nous avons obéi ? Pourquoi nous parler de *crainte* et de *tremblement* [3] ? Tout, en effet, vient de Dieu. » La réponse que l'orateur met dans la bouche de l'écrivain inspiré est digne de remarque. « Ce n'est point dans cette vue que j'ai prononcé ces paroles : *Dieu opère en nous le vouloir et le faire*, mais afin de calmer votre anxiété. Si tu veux, Dieu opèrera ton vouloir [4] : que cette crainte ne te tourmente pas. C'est lui qui donne la bonne volonté et l'action. Lorsque nous aurons voulu, il augmentera encore cette bonne volonté.

[1] *Ib.*, n. 6, p 436 ; traduction de Bossuet dans la Défense de la Tradition des Ss. Pères, l. 10, c. 13.

[2] *Ad Philipp.*, c. 2, v. 13.

[3] *Ibid.*, c. 2, v. 12.

[4] Ἂν θελήσῃς, τότε ἐνεργήσει τὸ θέλειν.

Ainsi, par exemple, je veux faire quelque bien, c'est lui qui opère ce bien, et par ce bien il opère aussi la volonté. — La piété de S. Paul, poursuit Chrysostôme, l'a porté à nous parler ainsi, comme il fait ailleurs quand il dit que nos bonnes œuvres sont des dons de Dieu : par quoi il n'entend pas nier notre libre arbitre, mais sous l'action de la grâce il admet la libre possession de nous-mêmes. Ainsi encore, quand il dit ici que Dieu opère en nous le vouloir, il ne nous prive pas pour cela de notre liberté, mais il nous montre qu'en faisant le bien nous acquérons une volonté plus ferme pour le faire encore [1]..... Pour nous donner confiance, S. Paul nous rappelle que Dieu fait tout ; car Dieu veut que nous vivions selon sa volonté. Voulant cela de nous, il agit en nous et nous porte à agir avec lui [2]... Vous voyez que l'Apôtre ne vous enlève nullement votre libre arbitre. »

Nous pourrions multiplier ces témoignages [3]. Ceux-ci nous paraissent suffire pour indiquer la vraie pensée de Chrysostôme et justifier son enseignement. Les théologiens qui l'ont accusé d'inexactitude, avaient-ils plus de clairvoyance en matière de foi que le docteur de la grâce, qui a donné tant d'éloges à la doctrine de son illustre collègue, ou plus de sollicitude pour le dépôt sacré de la Tradition que le pape S. Célestin, qui recommande à toute l'Église la science et l'autorité de l'évêque Jean, *de sainte mémoire* [4] ?

Du reste, il exprime suffisamment sa haine du Pélagianisme, dans ces quelques mots qui terminent sa quatrième lettre à Olympiade : « Ce que j'apprends du moine Pélage me cause une grande douleur. Quelles couronnes méritent donc ceux qui sont restés vaillamment debout sur le champ

[1] Chrys., *hom.* 8, *in ep. ad Philipp.*, n. 1, t. 11, p. 257.
[2] Chrys., *hom.* 2, *in ep. ad Philipp.*, n. 2, t. 11, p. 258.
[3] Voir l'*hom.* 46, *in Joann.* (*aliàs* 45), n. 1, t. 8, p. 269.
[4] *Concil.*, t. 3, col. 365. — Nous examinerons ailleurs le reproche fait à Chrysostôme d'avoir été le précurseur de Nestorius.

de bataille, quand des hommes qui avaient vécu dans la piété sont ainsi entraînés [1] ? »

Il est toutefois un autre point sur lequel le langage de Chrysostôme a besoin d'être expliqué.

Évidemment, le libre arbitre et la pénitence sont les deux grands pivots de sa prédication. D'une part, une foule d'esprits plus ou moins atteints par les doctrines gnostiques, ou imbus des vieux préjugés de la fortune et du destin, se croyaient fatalement esclaves du péché et s'arrangeaient de cette servitude. Jean s'applique à leur démontrer qu'ils sont libres, maîtres d'eux-mêmes, et que Satan n'a sur eux d'autre puissance que celle qu'ils veulent bien lui donner. Raisonnements et exemples, l'orateur emploie tout pour les convaincre; et ce point, sur lequel repose l'œuvre entière de son apostolat, lui semble tellement important, qu'il y revient presque à chaque discours, sans se lasser jamais, sans craindre de lasser les autres. Mais en rappelant au chrétien la dignité de sa nature, en le forçant à s'estimer lui-même, il laisse dans la pénombre la grâce dont il a proclamé la nécessité. D'autre part, bon nombre de ses auditeurs, sans être fatalistes, alléguaient les fautes mêmes où ils étaient tombés pour se dispenser d'en sortir; ils avaient trop offensé Dieu, pensaient-ils, pour en espérer le pardon. Les doctrines de Montan, de Novatien, n'étaient pas étrangères à cette malheureuse disposition. La lâcheté s'étayait sur le rigorisme, et préférait s'abandonner au courant que d'essayer de le remonter. A de tels hommes, Jean prêche la pénitence, son efficacité, ses consolantes merveilles, les trésors d'espérance qu'elle ouvre au pécheur. Mais parce qu'il veut aplanir les voies de retour, ôter au découragement tout prétexte, il célèbre les facilités de la réconciliation et

[1] Chrys., *ep.* 4, *ad Olymp.*, *in fin.* — Nul doute qu'il ne s'agisse ici de l'hérésiarque de ce nom. Cette lettre est écrite en 407, peu avant la mort de Jean, et déjà Pélage avait commencé de répandre ses erreurs.

cette infinie miséricorde qui se contente d'un regret, d'une larme, d'un élan du cœur, et il laisse dans un demi-silence la confession sacramentelle. De là, des paroles dont le Protestantisme s'est fait une arme. Nous ne devons pas les cacher au lecteur.

« Je vous exhorte, dit-il, avec insistance, avec prières, de vous confesser souvent à Dieu. Je ne te livre point en spectacle à tes compagnons de servitude, je ne te force point à révéler tes péchés aux hommes. Dévoile ta conscience au Seigneur, montre-lui tes blessures, implore de lui les remèdes. Découvre-toi à celui qui guérit, non à celui qui reproche ; tu te tairais, qu'il sait tout. Parle-lui donc dans ton intérêt, afin qu'ayant déposé ici tes aveux, tu t'en ailles purifié, pardonné et affranchi de cette intolérable divulgation publique [1]....

» Rien n'est funeste au péché comme de l'accuser, de le condamner avec un repentir mêlé de larmes. As-tu condamné tes fautes, tu en as déposé le fardeau. Qui enseigne cela ? Dieu lui-même : *Dis tes péchés le premier pour être justifié*. Pourquoi donc rougir, pourquoi avoir honte de confesser tes fautes ? Est-ce que tu les dis à l'homme pour qu'il t'en fasse des reproches ? Est-ce que tu les avoues à ton compagnon de servitude pour qu'il aille les divulguer ? C'est à celui qui est le maître, qui prend soin de toi, qui est humain [2], qui est médecin, que tu montres tes blessures... Je ne te contrains pas, dit le Seigneur, à paraître en public, sur un théâtre, à t'entourer de nombreux témoins. Dis à moi seul, en particulier, ton péché, pour que je guérisse la plaie qui te ronge et que je te délivre de la souffrance [3]....

[1] Chrys., *hom.* 5, *in comprehens. Dei nat.*, t. 1, p 490. — Καὶ τῆς ἀφορήτου δημοσιεύσεως ἐκείνης ἀπαλλαγῆς.

[2] Τῷ φιλανθρώπῳ.

[3] Chrys., *hom.* 4, *de Lazar.*, n. 4, t. 1, p. 757, 758.

» Comment veux-tu obtenir grâce pour tes crimes, si tu t'obstines à ne pas les confesser? Sans doute, il a besoin de pitié et de miséricorde celui qui est coupable. Mais toi, qui ne conviens pas encore de tes torts, comment prétends-tu avoir droit au pardon, quand tu n'as aucune honte d'avoir péché? Persuadons-nous nous-mêmes que nous avons offensé Dieu; disons-le, non-seulement de bouche, mais dans la conscience; ne nous bornons pas à nous avouer pécheurs, mais passons en revue nos fautes, énumérons-les une à une. Je ne t'ordonne pas d'en faire publiquement l'étalage, ni de t'accuser devant tes semblables, mais d'obéir au prophète qui dit: *Révèle au Seigneur ta voie* [1]. A lui fais l'aveu de tes péchés, confesse-les à ton juge, de manière à ce qu'il ait compassion de toi. Si tu les as toujours présents à ton esprit, tu ne haïras pas ton prochain, tu ne garderas pas souvenir de l'injure qu'il t'a faite. Il ne suffit pas de reconnaître que tu es coupable : ce qui te rendra plus humble, c'est de t'examiner avec soin et en particulier sur chacune de tes actions [2]. »

Qu'induire de ces paroles? A l'homme qui veut s'affranchir du joug du péché, Chrysostôme recommande de rentrer en lui-même, d'interroger sérieusement sa conscience, de se mettre sous les yeux ses erreurs, d'en faire l'humble aveu devant son juge et son maître avec des prières et des larmes. C'est le premier symptôme du repentir, la première condition du pardon. Mais pour rendre plus facile le retour, le pieux orateur écarte la confession publique propre à épouvanter bien des âmes. S'il se tait sur la confession sacramentelle, s'ensuit-il qu'il la repousse aussi, ou qu'elle ne fût point exigée? Rien dans les passages allégués n'autorise cette conclusion. On pourrait même, à la rigueur, y signaler dans tel ou tel mot, une allusion à la confession secrète.

[1] Ps. 36, v. 5.
[2] Chrys., *hom.* 31, *ad Hebræos*, n. 3, t. 12, p. 289, 290.

En tout cas, Chrysostôme s'en explique ailleurs de la manière la plus expresse: par exemple, quand il dit : *Découvre ta blessure au prêtre* [1]; ou encore, quand à propos de l'aveu du bon larron sur la croix il s'écrie : « Il n'a pas osé dire : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume,* avant d'avoir déposé par la confession le fardeau de ses fautes. Vois-tu quelle chose c'est que la confession? Il s'est confessé et il a obtenu le ciel; il s'est confessé et il a eu la confiance, lui qui avait vécu dans le brigandage, de demander le royaume de Dieu [2] ! » Mais quoi de plus connu et de plus formel que ce passage du livre *du Sacerdoce,* sur le pouvoir spirituel du prêtre et la direction des consciences? « A des hommes qui habitent la terre a été confiée la dispensation des choses du ciel. Ils ont reçu un pouvoir que Dieu n'a accordé ni aux anges ni aux archanges. En effet, ce n'est point à ceux-ci qu'il a été dit : *Tout ce que vous déliez sur la terre sera délié dans le ciel.* Les princes de la terre ont le droit de délier, mais le corps seulement. Les prêtres seuls peuvent lier et délier même l'âme, et leur pouvoir atteint les cieux : ainsi, tout ce que les prêtres font ici-bas, Dieu l'approuve là-haut, et le maître confirme la sentence portée par ses serviteurs. N'est-ce pas, en effet, une puissance sans bornes qu'il leur a donnée dans les cieux mêmes? *Les péchés,* a-t-il dit, *seront remis à qui vous les aurez remis, ils seront retenus à qui vous les aurez retenus.* Existe-t-il, en effet, un pouvoir plus grand que celui-là? Le père a donné au fils *tout jugement;* et je vois le fils transmettre ce droit tout entier aux prêtres. On dirait que, déjà transportés dans la vie future, ils sont affranchis de toutes les passions humaines, et qu'à ce titre, ils ont été revêtus de cette autorité suprême... Les prêtres de l'ancienne loi guérissaient les corps de la lèpre, ou plutôt ils

[1] Τῷ ἱερεῖ δεῖξον τὸ ἕλκος. (*Hom.* 3, *ad pop. Antioch.*, t. 2, p. 42.)
[2] Chrys., *hom.* 1. *de cruce et latron.*, t. 2, p. 407.

constataient seulement la guérison ; maintenant, au lieu de la lèpre du corps, c'est de la lèpre de l'âme que nos prêtres ont reçu le pouvoir, non de vérifier, mais d'opérer l'entière guérison [1]. »

Or, on l'a dit bien des fois et rien n'est plus incontestable, le pouvoir donné par Jésus-Christ à ses représentants de délier, de guérir les âmes, de remettre les péchés, serait une pure chimère sans l'obligation pour les fidèles d'ouvrir leur conscience au juge, d'exposer leurs maux au médecin. Ainsi, évidemment, l'entend Chrysostôme : de là ses admirables conseils aux hommes chargés des devoirs délicats et difficiles de faire descendre le pardon, la grâce et la vie sur les cœurs troublés ou brisés par le mal. « L'observation du traitement propre à guérir dépend, non de celui qui prescrit le remède, mais du malade lui-même. Nous n'avons point, de par les lois, le droit de contraindre les pécheurs, et nous l'aurions, qu'il ne faudrait pas l'exercer ; car Dieu ne couronne que ceux qui renoncent au vice volontairement et non par force. Aussi est-il besoin d'une grande habileté pour persuader aux malades de se soumettre aux remèdes des prêtres, et surtout pour qu'ils leur sachent gré des soins qu'ils en reçoivent. En effet, si le malade qu'on lie résiste, et il en a le droit, il aggrave son mal ; s'il repousse la divine parole qui a le tranchant du fer, une nouvelle blessure est la conséquence du mépris de cette parole... Il ne faut pas régler imprudemment la peine sur la grandeur du délit, mais étudier avec soin les dispositions des pécheurs, de crainte qu'en voulant réparer ce qui est déchiré, vous ne fassiez une rupture pire, et qu'en vous hâtant de relever ce qui est tombé, vous ne le précipitiez plus bas. Ceux qui sont faibles, lâches, plus engagés dans les plaisirs du monde, ceux qui s'enorgueillissent de leur naissance, de leur auto-

[1] Chrys., *de Sacerd.*, l. 3, c. 4 et 5, t. 1, p. 383, 384.

rité, ramenés peu à peu et par la douceur, pourront, en partie du moins, sortir des liens du péché. Leur appliquer brusquement la correction, ce serait faire échouer leurs bonnes résolutions. Il est donc indispensable qu'un pasteur possède une grande prudence et des milliers d'yeux pour bien apprécier sous tous les rapports l'état de l'âme coupable... Il ne doit rien laisser passer sans examen ; mais, après avoir tout pesé, il doit appliquer avec le plus grand soin les remèdes qu'il croit les plus efficaces, afin de ne pas employer en vain sa sollicitude [1]. »

« On le voit, dit un illustre écrivain, on ne pourrait se montrer plus pénétré de la nécessité et de l'importance de la confession auriculaire, ni parler avec plus de clarté et de précision de cet aveu qu'on doit faire à l'homme. C'est ainsi que S. Chrysostôme lui-même a interprété les quelques mots par lesquels l'hérésie a prétendu lui faire dire qu'il n'admet d'autre confession que celle que l'on fait à Dieu [2]. »

Examinons l'enseignement du saint docteur sur un point où quelques théologiens ont cru le trouver en défaut. A-t-il prétendu, comme ils le disent, que les âmes des justes, quelle que soit d'ailleurs leur sainteté, n'entreront en possession de la béatitude éternelle qu'à la fin des temps, après la résurrection générale? Dans la trente-neuvième homélie sur la première épître aux Corinthiens, l'orateur cite ces paroles de l'Apôtre : *Si nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus misérables des hommes* [3], et il s'écrie : « O Paul, que dis-tu? Si les corps ne ressuscitent pas, s'ensuit-il que nous n'avons d'espérance que pour la vie présente, lorsque, d'ailleurs, nous sommes assurés que notre âme survit et qu'elle est immortelle?

[1] Voir la note *C* à la fin du volume.
[2] P. Ventura, La raison philosophique, etc., t. 3, p. 261.
[3] I. *ad Corinth.*, c. 15, v. 19.

Bien que notre âme survive, qu'elle soit mille fois immortelle, elle ne sera, sans la chair, ni mise en possession des biens ineffables du ciel, ni punie... Si le corps ne ressuscite point, l'âme demeure, sans être couronnée, en dehors de la félicité céleste. S'il en est ainsi, nous n'avons rien à espérer. Les rémunérations de la vertu ne sont pas au-delà de la vie actuelle. Qu'y a-t-il de plus malheureux que nous[1] ?»

Au premier coup-d'œil et pris isolément, ces quelques mots semblent contredire l'enseignement catholique défini par le concile général de Florence et par le pape Benoît XII, à propos d'une controverse célèbre. Lisez ce qui suit, et vous serez détrompé. Sans doute, Vigilance, au V[e] siècle, et plus tard Photius, ont enseigné que le bonheur promis aux Saints ne leur serait accordé qu'après le jugement dernier, en sorte que jusqu'alors leurs âmes demeurent dans une espèce de sommeil paisible ou plutôt de profonde léthargie. Luther et Calvin ont adhéré à cette opinion, que des hérétiques modernes ont exagérée, en renouvelant une vieille erreur[2], jusqu'à dire que l'âme périt avec le corps pour ressusciter avec lui[3].

La pensée de Chrysostôme est à cent lieues de ce monde-là. Expliquant un célèbre et admirable passage de S. Paul sur la résurrection des morts, il s'y arrête volontiers, et insiste d'autant plus sur les arguments de l'Apôtre, que ce dogme fondamental comptait encore à Antioche, dans la personne des Valentiniens et des Manichéens, de nombreux et acharnés adversaires. Son but est de faire bien com-

[1] Chrys., *hom.* 39, *in* I. *ad Corinth.*, n. 3, t. 10, p. 365, 366.

[2] Cette erreur fut combattue par Origène. — *Voir* Eusèbe, Hist. eccl., l. 6, c. 37.

[3] A l'appui de cette prétention, on a cité Tertullien (*de animâ cap. ultim.*, *et advers. Marcion.*, l. 4), Origène (*in Levit.*, *hom.* 7), S. Ambroise (*de Caïn.*, l. 2, c. 2), S. Augustin (*Enarrat. in ps.* 36, *et de Genes. ad litter.*, l. 12), et les paroles de S. Chrysostôme insérées dans le texte. Le vrai sens de ces divers passages est facile à établir.

prendre à son auditoire que la résurrection des morts se rattache par une relation nécessaire, d'une part, à la résurrection de Jésus-Christ, et, de l'autre, à l'immortalité de l'âme.—A la résurrection de Jésus-Christ: car, si les morts ne ressuscitent pas, pourquoi Jésus-Christ serait-il ressuscité? Pourquoi même se serait-il fait homme, aurait-il pris notre chair? Que devient alors l'économie de la divine incarnation? Le péché n'est pas aboli, l'anathème n'est pas effacé, la foi chrétienne n'a pas d'objet, ses apôtres sont de faux témoins, ses disciples de misérables victimes[1]. — A l'immortalité de l'âme: car la nature humaine n'est pas toute dans l'âme, pas plus qu'elle n'est toute dans le corps; elle est composée de l'un et de l'autre; ou, en d'autres termes, l'homme n'est ni un simple animal ni un pur esprit, il est homme. Avant de créer l'âme humaine, Dieu lui avait préparé un corps, et ce corps, il l'avait si bien assorti à l'âme, que *leur union eût été inviolable et éternelle, si le péché, venant entre deux, n'eût troublé cette céleste harmonie*[2]; c'est-à-dire que, dans l'homme, le corps est tellement fait pour l'âme et l'âme tellement faite pour le corps, que l'immortalité de l'âme entraîne comme conséquence la résurrection future du corps. C'est la même pensée qu'exprime S. Thomas, quand il dit que l'âme n'est pas seulement au corps ce que l'agent qui opère est à l'instrument dont il se sert, mais elle se rapporte à lui et lui est unie comme la forme à la matière, en sorte que l'acte humain appartient non pas seulement à l'âme, mais à l'être composé qui est l'homme; et puisque la récompense de l'œuvre est due à celui qui l'opère, il faut que l'homme lui-même, c'est-à-dire l'être composé d'âme et de corps, reçoive la récompense de ses actions[3]. Si donc l'homme n'est pas

[1] Chrys., *hom.* 39, *in* I. *ad Corinth.*, t. 10, p. 364, 365.
[2] Bossuet, Serm. sur la résurr., t. 11, p. 123, et médit. 41e, t. 9, p. 240.
[3] *Summ.* S. Thom., 3e part., *suppl. quæst.* 75, art. 1.

heureux dans cette vie, s'il n'y trouve pas la rémunération de ses vertus, si cependant la justice et la bonté de Dieu doivent quelque chose à la créature dont il exige l'obéissance et le dévouement, il est nécessaire d'admettre la résurrection. L'âme n'a d'autres droits à la félicité que ceux de l'homme : si l'homme ne peut espérer la résurrection, l'âme ne peut compter sur l'immortalité.

Voilà dans quel sens Chrysostôme a pu dire que tout dépend de la résurrection [1], et le passage allégué ne signifie pas autre chose. La foi de la résurrection admise et posée comme une condition essentielle du dogme de l'immortalité de l'âme, il se plaît à reconnaître et à proclamer que les âmes justes, au sortir même de cette vie, et sans attendre d'être réunies un jour à leurs corps, entrent en possession d'un bonheur ineffable dans le sein de Dieu. C'est ainsi que dans le panégyrique de S. Philogone, il nous peint avec toute la richesse de sa parole les merveilles de la cité céleste. « Là, dit-il, avec des myriades d'anges et d'archanges, sont les apôtres, les prophètes, les martyrs, les justes, tous ceux qui ont plu à Dieu par leurs vertus, et au milieu de cette foule heureuse, le Roi des rois. Ici, personne ne l'a vu; là, tous le voient, autant du moins qu'il est permis de le voir, et non-seulement ils le voient, mais sa gloire se répand sur eux et embellit de sa splendeur toute l'assemblée. Ici, nos solennités finissent d'ordinaire à midi; là, le bonheur ne se mesure ni par jours, ni par mois, ni par années; il n'a ni bornes ni fin, il ne vieillit pas, il ne s'altère pas, il est immortel. Là, plus de trouble, plus d'agitation, un ordre parfait, un concert plus doux que la musique la plus suave; tandis que l'âme, comme dans un sanctuaire, au milieu des mystères sacrés, célèbre les secrets ineffables de Dieu, et rend gloire au maître de l'une et l'autre création. C'est là,

[1] Chrys., t. 10, p. 366.

dans cette vie heureuse et sans vieillesse, que Philogone est entré. Quel discours serait digne d'un homme que Dieu gratifie d'un sort si beau[1] ? »

Dans une autre circonstance, écrivant à une jeune veuve, pour la consoler, Jean s'exprime ainsi : « Si votre mari eût prolongé son séjour près de vous sur la terre, il n'eût vu que plus tard le ciel et les choses du ciel[2]. » Et ailleurs, célébrant les triomphes des saints martyrs, il s'écrie : « Quand les athlètes de la foi arrivent dans le séjour de Dieu, les anges, les vertus célestes accourent à leur rencontre, contemplent leurs blessures, et comme des vainqueurs qui reviennent de la bataille chargés de palmes et de trophées, ils les accueillent avec bonheur, les embrassent, les mènent, en leur faisant escorte, au Roi des cieux, devant ce trône qui rayonne de tant de gloire et qu'entourent les chérubins et les séraphins. Parvenus là, les martyrs adorent celui qui est assis sur le trône, par qui ils sont traités avec plus de distinction que par leurs compagnons de servitude.... Plus ils lui ont témoigné d'amour, plus il les reçoit avec magnificence ; ils jouissent de sa gloire et deviennent participants de ces chœurs et de ces hymnes mystiques[3]. »

Chrysostôme a-t-il nié la *vision intuitive ?* Nous avons démontré le contraire dans un chapitre précédent[4]. A-t-il cru à la mitigation de la peine des damnés ? Sans doute il a exprimé quelquefois ce pieux sentiment, que S. Augustin n'a voulu ni rejeter ni adopter[5], savoir : que la miséricorde de Dieu s'exerce à l'égard même des réprouvés, non en les exemptant pour toujours du supplice, non en mettant un terme à leurs souffrances, mais en leur infligeant des peines beaucoup moins grandes qu'ils ne l'ont mérité par leurs

[1] Chrys., t. 1, p. 494.
[2] Chrys., t. 1, p. 348.
[3] Voir la note *D* à la fin du volume.
[4] Chap. 10.
[5] S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 21, c. 24.

fautes [1]. Chrysostôme ne va-t-il pas plus loin ? Écoutons M. Eméry : « Ce saint et sublime orateur, dit-il dans une dissertation célèbre [2], est un des Pères de l'Église qui ont prouvé plus fortement et inculqué plus fréquemment que les supplices des hommes condamnés seront éternels [3], et, par conséquent, il est un des Pères les plus éloignés de flatter l'erreur d'Origène. Cependant il a enseigné que les aumônes, les prières des fidèles, les sacrifices qu'on a coutume d'offrir dans l'église pour les morts, apportaient quelque soulagement à ces mêmes damnés. »

Voici, en effet, comment il s'exprime dans sa troisième homélie sur l'épître aux Philippiens : « Ne pleurons pas tous les morts, mais seulement ceux qui sont morts dans leurs péchés, car ils sont dignes de gémissements, de lamentations, de larmes. Quel espoir peut-il leur rester lorsque, partis d'ici avec leurs fautes, ils vont dans un lieu où il n'est pas possible de s'en dépouiller ? Tant qu'ils ont vécu sur la terre, il était permis d'espérer qu'ils se convertiraient, qu'ils deviendraient meilleurs ; mais s'ils sont dans l'enfer, où il n'y a plus aucun avantage à se repentir [4], comment ne pas déplorer leur sort ? Pleurons donc ceux qui meurent ainsi, mais pleurons-les sans indécence, sans nous arracher les cheveux, sans nous déchirer le visage, en versant au fond de notre âme des larmes amères... Pleurons les infidèles, pleurons ceux qui ont quitté cette vie sans avoir reçu le baptême et qui ne diffèrent en rien des infidèles. Ceux-là sont vraiment dignes de regrets et de pleurs. Les portes

[1] Chrys., *hom.* 37, *in Genes.*, n. 3, t. 4, p. 378. — *Compar.* S. Thom., 1re part., quest. 21, art. 4. — S. François de Sales, Traité de l'amour de Dieu, l. 9, c. 1.

[2] Émery, Dissertation sur la mitigation de la peine des damnés, § 2.

[3] Chrys., *hom.* 9, *in* 1. *ad Corinth.*, t. 10, p. 73 et suiv. ; *hom.* 13, *ad Philipp.*, t. 11, p. 303, et *alib. passim.*

[4] *Ἂν δὲ ἀπέλθωσιν εἰς τὴν ᾅδεν, ἔνθα οὐκ ἔστιν ἀπὸ μετανοίας κερδᾶναί τι.* (Chrys., *hom.* 3, *ad Philipp.*, t. 11, p. 217.)

du séjour royal leur sont fermées : ils sont dehors avec les malheureux voués au supplice, avec les démons [1]... Pleurons les riches qui sont morts sans s'être ménagé, au moyen de leurs richesses, quelques ressources pour l'autre vie ; pleurons ceux qui avaient dans ce monde la facilité d'expier leurs fautes et qui ne l'ont pas voulu : voilà ceux que nous devons pleurer et en public et en particulier, non pas un jour ou deux, mais toute la vie..... Pleurons-les donc, ***aidons-les suivant nos forces, procurons-leur quelque secours, qui sera petit, il est vrai, mais qui néanmoins leur sera profitable*** [2]. Ce secours, c'est de prier et de faire prier pour eux, c'est de distribuer pour eux aux pauvres de fréquentes et abondantes aumônes [3]. »

Un peu plus bas, Chrysostôme ajoute : « Je ne parle ici que de ceux qui sont morts dans la foi. Quant aux Catéchumènes [4], on ne les juge pas dignes de cette consolation ; tout secours leur est refusé, un seul excepté. Et quel est-il ? Il est permis de faire l'aumône à leur intention, et cela leur procure du soulagement [5]. »

Si ces paroles sont vraiment du saint docteur, et jusqu'à présent il n'y a pas lieu d'en douter, on doit reconnaître qu'il a cru à la mitigation des peines. Mais S. Augustin, qui écarte cette opinion comme trop hardie [6], est loin de la condamner. Parlant de ceux qui, par une pitié peu éclairée, refusaient de croire que les peines des damnés pussent être éternelles, et s'autorisaient de ces mots du Psalmiste : ***Dieu oubliera-t-il d'avoir pitié, ou sa colère***

[1] Ἔξω τῶν βασιλείων εἰσὶ μετὰ τῶν καταδίκων, μετὰ τῶν κατεγνωσμένων.

[2] Βοηθῶμεν αὐτοῖς κατὰ δύναμιν, ἐπινοήσωμεν αὐτοῖς τινα βοήθειαν, μικρὰν μὲν, βοηθεῖν δὲ ὅμως δυναμένην. Πῶς καὶ τίνι τρόπω ; αὐτοί τε εὐχόμενοι, etc , etc.

[3] Chrys., *hom.* 3, *in ep. ad Philipp.*, n. 4, t. 11, p. 216, 217.

[4] Voir la note *E* à la fin du volume.

[5] Chrys., *hom.* 3, *in ep. ad Philipp.*, t. 11, p. 218.

[6] S. Aug., *Enarrat. in ps.* 105, t. 4, p. 1192.

suspendra-t-elle le cours de ses miséricordes? le grand évêque d'Hippone s'exprime ainsi : « S'ils pensent que ce témoignage regarde tous les damnés, ce n'est pas pour eux une nécessité d'admettre qu'il y aura une fin à la damnation de ceux dont il a été dit : *Ils iront au supplice éternel;* car par là on serait fondé à prétendre qu'il y a un terme aussi à la félicité de ceux dont il est dit : *Les justes possèderont la vie éternelle.* Mais qu'ils pensent, si cela leur plaît, que les peines des damnés sont, de temps à autre, mitigées jusqu'à un certain point; de cette sorte, en effet, on peut comprendre que *la colère de Dieu*, c'est-à-dire *la damnation*, demeure sur eux, en telle façon que Dieu, dans sa colère même, c'est-à-dire, sa colère ne cessant point, n'arrête pas cependant le cours de ses miséricordes, non en donnant une fin à ce qui doit être éternel, mais en accordant quelque soulagement ou quelque interruption dans les tourments [1]. »

On sait, du reste, que les Grecs en général ont partagé la pensée de Chrysostôme sur la mitigation des peines, et que, parmi les Latins, elle a été soutenue autrefois par de célèbres docteurs [2]. Le Père Pétau parle fort sagement quand il dit : « L'Église n'a rien encore déterminé de certain sur le soulagement de ceux qui sont condamnés à la peine éternelle, du moins à l'égard des hommes; en sorte qu'il y aurait de la témérité à rejeter comme absurde l'opinion favorable à ce soulagement, qu'ont professée de très-saints Pères de l'Église, quoiqu'elle soit contraire, dans le temps où nous vivons, au sentiment commun des catholiques [3]. »

[1] S. Aug., *Enchirid.*, n. 29, c. 112, t. 6, p. 238.
[2] Voir la note *F* à la fin du volume.
[3] Pétau, *Theolog. dogmat. de angelis*, l. 3, c. 8, p. 83.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Enthousiasme, principal caractère de l'éloquence de Chrysostôme.—Chaînes de S. Paul. — Aspiration au martyre. — Ardent amour de Jean pour le grand Apôtre. — Pourquoi il voudrait faire le voyage de Rome. — Promulgation et merveilleux établissement de l'Évangile. — Tendresse réciproque de Chrysostôme et de ses compatriotes. — Chrysostôme était la joie et la vie d'Antioche. — Tristesse universelle quand il était absent. — Allégresse que causait son retour. — On met son zèle à l'épreuve. — Il est l'oracle, le guide, le véritable chef du peuple. — Oppositions mêlées à cette unanimité de la faveur populaire. — Belles paroles de Chrysostôme à ses adversaires. — L'orateur se plaint du peu de fruit de ses discours.— Découragé par moments, il reprend son œuvre avec plus d'ardeur. — Aimable familiarité entre le prédicateur et l'auditoire. — Vives sorties contre les grands et les riches — Accusé de parler trop souvent pour les pauvres, Jean répond à cette accusation. — On reproche à l'Église ses richesses. — Désintéressement de Chrysostôme. — Zèle intrépide. — Fidélité inflexible au devoir. — Amour et prix des âmes. — Tendre indulgence pour les pécheurs. — La pénitence et la miséricorde divine. — Ne jamais désespérer. — Schisme d'Antioche. — Chrysostôme travaille à l'éteindre. — Son dévouement à l'Église.

Les quatre chapitres qui précèdent, consacrés à la prédication de Chrysostôme, ont pourtant laissé dans l'ombre le caractère le plus saillant peut-être de son éloquence : l'enthousiasme. Ce qui captivait plus puissamment son auditoire et le ramenait toujours empressé et ravi au pied de cette chaire dont l'enseignement ne pouvait être très-varié, c'était moins la splendeur et la beauté de la parole, que je ne sais quoi d'imprévu et de saisissant qui s'y mêlait presque toujours. Sans doute, toutes les homélies de Jean n'offrent pas, à beaucoup près, cette élévation soutenue de style, cette vigueur de logique, cette profondeur de vues, ce pathétique vrai qu'on admire dans plusieurs; mais jusque

dans les plus faibles, vous rencontrez des pages brûlantes où palpite encore le souffle de l'inspiration qui soulevait la grande âme de l'orateur et qui s'empare de la vôtre. Même à travers les siècles, même aujourd'hui, dans ce milieu sans sonorité pour les choses de la foi, cette parole morte et couchée dans un livre comme dans un tombeau, l'ombre de la parole de Chrysostôme vous remue profondément. Que serait-ce si vous l'entendiez lui-même, si la voix, le geste, l'accent, le regard ajoutaient à la parole vivante leur prestige souverain, si l'action qui complète et peint la pensée et qui devait être si puissante chez un tel homme, exprimait à vos yeux tous les mouvements d'une âme si tendre, si généreuse, si noblement passionnée ? On comprend ces acclamations, ces applaudissements répétés, ces sanglots qui éclatent tout-à-coup, ces protestations solennelles de repentir, ces appels au prédicateur dont l'émotion et l'éloquence redoublent avec le trouble et l'émotion de l'auditoire.

Chrysostôme avait reçu du Ciel, outre les dons éminents d'une nature privilégiée, la grâce d'une foi ardente et profonde, de cette foi qui soulève les montagnes et change les mystères en évidence, et elle était dans son cœur une source intarissable d'enthousiasme. On l'écoute discuter un texte, résoudre une objection, et tout-à-coup un cri d'amour s'échappe de sa poitrine, des torrents de poësie débordent de son cœur, le discours empreint d'un éclat surnaturel coule de ses lèvres comme une lave enflammée. L'inspiration, de son aile puissante, emporte l'orateur haletant, éperdu, au-delà de tous les horizons terrestres, au-delà des limites de la pensée humaine, dans ce sanctuaire élevé où Dieu habite une lumière inaccessible; et comme si déjà tous les voiles étaient tombés, comme si le temps et l'espace n'existaient plus pour lui, comme si son œil libre et fier pouvait fixer le soleil de justice et plonger à plaisir dans les

profondeurs de l'essence infinie, comme si son âme transfigurée s'abreuvait aux sources suprêmes de la vérité et des béatitudes éternelles, il adore, il aime, il chante, il s'abandonne avec délices à l'extase de sa pensée qui se traduit en effusions splendides d'éloquence et de lyrisme : l'hymne des séraphins n'a pas de plus beaux accents. Sa parole tombe comme une pluie de feu sur l'auditoire émerveillé, ébloui, extasié, comme devant l'apparition radieuse d'un monde supérieur.

Entre les sujets que Jean traitait avec plus de bonheur, quelques-uns avaient plus spécialement le privilège d'allumer ces vives flammes de sa pensée. Le nom de S. Paul, par exemple, produisait sur lui l'effet d'une commotion électrique. A peine avait-il effleuré ses lèvres, que l'ange de l'enthousiasme, le saisissant de sa main de feu, l'enlevait à la suite de l'Apôtre, dans un ravissement ineffable, jusqu'au troisième ciel. Un jour, expliquant l'épître aux Éphésiens, il en était à ces paroles : *Moi, prisonnier dans le Seigneur,* et voilà que tout-à-coup, comme s'il eût perdu le sentiment de son existence terrestre, comme s'il conversait, non point avec des hommes sur la terre, mais avec les martyrs glorifiés dans le sein de Dieu, et que l'auréole de leur front resplendît déjà sur le sien, il s'écrie : « Rien n'est beau comme les chaînes portées pour Jésus-Christ, les chaînes qui ont étreint des mains si saintes. Être enchaîné pour Jésus-Christ, c'est plus glorieux que d'être apôtre, que d'être docteur, que d'être évangéliste. Qui aime Jésus-Christ me comprend. Oui, il sait le prix des chaînes, celui qui brûle, qui est fou de l'amour du Seigneur, et il aimerait mieux être enchaîné pour Jésus-Christ que d'habiter les cieux. Plus resplendissantes que l'or, plus qu'aucun diadème, étaient les mains de Paul : ce bandeau couvert de pierreries qui ceint la tête des rois, ne leur donne pas tant de majesté que cette chaîne de fer subie pour Jésus-Christ. La prison

de l'Apôtre l'emportait en magnificence sur la demeure impériale, que dis-je? sur le ciel lui-même, car elle possédait en ce moment le prisonnier de Jésus-Christ. Et, si vous aimez Jésus-Christ, vous comprenez cette dignité, vous comprenez cette vertu, vous comprenez cette grâce accordée à la nature humaine de porter des chaînes pour Jésus-Christ. C'est peut-être plus glorieux que d'être assis à sa droite, plus auguste que d'avoir un des douze trônes qui entourent le sien. Et que dirai-je des choses humaines? Je rougirais de comparer à l'éclat de ces chaînes les plus riches parures d'or. Quand on n'aurait d'ailleurs aucune rémunération à attendre, n'est-ce pas une récompense suffisante et très-grande de souffrir beaucoup pour celui qu'on aime? Ils me comprennent sans effort, ceux dont le cœur est plein d'une affection profonde, je ne dis pas pour Dieu, mais pour la créature. Ne leur est-il pas plus doux de s'immoler pour l'objet aimé que d'en recevoir les hommages? Mais il faut appartenir au chœur des apôtres pour comprendre cela. Entendez ce que raconte S. Luc : *Ils sortaient du sanhédrin pleins de joie, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir un affront pour le nom de Jésus-Christ* [1]. Que d'autres nous regardent comme ridicules, quand nous disons que c'est une gloire d'être outragé, une joie d'être couvert d'opprobre; ceux qui soupirent après Jésus-Christ regardent cela comme très-heureux. Si l'on me donnait à opter entre le ciel tout entier et la chaîne de S. Paul, je préfèrerais cette chaîne. J'aimerais mieux être en prison avec S. Paul, que d'être au ciel avec les anges. Si j'avais à me déterminer entre l'honneur de vivre au milieu des trônes et des puissances célestes, et celui d'être enchaîné avec S. Paul, je demanderais à être enchaîné, et j'aurais raison. Nul bonheur, en effet, ne vaut une telle captivité. Je voudrais être dans ces lieux

[1] Act, c. 5, v. 41.

où l'on garde ces fers qui ont pressé les mains de l'Apôtre ; je voudrais voir ces chaînes que les démons redoutent, que les anges révèrent. Rien n'est doux comme de souffrir pour Jésus-Christ. Ce que j'envie, ce que j'admire dans S. Paul, c'est moins son ravissement au paradis que son cachot, moins les mystères qui lui furent révélés, que ses chaînes et ses souffrances. Et lui-même il pensait ainsi, car il ne dit pas : Je vous prie, moi, à qui Dieu *a fait entendre des paroles que l'homme ne saurait redire, mais moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur*... Oui, j'aime mieux souffrir pour Jésus-Christ que d'être glorifié par Jésus-Christ. Souffrir pour Jésus-Christ, c'est un honneur immense, c'est une gloire qui surpasse tout... O heureuses chaînes ! Heureuses mains que ces chaînes ont décorées ! Les mains de S. Paul, quand elles guérissaient en le touchant le perclus de Lystres, étaient moins dignes de vénération que serrées et meurtries de fers. Si j'avais vécu au temps de l'Apôtre, j'aurais aimé de les embrasser, de les approcher de mes yeux, de les couvrir de baisers, ces mains jugées dignes d'être enchaînées pour le Seigneur. Vous vous étonnez qu'une vipère attachée à la main de S. Paul ne lui fit aucun mal ? La bête venimeuse respectait les chaînes qui enveloppaient cette main ; la mer aussi les révérait.... Si l'on me donnait le pouvoir de ressusciter les morts, je l'estimerais moins que celui de porter ces fers. Et maintenant, si j'étais affranchi des sollicitudes du saint ministère, si j'avais une santé plus valide, rien ne m'empêcherait d'entreprendre un long voyage pour voir les chaînes de S. Paul, pour visiter la prison où il fut captif. Bien qu'en plusieurs endroits il y ait des monuments de ses grandes actions, je ne trouve rien de si aimable que les stigmates de ses souffrances ; et, dans les Saintes Écritures, il me plaît moins quand il opère des miracles que quand il est maltraité, battu de verges, emprisonné.... Voulez-vous savoir ce que c'est que de porter des fers pour

Jésus-Christ? Écoutez le Sauveur lui-même : *Vous êtes heureux,* dit-il ; et en quoi, Seigneur, sommes-nous heureux? Serait-ce de rappeler les morts à la vie? Non. Serait-ce de rendre la vue aux aveugles? Non. En quoi donc sommes-nous heureux? *Quand les hommes vous persécutent, qu'ils vous chargent d'outrages, qu'ils vous calomnient à cause de moi....* Ainsi, c'est une grâce que de souffrir pour Jésus-Christ, une grâce plus haute que d'arrêter le soleil et la lune, de remuer le monde. Je la préfère au pouvoir de vaincre et de chasser les démons. Ceux-ci sont moins vexés quand ils sont contraints de nous obéir, qu'en nous voyant enchaînés pour Jésus-Christ. Ce qui fait le bonheur d'être enchaîné pour Jésus-Christ, c'est moins l'espérance de régner un jour avec lui que la pensée de souffrir pour lui. Je proclame les chaînes heureuses, non parce qu'elles ouvrent le ciel, mais parce qu'elles sont portées pour le maître du ciel. Quel plaisir, quel honneur, quelle gloire de se dire qu'on est prisonnier pour Jésus-Christ! Ce sont là des choses dont je voudrais sans cesse parler. Je voudrais tenir cette chaîne, y être attaché, et, privé en réalité de cet avantage, je veux que du moins, par la pensée, par le désir, mon âme en soit enlacée [1].... Pardonnez-moi cette digression ; les souffrances de S. Paul sont mes délices, le banquet de mon cœur. Permettez que je m'y arrête un peu plus. J'ai saisi la chaîne, personne ne me l'arrachera ; car cette chaîne, c'est l'amour de Jésus-Christ, et je le dis avec l'Apôtre : *Ni les anges ni les principautés, ni les choses présentes ni les choses futures, ni la hauteur ni la profondeur, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ* [2]. »

Quelle foi, quel cœur! Comme il est altéré de martyre! L'ivresse de la croix fut-elle jamais plus sublime? L'amour divin eut-il jamais de plus belles flammes? Mon Dieu,

[1] Chrys., *hom.* 8, *in ep. ad Ephes.*, p. 53 et suiv., t. 11.
[2] Chrys., *ibid.*, p. 57.

suscitez à votre Église quelques fous de cette grande folie, et le monde sera sauvé! Cette image de S. Paul chargé de chaînes, se félicitant au fond d'un cachot du bonheur de souffrir pour son maître, apparaît souvent à la pensée émue de Chrysostôme comme un brillant mirage qu'il poursuit de ses ardentes aspirations, comme un idéal dont son œil ne se peut détacher et qu'il brûle de réaliser dans sa vie. Avait-il la révélation intime des grandes épreuves que le Ciel lui tenait en réserve? Pressentait-il que lui aussi, proscrit, immolé, il tomberait comme l'Apôtre au champ d'honneur pour la cause de Jésus-Christ? Toutes les fois que le souvenir héroïque du grand docteur de l'univers se lève, tel qu'un astre, devant son regard, son âme est tout-à-coup inondée de lumière, chaque fibre de son cœur résonne comme la harpe du prophète : ce sont des cris d'admiration, des élans de poësie et d'amour que la langue des hommes ne connaît pas.

« J'aime Rome, s'écrie-t-il, et je pourrais célébrer sa grandeur, son antiquité, sa puissance, sa beauté, ses richesses, ses hauts faits d'armes; mais tout cela me touche peu. Je la proclame heureuse, parce que Paul, quand il vivait, a écrit aux Romains, qu'il les a aimés et visités et qu'il est mort au milieu d'eux. Voilà ce qui fait sa gloire, bien plus que tout le reste. C'est un grand corps qui a deux yeux d'un incomparable éclat, la double relique de Pierre et de Paul. La voûte céleste a moins de splendeur quand le soleil la remplit de ses feux, que la ville des Romains avec ces deux flambeaux qui éclairent tout l'univers. C'est de là que seront enlevés au ciel ces deux hommes. Représentez-vous en frémissant le spectacle que verra Rome, Paul se levant du cercueil avec Pierre pour aller dans les airs au-devant du Seigneur! Qu'elle est belle la rose qu'elle offre au Christ! Qu'elles sont magnifiques les couronnes dont elle se pare! De quelles chaînes

d'or elle est ceinte ! Quelles sources jaillissent de son sein ! Non, ce n'est ni pour ses trésors, ni pour son faste, ni pour ses monuments que je l'admire, mais pour ces deux colonnes de l'Église qu'elle possède !

» Et maintenant, qui me donnera d'embrasser les restes sacrés de Paul, de m'attacher à son sépulcre, de voir la poussière de ce corps qui compléta l'œuvre du Christ, qui portait ses stigmates, qui répandait partout sa doctrine ? Oui, la poussière de ce corps par qui le Christ a parlé, d'où jaillissait une lumière plus vive que l'éclair, une voix plus terrible que la foudre, qui a fait entendre cette belle parole : *Je désire d'être anathème pour mes frères* [1], qui prêchait aux rois sans éprouver aucune crainte, de qui nous avons appris Paul et le maître de Paul. Le tonnerre est moins redoutable pour nous que sa voix ne le fut pour les démons. Ils ne tenaient pas devant lui ; ils avaient peur de ses vêtements et encore plus de sa parole. C'est elle qui les a enchaînés, qui a purifié l'univers, qui a chassé le vice, ramené la vérité ; ce que sont les chérubins au trône de Dieu, elle l'était à Jésus-Christ ; elle le portait ; avec lui elle a pénétré partout.... Oh ! que je voudrais voir la poussière de cette bouche par laquelle Jésus-Christ a dit tant de grandes et mystérieuses choses, plus grandes que par sa propre bouche, par laquelle l'Esprit a fait entendre de si magnifiques oracles !... Que n'a pas opéré cette bouche si belle ! Elle a brisé le joug du péché, elle a imposé silence aux tyrans et aux philosophes, elle a enseigné aux barbares la vraie sagesse, elle a rendu le monde à Dieu et rétabli la paix entre la terre et le ciel !... Et non-seulement je voudrais voir la poussière de cette bouche, mais aussi celle de ce cœur qu'on pourrait appeler le cœur de tout l'univers, la source d'innombrables biens, le principe et l'élément de

[1] *Ad Rom.* 9, 2.

notre vie, d'où l'esprit qui les anime se répandait sur tous les membres de Jésus-Christ.... Cœur fait hostie, cœur plus élevé que le ciel, plus vaste que la terre, plus lumineux que le jour, plus brûlant que le feu, plus fort que le diamant, d'où s'épanchaient des fleuves.... Cœur qui a aimé Jésus-Christ, comme personne ne l'a aimé; qui vivait, non de sa vie, mais de la vie de Jésus-Christ; qui pouvait dire: *Je vis moi, non plus moi, Jésus Christ vit en moi!* Oui, le cœur de Paul était le cœur de Jésus-Christ, l'autel de l'Esprit Saint, le livre de la grâce!... Je voudrais voir la poussière de ces mains qu'ont étreintes les chaînes, qui ont écrit les admirables lettres que nous avons,.... la poussière de ces yeux, aveuglés d'abord, ouverts ensuite pour le salut du genre humain, qui ont contemplé le Seigneur dans sa chair et pénétré de leur regard les choses invisibles,.... la poussière de ces pieds qui ont parcouru l'univers sans fatigue, et que les entraves n'ont pu retenir dans la prison ébranlée sous leurs pas!.... Je voudrais voir ce sépulcre où gisent les armes de la justice, les armes de la lumière, ces membres aujourd'hui vivants, autrefois morts, revêtus de Jésus-Christ, marqués de ses stigmates, remplis de son esprit, pénétrés de sa vie!.... Je voudrais voir ce lion spirituel dont le corps est le rempart le plus assuré, l'imprenable boulevart de Rome!..... Imitons-le, mes frères, car Paul fut homme aussi et de la même nature que nous. Mais parce qu'il a montré pour Jésus un grand amour, il a franchi l'enceinte des cieux et il a place parmi les anges. C'est pourquoi, si nous voulons faire un effort et allumer en nous la même flamme, nous pourrons rivaliser avec ce grand Saint; et, en effet, si la chose était impossible, il n'eût pas dit: *Soyez*[1] *mes imitateurs comme je le suis du Christ*[2]. »

[1] I. *ad Corinth.* 4.
[2] Chrys., *hom.* 32, *in ep. ad Rom.*, t. 9, p. 757.

Dans une grande âme comme celle de Jean, où les plus riches trésors de l'imagination et de la sensibilité sont au service d'une foi intrépide et d'une haute vertu, toutes les convictions sont des flammes, ces flammes dont parle Jérémie, qui, tombées du ciel dans un cœur d'homme, en font un brûlant foyer de lumière et d'amour, illuminent, embrasent tout son être, et, ne pouvant être enfermées au-dedans de lui-même, donnent à ses actions un caractère héroïque, à ses paroles une chaleur, un mouvement, un éclat incomparables. Par moments, sans doute, Chrysostôme se traîne sous le poids des redites et des longueurs; mais, au moindre souffle qui réveille l'étincelle sacrée, le discours s'allume, se précipite, vous entraîne; l'âme de l'orateur est passée dans votre âme et vous enlève à des hauteurs surhumaines; son éloquence, animée et transfigurée par les feux de l'inspiration, a le lyrisme de David, la solennité d'Isaïe, la splendeur du Thabor. Qu'il célèbre les merveilles de la Création, les bienfaits de la Providence, la modeste homélie qui marchait terre à terre s'élève tout-à-coup à la hauteur du dithyrambe, et vous croyez entendre avec Job le grand concert des astres du matin, quand, tous ensemble et pour la première fois, ils saluent leur divin auteur. S'il peint les chastes et délicats attraits d'une amitié chrétienne, ce sont les effusions ravissantes d'une céleste tendresse, et, sous la gravité de la parole sainte, vous sentez palpiter le plus noble et le plus aimant des cœurs. Si c'est de l'amour divin qu'il retrace le caractère et les ardeurs sublimes, on se demande comment de tels accents ont pu sortir de la poitrine d'un homme, et si ce n'est pas une vague de ce torrent des voluptés divines, où s'abreuvent les élus, qui s'est épanchée du ciel sur la terre : les anges ne chantent pas autrement devant le trône du Très-Haut.

Habituellement Chrysostôme se plaît à repaître sa pensée des souvenirs héroïques du Christianisme naissant, alors que

chaque famille était un cénacle et chaque fidèle un martyr. Personne n'a raconté plus souvent et d'une manière plus saisissante la révolution opérée dans le monde par la prédication évangélique. A sa voix, ces grandes scènes revivent devant vous avec leurs prodiges et leurs émotions; vous vous croyez devant le tribunal du proconsul, vous entendez le confesseur de la foi; il semble que ses fières réponses s'échappent de votre bouche, que l'hymne de son sang jaillit de vos veines; et vous aussi, vous éprouvez l'enthousiasme des nobles morts. N'est-ce pas le cœur d'un martyr qui bat dans la poitrine de l'orateur ?

« Quand l'enseignement humain eut été promulgué par les apôtres, pendant qu'ils parcouraient toute la terre, semant les paroles de la vérité, arrachant les racines de l'erreur, détruisant les vieilles lois du paganisme, donnant la chasse à toute iniquité, purifiant le sol, ordonnant aux hommes de s'éloigner des idoles, de leurs temples, de leurs cérémonies, de leurs fêtes, et de s'attacher à la connaissance d'un seul Dieu, maître de tout, et à l'espérance des biens futurs, parlant à tous du Père, du Fils et du Saint-Esprit, prêchant la résurrection et le royaume des cieux, une guerre terrible s'alluma, la plus violente de toutes les guerres. Tout fut en proie au trouble, au tumulte, aux dissensions: les villes, les peuples, les familles, la terre habitée ou déserte. C'est que les anciennes coutumes étaient bouleversées; les préjugés, si long-temps dominateurs, étaient détrônés; des dogmes nouveaux, inouïs jusqu'alors, entraient dans le monde, et contre eux les rois sévissaient, les magistrats se déchaînaient, les particuliers s'indignaient, la place publique s'emportait, les tribunaux se passionnaient, les glaives étaient tirés, les armes toutes prêtes, et les lois déployaient toute leur rigueur : de là, des châtiments, des supplices, des menaces, et tout ce que les hommes regardent comme effrayant. La mer furieuse,

enfantant d'horribles naufrages, est moins agitée que le monde en ce moment. Pour la religion, le père déshéritait son fils, la bru renonçait à sa belle-mère, les frères se divisaient, les maîtres maltraitaient leurs serviteurs, la nature était en discorde avec elle-même, la guerre, non-seulement civile mais domestique, régnait dans toutes les maisons. Le Verbe, en effet, tel qu'un glaive, pénétrait partout, et, retranchant ce qui était malade de ce qui était sain, excitait la division et les luttes, et soulevait de toutes parts contre les fidèles des haines et des colères. Les uns étaient jetés en prison, les autres traînés devant les juges et sur la route qui menait à la mort. A ceux-ci, on confisquait leurs biens, ceux-là étaient chassés de leur pays, et souvent même condamnés à perdre la vie; et les malheurs pleuvaient de tous côtés plus serrés que la neige. Au-dedans combats, au-dehors périls, et par les étrangers, et par les amis, et par ceux mêmes que les liens du sang avaient rapprochés. A cette vue, le bienheureux Paul, le précepteur de l'univers, le docteur des dogmes célestes, sentant que les tribulations étaient sous les yeux et sous les mains des fidèles, tandis que les prospérités n'existaient pour eux qu'en espérance et en promesse : ici, le royaume des cieux, la résurrection, des biens à obtenir qui dépassent toute pensée et toute parole; là, les fournaises, les réchauds, les épées, les supplices, tous les genres de mort, non en perspective, mais actuellement et réellement; considérant d'ailleurs que ceux qui devaient lutter contre de tels ennemis venaient de quitter à peine les autels des idoles, les plaisirs, les délices, une vie d'enivrement pour embrasser la foi, et qu'ils n'étaient point habitués aux sublimes méditations de la vie éternelle, mais encore enchaînés aux choses présentes, et que vraisemblablement plusieurs d'entre eux faibliraient et succomberaient sous des attaques sans cesse renouvelées : — Vois ce qu'il fait, ce confident des secrets célestes, et admire

sa sagesse. — Paul, dis-je, entretient continuellement les Chrétiens de la vie à venir, il place devant leurs yeux les récompenses, il leur montre les couronnes, il les encourage et les console par l'espérance des biens éternels. Que leur dit-il? « *C'est notre conviction que les souffrances du temps sont sans proportion avec la gloire future qui sera révélée en nous* [1]. Que me parlez-vous de blessures, de bourreaux, de supplices, de faim, de proscription, de pauvreté, de chaînes? Employez contre moi tout ce que vous voudrez, les choses qui semblent le plus formidables aux hommes, tout cela n'est rien au prix de ces récompenses, de ces couronnes, de ces divines rémunérations : l'un finit avec la vie, l'autre n'a pas de fin. Les misères sont de courte durée, elles passent; les félicités ne vieillissent jamais, elles sont immortelles [2].... » Avec ces pensées, la prison, les tortures, les outrages, les condamnations, les maux les plus affreux cessent d'être des maux.... On les désire, on s'y complaît, on y met sa gloire comme Paul lui-même quand il s'écrie : *Je me réjouis dans mes souffrances, et je complète dans ma chair ce qui manque à souffrir au Christ* [3], ou comme les apôtres, quand ils sortaient du sanhédrin *pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir le mépris et l'insulte pour le nom de Jésus* [4].... Une fille jeune, faible, du corps le plus délicat, était étendue sur le chevalet, cruellement déchirée, toute couverte de son propre sang, et, comme une fiancée qui reçoit des hommages, elle souriait aux souffrances à cause du royaume des cieux dont les couronnes lui apparaissaient au milieu même du combat. Quel spectacle c'était de voir un tyran entouré de soldats, de glaives étincelants, d'armes de toute espèce, vaincu par une jeune enfant [5]! »

[1] *Ad Rom.*, 8.
[2] Chrys., *hom. de gloriâ in tribulat.*, t. 3, p. 142.
[3] *Ad Coloss.*, c. 1, v. 24.
[4] Act., c. 5, v. 41.
[5] Chrys., t. 3, p. 146, 147.

Mais ces sublimes élans, ces ardentes extases n'empêchaient pas Chrysostôme de veiller avec une sollicitude constante et tendre sur ce peuple d'Antioche dont il était le guide, le pasteur, l'oracle, que dis-je? l'orgueil, l'âme et la vie. Le cœur du peuple battait dans le cœur du prêtre, et le prêtre ne semblait exister que pour le peuple : c'était de l'un à l'autre une confiance affectueuse, une amitié vive, dont aucune parole ne peut dire l'abandon délicat et l'aimable intimité. Chrysostôme, succombant à la fatigue, était-il obligé de s'imposer quelques jours de silence, de prendre un peu de repos à la campagne, on eût dit, à voir la cité triste et morne, qu'un grand malheur l'avait frappée. Revenait-il, faible, languissant, reprendre possession de sa tribune, c'étaient des transports de joie, des acclamations de bonheur, toute la ville était en fête. Mais aussi, de la part de l'orateur bien-aimé, quelles saintes et délicieuses effusions de tendresse!

« Je ne me suis absenté qu'un jour, disait-il après un rapide voyage, et il me semble que je suis resté tout un an loin de vous, tant j'étais triste et ennuyé! Par la peine que vous avez vous-mêmes éprouvée, vous pouvez juger de la mienne. Lorsqu'un petit enfant est arraché du sein de sa mère, où qu'on le porte, il se tourne et se retourne pour la chercher; ainsi, moi, arraché du milieu de vous, comme du sein maternel, toutes mes pensées me ramenaient vers cette sainte assemblée [1]. » Une autre fois, après une indisposition qui l'avait retenu chez lui plusieurs jours : « J'éprouve aujourd'hui, s'écria-t-il, en me retrouvant avec vous, le même sentiment que si je revenais d'un long voyage. Quand deux amis ne peuvent se voir, qu'importe qu'ils vivent dans la même cité? Sans avoir quitté ma maison, j'étais aussi privé que si une grande distance m'eût séparé

[1] Chrys., t. 3, p. 362.

de vous, car je ne pouvais vous entretenir. Mais pardonnez-moi mon silence, c'était l'effet de la maladie, non de la paresse. Félicitez-moi de ma guérison; moi, bien-aimés, je me réjouis de vous avoir recouvrés. Dans mes souffrances, ce que je supportais avec plus de peine, c'était de ne pouvoir prendre part à cette chère assemblée; et maintenant que me voilà rétabli, je préfère à la santé le plaisir de jouir librement de votre affection. La soif de la fièvre n'est pas plus vive que le désir de revoir nos amis quand nous en sommes privés. Comme le fiévreux soupire après l'eau fraîche, l'ami absent soupire après ses amis. Mais puisqu'il m'est donné de reparaître ici, rassasions-nous, s'il se peut, les uns des autres, nous n'en éprouverons aucune satiété [1]. » Dans une autre circonstance, brisé par l'excès des travaux, il était allé respirer l'air pur des montagnes et se retremper dans la solitude et la liberté. Mais des lettres et des messages réitérés vinrent l'arracher bien vite aux douceurs d'un délassement nécessaire. Il dut revenir, à peine convalescent, reprendre un joug qu'il aimait, mais dont il était parfois écrasé. « Est-ce bien vrai, dit-il en remontant sur l'ambon, est-ce bien vrai que vous vous êtes souvenus de moi durant mon absence? Quant à moi, je n'ai pu vous oublier un instant; en quittant la ville, j'ai gardé votre souvenir. Ceux qui sont épris de la beauté physique, portent dans leur pensée, partout où ils vont, le visage qu'ils aiment; ainsi, nous, touchés de la beauté de vos âmes, nous en portons toujours l'image dans notre cœur; et comme les peintres par le mélange des couleurs reproduisent la forme des objets, de même, nous, en nous représentant votre zèle pour nos synaxes, votre empressement pour la prédication, votre bienveillance pour le prédicateur, et tout le bien qui vous distingue,

Chrys., t. 3, p. 1.

nous faisions avec des vertus, en guise de couleurs, le portrait de vos âmes; le contempler adoucissait pour nous l'ennui de l'absence. Assis ou debout, en repos ou en mouvement, dedans ou dehors, ces pensées nous suivaient toujours; nos songes mêmes nous entretenaient de votre affection, et la nuit aussi bien que le jour nous nous nourrissions avec délices de ces souvenirs, nous rappelant cette parole de Salomon : *Je dors, et mon cœur veille*[1]. La nécessité du sommeil fermait nos paupières; mais la douce tyrannie de votre amour tenait ouverts les yeux de notre âme, et bien des fois il me semblait que tout endormi je conversais avec vous. Il arrive souvent que ce qui a occupé l'esprit dans le jour lui revient dans ses rêves, et nous l'avons éprouvé en cette circonstance. Sans vous voir des yeux du corps, je vous voyais des yeux de la charité; absent de corps, j'étais près de vous par le cœur, et vos cris résonnaient sans cesse à mes oreilles. Sans doute, le délabrement de mes forces eût exigé un plus long séjour aux champs, dont l'air m'était salutaire; mais la violence de votre affection ne l'a point permis; elle se récriait, et me réclamait si fort, que j'ai dû partir avant l'époque fixée, et venir chercher ici dans cette réunion la santé, le plaisir, tous les biens. J'ai cédé à vos instances, j'ai préféré rentrer sans être guéri que d'attendre ma guérison en contrariant votre charité; car de là-bas j'entendais vos reproches, des lettres me les apportaient tous les jours,... reproches d'amis qui prouvent combien vous savez aimer. C'est pourquoi je me suis levé, j'ai accouru vers vous; c'est pourquoi aussi je n'ai jamais pu vous éloigner de ma pensée[2]. »

Quel homme! Quel prêtre! Faut-il s'étonner qu'un peuple d'une fibre délicate, d'une organisation poëtique, bon et affectueux quoique mobile, éprouvât pour lui une vraie

[1] Cant. 5, 2.
[2] Chrys., *hom.* 1, *de pœnit.*, n. 1, t. 2, p. 279; — et *ibid.*, p. 189.

passion ? On eût voulu l'entendre toujours. Enroué, malade, n'en pouvant plus, il se traînait à l'ambon, et par quelques mots du moins apaisait la soif des âmes. Au moindre évènement qui émût la cité, elle se précipitait vers lui comme vers son consolateur et sa providence visible; elle ne pensait que par lui. Survenait-il un tremblement de terre, et ils étaient alors très-fréquents à Antioche, il fallait que Chrysostôme rassurât la foule épouvantée. Un jour, au milieu de sa terreur, elle l'implora vainement; malade, il était retenu à la campagne et contraint de garder le lit. On court le chercher à une grande distance, on le supplie de parler, et lui, faible, anéanti par le mal, se ranime, les remercie d'être venus, les suit dans une église champêtre, et, dût-il y perdre la vie, s'efforce de calmer par de bonnes et saintes paroles les frayeurs dont il est témoin.

« Je vous vois, dit-il, tout couverts de sueur; mais comme la prédication m'a guéri, le chant des psaumes vous a délassés. Ni la maladie ne retient ma langue captive, ni la fatigue ne vous empêche de m'écouter, ou plutôt, dès que la parole s'est fait entendre, toute lassitude a disparu.... Quant à moi, en dépit de la souffrance et de tous les obstacles, je n'ai cessé de penser à votre affection, et j'ai voulu me trouver au milieu de vous aujourd'hui dans cette belle solennité. Jusqu'à présent j'étais forcé de garder le lit, mais Dieu a pris ma faim en pitié, car j'étais affamé de vous parler autant que vous de m'entendre. Une mère malade aime mieux sentir sa mamelle tiraillée par son enfant que de le voir desséché par la faim. Que mon corps soit donc tiraillé, je le veux, car avec plaisir on donnerait son sang pour des hommes qu'anime une piété si parfaite, un si grand désir d'instruction [1]. »

[1] Chrys., *hom. post terræ mot.*, t. 2, p. 717.

« Je crains bien, disait-il une autre fois, de ne pouvoir répondre suffisamment à vos désirs. Telle une tendre mère se désole, lorsqu'ayant un petit enfant à allaiter, elle ne peut lui offrir abondamment la source du lait. Cependant elle lui donne sa mamelle bien que tarie ; et lui, la prend, la tire, la réchauffe toute glacée entre ses lèvres, et y puise plus de nourriture qu'elle n'en contient. La mère souffre cruellement tandis que son sein est ainsi tiraillé ; mais elle ne repousse pas son cher nourrisson, car elle est mère, et tout souffrir lui semble plus doux que d'affliger ce qu'elle a mis au monde [1]. »

Mais si Jean subissait volontiers cet affectueux despotisme d'une popularité pure et sainte, il n'en accueillait qu'avec peine les témoignages bruyants. « Je ne veux, disait-il sans cesse, ni de vos applaudissements ni de ce tumulte. Tout mon désir est, qu'après avoir écouté en silence ce que je dis, vous le mettiez en pratique. Voilà les louanges que j'ambitionne..... Vous n'êtes point au théâtre ni devant des acteurs ; c'est ici une école spirituelle, et tout ce que vous avez à faire est de prouver votre docilité par vos œuvres. Alors seulement je me croirai récompensé de mes peines ; mais jusqu'à présent vous me forcez à désespérer. Je n'ai cessé, soit en public, soit en particulier quand vous venez me voir, de vous détourner d'une malheureuse habitude. Mes avertissements, mes prières demeurent sans fruit..... Cela m'afflige et me désole. Si vous refusez de vous corriger, je vous interdirai l'entrée du saint lieu et la participation des mystères immortels, comme aux fornicateurs et aux meurtriers [2]. »

Toutefois, ces acclamations obstinées, cet unanime élan de sympathies populaires, n'empêchaient pas certaines

[1] Chrys., *hom.* 2, *in illud : Vidi Dom.*, t. 6, p. 106.
[2] Chrys., *in Math. hom.* 17, t. 7, p. 232 ; — t. 1, p. 671, 730 ; t. 3, p. 84, 157 ; t. 2, p. 25, 61 ; t. 10, p. 33, etc.

oppositions de se faire jour. Des murmures se glissaient entre les louanges, et montaient aussi à l'oreille de Chrysostôme. Une si haute vertu pouvait-elle exister sans contradicteurs ? A l'éclat du talent et de la popularité se joignaient, pour lui faire des jaloux et des ennemis, l'intrépidité de son zèle et les saintes audaces de sa parole; d'ailleurs, l'envie et la haine naissent inévitablement sous les pas de toute supériorité, et s'y attachent comme ces insulteurs à gage attachés au char des triomphateurs sur la route du Capitole. La Providence, qui soumettait à cette épreuve la grande âme de Jean, ne voulait que rehausser d'un plus vif éclat les dons illustres dont elle l'avait couronnée. Écoutez-le parler : « Ici, du moins, dans la maison du Seigneur, recevez-moi avec charité, et quand je dis : *Paix à vous*, répondez : *Et à ton esprit;* répondez, non de bouche mais de cœur; car, mon frère, si dans cette enceinte tu me dis : Paix, et qu'ailleurs tu m'attaques, tu me poursuives de tes outrages, qu'est-ce que cette paix ? Pour moi, tu as beau me haïr, je te bénis du fond de mon âme, avec une affection sincère, et je ne puis dire aucun mal de toi, car j'ai des entrailles de père. Si par moments je te blâme, c'est ma sollicitude pour ton salut qui m'inspire mes reproches; et toi, tu me mords en secret!....... Ce qui m'afflige, ce n'est pas d'être insulté ou repoussé, c'est qu'en me refusant la paix tu provoques contre toi-même la justice de Dieu....... Mais vous aurez beau redoubler d'injures à mon égard, je ne cesserai jamais de vous souhaiter la paix, jamais je ne secouerai sur vous la poussière de mes pieds, non que je veuille désobéir au Seigneur, mais parce que je vous aime d'un ardent amour. Il est vrai, je n'ai rien fait pour vous de bien difficile; je ne viens pas de loin, je n'ai ni la pauvreté ni le vêtement d'un apôtre, je ne vais pas pieds nus, avec une seule tunique. Je suis le premier à m'accuser; mais ma faute n'est pas l'excuse des

vôtres..... Accueillez-moi, comme l'ordonne S. Paul, avec bienveillance et charité. Du moins, aimez-vous les uns les autres, et corrigez-vous. Ce sera pour moi une suffisante consolation de vous voir pratiquer le bien et devenir meilleurs; et je vous montrerai une plus vive charité, si je vous aime davantage à mesure que vous m'aimez moins [1]. »

Mais ce n'étaient point ces rares contradictions, à peine visibles dans l'unanimité de la faveur populaire, qui contristaient l'âme généreuse de Chrysostôme. Ce peuple, si fier de son pasteur, si prompt à l'applaudir, l'affligeait surtout par sa malheureuse mobilité. Mêlant l'imagination à la foi, il aimait les solennités religieuses et remplissait l'église certains jours; mais assez souvent il la laissait vide [2]. On eût dit qu'à ses yeux l'éloquence du grand orateur perdait la moitié de son attrait, quand elle n'était pas rehaussée du prestige des pompes sacrées. Parfois l'hippodrome faisait déserter l'autel. Le vent de la frivolité, emportant au loin ces âmes légères, effaçait en un clin d'œil les traces d'un travail ardent et prolongé. L'homme de Dieu, qui semblait tenir dans ses mains le cœur de la multitude, tombe alors dans le découragement. Comme Jésus à Gethsémani, il fait, pour réveiller ses disciples, d'impuissants efforts. Triste comme son âme, sa parole déplore ses espérances déçues.

« Est-ce en vain, s'écrie-t-il, que je cours, que je travaille? N'ai-je semé que sur la pierre, parmi les ronces? Je crains que tous mes efforts n'aboutissent à rien..... Dieu sans doute me tiendra compte de ma bonne volonté : j'en ai la ferme assurance...... Mais, quand je vous vois ainsi ne pas faire un pas dans la vertu, je gémis, je me désole comme le laboureur dont toutes les fatigues et les sueurs sont perdues [3]. »

[1] Chrys., *hom.* 32, *in Math.*, t. 7, p. 374.
[2] Chrys., t. 2, p. 521, 367; t. 4, p. 739, et t. 3, p. 98.
[3] Chrys., *in Joann. hom.* 13, t. 8, p. 72.

« Autrefois, s'écriait-il encore, les maisons étaient des églises; aujourd'hui l'église est une maison. Alors on ne disait rien de mondain dans les maisons; maintenant on ne dit rien de spirituel dans l'église. Vous y portez les affaires et les discussions de la place publique, et même quand Dieu parle, loin de faire silence pour l'écouter, vous vous entretenez des choses les plus opposées au but de nos réunions [1]..... Oserai-je le dire? L'église est devenue un théâtre. Les femmes y viennent parées avec plus d'inconvenance et d'impudeur que des courtisanes. Elles y traînent à leur suite les débauchés. Si quelqu'un veut corrompre une femme, nul lieu, je crois, ne lui paraît plus convenable pour cela que l'église. Si l'on veut vendre ou acheter, on trouve l'église plus propre au négoce que le marché. On y médit, on y entend médire plus qu'ailleurs; et si vous êtes curieux de nouvelles, vous en apprendrez plus ici qu'au tribunal ou chez le pharmacien. Est-ce tolérable? Pouvons-nous le supporter? Tous les jours je me fatigue, je me déchire pour que vous emportiez d'ici un enseignement utile. Tous mes efforts sont vains [2]..... Les choses en sont venues à ce point que tout est perdu, tout est corrompu. L'église ne diffère pas d'une étable de bœufs, d'ânes ou de chameaux; je cherche une brebis, je n'en vois pas une seule; car tous regimbent à l'instar de chevaux et d'ânes sauvages, et remplissent le saint lieu d'ordures: c'est le nom qu'il faut donner à leur entretien [3]. »

« Je voudrais, disait-il une autre fois, reprendre la suite de mes travaux; je n'en ai pas le courage. Un nuage de tristesse s'est abattu sur ma pensée, que dis-je? non-seulement de tristesse, mais d'indignation. Je ne sais que faire, j'hésite. Quand je songe, en effet, qu'au premier souffle

[1] Chrys., *hom.* 32, *in Math.*, t. 7, p. 374.
[2] Chrys., *hom.* 36, *in* I. *ad Corinth.*, t. 10, p. 141.
[3] Chrys., *hom.* 88, *in Math.*, t. 7, p. 830.

du démon vous avez oublié mes enseignements de chaque jour pour vous précipiter tous à ces jeux sataniques, puis-je avoir la moindre ardeur à recommencer un ministère qui obtient si peu de fruit? Ce qui augmente ma douleur et mon courroux, c'est qu'en perdant le souvenir de mes discours, vous avez perdu le respect que vous deviez à cette quarantaine sacrée, et vous vous êtes jetés ainsi dans les rets de l'ennemi..... J'ai honte, croyez-le, je rougis de travailler en vain, de répandre sur des pierres la semence évangélique..... Qui ne déplorerait votre conduite et ne me trouverait malheureux?.... N'est-ce donc que pour charmer vos oreilles ou capter vos louanges que je parais à cette tribune? Si de mes paroles vous ne tirez aucun bénéfice, il vaut mieux que je garde le silence; car je ne voudrais pas être pour vous la cause d'une plus sévère condamnation [1]. »

Et aussitôt, craignant d'avoir frappé trop fort, il ajoute avec une bonté délicate : « Je sens que j'ai usé de reproches plus vifs qu'il ne faut. La douleur d'ordinaire ne garde pas de mesure. Mais ce n'est pas d'une poitrine ennemie que sortent mes paroles; elles viennent d'un cœur plein de sollicitude et de tendresse pour vous. Je me relâche donc de ma sévérité. Il me suffit d'avoir arrêté le progrès du mal; je veux animer encore votre charité d'une douce espérance et vous préserver du découragement où je suis [2]. »

Ce découragement, il est vrai, va parfois jusqu'à la défaillance. A la vue de cette incorrigible mobilité, de ces protestations de repentir si souvent renouvelées et toujours démenties, de ces vices, de ces préjugés, de ces misères de l'âme et du corps qui défient son éloquence et sa charité, Chrysostôme, abattu, désolé, désespère de son ministère; la pensée de la retraite lui vient à l'esprit. Mais aussitôt,

[1] Chrys., *hom.* 6, *in Genes.*, t. 4, p. 39 et 40.
[2] Chrys., *hom.* 6, *in Genes.*, t. 4, p. 41.

tel que Pierre fugitif, une voix puissante lui fait honte de sa faiblesse et le ramène au combat. « Non, s'écrie-t-il, je ne puis abandonner mon œuvre, j'y suis attaché jusqu'à la fin de mes jours [1]..... Si vous persévérez dans le mal, après mes avis répétés, je ne cesserai pas pour cela de les répéter encore. La source jaillit et le fleuve coule, bien que personne n'y vienne puiser ou boire : ainsi le prédicateur; il doit parler, même quand nul n'écoute...... Jérémie, voyant que les Juifs se moquaient de ses menaces et des maux qu'il leur prédisait, en proie tous les jours à leurs railleries, se sentit vaincu par le découragement, et ne pouvant plus supporter ces outrages et ces sarcasmes, il songea à abandonner sa mission de prophète. *Je ne parlerai plus,* dit-il, *je n'annoncerai plus le nom du Seigneur. Et un feu dévorant s'est allumé dans mes os, et voilà que tout mon corps est dissous; je ne puis supporter ma douleur* [2]. C'est-à-dire, je voulais cesser de prophétiser, parce que les Juifs ne m'écoutaient pas. Mais dès que j'ai eu cette pensée, la violence de l'esprit est tombée sur mon âme comme un feu, et elle a tout brûlé dans mon intérieur; elle consume mes os, et je ne puis souffrir cet incendie. — Or, si lui, raillé, insulté chaque jour, subit un tel châtiment pour avoir voulu se taire, serions-nous dignes de pardon, nous qui n'avons éprouvé encore rien de pareil, si, pour la négligence de quelques-uns, nous allions perdre tout courage et renoncer à l'enseignement de la doctrine, surtout quand nous avons sous les yeux tant de fidèles attentifs [3] ? »

La voix de l'indulgence parle aussi haut dans le cœur de Chrysostôme que celle du devoir, et cette affectueuse indulgence ne l'abandonne jamais. Elle double l'attrait de

[1] Chrys., t. 7, p. 374.
[2] Jérém., 20, 8.
[3] Chrys., *de Lazaro conc.* 1, t. 1, p. 708.

son talent, et c'est elle, peut-être plus que son éloquence, qui touche, captive ces natures mobiles, et les ramène toujours, malgré de fréquentes infidélités, à leur éloquent ami. Ces assemblées, qu'il préside et qu'il charme, si nombreuses qu'elles soient d'ordinaire, ne sont que des réunions de famille où, comme un père au milieu de ses enfants, il discute avec un délicieux abandon les intérêts éternels, souvent aussi les intérêts temporels de ses auditeurs. Quelle verve piquante et quelle aimable complaisance! Quels coups de tonnerre et quel accent de bonté! Grand et sublime, il est parfois d'une ravissante naïveté. Comme il connaît ce peuple; et, tout en le grondant, quelle paternelle pitié pour ses entraînements, quels délicats ménagements pour sa faiblesse! Il veut que toutes les précautions soient prises pour qu'il se trouve bien à l'église pendant la prière publique. Mais lorsque, dédaigneux de ces attentions multipliées du pasteur, ils allèguent, pour motiver leur absence, la saison brûlante et le poids du jour, que pourtant ils savent braver au cirque et sur la place publique, il se moque de leur mollesse.

« Ne voyez-vous pas, leur dit-il, les athlètes des jeux olympiques debout, en plein midi, au milieu de l'arène, comme dans une fournaise, recevant sur leurs membres nus, tels que des statues d'airain, les plus vifs rayons du soleil, et luttant contre la poussière et la chaleur, afin d'attacher une feuille de laurier à leur tête assaillie par tant de souffrances? Pour vous, ce n'est pas une couronne de laurier, mais la couronne de justice qui doit récompenser votre attention, et nous nous gardons bien de vous retenir jusqu'au milieu du jour; mais, dès le matin, nous vous renvoyons par ménagement pour votre faiblesse, tandis que l'air est encore frais et que la réverbération de la lumière ne l'a pas échauffé. Ici, d'ailleurs, le soleil ne darde pas ses feux sur vos têtes nues; nous vous recevons

sous un plafond admirable, et, outre l'avantage de cet abri, nous avons tout disposé dans cette enceinte pour que vous y soyez commodément, et qu'une plus longue assistance à nos discours ne vous cause aucune fatigue [1]. Ne soyez donc pas plus lâches que vos petits enfants qui vont à l'école : ils n'oseraient rentrer à la maison avant midi. Sevrés depuis peu, ayant à peine cinq ans, ils supportent, dans un corps jeune et délicat, la chaleur, la soif et tous les ennuis, et travaillent courageusement jusqu'au milieu du jour assis sur les bancs de la classe. Imitons au moins ces enfants, nous, hommes, arrivés à la plénitude de la vie; car, si nous n'avons pas la force d'écouter des exhortations à la vertu, comment espérer que nous saurons souffrir et mourir pour elle [2]? »

Au fond, et malgré ses plaintes réitérées, Chrysostôme était sûr de ce peuple; il le gouvernait à son gré par la parole et par l'amour; car il l'aimait et il en était aimé, et c'était entre l'un et l'autre, comme entre deux amis, un continuel échange de confiance, de dévouement, de tendresse. Sérieuse et profonde autant que sainte, l'affection de Jean pour son troupeau ne ressemblait en rien à ces menteuses adulations des ambitieux et des tribuns qui enivrent la multitude pour l'asservir. C'est du fond même de ses entrailles que sortaient des paroles comme celles-ci : « Je vous porte tous dans mon cœur, vous occupez toute ma pensée. Le peuple est immense, mais la charité est immense aussi, et vous n'êtes pas à l'étroit dans mon âme. Je n'ai d'autre vie que vous et le souci de votre salut [3]. » Les actes répondaient aux déclarations. L'existence de Chrysostôme n'était, en effet, qu'une longue immolation au bonheur du peuple. L'éclairer, le consoler, le rendre meilleur, le pénétrer du

[1] Voir aussi t. 4, p. 42, et t. 8, p. 342.
[2] Chrys., *hom.* 2, *de mut. nomin.*, t. 3, p. 109.
[3] Chrys., *hom.* 9, *ad pop. Antioch.*, t. 2, p. 96 et 97.

sentiment de sa valeur en Jésus-Christ, le mettre en possession de tous les biens de la vertu, c'est à quoi tendaient tous ses efforts : il y usait sa vie. Le peuple, de son côté, s'abandonnait sans réserve à Chrysostôme, heureux de trouver en lui, non-seulement un protecteur et un guide, mais un chef, le chef le plus désintéressé, le plus dévoué, le plus intrépide. Cette étroite union, cette espèce de solidarité entre le pasteur et le troupeau, cette dictature spirituelle, si aimée et si obéie, ne laissait pas que de porter ombrage à quelques esprits rétifs et jaloux, à quelques riches blessés des véhémentes objurgations de l'orateur; lui, il y puisait un sentiment plus profond de ses devoirs, un plus ardent courage à tout braver pour les remplir. De là, des paroles qui semblent audacieuses et provocatrices, qui n'étaient que le cri d'une conscience émue : « Que m'importe après tout que tel riche, tel grand se fâche et prenne de hauts airs vis-à-vis de moi? Tout cela m'inquiète à peu près comme une fable, une ombre, un songe. Est-ce qu'au tribunal de Dieu, ces princes de la cité me seront de quelque secours? Est-ce qu'ils me couvriront de leur patronage, quand je serai accusé devant le grand juge, quand il me demandera compte de ma mission, et qu'il me reprochera de n'avoir que faiblement défendu la sainteté de ses lois[1]? »

« On me reproche, disait-il dans une autre circonstance, de parler trop souvent en faveur des pauvres. — Ne fatigue pas tes auditeurs, ne sois pas indiscret. Laisse quelque chose au libre arbitre de chacun. Tu nous humilies, tu nous fais rougir. — Je n'accepte pas cette observation. S. Paul hésitait-il à insister sans cesse en faveur des malheureux, à parler leur langage? Si je vous disais : Donnez-moi, portez chez moi, ce serait chose honteuse; et encore, que

[1] Chrys., *hom.* 17, *in Math.*, t. 7, p. 233.

sais-je? car qui sert l'autel doit vivre de l'autel. Mais, enfin, vous seriez admis à objecter que je plaide mon propre intérêt. Or, vous le savez, c'est pour les indigents, ou plutôt pour vous-mêmes que je supplie, et voilà pourquoi je m'exprime en toute liberté. Qu'y a-t-il donc de si honteux à dire : Donnez au Seigneur qui a faim, vêtissez-le, car il est nu? Lui-même, le maître de l'univers, lui dont toute créature a besoin, qui n'a besoin d'aucune, n'a-t-il pas dit : *J'avais faim, vous ne m'avez pas donné à manger?* Et s'il a tenu ce langage, pourquoi rougirais-je de le tenir? A Dieu ne plaise! Non, je ne rougirais pas, mais je crierais : Donnez aux pauvres, et je crierais plus fort que les pauvres eux-mêmes. Si quelqu'un pouvait nous prouver qu'en faisant ainsi nous voulons attirer à nous, et sous prétexte de charité nous enrichir, nous mériterions le mépris des hommes et les foudres du Ciel : nous serions indignes de vivre. Mais, par la grâce de Dieu, il ne s'agit nullement de nous; c'est à nos frais, sans aucune charge pour personne, que nous annonçons l'Évangile : non que je travaille de mes mains comme l'Apôtre, mais parce que mes propres revenus me suffisent. Aussi, je le dis avec toute assurance, je ne cesserai de le redire : Donnez aux pauvres, et je serai l'inexorable accusateur de ceux qui ne donnent pas [1]. »

L'engagement qu'il prenait par ces derniers mots, il le tint largement. Après un tremblement de terre qui avait ramené la piété dans la ville à la suite de la terreur, il félicite le peuple de son retour à Dieu, mais il ajoute : « Où sont maintenant les chefs, les grands, tous ces hauts protecteurs de la cité? C'est vous qui en êtes les tours, le rempart, la solidité. Eux, par leur méchanceté, ils l'ont mise à deux doigts de sa perte; vous, par vos vertus, vous l'avez sauvée. Qu'on demande pourquoi la ville a tremblé

[1] Chrys., *hom.* 43, *in* I. *ad Corinth.*, t. 10, p. 401.

sur ses fondements, la réponse est dans l'esprit de tous : c'est l'œuvre de l'avarice, de l'injustice, de l'orgueil, de la mauvaise foi. De qui? des riches. Qu'on demande, au contraire, comment elle a échappé au péril, on répondra : Par les prières, par les veilles pieuses, par les chants sacrés. De qui? des pauvres. Ce qui a failli perdre Antioche vient d'eux; ce qui l'a délivrée vient de vous [1] ! »

Ces vives sorties, si blessantes pour ceux qui en étaient l'objet, si étranges sur les lèvres d'un apôtre de la charité, étaient pourtant trop justifiées par l'incroyable attitude d'un grand nombre de maisons opulentes de cette époque. Là, un faste insolent, de perpétuelles orgies, des nuées d'esclaves pour servir les caprices d'un parvenu, les pratiques les plus infâmes de l'usure avec les prodigalités les plus dégoûtantes, des masses d'or enfouies par l'avarice à côté d'ouvriers sans travail, de colons désespérés, d'une foule de malheureux que leurs créanciers faisaient vendre sur la place publique, ou qui vendaient eux-mêmes leurs propres enfants pour payer l'impôt. Cette vue a déchiré l'âme de Chrysostôme, et lui arrache des cris terribles d'indignation : ce sont les cris de l'humanité opprimée, du sang rédempteur foulé aux pieds de l'orgueil, du sybaritisme, de l'injustice. Dans cette métropole brillante de la Syrie, où l'on comptait tant de fortunes colossales, aux portes de ces splendides demeures où de fières matrones, étendues sur des lits d'ivoire, prodiguaient l'or aux plus vils usages, dans ces rues encombrées de somptueuses litières, de chevaux aux freins d'or, de chars aux roues d'argent, étincelants de pierreries, une misère immense étalait au grand jour les plus hideuses dégradations [2]. Et l'apôtre du Christ aurait pu étouffer dans son cœur sa colère sainte! Il aurait pu sourire aux oppresseurs en consolant les opprimés!

[1] Chrys., *hom. post terræ mot.*, t. 2, p. 720.
[2] Chrys., t. 7, p. 657; t. 10, p. 187, 189; t. 11, p. 377.

Du reste, ces faux Chrétiens sur lesquels il tenait suspendu le glaive de sa parole, se vengeaient des accusations de l'Église en l'accusant à leur tour. N'est-elle pas riche, disaient-ils? Que fait-elle de ses trésors? Et ils lui renvoyaient en foule les malheureux qu'ils refusaient de secourir. Jean répond, avec l'éloquence des faits, à ces perfides insinuations: « Qu'est-ce à dire? Parce que l'Église fait l'aumône, tes péchés sont-ils rachetés? Parce qu'elle donne, es-tu dispensé de donner? Alors, parce qu'elle prie, tu n'as jamais à prier? Parce que d'autres jeûnent, tu vivras dans l'orgie? Ne sais-tu pas que si le Seigneur a porté la loi de l'aumône, c'est plutôt en faveur du riche qu'en faveur du pauvre? Le prêtre t'est-il suspect? Pratique par toi-même la charité, tu n'en auras que plus de mérite.... Au temps des apôtres, quand on vivait de la vie des anges, quand tout était commun entre les fidèles, on murmurait déjà contre les dispensateurs de l'aumône. Mais croyez-vous avoir justifié votre égoïsme en disant que l'Église est riche? Si l'Église a de grandes ressources, elle a aussi de grandes charges. Comptez les pauvres inscrits sur ses listes, comptez les infirmes qu'elle secourt. Examinez, scrutez, nous sommes prêts à vous rendre compte. Mais quand vous aurez acquis la preuve que les dépenses ne sont pas au-dessous des recettes, et que plus d'une fois elles leur sont supérieures, je vous demanderai, à mon tour, ce que vous répondrez à Jésus-Christ le jour où vous paraîtrez à son tribunal et qu'il vous dira : *J'étais nu, j'avais faim, et vous ne m'avez pas nourri, vous ne m'avez pas vêtu?* Quelle sera votre défense? Citerez-vous tel ou tel qui n'a pas fait mieux que vous? Nommerez-vous des prêtres coupables? — Que t'importe? dit le Seigneur. Je t'accuse des péchés que tu as commis. Tu es devant moi, non pour me signaler des criminels, mais pour me prouver que tu ne l'es pas. — Du reste, si l'Église possède quelques biens, c'est vous qui l'y contraignez.

Donnez suivant les lois apostoliques, et votre charité sera notre revenu, et nous aurons dans votre cœur un trésor inépuisable. Mais parce que vous ne songez qu'à amasser pour la terre et que vous enterrez votre argent, l'Église est chargée de dépenses auxquelles il faut bien qu'elle pourvoie. A qui incombe le soin de tant de veuves, de tant de vierges, de tant de malheureux sans asile, et des captifs, et des malades, et des estropiés, et d'une foule de nécessiteux? Faut-il repousser ces misères? Faut-il fermer le port à tous ces naufragés? Et qui donc répondra à ces cris de douleur? Qui essuiera toutes ces larmes? Ne dites plus au hasard ce qui vous passe par la tête. Sachez-le de nouveau, nous sommes prêts à vous rendre compte [1]. »

Même dans les plus vifs emportements de l'orateur, on ne sent jamais que le frémissement de la charité. Sa vie était si pure, son désintéressement si parfait, il montrait dans toute sa conduite des intentions si droites, une âme si grande et tant de dévouement, et, à travers les foudres contre le pécheur superbe, tant d'indulgence et de compassion pour la faiblesse et le repentir, qu'on eût dit moins un prêtre qu'un prophète. Antioche courait au fils d'Anthusa, comme Jérusalem au fils de Zacharie sur les bords du Jourdain. Les murmurateurs, ceux qui détestaient un zèle prompt à flageller leurs vices, s'inclinaient respectueusement devant une vertu surhumaine. Chacun comprenait que, douce ou menaçante, sévère ou paternelle, sa voix était celle du devoir; les uns la redoutaient comme le remords, les autres l'aimaient comme l'espérance, tous l'écoutaient comme l'écho de la voix de Dieu. Pour ses coopérateurs eux-mêmes, elle avait l'autorité de la loi. « Loin de cette table sainte, leur disait-il, tout homme inhumain, tout homme cruel et sans miséricorde, tout

[1] Chrys., *hom.* 21, *in* I. *ad Corinth.*, t. 10, p. 189-90.

homme impur! Je m'adresse à vous qui communiez, et vous aussi, ministres de la communion; car il est néces saire de vous rappeler que cette distribution des dons sacré doit être faite avec une grande attention. Vous n'encourrie pas un léger châtiment, si, convaincus qu'un homme es plongé dans le vice, vous l'admettiez au banquet divin.... Qu'il soit général, qu'il soit préfet, qu'il porte le diadème s'il est indigne, arrête-le; ton pouvoir est au-dessus du sien Si on avait confié à ta garde une source d'eau pure pou abreuver le troupeau, souffrirais-tu qu'une brebis couvert de boue vînt la troubler en y plongeant sa tête souillée? Or ici tu as à veiller, non sur une source d'eau, mais sur source du sang de Jésus-Christ et de l'esprit sanctificateur et tu laisserais approcher des hommes que le péché ren plus sales que la boue! Tu ne mériterais aucune grâce. Die vous a conféré le sacerdoce pour faire ce discernement; c'e là votre dignité, votre sécurité, votre couronne, non de vo promener dans le temple avec une tunique éclatante blancheur.... Chassez donc tout ce qui est indigne, et craignez rien, ou plutôt, mon frère, crains Dieu et n pas l'homme. Si tu crains l'homme, il se moquera de to si tu crains Dieu, les hommes mêmes te respecteront. Si n'oses arrêter toi-même le pécheur, conduis-le moi; saurai contenir son audace. Je perdrai plutôt la vie, que donner à un indigne le sang du Seigneur[1]. »

L'œil sur son devoir, Chrysostôme eût tout bravé; crainte n'approcha jamais de son cœur. Mais pour lui, premier des devoirs était le salut des âmes. Il en savait prix, il en avait la sainte passion, et il lui semblait que naufrage d'une seule devait l'accuser et le perdre lui-mê au tribunal de Dieu. La tendre charité qui l'animait pour pauvres, il l'éprouvait plus vive encore pour les pécheu

[1] Chrys., *hom*. 82, *in Math.*, t. 7, p. 789.

ces indigents de l'âme, aveugles, malades, d'autant plus à plaindre qu'ils sentent moins leurs misères. Aux mécomptes fréquents que lui ménageait l'inconsistance de son auditoire, il ne fallait rien moins que cet immense amour des âmes pour préserver ses travaux d'un découragement trop justifié.

« A quoi bon prendre tant de peine, me dira-t-on? Que gagnes-tu à tes discours? — J'y gagne, si quelqu'un m'entend, que je remplis ma tâche. Le semeur sème. Des grains tombent sur les pierres, d'autres le long du chemin, d'autres au milieu des épines, d'autres dans la bonne terre. Trois parts de la semence ont péri, une seule est sauvée : c'est assez au cultivateur pour ne pas abandonner sa culture. Or, ici la divine semence est jetée dans une multitude si grande, qu'il est impossible qu'elle ne donne pas quelques épis. Si tous ne m'écoutent pas, la moitié m'écoutera; si ce n'est pas la moitié, ce sera le tiers; si ce n'est pas le tiers, ce sera le dixième; et quand ce ne serait pas le dixième, pourvu qu'un seul m'écoute, dois-je me taire? Ce n'est pas une petite chose qu'une brebis sauvée, fût-elle seule. Le bon pasteur n'en laissa-t-il pas quatre-vingt-dix pour courir à une seule qui se perdait? Je ne méprise pas l'homme; n'y en eût-il qu'un devant moi, c'est l'homme, de tous les êtres vivants le plus cher à Dieu. Serait-il esclave, je me garderais de le dédaigner. Je cherche, non le rang, mais la vertu; non la domination ou la servitude, mais l'âme. Qu'importe qu'il soit seul? Ce n'est pas moins l'homme pour qui le ciel a été déployé, pour qui le soleil brille, pour qui la lune parcourt ses phases, pour qui les sources jaillissent, pour qui l'air et l'océan enveloppent la terre, pour qui les prophètes ont été suscités et la loi promulguée. Qu'est-il besoin de tout énumérer? C'est pour lui que le fils unique de Dieu s'est fait homme : mon maître a été immolé, il a versé

son sang pour l'homme, et l'homme serait peu de chose mes yeux[1] ! »

Cette haute estime des âmes, Chrysostôme veut la co muniquer à tous ceux qui l'entourent; il veut que, péné du zèle qui l'anime lui-même, chacun soit un apôtre pc ses frères. « Entre eux et nous, quand ils sont absent dit-il, votre charité doit servir de pont; faites en sorte q nos enseignements arrivent à leurs oreilles par votre bouche Lorsqu'une synaxe doit avoir lieu, dirige-toi vers la mais de ton frère, attends-le à sa porte, saisis-le au moment il sort; quelque pressé qu'il soit, ne permets pas qu'il entar aucune affaire avant que tu l'aies amené à l'église et qu ton instigation il ne soit resté jusqu'à la fin de l'assemblé S'il résiste, s'il allègue des prétextes, ne le crois pas, cède pas, persuade-lui bien qu'il traitera de ses intére avec plus de facilité et de succès, après avoir pris part à prière commune et reçu la bénédiction des Pères; décide- à venir avec toi à la table sacrée, et tu recevras une doub récompense[3]... Je vous l'ai souvent demandé, je le deman encore, amenez-nous vos frères, exhortez, conseillez non par la parole seulement, mais par l'exemple. L'en seignement par les œuvres est préférable à celui des di cours. Quand vous garderiez le silence, si votre maintien votre regard, votre démarche, votre modestie attester à ceux qui n'ont pas fait partie de notre réunion le fru que vous en avez tiré, cela équivaut à des exhortations des conseils. Nous devons sortir de cette enceinte comm d'un sanctuaire, comme si nous descendions du ciel, mo destes, recueillis, nous entretenant de choses saintes réglés dans nos actions et nos paroles. Que la femme qu voit son mari, que le fils qui voit son père, que le pèr

[1] Chrys., *in terræ mot. et Lazar.*, t. 1, p. 774.
[2] Chrys., *hom. in inscript. alt.*, t. 3, p. 54.
[3] Chrys., *hom. 4, de mut. nomin.*, t. 3, p. 101.

qui voit son fils, que l'esclave qui voit son maître, que l'ami qui voit son ami, que l'ennemi qui voit son ennemi revenant de notre assemblée, que tous, à cette vue, aient la preuve des biens qu'on emporte d'ici ; et ils l'auront, s'ils remarquent que vous êtes devenus plus doux, plus patients, plus religieux [1]. »

A la haine implacable du péché, Chrysostôme alliait une grande indulgence pour le pécheur. Sévère, terrible à l'orgueil endurci, il est plein de pitié pour la faiblesse humaine, que séduisent tant de mirages, qu'entourent tant de piéges; et si parfois il fait briller devant la conscience coupable le glaive de la justice éternelle, plus souvent il déploie devant l'âme découragée les trésors de la miséricorde infinie. Prédicateur du libre arbitre, il l'est aussi de la pénitence, c'est-à-dire du pardon. Personne n'a commenté avec plus d'éloquence et d'onction ces paroles du Rédempteur : *Le fils de l'homme est venu, non pour perdre les âmes, mais pour les sauver* [2]. Après avoir mille fois rappelé à des hommes énervés par de funestes doctrines que leur destinée ne dépend ni des astres, ni de la fortune, ni du démon, mais d'eux-mêmes, il combat, avec non moins d'ardeur, ce sophisme de la lâcheté qui se fait de la sainteté de la loi un motif de s'en affranchir, et, se prétendant trop coupable pour désarmer la justice de Dieu, se dispense de tout effort pour sortir du vice. Il défend aux uns de croire au fatalisme, aux autres de renoncer à l'espérance ; à tous il redit sans cesse qu'ils n'ont qu'à vouloir pour briser le joug de Satan et être sauvés, que du fond de l'abyme un généreux repentir peut les faire remonter d'un bond jusqu'au ciel, qu'il suffit d'une larme du cœur pour rendre à l'âme souillée sa beauté première, à l'esclave du péché la liberté et les droits des enfants de Dieu, que toute pécheresse est admise

[1] Chrys., *in illud : Si esurierit*, t. 3, p. 163, 164.
[2] Luc, c. 9, v. 56.

à devenir une Madeleine [1], tout publicain un S. Matthieu, tout renégat un S. Pierre, que le Seigneur, qui déteste l'hypocrisie, accueille la pénitence, que ses bras sont ouverts à tous les prodigues, qu'il court après toutes les brebis qui s'égarent, et qu'il serait plus facile d'épuiser l'océan que sa longanimité. Aux touchantes paroles, aux exemples de l'Écriture, Chrysostôme ajoute des faits contemporains propres à impressionner vivement son auditoire. « N'avez-vous pas entendu parler, dit-il, de cette courtisane qui l'emportait sur toutes les femmes perdues, et qui, plus tard, a surpassé en piété les plus saintes? Je parle, non de celle de l'Évangile, mais de celle qui était si fameuse vers le temps de ma naissance. Issue de la ville la plus corrompue de la Phénicie, elle occupait le premier rang au théâtre, et sa réputation s'étendait jusqu'en Cilicie et en Cappadoce. De combien de riches elle a dévoré la fortune! Combien de jeunes gens elle a séduits! On l'accusait de maléfices, comme si sa seule beauté, sans les philtres et les enchantements, ne suffisait pas à son désir de faire des victimes! Elle prit dans ses rets le frère même de l'impératrice. On ne résistait pas à sa puissance. Mais, tout-à-coup, je ne sais comment, ou plutôt je le sais, par un changement de sa volonté, ayant obtenu la grâce de Dieu, elle s'arracha aux charmes diaboliques qui la captivaient, et prit sa course vers le ciel. Elle, dont rien n'égalait l'impudeur sur la scène, est devenue un modèle de chasteté, et, vêtue d'un cilice, a passé le reste de ses jours dans la pénitence. En vain le préfet, poussé par quelques personnes, voulait la contraindre à reparaître sur le théâtre, les soldats envoyés pour l'y traîner de force ne purent l'enlever de l'asile des vierges qui l'avaient accueillie. Admise aux saints mystères, purifiée par la grâce, elle s'éleva à une haute vertu, ne revit jamais

[1] Chrys., *hom.* 5, *de pœnit.*, t. 2, p. 309.

ses adorateurs, et s'enferma elle-même dans une espèce de prison, où elle passa plusieurs années. Ainsi, *les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers* [1]. Ayons donc confiance, rien n'empêche que nous ne devenions, nous aussi, grands et admirables [2]. »

Les paroles suivantes de Chrysostôme sont restées célèbres. « Vous êtes pécheurs? Ne vous désespérez pas: voilà le baume que je ne cesse d'appliquer à vos maux; car je sais quelle arme c'est contre le démon de ne pas désespérer. Oui, quels que soient vos péchés, gardez-vous du désespoir. Je le répèterai mille fois: Si vous péchez tous les jours, faites pénitence tous les jours.... Vous allez me dire : J'ai passé toute ma vie dans le mal, serai-je sauvé par la pénitence ? Oui, tu le seras. Pourquoi ? Parce que le Seigneur a pour les hommes une grande bonté. Est-ce que mon espoir est fondé dans ta pénitence? Est-ce que ta pénitence peut effacer tant de crimes? S'il n'y avait qu'elle, tu aurais sujet de trembler. Mais à ta pénitence est jointe la clémence de Dieu, cette clémence qui n'a pas de mesure, qu'aucune parole ne peut expliquer. La malice, quelle qu'elle soit, est la malice d'un homme, elle est bornée; la clémence qui pardonne est celle de Dieu, elle n'a pas de bornes, elle est infinie. Représente-toi une étincelle tombant dans l'océan: peut-elle y subsister, y être visible? La malice de l'homme, par rapport à la bonté de Dieu, est une étincelle par rapport à l'océan, moins que cela encore, car l'océan a des rives, la bonté de Dieu n'en a pas [3]. »

Cette divine miséricorde dont il célèbre les prodiges, Chrysostôme en portait dans son cœur un vivant rayon. Cet homme, à qui l'horreur du péché inspirait de si éloquentes colères, dont le seul regard commandait le respect,

[1] S. Matth., c. 20.
[2] Chrys., *hom.* 67, *in Math.*, t 7, p. 665.
[3] Chrys., *hom.* 8, *de pœnit.*, n. 1, t. 2, p. 341.

accueillait avec la même bonté paternelle, la même compassion affectueuse, les pécheurs et les pauvres. Il avait, comme S. Ambroise, le don de s'insinuer dans les âmes, d'y exciter les larmes du regret, d'y enflammer l'amour de la vertu, et nul ne le quittait sans le bénir, sans se sentir meilleur et comme retrempé, revivifié par sa conversation.

Nous avons raconté l'origine et les développements du schisme fatal qui divisait l'Église d'Antioche en deux communions ennemies, quoique orthodoxes l'une et l'autre. Vicaire et ami de Flavien, Chrysostôme appartenait à sa communion. Mais il ne pouvait comprendre, il déplorait hautement une pareille dissension entre des hommes qu'animait la même foi, qui poursuivaient le même but, dont la lutte faisait la risée de leurs communs adversaires, hérétiques et idolâtres. C'était là, pour une âme comme la sienne, un sujet de tristesse d'autant plus grand, que, funeste à la discipline, mortelle à la charité, cette malheureuse querelle avait son principal aliment dans les ambitions rivales d'une partie du clergé. L'insuccès de ses efforts pour opérer un rapprochement lui arrache des plaintes touchantes où respirent, avec le plus ardent amour de l'unité, le désintéressement, la noblesse, l'humilité de ce cœur si profondément chrétien.

« Rien ne divise l'Église comme l'amour de la domination; rien n'irrite Dieu comme la division de l'Église. Aurions-nous pratiqué les œuvres les plus parfaites, si nous déchirons l'unité nous serons punis comme si nous avions déchiré le corps du Seigneur.... Je parle, non-seulement à ceux qui sont constitués en dignité, mais à ceux qui sont placés sous leur direction. Un saint homme a dit à ce sujet un mot qui semble hardi, savoir : que le martyre même n'efface pas un tel péché. Car enfin, pourquoi souffres-tu le martyre ? N'est-ce pas pour la gloire de Jésus-Christ? Tu livres ta vie pour Jésus-Christ, et tu

ravages l'Église pour laquelle Jésus-Christ est mort ! Écoute S. Paul qui dit : *Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu* [1]. Les attaques de nos ennemis nous font moins de mal que nos propres divisions : les unes ajoutent à la gloire de l'Évangile, les autres l'exposent aux moqueries du monde. S'ils ont les mêmes dogmes, s'ils croient les mêmes mystères, disent les païens, pourquoi un pasteur envahit-il l'église de l'autre ? Tout est donc vaine gloire dans le Christianisme ; on y trouve partout l'ambition, la fraude, l'astuce. Otez aux Chrétiens leur nombre, qui est la cause de leur corruption, et ils ne sont plus rien. O douleur ! O ignominie ! Mais voici qui est plus honteux. Quelqu'un, par une faute grave, a-t-il mérité d'être puni, aussitôt grande rumeur. — Prenez garde, il va vous quitter et passer à vos rivaux. — Et qu'il y passe, qu'il se donne à eux. Fût-il sans reproches, dès qu'il médite la défection, qu'il l'exécute ; sans doute, je le regrette, je le déplore, j'en souffre comme si l'on m'arrachait un de mes membres ; mais cette douleur ne va pas jusqu'à m'inspirer, pour la fuir, des choses indignes. Nous ne dominons pas sur votre foi, mes bien-aimés ; nous ne commandons pas en maîtres. Chargés de la mission de vous instruire, nous ne pesons pas sur vous avec l'autorité des magistrats. Nous donnons des conseils, nous ne contraignons personne, et chacun reste libre de faire ou de ne pas faire ce qu'on lui dit. Nous ne serions coupables qu'en taisant ce qu'il nous est ordonné d'enseigner. Or, je ne veux pas qu'au jour du jugement vous m'accusiez de vous avoir laissé dans l'ignorance de vos devoirs. Je dis donc, et je répète, que faire schisme dans l'Église, c'est un aussi grand péché que d'embrasser l'hérésie..... Apprenez cela, vous toutes qui êtes présentes, et rapportez-le à celles qui ne

[1] I. *ad Corinth.*, c. 15.

sont pas ici, car le mal vient en grande partie des femmes. Si quelqu'un de ces déserteurs croit se venger en agissant ainsi, il se trompe beaucoup. Si tu veux assouvir ta vengeance, voici un moyen moins dommageable pour toi : donne-moi des soufflets, crache-moi au visage devant tout le monde, accable-moi de coups. Quoi ! tu frémis à ces mots, et tu déchires le Seigneur sans frémir ! Tu mets en pièces le corps de ton maître, et tu n'es pas saisi d'horreur ! L'église est la maison paternelle ; nous n'y sommes qu'un corps et qu'une âme. Si c'est à moi que tu en veux, que ta colère s'arrête à moi. Pourquoi t'en prendre à Jésus-Christ ?.... C'est toujours mal de se venger ; mais quand vous avez à vous plaindre de celui-ci, vous attaquer à celui-là, c'est pire encore. C'est moi qui t'ai fait injure, pourquoi t'acharnes-tu à celui qui ne t'a rien fait ? Ta conduite est d'un insensé. Je ne parle ni à la légère ni par ironie ; j'exprime ce que je sens. Je voudrais que tous ceux qui ont contre moi de la rancune, et qui, par ressentiment, se font tort à eux-mêmes et passent dans l'autre camp, je voudrais qu'ils me frappent au visage, et qu'après m'avoir mis à nu, ils me déchirent à coups de fouet. Juste ou injuste, qu'ils assouvissent sur moi leur colère, plutôt que de faire ce qu'ils font. Qu'importe qu'un homme de rien subisse quelques outrages ? Sous le poids de l'humiliation, je prierai Dieu pour vous, et il vous fera grâce. Non, que j'aie confiance en moi, mais parce que je suis persuadé que Dieu accueille favorablement celui qui, étant offensé, prie pour ceux qui l'ont offensé. Si mes prières étaient trop faibles, je m'adresserais à d'autres Saints, et ils fléchiraient le Seigneur. Mais quand c'est à Dieu lui-même que remonte votre affront, à qui aurons-nous recours ?.... De deux choses l'une : ou c'est le ministère des autres, ou c'est le nôtre qui est entaché d'illégalité. Si vous pensez que le tort est de notre côté, nous sommes prêts à céder le pouvoir à qui vous voudrez,

pourvu que l'unité de l'Église soit assurée. Si nous avons été légitimement institués, persuadez de quitter leurs siéges à ceux qui les ont occupés contrairement à la loi. Je parle ainsi, non pour imposer un commandement, mais pour vous prémunir par de bons avis. Chacun de vous a l'âge de raison, et sera jugé sur ses œuvres. Ne pensez pas qu'il vous suffise de rejeter sur nous le fardeau, pour être déchargés vous-mêmes de toute responsabilité : ce serait vous tromper cruellement. Sans doute nous avons à rendre compte pour vos âmes, mais tout autant que nous aurons négligé d'avertir, de supplier, de protester. Ce devoir accompli, souffrez que je le dise, moi aussi : Je suis innocent de votre perte, Dieu me délivrera. Dites ce que vous voudrez, dites le vrai motif pour lequel vous rompez avec nous, et je vous répondrai. Mais vous ne le direz pas. Vous donc qui êtes fidèles, je vous en conjure, insistez, faites tous vos efforts pour ramener ceux qui se sont éloignés, afin que, réunis et unanimes, nous rendions grâces à Dieu [1]. »

[1] Chrys., *hom.* 11, *in epist. ad Eph.*, t. 11, p. 86, 87, 88 et 89.



CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Chrysostôme exégète. — Récapitulation de ses travaux depuis l'amnistie d'Antioche. — Commentaire sur la Genèse, — sur S. Jean, — sur S. Mathieu, — sur l'épître aux Romains. — Explication de ces paroles de l'Apôtre: *Toute puissance vient de Dieu*, — et de celles-ci: *Toutes les créatures gémissent et attendent.*—Commentaire sur les deux épîtres aux Corinthiens, — sur l'épître aux Galates, — sur l'épître aux Éphésiens. — Images dans les églises. — Commentaire sur l'épître aux Philippiens, — sur les épîtres à Timothée, à Titus, à Philémon. — Commentaire sur les psaumes, — sur les premiers chapitres d'Isaïe. — Discours sur divers sujets. — Pèlerinages au tombeau des martyrs. -- Panégyrique de S. Barlaam, — de Ste. Pélagie, — de Ste Domnine. — Homélies sur la Pénitence. — Conclusion.

Dix ans s'étaient écoulés depuis la sédition et l'amnistie d'Antioche. Flavien, plus qu'octogénaire, se survivait à lui-même; mais, ses forces trahissant son zèle, il avait besoin de compter sur Chrysostôme; et c'est bien celui-ci, en effet, qui gouvernait par sa parole et par ses vertus les cent mille Chrétiens d'Antioche. Quoique déjà la division en paroisses existât dans les grandes villes, nous ne trouvons aucune trace d'une semblable organisation dans la métropole de la Syrie. Les préférences de Jean pour l'église de la *Palée*, où il se faisait plus souvent entendre, ne prouvent pas qu'il fût attaché comme pasteur secondaire à telle ou telle portion du troupeau de Flavien; mais il était le vicaire du pontife, et il instruisait, il dirigeait en son nom toute la cité catholique. Quels furent les actes de son administration? A quels synodes, à quelles œuvres a-t-il été mêlé? Quelles créations lui dut sa patrie? Nous n'en savons rien. L'histoire de ces dix ans ne présente aucun incident remar-

quable : c'est l'histoire de l'apostolat, lue de Dieu seul, enregistrant pour Dieu seul les obscures et sublimes conquêtes de la vérité et de l'amour sur l'erreur, sur le vice, sur l'ignorance, sur la superstition, sur la haine, sur tous les fléaux qui asservissent et dégradent l'humanité. Sous ce rapport, l'histoire de Chrysostôme est toute entière dans ses discours ; ils nous mettent sous les yeux, jour par jour, heure par heure, comme un journal intime, toutes les pensées, toutes les émotions de cette âme généreuse qui alliait dans une admirable proportion la modestie à la grandeur, la bonté au courage.

La santé du saint orateur, à jamais altérée par les pieux excès de sa jeunesse, les fréquentes extinctions de voix qu'il contractait en chaire [1], l'arrêtaient par moments ; mais, à part les quelques jours accordés à regret à un repos nécessaire, il occupait toute l'année la tribune sainte qu'entourait presque toujours la même affluence. On peut juger de ses travaux apostoliques par ce qui nous reste de ses homélies, dont un certain nombre n'est pas venu jusqu'à nous. D'après S. Isidore de Peluse, il est impossible d'en dresser un catalogue complet. Suidas et Cassiodore prétendent qu'il commenta toutes les parties du texte sacré [2]. Si cette assertion était vraie, ce qu'il est permis de mettre en doute [3], nous aurions à regretter des pertes considérables, et le regret devrait être d'autant plus grand qu'une masse de pièces apocryphes et sans valeur ont échappé au naufrage qui nous a ravi des chefs-d'œuvre. Tel était le prestige du nom de Chrysostôme, qu'il suffisait de le placer à la tête d'un livre pour donner à la plus chétive production un crédit

[1] Chrys., t. 1, p. 650 ; t. 2, p. 260 ; t. 3, p. 1 et 717.

[2] Suidas, *in verbo* Ιωαν... — Cass., *de institut*, c. 1. — Tillem., t. 11, p. 40.

[3] Montfaucon, *præfut.*, t. 7, *oper. S. Chrys.* — *Oper. S. Chrys.*, édit. de Gaume, t. 13, 2e part., épilog., p. x, not. — Stilting, p. 486, n. 417 ; p. 485, n. 412 ; p. 483, n. 400.

inattendu, et c'est pourquoi auteurs et libraires grecs des siècles suivants ne se faisaient faute d'en décorer impudemment une foule de harangues ampoulées et vides dont ce mensonge est le seul mérite.

Orateur, apôtre, Chrysostôme est aussi exégète et grand exégète. Ses commentaires, par leur étendue, par la solidité et la beauté des explications, par le talent et la piété qui y président, lui assurent une place éminente parmi les interprètes les plus célèbres des livres saints. Disciple de Diodore, de Cartérius, de Mélèce, il appartient à l'école exégétique d'Antioche, fondée par S. Théophile, illustrée par Sérapion, Asclépiade, Eusthate, Malchion, Dorothée. Rivale de la grande école d'Alexandrie, où Origène avait mis en honneur l'interprétation allégorique, sa gloire et son écueil, celle d'Antioche, par opposition à son illustre aînée, s'attacha exclusivement à l'explication littérale, et toutes les deux se laissèrent entraîner trop loin dans la voie qu'elles s'étaient ouverte. Sa position, dans un foyer de Manichéisme, porta l'école d'Antioche à faire principalement ressortir des Écritures la doctrine du libre arbitre, dont le Pélagianisme, en l'exagérant, n'avait pas encore révélé le péril. Laissant dans l'ombre la grâce et l'ordre surnaturel, demandant peu à la tradition, elle inclina, sans y songer, vers le rationalisme, et fut la tige commune d'où sortirent Paul de Samosate, Lucien, précurseur d'Arius, Théodore de Mopsueste, Apollinaire, Pélage, Nestorius. Admirateur passionné de S. Paul, tout plein de sa doctrine, Chrysostôme échappe au naturalisme de l'école d'Antioche. Avocat du libre arbitre contre Marcion et Manès, il n'en saisit pas moins toutes les occasions de professer la nécessité de la grâce. Si la méthode d'Origène eût ouvert à son génie de plus grands horizons, sa piété profonde, sa foi enthousiaste, sa riche imagination l'ont préservé de la sècheresse et des inconvénients attachés à la méthode de Diodore.

Il connaissait d'ailleurs les travaux des docteurs Alexandrins, et avait étudié le plus illustre d'entre eux, auquel, sans être Origéniste, il fait plus d'un emprunt [1]. Suivre pas à pas le texte inspiré, en exposer avec simplicité le sens naturel, en déduire d'abord le dogme, puis les vertus qui sont le dogme en action, tel est le commentaire de Chrysostôme, lumineux, solide, souvent éloquent. Rien n'est donné à la pure spéculation, rien à l'amour-propre de l'érudit; point de vaines subtilités ni de recherches curieuses. Tout parle au cœur, tout conclut à la sanctification de la vie. Il n'écrit pas dans le cabinet pour les savants, il s'adresse au peuple du haut de l'ambon; de là, moins d'élévation et de profondeur, mais aussi plus de variété, de chaleur et de vie. Parfois le commentaire est un simple catéchisme; parfois il s'élève à la plus haute éloquence. Un mot suffit pour enflammer l'imagination si vive de Chrysostôme, pour susciter dans son âme des transports d'enthousiasme, et tout-à-coup l'inspiration l'emporte dans les régions de l'extase. On sent vibrer la voix de Dieu dans chaque mot prononcé par l'homme. Nous n'oserions dire, avec un auteur moderne [2], qu'il faut regarder Chrysostôme comme le premier exégète de son siècle. Mais qui oserait le placer au second rang? Du reste, l'Église a glorifié *sa manière d'interpréter les livres sacrés* [3], et l'on peut dire que, sous ce rapport, il sera toujours un maître et un modèle. De célèbres critiques n'ont-ils pas prétendu qu'il avait quelquefois pénétré plus avant et vu plus clair que S. Jérôme dans l'intelligence des Écritures [4].

C'est par la Genèse qu'il commença avec le carême de 388 [5] ses admirables travaux d'herméneutique sacrée.

[1] Bossuet, Déf. de la Tradit. et des Saints Pères, l. 11, c. 23.
[2] Matter, Hist. de l'Égl. chrét, t. 1, p. 459.
[3] *Brev. rom.*, 27 janv.
[4] Voir la note *G* à la fin du volume.
[5] *Grot. annot. in Vet. Testam.*

Soixante-sept homélies composent ce grand commentaire où l'on trouve l'abondance et l'éclat du puissant orateur, avec moins de correction et plus de diffusion. De longues phrases incidentes surchargent et parfois étouffent la pensée. On voit que ces discours, tous improvisés, furent publiés sur les notes des sténographes, sans révision de l'auteur [1]. Les exordes, par leur étendue, accusent la première manière de Chrysostôme, qu'il essaya de justifier contre les reproches de ses amis, mais qu'il ne tarda pas à abandonner. Il ne sait pas l'hébreu ou il le sait mal, et quand il le cite, c'est d'après les autres [2]. Ses dates et ses étymologies ne sont pas toujours heureuses ; mais un jugement sûr, un sens exquis donnent à ses interprétations une grande autorité. Les hardiesses lui déplaisent ; il n'attache de prix qu'à la vérité [3]. Pas un mot des saints livres qu'il ne pèse avec attention. *Dans une syllabe, dans un accent, il trouve un trésor de doctrines* [4]. Ce qu'il dit de la création, des merveilles de la nature, du règne de la Providence, de l'homme, de sa dignité native, de son libre arbitre, de la grandeur de ses destinées, de l'image de Dieu dans notre âme, a été souvent imité, jamais surpassé. S. Augustin a vu le dogme de la déchéance dans ce passage qu'il oppose aux Pélagiens : « Au commencement, les animaux tremblaient devant l'homme, et le révéraient comme un maître. Mais lorsque, par la désobéissance, nous perdîmes notre crédit près de Dieu, notre souveraineté fut aussi mutilée. En effet, que tous les êtres vivants aient été d'abord soumis à l'homme, l'Écriture nous l'enseigne, quand elle dit : *Dieu*

[1] Il parlait tous les jours (Chrys, t. 4, p. 99 et 331, et *præfat.*, § 3).

[2] Chrys., t. 4, p. 26, 298, 482. — Tillem., t. 11, p. 11. — Mais à Antioche il était entouré de Juifs, et il a pu profiter de leurs lumières. D'ailleurs, on parlait le syriaque autour de lui ; c'était la langue du peuple dans les campagnes de Syrie, et il cite quelquefois la version syriaque.

[3] Voir la note *H* à la fin du volume.

[4] Chrys., t. 4, p. 180.

conduisit à Adam tous les animaux, afin qu'il donnât à chacun son nom; et Adam les vit à ses pieds, sans trembler, et, comme un maître fait à ses esclaves, il donna à chacun son nom. C'était bien là un signe incontestable de suzeraineté..... Mais dès que le péché est entré dans le monde, dignité et puissance, nous avons tout perdu [1]. » Le peuple portait à ces explications un vif intérêt prouvé par son affluence, par ses applaudissements [2], par les fruits qu'il en retirait [3]. Le grand talent de Chrysostôme était de rester digne de lui-même en se mettant à la portée de tous.

Son commentaire de S. Jean suivit d'assez près les homélies sur la Genèse : c'est le plus théologique de ses ouvrages, le seul où il aborde la métaphysique du dogme. Le début a quelque chose d'imposant et d'une haute solennité. Bossuet en avait une réminiscence quand il écrivit son admirable élévation sur la théologie de S. Jean. Les anges eux-mêmes, selon Chrysostôme, ont appris de l'Évangéliste le mystère de l'Incarnation [4]. « Écoutez-le, s'écrie-t-il : Sa voix a saisi, ému, rempli l'univers, plus puissante que le tonnerre, plus douce que la plus douce mélodie, sainte comme les biens qu'elle nous révèle, pleine de mystères divins. Il vous convoque ici, lui, fils du tonnerre, bien-aimé du Seigneur, colonne de toutes les églises, qui a reçu les clefs du ciel, a bu au calice de Jésus-Christ, a été baptisé de son baptême, s'est appuyé sur son sein: c'est lui qui va paraître devant vous et parler. Pour ce grand acteur, l'avant-scène c'est le ciel, le théâtre c'est le monde, les auditeurs ce sont tous les anges, et parmi les hommes ceux qui sont anges ou qui veulent le

[1] Chrys., t. 4, p. 68.
[2] *Id., ibid.*, p. 22, 23, 99, 268, 456, 523.
[3] *Id., ibid.*, p. 23, 42.
[4] Il emprunte cette opinion à Origène.

devenir. Seuls, en effet, ceux-ci peuvent sentir l'harmonie de cette parole, seuls ils sont dignes de l'écouter. Les autres ressemblent à des enfants qui entendent sans comprendre et ne songent qu'aux gâteaux et aux jeux. Les plaisirs, l'argent, l'ambition, le ventre les absorbent. Ne maniant que l'argile et la boue, rien de grand ne peut se trouver dans leurs œuvres. Mais autour de l'Apôtre sont les vertus supérieures, pleines d'admiration pour la beauté de son âme, de cette âme qui captiva Jésus-Christ lui-même, et qu'il a disposée comme une lyre aux cordes d'or pour faire entendre des sons sublimes. Écoutez, non le pêcheur, non le fils de Zébédée, mais l'esprit qui connaît les profondeurs de Dieu, et qui anime cette lyre. Ce n'est point le langage de l'homme que vous allez entendre ; ce qu'il vous dira, il l'a puisé dans les abymes spirituels, dans ces ineffables secrets que les intelligences célestes n'ont point connus avant qu'ils ne fussent accomplis ; car c'est par la voix de Jean et par nous que les anges ont appris ce que nous savons [1]. »

Chrysostôme, dans ce grand et beau commentaire, s'attache principalement à prouver contre les Anoméens la consubstantialité du Verbe divin. Déjà, nous l'avons vu, il avait consacré plusieurs discours à la réfutation de ces derniers et acharnés représentants de l'Arianisme. Mais leur nombre, leur manie de controverse à tout propos, leur argumentation captieuse et subtile appuyée sur des passages des saints livres dont ils altéraient la ponctuation et torturaient le sens, les rendaient plus spécialement dangereux aux fidèles, et c'est pourquoi le saint docteur revient à la charge et tourne contre eux cet évangile de S. Jean, où ils affectaient de puiser leurs principales objections. Ruiner cet échafaudage d'arguties et de mensonges, restituer aux textes évangéliques leur sens et leur portée, exposer dans toute

[1] Chrys., t. 8, p. 2 et 3.

sa grandeur la théologie de l'Apôtre et le dogme de la consubstantialité qui en est le couronnement, c'est le but poursuivi par l'éloquent exégète dans ses quatre-vingt-huit homélies [1], où l'on trouve peut-être moins d'ampleur, de richesse et de verve que dans beaucoup d'autres, mais plus de science et de profondeur. Il les prêchait le matin de très-bonne heure [2], devant un auditoire d'élite [3], quoique nombreux [4], qui portait à cette polémique un vif intérêt, et venait y chercher des armes contre les adversaires arrogants de sa foi. Les anciens en faisaient le plus grand cas [5], le concile de Calcédoine en invoque l'autorité [6], et Chrysostôme lui-même en recommande la lecture à ses auditeurs [7]. Elles renferment sur la passion du Sauveur de très-belles réflexions ; Bossuet y a puisé à pleines mains. On y remarque cette opinion partagée par Origène, S. Épiphane, S. Basile, S. Augustin, savoir : qu'Adam était mort et avait été enseveli sur le Calvaire, d'où le nom de cette petite montagne prédestinée au plus grand des évènements [8].

Après l'évangile de S. Jean, Chrysostôme expliqua celui de S. Mathieu, auquel il consacra quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-onze homélies [9]. Le P. Stilting veut qu'elles aient été prononcées de 389 à 390 [10]. Tillemont et le P. Montfaucon sont d'un autre avis [11]. En tous cas, elles le furent à Antioche. Bossuet les regarde comme le chef-d'œuvre de

[1] Quatre-vingt-sept, dans les éditions qui regardent la première comme une préface.

[2] Chrys., t. 8, p. 182.

[3] Montfaucon, *in monit.*, t 8, § 2.

[4] Chrys., t. 8, p. 16.

[5] Suidas, *in verbo* Ιωαν. — Théod., dial. 1.

[6] *Concil.*, t. 4, p. 830.

[7] Chrys., t. 10, p. 53.

[8] Chrys., t. 8, p. 504, *hom.* 84, n. 1.

[9] Suivant qu'on réunit la 19e à la 20e, comme Montfaucon, ou qu'on divise en deux la 19e, comme d'autres éditeurs.

[10] Bolland., t. 4, sept., p. 490, n. 441.

[11] Tillem., t. 11, p. 370. — Montfauc., *in monit.*, t. 7.

notre Saint [1], et S. Thomas, qui n'en possédait qu'une traduction latine, disait volontiers qu'il ne la cèderait pas pour toute la ville de Paris [2]. Cet admirable commentaire est la plus complète et la plus belle exposition de la morale chrétienne, le livre le plus propre à la faire aimer et pratiquer. Nulle autre part le grand orateur n'a déployé plus d'éloquence et de talent. Il éclaircit les difficultés du texte, compare les diverses interprétations, établit l'harmonie des évangélistes, réfute en passant les vieilles erreurs des Docètes, des Encratites, des Manichéens, et une foule d'autres qui projetaient encore un peu d'ombre sur l'esprit du peuple, et, après avoir démontré le sens littéral de chaque passage, poursuit son grand but, la guerre aux vices et la sanctification des âmes, avec une véhémence, un éclat que personne n'a jamais surpassés. C'est dans ses homélies sur S. Mathieu qu'on trouve les détails de mœurs les plus variés et les plus curieux. Le IVe siècle est là tout entier, photographié par la parole, ou plutôt vivant, agissant dans ces inimitables discours, où l'on voit resplendir la pensée, où l'on sent palpiter l'âme du Christianisme remuant ces ruines de sa puissante main, et tirant de ce chaos de sang et de boue de sublimes vertus et tout un monde nouveau.

Chrysostôme aimait trop S. Paul, il l'avait trop étudié, pour ne pas aborder avec bonheur le commentaire de ses épîtres. Ce fut par celle aux Romains, et vers 391, qu'il commença ce grand travail [3]. Les trente-deux homélies qu'il y a consacrées comptent à bon droit parmi les plus belles qu'il ait prononcées. L'éloquent exégète s'y est surpassé lui-même. « Je pense, dit S. Isidore de Peluse, que si le divin Paul eût voulu se commenter lui-même dans l'idiome le plus harmonieux de la Grèce, il ne l'eût pas fait

[1] Bossuet, Défense de la Tradit. et des Ss. Pères, l. 4, c. 13.
[2] *Paper. Mass. de summ. pontific.*, l. 6.
[3] Voir la note *I* à la fin du volume.

autrement[1]. » Le génie de Chrysostôme s'élève presque à la hauteur du texte inspiré.

Son interprétation du passage de l'Apôtre : *Toute puissance vient de Dieu*[2], a été justement remarquée : « Quoi donc, s'écrie-t-il, est-ce que tout prince est établi de Dieu? Je ne dis pas cela; car il n'est pas question ici de tel ou tel prince, mais de la chose en elle-même. Qu'il y ait, en effet, des gouvernements; que les uns commandent et que les autres obéissent; que la vie des peuples ne soit pas livrée au hasard et comme au caprice des flots : voilà ce que je dis être le fait de la Sagesse divine. Aussi l'Apôtre ne dit-il pas : Il n'y a point de prince qui ne vienne de Dieu, mais qu'il n'y a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu, et il ne parle que du pouvoir en lui-même[3]. »

Ces paroles de S. Paul : *Toutes les créatures attendent avec grand désir la manifestation des enfants de Dieu*[5], inspirent au saint orateur les réflexions suivantes empreintes d'un spiritualisme délicat et profond : « Nous avons entraîné toute la création dans notre disgrâce. L'arrêt qui nous a frappés de mort a frappé la terre de malédiction. Mais, faite pour nous et déchue avec nous, la terre retrouvera par nous sa beauté première. Quand tu seras délivré de l'asservissement à la corruption, homme, les êtres placés au-dessous de toi, ceux qui ne possèdent ni la raison ni le sentiment, auront leur part des biens qui te sont assurés. Il seront délivrés, eux aussi, de l'anathème sous lequel vous gémissez ensemble, et le reflet de ta splendeur s'étendra sur eux; ils seront transformés avec toi, et associés à la liberté, à la gloire des enfants de Dieu. Ainsi que la nourrice d'un royal enfant, quand celui-ci arrive au trône de son père, participe aux avantages de son élévation, ainsi sera-ce de la terre, cette

[1] S. Isid. Pelus., l. 5, *ep.* 32.
[2] *Ad Rom.*, c. 13, v. 1.
[3] Chrys., *hom.* 23, *in ep. ad Rom.*, t. 9, p. 686

vieille nourrice de l'homme. Vois-tu comme celui-ci tient partout le premier rang, comme tout est fait pour lui? Vois-tu comme l'Apôtre le console dans ses épreuves et lui montre les ineffables richesses de l'amour divin? Pourquoi te plaindre? lui dit-il. Tu souffres à cause de tes péchés; les créatures souffrent à cause de toi. Mais, si elles, qui sont faites pour toi, espèrent une heureuse transformation, ne dois-tu pas l'espérer, toi par qui seul elles peuvent entrer dans la possession de leurs espérances? Quand un père veut produire son fils avec éclat, il a soin de renouveler la livrée de ses serviteurs; ainsi Dieu revêtira les créatures d'immortalité pour honorer ses enfants parvenus à la liberté et à la gloire..... Homme, rougis d'aspirer moins haut que des êtres sans raison, et ne mets pas ton cœur dans les choses présentes [1]. »

Ce commentaire, aussi remarquable par le style que par la doctrine, où la sagacité de l'exégète égale l'éloquence et l'onction de l'orateur, fut suivi de près par un travail du même genre sur la première épître de S. Paul aux Corinthiens [2], travail que Chrysostôme semble avoir soigné et fini plus qu'aucun autre. Il y était encouragé par les témoignages d'approbation qu'il recevait à chaque instant de son auditoire [3]. Le grand apôtre inspire visiblement le grand orateur, et l'on dirait que chaque mot tombé de la plume de l'un est devenu une flamme dans le cœur de l'autre; mais, comme les précédentes, cette œuvre échappe à toute analyse. Outre les grandes vues du profond moraliste, on y trouve à chaque page les plus magnifiques expositions du dogme catholique, et la preuve surabondante, mais tou-

[1] Chrys., *hom.* 14, *in ep. ad Rom.*, t. 9, p. 582, 583. — *Voir* Origène, *in ep. ad Rom.*, t. 7, c. 4 et 5. — Le poëte Novalis s'inspirait de cette pensée quand il a dit: L'homme a une mission d'expiation et de clémence à remplir envers la nature; il doit en être comme le Messie.

[2] Voir la note *J* à la fin du volume.

[3] Chrys., t. 10, p. 32, 112, 239 et suiv.

jours précieuse à recueillir de l'apostolicité, de l'immutabilité de l'enseignement de l'Église. Ce qu'il dit de l'Eucharistie semble écrit d'hier avec la plume de S. Thomas. C'est pour cela sans doute que Luther affectait de ne parler qu'avec dédain de Chrysostôme ; on a dit qu'il l'avait peu lu : nous pourrions dire qu'il l'avait trop lu.

Le saint docteur a travaillé avec moins de soin ses homélies sur la seconde épître aux Corinthiens. Elles n'ont ni la même élévation ni le même feu, bien qu'on y remarque des passages d'une haute éloquence. Du reste, il finissait à peine ce commentaire qu'il entreprit celui de l'épître aux Galates, auquel succédèrent bientôt des travaux importants sur les lettres de l'Apôtre aux Éphésiens, aux Philippiens, à Timothée, à Titus, à Philémon, et sur une bonne partie des psaumes : travaux qui lui prirent plusieurs années, probablement les cinq dernières qu'il passa dans sa chère Antioche.

L'épître aux Galates avait occupé de célèbres exégètes, Eusèbe d'Émèse, Théodore d'Héraclée, Dydime l'aveugle, que S. Jérôme appelait *son voyant* [1], et surtout Origène. Leurs travaux ne pouvaient être inconnus de Chrysostôme, qui les met à profit sans le dire. Son exégèse sur cette œuvre inspirée est approfondie et très-remarquable, et contre son ordinaire il se montre plus théologien qu'orateur. Il n'a point adopté pour ce commentaire la même forme que pour les autres, c'est-à-dire qu'il ne l'a point divisé en homélies, et que l'exhortation morale ne s'y mêle pas à la discussion du texte, d'où l'on peut induire que s'il l'a prêché, ce qui est probable [2], il l'a ramené, en le publiant, à une forme plus concise et plus sévère. On y trouve cependant de fréquentes et vives sorties contre l'orgueilleuse et remuante secte d'Eunomius, contre les restes obstinés de Manès et de

[1] S. Hier., *prolog. in ep. ad Galat.*, t. 4, 1 part., p. 222.
[2] Chrys., t. 10, p. 655.

Marcion, dont il signale les pratiques révoltantes [1], et contre ces faibles Chrétiens que l'obsession des Juifs et les souvenirs de l'idolâtrie entraînaient à de vaines et honteuses observances. « Paul a tout fait, disait-il, pour abolir les cérémonies judaïques qu'il trouvait intempestives sous la loi de Jésus-Christ, et tous nos efforts ne peuvent extirper de vos mœurs les habitudes païennes [2] ! »

Comme œuvre oratoire, les homélies sur l'épître aux Éphésiens sont préférées au commentaire de l'épître aux Galates. On y retrouve l'éclat, la verve, la chaleur, l'onction, l'éloquence de Chrysostôme. De nombreuses incorrections attestent que nous les avons telles qu'elles jaillirent improvisées de ses lèvres, sans révision aucune, mais n'affaiblissent point l'impression générale de l'ouvrage unanimement admiré. Exégète, moraliste, pasteur, orateur, apôtre, il prend tour-à-tour tous les tons : mordant quand il veut flageller la femme sans cœur qui maltraite ses esclaves ; terrible quand il tonne contre ces parvenus de l'usure et de la délation, gorgés, sans être rassasiés, d'or et de crimes ; d'une grâce affectueuse quand il trace les règles d'une bonne éducation, ou qu'il donne aux époux chrétiens de sages avis ; sublime quand il laisse parler son cœur et sa noble soif de souffrir pour la cause de Dieu. D'une page pleine d'abandon et de pieuse familiarité vous passez à une autre brûlante de lyrisme et d'enthousiasme. Vous assistiez à une conversation de famille, et tout-à-coup vous entendez les accents d'un prophète, ou sur des ailes de flamme vous vous sentez enlever au troisième ciel [3].

Nul doute que l'épître aux Éphésiens n'ait été commentée à Antioche. Nous ne pouvons en dire autant de l'épître aux Philippiens. Les homélies consacrées à l'expliquer portent

[1] Chrys., t 10, p. 717.
[2] Voir la note *K* à la fin du volume.
[3] Voir la note *L* à la fin du volume.

de telles traces de précipitation, que Tillemont incline à penser qu'elles ont été prononcées à Constantinople, alors que les sollicitudes d'une grande administration ne permettaient pas au pontife éloquent de soigner suffisamment ses discours [1]. Cette manière de voir est corroborée aux yeux de Montfaucon par un passage où le saint docteur prend vis-à-vis du peuple le titre de père [2] : titre, dit le savant Bénédictin, qui n'était bien placé que dans la bouche d'un évêque [3]. Mais n'avons-nous pas vu déjà l'illustre vicaire de Flavien, dans plusieurs circonstances, parler soit au clergé, soit aux fidèles, avec une autorité suprême ? Et, de fait, n'était-il pas le pasteur et le père d'une population qu'il gouvernait par sa parole, et qui semblait ne penser et ne vouloir que par lui ? L'auteur de ce commentaire fort remarquable, malgré les taches qui le déparent, en assigne lui-même la date quand il dit, en parlant du prince régnant, que depuis son élévation au trône il a toujours vécu au milieu des travaux, des périls, des trahisons : ce qui ne peut convenir qu'à Théodose [4]. Aussi nous rangeons-nous à l'avis du P. Stilting, qui conclut de ces quelques mots que les homélies sur l'épître aux Philippiens ont été prononcées avant le règne d'Arcadius, et par conséquent dans la métropole de la Syrie [5]. Les imperfections reprochées à cette œuvre ne prouvent qu'une chose : c'est qu'elle a été publiée à l'insu de Chrysostôme, peut-être après sa mort, et sur les notes des sténographes. Du reste, à travers de regrettables négligences, on rencontre çà et là dans ces discours des beautés de premier ordre. La partie exégétique et la controverse avec les adversaires de la foi sont dignes du grand orateur.

[1] Tillem., t. 11, p. 376.
[2] Chrys., *in ep. ad Philipp.*, *hom.* 9, n. 5, t. 11, p. 272.
[3] Chrys., t. 11, p. 188.
[4] Chrys., t. 11, p. 318, *hom.* 15, n. 5.
[5] Stilting, n. 461.

L'exhortation morale n'y manque ni d'élégance ni de vigueur, et l'on y trouve, sur le luxe exagéré de cette époque, des détails très-curieux. Aux idolâtries, aux ivresses de la fortune, Jean se plaît à opposer les soudaines catastrophes, les mystères de douleur et d'horreur qui remplissent la cour et la vie des rois. « Moins belle est la couronne qui ceint leur front que rudes les sollicitudes qui étreignent leur âme; moins nombreux sont les gardes qui les entourent que les soucis qui les assiègent. Jamais la demeure d'un particulier ne fut en proie à tant de peines que le palais des monarques. La mort est suspendue sur leur tête; ils redoutent leur propre famille; leurs yeux voient du sang partout : dans les mets qu'on leur sert, dans la coupe qu'ils approchent des lèvres. Que de fois, dans le calme des nuits, de funèbres visions les font tressaillir et se lever en sursaut! Malheureux quand tout est en paix, quel surcroît d'ennuis, quelle vie plus misérable que la leur dès que la guerre survient! Que n'ont-ils pas à souffrir de ceux qui les entourent, de leurs propres sujets! Le pavé de leur royale habitation ruisselle du sang de leurs proches. Si vous voulez, je vous raconterai des choses anciennes qui cependant ne sont pas encore oubliées, et quelques-unes qui ont eu lieu de nos jours. On rapporte que, soupçonnant la fidélité de son épouse, un prince la fit exposer toute nue, pieds et mains liés, sur une montagne, la livrant en pâture aux bêtes féroces, elle, qu'il avait rendue mère plusieurs fois. Le même fit périr son propre fils. Le frère de celui-ci mit à mort son oncle et toute la famille de cet oncle..... Un autre a tué son cousin après l'avoir associé à l'empire. Un autre a vu sa femme empoisonnée par les médicaments qui devaient lui donner la fécondité.... Un autre trouva la mort dans le breuvage où il cherchait la vie; et son fils, jeune prince sans reproche, mais victime des craintes qu'il inspirait, fut condamné à perdre la vue. Un autre a péri

d'une façon si misérable qu'il serait inconvenant de le dire ici..... De ses successeurs, l'un a été brûlé vif avec ses chevaux, sa suite et la chaumière où il s'était réfugié ; l'autre qui règne aujourd'hui, depuis qu'il porte le diadème, vit dans les fatigues, dans les périls, dans les soucis, au milieu des trahisons..... Les rois ont fourni le sujet de la plupart des tragédies représentées sur la scène. On connaît les festins de Thyeste, et par combien de malheurs toute cette maison fut détruite [1]. »

Les deux épîtres à Timothée furent aussi expliquées à Antioche. On l'induit, avec raison, de ce que dit Chrysostôme des pieux solitaires qui peuplaient les montagnes voisines. Il y fait de leur vie si immolée et si heureuse une description pleine de fraîcheur et de charme. On y respire l'air vital et la paix de cette solitude bénie, voisine du ciel, où tout était pureté, repos, harmonie [2]. Évidemment, l'auteur a vécu là, il en est parti à regret, et la fleur du désert a laissé son parfum dans sa belle âme à jamais.

Les six homélies sur l'épître à Titus sont incontestablement de la même époque. L'orateur, en effet, y signale une espèce de superstition qui n'était propre qu'à la capitale de la Syrie : les pèlerinages du peuple au *bois de Daphné* et à la *grotte de la Dame* [3]. Ce beau commentaire est un de ceux que Chrysostôme a le plus travaillés. On ne peut en dire autant des trois discours sur l'épître à Philémon. Comme forme, du moins, ils sont assez négligés. Rien, d'ailleurs, n'indique qu'ils aient été composés à Antioche plutôt qu'à Constantinople ; mais ils sont pleins de sentiment. Sous la diffusion et la négligence du style, on trouve la charité délicate, l'amour profond et tendre de l'humanité qui dictèrent au grand apôtre cette admirable lettre où, esclave du

[1] Chrys., *hom.* 15, *in ep. ad Philipp*, n. 5, t. 11, p. 317 et suiv.
[2] *Id.*, t. 11, p. 629 et suiv.
[3] *Id.*, *ibid.*, p. 746.

Christ et esclave enchaîné, *vinctus Christi*, il plaide si éloquemment et si puissamment la cause des esclaves [1].

Ce qui est incertain par rapport à ce petit commentaire est hors de doute par rapport à l'interprétation des psaumes. C'est bien à Antioche que Jean les expliqua, en grande partie du moins [2]. Tout est remarquable dans ce grand travail, la forme comme le fond. L'éloquent exégète n'a rien produit de plus beau. Il est vrai qu'aucun des livres inspirés ne convenait mieux à la nature lyrique de son talent, à sa foi passionnée et enthousiaste. Il vaudrait mieux, disait-il, voir le soleil s'éteindre que les chants de David livrés à l'oubli [3]. D'ailleurs, sa vie n'était qu'un hymne, et le Prophète trouvait en lui un écho de son âme plutôt qu'un interprète de sa parole. Malheureusement, la moitié de cette œuvre admirable est perdue; car, s'il est vraisemblable que le saint docteur expliqua tout le psautier, il est certain qu'il ne nous reste de cette explication qu'une soixantaine de discours, parmi lesquels plusieurs ont été composés à Constantinople.

La méthode d'exposition de Chrysostôme, toujours la même, a cela de particulier ici, qu'il cite quelquefois l'hébreu, mais en caractères grecs, comme Origène dans ses *Hexaples*, et qu'à la version des Septante, lue dans son église, il compare assez souvent celles de Symmaque, d'Aquila, de Théodotion. Nul doute que l'explication des psaumes n'ait été adressée au peuple du haut de l'ambon; du moins, dans la plupart de ces expositions, bien que sérieusement étudiées et approfondies, le langage habituel de Chrysostôme est celui de l'orateur : un colloque avec l'auditoire [4]. Montfaucon, partant de cette idée que le travail sur les

[1] Chrys., t. 11, p. 772 et suiv.
[2] Stilting, n. 476.
[3] Chrys., t. 2, p. 288.
[4] Stilting, n. 481.

psaumes est trop soigné, trop complet pour que l'auteur ait pu le faire au milieu des sollicitudes et des préoccupations du ministère sacerdotal, insinue qu'il a dû l'écrire dans le recueillement et les féconds loisirs de son diaconat. Cette conjecture nous semble peu fondée [1]; il est plus probable que cette œuvre capitale doit être rapportée aux dernières années de l'apostolat de notre Saint dans l'église d'Antioche. Il y parle, en effet, des barbares comme remplissant le monde de trahisons et de crimes [2]; chose peu vraie alors que tout pliait sous l'épée victorieuse de Théodose, mais d'une vérité flagrante sous le faible Arcadius, au moins en 396, quand les hordes d'Alaric ravageaient la Grèce, la Macédoine, la Thessalie.

Un autre ouvrage d'un grand mérite, mais inachevé, le ***Commentaire sur Isaïe,*** complète les travaux exégétiques de Chrysostôme avant sa promotion à l'épiscopat. Il semble même au P. Stilting, et il appuie son avis de raisons plausibles [3], que ce fut cette promotion qui interrompit les belles études du grand orateur sur le plus sublime des prophètes. Elles n'ont point été poussées au-delà du huitième chapitre, et l'on dirait qu'elles furent destinées, bien moins au peuple qui se pressait autour de la chaire de la Palée [4], qu'à un petit nombre de lecteurs d'élite. Mais qu'il écrivît ou qu'il parlât, le procédé de Jean était toujours le même : il consistait à méditer continuellement les divins oracles avec un cœur pur, une foi humble, un esprit éloigné de toute vaine curiosité, un sincère et ardent désir de sa propre sanctification et du salut de ses frères. C'est par là qu'il découvre dans un mot, dans une circonstance qui

[1] Chrys., t. 5, p. 8, 146, 160, 249, 317 et suiv.

[2] *Id., ibid.*, p. 331, *hom. in ps.* 119.

[3] Stilting, n. 484, 490, 493. — Il démontre assez bien que ce que dit le saint docteur de la paix qui régnait alors dans l'empire romain, ne peut s'appliquer qu'à l'année 397.

[4] Chrys., t. 6, *in monit.* — Tillem., t. 11, art. 32.

échappe à la perspicacité des autres, des trésors de doctrine et de grâce. Son grand avantage est de s'être porté à ces travaux, non-seulement avec la sagacité et le goût d'un habile et profond exégète, non-seulement avec le génie et l'éloquence d'un puissant orateur, mais surtout avec l'âme d'un Saint. Jamais d'enflure dans la science, jamais de sècheresse dans la discussion, mais partout une chaleur pénétrante et douce et comme le rayonnement de l'esprit qui inspirait et embrasait les apôtres et les prophètes.

Du reste, son exégèse, à la fois savante et populaire, ne suffisait pas aux exigences de sa mission sacerdotale. Quelque suite qu'il voulût donner à ses travaux bibliques, il était contraint de les interrompre pour d'autres discours impérieusement réclamés de son zèle par les évènements heureux ou malheureux du jour, par les besoins moraux d'un peuple ardent et mobile dont toutes les émotions retentissaient en douleur ou en joie au cœur de son apôtre. Ces discours sur des sujets divers forment, malgré des pertes regrettables, une masse assez imposante, et nous ne pouvons céder au désir de les faire tous connaître, même par la plus succincte analyse [1]. Mentionnons en passant les *deux catéchèses* [2], où il s'élève avec force contre l'usage alors trop commun de différer le baptême jusqu'à la fin de la vie; trois homélies sur *Saül et David* [3], où il parla si éloquemment du pardon des injures que tout l'auditoire fondit en larmes; deux beaux discours sur *l'obscurité des prophètes,* obscurité dans laquelle il voit une délicate attention de la bonté de Dieu pour nous [4]; trois sur *le démon,* où l'on trouve d'excellentes choses sur le

[1] On voit par les fragments cités par Photius, et par ceux qui se trouvent dans le *Spicilegium solemense*, que ces pertes sont assez considérables. Une de celles qu'on doit le plus regretter est le panégyrique de S. Athanase.

[2] Chrys., t. 2, p. 224.

[3] *Id.*, t. 4, p. 747

[4] *Id.*, t. 6, p. 188.

gouvernement de l'humanité par la Providence [1]; deux sur *la trahison de Judas*, où le dogme catholique de la présence réelle est établi de la manière la plus claire et la plus solide [2]; une homélie magnifique sur *la croix et le bon larron*, qu'il répéta plus tard presque mot par mot à Constantinople [3]; une autre non moins remarquable sur *la croix et le cimetière*, dans l'enceinte duquel étaient célébrés ce jour-là, c'est-à-dire le vendredi-saint, les divins mystères, comme pour déposer sur la tombe des morts la rançon de l'immortalité [4]; sept *en l'honneur de S. Paul*, où respire en des pages d'une haute éloquence l'admiration enthousiaste du grand orateur pour le grand apôtre [5]; six sur *Ozias et les Séraphins*, où il démontre de nouveau contre les Anoméens l'incompréhensibilité de l'essence divine [6]; sept sur *Lazare et le mauvais riche*, où il plaide avec une sainte hardiesse la cause des pauvres et des petits contre l'égoïsme et l'orgueil d'une société que l'Évangile avait tant de peine à transformer [7]; une sur *la résurrection des morts*, où il est prouvé que ce dogme consolant est le fondement de la foi et la règle des mœurs [8]; plusieurs pleines d'intérêt sur *le commencement du livre des Actes*, sur *la conversion de S. Paul*, sur *son nouveau nom et le changement des noms* en général [9]; une foule d'autres sur *la prière*, sur *l'aumône*, sur *le mariage*, sur *la viduité*, sur les grandes vertus de l'Évangile, sur les solennités célébrées alors par l'Église, *la Pentecôte*, *l'Ascension du Seigneur*, *sa Nativité*, *son Baptême*, *sa Résurrection*, sur

[1] Chrys., t. 2, p. 246.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 376, 386.
[3] *Id.*, *ibid.*, p. 403, 411. — Stilting, n. 501.
[4] *Id.*, *ibid.*, p. 397, 689.
[5] *Id.*, *ibid.*, p. 422.
[6] *Id*, t. 6, p. 93.
[7] *Id.*, t. 1, p. 707.
[8] *Id.*, t. 2, p. 437.
[9] *Id.*, t. 2 et 3.

tel ou tel passage de l'Écriture, dont les dissidents essayaient de se faire une arme, sur tel ou tel point de doctrine mal compris des fidèles dont il fallait combattre les préjugés, éclairer et fortifier la foi, sur tel ou tel abus qui avait envahi et pervertissait les mœurs chrétiennes [1], sur tel ou tel martyr dont le nom était plus populaire et la tombe plus vénérée [2].

Fondée par le chef des apôtres et berceau du nom chrétien, l'Église d'Antioche s'était montrée digne de son illustre origine en fournissant à l'armée conquérante de l'Évangile un nombreux contingent de héros. Peu, entre les villes qui avaient arboré le divin drapeau de la Croix, pouvaient se glorifier d'une aussi belle lignée de martyrs. Furtivement ensevelis par ceux des frères qu'épargnait la persécution, les restes de ces grands soldats de la vérité étaient devenus dans leur tombe l'objet d'un culte pieux; et quand de meilleurs jours se levèrent pour les disciples du Christ, la vénération publique convertit les modestes ossuaires en oratoires. Autour d'Antioche, la campagne était couverte de ces petites églises appelées *martyria*, et disposées autour de la cité chrétienne comme les images des ancêtres dans une maison patricienne. Ils l'enceignaient, suivant Chrysostôme [3], d'une ceinture de fortifications plus inexpugnable que ses remparts. Les visiteurs y affluaient, heureux de toucher de leurs mains ces cercueils qui renfermaient des trésors, d'humecter leur front ou leurs lèvres de l'huile des lampes suspendues aux voûtes de ces sépulcres triomphaux [4], de déposer leurs prières sur des autels consacrés par un sang généreux, d'où la pensée de l'homme monte plus confiante vers le trône de Dieu [5].

[1] Chrys., t. 2, 3 et 6.
[2] *Id.*, t. 2.
[3] *Id.*, t. 2, p. 681.
[4] *Id*, t. 2, p. 669.
[5] *Id.*, t. 2, p. 653, 688.

Flavien, malgré son grand âge, se donnait souvent le plaisir d'y conduire son troupeau [1]. Par une belle matinée de printemps ou d'automne, quand le soleil se levait radieux sur un ciel sans nuages, au souffle d'une brise embaumée [2], au chant des psaumes, le vieux pontife sortait de l'église d'or, à la tête d'une foule et d'un clergé nombreux, traversait l'Oronte, franchissait les portes de la cité, et se dirigeait vers les chapelles lointaines de S. Barlaam ou de Ste. Droside. L'air des champs dilatait les âmes; on se croyait plus près de Dieu; on respirait sa grâce avec le parfum des fleurs et les premiers rayons du jour; une impression suave de paix et de rafraîchissement se mêlait à la piété. Le soir venu, on rentrait chez soi le cœur allégé [3]. Mais la parole de Chrysostôme était l'hymne obligé de ces fêtes.

Nous avons plusieurs des discours qu'il prononça dans ces circonstances: ce sont moins des panégyriques que les cris de victoire de la foi sur la tombe illustre des soldats morts pour elle. Quelques-uns sont consacrés à défendre contre les sarcasmes impies d'Eunomius suivi plus tard par Vigilance, ce culte des martyrs et de leurs saintes reliques, lequel, indépendamment des motifs religieux qui l'inspirent, élève si haut la conscience et la dignité humaines et, suivant l'expression de S. Astère, entretient l'émulation des morts glorieuses. D'autres offrent un intérêt historique et sont pleins de détails précieux: tels sont ceux de S. Ignace, de Ste. Pélagie, de S. Barlaam, de Ste. Domnine.

Barlaam était un paysan des environs d'Antioche que la persécution vint prendre à la charrue pour en faire un héros. Conduit au tribunal du proconsul, il fit rire par son accent; il étonna par son courage. On le condamna à être

[1] Chrys., t. 2, p. 188, 655, 688, 690.
[2] *Id.*, t. 2, p. 690, 589; t. 3, p. 229, 337.
[3] *Id.*, t. 2, p. 653.

mis sur le chevalet; puis, meurtri, brisé, on le traîna devant un autel où pétillait le feu sacré. Le bourreau prit la main du laboureur, et, l'ayant chargée d'encens, l'étendit sur le brasier. Au moindre soubresaut de la douleur, l'encens devait tomber dans les flammes et le martyre avait l'air d'une apostasie. La fermeté de Barlaam déjoua ce calcul inepte et cruel. La main brûlée ne bougea pas plus qu'une main de marbre, et la dérision fit place à l'admiration. « Prenez garde, s'écrie l'orateur après ce récit, nous ne sommes plus au temps des persécuteurs, mais nous sommes toujours au temps des martyrs. S'il ne s'agit plus de luttes sanglantes, il s'agit toujours d'immortelles couronnes. D'autres ont bravé les flammes, vous avez à braver les passions et il n'est pas de feu plus dévorant. Soyez intrépides, soyez vainqueurs et vous serez martyrs [1]. »

Pélagie était d'Antioche, et n'avait que quinze ans lorsque ses croyances et sa beauté la désignèrent aux fureurs des ennemis de l'Évangile. Vivant dans la perpétuelle attente de la mort, les Chrétiens avaient pris l'habitude de la dédaigner. Mais, jeune et belle, Pélagie avait à redouter plus que le supplice. Les satellites du proconsul vinrent pour la saisir au moment où, sa mère absente, elle était seule au gynécée. L'héroïque enfant demande une minute pour prendre d'autres vêtements, et, passant dans sa chambre, monte sur la plate-forme de la maison, d'où elle se précipite dans la rue. Jésus, qu'elle portait dans son cœur, l'inspira et la sauva [2]. « Comme une biche, dit Chrysostôme, tombée aux mains des chasseurs, si elle peut leur échapper, s'élance d'un bond au point le plus inaccessible de la montagne, et, une fois hors de toute atteinte, s'arrête et regarde ceux qui voulaient la prendre; ainsi, la vierge du Christ, prise dans sa propre maison comme dans un

[1] Chrys., t. 2, p. 682.
[2] *Id*, *ibid.*, p. 586.

piège, s'est enfuie, non pas au sommet de la montagne, mais au faîte du ciel, d'où elle a vu les persécuteurs s'en retourner les mains vides, et elle s'est réjouie de leur confusion..... La mort des martyrs, c'est leur triomphe [1]. »

« Cette époque, ajoute le panégyriste, était pleine de semblables choses [2] »; et, en parlant ainsi, il pensait à sainte Domnine et à ses filles, auxquelles il consacre un autre discours. S'il faut en croire S. Ambroise, c'étaient la mère [3] et les sœurs de Pélagie; mais Chrysostôme, leur compatriote, se tait sur cette circonstance qu'il ne pouvait pas ignorer. Il raconte seulement que Domnine, femme chrétienne d'une haute naissance, voyant la haine de l'Évangile portée si loin, que des pères livraient leurs fils, des maris leurs femmes, prit le parti de s'enfuir d'Antioche avec ses deux filles, et se retira à Édesse, où les disciples de Jésus-Christ, plus nombreux, couraient moins de périls. Mais le fanatisme farouche de sa famille vint l'arracher à sa retraite. La mère et les enfants furent contraints de reprendre, escortés de soldats, le chemin de la Syrie. Leurs gardes ayant fait halte en route pour prendre leur repas, se gorgèrent de vin et s'endormirent sur la chaussée, au pied de laquelle coulait un fleuve rapide et profond. La mère regarda ses filles d'un regard ineffable et leur dit : Voilà le baptême après lequel on ne pèche plus; qu'une même mort nous réunisse dans un même tombeau! Et, disant ces mots, elle les pressait sur son cœur, les couvrait de larmes. Puis, les prenant chacune par une main, elle s'élança dans le fleuve. O Christ! murmura-t-elle en mourant, ce sont là les hosties de mon cœur, mes guides pour

[1] Chrys., t. 2, p. 587. — S. Ambroise célèbre aussi l'héroïne d'Antioche. « On assure, dit-il, qu'elle orna sa tête et se revêtit de la robe destinée à ses noces, comme si elle allait, non pas à la mort, mais à son époux. » (S. Ambr., *de virginib.*, l. 3, c. 7, n. 33; — et *ep.* 36, n. 38.

[2] Chrys., t. 2, p. 687.

[3] S. Ambr., *de virginib.*, l. 3, c. 7, n. 34.

venir à toi. Je te donne plus que moi-même [1]. « Noble femme, trois fois martyre ! s'écrie le saint orateur, je vous en prends à témoin, vous qui fûtes mères, vous qui avez connu les douleurs de l'enfantement et élevé des filles. Ce que dans un instant elle éprouva de tortures, les combats, les déchirements de ce cœur maternel, vous seules pouvez les comprendre [2]. » La main glacée de la mère n'abandonna pas la main de ses filles. Le flot ne dérangea pas leurs tuniques, ne rompit pas leur étreinte, et quand il déposa les trois corps sur la rive, Domnine pressait encore ses deux enfants sur son cœur [3].

Les homélies sur *la pénitence* appartiennent à cette grande époque de la carrière apostolique de Chrysostôme, et forment l'un des plus beaux monuments de son éloquence. Qu'elles aient été prêchées à Antioche, nul doute; du moins, la chose est évidente pour les cinq premières, et ce sont les mêmes circonstances qui les ont toutes inspirées [4]. Elle sont au nombre de neuf; mais il n'en est que six dont l'authenticité soit parfaitement incontestable [5].

Théodose venait de mourir. Avec lui s'évanouissait le dernier prestige du nom romain. Sa grande épée redoutée des barbares avait donné quelques jours de répit, même de gloire à l'empire, et Chrysostôme avait pu dire un instant: « Si nous entendons un bruit d'armes, ce n'est que de loin. La guerre n'est plus à nos portes comme autrefois. Du Tigre aux Iles Britanniques, tout ce que le soleil éclaire jouit du bienfait de la paix [6]. » Mais le terrible flot des barbares,

[1] S. Ambr., *de virginib.*, l. 3, c. 7, n. 35. — Chrys., t. 2, p. 644.
[2] Chrys., t. 2, p. 645.
[3] S. Ambr., *de virginib.*, l. 3, c. 7, n. 36. — S. Aug., *de civit. Dei*, l. 1, c. 26.
[4] Chrys., t. 2, *in monit.*, p. 277. — Tillem., t. 11, *Chrys.*, note 42. — Stilting, p. 502.
[5] Montf., *in monit.*, t. 2, p. 278.
[6] Chrys., t. 6, p. 25.

dès que la main du héros cessa de le contenir, devint un déluge. Les Goths ravagèrent la Thrace et la Grèce ; les Huns tombèrent comme une avalanche de feu sur l'Asie-Mineure. Derniers venus au rendez-vous de la Providence, les Huns s'étaient heurtés aux Goths qui faisaient halte aux portes de l'empire, les avaient ébranlés et poussés en avant ; le monde ploya sous le choc. Les éléments déchaînés conspiraient avec les ennemis de la civilisation pour ajouter à la terreur publique. Un tremblement de terre, qui jeta à bas une foule de villes de Byzance à Cadix, avait coïncidé avec l'apparition d'une race inconnue, horrible à voir, sur laquelle couraient d'épouvantables récits. On disait que, nés au désert d'un monstrueux accouplement entre des sorcières et des démons, les Huns avaient à peine les traits de l'homme et l'instinct de la brute. On les avait vus arracher la tête à leurs ennemis abattus, se coucher sur le cadavre tout chaud pour en sucer le sang, ou le dépouiller de la peau dont ils faisaient des vêtements pour eux-mêmes, des harnais pour leurs chevaux. Ils ne savaient que brûler, polluer, massacrer. L'avarice seule tempérait chez eux la férocité : ils ne tuaient pas ce qu'ils pouvaient vendre. Les marchés des villes conquises étaient encombrés de jeunes filles, de jeunes hommes mis aux enchères sous les yeux de leurs parents consternés. La charité rachetait au poids de l'or les victimes que nul n'osait disputer aux ravisseurs. Antioche et Jérusalem étaient menacées : l'Oronte, le Cydnus, l'Euphrate roulaient des flots de sang ; la Phénicie, la Palestine, l'Égypte, l'Arabie se croyaient déjà captives et perdues [1].

Aux malheurs de l'invasion, la grêle, la famine, la peste ajoutaient leurs fléaux [2], et comme il arrive toujours sous le coup des évènements qui déconcertent les prévisions

[1] Hieron., *ep.* 84 et *ep.* 35, t. 4, *all. part.*, p. 661 et 274. — Socr., l. 6, c. 1. — Sozom., l. 8, c. 1. — Chrys., t. 5, p. 634 ; t. 2, p. 336.
[2] Chrys., t. 2, p. 304.

humaines, le peuple accablé du sentiment de son impuissance se retournait vers Dieu. Antioche assiégeait les autels de supplications, on eût dit une ville de Saints; mais Jean connaissait de trop longue main ses versatiles compatriotes pour croire à des protestations de repentir inspirées par le péril et près de s'évanouir avec lui. En effet, des jours moins sombres s'étant levés pour la cité frivole, elle reprit avec plus d'entrain que jamais ses plaisirs et ses vices, et, comme s'il eût fallu expier la pénitence après avoir expié le péché, elle s'abandonna à un redoublement de folies[1]. Ces malheureux entraînements, cette multiplicité de rechutes étaient pour ces pusillanimes Chrétiens un motif de croupir dans leurs habitudes, sous prétexte de ne pouvoir s'y arracher. De-là, les homélies sur *la pénitence*. Jean déploie tout ce qu'il a d'éloquence et d'onction pour combattre ce faux désespoir qui sert de masque à la lâcheté, pour rendre à ces âmes molles et défaillantes le sentiment de leur valeur et de leur destinée, un peu d'énergie et la foi en Dieu, pour leur montrer combien il est facile à une volonté ferme aidée de la grâce divine de briser des chaînes qui ne sont pesantes que parce qu'on s'applique à les river. Aussi compatissant à la faiblesse que sévère au vice, il prodigue les encouragements, ne parle que de miséricordes et se plaît à ouvrir devant le pécheur ces trésors de pardon et ces portes du ciel que l'infortuné voudrait se fermer à lui-même. Quelques reproches que sa conscience adresse au coupable, qu'il condamne ses erreurs, qu'il en rougisse, qu'il les confesse, et voilà le commencement du salut. Qu'importe qu'il soit tombé mille fois ou qu'il tremble de tomber encore, les bontés du Ciel sont plus nombreuses que ses chutes. Il n'y a que l'orgueil endurci qui trouve le Seigneur impitoyable; l'humble aveu de la créature suffit à désarmer le créateur;

[1] Chrys., t. 2, p. 304.

devant celui-ci, le plus grand péché est de ne pas avouer qu'on a péché. Et le saint orateur rappelle la terrible histoire de Caïn, le sang d'Abel versé par son frère, le meurtrier interrogé par Dieu et niant son crime, et la vengeance éternelle s'acharnant à lui, autant pour l'impudence de son mensonge et son désespoir endurci que pour l'horreur de son forfait. « *Mon péché est trop grand pour mériter le pardon,* disait-il,.... et il s'en allait par le monde, loi vivante, colonne en mouvement, qui tout en gardant le silence rendait un son plus éclatant que la trompette.... L'aveu eût touché le Seigneur, mais il se tut et il fut maudit [1]. »

A ce lugubre exemple, Chrysostôme en oppose de consolants: celui de David, le roi criminel et repentant, dont les larmes firent un saint; celui d'Achab, qui dut aussi à ses pleurs cette grâce insigne que Dieu lui-même prit sa défense contre le prophète irrité [2]. Du reste, les homélies sur *la pénitence,* toutes pleines de beautés oratoires de premier ordre, sont à peu près un recueil de traits historiques empruntés aux saints livres, mais si bien choisis et développés avec tant d'onction, quelquefois avec tant de force et d'éclat, que nul argument ne pouvait produire, sur un auditoire croyant, une plus vive et plus heureuse impression. Par ces exemples, d'ailleurs, il démontre d'une manière saisissante non-seulement la nécessité du repentir, mais les caractères qui le rendent efficace : les larmes, l'humilité, la prière, le jeûne, l'aumône surtout, et en particulier celle qui avait pour but le rachat des esclaves dont l'irruption des Huns venait d'augmenter le nombre dans une effrayante proportion. Les autres formes de la pénitence ne sont utiles qu'au pécheur; par l'aumône il fait participer ses frères à la grâce qu'il reçoit lui-même. Ainsi, le repentir du riche est un bienfait pour le pauvre, et

[1] Chrys., *hom. 2 de pœnit.*, t. 2, p. 288.
[2] *Id., ibid.*

l'homme apprend qu'exercer la miséricorde envers les hommes est le plus beau titre à la miséricorde de Dieu [1].

« La pénitence sans la charité, dit-il, est inefficace, elle est morte....... Mais voici devant vous des pauvres, des captifs, des malheureux qui errent sans asile ; ils gémissent, ils pleurent, ils se désespèrent..... Quel plus facile moyen d'acheter votre pardon : un morceau de pain, de grossiers vêtements, un verre d'eau froide? Puisque avec si peu nous pouvons tant obtenir, ne manquons pas une si belle occasion ; achetons, ravissons le ciel. Vêtir le pauvre, c'est vêtir Jésus-Christ. — Je le sais, me réplique-t-on ; on me l'a dit avant toi, tu ne prêches rien de nouveau. — Et précisément, c'est parce que ces choses vous sont plus connues que vous devriez les pratiquer davantage [2] ! N'objectez pas votre pauvreté, mais donnez comme vous pouvez. Autant vous aurez répandu d'aumônes, autant d'avocats vous aurez près de Dieu quand vous paraîtrez à son tribunal. Le Christ lui-même s'écriera en vous montrant à ses anges : Voilà cet homme qui sur la terre m'a comblé de bienfaits ! C'est donc une grande chose que l'aumône, pratiquons-la : rien ne lui est comparable. Elle fléchit la justice divine, elle efface le péché [3] ! »

Tels furent, du moins en grande partie, les travaux de Chrysostôme pendant les douze années de son ministère sacerdotal dans la métropole de la Syrie. Ici, l'histoire littéraire de l'orateur se confond avec l'histoire personnelle de l'homme. Ses discours sont des actions, et l'on doit moins y chercher des chefs-d'œuvre d'éloquence que de pieux monuments de la lutte ardente et sublime d'un magnanime soldat de la vérité contre l'erreur et le vice, pour l'affranchisse-

[1] Chrys., t. 2, p. 296 et suiv.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 336.
[3] *Id.*, *ibid.*, p. 297.

ment et la régénération de l'humanité. Jean ne fut pas seulement l'oracle du peuple, mais son consolateur, son guide, son chef. La source de sa puissance était dans sa sainteté, dans ce dévouement sans réserve qui faisait de sa vie entière un noble holocauste aux intérêts du peuple. Il n'y avait pas dans la vaste enceinte d'Antioche une seule misère de l'âme ou du corps qui ne retentît douloureusement au cœur de son apôtre bien-aimé, et ne trouvât près de lui secours et remède. On eût pu inscrire sur la porte de sa demeure ces mots de S. Paul : *Qui souffre, sans que je souffre? Qui est scandalisé, sans que je brûle*[1] ? Les riches, les grands, tout en murmurant contre lui, se courbaient sous l'autorité de sa parole parce qu'elle résonnait dans leur conscience comme le cri d'un grand cœur, le cri d'un prophète indigné; ils sentaient tous que si cet homme plaidait si haut la cause de la charité, c'est que toute son existence n'était qu'un acte de charité. Un ancien avait dit : *L'orateur est un homme de bien habile à parler;* mais Chrysostôme était plus qu'un homme de bien: c'était un saint, un grand saint; aux dons brillants de la parole il unissait les ardeurs brûlantes d'une conviction généreuse, d'un amour sans bornes pour les hommes, la passion des âmes. Les richesses de son éloquence sortaient des trésors de sa charité!

Tout entier à ses chers compatriotes, il n'avait jamais songé qu'à les instruire, à les protéger contre leurs propres égarements, à leur découvrir dans la foi en Jésus-Christ la source des vrais biens. A cette grande ambition il en ajoutait une autre : celle de mourir au milieu d'eux après avoir vécu pour eux. Quelquefois, il est vrai, dans ses moments de lassitude, il tournait ses regards vers ces belles montagnes, théâtre béni des extases de sa jeunesse, et toujours peuplées, suivant son expression, d'anges terrestres,

[1] II. *ad Corinth.*, c. 11, v. 29.

d'hommes célestes[1]. Il y venait tous les ans rafraîchir son cœur dans la solitude, s'y retremper dans la liberté, et il aimait à espérer qu'après les orages d'une vie de lutte et d'immolation il pourrait y trouver le sanctuaire de la vieillesse et l'avant-port du ciel. Mais cette espérance elle-même était sacrifiée sans regret au bonheur du peuple : « Je vois bien, lui disait-il, que je ne puis abandonner cette demeure, et qu'il me faut rester ici jusqu'à la fin de mes jours[2]. »

La Providence ne pensait pas comme lui. Elle avait résolu d'élever un grand phare sur l'écueil même où devait avoir lieu un fatal naufrage, de placer sur le siége pontifical de Byzance, tristement prédestiné à être la chaire du schisme, un illustre témoin de l'unité de l'Église et de la suprématie de Rome, une immortelle protestation contre ce *séparatisme* plus lâche que fier qui aboutit par la révolte à la servitude, par Photius à Mahomet, et, pour ne pas s'incliner sous la bénédiction du pasteur des pasteurs, se prosterne, la main tendue, devant toutes les autocraties qui daignent l'aumôner de leur pitié. Chrysostôme était appelé d'en-haut à devenir ce grand témoin, cette immortelle protestation : sa tombe elle-même devait être un phare éclatant ; on a pu en détourner les yeux et sombrer, on n'a pu l'éteindre.

[1] Chrys., t. 2, p. 293.
[2] *Id., hom.* 32 *in Math.*, n. 7, t. 7, p. 374.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Mort de Théodose. — Décadence de l'empire. — Situation de l'Église. — Mort de S. Ambroise à Milan, de Nectaire à Constantinople. — Intrigues électorales. — Élection de Chrysostôme. — Il est enlevé d'Antioche. — Opposition de Théophile. — Isidore d'Alexandrie — Consécration de Chrysostôme. — Ses paroles au peuple de Constantinople. — Coup-d'œil sur la ville de Constantin. — Résumé de son histoire religieuse. — S. Alexandre. — S. Paul. — Macédonius. — Eudoxe. — S. Grégoire de Nazianze. — Nectaire. — Chrysostôme. — Arcadius. — Stilicon et Rufin. — Trahison et mort de Rufin. — Eutrope. — Mariage d'Arcadius. — Eudoxie. — Luxe ridicule et profonde incapacité de l'empereur. — Souffrances générales dans l'empire. — Synésius. — Immoralité, rapines, horrible tyrannie de la cour. — Relâchement et servilisme d'une partie du clergé. — Parodie du monachisme. — Évêques mondains et indignes. — Influence funeste de la cour de Byzance. — Paroles de S. Grégoire. — Débuts de Chrysostôme.

Théodose était mort le 17 janvier 395 ; avec lui venait de s'éteindre le dernier reflet des gloires de l'empire, son dernier rayon d'espérance. Au coucher d'un brillant soleil succédait un sombre crépuscule, précurseur d'une affreuse nuit. Vaillant soldat, habile et heureux capitaine, sage législateur, homme loyal, monarque éclairé, administrateur intègre et actif, grande âme ouverte à toutes les inspirations généreuses, le Trajan chrétien rachetait les redoutables emportements de sa fougueuse nature par un rare assemblage de qualités éminentes, et surtout par un dévouement sincère à la chose publique et au bonheur du peuple. Si le pouvoir absolu pouvait jamais être un bien, c'eût été dans les nobles mains de Théodose. Mais les supplices d'Antioche et le massacre de Thessalonique prouvaient surabondamment qu'il n'y a pas d'exception à

cette parole de Chrysostôme : *Le pouvoir absolu est un grand mal*[1]. Le vainqueur de Maxime, d'Eugène, d'Arbogaste, n'avait plus de rival à redouter; le trône était affermi dans sa famille, le monde était à ses pieds. Au dehors, les barbares subjugués ou séduits sollicitaient l'honneur de servir dans l'armée romaine; au dedans, l'hérésie se taisait, le paganisme aux abois disputait faiblement un reste de vie; l'Église, encouragée et déjà remise des secousses du règne de Valens, n'avait que des bénédictions pour un prince sincèrement pieux, dont la toute-puissance était au service de la vérité. On eût dit que l'empire rajeuni avait puisé dans le cœur du grand homme une vie nouvelle et de longs jours de durée. Mais l'illusion devait être courte : l'œuvre d'Auguste s'écroula dans la tombe de Théodose. A l'héroïsme, au génie succédèrent des prodiges d'imbécillité et de lâcheté. La pourpre si fièrement portée par le père ne fut plus qu'un chiffon conspué du monde sur les épaules des enfants. L'illustre ami de S. Ambroise venait de rendre le dernier soupir quand les barbares se jetèrent sur Rome; de son cercueil, il put entendre le bruit des flammes qui dévoraient la cité-reine, les houras sauvages qui l'insultaient. On touchait au moment suprême où le colosse à la tête d'or, aux bras d'argent, aux pieds d'airain et d'argile, atteint par la petite pierre détachée de la montagne, allait se briser en mille morceaux[2] comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été.

Mais tandis que l'astre des Césars s'affaissait dans la honte, celui du Christ montait rapide et vainqueur, inondant l'horizon de ses feux. Le grand colosse tombait en poudre, la petite pierre devenait une grande montagne[3]. L'Église, qui avait déjà vu, qui devait voir tant d'autocrates passer,

[1] Chrys., t. 11, p. 375.
[2] Daniel, c. 2.
[3] *Id.*, *ibid.*

tant de dynasties s'éteindre, poursuivait sa sainte mission sans s'émouvoir du fracas qui se faisait autour d'elle, et au milieu des épaves de la tempête, au milieu des ruines amoncelées, jetait d'une main divine les fondements impérissables de l'avenir. Sans doute, la mort avait frappé de terribles coups dans les rangs les plus illustres de ses soldats : Lactance, Arnobe, Athanase, Basile, Éphrem, Grégoire de Nazianze, Hilaire de Poitiers, Cyrille de Jérusalem, Jacques de Nisibe, Sylvestre, Jules, Damase n'étaient plus, et bientôt S. Martin et S. Ambroise allaient les joindre dans un monde plus digne d'eux. Mais S. Porphyre évangélisait la Phénicie, S. Victrice la Flandre, S. Alexandre et S. Martyrius fécondaient de leur généreux sang des contrées où la grâce du Ciel n'avait pas encore germé; S. Delphin gouvernait l'église de Bordeaux, S. Gaudence celle de Brescia, S. Vénérius celle de Milan, S. Chromace celle d'Aquilée, S. Marcel celle de Paris, S. Honorat celle de Verceil; S. Jérôme atteignait l'apogée de son génie; S. Épiphane, le saint Martin de l'Orient, remplissait tout de l'éclat de ses prodiges et de ses vertus; S. Arsène, S. Nil, S. Isidore, fleurissaient au désert; S. Sirice et S. Anastase illustraient la chaire de Rome; S. Pammaque et S. Paulin quittaient tout, grandeur et fortune, pour se consacrer à Dieu et aux pauvres; Ste Paule, Ste Fabiola, Ste Mélanie, Ste Olympiade étonnaient et consolaient l'univers par leur charité; une reine de Marcomans amenait à Jésus-Christ en un jour tout son peuple; S. Augustin, devenu évêque d'Hippone, commençait à faire entendre ces grands oracles écoutés de tous les siècles, et la Papauté, dont les rapports avec les rois et les peuples prenaient chaque jour plus d'extension, entourée déjà d'un éclat souverain [1], voyait s'élever et s'affermir ce pouvoir temporel dont l'indépendance est plus nécessaire au monde qu'à elle-même.

[1] Amm. Marc., l. 27. — S. Hier., *ep.* 38, t. 4, *alter. part.*, p. 310.

Revenons à notre récit. S. Ambroise survécut deux ans au grand empereur qu'il avait tant aimé. Le 4 avril 397, Milan perdait le plus illustre de ses pontifes, l'Église l'une de ses gloires les plus pures, l'empire son dernier boulevart. La mort de cet homme, disait Stilicon, menace l'Italie de sa ruine prochaine. Ces pressentiments n'étaient que trop vrais. Ambroise allait manquer non-seulement à l'Italie, mais au monde. Cette même année, au mois de septembre, mourut à Constantinople le patriarche Nectaire. La perte d'un pasteur aussi dépourvu de talent que d'énergie et de sens sacerdotal laissa peu de regrets, mais elle fut l'occasion d'un grand scandale. Il s'agissait de lui donner un successeur par la voie ordinaire de l'élection. On vit alors surgir de toutes parts des prétendants à cette dignité, redoutée du mérite, briguée par l'incapacité. Des hommes auxquels nul ne pouvait penser, indignes du nom d'hommes, dit Pallade[1], et qui ne portaient le titre de prêtre que pour le déshonorer, posèrent effrontément leur propre candidature. Les uns fatiguaient la cour de leurs sollicitations, les autres prodiguaient l'argent et les promesses, plusieurs imploraient à genoux la faveur du peuple. Celui-ci, révolté de tant de bassesse, supplia l'empereur de nommer lui-même l'évêque de la seconde Rome. Il est probable que la cour ne fut pas étrangère à cette manifestation et qu'elle exploita habilement le dégoût populaire. Elle épiait et saisissait toutes les occasions d'intervenir dans l'Église, et de la dominer sous prétexte de la protéger.

Eutrope, ministre alors tout-puissant du faible Arcadius, connaissait Chrysostôme pour l'avoir vu dans un récent voyage en Syrie ; il prononça son nom qui fixa tous les suffrages. Si applaudi que fût ce choix, il y avait difficulté à le faire aboutir, car on se trouvait en présence de deux obstacles :

[1] Pallad., Dial., c. 5.

l'humilité peu traitable du saint prêtre et l'ardente affection que lui portait le peuple d'Antioche, peuple orageux chez qui le mécontentement tournait vite à la sédition. On usa de stratagème. Le comte d'Orient invita Chrysostôme à une entrevue importante et secrète dans une église extra-muros, près de la porte romaine. Là, l'ayant fait monter avec lui dans sa voiture sous prétexte d'une causerie plus longue et plus libre, il le conduisit jusqu'au premier relai où il le livra, tout étonné et malgré ses protestations, aux officiers de l'empereur qui l'attendaient et le menèrent en toute hâte à Constantinople. On le traînait au trône pontifical [1].

La cour, pour donner plus d'éclat à la consécration de son élu, avait convoqué un concile où se trouvait, entre autres personnages considérables, le patriarche égyptien, Théophile. Il y était venu bien moins pour répondre à l'invitation impériale, que pour entraver de son mieux l'élection de Jean. Ambitieux d'influence, avide d'intrigues, il se flattait qu'un homme dont il aurait fait la fortune serait, même sur le siège de Constantinople, l'instrument docile de ses desseins, et il avait jeté les yeux sur Isidore, qui gouvernait alors le grand hôpital d'Alexandrie, vieillard pieux et doux, que son âge avancé et une longue habitude de subordination lui faisaient espérer de manier à son gré [2]. Ce choix, d'ailleurs, ne pouvait soulever aucune objection; car Isidore était un prêtre infiniment vénérable que S. Athanase lui-même avait particulièrement estimé et affectionné. Le cauteleux patriarche errait donc dans son calcul. Mais d'autres considérations combattaient dans son esprit la candidature de Jean. D'abord il l'avait vu, et, en homme habile à juger les hommes, il avait compris tout ce qu'il y avait d'énergie et de sainte fierté dans cet austère chrétien, consumé de travaux, plus généreux encore qu'éloquent, si

[1] Pallad., Dial., c. 5. — Sozom., l. 8, c. 2.
[2] Voir la note *M* à la fin du volume.

désintéressé qu'il avait abandonné tous ses biens aux pauvres, si grand que sa seule renommée lui interdisait un rôle secondaire. De plus, Jean appartenait à l'école d'Antioche, Théophile se regardait comme la plus haute personnification de celle d'Alexandrie; et cette rivalité des deux écoles pouvait bien ne pas être étrangère au sentiment qui s'insurgeait dans l'âme de l'évêque d'Alexandrie contre l'élévation du prêtre d'Antioche. Il est probable aussi, qu'avec son esprit si sagace, Théophile voyait monter d'une manière effrayante les prétentions des prélats de Byzance à subalterniser les églises d'Orient: prétention trop encouragée par le second concile général qui leur donnait le premier rang après les évêques de Rome, et surtout par une cour qui, les tenant sous sa main et toujours prête à payer des complaisances par des faveurs, comptait que toute suprématie usurpée par eux le serait à son propre profit. Un instinct catholique avertissait Théophile de ce péril, d'autant plus grand à ses yeux que la valeur personnelle du sujet proposé semblait autoriser en lui plus d'ambition. Quoi qu'il en soit des motifs qui l'inspiraient, son opposition fut tenace, inconvenante peut-être. On a prétendu que, pour en finir, Eutrope l'avait menacé de rendre publics de fâcheux mémoires reçus contre lui. C'est peu croyable, car on n'avait pas besoin de ces grands moyens pour vaincre les résistances d'un homme dont la souplesse était fort connue, dont les intrigues devaient échouer d'elles-mêmes devant la popularité déjà si grande du nom de Chrysostôme, aussi bien que devant la ferme volonté du gouvernement qui, investi par les électeurs du soin de les suppléer, agissait, cette fois du moins, dans la plénitude de son droit. Théophile, obligé d'abandonner Isidore, accepta vis-à-vis de Jean la mission d'évêque consécrateur, mission qui revenait à l'évêque d'Héraclée, l'ancien métropolitain de la Thrace [1]. La con-

[1] Thomass., Disciplin., t. 1, p. 81 et 810.

sécration eut lieu le 26 février 398 [1]. Assis sur la chaire de S. Pierre depuis la mort de Damase, Sirice gouvernait alors, avec autant de sagesse que de fermeté, l'église de Dieu, et S. Augustin publiait, cette année même, le plus beau peut-être de ses ouvrages, *les Confessions*. Théophile put étudier à loisir, pendant la cérémonie de l'ordination, le noble visage qu'il avait devant lui, où respiraient la force et la grandeur d'une âme invincible, et jugea quel homme sa tortueuse ambition allait trouver sur sa route. Pour le nouvel élu, absorbé dans la méditation de ses devoirs, il ne songeait guère qu'il venait de se créer un implacable ennemi. Il embrassa avec effusion le pontife qui lui avait imposé les mains, tandis qu'au pied des autels, dans son baiser de Judas, celui qu'il appelait son père [2] lui vouait une haine que la mort devait à peine assouvir [3].

La pompe inaccoutumée, dont la cour entoura la consécration de Jean, était un calcul peut-être autant qu'un hommage : elle espérait s'assurer une créature illustre. Mais la joie du peuple était sincère. Le peuple qui aime instinctivement ce qui est fort, et qui n'apercevait autour de lui que faiblesse et lâcheté, qui voyait ses campagnes ravagées par les barbares, l'empire avili par les empereurs, le monde livré aux eunuques, en proie d'ailleurs aux agents du fisc, accablé d'impôts et de vexations, aigri par l'excès de ses misères contre un pouvoir qui ne savait que les aggraver et le pressurer, tournait volontiers ses regards vers un homme qui lui venait, avec l'éclat du talent et l'autorité de la vertu, comme une protection visible du ciel dans ce honteux abandon des puissances de la terre, comme un consolateur du moins et un noble ami dans ses souffrances. Dès les premiers discours, Jean versa son

[1] Voir la note *N* à la fin du volume.
[2] Pallad., Dial., t. 13, *op. Chrys.*, p. 24, c. 7.
[3] Socr., l. 6, c. 5.

âme dans celle du peuple [1]. « Je ne vous ai parlé qu'une fois, dit-il, et déjà je vous aime comme si dès l'enfance j'avais été élevé au milieu de vous, déjà je vous suis uni par un sentiment aussi vif que si je jouissais depuis long-temps du charme de votre intimité ; non que j'aie un cœur trop prompt aux affections, mais c'est que vous êtes aimables au-dessus de tout. Car qui n'admirerait votre zèle de feu, votre charité sans feinte, votre attachement pour vos maîtres dans la doctrine., l'union qui règne entre vous, choses qui suffiraient pour vous concilier une âme de pierre? C'est pourquoi nous ne vous aimons pas moins que cette église où nous sommes nés, où nous avons été élevés et instruits. Celle-ci est la sœur de celle-là, et la preuve de leur parenté est évidente dans vos œuvres. Si l'une est plus ancienne, l'autre est plus fervente; d'un côté, c'est une assemblée plus nombreuse, un théâtre plus célèbre; de l'autre, tout annonce plus de constance et de force d'âme. Je vois ici les loups rôder autour des brebis, mais le bercail ne diminue pas. Des vents violents, d'horribles tempêtes battent sans cesse la nef sacrée, et cependant aucun de ceux qu'elle porte n'est victime des flots. De toutes parts nous envahissent les flammes de l'hérésie, et au milieu même de la fournaise on jouit d'une rosée spirituelle [2]. » Ces derniers mots font allusion aux dissidences religieuses de Constantinople où l'Arianisme, grâce à Constance et à Valens, avait poussé de profondes racines. On y comptait aussi des Manichéens, des Marcionites, des Juifs et beaucoup de païens.

Il y avait soixante ans à peu près que Byzance, appelée par son incomparable situation à devenir, en des mains puissantes, la capitale de l'univers, avait reçu de Constantin son nouveau nom et la suprématie de l'empire. Le fondateur de la seconde Rome ne voulut pas qu'elle cédât en

[1] Nous n'avons pas le premier discours.
[2] Chrys., t. 1, p. 541.

rien à la première. Il en traça lui-même l'enceinte, de manière à y enfermer scrupuleusement sept collines, afin qu'elle prît, elle aussi, comme la ville de Romulus, l'épithète de *septicollis* [1]. Pour l'embellir, dit S. Jérôme, il dépouilla le monde [2]. Tout ce qui restait de statues, de colonnes, de chefs-d'œuvre de bronze ou de marbre dans les antiques cités de la Grèce, de l'Ionie, de l'Égypte, vint à grands frais se dresser sur les places, devant les palais, dans les thermes, dans l'hippodrome de la ville de Constantin. On eût dit qu'il lui avait suffi de frapper la terre du pied pour en faire jaillir d'un seul jet une ville féerique de granit, de porphyre, d'albâtre, se mirant avec orgueil dans les brillantes eaux de la Propontide et du Bosphore, étonnée elle-même des splendeurs et des merveilles qui couronnaient son jeune front, étincelant d'or et de soleil, et chargé de plus de joyaux que dix siècles et mille victoires n'avaient pu en placer sur la tête de sa rivale. Athènes, Memphis, Héliopolis, Antioche, Palmyre, Delphes, Rome elle-même, tous les temples des dieux, tous les palais des rois avaient été mis à contribution pour composer l'écrin sans prix de cette souveraine capricieuse qui portait la fortune et la gloire de cent villes dans sa parure de chaque jour. D'imposants aquéducs, des galeries à perte de vue pour la promenade du peuple, de vastes théâtres, trois immenses places publiques ornées de portiques et bordées d'édifices gigantesques, huit thermes d'une royale magnificence, un cirque dont l'étendue et la beauté faisaient oublier tout ce que les anciens avaient eu de plus remarquable en ce genre, quatorze églises aux hardies coupoles, aux riches mosaïques [3], quatorze palais aux toits dorés entou-

[1] Ducang., l. 1, c. 8.

[2] *Constantinopolis dedicatur penè omnium urbium nuditate.* (Hieron. chron.)

[3] Voir la note *O* à la fin du volume.

rant comme un cortège d'honneur le grand palais qui les écrasait tous de ses proportions et de sa splendeur, des portes triomphales, des obélisques, des groupes antiques d'un admirable travail, une profusion de statues, de bas-reliefs, de vases de bronze et d'or, quatre mille maisons aussi somptueuses que des demeures princières, et sur une colonne de porphyre de cent vingt pieds de haut l'image colossale du vainqueur de Maxence et de Licinius, le sceptre d'une main, le globe du monde de l'autre, n'étaient qu'une partie des prodigieuses richesses accumulées en six ans, d'autres disent en quelques mois, à la voix d'un homme, sur une langue de terre que Sévère avait couverte de ruines, que Dioclétien avait dédaignée, et qui semble jetée là, entre l'Orient et l'Occident, pour être à jamais l'admiration et l'ambition de l'un et de l'autre.

Une œuvre de cette nature, grandiose improvisation d'une capitale du monde, devait offrir, et offrait en effet, dans sa splendeur même, avec les traces de la précipitation qui y avait présidé et de la décadence générale du goût, un singulier mélange de styles et de génies divers, de caducité et de jeunesse, des défroques d'une pensée morte et des élans d'une pensée nouvelle, victorieuse du passé et déjà sûre de l'avenir. La Cybèle du mont Dindyme, la Fortune de Rome, les statues des Muses, celles de Castor et de Pollux, l'Apollon Pythien s'y trouvaient à côté des figures en bronze doré qui représentaient, sur les fontaines des places publiques, l'histoire de Daniel ou la parabole du bon Pasteur, et vis-à-vis de la croix qui éclatait partout dans la cité chrétienne dédiée à Marie, au faîte du Capitole qu'elle couronnait, au Forum miliarium dans les mains de sainte Hélène, au palais dans la grande salle où elle était dessinée en pierreries sur le plafond. Ici, le trépied célèbre de Delphes; là, le labarum sculpté en or; au bas de la colonne de Constantin, le palladium apporté de Troie par Énée,

vieux talisman de la puissance romaine; et, sur le chapiteau, au pied de la statue impériale, naguère statue du soleil, une sainte relique de la vraie Croix [1]. Et tout cela, malgré cette étrange confusion d'idées et de choses, formait un ensemble éblouissant, fantastique, ineffable, rêve merveilleux de la puissance et du génie changé tout-à-coup par un *fiat* de la Providence en une réalité plus merveilleuse encore [2].

Byzance devenue Constantinople voulut mettre ses origines religieuses au niveau de ses grandeurs politiques. Son Église se posa comme apostolique, et prétendit avoir pour fondateur le frère même du prince des apôtres. Si cette prétention ne pouvait être pleinement justifiée, elle n'avait rien d'absurde : Nicéphore a donné une longue liste des évêques qui durent la gouverner depuis S. André jusqu'à Alexandre, « homme en dons apostoliques fort excellent [3]. » Il est vrai, des écrivains, d'une critique autrement éclairée et sûre, prétendent que le premier évêque de Byzance dont on puisse prononcer le nom avec quelque certitude est Philadelphe, sous Sévère et Caracalla, au commencement du IIIe siècle [4]. Et, toutefois, peut-on croire, est-il possible que des contrées aussi importantes, aussi connues que les provinces Thraciennes, soient restées deux cents ans en dehors de la lumière de l'Évangile, dont l'explosion fut telle que, du vivant de S. Paul, il fut prêché à tout l'univers ?

« La nature n'a pas deux soleils, disait S. Grégoire de Nazianze; mais elle a deux Romes, flambeaux de cet univers, l'une ancienne, l'autre nouvelle, différant en ceci que la première brille où le soleil se couche, et la seconde où

[1] Eusèb., *vit. Constant.*, l. 3, c. 48.— Zosim., l. 3.— Sozom., l. 2.— Bandur., *imp. Orient.*, t. 2.— Ducang., *Constant.*, l. 2 et 1.

[2] Sozom., l. 2. — Codin. *de signis*, p. 27, 28 et 41.— Tillem., *Const.*, note 59.— Eusèb., *vit. Constant.*, l. 3, 49, et l. 4, 15.— Ducang., l 1 et 2.

[3] Nicéph., Callix., l. 8, c. 6, trad. franç. de 1577, p. 342.

[4] Voir la note *P* à la fin du volume.

il se lève; mais la beauté de celle-ci égale la beauté de celle-là. Quant à la foi, l'ancienne marcha toujours et ne cesse point de marcher dans la vérité, enchaînant par la doctrine du salut l'Occident tout entier, comme il convient à une église placée au dessus de toutes les autres, qui adore d'un culte parfait l'essence divine. La nouvelle, j'allais dire la mienne, quand elle n'est plus la mienne, fut long-temps ferme dans l'orthodoxie, mais elle gisait dans le bourbier de l'erreur, depuis que la ville légère qui renferme tout mal, Alexandrie, aux bouleversements insensés, a produit Arius, l'abomination de la désolation[1]. »

L'Arianisme, en effet, pénétra de bonne heure à Byzance, et à la faveur de l'intrigue et de la cour y prit une grande extension. Mais la ville choisie par l'hérésiarque pour être le théâtre de son triomphe devint le témoin de sa hideuse catastrophe. Alexandre y gouvernait alors le pieux troupeau du Sauveur. Vieillard d'une foi pure, d'une vie sainte, d'une angélique douceur, il avait siégé à Nicée, et avait vu, sous son long pontificat, sa modeste église transformée en une métropole importante: ses talents semblaient au-dessous de sa position. Les Ariens crurent facile de le tromper, et le prièrent, au nom de la charité, de rendre la communion à leur chef, un instant égaré, disaient-ils, aujourd'hui pénitent. Alexandre répondit qu'un seul n'avait pas le droit de défaire ce que tous avaient fait; il refusa. On insista, on menaça, on parla de déposition et d'exil: ce fut en vain. L'empereur manda le saint homme, et lui intima l'ordre d'admettre Arius à la communion dès le lendemain. Alexandre voulut répliquer et fut mis à la porte. Troublé, le visage baigné de pleurs, il alla se prosterner devant l'autel, dans une église voisine. On l'entendait s'écrier : « O Dieu! si l'impie doit entrer demain dans votre sanctuaire, retirez

[1] S. Grég. Nazianz., t. 2, p. 705.

votre serviteur à vous ; mais si vous avez pitié de votre Église, ne permettez pas qu'elle tombe dans le mépris, arrêtez Arius, pour qu'avec lui l'erreur ne fasse pas son entrée dans votre saint temple ! » On sait le reste.

Le noble vieillard survécut peu au misérable dont l'insolence et les prétentions avaient désolé ses derniers moments. Après lui, Paul, qu'avant de mourir il avait désigné aux suffrages des électeurs, monta sur la chaire de Constantinople où il fit monter avec lui la foi invincible et les vertus de S. Athanase. Jeune, éloquent, intrépide, aussi dédaigneux des fureurs que des intrigues de la secte, jouissant d'une grande popularité, il se vit calomnié par Macédonius, exilé par Constantin, remplacé par Eusèbe de Nicomédie, reprit son siège à la mort du dernier, reçut l'ordre de le quitter encore et y fut retenu par le peuple qui l'aimait et qui, s'étant jeté sur l'officier impérial chargé d'enlever son évêque à main armée, le tua, le traîna par les rues après avoir brûlé sa maison. Paul, attristé de ces sanglants excès qui souillaient la plus noble cause, quitta la ville coupable, se rendit à Rome près du pape Jules qui le rétablit dans sa chaire, revint à Constantinople d'où l'hérésie triomphante le chassa de nouveau, y entra une dernière fois et fut déporté à Cucuse en Arménie, où il périt étranglé par les Ariens [1]. Sur ces entrefaites, Macédonius avait jeté le masque et montait au trône pontifical sur des monceaux de cadavres. Promoteur acharné des fureurs impériales, il fit revivre contre l'Église les mauvais jours de Galérius et de Maximin. Quiconque refusait sa communion était ou banni, ou emprisonné, ou battu de verges, ou marqué au front d'un fer chaud. Le paganisme n'avait pas été plus cruel. L'évêque-bourreau inventa des supplices dont le génie de Néron se fût honoré. On le vit, s'acharnant aux femmes

[1] Socr., l. 2, c. 2. 6. 7. 12. 22. — Théod., l. 2, c. 25.

leur faire brûler, scier, arracher les seins[1]. Révoltés de tant d'horreurs, ses propres partisans le déposèrent. Un autre Arien, Eudoxe, prit sa place. Évêque de Germanicie, à la suite de l'empereur, il avait tant fait « par le pourchas et brigue des eunuques, valets de chambre[2] », qu'il avait obtenu le siège d'Antioche; mais son ambition peu satisfaite le quitta bientôt pour celui de Constantinople. Sans conviction, sans dignité, bouffon sacrilège, il déshonora la dédicace de Ste. Sophie, qu'il présidait, par ce blasphème prononcé en chaire, devant un peuple indigné et frémissant: Le Père est impie, le Fils est pieux; car, ajoutait-il, en se moquant de l'auditoire: « Le Père ne rend honneur à personne, tandis que le Fils rend hommage au Père[3]. » Vingt ans durant, ce bateleur mitré fut la honte de Constantinople et le fléau des orthodoxes. Enfin, sa mort permit à ceux-ci de respirer un moment. Ils se donnèrent un évêque. Mais leur tentative avortée n'aboutit pour eux qu'à un redoublement d'oppression. A bout de patience, ils se plaignirent à Valens, le principal auteur de leurs maux. On connaît la réponse impériale. Leurs députés, au nombre de quatre-vingts, furent entassés sur un brûlot lancé en pleine mer et périrent au milieu des flots et des flammes[4]. La capitale de l'Orient n'était plus que le foyer de l'hérésie. Avec l'Arianisme, mille autres erreurs s'y montraient à découvert, et le petit nombre de vrais Chrétiens qu'elle renfermait, sans pasteurs, sans églises, humiliés, écrasés, à défaut de catacombes, se cachaient dans les quartiers reculés de la ville, n'ayant pour tenir leurs assemblées qu'une maison bourgeoise et ne pouvant opposer que la prière et des larmes aux fureurs de leurs ennemis.

[1] Socr., l. 2, c. 12, 22, 38. — Sozom., l. 4.
[2] Nicéph., Callix., l. 11, c. 36. — Socr., l. 23, c. 42.
[3] Socr., l. 2, c. 43.
[4] *Id.*, l. 4, c. 14, 15, 16.

Ce fut alors qu'on vit sortir de sa retraite, aux cris de détresse de l'orthodoxie, aux sollicitations réitérées de nombreux pontifes, un apôtre, un saint, un esprit supérieur, Grégoire de Nazianze. Il vint prendre la direction « du petit troupeau désolé par les loups et dispersé dans les ténèbres d'une profonde nuit [1]. » A l'aspect de cet homme exténué par la pénitence, au visage pâle, au regard de feu, aux vêtements grossiers, la ville s'émeut, l'hérésie frémit, les catholiques lèvent la tête. Bientôt l'obscure maison de Nicobule, qui suffisait naguère aux synaxes, se change en une église célèbre que l'on nomme *Anastasie* ou *Résurrection*, parce que c'est là, en effet, que l'illustre ami de S. Basile ressuscite la foi catholique dans la ville de Constantin. Rien ne surpasse son éloquence si ce n'est sa vertu; rien n'égale sa sainteté si ce n'est sa science des choses divines, qui lui mérite le surnom triomphal de *Théologien*. Il lutte par la doctrine et par la charité, bienveillant aux personnes, implacable à l'erreur. Ses discours excitent une admiration générale : tout le monde veut les entendre. Les dissidents eux-mêmes se pressent aux portes d'Anastasie. On applaudit, on bat des mains, d'habiles sténographes reproduisent jusqu'à ses moindres paroles. La persuasion coule de ses lèvres, et plusieurs, parmi ceux que la curiosité seule attire autour de la chaire, s'en retournent sincèrement convertis. A la demande du peuple et de l'empereur, le concile de cent cinquante prélats qui siège à Constantinople l'établit solennellement, malgré ses cris et ses larmes, évêque de la nouvelle Rome. Grégoire, après une vive résistance, a fini par se résigner; mais bientôt les calomnies des sectaires incorrigibles, les difficultés élevées après coup contre son élection par des collègues jaloux, la position prise par l'assemblée vis-à-vis de Rome et de l'Occident, dans

[1] S. Grég. Nazianz., *orat.* 42.

l'affaire de Flavien, remplissent son âme d'amertume et de dégoût; il abdique une dignité trop lourde à sa modestie. « Adieu, s'écria-t-il, ô empereurs, palais des empereurs, valets et courtisans des empereurs, fidèles à votre maître, je n'en doute point, mais pour la plupart infidèles à Dieu! Battez des mains, poussez des cris, élevez jusqu'au ciel votre nouvel orateur; elle s'est tue la voix importune qui vous déplaisait, et cependant elle ne se taira pas tout-à-fait: elle combattra par la main, par la plume; mais, pour le moment, nous sommes condamnés au silence. Adieu, ô grande cité, amie du Christ! (car je dois dire ce qui est vrai, bien que son zèle ne soit pas selon la science; la séparation nous a rendu plus indulgent). Approchez-vous de la vérité; revenez à de meilleurs sentiments. Honorez Dieu plus que vous n'êtes habitués à le faire. Se convertir n'est pas honteux, mais persévérer dans le mal est funeste. Adieu, Orient et Occident, pour qui nous avons combattu et par qui nous sommes accablé. J'en prends à témoin celui qui vous rendra la paix, si quelques prélats imitent ma retraite; car ils ne perdront pas Dieu ceux qui descendront de leurs trônes, mais ils auront une chaire au ciel plus auguste et moins périlleuse. Au-dessus de tout, avant tout, je crierai : Adieu, anges gardiens de cette église, vous qui protégiez ma présence et qui protègerez mon départ!... Salut, ô Trinité, ma méditation et ma gloire! Puisses-tu être conservée par eux et les sauver! Sauve mon peuple, et que j'apprenne que vous vous élevez chaque jour en doctrine et sagesse! Enfants, *gardez le dépôt et souvenez-vous de mes lapidations*[1] *!* » Puis, le grand pontife reprend le chemin de sa solitude chérie d'Arianze; et là, loin des hommes et de leurs intrigues, il achève sa noble et sainte vie. Cygne du ciel, en prenant son dernier essor, il chantait

[1] *Ad Timoth.*, I. c. 6. — *Ad Coloss.*, c. 4, v. 18. — S. Grég. Nazianz., 42, n. 26, 27, *t.* 1, p. 767.

ses tristesses et ses espérances en vers d'une émotion et d'un charme infinis, où pour la première fois se révèle le génie contemplatif et mélancolique de la poésie chrétienne. Son sacrifice pourtant ne fut pas sans douleur. « Je te regrette, disait-il, pourquoi ne pas l'avouer? peuple bien-aimé de mon Anastasie, fruit de ma parole et de ma tendresse! Que fais-tu maintenant? Qui jouit de ta beauté? Puis-je vivre loin de mes enfants, quand mes enfants vivent encore[1]? »

Ces regrets étaient plus spécialement motivés par le choix de son successeur. En effet, la retraite de S. Grégoire étonna moins que l'élection de Nectaire. Homme du monde, spirituel, aimable, d'une figure imposante, bienveillant et doux, mais faible, plus fait pour charmer un salon que pour gouverner une église, il était encore catéchumène et parfaitement étranger à la science des choses saintes. Deux évêques furent chargés de bâcler en quelques jours son éducation épiscopale ; et, baptisé de la veille, il s'assit, sans hésiter, sur cette chaire illustre et périlleuse d'où descendait à peine l'un des plus beaux génies et des plus grands saints du Christianisme. Son élection fut-elle l'œuvre du concile, du peuple ou de l'empereur? le fruit d'une intrigue ou d'une illusion[2]? Théodose, qui aimait Nectaire et l'avait fait prêteur de Constantinople, voulait-il opposer la froide et conciliante sagesse d'un vieillard à la vive ardeur des disputes religieuses qui fatiguaient son gouvernement? S'était-il flatté de donner à l'Église un second Ambroise? S'il eut un moment cet espoir, son amitié le trompait bien. Le nouveau pasteur était, sous tous les rapports, l'antipode du grand évêque de Milan. Sans énergie, sans doctrine, sans aucune étincelle du feu sacré qui fait les pontifes et les apôtres, il n'avait, pour entrer dans

[1] S. Grég. Nazianz., t. 2, p. 669. — Il revoyait en songe sa chère Anastasie. *Ibid.*, p. 843.
[2] Socr., l. 5, c. 8. — Sozom., l. 7, c. 8, 10. — Tillem., t. 9, p. 487.

les vues du chef de l'état, que sa nullité absolue. Un seul acte de son administration l'a rendue célèbre : l'abolition de la pénitence publique [1]. D'un âge fort avancé quand il monta sur le trône pontifical, il gouverna seize ans, avec plus d'apathie et d'impuissance que de sagesse, une église dont le dernier concile venait d'élever la dignité et d'agrandir la juridiction, et qui, toute meurtrie encore d'une longue et terrible épreuve, avait besoin, non d'un chef seulement, mais d'un sauveur.

Le Ciel le tenait en réserve au sein d'Antioche. Appelé au gouvernail spirituel de Constantinople, Jean le saisit d'une main ferme ; et, dès le premier jour, il montra à tous, au clergé comme au peuple, ce que c'est qu'un évêque selon le cœur de Jésus-Christ. Il avait trop redouté l'épiscopat, il en comprenait trop la grandeur et les devoirs pour croire que son élévation le liât au bon plaisir de la cour par une fausse reconnaissance. La cour, de son côté, s'aperçut vite qu'au lieu d'un complaisant, elle s'était donné un pontife. Et, en effet, le fils de Théodose venait de trouver un Ambroise.

Mais Ambroise pouvait se survivre dans un autre lui-même ; Théodose était mort tout entier. Arcadius n'avait pas dans son cœur une seule fibre du cœur de son père. Nature indigente, chétive, sans ressort, sans lumières, écrasé sous sa fortune, incapable d'être autre chose sur le trône que le jouet de l'adulation et de l'intrigue, il n'avait de remarquable, après sa stupidité, que son entêtement. Décoré de la pourpre à sept ans, il en avait dix-huit quand la mort prématurée de Théodose le mit en possession de Constantinople et de l'Orient. Rome et l'Occident échurent à son jeune frère Honorius. Mais le grand soldat qui disposait du monde par testament, ne léguait à personne son épée.

[1] Socr., l. 5, c. 19. — Sozom., l. 7, c. 16. — Rohrbacker, t. 7, p. 294.

Du reste, la situation était aussi tendue que possible. L'empire vermoulu, dont l'héroïsme et le génie pouvaient à peine retarder la chute, se trouvait abandonné aux débiles mains de deux enfants destinés à n'être toute leur vie que des enfants. Jamais tant d'impuissance, quand il eût fallu tant de force.

La tendresse paternelle de Théodose ne l'avait point aveuglé sur la valeur personnelle de ses enfants. Il crut quelques précautions indispensables pour assurer sur ces faibles têtes un diadème trop lourd ; et, dans ce but, il plaça près d'eux, en qualité de conseillers, ou plutôt de tuteurs, des hommes éprouvés sur les champ de bataille et qu'il croyait dévoués, Stilicon et Rufin, l'un vandale, l'autre gascon. C'était confier à la loyauté douteuse de deux barbares l'avenir de sa dynastie et le sort de l'empire ; mais déjà les barbares remplissaient le palais et les camps, les plus hautes positions leur appartenaient. Les Romains dégénérés, aussi incapables qu'indignes de se défendre eux-mêmes, s'effaçaient avec bonheur devant ces farouches étrangers, vaillamment combattus par les pères, lâchement invoqués par les enfants. Bauton, qui fut consul et dont la fille partagea le trône d'Arcadius, était franc ; Gaïnas, qui commandait un corps d'armée, était goth ; un autre goth, Favritte, avait la flotte sous ses ordres ; Alaric était comte romain. Le gros des forces impériales se composait de Suèves, d'Hérules, de Goths, d'Alains, de Lombards. Le vieux édifice, près de crouler, n'avait pour étais que des bras ennemis. La félonie de deux hommes précipita le dénouement.

Stilicon et Rufin, maîtres, celui-ci d'Arcadius et de l'Orient, celui-là d'Honorius et de l'Occident, après avoir employé leur toute-puissance à satisfaire, à l'envi l'un de l'autre, leur insatiable rapacité, songèrent à placer sur leurs propres épaules la pourpre qu'ils avaient laissée

jusque-là sur celles de leurs pupilles, et s'entendirent secrètement pour ouvrir aux barbares, dont le concours était nécessaire à leurs trahisons, les portes de la patrie. L'ambition de Rufin fut la plus pressée. Grand, beau, intrépide, éloquent, il avait ce qui fascine les soldats et le peuple : le front ouvert, l'œil de feu, le sourire confiant, le geste martial, la résolution prompte, la parole souveraine, et dans le combat la bravoure brillante et communicative d'un héros. La fortune, qui l'avait rapidement élevé du rôle d'aventurier au titre de consul, de grand-maître du palais, de préfet du prétoire, semblait l'inviter à s'asseoir sur un trône qu'elle approchait toujours plus de lui. Longtemps il n'avait aspiré qu'à la faveur d'un maître ; et ses services, son courage, sa religion même dont il faisait parade, lui avaient valu l'amitié de Théodose, l'estime de S. Ambroise [1], et, ce qu'il préférait certainement, d'énormes richesses incessamment accrues par l'avarice et les concussions. La mort du grand homme dont il avait capté la confiance, et la nullité d'Arcadius, lui livrèrent sans réserve le gouvernement de l'Orient. De là, au rang suprême, il n'y avait qu'un pas ; il voulut le faire, mais sans péril. Attachant son masque avec plus de soin que jamais, il redoubla d'obséquiosités, et ne laissa percer qu'une seule ambition, encore fort timidement, celle de marier sa fille à son jeune souverain.

Ce dessein échoua par les intrigues d'un ennemi parti de si bas et tellement caché dans la honte de son origine, qu'on ne songeait guère à compter avec lui. Eutrope, l'eunuque devenu plus tard si puissant, mais qui n'avait alors qu'un rôle subalterne, sut allumer dans le cœur d'Arcadius une passion irrésistible pour une jeune gauloise d'une rare beauté, fille du consul Bauton. L'empereur

[1] S. Amb., *ep.* 50.

épousa Eudoxie. La pompe de ce mariage sembla jeter le défi à l'orgueil mystifié de Rufin. Il jura de se venger.

Se hâter était nécessaire, car Stilicon, neveu par alliance de Théodose, prétendait, en tant que membre de la famille impériale, à la tutelle des deux empereurs, et il s'apprêtait à réclamer, les armes à la main, celle d'Arcadius. Rufin déchaîna les Barbares. Les Huns se précipitent sur l'Asie, assiègent Antioche, s'avancent jusqu'au cœur de la Palestine, laissant partout une large trace de sang et de feu. Aux Goths, le perfide ministre a livré l'Europe : Alaric s'est chargé des vengeances de Rufin. Deux traîtres lui ont ouvert les portes de la Grèce, et dans quelques jours, ses hordes débordées, couvrent tout le pays de l'Adriatique au Pont-Euxin et viennent marauder aux portes de Constantinople, d'où Rufin, spectateur satisfait d'un incendie qu'il a lui-même allumé, sort vêtu à la façon des barbares, pour parlementer avec eux.

De son côté, Stilicon, sous prétexte de secourir l'Orient, s'avance avec l'armée qui avait battu, sous le commandement de Théodose, Arbogaste et Eugène. Alaric repasse les Thermopyles. Les sauveurs de la Grèce consomment sa ruine. Mais tout-à-coup Arcadius exige que l'armée de son père lui soit rendue, et défend à Stilicon de passer outre de sa personne. Le rusé vandale obéit sans réplique et remet le commandement à Gaïnas, qu'il charge de tuer Rufin : Eutrope, associé au projet, doit en assurer le succès.

Le lieutenant de Stilicon arrive, à marches forcées, sous les murs de Byzance, le 27 novembre. On venait de rendre les derniers honneurs aux restes mortels de Théodose, apportés de Milan pour être ensevelis dans l'église des Apôtres. Arcadius se présente à l'armée pour en recevoir l'hommage. Rufin, qui l'accompagnait, avait travaillé l'esprit des troupes, et ne doutait pas que le moment

ne fût venu où, bon gré mal gré, aux acclamations unanimes des cohortes, son timide maître allait lui décerner la pourpre et l'empire. Il marchait la tête haute, le front rayonnant. Mais le traître avait compté sans la trahison. Sur un signe de Gaïnas mille glaives se lèvent sur lui; il tombe tout sanglant aux pieds de son maître. On s'acharne au cadavre. Le cœur, arraché de la poitrine, est piétiné par la populace. Les soldats, qui lui avaient promis un trône, coupent sa tête et l'une des mains et promènent de porte en porte, dans toutes les rues de Constantinople, ce hideux trophée [1]. Un caillou, placé entre les dents, tenait la bouche entr'ouverte, et les lèvres étaient censées demander ce que la main attendait. — Donnez, disaient les égorgeurs, à celui qui n'eut jamais assez; et l'on jetait une obole aux bourreaux de Rufin proclamés sauveurs de l'empire. Le peuple et le monarque riaient également de ces opprobres infligés, non à la mémoire d'un homme, mais au pouvoir réduit à se défendre de la trahison par l'assassinat. L'un se croyait affranchi d'une tutelle détestée, l'autre d'une exaction intolérable. Ils se trompaient tous les deux; car Eutrope succédait à Rufin, la lâcheté à la perfidie, et le trône s'enfonçait un peu plus dans la boue.

Eutrope était, sans contredit, le plus insolent caprice de la fortune. Jamais parvenu du hasard ou du crime ne partit de si bas pour arriver si haut. Né dans l'esclavage, on le fit eunuque pour le vendre plus cher. Revendu cent fois, il finit par appartenir au palefrenier du général Arinthée. Vieux et congédié par un maître qui ne pouvait plus le nourrir, il se glissa à la cour entre les derniers valets. Ce fut là que la fortune le prit pour le placer, sans autre mérite que sa bassesse, à côté du chef de l'empire, non pour servir, mais pour dominer. Exploi-

[1] S. Hier., t. 4, *alter. part.* p. 274.

tant habilement la trahison et la mort de Rufin, et le trouble où elle avait jeté le pauvre Arcadius, Eutrope s'empara de l'esprit du prince, le conduisit et le mania comme une bête de somme. La jeune impératrice, aussi fière que belle, mais plus astucieuse encore que fière, courba d'abord la tête et laissa faire l'eunuque, l'adula même, en attendant de le perdre.. Lui, ses succès le rendaient fou. C'était un petit homme jaune, sec, ridé, au regard fauve, au sourire rampant, d'une hideuse laideur et qui portait dans toute sa personne l'empreinte ineffaçable des affronts que sa jeunesse avait subis. Métamorphosé tout-à-coup en ministre ou plutôt en maître du maître du monde, gorgé des dépouilles de Rufin, entouré de flatteurs, il décorait sa turpitude des titres de cônsul et de général, débitait d'une voix fêlée, au milieu d'un sénat indigné et muet, de plates harangues, et montant à cheval, travesti en héros, courait à la poursuite des barbares partout où ils n'étaient pas. Auprès de la sienne, l'avarice de son prédécesseur était désintéressement. Nul homme ayant quelque fortune n'avait la tête assurée sur ses épaules; car, pour avoir l'argent, Eutrope prenait la vie. Un tas de délateurs à ses gages lui signalaient ce qu'il pouvait frapper avec bénéfice; et vite une accusation de lèse-majesté. Le bourreau versait chaque matin des sommes énormes dans le coffre-fort de l'eunuque. Son bienfaiteur fut sa première victime. Coupable d'avoir patroné à la cour ce monstre de bassesse, le général Abundantius fut exilé à Pytiunte, où il mourut dans l'indigence, pendant qu'Eutrope se pavanait dans ses villas et jouissait de ses biens. Comme si la confiscation sur la plus large échelle l'eût enrichi trop lentement, il vendait charges, dignités, signatures. Son seul talent, mais il le portait très-haut, était de rendre l'infamie lucrative. Il vivait d'ailleurs dans une perpétuelle orgie au milieu de cette cohue d'histrions,

de parasites, de courtisanes, qui se jette à la curée de tous les parvenus. Avec cela, il affectait un zèle bruyant pour l'orthodoxie, faisait brûler sur la place publique les livres d'Eunomius, et poursuivait avec acharnement la destruction des temples païens. Au fond, il trahissait également l'Église et l'État : c'était le plus impie comme le plus vil des hommes. Il porta l'audace du scandale jusqu'à se marier, tout eunuque qu'il était, comme pour bafouer du même coup la nature, l'honneur et la religion.

Arcadius s'abandonnait à son hideux favori, décrétait des confiscations, livrait des têtes. Et cependant, le malheureux prince n'avait rien de féroce dans sa nature; il était plutôt doux et bon jusqu'à la faiblesse. Élevé sur les genoux d'une sainte mère et sincèrement pieux, sa piété eut les défauts de son esprit étroit, faux, obstiné. Le fils de Flacilla devint le persécuteur de Chrysostôme. Mobile, timide, paresseux, avec des caprices d'enfant et des vanités de femme, il ne s'occupait sérieusement que de sa toilette. Personne n'était plus étranger aux affaires de son empire. Lois ou rescrits, il signait tout sans demander ce qu'il signait. Du reste, il n'avait pas la moindre instruction, quoique, jeune encore quand son père fut revêtu de la pourpre, il eût été élevé en prévision de sa future grandeur. Un homme éminent, le diacre Arsène, envoyé par le pape Damase à l'empereur Théodose, fut placé près de ses enfants pour leur apprendre les lettres et leur former l'esprit et le cœur. Mais, dans ces natures rabougries, la sève manquait pour une greffe puissante. Le zèle et la science d'Arsène échouèrent contre l'incapacité vaniteuse d'Arcadius. Découragé, le saint instituteur abandonna la cour pour aller s'enfouir au désert de Scétis. Son royal élève n'avait appris et ne sut jamais qu'une chose : tenir proprement une plume et tracer de beaux caractères sur le vélin. C'était le premier calligraphe de son empire. Il est juste d'observer qu'il

garda toujours un souvenir reconnaissant d'Arsène, et que, devenu maître de la moitié du monde, il mit les tributs de l'Égypte à la disposition de l'humble ascète ; à quoi celui-ci répondit : Comment pourrais-je manier de l'argent ? Je suis déjà mort.

La nature, si prodigue pour Théodose, avait été avare et cruelle pour son fils. Chétif d'esprit et de corps, grêle, petit, laid, sans contenance, il avait le visage sec et basané, le sourire terne, la parole traînante, la démarche embarrassée. Son œil dormait sous sa lourde paupière. Sur son front étroit et bas, jamais un éclair de la pensée, jamais un reflet de l'âme. Organisation misérable, fourvoyée sur le trône, il était plus fait pour servir que pour régner [1] ; et cependant il s'adorait lui-même sous la pompe ridicule de son costume impérial. Assis sur un fauteuil d'or massif, il portait une couronne du même métal chargée de diamants. De riches broderies représentant des dragons couvraient sa tunique de soie pourpre. Ses gardes avaient leurs lances, leurs cuirasses, les harnais de leurs chevaux tout dorés; au centre de leurs boucliers, une plaque d'or figurait un œil. L'empereur ne sortait que sur un grand char incrusté de riches pierreries, attelé de mules blanches sans défaut, orné de tapis et de rideaux d'une somptuosité sans égale. Il avait à ses mains des bracelets, à ses oreilles des boucles où étincelaient des rubis ; sa chaussure était couv. rte de perles. Les salles, les cours, les escaliers du palais étaient sablés de poudre d'or. Là venaient chaque jour les grands de l'empire s'agenouiller et se rouler aux pieds de l'eunuque favori [2].

Tandis que l'imbécille Arcadius, tout entier à son stupide rôle de roi de théâtre, inventait des costumes, ordonnait

[1] Philostorg., l. 11, c. 3. — Procop., *de bell. persic.*, l. 1, c. 2. — Zosim., l. 5.

[2] Chrys., t. 1, p. 117; — t. 3, p. 172; — t. 4, p. 44; — t. 6, p. 295; — t. 8, p. 67; — t. 9, p. 590.

des fêtes, l'infame Eutrope déshonorait son maître et l'empire; les barbares, redoutés et caressés, devenaient de plus en plus menaçants; les incendies, la grêle, la sécheresse, les sauterelles [1] désolaient les campagnes; les tremblements de terre répétés consternaient les imaginations; les provinces ruinées par une série de désastres, et, plus encore, par l'impôt, en proie à la famine et à la peur, poussaient des cris de détresse. La cour, plongée dans les plaisirs et les intrigues, n'entendait rien, ne voyait rien. L'anarchie, le brigandage, le désespoir étaient partout. Synésius, le poëte philosophe, plus tard évêque de Ptolémaïs, fut député à Constantinople pour aller solliciter la munificence ou tout au moins la pitié de l'empereur en faveur de sa ville natale, Cyrène, que les oscillations du sol et l'ennemi avaient horriblement maltraitée. On le laissa trois ans gémir et se morfondre sans l'écouter. La nuit, il restait couché sur le seuil du palais impérial pour être reçu le matin, et il n'était pas reçu; le jour, il s'adressait à toutes les puissances du moment, suppliait, pleurait, faisait des cadeaux et n'obtenait rien. Le monarque était à ses puérilités, l'impératrice à ses rapines, le ministre à ses infamies. Une fois cependant l'obstiné solliciteur put pénétrer auprès de l'indolent autocrate et fit entendre de fières et belles paroles. « Ce qui distingue le roi du tyran, disait-il, ce n'est pas la multitude des sujets, mais le soin qu'il en prend. Le roi est au peuple ce que le pasteur est aux brebis. Qui s'engraisse du troupeau au lieu de l'engraisser, est un boucher, un tyran. La maladie de la royauté, c'est la tyrannie. Un roi fait de la loi ses mœurs, un tyran de ses mœurs la loi. Pour être roi des autres, il faut être roi de soi-même, établir la monarchie dans son âme. La chose capitale pour un roi, c'est de se gouverner lui-même. Quelle honte pour

[1] Voir la note *Q* à la fin du volume.

un empereur, quand il n'est connu des défenseurs de l'empire que par ses portraits! Rien n'a été si funeste à la patrie que le luxe théâtral des princes, entourés de nains et de bouffons, enfermés dans leurs palais, couverts d'or et de soie, avec des perles dans leurs cheveux, des perles à leurs souliers, des perles à leur ceinture, des perles en pendeloque, des perles en agrafe,... et, par la variété des couleurs, plus semblables à des paons qu'à des hommes. Quelle différence avec l'empereur Carinus [1]!.... »

Avec la loyauté et la sainte fierté de son âme, avec ses convictions ardentes et généreuses, sa passion du bien, son profond sentiment de l'Évangile et de la dignité humaine, Chrysostôme était loin de soupçonner ce que pouvaient être un gouvernement et un empereur byzantins. Il se trouva transporté tout d'un coup aux antipodes de ses pensées, au milieu d'une cour vénale, corrompue, servile, peuplée d'eunuques, d'espions et de voleurs, en présence d'un prince niais, jouet de son ministre, esclave de sa femme, s'abandonnant avec l'instinct du despotisme et l'obstination de la bêtise à une malheureuse politique lâche vis-à-vis de l'étranger, insultante et cruelle vis-à-vis du peuple, hypocrite et envahissante vis-à-vis de l'Église, en présence surtout d'une impératrice timide encore devant l'eunuque qui avait fait son élévation et qu'elle s'apprêtait à briser, mais jalouse, fausse, sans entrailles, sans mœurs, cachant sous un sourire charmant une âme implacable, avide de plaisirs, de fêtes, d'adorations, de pouvoir et plus encore d'argent. Entourée de favoris et de femmes perdues, Eudoxie les gorgeait d'or, et à leur tour ils ne reculaient devant aucune infamie pour grossir le trésor de leur maîtresse. Avec elle, le brigandage s'était assis sur le trône de Théodose; sa hideuse rapacité n'avait ni bornes ni pudeur. Un homme riche

[1] *Synes. de regno.*

venait-il à mourir, vite des lettres impériales le déclaraient sans héritiers et adjugeaient à l'État sa succession. L'État, c'était l'impératrice et ses amis. Des valets décorés du titre de sénateurs accouraient au domicile du défunt, avant même qu'il l'eût vidé, et, en dépit des protestations et des larmes de ses enfants, prenaient possession des meubles, de l'argent, des terres, au nom de l'impératrice, qui, après s'être fait la part du lion, jetait le reste aux insatiables suppôts de ses crimes [1]. S. Nil nous représente les victimes de ces horribles spoliations, errant de ville en ville, de porte en porte, sans pouvoir obtenir plus de pitié que de justice. La charité elle-même était suspecte [2]. Il n'y avait de faveurs et d'honneurs que pour les sycophantes. « Les gens de bien, dit Zosime, s'ennuyaient de vivre et désiraient mourir [3]. »

Et cette cour, descendue si bas, avait la prétention de dominer l'Église ! Malheureusement, elle s'était acheté de criminelles complicités dans le sanctuaire. La vanité, l'ambition, la cupidité, la faiblesse lui avaient suscité des complaisants et des instruments parmi ceux-là même qui devaient protester avec plus d'énergie contre ses excès! Pour une âme aussi profondément chrétienne et sacerdotale que celle de Jean, quel sujet d'affliction! Dès sa première visite au palais, il fit entendre la vérité, implora des réformes, signala des injustices, parla de malheurs à soulager, donna librement et saintement de sages avis [4]. Aux étonnements de la cour, il pouvait répondre comme S. Basile à l'officier de Valens: C'est donc la première fois que vous rencontrez un évêque!

Mais la plus grande douleur du nouveau pontife, le plus

[1] Nil., *Per ster.*, c. 9. — Zosim., l. 5, c. 24. —Tillem., *Arcad.*, art. 27.
[2] Nil., *ibid.*
[3] Zosim., l. 5, c. 24.
[4] Théodor., l. 5, c 28.

grand obstacle à ses généreux desseins, lui devait venir du clergé lui-même. Cet homme au cœur magnanime, à l'incorruptible vertu, qui s'était dépouillé de son patrimoine en faveur des pauvres, qui vivait depuis l'âge de vingt ans de la vie austère des plus austères ascètes et n'avait jamais eu d'autre pensée que le progrès de l'Évangile, le salut des âmes, l'amélioration et le bonheur du peuple, habitué d'ailleurs à braver le courroux des grands et des riches pour ne prendre conseil que de sa conscience et de la charité, dut se croire horriblement dépaysé au milieu d'un clergé servile, ignorant, cupide, mondain, qui avait perdu, avec le sentiment de sa dignité, toute sa considération. D'une part, l'influence de l'Arianisme avait été désastreuse à Constantinople; de l'autre, la somnolence de Nectaire gagnant ses administrés, on avait vu l'ardeur des disputes religieuses s'éteindre, mais les âmes s'endormir et les abus pulluler. Avides des faveurs de la cour, séduits par ses caresses, une foule de prêtres s'aplatissaient devant elle, et sans pudeur servaient ses intrigues, encourageaient ses empiètements. Le peuple scandalisé s'éloignait de pasteurs qui ne savaient que fréquenter la table des grands, courtiser leurs vices, applaudir aux violences et aux dédains dont il était l'objet. Certes, le clergé romain, dont le grand solitaire de Chalcis flagellait si rudement les faiblesses et les travers [1], était exemplaire à côté de celui de Byzance. Ce n'est pas que les grands enseignements ni que les grands exemples eussent jamais manqué à l'église d'Orient: Athanase, Basile, Antoine, les deux Grégoire, y faisaient resplendir naguère d'incomparables vertus, et dans ce moment même elle possédait Épiphane, Porphyre, Astère, Chrysostôme. Mais, soit défaillance naturelle des âmes sous un climat amollissant, soit contagion d'un voisinage trop intime avec une cour

[1] S. Hier., t. 4, *alter. part.*, p. 34, 260, 261.

corrompue et corruptrice, soit qu'une trop grande distance de Rome le dérobât à l'action immédiate de la papauté, cette infaillible et vigilante gardienne de la règle des mœurs aussi bien que de la doctrine de la foi, le sacerdoce chrétien avait subi en Orient, dans la métropole surtout, une rapide et fatale décadence. Sous prétexte de protéger des vierges sans défense, des hommes consacrés à Dieu vivaient avec elles sous le même toit, géraient leur fortune, exploitaient leur affection, captaient leur héritage, et attiraient sur eux et sur le corps clérical tout entier les soupçons et les propos les plus fâcheux [1]. Bien différents de ces grands ascètes d'Antioche tant admirés de Chrysostôme qui comparait leur vie à celle des anges [2], une foule de moines, honteuse parodie de leur sainte profession, encombraient les rues de Constantinople. La plupart s'étaient jetés dans les monastères pour se dérober aux charges curiales si lourdes alors et si redoutées, et ils portaient dans la solitude la turbulence et les passions du monde. Aussi la quittaient-ils volontiers pour aller chercher au loin les distractions de la ville. Sans tenue, sans mœurs [3], universellement méprisés, ils étaient par leur mendicité arrogante le fléau des pays qu'ils traversaient [4]. S. Nil nous les représente comme de vils parasites attachés aux pas des riches, et courant à leurs côtés dans les rues, entre leurs eunuques et leurs bouffons [5].

Du reste, le mal venait de plus haut. Les prélats eux-mêmes ne donnaient que trop l'exemple de cette vie sensuelle et mondaine [6]. Depuis quelque temps, en effet, du moins

[1] S. Hier., t. 4, *ult. part.*, p 261. — Chrys., t. 1, p. 228. — Pallad., dial., c. 5.

[2] Chrys., t. 6, p. 261.

[3] Chrys., t. 12, p. 154, *hom.* 15, n. 3, et t. 3, p. 596.

[4] Nil., *Ascétique*, c. 7. — Chrys., t. 12, p 119, *hom.* 11, *in ep. ad Hebræos*. — Sozom., l. 8, c. 9.

[5] Nil., *loc. cit.*

[6] Pallad., c. 13, p. 46.

en Orient, l'épiscopat se recrutait d'une façon déplorable. « Des hommes pervers, pleins de vices et d'infamies, disait Chrysostôme, se sont emparés des églises avec violence, les dignités saintes sont devenues des charges vénales[1]. » Nous le verrons bientôt contraint de déposer six évêques simoniaques dans une province, sept dans une autre[2]. « Les choses divines, s'écriait Grégoire de Nazianze, sont livrées au hasard[3]. » En face des plus grandes lumières, des plus hautes vertus du Christianisme, le trône épiscopal était occupé par les Géronce, les Antonin, par des êtres vils, dégradés, d'une bassesse dégoûtante, païens ou hérétiques d'esprit et de cœur, avides d'argent, trafiquant de tout[4]. C'était le petit nombre, sans doute, et ces éclaboussures de boue sur le royal manteau de l'Église faisaient mieux ressortir sa divine splendeur. Mais sans être descendus si bas, combien de pontifes au-dessous de leur mission! La manie des constructions fastueuses s'était emparée de plusieurs. Ils dotaient leurs villes épiscopales de thermes, de galeries, de belles églises; et malheureusement ils ne pouvaient satisfaire à ces goûts princiers qu'aux dépens des pauvres, en détournant de leur fin essentielle les trésors de la charité[5]. D'autres quittaient leurs diocèses et venaient résider dans la capitale, pour se faire un nom et ramasser de l'argent au moyen de la prédication[6]. Flatteurs assidus de la cour, gorgés de ses faveurs, admis à ses fêtes, complices de ses injustices et de son despotisme, ils se mêlaient

[1] Chrys., *hom.* 6, *in ep. ad Eph* t. 11, p. 44 —Voir aussi : *ibid.*, *hom.* 10, p. 78; et *de Sacerd.*, l. 3, c. 12. et S. Grég. Nazianz , t. 2, p. 799 et suiv.

[2] Pallad., dial., c. 14. Le nombre de six dont il parle ne regarde que la province d'Asie; Sozomène nous dit que Jean déposa treize pasteurs coupables de simonie, tant en Asie qu'en Lycie et en Phrygie. (Sozom., l. 8, c. 6.)

[3] S. Grég. Nazianz , t. 2, p. 799.

[4] Pallad., dial., c. 14, p. 55, etc. — Sozom., l. 8, c. 6.

[5] Isid Pélus., 1, 37 et 152. —Pallad., dial., c 13. — Sozom , l. 8, c. 12.

[6] Socr., l. 6, c. 11. — Sozom., l. 8, c. 10.

avec passion aux intrigues du clergé, caressant les mécontentements, fomentant les divisions, s'efforçant de multiplier les embarras et de ruiner l'autorité de leur collègue [1]. « D'ailleurs, incertains dans leur foi, serviteurs des évènements bien plus que de Dieu, humbles devant les grands, fiers devant les petits, passant leur vie à user le seuil des riches, à entourer d'hommages hypocrites les femmes dont ils convoitaient la fortune [2] », la plupart étalaient un faste aussi ridicule qu'insolent, et leur mondanité, leur servilisme paraissaient plus hideux par le contraste avec l'incorruptible austérité de ces vénérables pontifes qu'on voyait pauvrement vêtus, aller à pied, sans serviteurs, et livrés sans réserve aux nobles inspirations de la charité. Le peuple courait à ceux-ci, tandis que la cour et les jaloux du sacerdoce les traitaient de brouillons et d'orgueilleux, leur reprochaient comme un crime la modestie de leur table et la simplicité de leur tenue. « J'ignorais, s'écriait du haut de la chaire d'Anastasie le grand pontife déjà cité, j'ignorais que j'eusse à rivaliser avec les consuls, les préfets, les généraux qui ne savent que faire de leur argent, ni qu'il fallût dépenser en luxe et en festins le nécessaire des indigents et souiller l'autel de nos orgies [3]. J'ignorais que je dusse caracoler sur de superbes chevaux, parader dans de magnifiques chars, ne marcher qu'avec une pompeuse escorte, entouré de flatteurs, et, comme une bête fauve, faisant trembler tout le monde à mon approche.... Pardonnez-moi cette faute, choisissez un évêque selon vos goûts et laissez-moi à ma solitude, à ma vie sauvage, à Dieu seul [4]. » Nous entendrons plus tard Chrysostôme lui-

[1] Pallad., dial., c. 13. — Sozom., l. 8, c. 10.

[2] S. Grég. Nazianz., t. 2, p. 797. — Pallad., dial., c. 12, p. 46, et c. 16, p. 6[illegible]. Il les appelle [illegible] (p. 46). — Voir aussi Sozom., l. 8, c. 9.

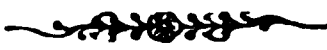
[3] [illegible]

[4] S. Grég. Nazianz., t. 1, p. 765, *orat.* 42, n. 24.

même s'écrier à son tour: « Vous savez pourquoi ils me déposent ? Parce que je n'ai pas de riches tapis, que je ne suis pas tout couvert de soie, que je n'ai pas satisfait leur gloutonnerie [1]. »

Tels étaient les éléments en présence desquels le saint orateur d'Antioche allait se trouver dès son arrivée à Byzance : un prince incapable, une cour dissolue, un despotisme effréné, des misères sans bornes, une multitude d'intrigues; un peuple généreux, mais amolli par une longue servitude, troublé par la peur des barbares et par une série de désastres; des prêtres indisciplinés, oublieux de leur vocation; des collègues jaloux, corrompus, vendus au pouvoir. De quel œil de tels personnages pouvaient-ils voir cet homme simple et grand, qui ne courtisait que les pauvres, d'une vertu si pure, d'une parole si puissante, d'un désintéressement égal à son éloquence, incapable de transiger avec le devoir? Sa seule présence était la condamnation de leur vie. Du jour où ils le virent, sa perte fut jurée. Quant à lui, il mesura d'un regard ferme l'étendue de sa tâche et se dévoua. Sa position faisait de Chrysostôme un réformateur, son courage allait en faire un martyr.

[1] Chrys., t. 3, p. 418.



CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Jean fait porter au pape le décret de son élection. — Il sollicite et obtient la réconciliation de l'Église d'Antioche avec l'Église romaine. — Il se met à son œuvre de réformateur avec un courage digne de lui. — Opposition des grands et du clergé. — Sympathies du peuple. — Double mission imposée alors à l'évêque. — Dévouement et immolations de Chrysostôme. — Confiance et affection témoignées à son troupeau. — Humilité profonde du saint pasteur. — Affluence autour de sa chaire. — Applaudissements de l'auditoire. — Efforts de l'orateur pour supprimer cet abus. — Éloquence et popularité de Chrysostôme. — Terreurs que lui inspire l'épiscopat. — Devoirs et périls de l'évêque. — Peu d'évêques seront sauvés. — Amour de Jean pour les âmes. — Espérances et découragements. — Interrogations à ses auditeurs. — Le pontife doit enseigner par les œuvres plus que par la parole. — Il doit être l'hostie et le modèle du peuple. — Charité et austérité de Chrysostôme. — Sa santé. — Sa manière de vivre. — Il mange seul. — Sévère simplicité de sa maison. — Réductions imposées à l'économe du clergé. — Désintéressement de Chrysostôme. — Olympiade pourvoit à son existence. — Oubli de lui-même. — Amour pour S. Paul. — Société intime de Jean. — Reproches de ses ennemis. — Tableau de l'amour divin. — Belles paroles sur l'amitié. — Serapion. — Lettre à Castus.

Avant de se séparer de Théophile et des prélats qui avaient concouru à sa consécration, Jean voulut donner à Flavien une nouvelle preuve de dévouement et de reconnaissance en le réconciliant avec l'église-mère et maîtresse, dans laquelle, *à cause de sa principauté principale*[1], ***doivent nécessairement être unies toutes les églises de l'univers.*** Le nouveau pontife avait à communiquer à l'évêque de Rome le décret de son élection[2]. Il crut le moment propice pour faire rentrer enfin les chefs des églises de Syrie dans la

[1] S. Irenæ., *adv. hœr.*, l. 3, c. 3.
[2] Pallad., dial., c. 4, p. 16.

communion de ceux d'Égypte et d'Occident dont ils étaient séparés au sujet de Mélèce et de Paulin. Nous avons exposé ailleurs l'origine et le caractère de ce schisme fatal. La mort de Mélèce d'abord, plus tard celle de Paulin, auraient dû y mettre un terme et ne firent que l'aggraver. Flavien, cédant à la plus malheureuse inspiration, avait accepté la succession de Mélèce, quand son devoir était de tout sacrifier à la charité; et Paulin, oubliant les canons, s'était donné le tort avant de mourir, d'ordonner tout seul, pour lui succéder, le prêtre Évagre. De nouveaux efforts tentés dans l'intérêt de la paix par le concile de Capoue, dont S. Ambroise était l'âme, demeurèrent sans résultat, et, il faut le dire, par l'entêtement de Flavien. Mandé, en effet, devant le concile en même temps que son rival, il refusa de se présenter, alléguant son grand âge et l'hiver. La vénérable assemblée, dont le bon vouloir était ainsi paralysé, offrit la communion à tous les évêques de l'Orient qui professaient la foi catholique, sans excepter ni Diodore de Tharse, ni Acace de Bérée, les principaux auteurs de l'élection de Flavien; et quant au différend entre celui-ci et Évagre, elle en commit l'examen et la décision à Théophile d'Alexandrie et aux autres évêques d'Égypte, comme aux plus propres à porter un jugement impartial dans cette cause; car, depuis la mort de Paulin, ils avaient gardé entre les deux partis une stricte neutralité[1].

Mais le vieux patriarche, qui, sous prétexte de la mauvaise saison, avait décliné l'autorité des Pères réunis à Capoue, récusa les juges qu'on lui donnait. Il voulait obliger les occidentaux à se transporter en Orient pour y tenir un nouveau concile. Cette prétention affligea profondément S. Ambroise. « Évagre, écrivait-il à Théophile, n'a pas sujet de se presser, et Flavien a sujet de craindre... Qu'ils

[1] S. Amb., *ep.* 56, t. 2, p. 1006 et 1007.

pardonnent l'un et l'autre à ma juste douleur; à cause d'eux, le monde entier est en proie au trouble, et ils sont sans pitié pour notre affliction.... Il faudra donc que des vieillards quittent leurs autels, s'exposent à mille fatigues, traversent les mers! Des hommes à qui leur pauvreté n'est pas à charge, seront réduits à implorer le secours des autres ou à voyager aux dépens des pauvres. Cependant Flavien seul se met au-dessus des lois, il ne vient pas quand nous venons tous; ni les ordres de l'empereur, ni l'assemblée des évêques ne le décident à comparaître.... Nous ne donnons pas pour cela gain de cause à Évagre, et nous voyons avec peine que chacun des deux compétiteurs s'appuie plutôt sur les défauts de l'ordination de son adversaire que sur la légitimité de la sienne. Presse donc encore Flavien, et que son refus, s'il y persiste, ne t'empêche pas de pourvoir au rétablissement de la paix... Au reste, nous pensons qu'il faut en référer à notre saint frère l'évêque de Rome, et je présume que ton jugement sera tel qu'il ne puisse lui déplaire. C'est le moyen d'établir une paix solide, si nous nous accordons tous dans ce que vous aurez décidé, et si la série de vos actes nous prouve que vous avez agi de manière à mériter l'approbation de l'Église romaine[1]. »

De son côté, S. Sirice suppliait Théodose de lui envoyer l'évêque d'Antioche, qui s'obstinait à repousser l'arbitrage de ses collègues. « Tu abats, lui écrivait-il, quiconque tente de te disputer la puissance temporelle dans ton empire, et tu laisses usurper la puissance spirituelle dans l'empire de Jésus-Christ! » Sur ses vives instances, l'empereur enjoignit à Flavien de se rendre auprès du pape, et reçut cette réponse: « Si l'on m'accuse d'avoir des sentiments contraires à l'orthodoxie ou de mener une vie indigne du sacerdoce, je consens

[1] S. Ambr., *ep.* 56, t. 2, p. 1006 et 1007.

à n'avoir d'autres juges que mes accusateurs. S'il ne s'agit que de mon siège, je ne conteste pas, je suis prêt à le céder à qui tu voudras[1]. » Une déplorable illusion aveuglait l'âme généreuse du saint vieillard. N'était-il pas évident qu'au lieu d'offrir sa démission au chef de l'état, qui n'avait pas à la recevoir et ne pouvait que la refuser, il devait la porter à Rome aux pieds du chef de l'Église ? Au moins se devait-il à lui-même d'accepter la sage médiation proposée par le concile de Capoue. Il ne fit ni l'un ni l'autre, et garda la chaire d'Antioche. Le schisme s'envenima. Les choses en étaient là, lorsque Jean, par le désir de mettre un terme à une situation déplorable et dont mieux que personne il avait pu apprécier les inconvénients, pria Théophile de s'unir à lui dans une démarche commune en faveur de Flavien. Les deux prélats choisirent, pour les représenter auprès du Saint-Siège, Acace, évêque de Bérée, et le vénérable Isidore d'Alexandrie. Quelques membres du clergé d'Antioche se joignirent à la députation qui devait porter au souverain pontife le décret de l'élection de Chrysostôme et négocier une réconciliation désirée de tous. Avant de descendre au tombeau, Sirice eut la double consolation de bénir de loin le grand évêque qui allait vaillamment déployer, sur le dôme même de Sainte-Sophie, le drapeau de la primauté romaine, et de faire rentrer enfin dans le giron de l'unité, sous le joug paternel de l'obéissance, cette vieille église d'Antioche, la fille aînée de S. Pierre. Parfaitement accueillis par le vicaire de Jésus-Christ, les députés obtinrent ce qu'ils demandaient, et, de retour en Syrie, Acace put remettre à son métropolitain les lettres de communion de l'Égypte et de l'Occident, surtout de l'Église-mère et de l'évêque des évêques[2]. Il est vrai que les dernières traces du schisme ne disparurent que plus tard; mais déjà l'intervention de

[1] Théod., l. 5, c. 23.
[2] Socr., l. 5, c. 15. — Sozom., l. 8, c. 3 — Théod., l. 5, c. 23.

Chrysostôme avait pour résultat d'amoindrir les tristes divisions de sa ville natale, et en calmant l'irritation des esprits, en attirant une foule de dissidents sous la houlette d'un seul pasteur, de préparer la grande réconciliation qui pouvait se faire attendre, mais qui ne pouvait plus ne pas avoir lieu.

Cependant le successeur de Nectaire s'était mis à l'œuvre avec l'ardeur intrépide de sa foi et la noble simplicité d'une âme qui n'a d'autre ambition que de remplir son devoir et de plaire à Dieu. Il avait à peine touché du doigt les plaies d'une aristocratie gangrénée, d'un clergé mondain et vénal, qu'à la froide réserve qui l'avait accueilli succéda la plus vive hostilité. Mais ce qui fâchait les uns était la consolation des autres. En voyant le généreux pasteur attaquer les injustices et les violences *avec la même indignation*, dit Sozomène, *que s'il en eût souffert lui-même* [1], les faibles et les petits n'en furent que plus disposés à l'aimer, et ils se serrèrent d'autant plus étroitement autour de lui que le nombre et la colère des mécontents paraissaient s'accroître. La population de Constantinople, plus mêlée, moins polie, plus corrompue peut-être que celle d'Antioche, n'était pas plus insensible à l'attrait d'une parole éloquente et surtout d'une vertu supérieure que rehaussaient à ses yeux les bassesses et les inimitiés qui l'entouraient. Dès le début de son ministère, Jean reçut d'elle les témoignages les plus éclatants de sympathie, auxquels il répondait par les nobles effusions d'un cœur dont les sentiments s'allument aux plus hautes sources de la charité. Dans une situation si délicate, entre la haine des grands et la faveur de la multitude, il ne s'écarta jamais de la ligne de conduite tracée dans l'Évangile par le divin modèle de tous les pasteurs, lorsque frappant à coups redoublés sur l'orgueil et l'hypocrisie des pharisiens, appelant à lui pour les consoler et

[1] Sozom., l. 8, c. 2.

les bénir les ignorants et les pauvres, il s'immolait avec le même amour au salut de tous. En s'élevant avec force contre les vices de la cour et des prêtres, Chrysostôme ne fut jamais leur ennemi, et de même, en s'occupant sans cesse du peuple avec le plus tendre intérêt, il n'en fut jamais le flatteur.

Il y avait alors pour un évêque, à Constantinople surtout, une double mission à remplir. L'une, qui est l'essence même de l'épiscopat, consistait à veiller sur le dépôt sacré de l'enseignement, à maintenir à sa hauteur le niveau de la discipline, à guider le clergé par la parole et l'exemple dans sa voie difficile et semée de périls, à combattre avec un zèle éclairé et infatigable les misères physiques et morales du peuple, à répandre, en même temps que les bénédictions du Ciel, les dons et les consolations de la charité, à continuer l'œuvre divine de Jésus-Christ, l'œuvre de la rédemption, de la sanctification, de la glorification des âmes. L'autre, moins spirituelle, plus politique, était toute aussi délicate. L'esclavage, en effet, et le Césarisme occupaient toujours les deux pôles de la société; et, bien que l'Évangile eût profondément modifié cet état de choses, qu'il eût adouci le sort des esclaves, brisé bien des chaînes, pénétré les lois d'un esprit nouveau, forcé le despotisme à se redouter lui-même, que d'abus encore et d'arbitraire d'une part, que d'oppression et de souffrances de l'autre! Pendant que le prince, ne connaissant d'autre règle que sa volonté, se posait comme le maître de la fortune et de la vie de ses administrés, des valets décorés de noms pompeux, et toujours insatiables d'or, quoiqu'ils en fussent gorgés, s'acharnaient sur le peuple pour lui tirer son dernier sou, et le peuple rongé par l'usure, accablé d'impôts, assailli par les barbares, livré comme une vile proie à une multitude de tyrans subalternes, sans travail, sans pain, traînait dans la misère et l'abaissement une vie désespérée. Mais il avait entendu, il voyait à l'œuvre les pontifes de

l'Évangile, et ses regards se tournaient vers eux. Les ministres d'un Dieu fait homme, d'un Dieu né dans une étable, mort sur une croix, n'étaient-ils pas les défenseurs nés, les protecteurs naturels des faibles, des malheureux, des opprimés, de tous les déshérités d'ici-bas? Seuls ils s'approchaient du pauvre dans sa détresse; seuls ils parlaient aux petits de justice, d'espérance et de liberté. Quelques-uns parmi eux faillirent peut-être à leur tâche; mais presque tous se dévouèrent sans réserve à la grande cause du peuple, inséparable dans leur cœur de la cause de Jésus-Christ. On les vit se placer entre le maître et les esclaves, entre le pouvoir et les sujets, réconforter les uns, désarmer les autres, plaider les intérêts de ceux-ci, combattre les prétentions de ceux-là, arracher ses victimes au despotisme, le contraindre à reculer devant leurs saintes menaces, à courber la tête sous une autorité plus haute que toutes celles d'ici-bas. Par eux, César, qui, au dire d'un apologiste, ne pouvait être chrétien [1], était devenu Théodose.

Chrysostôme était de cette noble famille des S. Ambroise, des S. Basile, des S. Martin. Il savait quel rôle périlleux et sublime lui imposait ce titre d'évêque tant redouté de sa modestie, et il apportait à l'accomplissement de sa double mission une âme grande et forte, un courage invincible, la plus complète abnégation de lui-même, une charité aussi ardente que sa foi, une pitié secourable et tendre qu'on sentait vibrer dans chaque mot sorti de sa bouche, un dévouement prêt à tout donner, même la vie. Pontife de Dieu, ou hostie du peuple, à ses yeux c'était tout un. Du jour de sa consécration, il se regarda comme la chose des autres; dérober une pensée, un instant à son peuple, lui eût paru une grave infidélité. Comme l'illustre évêque de Milan [2], il tenait sa porte toujours ouverte, et tous, à toute

[1] Tertull., Apol.
[2] S. Aug., Confess., l. 6, c. 3.

heure, pouvaient l'aborder sans être annoncés, l'entretenir de leurs peines, réclamer ses conseils, l'interroger même et sur ses actes et sur ses discours [1]. L'évêque n'a pas de plus haut privilège, selon lui, que d'être le serviteur de tout son troupeau [2]. Ainsi l'avait-il prêché à Antioche, ainsi l'avait-il écrit dans un livre immortel. Cet idéal du sacerdoce chrétien, dont à une autre époque il essayait de retracer d'une main émue et tremblante la grandeur et la beauté, il s'efforce maintenant de l'atteindre par ses vertus, de le réaliser dans sa vie. Il ne voit dans sa dignité pontificale qu'un esclavage aimé, et, comme un esclave à son maître, il rend compte au peuple de ses desseins, de ses travaux, de l'emploi d'une existence qu'il lui a consacrée [3]. Une sincère humilité, une charité ravissante respirent dans son langage, quand il demande à ses auditeurs l'appui de leurs prières et la grâce qu'on ne lui laisse passer aucune faute sans l'avertir.

« Combien n'est-ce pas au-dessus de ma bassesse, s'écrie-t-il, de prier pour une population si nombreuse? J'ose à peine intercéder pour moi, comment le faire pour vous? Ceux dont la vie est sans reproches peuvent obtenir de Dieu qu'il soit propice à leurs frères.... Mais quand, soi-même, on offense le Seigneur, peut-on l'implorer pour les autres? Cependant, parce que j'ai pour vous des entrailles de père et que la charité ose tout, j'aime, soit à l'église, soit chez moi, à répandre des prières pour le salut de vos âmes et de vos corps. Rien ne convient mieux à un pontife que de supplier en faveur de son peuple. Si Job faisait tant de choses pour ses enfants selon la chair, combien plus devons-nous faire pour nos enfants spirituels!

» Mais pourquoi parlé-je ainsi? Par la raison que, si

[1] Chrys., *hom.* 4, *in* II. *ad Thessal.*, t. 11, p. 535.
[2] *Id.*, *hom. de anath.*, t. 1, p. 695.
[3] *Id.*, t. 3, p. 411.

nous prions pour vous, nous si fort au-dessous de la grandeur de notre ministère, il est bien juste qu'à votre tour vous intercédiez pour nous. Qu'un seul prie pour tous, ce n'est pas peu présomptueux; mais que tous prient pour un seul, rien de plus simple. Dans la prière commune, en effet, chacun compte, non sur sa propre vertu, mais sur le nombre et l'unanimité que Dieu considère beaucoup. *Là,* dit le Seigneur, *où deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux* [1]. Et s'il daigne se trouver dans une réunion de deux ou trois, peut-il refuser de se trouver avec nous? Donc, soutenons-nous l'un l'autre; par la charité, formons un faisceau; que personne ne nous divise. Si quelqu'un de vous se croit offensé, s'il croit avoir à se plaindre de son prochain ou de moi, qu'il ne garde pas ses griefs au fond de son cœur. Je vous demande cette grâce de venir à moi, de m'interroger, d'écouter mes explications.... De deux choses l'une : ou je me justifierai à vos yeux, ou, convaincu d'avoir tort, je vous demanderai pardon, bien décidé d'ailleurs à ne pas retomber dans la même faute. Dans cette manière d'agir, il y a avantage pour vous autant que pour moi. Car peut-être m'accusez-vous sans motifs, et il vous suffira de connaître la vérité pour changer d'avis; de mon côté, ayant péché sans le savoir, je me corrigerai... Il est impossible qu'un homme chargé de tant de sollicitudes ne soit en défaut sur beaucoup de choses, ne fût-ce que parce qu'il en ignore beaucoup; car, si vous qui n'avez à vous occuper que de votre femme, de vos enfants, de vos serviteurs plus ou moins nombreux, vous faites mal, sans le vouloir, en une foule de points, que doit-ce être de nous à la tête d'un peuple si nombreux? Et cependant qu'il vous rende plus nombreux encore, qu'il vous bénisse grands et petits, et quoiqu'une plus forte multitude soit un plus

[1] Math., 18.

fort souci, nous ne cessons de demander au Seigneur qu'il augmente notre souci, et que cette multitude s'accroisse et devienne immense. Un père, bien qu'une famille considérable soit pour lui un fardeau, ne veut perdre aucun de ses enfants. Tout est égal entre vous et moi; nous puisons aux mêmes sources les mêmes biens. Je n'ai pas au banquet sacré une part plus grande, vous ne l'avez pas plus petite. Si la première place m'y est donnée, qu'importe? A la table du père de famille, l'aîné des fils est servi avant les autres, sans avoir pour cela aucun avantage sur eux. Oui, toutes choses sont égales entre nous, et *la vie salutaire, celle qui réunit nos âmes, nous est donnée aux uns et aux autres avec le même respect* [1]. Brebis d'un seul et même pasteur, nous avons reçu le même baptême et le même esprit, nous aspirons au même royaume, nous sommes au même titre frères de Jésus-Christ. Tout nous est commun; si je l'emporte sur vous en quelque chose, c'est par les soucis, par les travaux, par les sollicitudes, par les douleurs que j'éprouve à cause de vous; mais rien n'est doux comme ces douleurs. Une mère, s'il s'agit de son fils, quelque peine qu'il lui donne, aime cette peine; ses sollicitudes sont pour elle un plaisir, car les sollicitudes, amères en elles-mêmes, ont un grand charme quand c'est un fils qui en est l'objet. J'ai engendré un grand nombre de vous; mais, si dans l'ordre de la nature la douleur cesse avec l'enfantement, ici elle continue et doit durer jusqu'au dernier soupir, de peur que, même après l'enfantement, il n'y ait encore avortement, et je me plais à cette douleur. Ceux-là même qu'un autre a engendrés, me causent le même souci, les mêmes souffrances; car la source de notre paternité n'est pas en nous, elle est toute dans la grâce de

[1] Ἡ σωτήριος καὶ ἡ συνέχουσα τὰς ψύχας ἡμῶν ζωὴ μετὰ τῆς αὐτῆς τιμῆς ἑκατέροις δίδοται.

Dieu ; c'est pourquoi, engendrés par moi ou non, on ne se trompe pas en vous appelant mes enfants. Pensez à cela, et tendez-moi la main, afin que vous soyez ma gloire et que je sois la vôtre au jour de notre Seigneur Jésus-Christ [1]. »

Ces nobles paroles, empreintes de tant de modestie et de bonté, ne pouvaient être accueillies avec indifférence. L'orateur avait beau revenir fréquemment sur les mêmes sujets, l'auditoire se montrait plus empressé et plus attentif à chaque discours. Les hérétiques, les païens eux-mêmes accouraient l'entendre. « Il y avait chaque jour autour de lui, dit Sozomène, un merveilleux concours de personnes de toute condition, dont les uns souhaitaient de bonne foi de s'instruire et les autres ne cherchaient qu'à le tenter. Il les gagnait tous par le charme de ses paroles, et leur persuadait tout ce qu'il voulait [2]. » Bientôt la foule devint si pressée autour de l'ambon, quand il devait parler, que, pour éviter des accidents, il dut transporter sa tribune dans le jubé des lecteurs, au milieu de l'église, d'où sa voix arrivait facilement dans toutes les parties de l'enceinte [3]. A Constantinople, comme à Antioche, les applaudissements interrompaient souvent l'orateur. Il fait de vains efforts pour empêcher ces marques bruyantes d'approbation, dont il est touché quelquefois, mais qu'il ne cesse de regretter et de condamner.

« Croyez-moi, dit-il, au moment où vous applaudissez, je sens trop que je suis homme; pourquoi ne le dirais-je pas? Je me réjouis, je suis trop heureux; mais, lorsque rentré chez moi, je songe que le peu de bien attaché à ma parole a fait naufrage dans ce tumulte, je gémis, je me désole, je verse des larmes; il me semble que tous mes

[1] Chrys., *hom.* 4, *in* II. *ad Thessal.*, t. 11, p. 534.
[2] Sozom., l. 8, c. 5.
[3] Voir la lettre *R* à la fin du volume.

efforts ont été perdus, et je me dis : A quoi bon mes sueurs, puisque mon auditoire ne veut tirer aucun profit de mes discours? J'ai pensé souvent à porter une loi pour empêcher les applaudissements et vous imposer pendant la prédication un silence religieux. Écoutez-moi tranquillement, je vous en conjure; et, s'il vous plait, réglons dès aujourd'hui que nul dans l'auditoire ne se permettra plus d'interrompre l'orateur. Admirez en silence si vous voulez admirer, personne ne s'y oppose; mais appliquez-vous à retenir ce que vous aurez entendu. — Vous applaudissez de nouveau! Et pourquoi? Je propose un règlement contre cet abus, et vous ne savez pas être attentif jusqu'au bout! — Faites ce que je demande, et vous trouverez ici une source de biens, une école de sagesse. Les philosophes du paganisme dissertaient devant leurs disciples qui écoutaient sans applaudir. Les apôtres prêchaient, et nous ne lisons nulle part qu'on les interrompît par de tumultueuses approbations. Il y aura avantage pour tous à sanctionner entre nous la résolution de ne plus écouter, de ne plus parler que dans un profond silence. Quand même vous garderiez, en sortant d'ici, après ce bruit, le souvenir de ce que nous avons dit, cette manière de nous louer serait toujours plus funeste qu'utile. Je n'insiste pas plus long-temps, de peur qu'on ne m'accuse de rusticité. Mais puisqu'il n'y a en tout cela qu'inconvénients, faisons-les disparaître, supprimons ces transports d'une joie indécente. Jésus-Christ parla au peuple sur la montagne, et nulle acclamation ne fut entendue pendant qu'il parlait. Je ne fais aucun tort à ceux qui voudraient applaudir, je leur fournis l'occasion d'admirer davantage. N'est-ce pas mieux, après avoir imprimé le discours dans sa mémoire, d'y applaudir sans cesse, et dans sa maison et sur la place publique, que de rentrer chez soi, après avoir tout oublié, sans savoir pourquoi l'on a applaudi? L'auditeur, dans ce dernier cas,

ne se rend-il pas ridicule? Peut-on le prendre pour autre chose qu'un adulateur ou un moqueur? Il déclare que l'orateur a bien parlé, et il ne peut redire une pensée de l'orateur! N'est-ce pas pure flatterie? Qu'après avoir entendu des joueurs de luth ou des acteurs tragiques, on soit incapable de répéter leurs chants ou leurs rôles, cela se comprend; mais quand il s'agit, non de musique et de déclamation, mais d'idées et de sentiments dont il est facile de rendre compte, comment ne serait-il pas blâmable celui qui ne peut expliquer le motif qui l'a porté à applaudir? Rien ne sied mieux à l'église que le silence et la modestie. Le bruit et les acclamations sont dignes du théâtre, des bains, de la place publique, des cérémonies profanes. L'exposition de nos dogmes demande le calme, le recueillement, un port paisible à l'abri des flots. Songez à cela, je vous en prie, je vous en supplie. J'essaie de tous les moyens pour procurer le bien de vos âmes. Or, celui que je vous propose est d'autant moins à dédaigner, que nous y trouverons, vous et moi, un égal profit. Moi, je serai préservé de rabaisser mon ministère, de courir après la vaine gloire; au lieu de choses agréables je dirai des choses utiles; au lieu de m'arrêter à l'harmonie et à l'élégance des mots, je ne songerai qu'à la force des pensées. Entrez dans l'atelier d'un peintre, et remarquez quel silence y règne. Qu'il en soit de même ici. Et nous aussi, nous sommes peintres, nous retraçons d'augustes images avec des couleurs qui ne sont pas faites pour des portraits ordinaires — Eh quoi! vous applaudissez toujours! Est-ce donc bien difficile de ne pas faire une chose qui ne vient pas de la nature, mais de l'habitude seulement? — Notre pinceau, c'est la langue; l'artiste qui dirige l'ouvrage, c'est l'Esprit-Saint. Dites: Ce tumulte a-t-il lieu pendant la célébration des mystères? Quand nous donnons le baptême, quand nous accomplissons une fonction sacrée, est-ce que tout n'est pas calme et silence

autour de nous? Le silence est une des beautés du Ciel! Avec une tenue comme la nôtre, faut-il s'étonner que les Gentils nous reprochent de faire tout par ostentation? Que l'abus des applaudissements cesse, et l'on verra s'éteindre l'ambition des premières places. Quant à celui qui aime les louanges, il les recueillera après son discours par les résultats qu'il aura produits. Je vous en prie de nouveau, établissons cette règle, et ne faisons plus rien que pour la gloire de Dieu et pour obtenir la miséricorde et la grâce de son Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ[1]. »

Cette ambition d'éclat et de puissance que Jean signale avec amertume, et qui déjà sous les yeux mêmes des Athanase, des Martin, des Augustin, des Jérôme, faisait tant de mal à l'Église, n'approcha jamais de son cœur. Aimé, adoré du peuple, il eut pour lui la charité la plus tendre, jamais de complaisance ni de faiblesse. Sa popularité, qui lui resta fidèle jusqu'à la mort, était la conséquence légitime de son dévouement sincère et pur à la cause des faibles et des petits, non le résultat d'un calcul ni le prix d'un sacrifice. La courtiser, même par une parole d'adulation, lui eût paru indigne et vil. Amant jaloux et passionné de la vérité, il repoussait tout artifice de langage comme une profanation de son amour. L'abandon de son talent en rehaussait la beauté. Il ne préparait ses discours que par un pieux respect pour la parole divine, pour se précautionner contre l'essor de sa pensée, pour garder invariablement le niveau de son auditoire. Mais la magnificence de sa nature trompait quelquefois l'humilité de ses intentions. D'ailleurs, tout s'ennoblissait sur ses lèvres; l'écho de son cœur donnait aux plus simples paroles sorties de sa bouche une haute sonorité. Il avait beau se voiler la face, comme

[1] Chrys., *hom.* 30, *in Act.*, t. 9, p. 239.

Moïse, son génie contenu éclatait malgré lui. Une atmosphère lumineuse entourait sa tribune ; on aimait à s'y plonger, on en sortait à regret. L'éloquence était à cet homme ce que sont au soleil ses rayons ; mais, comme l'astre qui vivifie en éclairant, elle répandait plus de chaleur et de fécondité que de splendeur.

Du reste, le pasteur était plus admirable que l'orateur. L'homme qui, jeune encore, avait montré, dans son beau Dialogue *sur le Sacerdoce*, un sentiment si profond de la dignité et des devoirs de l'évêque, devait comprendre mieux que personne tout ce qu'il y avait à déployer de sagesse, à dépenser d'amour, à s'imposer d'holocaustes, dans ce gouvernement spirituel, le plus délicat de tous, où il s'agit, non de protéger ou d'équilibrer des droits et des intérêts, mais d'éclairer, de nourrir, de guider, de sauver des âmes, de les disputer à l'erreur et au vice, à ce double abyme d'orgueil et de volupté où les pousse un fatal vertige, pour les élever, à force de victoires remportées sur elles-mêmes, à la hauteur de leur destinée immortelle ; gouvernement modeste, inaperçu, sans prestige, qui suppose dans celui qui en est investi, non le génie ni la force, mais la sainteté, et avec une grande habilité à connaître et à manier les esprits, une charité prête, comme celle de Jésus-Christ, à tout souffrir et à tout donner. Chrysostôme n'avait cessé d'approfondir ces idées, et déjà il les exprimait énergiquement sur la chaire d'Antioche, en retraçant les ennuis et les périls de l'épiscopat, qu'il croyait avoir conjurés pour toujours.

« Je ne puis, s'écriait-il, considérer sans étonnement ceux qui ambitionnent ce lourd fardeau. Malheureusement tu ne sais pas quelle est la chose que tu désires ! Homme privé et obscur, tu commettrais des milliers de fautes, que tu n'aurais à rendre compte que d'une seule âme, tu ne serais puni que pour elle seule ; mais, élevé si haut, de

combien de têtes n'as-tu pas à répondre devant Dieu! Écoute ce que dit S. Paul : *Obéissez à vos supérieurs et soyez-leur soumis, parce qu'ils veillent pour vos âmes, comme étant obligés d'en rendre compte* [1].—La dignité, le commandement t'attirent? — Quel plaisir s'attache-t-il donc à une pareille dignité? Je ne saurais le comprendre. Non, la charge d'un évêque n'est pas une principauté; car il est au pouvoir de ses subordonnés d'obéir ou de ne pas obéir. Et, à tout prendre, arriver à l'épiscopat ce n'est pas arriver à la domination, c'est devenir le serviteur d'une multitude de maîtres qui veulent et disent les choses les plus contraires. Ce que l'un approuve, l'autre le blâme; ce que l'un admet, l'autre le repousse. Discerner sûrement qui il faut écouter, à qui il faut céder, est tout-à-fait impossible. Un esclave, acheté à prix d'argent, s'impatiente contre le maître dont les ordres sont opposés entre eux; toi, lorsque tant de maîtres t'imposent leurs volontés contradictoires, tu ne peux t'en plaindre sans armer aussitôt contre toi les langues de tous. Et voilà ce que tu appelles dignité, puissance, principauté! Un évêque demande qu'on lui apporte de l'argent? Non-seulement on refuse d'accéder à ses vœux, mais on justifie le refus par les accusations les plus indignes. —C'est un voleur, dit-on, il dévore, il absorbe le bien des pauvres. — Cessez de calomnier vos évêques. Jusques à quand tiendrez-vous de pareils discours? Vous ne voulez pas leur venir en aide: personne ne vous contraint. Mais pourquoi répondre par des injures à qui n'emploie vis-à-vis de vous que la persuasion et le conseil? Quelqu'un est-il dans le besoin: s'adresse-t-il à l'évêque, si celui-ci ne lui tend aussitôt une main pleine d'or, soit qu'il ne le puisse point, soit que d'autres affaires le réclament ailleurs, crime irrémissible, les plus noires imputations pleuvront sur lui.

[1] *Hebr.*, c. 13, 17.

Étrange principauté ? Et, certes, le prélat ne peut se venger contre ses propres enfants. De même que nous ne prenons pas le glaive pour déchirer nos entrailles quand elles nous causent de vives douleurs, ainsi, lorsque nos inférieurs nous affligent par leurs propos insultants, nous n'avons pas la liberté d'en tirer vengeance, car ce serait trop éloigné de l'affection paternelle que nous leur devons, mais nous sommes contraints de nous résigner à ces outrages, jusqu'à ce que l'on revienne vis-à-vis de nous à de meilleurs sentiments. Une fois qu'un serviteur a rempli les ordres de son maître, il demeure libre de ses actions. Il n'en est pas ainsi de l'évêque qu'on tiraille dans tous les sens, de qui on exige mille choses au-dessus de ses forces. S'il n'a pas le don de la parole, on murmure contre lui ; s'il parle bien, on l'accuse de vaine gloire. S'il ne ressuscite pas les morts, c'est un homme de nulle valeur. Celui-là, dit-on, est un saint, celui-ci est loin de l'être. Donne-t-il à son corps la nourriture nécessaire, nouveaux reproches. Va-t-il au bain, les insultes l'y poursuivent. Il ne mérite pas de jouir de la lumière du jour. Il mange, il boit, il se baigne, il s'habille, il s'occupe de sa maison comme moi, pourquoi donc est-il placé au-dessus de moi ? Il a des valets qui le servent, il se fait porter sur un âne, en quoi m'est-il supérieur ? Comment ! vous voulez qu'il n'ait personne pour le servir, vous voulez qu'il allume lui-même son feu, qu'il coupe son bois, qu'il porte son eau, qu'il aille de sa personne au marché ! Ne serait-ce pas honteux ? Les apôtres, ces hommes si saints, ont pensé que celui qui est consacré au ministère de la parole devait s'abstenir même du soin des veuves, comme d'une chose au-dessous de lui ; et vous condamnez votre évêque à remplir les fonctions de valet ? Mais pourquoi ne faites-vous pas vous-mêmes ce que vous exigez de lui [1] ?.... Un évêque a

[1] Chrys., *hom.* 1, *in ep. ad Tit.*, t. 11, p. 734.

plus besoin de prières que le commun des chrétiens, car il est entouré de plus de difficultés, il est exposé à plus de périls. Plus sa dignité est grande, plus elle est redoutable. Une seule bonne action peut le porter au faîte des cieux, une seule faute peut le précipiter dans l'abyme. Pour ne parler que de ce qui a lieu tous les jours, si, par amitié ou par tout autre motif, vous faites arriver à l'épiscopat un homme indigne et qu'il reçoive le gouvernement spirituel d'une grande ville, quels feux n'attirera pas sur vous une telle promotion? Non-seulement vous êtes responsables devant Dieu des âmes que le misérable prélat perdra par défaut de vertu, mais de tous les actes dont il se rendra coupable. Celui qui n'était pas pieux avant son élévation, le sera moins encore après, et c'est beaucoup, s'il avait déjà de la piété, qu'il la conserve quand vous l'aurez chargé du fardeau de l'épiscopat; car c'est alors que la vanité, l'orgueil, l'amour de l'argent, l'attaqueront avec d'autant plus de force que son rang lui donnera plus de facilité pour satisfaire ses passions.... Si scandaliser une seule âme est un si grand crime qu'il vaudrait mieux s'attacher une pierre au cou et se jeter dans la mer, quel supplice ne doit pas attendre l'homme qui scandalise des cités entières, de nombreuses populations, une foule d'âmes, des femmes et des enfants, des pauvres et des riches, la ville où il réside et celles qui en dépendent? Vous diriez trois fois plus, que vous n'avez rien dit encore: tant un tel personnage est coupable, tant est grand le compte qu'il doit à la justice éternelle! La grâce et la paix de Dieu sont donc indispensables à l'évêque; et, s'il veut gouverner son peuple sans ce divin appui, il ne fera que perdre tout. Car, quelque expérience qu'il ait de la navigation, s'il ne tient ce céleste gouvernail de la grâce et de la paix de Dieu, et le vaisseau qu'il conduit et tous ceux qui le montent sombreront avec lui [1]. »

[1] Chrys., *hom.* 1, *in ep. ad Tit.*, t. 11, p. 733.

Cette pieuse terreur de l'épiscopat que Jean veut inspirer à ses frères dans le sacerdoce, il l'éprouvait sincèrement lui-même. De quel trouble il fut saisi, lorsque, enlevé d'Antioche, traîné comme un captif à Byzance, il vit tous les yeux se tourner vers lui et l'estime universelle le menacer de cette dignité qu'il trouvait si périlleuse et si haute! D'autres s'y étaient dérobés en fuyant au désert, en se calomniant eux-mêmes; lui qu'un pieux stratagème avait autrefois sauvé, il était contraint maintenant d'incliner la tête sous le fardeau. Rien ne pouvait masquer à ses yeux les difficultés et les orages de sa nouvelle position, de cette route étroite et glissante qu'il avait à gravir en présence d'un pouvoir sans conscience et sans frein, au milieu d'un clergé hostile et mauvais, au terme de laquelle il entrevoyait déja l'exil, et peut-être le martyre. Quelle amère et triste conviction dans ces paroles :

« Je ne m'adresse pas à tout le monde, mais seulement à ceux qui briguent l'épiscopat. Si tu crois que c'est Dieu qui a présidé à l'élection, ne t'emporte pas contre le résultat qu'elle donne, car ce serait t'emporter contre Dieu même. C'est lui qui a élu; te fâcher de ce qu'il a fait, c'est imiter Caïn, qui, au lieu de se soumettre avec componction au jugement du Ciel, ne vit qu'avec douleur la préférence accordée à l'offrande de son frère. Mais il ne s'agit point de cela; ce que je veux dire, c'est que Dieu conduit les élections de la manière la plus utile. Il se peut que tes mœurs soient plus modestes que celles d'un autre, sans que pour cela tu sois plus propre à l'épiscopat. Je suppose ta vie sans reproche, parfaitement digne, il faut quelque chose de plus dans l'Église..... Si cela cause parmi nous de tristes dissidences, je vous en dirai la raison : c'est parce qu'on voit dans l'épiscopat, non la charge de guider et de protéger ses frères, mais la source du repos et de la considération. L'évêque appartient à tous; il porte les fardeaux de tous.

Aux autres, on pardonne leur emportement; à lui, rien. On excuse les péchés des autres; pour lui, on est sans pitié. Si tu songeais à cela, aurais-tu pour cette dignité tant d'empressement? L'évêque est exposé aux langues de tous, aux jugements de tous, sages et insensés. De continuels soucis le dévorent jour et nuit. Il est en proie à la haine et à l'envie. Ne me parlez pas de ces prélats dont la seule affaire est de plaire au monde, qui désirent dormir à leur aise, comme s'ils n'avaient pris l'épiscopat que pour se reposer. Il n'est pas question de ceux-là, mais de ceux qui veillent pour vos âmes et qui préfèrent à tout le salut des peuples qui leur sont confiés. Dites : si le père d'une famille de dix enfants, qui habitent avec lui sous le même toit, est condamné à vivre dans une continuelle sollicitude, que doit-ce être d'un évêque qui compte tant de personnes dépendantes de son autorité, sans être sous sa main ni partager sa demeure? — Mais, diras-tu, il est honoré! — Honneurs, en effet, bien dignes d'envie! Le dernier des hommes l'insulte sur la place publique! — Pourquoi ne lui ferme-t-il pas la bouche? — Beau procédé, à coup sûr; mais ce n'est pas l'affaire d'un évêque! D'autre part, s'il ne répand ses aumônes sur tous, travailleurs ou oisifs, mille accusations fondent sur lui, nul n'hésite à le blâmer, à le calomnier. Quand il s'agit d'un magistrat, on est retenu par la peur; quand il s'agit d'un évêque, rien n'arrête, car la crainte de Dieu est impuissante sur de telles gens. Qui pourrait dire, d'ailleurs, le souci que donnent la prédication et les ordinations? Ou je suis un homme sans intelligence, sans valeur aucune, ou les choses se passent comme je dis. L'âme d'un évêque est comme un navire battu des flots. Il est assailli de toutes parts, par ses amis, par ses ennemis, par ses proches, par les étrangers. Certes, l'empereur a l'univers à gouverner, l'évêque une seule ville; et cependant, entre les sollicitudes de celui-ci et les soucis de celui-là, il

y a même différence qu'entre les tempêtes d'une mer furieuse et l'eau paisible d'un fleuve. L'empereur est aidé par une foule de ministres, et tout est réglé par les lois; l'évêque ne peut rien commander d'une manière absolue. S'il est ferme, on le trouve dur; s'il est bon, on l'accuse de faiblesse. Il faut qu'il fasse marcher de pair la force et la douceur, afin de n'encourir ni la haine ni le mépris. Mais les affaires le surprennent. Que de personnes il est obligé d'offenser, bon gré, mal gré! Que de reproches à adresser, quoiqu'il lui en coûte! Je ne parle que conformément à ma conviction: je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'évêques sauvés; je pense, au contraire, que le plus grand nombre se perd[1]. La raison en est que l'épiscopat exige une grande âme. Arraché souvent et par l'exigence même de ses devoirs à ses habitudes, l'évêque a besoin d'une infinité d'yeux toujours ouverts. Ne vois-tu pas quelles qualités éminentes lui sont nécessaires? Il faut qu'il excelle dans la doctrine, qu'il pratique la patience, qu'il garde inaltérable le dépôt de la foi; et combien tout cela est mal aisé! Les péchés des autres lui sont imputés. Qu'ai-je besoin d'ajouter autre chose? Qu'un seul parmi ceux qu'il gouverne meure sans être baptisé, c'est assez pour compromettre le salut du prélat; car la perte d'une seule âme est un malheur au-dessus de toute expression. Et, en effet, si le salut d'une âme est une chose si précieuse, que, pour l'obtenir, le Fils de Dieu se soit fait homme, qu'il ait tant souffert, pensez combien la perte de cette âme doit mériter de châtiments. Un homme qui en fait périr un autre est condamné à mort; à plus forte raison celui par qui une âme périt. Et ne me dites pas que c'est la faute d'un prêtre ou d'un diacre, car leur faute retombe sur celui qui les a ordonnés... Si l'on

[1] Οὐκ οἶμαι εἶναι πολλοὺς ἐν τοῖς ἱερεῦσι τοὺς σωζομένους, ἀλλὰ πολλῷ πλείους τοὺς ἀπολλυμένους.

considérait, dans la plénitude du sacerdoce, la charge et les soucis qu'elle impose, on l'ambitionnerait bien moins. Mais aujourd'hui on la regarde, on la brigue comme une magistrature séculière. Pour briller devant les hommes, nous nous perdons devant Dieu. Et cependant cet honneur convoité, qu'il est peu de chose! Quand tu seras tenté d'aspirer à l'épiscopat, mets en regard, d'un côté, la pensée de l'enfer, le compte que tu auras à rendre, et, de l'autre, le bonheur d'une vie sans embarras et sans responsabilité [1]. »

Ce langage, qui revient souvent dans la bouche de Chrysostôme, prouve du moins avec quelle appréhension il envisageait l'épiscopat. Nul, certes, n'en était plus digne que lui. Entre les pontifes de Jésus-Christ, d'autres l'ont surpassé par la science, par le génie, par l'habileté; aucun n'a montré une vie plus pure, un courage plus ferme, une charité plus féconde, un dévouement plus complet à l'Église et au peuple, aucun n'a possédé dans un plus haut degré les grandes qualités qui font les apôtres et les évêques. Et cependant, il tremble sans cesse devant le fardeau sacré qu'il porte si noblement, il implore sans cesse les prières de ses auditeurs pour lesquels il se croit indigne d'en offrir [2]. « Ayez pitié de notre faiblesse, leur dit-il, soutenez nos mains, ouvrez notre bouche, ne nous privez pas de votre aide par une modestie exagérée. Nous avons besoin de votre intercession si puissante quand elle est unanime, et, nous en sommes sûrs, si vous l'accordez à notre faiblesse, tout ira bien pour nous. Combien, en effet, parmi ceux que nous avons la charge de gouverner sont plus agréables à Dieu que celui qui les gouverne [3] ! » De là, ce zèle infatigable que ne découragent ni l'insuccès, ni l'ingratitude,

[1] Chrys., *hom.* 3, *in Act.*, t. 9, p. 28, etc.
[2] *Id.*, t. 11, p. 504, 534.
[3] *Id.*, *ibid.*

ni l'injustice, et qui a toujours peur de rester au-dessous de sa tâche.

Chrysostôme portait dans son cœur, en faveur des âmes confiées à ses soins, d'inépuisables trésors d'affection. Son éloquence, en grande partie, venait de là. Il n'eût pas reçu du Ciel le génie de la parole, que la sienne n'eût pas été moins puissante. La richesse même de son langage tenait à l'abandon de sa charité autant qu'à la splendeur de son talent. Il était éloquent parce qu'il était saint et qu'il aimait comme savent aimer les saints. Du reste, il prêchait pour une poignée d'auditeurs comme pour une assemblée imposante, et sans antre but que de consoler, d'améliorer, d'instruire, de fortifier dans les cœurs le sentiment de l'Évangile. Souvent, après avoir parlé du haut de la chaire, il descendait au milieu des fidèles et parcourait leurs rangs, continuant la prédication sous une autre forme et s'assurant par des questions individuelles qu'il avait été écouté et compris [1]. Quelquefois, pour rendre l'auditoire plus attentif, il le menace de ses interrogations. « Je vous prendrai à l'improviste, leur dit-il; quand j'apercevrai que quelques-uns d'entre vous sont distraits, j'irai à eux et les interrogerai. Vous êtes avertis de ce que je veux faire: quand le ferai-je? Je ne dois pas vous le dire: aujourd'hui, peut-être demain, peut-être dans vingt ou trente jours. De même que Dieu nous laisse dans une complète ignorance du moment de notre mort, pour que cette attente incertaine nous tienne dans une perpétuelle vigilance, ainsi l'incertitude du jour où vous serez interrogés vous rendra continuellement attentifs [2]. »

Comme il le disait quelquefois, son troupeau était sa famille; il lui tenait lieu de tout ici-bas, et jamais père ne fut absorbé par l'intérêt et l'affection de ses enfants, autant qu'il l'était par l'intérêt et le salut de ces âmes aimées et

[1] Chrys., *in ep. ad Hebræos, hom.* 4, n. 1, t. 12, p. 38.
[2] *Id., ibid.*

bénies qu'il avait à gouverner dans les voies de Dieu, auxquelles il s'était donné sans partage. Sa pensée, ses sollicitudes, son cœur, tout était là. Constatait-il un progrès moral, la défaite d'un vice ou d'un préjugé, avait-il réussi à ramener une âme, une seule âme à la vertu et à Dieu, sa joie s'épanchait publiquement en douces effusions dans le sein de son auditoire, il était heureux. « L'empereur, disait-il, est moins satisfait de sa puissance que moi de vos vertus. Il reviendrait de l'armée vainqueur de ses ennemis, portant au-dessus de son diadème les couronnes symboliques de la victoire, il aurait moins de joie de ses triomphes que j'en ai de vos progrès [1]. » Mais rien n'égalait la tristesse du pasteur quand il apprenait la chute d'une brebis. Il croyait son salut attaché à celui des autres, et se reprochait leurs égarements comme son propre crime, comme s'il eût été coupable des fautes de tous. « Je voudrais qu'il me fût possible, disait-il, de vous mettre mon cœur sous les yeux..... Rien ne m'est plus cher que vous, pas même la lumière ; car je voudrais devenir aveugle si je pouvais, à ce prix, convertir vos âmes. Oui, votre salut m'est plus précieux que la vue du jour. A quoi me servent, en effet, les rayons solaires si la douleur que vous me causez couvre mes yeux de ténèbres? La lumière plaît quand elle vient en compagnie de la joie: à l'âme affligée elle est importune. Puissiez-vous ne l'apprendre jamais par expérience ! Or, si quelqu'un de vous vient à pécher, c'est une douleur qui me poursuit même dans le sommeil; je ressemble à un homme frappé de paralysie ou de folie, je pourrais dire avec le Prophète : *La lumière de mes yeux n'est plus avec moi*. Quelle espérance puis-je nourrir en vous voyant ne pas faire un pas dans la vertu? Quel chagrin pourrais-je éprouver si vous

[1] Chrys., *in ep. ad Hebræos, hom.* 4, n. 1, t. 9, p. 95.

vous conduisiez dignement? Je me sens soulevé comme sur des ailes quand on me dit quelque bien de vous. Comblez ma joie. Je n'ai qu'un désir, votre avancement. Ce en quoi je l'emporte sur tout le monde, c'est que je vous aime et vous tiens tous embrassés dans mon cœur. Vous êtes tout pour moi : père, mère, frères, enfants. Ne croyez pas que les paroles sévères que je vous adresse parfois partent d'un sentiment de courroux, je ne vous gronde que pour vous rendre meilleurs; et le sage l'a dit : *Le frère qui est aidé par son frère est comme une ville fortifiée*[1]. Ainsi, ne m'en veuillez jamais. Quant à moi, je ne dédaigne aucune de vos observations. Je voudrais être corrigé, instruit par vous; car nous sommes tous frères, et nous avons un seul et même maître. Or, entre frères, il convient que l'un donne les ordres et que les autres les exécutent. Ne vous fâchez donc pas, mais faisons tout pour la gloire de Dieu[2]. »

« Donnez-moi, leur disait-il dans une autre circonstance, donnez-moi, bien-aimés, de parler avec confiance devant les Gentils et les Juifs, et surtout devant Dieu. Je vous le demande, au nom de l'amour que je vous porte et des douleurs de l'enfantement que vous m'avez fait éprouver. *Mes chers petits enfants,* — je n'ajouterai pas avec l'Apôtre : *que j'engendre de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous*[3] ; non, car, j'aime à le croire, le Christ est déjà formé dans vos âmes, — chers enfants, *ma couronne et ma joie*[4], croyez-le, rien ne peut me rendre heureux comme de vous voir avancer dans la vertu[5]. »

« J'avertis, je gronde, ajoutait-il parfois, souvent même je gémis et je pleure, non en public, mais au fond de mon cœur. Les larmes qui coulent des yeux soulagent l'affliction,

[1] Proverb. 18, 19.
[2] Chrys., *hom.* 3, *in Act.*, t. 9, p. 31 et 32.
[3] *Ad Galat.*, c. 4.
[4] I. *ad Thessal.*, c. 2.
[5] Chrys., t. 9, p. 95.

celles qui tombent dans l'âme l'aggravent. L'infortuné qui refoule son chagrin au-dedans de lui-même, souffre beaucoup plus que s'il pouvait l'épancher. Si je ne craignais de passer pour un homme de vaine gloire, vous me verriez tous les jours verser des torrents de larmes. Mais elles n'ont d'autres témoins que ma solitude et mon cabinet. Croyez-moi, en effet, j'ai désespéré de mon salut; en pleurant votre perte, je pleure la mienne. Vous êtes tout pour moi. Si je vous vois avancer dans le bien, de joie je ne sens plus mes maux. Quand je m'aperçois, au contraire, que vous ne faites aucun progrès, je tombe dans le plus profond découragement. Autant je suis heureux de vos vertus, quelques misères qui m'accablent moi-même, autant je m'afflige de vos chutes, quelque bien que je semble faire d'ailleurs. Quel espoir reste-t-il au pasteur, le troupeau perdu? Quelle peut être sa vie? Quelle sera son attente? Comment paraîtra-t-il au tribunal du Christ; qu'y dira-t-il? Admettons que la sentence du juge ne l'atteigne pas, qu'il soit innocent devant Dieu de la perte de tous, quelle ne sera pas sa douleur s'il a des entrailles de père et s'il voit périr ses enfants? Pour moi, ce que je redoute le plus, ce n'est pas le compte que j'ai à rendre, c'est votre perte. Et plût à Dieu que vous fussiez sauvés, dût le Seigneur m'accuser de n'avoir pas fait mon devoir! Ce que je veux, ce n'est pas que vous soyez sauvés par moi, mais que vous soyez sauvés, n'importe par qui. Vous ne savez pas ce que c'est que cette paternité des âmes : on aimerait mieux être mis en pièces que d'en voir périr une seule. Quand je pourrais me dire que j'ai fait tout ce que j'avais à faire, ce témoignage de ma conscience ne suffirait pas à ma consolation. Si je pouvais ouvrir ma poitrine et vous montrer mon cœur, vous verriez que vous y êtes tous, que vous y occupez chacun une grande place, hommes, femmes, enfants. Tel est le propre de la charité, elle rend l'âme aussi large que le ciel.

Je vous dis comme S. Paul aux Corinthiens : *Donnez-moi place dans votre cœur, car vous n'êtes pas à l'étroit dans le mien* [1]. Mais, je le sais, vous m'aimez. Et cependant, que nous revient-il de votre affection pour moi ou de la mienne pour vous, puisque les choses de Dieu ne prospèrent pas plus pour cela ? Voilà ce qui rend ma douleur et ma crainte si grandes. *Je suis sûr que si vous le pouviez, vous vous arracheriez les yeux pour me les donner* [2]. A mon tour, je voudrais vous donner, non l'Évangile seulement, mais ma vie. Je vous aime et je suis aimé. Mais ce n'est pas cela que je vous demande. Aimons Jésus-Christ d'abord, c'est le premier commandement ; et puisque vous remplissez si bien le second, appliquez-vous au premier. Aimons Jésus-Christ, aimons-le de toute l'ardeur de nos sentiments [3] ! »

Jamais l'amour des âmes ne s'est plus tendrement révélé; jamais la charité n'a tenu plus noble langage.

Nous l'avons dit, le premier soin de Chrysostôme, en montant sur la chaire pontificale, avait été de rechercher et d'étudier les besoins de son peuple. Une fois ses idées arrêtées, il se mit à l'œuvre avec ce dévouement intrépide qu'aucun obstacle ne fait hésiter. Ce qu'il avait si bien exprimé dans ses livres du sacerdoce que la vie des fidèles reflète celle du prêtre, il ne pouvait l'oublier. Aussi ne voyait-il dans sa dignité d'évêque qu'un engagement plus étroit d'être saint. Il pensait avec raison que le talent le plus nécessaire au gouvernement des âmes est la sainteté ; que l'être privilégié qui a reçu d'en-haut la sublime mission de conduire ses frères au bonheur éternel, doit expliquer l'Évangile par ses œuvres, bien plus que par sa parole, en offrir dans sa personne le vivant résumé, en reproduire si bien l'esprit, que sa seule apparition au

[1] II. *ad Corinth.*, c. 6 et 7.
[2] *Ad Galat.*, 4. 15.
[3] Chrys., t. 2, p. 335 et 336.

milieu des hommes soit une révélation aux yeux et aux cœurs de la présence intime et indéfectible de Jésus-Christ dans son Église.

De là, pour Jean, une lutte sublime avec l'idéal divin qu'il s'efforçait de réaliser. Pouvoir dire, lui aussi : *Je vis moi, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi,* était sa grande ambition. C'est pourquoi, à l'exemple de l'Apôtre, il aimait *à porter dans son corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifestât aussi dans son corps* [1]. Certes, il n'avait pas attendu l'heure solennelle de l'holocauste sacerdotal pour subjuguer ses sens et les plier à la loi de l'esprit, celui qui, jeune encore, à cet âge où la vie coule comme une flamme dans les veines de l'adolescent, s'était retiré loin du monde, au sommet des montagnes, pour y pratiquer la vie ou plutôt la mort des ascètes, et avait passé deux ans sans permettre à son corps brisé de fatigues de s'étendre une seule fois sur une natte ou sur le sol nu pour prendre un repos nécessaire. Mais quand il fut revêtu de la plénitude du sacerdoce, et qu'il se vit chargé des intérêts éternels d'un peuple ; quand il lui fallut, non plus se prémunir contre les entraînements de la jeunesse, mais arracher les hérétiques à l'erreur, les pécheurs au vice, les infortunés au désespoir, et faire régner la vérité sur des cœurs abandonnés jusque-là au règne des sens, il sentit qu'il ne devait plus être qu'une hostie d'expiation et d'impétration immolée sur l'autel de l'amour divin au bonheur de ses frères. Alors il s'arma contre sa chair d'une nouvelle sévérité et osa lui demander de vivre de la vie des esprits. L'amour des âmes le consumait de telles ardeurs, que, semblable à la flamme tombée du ciel sur un holocauste cher au Seigneur, il ne laissa rien subsister en lui de l'homme, si ce n'est une parole pour

[1] II. *ad Corinth.*, c. 4, v. 10.

éclairer, un cœur pour bénir. Aussi le trouvait-on partout à la fois, aux pieds de l'autel avec les vœux de son peuple, à la tribune sainte avec son éloquence entraînante, dans les prisons avec le pain et l'espérance qu'il portait aux captifs, au milieu des pauvres qu'il se plaisait à assister souvent par lui-même et sans intermédiaire, dans la demeure des grands et des riches pour plaider la cause des esclaves, des débiteurs, des infortunés. Constantinople n'enfermait aucune misère de l'âme ou du corps qu'il n'atteignît par sa bonté. Quiconque souffrait venait à lui, certain de n'être jamais refusé. Sur ce visage austère et pâle le sourire de la charité était ravissant. Toujours prêt à donner et à se donner, aucun dévouement n'épuisait l'abondance de son amour : on disait de lui qu'il portait dans son cœur *la source même de la charité*[1].

Et ce perpétuel épanchement de son être, loin de l'appauvrir, le renouvelait; car, son amour pour les hommes procédant de son amour pour Dieu, il puisait d'autant plus en Dieu qu'il donnait davantage aux hommes. Comme le Christ, pontife par excellence, sans quitter les cieux s'immole sur l'autel, il s'abandonnait, lui aussi, aux entraînements d'une bonté qui le multipliait et sous toutes les formes, sans sortir pour cela du sanctuaire intime de sa pensée. Quand la charité avait pris le jour, les livres saints prenaient la nuit. Le texte sacré ne contenait pas un mot qu'il n'eût médité. Il aimait surtout à lire S. Paul. Il exprimait si souvent et si haut son admiration pour lui, il l'expliquait avec tant de supériorité, il s'était tellement pénétré de son génie et de son âme, qu'ainsi que nous l'avons dit, l'opinion s'était accréditée dans le peuple que Paul visitait souvent sous une forme visible son éloquent commentateur et lui découvrait lui-même le sens caché

[1] Joann. Euchaït, cité par Stilting.

de ses écrits. Proclus, qui fut le secrétaire de Jean et plus tard son successeur, prétendait avoir vu l'apôtre dans le cabinet du pontife travaillant avec lui de longues heures, l'un dictant, l'autre écrivant [1]. Lorsqu'au milieu d'une improvisation, le nom de Paul venait à se poser sur les lèvres de l'orateur, il lui faisait tout oublier ; inspiré, transfiguré, l'admiration l'emportait sur ses ailes au plus haut des cieux. Il remarque lui-même qu'il avait besoin de se tenir en garde contre ce sublime enivrement. « On vient de lire, disait-il, les stigmates de Paul, ses souffrances, ses emprisonnements, ses naufrages ; il faut que je m'arrache à ce souvenir, de peur que l'apôtre ne s'empare encore de moi et ne me détourne de mon sujet ; car, vous le savez, il lui arrive souvent de me saisir au milieu de mon discours et de me conduire ailleurs. Je me fais violence aujourd'hui pour ne pas le suivre [2]. »

Ces travaux, cette vie si dévouée et si pleine, ces quotidiennes immolations de la pénitence et de la charité semblaient demander une certaine mesure de forces physiques. La santé de Jean, consumée dans l'ascétisme et l'enthousiasme de ses premières années, était plus que jamais chancelante et faible. Il souffrait habituellement de la tête. Son estomac malade supportait à grand'peine le moindre aliment. Il passait peu de semaines sans avoir la fièvre. Son extrême délicatesse lui rendait l'impression du froid insupportable. Une surexcitation nerveuse, aggravée par la contention non interrompue de l'esprit, l'empêchait de prendre aucun repos. Quand l'exercice au grand air lui eût été indispensable, ses études et ses devoirs le ramenaient sans cesse à l'immobilité dévorante du cabinet, ou à l'activité plus dévorante encore de la tribune sacrée. Il était

[1] *Vit. Sancti, per Leon. imper.*, p. 60, *in* t. 1, *op. edit. Paris.* 1687.
[2] Chrys., t. 6, p. 149.

si maigre, dit Pallade [1], qu'il semblait n'avoir pas de corps.

Cet état maladif permanent ne lui inspirait pas plus d'indulgence pour lui-même. A part les bains dont il usait volontiers, il se refusait toute espèce de soulagement. Son sommeil était court, de trois ou quatre heures chaque nuit. Il ne mangeait qu'une fois par jour, vers le soir [2]; encore regrettait-il les quelques minutes accordées à cet unique repas, qu'il oubliait parfois de prendre. Tout mets un peu soigné était proscrit de sa table [3]. Il ne buvait que de l'eau, à laquelle, pendant les grandes chaleurs, il ajoutait quelques gouttes d'un vin médicinal où l'on avait macéré des roses [4]. On eût dit que le besoin de manger l'humiliait [5]; il eût voulu s'y soustraire, comme si l'invisible aliment de la contemplation eût suffi à nourrir son corps aussi bien que son âme. Il n'avait faim que de la vérité [6].

Cette aversion de la table l'avait déterminé à manger toujours seul. Il n'acceptait aucune invitation, et n'en faisait aucune, ce qui choquait beaucoup les pharisiens de Byzance, et lui valut, de leur part, de stupides calomnies. On l'accusa de s'isoler pour cacher sa gloutonnerie *et vivre à la façon des cyclopes* [7]. *Il vivait,* dit un historien, *d'une manière divine* [8]*!* Le reproche de méconnaître les devoirs de l'hospitalité imposés aux évêques par les canons n'avait pas plus de fondement; car, s'il ne voulait associer personne à ses privations, il recevait ses collègues et ses visiteurs dans une maison contiguë [9] à la sienne et bien mieux

[1] Tillem., t. 11, p. 12.
[2] Pallad., c. 12, p. 41.
[3] *Id.*, *ibid.*, c. 12, p. 41.
[4] *Id.*, *ibid.*, p. 40.
[5] *Id.*, 17, *in* t. 13, p. 66.
[6] *Id.*, *ibid.*, p. 47.
[7] Phot., c. 59.
[8] Sozom., l. 8, c. 2. — Tillem., t. 11, p. 38.
[9] Pallad., *ibid.*, p. 20.

tenue, où les plus aimables attentions et les soins les plus délicats leur étaient prodigués. Peu de personnes se fussent résignées à la table de Chrysostôme [1]. Il laissa donc murmurer les mécontents, et garda invariablement cette austère solitude que plusieurs considérations lui rendaient précieuse : d'abord une sainte avarice du temps qu'il redoutait de perdre dans les interminables longueurs et les vaines causeries d'un dîner, ensuite la crainte assez légitime d'ôter quelque chose à la sérénité de son recueillement par des relations plus nombreuses avec le monde, enfin, et principalement, la pensée qu'on dérobe à la charité ce que l'on donne sous ce rapport aux bienséances, et que, chez un évêque, ce vol fait aux indigents pour honorer les riches a quelque chose de sacrilège [2]. Le prêtre, selon lui, est une pensée plutôt qu'un homme, et cette pensée nourrie de Dieu dans l'ombre du sanctuaire, quand elle se produit au milieu des hommes, doit passer sous leurs yeux comme une apparition de la grâce divine, comme une sainte vision.

De tels motifs ne pouvaient être appréciés par un clergé mondain, habitué au faste de Nectaire. Mais Jean, qui aspirait à faire revivre autour de lui la sainteté des temps primitifs, voulait qu'elle resplendît d'abord dans sa personne, et que son exemple devînt la première règle de ses coopérateurs. Il introduisit la pauvreté apostolique [3], non dans la table seulement, mais dans toute la maison du pontife. Les riches soieries, les tapis somptueux, tout ce luxe sénatorial et princier, dont il avait plu à son prédécesseur de parer l'épiscopat, furent sévèrement retranchés [4]. Il n'eut dans son cabinet qu'un seul tableau, le portrait de S. Paul devant lequel il travaillait. Les marbres précieux réunis par

[1] Pallad., *ibid.*, p 47, c. 13.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 41, 47, 48, c. 12 et 13.
[3] *Id.*, p. 19, c 5.
[4] Chrys., *hom. ant. exil.*, t. 3.

Nectaire pour la décoration de sa demeure furent vendus au profit des pauvres. On assure, mais ceci est moins prouvé, qu'il en fit autant de plusieurs vases sacrés qu'il trouvait trop riches [1], convaincu qu'employer leur valeur à soulager l'indigence c'était mieux entrer dans la pensée de Jésus-Christ, auquel l'éclat d'un autel chargé d'or plaît bien moins que les soins donnés par la miséricorde aux vivants autels qu'il a consacrés de son sang [2]. Plus tard, cet acte de charité lui fut imputé à crime. On l'accusa de concussion, et peut-être en fut-il coupable à la façon des Ambroise, des Exupère, des Augustin, des Cyrille de Jérusalem, des Acace d'Amide, des Césaire d'Arles, et d'une foule d'autres. Je ne chercherai pas à l'absoudre d'un forfait qui fut celui des plus grands Saints [3].

L'esprit élevé de Chrysostôme, son cœur aux nobles dévouements répugnaient aux détails matériels de l'administration. Bien des fois, à Antioche, il avait parlé avec force contre cet asservissement du prêtre aux intérêts grossiers qui le détournent des intérêts éternels et, de celui qui devrait n'être occupé qu'à guider ses frères sur les traces de Jésus-Christ, font une espèce de fermier, de percepteur, de publicain, qui ne sait plus parler que vendanges et moissons, ventes et procès [4]. D'ailleurs, le constant désir de l'Église exprimé dans tous les conciles avait été que l'évêque restât libre des sollicitudes étrangères au sacerdoce pour donner tout son temps et toutes ses forces aux choses de Dieu et des âmes. Mais il y avait à cet égard tant et de si grands abus, que Chrysostôme

[1] L'accusation d'avoir vendu les vases sacrés fut portée contre lui au conciliabule du chêne; nous aurons l'occasion de la discuter.

[2] Chrys., t. 7, p. 768.

[3] *Vit. S. Cæsarii ap. Sur.* 27 *aug.* — *Vit. S. Aug.* (Possid., c. 24). — S. Ambr., *offic.*, l. 2, c. 28. — S. Hier., *ep. ad Rustic.* — Thom., *discipline*, t. 2, p. 1229. — Socr., l. 7, c. 21. — Sozom., l. 4. 24.

[4] Chrys., *in Math.*, *hom.* 86, t. 7, p. 809.

s'écriait : C'est aux évêques qu'il faudrait adresser maintenant cette parole de l'Évangile : *Va et vends tes biens, et après les avoir donnés aux pauvres, suis-moi!* Ce fut là certainement ce qui motiva l'institution des économes épiscopaux.

Chaque diocèse dut avoir le sien, prêtre ou diacre, lequel, nommé le plus souvent par l'évêque seul, quelquefois par l'évêque avec le concours du clergé, était chargé de la recette et de la dépense, de la comptabilité et du contentieux, de la culture des terres et de l'entretien des édifices, faisait entre les ayants droit la répartition des revenus et généralement administrait, sous la direction et la surveillance du prélat diocésain, tout le temporel du clergé, sans avoir de compte à rendre qu'à l'évêque, lequel, sauf le cas d'une accusation devant le synode de la province, n'en devait qu'à Dieu [1]. Avant que le concile de Calcédoine eût fait de l'établissement des économes une mesure obligatoire et générale, ils existaient déjà dans plusieurs églises. « Le gouvernement des biens d'ici-bas, qu'on nous reproche parfois d'aimer, disait S. Augustin, le Ciel m'est témoin que je le supporte à cause de ce que je dois à la crainte de Dieu et à l'amour de mes frères. Je le souffre, mais je ne l'aime pas. Si je le pouvais, sans manquer à mon devoir, je ne demanderais qu'à en être dépouillé [2]. » Et il finit par s'en décharger sur un prêtre habile et intègre [3]. Ce qui fut nécessaire à Hippone, l'était encore plus à Constantinople, dont la riche église possédait un grand nombre de vases sacrés et d'énormes revenus. Ses pontifes ne pouvaient guère, sans nuire à la haute mission qui leur incombait, s'occuper en personne d'une multitude d'affaires fatigantes

[1] *Can. apost.*, II, 31, 32; VIII, 30, 40, 41. — Thomass., t. 3, p. 659 et suiv.

[2] S. Aug., *ep.* 225.

[3] Possidon., *in vit S. Aug.*, 24. — S. Aug., *ep.* 210.

et absorbantes, et ils confièrent à un membre de leur clergé cette portion de leurs sollicitudes épiscopales. Chrysostôme continua la tradition de ses prédécesseurs et s'en remit à l'économe du temporel de son diocèse; mais il s'imposa le devoir d'en réviser soigneusement les comptes, jusque-là tenus avec la plus déplorable insouciance. Le désordre en était venu à ce point, que Grégoire de Nazianze effrayé n'avait pas osé toucher à une plaie qui réclamait un violent remède [1]. Jean n'hésita pas : il porta la lumière dans le chaos, et fit succéder l'ordre le plus sévère et l'économie à la prodigalité et au gaspillage. De nombreuses réductions dans les dépenses, dans celles surtout qui avaient trait à l'évêque, profitèrent à la caisse des pauvres [2], dans laquelle d'ailleurs il fit verser tous les revenus assignés à sa position, ne voulant pas, même pour une obole, être à charge à l'Église [3]. Tout entier aux besoins de l'indigence, le généreux prélat oubliait les siens; et tel était son dépouillement que, pour subvenir à sa propre subsistance, il n'avait, comme S. Basile, que les libéralités de ses amis. Une illustre et sainte femme s'était donné la mission de suppléer à la noble insouciance de ce pauvre, père des pauvres : elle remplaçait sa mère, qui ne vivait plus, dans cette sollicitude de tous les jours dont il se sentait absolument incapable. Olympiade était auprès de Jean ce qu'était Madeleine auprès de Jésus [4].

La paix du désert l'avait suivi au milieu des hommes; il vivait pour eux sans vivre avec eux. Les visites, les entretiens du monde lui déplaisaient; il fuyait surtout les gens de la cour, et il faut convenir que ceux-ci lui rendaient éloignement pour éloignement; car il n'était à leurs yeux

[1] S. Grég. Nazianz., *Carm. de vit. suâ.*
[2] Pallad., *ibid.*, c. 18, t. 13, p. 65.
[3] *Id.*, *ibid.*
[4] *Id.*, *ibid.*, *aliàs*, p. 165.

que le spectre de la pénitence, le remords vivant de leur orgueil. Son regard triste et profond, mais affectueux, avait la flamme de son cœur. Sa voix était sympathique, sa parole pénétrante, mais il parlait peu et ne participait aux conversations que dans la mesure du devoir et de la charité[1]. Néanmoins, il avait autour de lui une société intime d'un choix exquis. C'est là qu'il aimait à se reposer après de longues heures de travail, et que, dans une causerie aimable, pleine d'épanchement et de douce gaîté, il trouvait du rafraîchissement pour sa tête brûlante[2]. En dehors de ce sanctuaire de l'amitié, il était toujours grave et réservé, ce qui intimidait quelques personnes et faisait dire à d'autres qu'il était fier et peu abordable[3]. Les pauvres et les petits savaient le contraire. Personne n'avait plus d'indulgence et de bonté, personne n'accueillait avec un plus sincère désir d'être utile. S'il avait une observation à faire, un blâme à donner, c'était avec tant de ménagement que l'amour-propre le plus susceptible ne pouvait être blessé, procédant d'ordinaire par contre-vérités, et reprochant avec une douce ironie la vertu que l'on n'avait pas pour signaler le vice opposé que l'on avait. Le reproche direct lui semblait trop amer pour être infligé sans une absolue nécessité[4]. Il est vrai qu'il y avait dans son regard, sur son front, dans toute sa personne, quelque chose d'austère et d'auguste qui imposait le respect; mais ce que la prévention signalait quelquefois comme une preuve de misanthropie et d'orgueil n'était que le rayonnement d'une âme plongée en Dieu, à demi transfigurée dans la contemplation des choses célestes, dont les traits respirent déjà le calme et la majesté des élus au ciel, mais dont la charité s'épanche

[1] Pallad., *ibid.*, c. 19.
[2] *Id.*, c. 18 et 19, p. 72.
[3] Socr., l. 6, c. 3. — Sozom., l. 8, c. 9.
[4] Pallad., c. 19, p. 74.

sur la terre avec d'autant plus d'abondance qu'elle a sa source dans de plus hautes régions.

Sa vie, quoique très-occupée, était une extase. Il s'est peint lui-même dans ce tableau de l'amour divin. « Celui, dit-il, qu'embrase un amour profane n'attache de prix ou de gloire à rien, si ce n'est à sa passion. Pour lui, le monde entier c'est l'objet aimé. A plus forte raison, celui qui brûle d'un amour céleste considère comme néant ce que la terre a de plus beau. Si nous ne comprenons pas ce langage, qu'y a-t-il d'étonnant? Nous sommes si étrangers à cette sublime philosophie! Mais l'homme que dévore le feu du Christ est dans la même disposition d'esprit que s'il était seul ici-bas. Gloire ou ignominie, que lui importe? Supposez qu'un seul être habite l'univers, il ne s'occupera de personne. Ainsi le cœur qui vit pour Dieu seul; toutes les choses terrestres lui sont indifférentes. Les épreuves, les fouets, les cachots ne l'inquiètent pas plus que s'il avait à les souffrir dans un autre corps que le sien, ou que son corps fût de diamant. Il se rit des charmes de la vie, et ils ont moins d'attrait à ses yeux qu'un cadavre aux nôtres.... Autant l'or qui sort du creuset est pur de toute souillure, autant l'homme qui aime Dieu est affranchi de l'esclavage des passions; et de même que les mouches ne se jettent pas au milieu des flammes, ainsi les passions n'approchent pas de son cœur. Je voudrais trouver des exemples au milieu de nous; mais puisque nous sommes d'une indigence si profonde, tournons vers S. Paul nos regards. Entendez comme il s'écrie : *Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde, c'est-à-dire nous sommes morts l'un pour l'autre;* et ailleurs : *Je vis moi, non plus moi, mais le Christ vit en moi* [1]...... » « Oui, disait Chrysostôme une autre fois, l'homme bien pénétré de

[1] Chrys., t. 9, p. 393.

l'amour divin ne voit plus ni les adversités ni les prospérités de la vie présente ; pressé d'arriver à son but, il passe près de tout cela sans y prendre garde.... Il ne redoute ni le fer, ni le feu, ni les précipices, ni les dents des bêtes féroces, ni les plus horribles tourments, ni les fureurs des plus cruels bourreaux...... Il court sur les charbons ardents, comme s'il foulait aux pieds des roses ; la vue des supplices ne ralentit point sa marche, ne le détourne pas de son chemin. Le désir des biens futurs le transporte et lui fait oublier qu'il a un corps ; la grâce d'en-haut, dont il est prévenu, suspend les impressions naturelles des sens et amortit toutes les douleurs. Allumez donc dans vos cœurs cette flamme puissante [1]. »

Cette flamme était bien la vie de Chrysostôme ; de son cœur, comme d'un profond foyer, elle se répandait sur tout en lui et autour de lui ; sa vertu, son éloquence, son génie n'en étaient que le reflet ; elle se mêlait à toutes ses pensées, à tous ses sentiments, elle était l'âme de ses amitiés. Personne n'aima ses amis avec plus de tendresse, et n'en fut plus aimé ; personne n'a parlé de l'amitié comme lui. Qu'on en juge par le passage que nous allons citer. De telles affections, si elles pouvaient exister ici-bas, feraient de la terre un paradis. Il est certain que, si la source en est quelque part, c'est dans le cœur de Jésus-Christ où Chrysostôme abreuvait le sien. Son langage ressemble à celui des élus dans l'éternité, se disant l'un à l'autre leurs saintes tendresses, au bord du fleuve céleste, où ils puisent le bonheur avec l'immortalité.

« Un ami fidèle est le charme de la vie ; c'est le meilleur appui contre les maux d'ici-bas. Que ne ferait pas pour nous un ami sincère ? Quelle satisfaction, quels avantages, quelle sécurité ne donne-t-il pas ! Les plus riches trésors

[1] Chrys., t. 4, p. 277.

ne valent pas un ami...... Disons d'abord le plaisir qu'on goûte dans l'amitié. A la vue de son ami, on est heureux, le cœur se dilate, on est attiré vers lui, on sent qu'on lui est uni par un lien d'une douceur ineffable ; son souvenir seul donne du courage. Je parle d'amis véritables, qui n'ont en toutes choses qu'une même pensée, qui s'aiment ardemment et sont prêts à mourir l'un pour l'autre. Ne m'objectez pas ceux dont les affections sont légères, camarades de table, amis de nom seulement. Si quelqu'un possède un ami tel que je le dépeins, il doit comprendre combien je dis vrai. Il le verrait tous les jours qu'il n'en serait jamais rassasié. Il ne désire, il ne veut pour lui-même que ce qu'il désire et veut pour son ami. J'ai connu quelqu'un qui recommandait aux prières des Saints son ami plutôt que lui-même. C'est une si grande chose qu'un excellent ami que les époques et les lieux nous deviennent chers à cause de lui. De même que les corps lumineux font rejaillir leur splendeur sur les objets qui les entourent, ainsi nos amis communiquent aux lieux qu'ils ont habités le charme qui leur est propre ; et souvent, quand nous les revoyons sans eux, nous gémissons, nous pleurons en nous rappelant les jours que nous y passions ensemble. Aucune parole ne saurait exprimer la joie, le plaisir que donne la présence d'un ami ; ceux-là seuls peuvent le savoir qui l'ont éprouvé. Il n'est pas une grâce qu'on ne puisse réclamer et recevoir d'un ami sans être indiscret. S'il exige de nous quelque service, nous lui en savons plus de gré ; s'il hésite, s'il nous ménage, nous en ressentons une vraie peine. Nous n'avons rien qui ne soit à lui. Alors même que ce monde nous est à dégoût, il arrive souvent qu'à cause de nos amis nous y tenons et nous ne voudrions pas le quitter. Ils nous sont plus chers que la lumière.

» Oui, un ami, un véritable et sincère ami est plus pré-

cieux, plus aimable que la lumière. Ne soyez pas étonnés de mon assertion, car il vaut mieux que l'astre du jour s'éteigne pour nous que d'être privés de nos amis : il vaudrait mieux vivre dans les ténèbres que de vivre sans eux [1]. Je m'explique : combien d'hommes sont plongés dans la nuit du malheur, tout en voyant le soleil ! Mais, avec des amis, on n'est jamais dans l'affliction. Il s'agit d'amis spirituels, qui ne préfèrent rien à l'amitié. Tel était Paul, qui, même sans attendre qu'on le lui demandât, se serait dévoué sans hésitation aux flammes de l'enfer. C'est ainsi qu'il faut aimer. Les amis selon Jésus-Christ ont plus d'affection pour leurs amis que les pères pour leurs enfants ou que les enfants pour leurs pères. Ne me parlez pas des amitiés de nos jours ; ce bien a disparu du milieu de nous avec beaucoup d'autres. Mais pensez au temps des Apôtres, *quand la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et que, nul ne considérant comme à lui ce qu'il possédait, tout était distribué entre eux suivant les besoins de chacun* [2]. Il n'y avait ni tien ni mien ; chacun avait pour son frère la même sollicitude que pour lui-même ; chacun regardait son propre bien comme étant le bien des autres. Est-il possible de trouver une pareille affection, direz-vous ? Oui, et même facile, si nous le voulions. Elle n'existe plus parce que nous ne voulons pas qu'elle existe. Si elle était impossible, Jésus-Christ n'eût point tant parlé de charité, il n'en eût pas fait un commandement..... C'est une grande chose que l'amitié, si grande qu'aucun discours ne peut l'apprendre ni l'expliquer..... Celui qui aime ne veut ni commander ni dominer, il est plus heureux d'obéir. Donner lui est plus agréable que recevoir, car il aime et il ne rassasie jamais le désir qu'il a de donner. Il jouit avec moins de plaisir du bien qu'on lui fait que de celui qu'il fait lui-

[1] Voir la note *S* à la fin du volume.
[2] *Act.*, c. 4, v. 32, 37.

même. Plus jaloux d'être le créancier de son ami que son débiteur, il veut néanmoins être son débiteur par cela même qu'il est son créancier, rendre service sans paraître le faire et se constituer l'obligé de celui qu'il oblige. Plusieurs peut-être parmi ceux qui m'écoutent comprennent peu ce que je dis. Il faut donc que j'insiste et que je développe ma pensée. Un ami veut prévenir son ami, mais en laissant croire qu'au lieu de prévenir il a été prévenu et qu'il ne fait qu'acquitter une dette. Telle fut la conduite de Dieu vis-à-vis des hommes. Résolu à nous donner son propre fils, il voulut avoir l'air de ne pas le donner gratuitement, mais de nous rendre ce que nous avions fait pour lui, et il exigea d'Abraham le sacrifice d'Isaac. Un homme sans amitié reproche ses bienfaits, exagère ses moindres faveurs. Un ami cache les services rendus, en dissimule l'importance, et veut paraître tout devoir quand tout lui est dû. Je le répète : vous ne me comprenez pas; hélas! je parle d'une chose qui ne se trouve maintenant qu'au ciel; et de même que si je vous entretenais d'une plante des Indes que personne n'aurait vue, il me serait difficile, avec beaucoup de paroles, de vous en donner une idée exacte, ainsi mes discours sur l'amitié demeurent inintelligibles pour vous; car c'est une plante du ciel, dont les rameaux sont chargés de fruits plus beaux que les diamants, des fruits inestimables de la vertu et de la vie. Non, la terre n'a pas de jouissance comparable à l'amitié. On se fatigue de tout ; on ne se fatigue jamais de ce noble plaisir. Ailleurs, la longue jouissance engendre la satiété; ici, elle augmente l'affection, et l'on s'attache toujours plus à son ami, à mesure qu'on le connaît davantage; il nous est plus cher que la vie. Et combien, en effet, qui, privés de leurs amis par la mort, ont désiré ne pas leur survivre? Avec un ami, l'exil serait supportable; sans amis, la patrie elle-même n'a plus d'attraits. Avec un ami, on se résigne à la pauvreté; sans amis, l'opulence et la santé seraient

odieuses. Dans un ami on possède un autre soi-même. Je souffre de ne pouvoir m'expliquer par un exemple : vous auriez vu que je reste au-dessous de la vérité [1]. »

Il y a pourtant une chose qui n'est pas vraie dans ces belles paroles. Non, ces généreuses affections dont Chrysostôme parle si bien, n'étaient pas proscrites de cette terre alors qu'il y vivait, ou il faut dire qu'il avait eu le bonheur de les y ramener. On en respirait la fleur, on en goûtait les délices près de lui. De nombreux disciples pleins d'admiration et de filiale tendresse pour leur maître, des amis d'un dévouement et d'une constance à toute épreuve, s'estimaient heureux d'embellir de leurs vertus son épiscopat et d'alléger, en les partageant, les peines qui commençaient à l'assaillir. Plusieurs furent persécutés à cause de lui et devinrent les martyrs de l'amitié autant que du devoir. Parmi ces hommes privilégiés qui eurent une plus haute place dans ce noble cœur, on compte Héraclide [2], qui fut évêque d'Éphèse, S. Proclus, qui monta sur le siège de Constantinople [3], Philippe de Side [4], Hellade [5], aumônier du palais impérial, l'ascète Philippe, chargé de la surveillance et de la direction des écoles [6], Germain et Cassien, qui, tous les deux, accourus de l'Occident pour étudier la vie monastique à sa source même, dans la Palestine et l'Égypte, n'avaient pas tardé à se rendre à Byzance pour admirer ce grand pontife à la bouche d'or et se ranger sous sa discipline [7],

[1] Chrys., t. 11, p. 437 et suiv.

[2] Socr., l. 6, c. 5. — Pallad., *in* t. 13, p. 72.

[3] Pallad., dial., c. 20, p. 77 et *alib.* — Socr., l. 7, c. 28 et 41 — Sozom., l. 8, c. 6. — Nicéph., l. 14, c. 38.

[4] Voir la note T à la fin du volume.

[5] Pallad., dial., c. 20, p. 77 et 78.

[6] *Id.*, *ibid.* — Tillem., t. 11, p. 140.

[7] Sur Cassien et Germain, voir Tillem., t. 14, p. 160 et suiv., et p. 172 et suiv. — Germain avait été élevé au sacerdoce, Cassien au diaconat par Chrysostôme. Ils portèrent au pape Innocent, en 405, les lettres du clergé de Constantinople.

Pallade, qui nous a laissé de précieux détails sur son illustre ami. Eutrope, qui mourut pour son maître[1], Anthémius, ancien ami du solitaire Aphraate, consul, préfet d'Orient, gouverneur du jeune Théodose, qui sut donner à l'empire, entre deux règnes impuissants et malheureux, quelques jours de paix et de grandeur, Sérapion, Tigrius, Marc, solitaire illustre, et plusieurs autres[2]. L'historien Socrate reproche à Chrysostôme l'amitié de Sérapion comme une faiblesse funeste qui déchaîna contre lui les haines cléricales. Selon ce narrateur, Sérapion, que Jean avait fait archidiacre de son église[3] et qu'il honorait d'une confiance absolue, était un homme dur, orgueilleux, insolent, qui poussait son évêque aux mesures les plus acerbes et se serait emporté une fois jusqu'à lui dire, en présence du clergé réuni : *Jamais tu ne pourras gouverner de tels hommes, si tu ne les mènes le fouet à la main*[4]. Mais Socrate, qui se complaît à ces accusations, est justement suspect à l'endroit de notre Saint et de ses amis. Jamais Chrysostôme, qui porta si loin le respect du sacerdoce et la charité, n'eût souffert qu'un tel propos fût tenu en sa présence. Il se peut que l'archidiacre, aux vertus austères, au caractère élevé mais inflexible, qui entrait avec ardeur dans les pensées de son chef et mettait sa gloire à l'aider de son mieux dans l'œuvre ingrate et difficile de réformer le clergé, il se peut, dis-je, que cet homme ne sût pas tempérer par la grâce du langage la sévérité du devoir, et qu'il fût plus doué de franchise et de probité que de douceur. Mais l'estime constante de Jean le couvre suffisamment contre les allégations sans preuves de quelques écrivains passionnés ou mal instruits, qu'il a d'ailleurs noblement et glorieusement réfutés par sa fidélité invin-

[1] Pallad., dial., c. 20, p. 77 et 78.—Sozom., l. 8, c. 24.
[2] Voir la note *U* à la fin du volume.
[3] Socr., l. 6, c. 4, p. 11.— Sozom., l. 8, c. 10.
[4] Socr., l. 6, c. 4.

cible à la vérité et au malheur. Le seul crime de Sérapion, c'était la faveur d'une grande amitié, et l'envie se chargea de le lui faire expier. La calomnie, timide d'abord, s'essaya sur le disciple avant de monter jusqu'au maître ; mais elle n'aboutit qu'à placer dans une plus vive lumière les vertus de l'un et de l'autre. L'archidiacre de Constantinople, élevé au siège d'Héraclée, glorifia courageusement dans l'exil et dans les tortures le nom de son auguste ami, dont la cause et celle de Dieu ne faisaient qu'un dans son cœur[1].

Du reste, le pieux dévouement de ses amis, Chrysostôme le payait largement de retour. Il les aimait de cette noble et céleste affection qu'il a si bien décrite. Plus tard, séparé d'eux par la proscription, leur pensée le préoccupe sans cesse. Les lettres qu'il leur adresse du fond de l'exil ne sont que l'inépuisable effusion d'un cœur aussi aimant que délicat, dont la tendresse déborde dans tous ses discours. Qu'on nous permette d'en citer une entre cent : elle est écrite de Cucuse à Castus, Valère et Diophante, prêtres d'Antioche.

« Vous m'avez fait voir que vous êtes mes amis, que vous avez pour moi une ardente et insatiable affection, en m'écrivant, en me prévenant par vos lettres, en me pressant de vous écrire, en me demandant de ne pas garder avec vous les bornes accoutumées. Ces marques de tendresse font que le désert où j'habite ne me paraît plus un désert ; elles me consolent dans mes diverses et continuelles afflictions. Et qu'y a-t-il au monde qu'on puisse comparer à la charité ? Rien, sans doute. Elle est la racine, la mère, la source de tous les biens, vertu sans labeur, vertu pleine de charme et qui fait goûter le plus doux plaisir à ceux qui la pratiquent. C'est pourquoi je ne saurais assez vous remercier d'avoir conservé pour moi une affection si sincère. En quelque lieu que je me trouve, serais-je transporté aux confins

[1] Pallad., dial., c. 20, p. 77.—Chrys., t. 3, p. 600.—Tillem., t 11, p. 246.

du monde, je vous porterai dans mon esprit, je garderai votre image gravée, ciselée dans mon cœur, et ni la grandeur des distances, ni le temps, ni la multitude de mes maux ne refroidira le souvenir de vos bontés. Oui, comme si je vous avais quittés depuis peu de jours, ou plutôt comme étant toujours avec vous (et j'y suis, en effet), je vous vois, je vous contemple des yeux de la charité. Voilà, sans doute, ce qu'est l'amitié; elle n'est ni empêchée par l'éloignement, ni affaiblie par les années, ni vaincue par la violence des chagrins, mais, s'élevant toujours en haut, elle imite l'activité de la flamme. C'est pourquoi je vous regarde comme très-heureux; car, bien que je sois dans un état faible et misérable, le Seigneur est tout-puissant, et il vous accordera une récompense plus grande et plus abondante que votre charité même. N'aime-t-il pas à surpasser de beaucoup, par la magnificence de ses dons, ceux qui disent ou font le bien? C'est ce que vous savez mieux que personne, vous qui mieux que personne savez aimer. J'aurais un grand désir de vous voir de mes yeux, de jouir de votre présence et de votre conversation, de goûter à longs traits les douceurs de votre amitié; mais puisque la rigueur de mon exil m'interdit cette précieuse consolation, ne me privez pas du seul moyen qui me reste d'être en rapport avec vous, et que de nombreuses lettres m'apportent de fréquentes nouvelles de vos santés. Plus j'en recevrai, plus vous m'adoucirez le séjour sur la terre étrangère. Ainsi donc, convaincus que vous me ferez éprouver une grande joie et que vous me rendrez un service digne de la plus vive reconnaissance, ne me privez pas de ce bonheur, car en lisant vos lettres je croirai que vous êtes avec moi et je me retracerai plus vivement votre image [1]. »

[1] Chrys., *ep.* 222, t. 3, p. 722.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Chrysostôme augmente par de sages réformes les ressources des pauvres. — Répartition des revenus ecclésiastiques suivant les canons. — Organisation de la charité dans l'Église primitive. — Charité hospitalière.— Chrysostôme dote Constantinople de nouveaux établissements de bienfaisance. — Il ne cesse d'exciter la charité individuelle. — Il voudrait que chaque fidèle eût un hospice dans sa maison — Il songe à détruire l'indigence dans sa ville épiscopale. — Paroles de Chrysostôme sur ce sujet.

Les sages et nécessaires réformes introduites par Chrysostôme dans l'administration du temporel de son église, eurent pour premier résultat de faire cesser des abus regrettables à tous les points de vue, et en particulier pour la déconsidération qu'ils jetaient sur le clergé. De plus, elles créèrent au pontife, dans l'intérêt des pauvres, de précieuses ressources, qu'il accrut notablement par l'ordre sévère de sa maison et l'austère simplicité de sa vie [1].

Aux termes des constitutions apostoliques, les évêques disposaient des revenus de leurs églises avec une autorité souveraine, sans être liés par aucune autre loi que celles de la justice et de la charité [2]. C'était là, suivant S. Ambroise, une des grandes difficultés de l'épiscopat obligé de pourvoir dans une parfaite mesure aux nécessités du culte sans négliger celles des pauvres, et à la subsistance des pauvres sans oublier l'entretien des clercs [3]. Plus tard, dans le cours du Ve siècle, les canons prescrivirent la répartition en quatre parts égales, dont la première pour l'évêque à qui

[1] Pall., dial., c. 5.
[2] Thomass., anc. et nouv. discipl., t. 3, p. 691.
[3] S. Ambr., *de offic. ministr.*, l. 2, c. 21.

incombaient plus spécialement les devoirs et les charges de l'hospitalité, la seconde à partager entre les divers membres du clergé suivant la position hiérarchique et les services de chacun, la troisième consacrée aux œuvres de bienfaisance, et la quatrième à la construction, aux réparations, à l'embellissement des édifices religieux, quelquefois même des édifices civils. C'est sur la première et sur la dernière que S. Basile avait pris pour doter sa ville épiscopale de deux hôpitaux, d'un grand monastère et d'une église magnifique[1]. « Vous savez, écrivait Théodoret au patrice Anatole, que nous avons employé les revenus ecclésiastiques à faire des galeries, des lavoirs, des ponts, des aquéducs, des monuments utiles au public. De là vient la pauvreté de nos églises de Phénicie[2]. » L'évêque de Cyr pouvait ajouter que, plus pauvre que ses églises, il avait distribué aux indigents ses biens patrimoniaux, sans garder pour lui ni un champ, ni une maison, ni une pièce d'argent, ni même un tombeau, rien si ce n'est le grossier vêtement qu'il portait[3].

Chrysostôme exerçait un droit et remplissait un devoir en soumettant à une active surveillance, à de sévères réformes la comptabilité et l'emploi des revenus de son clergé. Mais les sommes disputées au luxe et au gaspillage, ou prélevées sur lui-même par la pénitence, permirent au généreux réformateur de réaliser quelques-unes de ses pensées les plus chères. Et, d'abord, il enrichit la ville impériale de plusieurs établissements qui lui manquaient. Avec des magnificences de toute espèce, Constantinople n'avait consacré que trois édifices à la piété publique, le *nosocomium* pour les malades, le *xenodochium* pour les pauvres passants et l'*orphanotrophium* pour les orphelins.

[1] S. Basil., *ep.* 372, *Heliæ præfect.*
[2] Theodor., *ep.* 79.
[3] *Id.*, *ep.* 113, 138, 81.

Ce dernier, fondé par S. Zotique [1], doté par Constantin, jouissait de grands revenus. Mais si appropriés qu'ils fussent à leur sainte destination, ces trois hôpitaux n'avaient pas un complet rapport avec les besoins et les souffrances d'une vaste capitale où l'on comptait au moins cinquante mille indigents. Chrysostôme entreprit de combler cette lacune, et multiplia les asiles du malheur. Les nouvelles créations se firent remarquer entre les autres du même genre par une organisation plus parfaite et une charité plus délicate. Aux prêtres chargés de les diriger, le fondateur adjoignit d'habiles médecins et un choix de personnes dévouées qui trouvaient, dans un célibat volontaire, la liberté de s'immoler sans réserve au service des malheureux [2].

Tout le monde le sait : autour du temple de Jésus-Christ, comme les planètes autour du soleil qui les vivifie, se groupaient autrefois les divers établissements de bienfaisance inspirés par l'Évangile : le *brephotrophium* pour les enfants trouvés, le *nosocomium* pour les malades, le *xenodochium* pour les étrangers sans asile, le *gerontocomium* pour les vieillards, l'*orphanotrophium* pour les orphelins, l'*argirocomium* pour les incurables, le *ptocheium* refuge universel des infirmes et des mendiants. Un prêtre, d'une sagesse éprouvée, était placé à la tête de chacune de ces maisons et, en cas d'insuffisance des revenus, y suppléait par des appels toujours efficaces à la charité des fidèles. Souvent de riches particuliers, après avoir dépensé leur fortune à bâtir des hôpitaux, s'enfouissaient eux-mêmes dans la demeure des pauvres et passaient leur vie entière à les servir [3].

La charité hospitalière est l'honneur du Christianisme [4].

[1] Voir la note *V* à la fin du volume.
[2] Pall., dial., c. 5.
[3] Sulpice Sévère, *S. Paulini, ep. ad Sever.* — *Hist. Lausiac.*, c. 15, 16.
[4] Wall., hist. de l'esclav., t. 3, p. 398.— Voir la note *X* à la fin du volume.

Cependant l'Église avait vécu trois siècles sans ouvrir aux indigents aucun de ces asiles publics si multipliés depuis, soit que sa position précaire au milieu d'un monde ennemi rendît la chose impossible, soit peut-être par un sentiment plus délicat de cette fraternité touchante qu'elle révélait à la terre. Tant que dura la persécution, tant que le Dieu sauveur n'eut d'autels que dans les catacombes, l'aumône se cacha comme la prière. On visitait à domicile les pauvres et les malades; l'évêque, dans les petites villes, remplissait lui-même ce pieux office, et quelquefois recueillait et soignait sous son propre toit, nourrissait à sa propre table les malheureux sans famille et sans abri [1]. Dans les centres de population plus considérables où les travaux du saint ministère absorbaient davantage la vie du pontife, il partageait avec les diacres l'administration de la bienfaisance. Suivant les constitutions apostoliques, le diacre était l'*œil*, l'*oreille*, la *bouche*, le *cœur*, l'*âme de l'évêque* [2]; il recevait de celui-ci, à charge de rendre compte, les sommes provenant des collectes et des offrandes, dressait la liste des nécessiteux avec mention de l'âge, de la profession, de la situation de chacun, s'occupait des prisonniers, des malades, des étrangers, pourvoyait à tous leurs besoins, et ne devait laisser aucune plaie, aucune larme sans la panser ou l'essuyer. L'Église, qui ne reculait devant aucun sacrifice pour aller au secours de la misère, ne souffrait pas que l'aumône égarée dégénérât en encouragement à la paresse et au vice. «Celui qui donne à un affligé, à un infirme, dit un saint Père, donne à Dieu, mais celui qui donne à des vagabonds et à des débauchés jette son argent aux chiens [3].... Il se rencontre des malheureux, dit un autre, qui se dérobant à la pitié, préfèrent le dénûment à

[1] Possidon., *vit. S. Augustini*. — Dœllinger, Orig. chrét., t. 2, p. 381.
[2] S. Isidor., Hispal. *de offic*, l. 8.
[3] S. Basil., *ep*. 151, *ad Amphil.*

l'humiliation d'une demande publique ; voilà ceux qu'il faut deviner et sauver de leur désespoir ignoré [1].... Celui, ajoute un troisième, que le mal tient captif dans une chétive et sombre demeure, ou sur la paille de quelque étable, attend au milieu des angoisses le bienfaiteur inconnu que Dieu lui destine, comme Daniel attendait le prophète Habacuc dans la fosse aux lions. Révélez-vous par l'aumône à cet autre Daniel [2]. » Ainsi, la charité n'entendait suppléer qu'aux impuissances du travail [3], mais elle y suppléait avec une tendre sollicitude de mère. Ingénieuse et féconde, elle allait au-devant des souffrances, aimant mieux les détruire dans leurs causes que les combattre dans leurs effets, et s'appliquant surtout à être délicate. Assister l'indigence n'était à ses yeux qu'une partie de ses devoirs; elle voulait relever le pauvre de sa déchéance, guérir le riche de son égoïsme, les rapprocher dans une fraternité sainte, réaliser la divine pensée du Rédempteur : l'unité par la charité.

Quand la hache des persécuteurs fut tombée de leurs mains et que la croix victorieuse vit les Césars à ses pieds, les foules se précipitèrent dans le sein du Christianisme, et le nombre des misérables à secourir s'accrut d'une manière notable, en même temps que la primitive ferveur se refroidit. La charité *aumônière*, qui d'abord suffisait à tout, se sentit écrasée et débordée. On créa les hôpitaux. Une petite-fille de Fabius dota du premier établissement de ce genre la vieille capitale de l'univers. Fabiola, devenue veuve, vendit son opulent patrimoine, et du produit de cette vente bâtit sur les bords du Tibre un vaste hôtel, la *villa des convalescents*, nous dit S. Jérôme, où elle rassembla sa

[1] S. Leo, *serm. de collect.*
[2] S. Greg. Nyssen., *orat. de pauper. amand.*
[3] Thomass., Anc. et nouv. discipl., t. 3, p. 1063. — Fleury, Mœurs des chrét., c. 28.

nombreuse clientèle d'infirmes et d'incurables dont elle lavait les plaies et préparait les aliments de sa propre main [1]. Pammaque, de race consulaire, illustre rejeton des Camille, en fit autant à Ostie [2], et Jérôme, dans la crainte de voir les pieux visiteurs, qui affluaient aux saints lieux, condamnés, comme autrefois Marie et Joseph, à n'avoir d'autre hôtellerie qu'une étable, construisit pour eux près du berceau sacré du Sauveur un grand hospice qu'il ne put achever qu'en se dépouillant de tout ce qu'il possédait encore ici-bas [3]. A la même époque à peu près, S. Basile élevait aux portes de Césarée sa célèbre *Basiliade,* où non-seulement les voyageurs recevaient l'hospitalité, les malades des soins et des remèdes, mais où les ouvriers sans travail trouvaient des ateliers de tout genre et un emploi lucratif de leur temps [4]. « Non, disait S. Grégoire, je ne sais rien d'égal à ce lieu de miséricorde, ni la fameuse Thèbes aux cent portes, ni les murailles de Babylone , ni les pyramides d'Égypte. Pour moi rien n'est admirable comme cette voie raccourcie du salut, cette rampe douce par où l'on monte au ciel [5]. » Le même sentiment excité par les mêmes nécessités se manifesta partout de la même manière, et bientôt, sous le nom d'*hospices,* s'élevèrent de toutes parts ces merveilleux palais de la charité où elle convie à sa table les plus déshérités d'ici-bas, et leur assure une couche, du pain, des trésors de consolation et des légions d'anges pour les servir.

En dépit des bienfaits et des pieux monuments dont elle a couvert le monde, la charité hospitalière a trouvé des contradicteurs. On lui a reproché d'encourager l'imprévoyance, d'affaiblir l'esprit de famille, d'ôter à la miséricorde par la publicité une partie de sa délicatesse et de son prix.

[1] S. Hieron., *ep. ad Ocean. de mort. Fabiolæ*, t. 4, *alt. part.*, p. 660.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 662.
[3] S. Hieron., *ep. ad Abigaüm*, t. 4, *alt. part.*, p. 588.
[4] S. Basil., *ep. Heliæ præfect.* — Sozom., l. 6, c. 34.
[5] S. Gregor. Naz., *orat. in laud. Basilii*, t. 1, p. 818.

Reproches plus spécieux que fondés ; car, si elle n'est pas sans quelques inconvénients, en revanche, que d'abus elle prévient, que d'oublis elle empêche, que de ressources elle utilise ! Que d'infortunes elle presse sur son cœur, sans elle vouées au plus affreux désespoir ! Que d'immolations touchantes et sublimes elle a inspirées ! Sur cette terre d'égoïsme et de douleur que de prodiges dignes du ciel elle a fait éclore ! N'eût-elle produit que Vincent de Paul et ses Sœurs grises, quelle admirable réponse aux novateurs qui la dénigrent ! Quoi qu'il en soit, elle avait pris dès la première moitié du IVe siècle un essor considérable ; mais, par l'effet des dissensions religieuses et sous la compression fatale de l'Arianisme, la ville de Constantin était restée sous ce rapport en arrière de bien des cités moins importantes. Chrysostôme la releva de cette infériorité, et, par de nouveaux établissements, compléta les riches joyaux de son brillant diadème. Comme le grand évêque de Césarée, comme le pape Anastase, il puisait dans sa pauvreté ses principales ressources. Son éloquence et la piété des fidèles faisaient le reste. A Constantinople, en effet, ainsi qu'à Antioche, il commente habituellement ces paroles de l'Évangile : « Faites-vous des amis au moyen des richesses du monde. » Et le fond de son enseignement est toujours cette grande doctrine, l'essence du Christianisme, en vertu de laquelle l'homme doit voir dans l'homme un autre lui-même, dans le malheureux un autre Jésus-Christ, dans l'aumône une partie du culte qu'il doit à Dieu, la plus sûre expiation de ses fautes, la condition indispensable de son salut. En présence d'une cour sans entrailles qui fait de la servilité le premier talent et de la fortune la plus haute vertu, il éprouve le besoin de répéter et il répète avec plus de force : que c'est Jésus-Christ qui, dans le pauvre, souffre la faim, la soif, la nudité, les privations de toutes sortes, tend la main au riche pour lui ménager le mérite

de venir à son aide et de se faire son consolateur ; que dédaigner, repousser l'indigent, c'est dédaigner Jésus-Christ lui-même, repousser le pardon et la grâce, se fermer la porte du ciel ; que Dieu mesure sa miséricorde à notre pitié ; que dépenser au gré de la charité, c'est thésauriser pour l'éternité ; que la Providence, en nous donnant la fortune, a voulu que nous en fussions les dispensateurs et les économes bien plus que les maîtres, de sorte que l'absorber tout entière pour notre usage personnel, c'est forfaire à notre mission, c'est agir en comptable infidèle, c'est fouler aux pieds les droits de Dieu et les intérêts de notre âme, les préceptes les plus sacrés de la religion aussi bien que les lois les plus fondamentales de la société.

Toutefois, et c'est une chose digne de remarque, l'évêque de Constantinople se montre plus préoccupé que l'orateur d'Antioche de la charité hospitalière. Il voudrait qu'indépendamment des établissements publics qui lui sont consacrés, il y eût dans chaque maison riche un petit hospice, c'est-à-dire une chambre consacrée aux malheureux, asile voilé de la pitié fraternelle où l'indigence timide pût s'abriter, être secourue, sans avoir à déclarer ses abaissements et son désespoir devant la cité tout entière. Après avoir rappelé ce passage des Actes : *Quelques-uns des chrétiens de Césarée vinrent aussi avec nous, emmenant un ancien disciple, nommé Mnason, originaire de Chypre, chez qui nous devions loger*[1], Chrysostôme continue ainsi : « Que S. Paul nous demande l'hospitalité, allez-vous me dire, et nous l'accueillerons avec bonheur. Et moi, je vous dis : En repoussant de votre porte le pauvre, c'est le maître de Paul que vous repoussez, car c'est lui-même qui a prononcé cette parole : *Celui qui reçoit l'un de ces plus petits me reçoit moi-même*[2]. Oui, plus notre frère est

[1] Act., c. 21, v. 16.
[2] Math., 18, 5.

petit, plus il est vrai que Jésus-Christ vient à nous avec lui. Dans l'accueil que nous faisons à des personnages considérables, nous n'avons souvent pour mobile que la vanité; accueillir ces petits, c'est agir pour Jésus-Christ seul! Il ne tient qu'à toi de recevoir le Père même de Jésus-Christ, et tu le refuses! N'a-t-il pas dit, en effet : *J'étais sans asile, et vous m'avez recueilli chez vous.... En vérité, les services que vous avez rendus à l'un de ces petits, c'est à moi que vous les avez rendus* [1]. Bien que celui qui implore ton hospitalité ne soit pas S. Paul, c'est un fidèle, c'est un frère, et, fût-il le dernier des hommes, il t'emmène avec lui ton Sauveur; ouvre donc ta porte, empresse-toi de le recevoir. *Qui reçoit un prophète*, a dit l'Évangile, *reçoit la récompense du prophète* [2]. Ainsi, qui reçoit Jésus-Christ aura la récompense de Jésus-Christ. Garde-toi de mettre en doute la vérité de cette parole; crois fermement, car c'est lui qui l'assure, qu'en recevant des infortunés c'est ton Dieu que tu reçois. A ceux qui repoussent les pauvres le Seigneur a préparé des châtiments, à ceux qui les accueillent des honneurs, ce qu'il n'eût pas fait si, dans la personne des pauvres, il ne se sentait outragé ou honoré lui-même. Tu m'as reçu dans ta maison, nous dit-il, je te recevrai dans le palais de mon Père; tu m'as sauvé des tourments de la faim, je te sauverai de tes péchés. Tu m'as vu enchaîné, moi, je briserai tes chaînes; tu m'as vu errer sans asile, moi, je te ferai citoyen des cieux. Tu m'as donné du pain, je te donnerai tout un empire et il sera ton héritage et ta possession.—Remarquez ces mots, en effet: *Venez, possédez le royaume qui vous est préparé* [3]. Il ne dit pas : Recevez, mais possédez; pour marquer une possession véritable, un héritage véritable. — Tu m'as soigné en secret, moi, je te

[1] Math., 25, 35, 40.
[2] *Id*., 10, 41.
[3] *Id*., 25, 54.

louerai devant tout le monde; ce que tu as fait pour moi je le regarde comme une faveur, ce que je fais pour toi est l'acquit d'une dette. Parce que tu as commencé, je te suivrai. Je ne rougis pas d'avouer les bienfaits dont tu m'as comblé en me délivrant de la faim, de la nudité, de l'abandon. Tu m'as vu dans les fers, tu ne verras pas le feu de l'abîme. Tu m'as vu dans la maladie, tu ne verras pas les supplices éternels. O bénies les mains qui s'emploient à servir les pauvres, à servir Jésus-Christ lui-même! Les pieds qui se transportent dans les cachots pour l'amour de Jésus-Christ, mépriseront les tortures de la géhenne; les mains qui ont allégé les chaînes de Jésus-Christ, ne seront jamais enchaînées. Tu lui as donné un vêtement pour se couvrir, il te revêtira de grâce et de gloire; tu es descendu dans sa prison, tu monteras près de son trône.... Le patriarche ne savait pas que ses hôtes étaient des anges, et cependant il n'hésita pas à les recevoir sous son toit. Assis à sa porte à l'heure de midi, il ne possédait pas encore un pouce de terre, mais voyageur lui-même, il accueillait les voyageurs, car il était déjà citoyen des cieux.... Il n'avait pas de maison, une tente était sa demeure, et voyez pourtant combien son hospitalité est généreuse. Il tue le veau, il pétrit la farine, et, soit par lui-même, soit par sa femme, il sert ses hôtes avec empressement et cordialité. Comme il est simple et sans orgueil! Il s'incline humblement devant les étrangers, il les prie....... Il se montre heureux de leur présence, il dresse la table........ Imitons ce saint homme. Combien y a-t-il d'étrangers parmi nos frères? L'église est une maison commune, un grand hospice. Cherchez avec soin ceux qui ont besoin de votre aide; assis à votre porte, accueillez ceux qui viennent à vous, et, s'il vous est impossible de leur donner asile sous votre toit, fournissez-leur autrement les choses nécessaires. — Quoi, dis-tu, l'Église n'a-t-elle pas de quoi subvenir à ces néces-

sités? — Sans doute, mais que t'importe? Si l'Église se charge de nourrir tous les pauvres, quel avantage y aurastu? Parce que les autres prient, es-tu dispensé de prier? Pourquoi ne dis-tu pas aussi : Les prêtres offrent au ciel des prières, qu'ai-je besoin d'en offrir? — Mais je donne, répliques-tu, à celui qui ne peut s'adresser à l'Église. — Eh bien! soit, donne à celui-là du moins. Ce que nous voulons, c'est que tu donnes.... S. Paul disait : ***Fournissez aux veuves vraiment veuves ce qui leur est nécessaire pour vivre, afin que l'Église ne soit pas surchargée***[1]. Fais comme tu voudras, mais fais quelque chose, et je ne dis pas, ***afin que l'Église ne soit pas surchargée,*** mais afin que tu ne sois pas écrasé toi-même. Si tu laisses tout faire aux ministres du Christ, que te restera-t-il à faire? Pour couper court à ces raisonnements, il y a un hôpital séparé de la maison de Dieu. — Mais, poursuis-tu, l'Église a des ressources, elle a de l'argent et des revenus. — N'a-t-elle pas aussi des charges? N'a-t-elle pas à dépenser chaque jour? Pourquoi refuses-tu de venir en aide à sa médiocrité? Je rougis d'avoir à tenir ce langage. Du reste, je ne vous contrains à rien. Mais si tu penses qu'il y a dans cet enseignement quelque utilité, établis dans ta maison un hospice, places-y un lit, une table, une lampe. N'est-ce pas étrange d'avoir un logement pour les soldats qui passent, de prendre d'eux le plus grand soin, de leur donner tout ce qu'ils réclament, et cela parce qu'ils écartent de nous le fléau de la guerre, et de refuser un abri à nos frères malheureux? Sois plus charitable que l'Église. Veux-tu nous couvrir de confusion, surpasse-nous en libéralité. Aie chez toi un logement pour Jésus-Christ, et puisses-tu dire : Voici la cellule du Seigneur, elle lui est réservée; si chétive qu'elle soit, il veut bien ne pas la dédaigner. Le Christ

[1] I. *ad Timoth.*, 5.

nu, sans asile, erre çà et là, il implore l'abri d'un toit. A lui du moins ouvre ta porte. Ne sois pas inhumain, et quand tu as tant d'ardeur pour les choses du siècle, ne reste pas de glace pour celles de l'éternité. Donne au plus fidèle de tes serviteurs la mission de rechercher les estropiés, les mendiants, ceux qui n'ont ni feu ni lieu, pour les recueillir chez toi. Je ne te dis pas de les loger en haut, dans les beaux appartements : il le faudrait; mais si tu ne le veux pas, loge le Christ en bas avec tes esclaves, avec tes mulets. Tu frémis peut-être en m'entendant ainsi parler, et cependant cette grâce même, le Christ ne l'obtient pas de toi! Je vous y exhorte, je vous le recommande; songez sérieusement à cela. Si ma proposition vous déplaît, procédez autrement. Il y a dans la ville bien des pauvres de l'un et de l'autre sexe. Choisissez-en un et faites-le rester chez vous. Que le pauvre soit du moins le gardien de votre maison. Qu'il en soit le bouclier, la lance, le rempart. Où réside la charité, le démon n'ose venir, le mal n'ose approcher. De grâce, ne méprisez pas un tel avantage. Quoi! vous avez sous votre toit des places assignées à vos chars, à vos basternes, et il n'y en a aucune pour Jésus-Christ pauvre et errant! Abraham recevait ses hôtes dans sa propre demeure; sa femme se tenait debout devant eux dans l'attitude d'une servante; ils étaient chez lui comme des maîtres dans leur maison. Cependant il ne savait pas qu'il avait à faire à des anges; s'il l'avait su, il leur aurait donné tous ses biens. Nous, quoique nous sachions qu'en recevant les pauvres nous recevons Jésus-Christ, nous sommes loin de l'empressement du patriarche alors qu'il pensait ne recevoir que des hommes. — Mais, dis-tu, il y a dans cette classe de gens beaucoup d'ingrats et d'imposteurs. — Tu n'auras que plus de mérite à leur tendre la main pour l'amour de Jésus-Christ. Si tu les connais pour des fourbes, repousse-les; sinon, pourquoi les accuser sans preuves? — Dans le

doute, poursuis-tu, qu'ils aillent à l'hôpital. — Oui, mais quelle sera ton excuse devant Dieu, si tu n'admets pas même ceux que tu connais, et que ta porte soit fermée à tous? Que notre maison soit un refuge toujours ouvert à Jésus-Christ. Exigeons des pauvres en retour de notre bonté, non leur reconnaissance, mais qu'ils fassent de notre maison le refuge de Jésus-Christ. Courons après eux, attirons-les, faisons tout pour les emmener à nous. Nous recevrons bien plus que nous ne pouvons donner. Je ne vous prescris pas de tuer le veau gras; donnez du pain à celui qui a faim, des vêtements à celui qui est nu, un asile à celui qui n'en a pas. Et afin que tu ne dises pas toujours que l'église est l'hospice commun de tous, envoie tes aumônes à l'église, et toi aussi tu auras exercé l'hospitalité[1]. »

Mais Chrysostôme aspirait à plus que cela. Il se flattait de refaire à Constantinople ce que les Apôtres avaient fait à Jérusalem. Ce noble cœur, plein d'une foi sans bornes à l'Évangile, brûlant de la passion du bien, se réfugiait volontiers dans ces grands souvenirs de l'Église naissante, comme pour s'y consoler du spectacle abject et triste qu'il avait sous les yeux. De là, des moments de pieux éblouissement pendant lesquels il croit voir renaître et fleurir, à sa voix, les touchantes merveilles d'union et de charité qui apparurent un instant, comme une belle et fugitive vision, aux pieds du Calvaire encore tout fumant du sang rédempteur, alors que *la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et que, nul ne considérant comme étant à lui ce qu'il possédait, tout leur étant commun, il n'y avait plus d'indigent parmi eux*[2]. C'était là l'idéal, ou, si l'on veut, le rêve de sa charité! Et, toutefois, gardons-nous de voir dans cet esprit supérieur une espèce d'uto-

[1] Chrys., *hom.* 45, *in Act.*, t. 9, p. 341 et suiv.
[2] Act., c. 4.

piste sentimental à la poursuite de chimères ridicules ou menaçantes. Chrysostôme est un Saint, c'est-à-dire un de ces hommes de foi et d'amour qui portent si loin la confiance en Dieu et le dévouement à leurs frères, qu'ils osent tout tenter, tout espérer, même les prodiges, et desquels le Seigneur a dit par la bouche du Prophète : « J'enivrerai l'âme de mes prêtres, et mon peuple sera comblé de mes biens [1]. » Jean fut favorisé de cette divine ivresse, et il y puisait ses grandes pensées, ses saintes audaces, ses illusions même, sublimes illusions que rien ne pouvait étonner ni décourager.

La pauvreté affligera toujours la terre, parce que le péché la souillera toujours. Ces fallacieuses théories qui nous la montrent vaincue, anéantie, faisant place à la parfaite égalité et au bien-être universel, sont fondées sur la négation de la chute originelle, c'est-à-dire d'un fait qu'on ne peut nier sans nier du même coup le Christianisme, l'histoire, les lois les plus évidentes de l'humanité. Et quelle est donc la puissance ici-bas capable de lutter avec succès contre cet arrêt de déchéance sous lequel gémit la nature humaine? En détruisant, quant à ses conséquences éternelles, l'anathème qui frappait la race d'Adam, le Dieu fait homme en a laissé subsister les conséquences temporelles. La grâce descend du Calvaire, relève l'homme tombé, lui ouvre, avec des trésors de pardon, les perspectives d'une nouvelle vie, d'une ère glorieuse où il trouvera le bonheur avec l'immortalité; mais jusqu'au jour où il sera entré en possession de la plénitude des promesses, et, selon l'expression de S. Paul, *de la liberté et de l'adoption des enfants de Dieu* [2], il doit traîner le poids des misères, des souffrances, de la distribution inégale des biens et des maux, et payer à la tombe son tribut. La rédemption pro-

[1] Jérém., 31, v. 14.
[2] *Ad Rom.*, c. 8, v. 21 et 23.

clamée sur la croix, assurée par elle, ne sera consommée qu'au ciel. Comme la douleur, comme la mort, ce terrible *ennemi qui sera détruit le dernier* [1], l'indigence ne disparaîtra du milieu des hommes que lorsque l'œuvre divine de la réparation sera complète, et que *le Christ, notre vie, apparaissant dans sa puissance, nous apparaîtrons avec lui dans sa gloire* [2]. Jusque là, et en attendant d'être affranchie *de la servitude de la corruption, toute créature est affligée et en proie aux douleurs de l'enfantement* [3]. C'est pourquoi le Sauveur disait à ses Apôtres la veille de sa passion: *Moi, vous ne m'aurez pas toujours; mais des pauvres, vous en aurez toujours avec vous* [4].

Certes, on ne peut prêter à Chrysostôme l'absurde pensée de donner un démenti à son maître. Convaincu que le mal doit subsister jusqu'à la fin des temps, il sait aussi que l'Évangile a mis à côté du mal le remède, et que le seul remède efficace de l'indigence est la charité. L'antique Éden à jamais perdu, l'égalité primitive à jamais impossible, il veut que du moins la charité en soit parmi les exilés du Paradis comme un pieux reflet, comme une ombre bienfaisante; il veut ôter à la misère son désespoir, à la fortune son égoïsme, combler en partie, à force de dévouement et d'amour, l'intervalle qui sépare le riche du pauvre, tempérer, mais sans violence, sans blesser aucun droit, cette distribution des biens terrestres qui sera toujours et nécessairement inégale, trouver enfin une solution, non générale et absolue, mais partielle et locale au douloureux problème du paupérisme toujours posé, toujours ajourné, toujours menaçant. Cette solution, objet de ses vœux et de ses pensées, il croyait l'avoir donnée à Antioche,

[1] I. *ad Corinth.*, c, 15, v. 26.
[2] *Ad Coloss.*, c. 3, v. 4.
[3] *Ad Rom.*, c. 8, v. 21 et 22.
[4] Math., 26. 11.

quand il proposait, nous l'avons vu, à chaque famille opulente ou seulement aisée de se charger d'un certain nombre de malheureux. « Si dix d'entre vous, disait-il, voulaient faire de leur côté ce que fait l'Église, il n'y aurait plus un seul indigent délaissé dans notre ville, et même, par la grâce de Dieu, nous pourrions nourrir les pauvres de dix cités [1]. » A Constantinople, où, malgré l'assistance de l'état, les ravages de la misère sont bien plus grands, l'orateur pontife s'avance un peu plus. Expliquant le célèbre passage du livre des Actes : *Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme et tout était commun entre eux*, il s'exprime ainsi :

« Aujourd'hui encore, si cela se faisait, nous vivrions plus contents, riches et pauvres, et les pauvres n'en auraient pas plus de bonheur que les riches. Traçons le tableau, si vous le voulez, de cet heureux état, et jouissons-en par la parole, puisque vous ne voulez pas en jouir en réalité. Ce qui se passa du temps des Apôtres prouve clairement que ceux qui vendaient leurs biens ne tombaient pas pour cela dans le dénûment ; ils transformaient les pauvres en riches sans devenir pauvres eux-mêmes. Du reste, décrivons cet ordre de choses. Que tous vendent tout, et que l'argent venu de ces ventes soit mis en commun. Je ne fais qu'une supposition oratoire ; que nul ne s'alarme. A votre avis, combien d'or réunirait-on de la sorte ? Pour moi, je présume, car il ne peut y avoir là-dessus aucune certitude, que si chacun apportait ici ses capitaux, s'il faisait abandon de ses champs, de ses maisons, de tout ce qu'il possède — je ne parle pas des esclaves, il n'y en avait point alors parmi les disciples ou ils avaient été affranchis —, on arriverait à un million de livres d'or, peut-être à deux ou trois. Car, dites-moi, quelle est la

[1] Chrys., *hom.* 66, *in Math.*, t. 7, p. 659.

population de cette ville ? Combien supposez-vous qu'elle renferme de Chrétiens ? Cent mille ! Combien de Juifs ? Combien de Gentils ? Quelle masse d'or on obtiendrait ! Mais quel est le nombre des indigents ? Je ne pense pas qu'il aille au-delà de cinquante mille. Qu'il serait aisé de pourvoir à leurs besoins de chaque jour ! Il en coûterait moins de les nourrir en commun des mêmes aliments. — Mais, répliquez-vous, qu'allons-nous devenir quand la somme de ces biens sera épuisée ? — Et pensez-vous donc qu'elle le soit jamais ? La grâce de Dieu ne se répandrait-elle pas mille fois plus abondante ? Quoi donc ! de la terre ne ferions-nous pas le ciel ? Si trois mille, cinq mille disciples ont opéré ce prodige autrefois sans qu'aucun d'eux se soit plaint de l'indigence, n'en serait-il pas de même, à plus forte raison, dans une multitude si considérable ? Les étrangers eux-mêmes voudraient contribuer à cette belle œuvre. La division des ressources est une cause de pauvreté. Pour vous le démontrer, je suppose une famille avec dix enfants, plus le père et la mère ; celle-ci travaille à la laine dans sa maison, celui-là gagne sa vie dehors. : est-ce qu'ils ne feront pas moins de dépenses réunis que séparés ?... On vit dans les monastères comme vivaient autrefois les fidèles. Personne y est-il mort de faim ? N'y a-t-on pas tout à profusion ? Et cependant on a plus peur aujourd'hui d'une pareille idée que du plus épouvantable naufrage ! Si nous savions les avantages qui s'y attachent, nous nous déciderions hardiment à la réaliser. Quelle grâce ce serait ! Car, si, au temps des Apôtres, trois ou cinq mille fidèles, destitués de secours, environnés d'ennemis, ont pu réussir, n'est-ce pas plus aisé, maintenant que, par la grâce de Dieu, il y a des Chrétiens partout sur la terre ? Qui voudrait rester idolâtre ? Personne assurément, tant nous attirerions tout le monde ! Du reste, si nous entrons dans cette voie, j'espère, Dieu aidant, atteindre le but. Obéissez-moi, et

tout s'accomplira heureusement et avec ordre, et si le Ciel me donne vie, je n'en doute pas, nous verrons ici ce qu'on vit autrefois à Jérusalem [1]. »

L'espoir de Chrysostôme fut trompé. Le vent de l'exil emporta dans la même rafale ses pensées et sa vie. La Providence lui refusa le temps d'un effort sérieux en faveur d'un projet au succès duquel il attachait tant d'importance, mais où nous ne pouvons guère voir que l'aspiration généreuse d'un cœur aimant trompé par la beauté de ses intentions et la grandeur même de sa charité. A nous en tenir aux paroles citées tout-à-l'heure, il est difficile de saisir le vrai dessein du pieux orateur. Évidemment, il ne compte pas faire de la seconde Rome, si fière de ses palais, de ses thermes, de ses théâtres, de sa corne dorée, un monastère. Espère-t-il du moins que, parmi les Chrétiens amollis de Byzance, il en trouvera quelques milliers prêts à renouveler les merveilles de renoncement et de sainte fraternité qui illustrèrent le berceau de l'Évangile ? On pourrait supposer avec plus de probabilité que sa pensée n'était autre que de fonder, au moyen d'oblations volontaires et annuelles, une grande caisse de prévoyance, laquelle, aussi sagement administrée que richement dotée, eût suffi non-seulement à réparer les ravages de l'indigence, mais à en détruire la plupart des causes en allant au-devant des circonstances malheureuses qui la produisent, l'âge, la maladie, le manque de travail, en sorte qu'en aucun cas aucune famille, aucun individu n'eût été abandonné au désespoir de la faim ni à l'avilissement de la misère.

Toutefois, si cette idée fut la sienne, il faut en convenir, elle ressort peu clairement de son langage. Peut-être qu'en évoquant devant son auditoire ce touchant souvenir de l'âge d'or de la foi, il ne voulait que montrer par un

[1] Chrys., *in Act.*, t. 9, p. 93.

grand exemple ce que peut une grande charité. Ses vrais projets, s'il en eût de bien arrêtés sur l'extinction de l'indigence, nous sont restés inconnus; et il serait aussi injuste que téméraire de les juger par les quelques mots qui lui échappent ici dans un discours improvisé et tout d'entraînement. En tout cas, même dans ces quelques mots, rien ne rapproche Chrysostôme de ces malheureuses théories, déjà signalées à cette époque par Clément d'Alexandrie [1], dont l'application, sous une forme ou une autre, serait l'absorption de toute liberté, de toute dignité personnelle, de toute individualité par une dictature monstrueuse substituée à la famille, à l'homme, à la Providence. Tout dans les projets de l'évêque de Constantinople roule sur l'idée d'association libre et fondée sur l'esprit de pauvreté, l'abnégation de soi-même, le dévouement à ses semblables, l'amour de Jésus-Christ et des hommes dans le cœur de Jésus-Christ. L'idéal qu'il poursuit de ses vœux les plus ardents, sans espérer l'atteindre, c'est la merveilleuse fraternité de Jérusalem, où l'élan de la charité porté si loin n'alla jamais jusqu'à l'anéantissement des droits et des rapports de la propriété. En supposant au saint docteur le temps de mûrir et de mettre à exécution ses pensées, eût-il réussi ? Nous pouvons en douter ; mais certes c'eût été une chose digne de l'intérêt de la postérité et une grande leçon pour elle que cette lutte d'un homme supérieur, plein de l'esprit de l'Évangile, contre les terribles difficultés de ce problème du paupérisme suspendu comme un glaive sur la tête de la société moderne, sans qu'elle puisse avancer ni reculer : goufre béant qui donne le vertige aux plus fermes intelligences, sphinx menaçant qui dévorera des peuples avant de dire son dernier mot, cap des tempêtes placé sur le chemin de l'humanité qui semble ne le pouvoir

[1] Stromat., l. 3, *init.*

doubler qu'avec des périls immenses et des naufrages dans le sang. Sera-t-il jamais résolu ? S'il a une solution, elle est et ne peut être que dans l'Évangile. Malheur à qui la chercherait ailleurs ! Quoi qu'il en soit, n'hésitons pas à le dire, les germes de toutes les bonnes et grandes choses d'ici-bas ont passé par les mains des grands ouvriers de la foi. Leur regard, éclairé par la charité, a sondé tous les horizons du monde moral, et partout ils ont répandu à flots la lumière. Leur doigt a indiqué de loin, à travers les âpres sommets et les sombres précipices, la véritable route du progrès ; et toutes les aspirations généreuses, tous les vœux nobles et féconds pour le bonheur de l'espece humaine sur la terre, sont partis de ces cœurs qui semblaient n'appeler et n'apprécier que le bonheur transcendant des cieux.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Obstacles rencontrés par Chrysostôme. — Restes du paganisme. — Superstitions populaires. — Hérésies — Novatiens. — Sisinnius. — Efficacité de la pénitence. — Prédication de Jean. — Sa méthode. — Mœurs et habitudes du peuple de Constantinople. — Souvenirs païens dans les funérailles chrétiennes. — Résurrection des morts. — Chant des psaumes dans les cérémonies funèbres. — Avarice et corruption de la cour. — Luxe effréné. — Chrysostôme attaque vivement les vices des grands et des riches. — Il menace d'excommunication. — Petit nombre des élus. — Pieux succès de l'éloquent pasteur. — Mort tragique à l'hippodrome. — Affection du peuple pour son évêque.

Subvenir aux besoins des pauvres, étendre, affermir, organiser les bienfaits de la charité, n'était pas la seule ni la plus difficile tâche du pontife. Les misères morales demandaient pour être combattues des efforts plus constants et plus ingrats. Dans une ville qui comptait entre ses habitants beaucoup de païens et de juifs, où, chez les Chrétiens eux-mêmes, de nombreux souvenirs du paganisme, lie impure déposée par les siècles, infectaient encore les âmes et les mœurs, en présence d'une cour vénale, corrompue, concussionnaire, au milieu d'un clergé mondain, intrigant, servile, le zèle de Chrysostôme rencontrait à chaque pas des abus à signaler, des réformes à opérer, des obstacles à vaincre. D'ailleurs, l'indépendance évangélique de son langage et l'austérité de sa vie, qui parlait plus haut que ses discours, ne tardèrent pas à exciter autour de lui de sourdes rumeurs de mécontentement qui devaient éclater bientôt en coups de tonnerre. Mais qu'importaient à l'intrépide orateur ces menaces lointaines de la tempête? N'avait-il

pas au fond de sa conscience, dans le sentiment de sa mission, un invincible appui ? De plus, il voulait ardemment la sanctification et le bonheur des âmes confiées à ses soins, et, dans la poursuite de ce noble but, il était prêt à tout faire, à tout souffrir. Le peuple encourageait de son affection le dévouement d'un pasteur en qui il se plaisait à voir, non pas seulement un guide spirituel, mais un protecteur illustre et puissant, l'ange tutélaire de la cité. Sans trop compter sur un élément aussi fugitif que la faveur populaire, Jean s'abandonnait à son souffle, qui, pour lui, se confondait avec l'inspiration du devoir. Jamais elle ne fut le prix d'une aveugle complaisance ou d'une faiblesse. *Il rendait témoignage à Dieu devant les rois et devant les peuples* [1], disant à tous la vérité avec la même énergie et travaillant, sans ménagement comme sans relâche, à arracher des âmes ces préjugés, ces erreurs, ces habitudes qui, venant du paganisme, étaient dans le sein même de l'Évangile une cause permanente d'abaissement, de dégradation, de souffrance même et de pauvreté.

A Constantinople, en effet, aussi bien qu'à Antioche, une multitude d'usages d'origine idolâtrique survivaient à l'idolâtrie. Beaucoup de Chrétiens en étaient à croire aux augures, aux sortilèges, à l'astrologie [2] : ils observaient les conjonctions des astres à la naissance de leurs enfants, portaient de ridicules amulettes, se couvraient de signes cabalistiques, interrogeaient les sorcières et les devins, recouraient à la magie [3]. Chrysostôme rougissait pour eux de tant d'ignorance et de superstition ; de toutes ses forces, il s'applique à inculquer dans les esprits cette grande vérité, fondement de tout ordre moral et civil, que la Providence, en gouvernant l'humanité, laisse à chaque

[1] Act., c. 9, v. 15.
[2] Chrys., t. 12, p. 380.
[3] *Id.*, t. 2, p. 44, 96, 388, 447, 603; — t. 12, p. 31.

homme son libre arbitre et l'entière responsabilité de sa vie [1] ; et c'est pourquoi, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, il frappe à coups redoublés sur les doctrines de Marcion, de Manès, de Valentin, sur toutes celles qui portent atteinte directement ou indirectement à la dignité, à la liberté de l'homme, à l'autorité de la conscience. Avec le même zèle infatigable, il attaque dans leurs enseignements Sabellius, Photin, Marcel d'Ancyre, Paul de Samosate, Macédonius, Eunomius et cette foule d'hérésiarques dont les sophismes n'étaient pas sans danger pour un peuple d'une imagination mobile, d'un esprit paradoxal, se plaisant aux chicanes de l'argumentation [2], au milieu duquel l'Arianisme avait si long-temps et si tristement prévalu. D'ailleurs, les discussions théologiques, loin d'être renfermées dans le sanctuaire, intéressaient et souvent passionnaient les foules elles-mêmes, à une époque où les livres saints, lus et expliqués à l'église, lus et médités dans les familles, étaient connus de tout le monde, à ce point qu'il n'était pas rare de trouver des laïques qui les savaient par cœur [3]. L'église qui couvrait d'un voile impénétrable aux profanes les mystères sacrés de la liturgie, ouvrait ses portes à tout le monde pendant la prédication. Juifs, dissidents, païens, attirés par la réputation d'un orateur ou par l'amour de la controverse, venaient s'asseoir à côté des fidèles rangés par ordre dans la vaste nef, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, les personnes plus âgées au premier rang, tandis que les diacres allaient et venaient pour maintenir le silence et recommander l'attention [4]. La méthode de Chrysostôme est toujours la même : il explique le texte sacré verset par verset à mesure qu'il est lu au peuple du haut de l'ambon,

[1] Chrys., t. 12, p. 380.
[2] *Id.*, t. 9, p. 44; — t. 11, p. 82, 610; — t. 13, p. 185.
[3] Fleury, Mœurs des chrét., c. 7.
[4] Chrys., t. 9, p. 159, 160, 198.

s'attachant de préférence au sens le plus littéral et le plus pratique, et terminant chaque discours par une exhortation morale proportionnée aux besoins de son auditoire qu'il connaît parfaitement. Absorbé par les travaux d'une grande administration, surtout par les sollicitudes de la charité dans une ville où la misère fait tant de victimes et réclame tant de dévouement, il a, bien moins qu'à Antioche, le temps de se recueillir et de méditer avant d'aborder la sainte tribune; mais ce défaut de préparation, sensible pour ceux qui lisent aujourd'hui ses discours, ne l'était pas pour ses auditeurs captivés et charmés par cette parole toujours affectueuse et souvent éloquente dans sa négligence. Sans étalage d'érudition, sans acrimonie ni sècheresse, avec une admirable simplicité, où la sérénité d'une haute raison s'unit à l'onction d'une charité sincère et tendre, il poursuit l'hérésie, il la démasque, il la renverse du piédestal qu'elle se faisait avec des passages torturés des saints livres, et rend la vérité si lumineuse, si saisissante, qu'il est impossible à l'auditoire d'avoir une autre conviction que celle de l'orateur. Les applaudissements des hérétiques et des païens se mêlent à ceux des fidèles; quelquefois ce sont des larmes, des gémissements qui l'interrompent; il a parlé du jugement de Dieu, et les sanglots éclatent, de vives protestations de repentir remplissent l'enceinte sacrée [1], les pécheurs émus se frappent le visage et demandent grâce; mais, ce qui est mieux encore, de sérieuses conversions encouragent de jour en jour le zèle du saint pasteur.

Le génie oriental, ardent et capricieux, était si avide de paradoxes et de nouveautés, qu'il suffisait d'émettre une opinion bizarre pour qu'elle eût aussitôt des partisans. Les hérésies chrétiennes, passionnées et bruyantes, n'absorbaient pas tellement les esprits qu'il n'y restât place à une

[1] Chrys., t. 12, p. 348.

foule d'erreurs d'un autre caractère et d'une autre origine. La Gnose de Marcion avait laissé des traces à Constantinople, où le Manichéisme comptait aussi des adeptes, où l'on trouvait beaucoup de philosophes, lesquels, avec leur grande barbe, le bâton à la main, un sale manteau sur les épaules, se promenaient dans les galeries publiques, débitant avec emphase leurs billevesées savantes ou impies et groupant les oisifs autour d'eux par l'étrangeté du costume autant que par la hardiesse du discours. Tandis que les disciples de tel ou tel hérésiarque[1] niaient la résurrection des morts, la réalité de l'Incarnation, la consubstantialité du Verbe, la Trinité divine, tel ou tel dissertateur au nom de la philosophie blasphémait la Providence, enseignait le fatalisme, soutenait la métempsycose, célébrait les merveilles de la théurgie; et ces mille assertions contradictoires, bourdonnant dans les oreilles et dans la tête du peuple, la remplissaient d'une telle confusion, que les docteurs du Christianisme avaient la plus grande peine à faire pénétrer la lumière dans ce chaos. De là, pour l'orthodoxie des masses, un grave péril, et pour les pasteurs, l'obligation de multiplier leurs efforts pour maintenir au milieu de ce pêle-mêle de sophismes et d'erreurs la pureté du dogme chrétien, exposée dans bien des esprits aux plus déplorables altérations.

Une secte, entre les autres, inquiétait plus particulièrement Chrysostôme: c'était celle des Novatiens. Originaire de Rome, elle avait gagné l'Orient, où ses adeptes avaient pris le nom de *purs*, usurpé déjà par les Montanistes, dont ils faisaient revivre l'orgueil et quelques erreurs. La prétention de ces durs sectaires était de rappeler à la sainte austérité de son institution le Christianisme corrompu, disaient-ils, et perdu par la molle indulgence de l'Église. Ils excluaient

[1] Chrys., t. 11, p. 93; — t. 10, p. 587; — t. 13, p. 189.

à jamais de la communion les pécheurs publics, déclaraient toute faute grave irrémissible, et enseignaient que le sacerdoce n'a pas reçu le pouvoir d'absoudre qu'il s'arroge et qui, dans ses mains, n'a servi qu'à déshonorer et pervertir les mœurs chrétiennes. Impitoyables à la faiblesse humaine, ils condamnaient les secondes noces, et professaient pour les Catholiques un tel mépris, que, si l'un d'eux venait à se faire Novatien, ils l'obligeaient à recevoir une seconde fois le baptême. Cette sombre doctrine, si opposée à la mansuétude évangélique, attirait par sa rigidité même les esprits outrés que l'exagération séduit, toujours disposés à prendre le pharisaïsme et la dureté pour la sainteté. Les Novatiens avaient alors pour évêque Sisinnius.

Socrate se plaît à le peindre comme une perfection d'homme et de pontife, qui unissait au savoir et à la vertu les dons de la nature les plus riches et les plus aimables : la taille, la démarche, la physionomie, la beauté des traits, la distinction des manières, la finesse de l'esprit, le charme de la parole, les talents de l'écrivain et de l'orateur. Selon lui, aimé et vénéré de la secte, respecté et redouté des prélats catholiques, il joussait dans la ville et à la cour d'une autorité considérable. L'historien complaisant qui rapporte avec une admiration niaise les bons mots, plus ou moins heureux, de son héros, lui reconnaît pourtant une faiblesse: c'est qu'il aimait le luxe et la bonne chère. « Ceux qui ne le connaissaient pas, dit Sozomène, se persuadaient difficilement qu'il pût au milieu des délices conserver la tempérance. » Toujours vêtu de blanc et avec recherche, il allait au bain matin et soir, et, quand on lui demandait pourquoi, étant évêque, il se baignait deux fois par jour : C'est, disait-il, que je ne peux me baigner trois fois. Son esprit satirique lançait volontiers l'épigramme à ses adversaires. « Vous, Novatien, lui disait Léon d'Anyre,

pourquoi voulez-vous des églises, puisque vous réprouvez la pénitence? — Tu te trompes, répondit Sisinnius, personne ne fait pénitence autant que moi, puisque j'ai consenti à te voir [1]. »

Un homme de la trempe de Chrysostôme, sévère à lui-même, indulgent pour les autres, dont le noble cœur n'avait su trouver dans l'Évangile que d'ineffables trésors de miséricorde, devait être plus particulièrement antipathique à ces doctrines désespérantes qui consacraient l'impénitence sous prétexte d'honorer la vertu. La dénomination de *purs* offensait ses oreilles chrétiennes; il lui semblait impossible que tant d'orgueil ne fût pas mêlé d'hypocrisie, et volontiers il eût adressé aux nouveaux pharisiens ces foudroyantes paroles du Sauveur à ceux de son temps: *Que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre!* Simple prêtre d'Antioche, il lui était arrivé de les interpeller vivement du haut de la chaire, au milieu d'un discours, et de s'écrier: *Où sont-ils ces prétendus purs qui, tout pleins de souillures, osent parler de leur pureté* [2]*?* Mais à Constantinople, où ils ont dressé chaire contre chaire, autel contre autel, il est obligé d'engager avec eux une lutte soutenue, et de les démasquer aux yeux d'un peuple que leur apparente austérité peut induire à erreur.

« Quel orgueil, dit-il, quelle folie! Vous êtes des hommes, et vous avez la prétention d'être sans péchés! Autant vaudrait dire que la mer peut être sans vagues. Ne savez-vous pas qui nous sommes? Joie ou tristesse, richesse ou pauvreté, louange ou insulte, guerre ou paix, notre âme est en proie à mille mouvements intérieurs, enlacée par mille circonstances extérieures, fatiguée par les maladies du corps, livrée aux vicissitudes des évènements; et, au milieu de cette tempête incessante, vous osez vous pro-

[1] Socrat., l. 6, c. 20. — Sozom., l. 8, c. 1.
[2] Chrys., t. 11, p. 105.

clamer purs ! Qu'y a-t-il de plus exposé à la souillure que la vie humaine ? Eh quoi ! pourriez-vous me dire que vous avez passé un seul jour sans offenser Dieu ? Vous n'avez pas de crime à vous reprocher, je le veux ; mais la vaine gloire, mais l'orgueil, mais ces regards impudiques, mais ce désir jaloux du bien des autres, mais ces mensonges, ces fraudes, ces imprécations contre vos ennemis !... Vous êtes accablés d'une multitude de fautes, et vous vous vantez d'être purs !... Mais, ajoutait-il, s'adressant aux fidèles, j'ai d'autres arguments pour vous démontrer combien coupable est leur arrogance. Quant à vous, j'en supplie votre charité, n'ayez jamais ces prétentions insolentes, et, de toutes vos forces, appliquez-vous à vous relever de vos chutes et à vous faire pardonner vos torts. Si criminels que vous soyez, vous obtiendrez grâce, si vous le voulez, en recourant à l'Église, en déplorant vos erreurs, en les confessant humblement, en répandant l'aumône avec la prière ; car ce sont là tout autant de remèdes propres à guérir les blessures du péché [1]. »

Comme on le voit par ces derniers mots, le pontife est moins occupé de réfuter les Novatiens que de prémunir les fidèles contre un détestable rigorisme aussi impie qu'immoral, et de célébrer l'efficacité inépuisable de la pénitence et les saintes facilités du pardon. La mesure prise par Nectaire à l'égard de la confession publique avait modifié l'ancienne discipline, et aplani aux pécheurs la voie du retour. Mais Chrysostôme, dont la compassion pour les faiblesses de l'homme égale le zèle pour la loi de Dieu, craint toujours qu'une sévérité trop grande ne soit un obstacle à des conversions désirées, et que les consciences coupables, effrayées à la fois par leurs propres remords et par les menaces de la religion, ne se renfoncent dans

[1] Chrys., t. 12, p. 355.

le vice par le désespoir d'en sortir. Aussi parle-il sans cesse avec effusion des bontés divines, des trésors d'espérance ouverts au repentir ; et, sans dissimuler aucune des conditions d'une pénitence vraie, les regrets, les larmes, les réparations nécessaires, les œuvres de charité, l'humble recours au prêtre[1], sans amollir par une lâche condescendance la sainte austérité de la morale chrétienne, il n'a qu'un langage compatissant et des promesses de pardon pour ceux qui tombent, toujours prêt à les relever, à les accueillir dans ses bras, à les bénir.

« Quand tu serais coupable de vol, de fornication, d'adultère, viens à l'église pour apprendre à ne plus te livrer à ces vices. J'appelle ici tout le monde, je lance partout le filet de la parole, je veux prendre, non ceux qui se portent bien, mais les malades. Je le répète tous les jours, viens et recouvre avec moi la santé ; car, moi aussi, quoique médecin, j'ai besoin de remèdes. Je suis homme, en effet, de la même nature que toi et sujet aux mêmes passions ; j'ai besoin d'une parole qui mette un frein à cette fougue dangereuse ; je ne mène pas une vie tranquille, exempte de soucis et de trouble. Moi aussi, je suis battu par les flots de la concupiscence...... Et pourquoi me faire autre que je suis, lorsque Paul lui-même, qui touchait aux cieux, loin de jouir d'un calme parfait, avait à lutter sans cesse et s'écriait : *Je châtie mon corps, je le réduis en servitude, de peur qu'en prêchant aux autres je ne devienne réprouvé moi-même*[2]. Il châtiait ce qui s'insurgeait, il réduisait en servitude ce qui répugnait au joug, et il avertissait ses frères par ces paroles : *Que celui qui est debout tâche de ne pas tomber*[3]. Or, s'il en était là, lui, le grand Apôtre, et que semblable au navigateur au milieu

[1] Chrys., *ad Heb.*, *hom.* 9, p. 90 et 100.
[2] I. *ad Corinth.* 9.
[3] *Ibid.*, c. 10, v. 12.

de l'océan, il ne vit autour de lui que tempêtes, qui prétendra n'avoir pas besoin de correction, de remèdes, de vigilance ? Viens donc, et je te guérirai. Si tu es sain, viens pour affermir ta santé. La parole guérit ceux qui sont malades et fortifie ceux qui se portent bien, elle corrige pour le passé et préserve pour l'avenir. *Qui peut se glorifier*, s'écrie le sage[1], *d'avoir un cœur chaste ? Qui peut se dire avec confiance exempt de péché ?* Ainsi, n'aie pas honte d'approcher parce que tu es coupable; viens, précisément, à cause de cela : c'est aux malades surtout qu'il faut les remèdes et le médecin. Quant à nous, nous pardonnons parce que nous avons besoin d'être pardonnés. Dieu, en effet, n'a pas voulu que nous eussions des anges pour docteurs ; il n'a pas envoyé Gabriel du haut des cieux pour le mettre à la tête de son troupeau ; il a pris le pasteur parmi les brebis, afin que, pénétré de sa propre faiblesse, il inclinât à l'indulgence et trouvât un motif d'humilité et de miséricorde dans les nécessités mêmes de sa conscience[2]. »

« Quelque péché que vous ayez commis, s'écriait-il encore, gardez-vous du désespoir. Je ne cesserai de le redire... Si vous êtes tombés dans un second péché, faites pénitence une seconde fois, faites-la mille fois si vous avez péché mille fois. Venez à l'église, venez à moi, je vous promets de vous guérir[3]... Vous auriez vieilli dans le vice, la pénitence vous rajeunira. Vous pécheriez tous les jours, repentez-vous tous les jours. — Quoi ! diras-tu, j'ai usé ma vie dans le mal, et je puis être sauvé ? — Oui, tu le peux ; car ta malice a une mesure, le remède divin n'en a pas ; ta malice est celle d'un homme, la clémence qui pardonne est celle d'un Dieu !... Garde-toi donc de

[1] Proverb., c. 10.
[2] Chrys., t. 12, p. 325.
[3] *Id.*, t. 2, p. 340. — Socr., l. 6, c. 25. — Phot., c. 57, p. 59.

dire : Je suis trop coupable, je ne peux me sauver. — Toi, non, tu ne peux rien, mais Dieu peut tout, et il te sauvera, il effacera tes crimes sans en laisser trace... Viens, j'ai des remèdes plus efficaces que ceux des médecins, des remèdes que les rois eux-mêmes ne pourraient te procurer. Que peut un roi? Faire sortir d'une prison. — Moi, je t'arrache à l'enfer! — Distribuer de l'argent. — Moi, je procure le salut à ton âme! Je te livre aux mains de la pénitence, afin que tu apprennes sa vertu, afin que tu saches que le péché ne prévaut jamais contre elle, et qu'il n'y a pas de crime dont elle n'obtienne le pardon! [1] »

Cette doctrine, si consolante pour la faiblesse humaine, est éminemment morale et féconde en résultats de vertu et de sainteté. La conviction que l'âme n'est pas enchaînée fatalement, éternellement au péché qu'elle a commis, mais que, toujours libre, toujours prévenue par la grâce divine, elle peut, par le secours d'en-haut et un généreux effort sur elle-même, s'arracher à l'empire du mal, reconquérir ses droits perdus, ses espérances immortelles, les fruits de la rédemption et l'amitié de son Dieu, cette conviction est propre à opérer et a opéré, en effet, dans l'humanité des prodiges de pénitence, de spiritualisme, de charité.

Mais les Novatiens ne comprenaient rien à ces pensées. Étroits de cœur et d'esprit, irritables et rancuneux comme des sectaires, prenant la haine contre l'Église pour l'amour de la vérité, le langage de Chrysostôme les mettait hors d'eux-mêmes. Sisinnius, leur évêque, se fit l'interprète de ces colères, en écrivant contre le prélat catholique un livre acerbe plein d'invectives, où il l'accuse d'ignorer les canons, de flatter et d'encourager le vice, de ruiner de fond en comble la morale chrétienne [2]. Selon Socrate, narrateur

[1] Chrys., t. 2, p. 340, 343, 344.
[2] Socr., l. 6, c. 25.

suspect en pareille matière, Chrysostôme, blessé de ces attaques, aurait songé à faire enlever aux *purs* la liberté dont ils jouissaient à Constantinople. « Un jour, dit-il, que Jean interpellait vivement Sisinnius et lui disait que la ville ne pouvait avoir deux pasteurs : Elle ne les a pas, répondit Sisinnius. — Sur quoi, Jean indigné : Tu veux donc être seul évêque, à ce que je vois? — Non, répliqua Sisinnius, je ne dis pas cela; mais je dis qu'étant évêque aux yeux de tous, à tes yeux seuls je ne le suis pas. — Cette parole exaspéra Jean : Je t'empêcherai bien de prêcher, s'écria-t-il, car tu es hérétique. — Sisinnius reprit en riant : Et moi, je te rendrai mille grâces pour m'avoir délivré d'un si lourd fardeau. — Sur cette réponse, ajoute l'historien, Jean s'apaisa, et Sisinnius continua ses prédications sans être inquiété [1]. »

Quoi qu'il en soit de ce récit et de cette altercation plus ridicules que vraisemblables, Chrysostôme ne s'appliquait pas seulement à prémunir la foi de ses ouailles contre les séductions de l'hérésie et les sophismes des philosophes, il s'attaquait surtout aux erreurs qui pervertissent la volonté, combattant avec la même ardeur persévérante et le rigorisme novatien et la mollesse, l'orgueil, la licence des mœurs païennes introduites au sein de l'Église par une foule de mauvais Chrétiens. Pour confondre ces disciples dégénérés de l'Évangile, autant que pour se consoler lui-même du spectacle qu'il a sous les yeux, il se plaît, comme à Antioche, à retracer en des peintures peu variées peut-être, mais d'un coloris éclatant, les temps apostoliques, les vertus de l'Église primitive, la divine apparition du Christianisme au milieu des hommes, la contradiction violente qu'il y rencontra, sa rapide victoire, l'héroïsme de ses disciples, les vertus sublimes et touchantes que faisait éclater dans les

[1] Socr., l. 6, c. 22. — Tillem., t. 11, p. 143.

âmes cette glorieuse traînée de sang et de lumière par laquelle était marqué chacun de ses pas. Sur ce sujet épuisé, la verve de Chrysostôme est inépuisable. Privé de la gloire du martyre, il s'en dédommage en célébrant les combats des martyrs, qu'il eût voulu partager. L'enthousiasme des morts glorieuses l'enivre : de là, ces tableaux multipliés dont l'animation et la sainte splendeur transportaient l'auditoire, fascinaient l'orateur lui-même, qui semble ne pouvoir en détacher son regard.

Le peuple de Constantinople, malgré la présence de la cour, n'avait pas, à beaucoup près, les mœurs élégantes et douces de celui d'Antioche. Quelque chose d'âpre et de grossier signalait le langage et le caractère des Byzantins à la fois souples et violents. Ils aimaient à l'excès les plaisirs de la table et se faisaient une gloire de leurs orgies. Les fêtes licencieuses des noces laissaient loin en arrière par l'indécence et le scandale la joyeuse capitale de la Syrie. Byzance se plaisait au tumulte; et de l'hippodrome, du théâtre, elle le portait à l'église, où les diacres avaient de la peine à maintenir l'ordre et le silence [1]. Des restes obstinés de paganisme profanaient la noble et sainte tristesse des funérailles chrétiennes, et les lamentations payées, les hideuses contorsions des pleureuses se mêlaient aux prières, aux chants sacrés qui donnent au deuil des Chrétiens une attitude si digne et quelque chose d'auguste, par le sentiment de l'immortalité mêlé visiblement aux pensées de la mort. Cet abus surtout indignait Chrysostôme, il le signale comme une insulte à la foi de la résurrection, et menace de recourir aux peines les plus sévères. Ces paroles méritent d'être connues.

« Vous êtes en contradiction avec vous-mêmes, s'écrie-t-il; car, dites-moi, que signifient ces lampes allumées?

[1] Chrys., t.9, p. 198.

Pourquoi ces hymnes? Nous conduisons nos morts comme des athlètes vainqueurs. Nous glorifions Dieu, nous le remercions parce qu'il a couronné celui qui vient de nous quitter, parce qu'il a mis un terme à ses travaux, à ses craintes, et qu'il l'a reçu dans son sein. Nos psaumes, nos cantiques ont-ils un autre sens? Tout cela respire la joie. Paul disait : *Pour ceux qui dorment dans la mort, je ne veux pas que vous ignoriez ce qui les regarde, de peur que vous ne tombiez dans la même tristesse que le reste des hommes qui n'ont pas d'espérance* [1]. Il écrivait cela, non pour de pieux cénobites, non pour les vierges et les veuves consacrées à Dieu, mais pour ceux qui sont engagés dans les liens du siècle, pour tout le monde en général. Aussi quand je vois un homme, une femme qui se disent chrétiens et qui poussent des cris, qui s'arrachent les cheveux, j'en suis humilié. De telles gens devraient être exclus de l'église pour bien long-temps. Ceux qui méritent qu'on les pleure de la sorte, ce sont ceux qui craignent la mort et ne croient pas à la résurrection. Pourquoi ce deuil et ce désespoir quand il s'agit d'un voyage? Songez donc aux paroles sacrées : *Reviens, mon âme, au lieu de ton repos, car le Seigneur t'a bénie;* et encore : *Je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi, ô mon Dieu!* et dans un autre endroit : *Vous êtes mon refuge contre l'affliction qui fond sur moi!* Comment! vous répétez ces paroles et vous pleurez! N'est-ce donc que jeu et comédie? Car, si vous croyez ce que vous dites, pourquoi vous lamenter et vous désoler? Et si vous ne croyez pas, pourquoi redire les chants du prophète? Pourquoi accueillir, pourquoi ne pas repousser ceux qui viennent à vous avec des psaumes sur les lèvres? Je ne donne maintenant qu'un avis ; plus tard je m'occuperai plus sérieusement d'une chose qui menace

[1] *Ad Thess.* I., c. 4, v. 3.

l'Église d'une grande plaie. Je souhaite que vous quittiez la vie sans affliction, que, suivant l'ordre de la nature, les pères, les mères, après une longue vieillesse, soient conduits au tombeau par leurs enfants, leurs petits-enfants, leurs arrière-petits-enfants, et qu'il n'y ait pour aucun de vous de mort prématurée; je le demande à Dieu, et je vous prie de le demander les uns pour les autres. Mais, ce qu'à Dieu ne plaise! si une mort cruelle vient frapper une famille — je dis cruelle, non par elle-même, car la mort n'est qu'un sommeil, mais par rapport à notre affection, — si une telle mort a lieu et que vous appeliez des pleureuses, je vous le dis comme je le pense et sans m'inquiéter des colères que je suscite, je dis que je vous exclurai du saint lieu comme des idolâtres!... Je vous le demande, en effet, pourquoi appelez-vous les prêtres? Pourquoi des chants pieux? N'est-ce pas pour votre consolation? N'est-ce pas pour honorer celui qui vous a quittés? Pourquoi donc lui faites-vous injure? Pourquoi le donnez-vous en spectacle? Pourquoi cette comédie? Nous venons à vous en philosophant sur la résurrection, désireux d'apprendre à tout le monde, à ceux même qui ne sont pas atteints par l'affliction, à la supporter avec courage quand elle les frappera; et vous, vous introduisez, au milieu des honneurs que nous rendons au mort, des gens qui viennent condamner et détruire, autant qu'il est en eux, ce que nous faisons! Qu'y a-t-il de pire que cette moquerie? Vous devriez en rougir! Mais, en tout cas, je ne souffrirai point que de si déplorables usages soient introduits dans l'Église de Jésus-Christ[1]. »

Un mal plus enraciné dans les âmes que les souvenirs les plus vivaces du paganisme, c'était la soif des richesses, une cupidité d'autant plus effrénée que l'exemple en venait

[1] Chrys., *in ep. ad Hebr.*, *hom.* 4, t. 12, p. 46, et t. 11, p. 468.

de la cour et du trône lui-même. Soit avarice et amour insatiable de l'or, soit pour satisfaire les caprices d'un luxe sans règle et sans goût, Eudoxie vendait les signatures de l'empereur et, de compte à demi avec Eutrope, trafiquait des charges publiques, des gouvernements des provinces, des sentences des juges, de la liberté et de la vie de tous ceux dont le bannissement ou la mort pouvait l'enrichir. Tandis qu'Arcadius publiait des édits et donnait des fêtes, son ministre et sa femme se livraient sans pudeur aux plus infames malversations. Abundantius, consul et maître des deux milices, dépouillé de ses biens, était exilé en Colchide. Timasius, général célèbre sous Théodose, avait été déporté dans l'oasis de Lybie où il périt misérablement, et sa noble femme, Pentadie, n'échappait aux sanglantes mains de l'affreux eunuque qu'en se réfugiant aux pieds des autels sous la protection de Jean. Tout était concussion, vénalité, brigandage autour de l'imbécille monarque. Or, chaque maison de grand, chaque famille patricienne répétait les folies et les vices de la cour; de là, un luxe insolent, et pour l'assouvir, l'usure, la rapine, la délation, toutes les bassesses et toutes les injustices. Dans les campagnes, la condition des fermiers, pressurés par les intendants, était intolérable; et, dans les villes, malgré les charités immenses de l'Église, la misère étalait sa pâleur et ses haillons au seuil de ces palais de marbre aux portes de bronze et d'ivoire, où de voluptueuses matrones, entourées d'esclaves, enivrées de parfums, prodiguaient l'or aux plus vils usages, tandis que leurs maris, ces nobles soutiens de l'empire, passaient le jour à disserter, au milieu des flatteurs et des parasites, autour d'une table d'argent massif, sur la manière de farcir un faisan ou de manger un poisson [1].

[1] Chrys., t. 7, p. 692.

En présence de ces scandales, Chrysostôme se surpasse lui-même en zèle, en éloquence, en audace évangélique. Lui, censeur compatissant et affectueux des faiblesses du peuple, il devient amer et violent quand il s'élève contre ces exacteurs titrés qui, pour repaître un orgueil insensé ou de honteuses fantaisies, volent les citoyens au nom et sous la protection de la loi, quand il décrit ces iniquités, ces intempérances, ces convoitises, ce faste odieux qui déshonoraient le Christianisme, tuaient la charité, précipitaient la ruine de l'État. « C'est pour couvrir d'or les harnais de vos chevaux, s'écrie-t-il, pour dorer le toit de vos maisons, les chapiteaux de vos colonnes, que vous dépouillez la veuve, que vous écrasez le faible, que vous foulez aux pieds la justice et l'honneur; et le but de tant d'infamies n'est que d'avoir assez d'or pour enrichir de mosaïques le pavé, les plafonds de votre demeure, pour couvrir de vêtements splendides des animaux sans raison qui n'en font pas cas. Vos chiens sont nourris avec soin, et vous laissez mourir de faim des hommes que Dieu a faits à son image ; et tandis que les pauvres, presque nus, n'ont d'autre couche qu'un tas de fumier, le mulet qui porte votre femme est couvert de housses magnifiques, et la crèche où il mange est incrustée d'or. Il vous faut des sièges d'or, des escabeaux d'or ; et les membres vivants de Jésus-Christ, ceux pour qui il est descendu du ciel sur la terre, pour qui il a versé son sang, n'ont pas même ce qui leur est le plus indispensable [1] ! »

Les murmures qu'excite ce langage encouragent l'intrépide orateur à parler plus haut. « Je sais, dit-il, que plusieurs me raillent parce que je signale leurs désordres; que m'importe, pourvu que mes discours profitent à quelques-uns ? Oui, les richesses font perdre la tête aux

[1] Chrys., t. 5, § 14, p. 521, et *alib. passim*.

hommes; elles les rendent furieux. Il en est qui voudraient transformer les éléments, s'ils le pouvaient, pour que les murailles des villes, pour que la terre et le ciel fussent d'or; ils en viendraient à vouloir respirer l'or comme l'air. Quelle fièvre! quelle démence! quelle frénésie! Un être dont l'âme est créée à la ressemblance de Dieu meurt de froid, et vous voulez qu'un vase honteux soit d'argent pur! O la stupide arrogance! Que ferait de plus un fou? Vous rougissez de mes discours! — rougissez plutôt de vous-mêmes; car il y a dans votre luxe intempérance, insolence, cruauté, barbarie. Quel démon vous inspire-t-il? A quoi sert le Christ, à quoi sert la foi, s'il nous faut voir de telles indignités? Ce sont vos femmes qui vous poussent à ces excès : il ne leur suffit plus d'avoir des sièges, des escabeaux d'argent, il faut que l'argent soit appliqué aux usages les plus immondes. En vérité, si elles l'osaient, elles enchâsseraient leurs cheveux, leurs sourcils, leurs lèvres dans l'or, elle s'enduiraient d'or liquéfié de la tête aux pieds. Et ne croyez pas que je parle par hyperbole, car voici ce qu'on m'assure et ce qui se passe à l'heure qu'il est: Le roi des Perses fait envelopper d'une lame d'or chaque poil de sa barbe, de sorte qu'il a une barbe d'or; et, dans cet état, il git sur son trône comme un espèce de monstre. Gloire à vous, ô Christ, qui nous avez délivré de tant d'horreurs et de folies! Mais je vous le dis, Chrétiens, non plus avec le langage de la persuasion, mais avec l'autorité du commandement, de tels abus doivent cesser. M'entende qui voudra : si vous persistez dans les excès que je signale, je vous interdirai l'entrée de l'église, je ne permettrai pas que vous en franchissiez le seuil. Les païens se rient de nous; ils s'habituent à prendre pour des fables les règles de la discipline chrétienne[1]. »

Les mécontents, ceux qui se reconnaissaient dans ces

[1] Chrys., t. 11. p. 377.

tableaux, menaçaient le pasteur de déserter sa houlette pour passer dans le camp ennemi. « Ces menaces me touchent peu, s'écrie-t-il, j'aime mieux un seul auditeur docile à la volonté divine que mille méchants. Je vous le répète donc : je conseille, j'ordonne que vous renonciez à ces parures, que vous brisiez ces vases pour en donner la valeur aux pauvres, et que vous en finissiez avec ces folies. Que celui qui ne veut pas se soumettre s'en aille ! Qu'il me blâme, qu'il m'accuse, je ne me tairai pas pour cela. Quand je paraîtrai au tribunal du Christ pour y rendre compte de ma mission, ce n'est pas votre faveur qui me sauvera. On perd tout par de malheureuses condescendances. — Prends garde, me dit-on, ménage les faibles, ils embrasseraient l'hérésie ; il faut t'accommoder à leur faiblesse. — Et combien de fois ? je vous le demande. Une fois, deux fois, trois fois ? Toujours ? Le puis-je toujours ? Je dis donc de nouveau et je proteste, avec S. Paul, que je n'emploierai plus de ménagements[1]. »

Puis, avec un accent paternel : « Si vous voulez vous conduire chrétiennement, vous vous féliciterez du fruit spirituel que vous aurez retiré de mes remontrances. Je vous en prie, je vous en conjure, et je ne ferai pas difficulté de me jeter à vos genoux pour vous en supplier humblement : rendez-vous à mes vœux, car je ne puis souffrir cette mollesse, ces somptuosités indignes, cette coupable démence. Je ne puis souffrir que l'Église, ayant tant de riches parmi ses enfants, ne puisse venir en aide à ceux qui sont pauvres. L'un est affamé, l'autre regorge de vin ; l'un a des vases d'argent pour les plus vils usages, l'autre n'a pas de pain à manger. Non, je ne dois pas tolérer de si cruelles folies[2] ! »

[1] Chrys., t. 11, p. 379.
[2] *Ibid.*

Mais les mêmes désordres attristant toujours son regard, il les attaque avec une véhémence nouvelle. « Votre luxe, dit-il, est le fruit des rapines exercées contre le prochain, le fruit de sa misère et de sa ruine : c'est votre déshonneur[1]..... Vous mettez l'or partout, à la bride de votre cheval, au collier de votre esclave, à votre ceinture, à vos souliers, vous en incrustez les pierres de vos maisons. Vous vous créez ainsi de tels besoins que rien ne peut assouvir votre cupidité, cette insatiable avarice, la pire des bêtes féroces. Alors vous vous mettez à dépouiller les orphelins et les veuves, vous devenez l'ennemi commun de tous les hommes, sans songer qu'au bout de ces vains labeurs et d'une carrière coupable vous ne trouverez qu'une fin malheureuse[2]... »

Cependant, malgré l'intrépidité de son zèle et sa haute fermeté, Jean se laisse décourager quelquefois par l'obstination du mal à défier ses efforts. Son langage s'empreint par moments d'une profonde tristesse; il désespère de sa mission, il voit l'Évangile impuissant, l'esprit du Christ étouffé, la grâce et la lumière prodiguées en vain à des hommes qui les dédaignent, et le sang divin qui coula pour régénérer le monde condamné à crier vengeance au lieu d'obtenir miséricorde. C'est alors qu'il se demande avec angoisse si, parmi tout ce peuple qu'il est appelé à conduire au ciel, il y aura seulement quelques élus. « A votre avis, s'écrie-t-il, combien y a-t-il de gens, dans notre ville, dont on puisse espérer le salut? Je vais vous dire une chose affligeante; je la dirai néanmoins. Parmi tant de milliers d'hommes, cent à peine se sauveront; et encore pour ceux-là, je ne suis pas sans quelque doute! Quelle malice, en effet, dans les jeunes gens! quelle négligence

[1] Chrys., t. 5, p. 521, *et passim*.
[2] *Id.*, *ibid.*

dans les vieillards ! Nul ne songe à bien élever ses enfants. Les bons exemples ont disparu du milieu de nous[1] ! »

Il y a là, oserons-nous le dire, exagération évidente. Cette âme ambitieuse des succès de l'Évangile et du bonheur de ses frères croit tout perdu, si tout n'est sauvé. Sa charité même l'égare et la rend injuste, car il est certain que Dieu bénissait visiblement le ministère de Chrysostôme. Si frivole qu'il fût, le peuple de Byzance faisait de remarquables efforts pour s'arracher au vice et consoler son pasteur. Des hérétiques abjuraient leurs erreurs, des païens demandaient le baptême. Le niveau du Christianisme montait dans la ville des Césars. On se pressait, on s'étouffait autour de la chaire de Jean ; et tel était l'ascendant de sa vertu et de sa parole, qu'il persuadait à son auditoire, dit Sozomène, tout ce qu'il voulait[2]. De nombreuses largesses mises à sa disposition lui permettaient d'opérer des prodiges et d'en rêver de plus grands encore. La foi retrouvait près de lui l'enthousiasme de son berceau[3]. Là, comme à Antioche, sa voix abattait toutes les oppositions ; rien ne lui résistait[4], si ce n'est les Judas du sanctuaire et les Caïphes de la cour. Isidore de Peluse lui applique ce que la fable raconte d'Orphée[5] ; et, en effet, « son éloquence, dit Tillemont, a gagné des hommes aussi brutaux et aussi farouches que des bêtes, elle a adouci leur humeur sauvage, elle leur a fait embrasser une vie de paix, elle les a soumis aux règles de la discipline, et a tellement tempéré leur férocité que ceux qui étaient des loups et des agneaux, non par la forme de leur corps, mais par le naturel

[1] Chrys., t. 9, p. 198. Πόσους οἴεσθε ἐν τῇ ἡμετέρᾳ εἶναι τοὺς σωζομένους ;.. οὐκ ἔστιν ἐν τοσαύταις μυριάσιν ἑκατὸν εὑρεῖν τοὺς σωζομένους.

[2] Sozom., l. 8, c. 5.

[3] Pallad., *op.*, t. 13, p. 19.

[4] Sozom., *ibid.* — Pallad., *ibid.*

[5] Isid. Pelus., l. 4, *epist.* 224.

et les mœurs, ont vécu ensemble dans une parfaite union.[1] »

« Un homme de la secte des Macédoniens, raconte Sozomène, ayant entendu un jour un sermon de Jean où il avait expliqué ce qu'on est obligé de croire touchant la nature divine, embrassa son sentiment et exhorta sa femme à suivre son exemple. Cette femme était retenue captive dans sa religion par la force de la coutume et par les discours des autres femmes de sa connaissance ; de sorte que son mari, ne pouvant rien gagner de son esprit, lui dit un jour que, si elle ne voulait être de sa communion, elle n'aurait plus d'autre communication avec lui. Elle lui promit de faire ce qu'il lui plairait, et ayant découvert son secret à une servante qu'elle tenait fort fidèle, elle se servit d'elle pour tromper son mari. Lorsque l'heure de participer aux sacrés mystères fut arrivée (les fidèles entendent assez ce que je veux dire), cette femme garda ce qu'on lui avait donné, et baissa la tête comme pour faire sa prière. La servante, qui était derrière elle, lui donna en cachette un morceau de pain qu'elle avait apporté de la maison, et la maîtresse l'ayant mis dans sa bouche, il devint dur comme une pierre. Étonnée d'un miracle si peu attendu et appréhendant qu'il ne lui arrivât quelque chose de plus fâcheux, elle courut vers l'évêque toute trempée de ses larmes, lui montra la pierre qui était d'une couleur extraordinaire et qui avait retenu la marque de l'impression des dents, confessa sa faute, demanda pardon et demeura le reste de sa vie dans la religion de son mari. Que si cette histoire paraît incroyable à quelques-uns, ils peuvent s'assurer de la vérité par l'inspection de la pierre qu'on garde encore aujourd'hui dans le trésor de l'église de Constantinople.[2] »

[1] Tillem., t. 11, p. 126.
[2] Sozom., l. 8, c. 5, trad. du président Cousin. — Voir la note Y à la fin du volume.

Au milieu de ses tristesses et de ses plaintes, le généreux pontife avait à constater tous les jours d'admirables conversions, et il arriva bien des fois qu'après quelques instants de défaillance, les touchants triomphes de sa parole ou plutôt de la grâce divine l'enivrèrent d'espoir, de courage et de joie [1]. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir vivement attaqué les abus du théâtre et de l'hippodrome, il eut la consolation de voir le peuple lui sacrifier cette habitude invétérée et chère, et quitter le théâtre et l'hippodrome pour l'église. Il s'en félicite tout haut : « Dernièrement, dit-il, je vous ai contristés par mes reproches à propos du théâtre et des jeux équestres : aujourd'hui, me voilà heureux de vous avoir fait de la peine, puisque cette peine a été salutaire. Les malades qui sentent plus vivement l'action des remèdes sont le plus près de la guérison : et de même, tandis que les âmes insensibles croupissent dans leurs erreurs, celles que le reproche afflige en sortent bientôt. Vous me l'avez prouvé lorsque, grondés et blâmés comme vous l'aviez été l'autre jour, vous êtes accourus ici, le dimanche d'après, en plus grand nombre, et vous avez offert à nos regards consolés le spectacle imposant d'une assemblée plus empressée et plus attentive que jamais. Je vous voyais suspendus à mes lèvres, comme les petits de l'hirondelle quand ils attendent au bord du nid la nourriture qui leur est apportée. Et lorsque je cédai la place à l'un de mes frères arrivé de Galatie, pour honorer ses cheveux blancs et remplir vis-à-vis de lui les devoirs de l'hospitalité, vous en témoignâtes par vos murmures une grande peine, comme si j'avais trompé votre faim. Ma parole vous blesse et vous irrite, et vous exprimez cependant le plus vif désir de l'entendre ; tel un petit enfant, grondé et battu par sa mère, ne peut s'arracher d'elle, et, tout en pleurant, s'attache à sa robe et la suit pas à pas.

[1] Pallad., *loc. cit.* — Socr., l. 6, c. 4. — Sozom., l. 8, c. 5.

Oui, ma joie est grande : je me proclame le plus heureux des hommes, en vous voyant ainsi empressés et dociles! Cela m'est plus doux que le rayon du jour, plus suave que la lumière ! C'est ma vie d'avoir des auditeurs si aimables, qui ne se bornent pas à applaudir, mais qui veulent se corriger et, loin de fuir les reproches, accourent à celui qui ne les leur épargne pas. Aussi est-ce avec confiance et plein d'ardeur que je vous adresse la parole aujourd'hui... Je ne dirais rien, que le triste évènement d'hier serait assez éloquent pour détourner de l'hippodrome ceux qui en ont encore la fureur. La mort tragique qui ensanglanta l'arène a ému la cité tout entière. On ne voyait que femmes éplorées, on n'entendait que cris lamentables, lorsqu'on portait, à travers la foule, le malheureux mis en pièces. Le surlendemain de ce jour, il devait allumer le flambeau du mariage, la couche nuptiale était préparée, il avait tout disposé pour la fête; et voilà que, se lançant à son tour dans l'enceinte, il est tombé entre les chars qui luttaient de vitesse et l'ont coupé en deux : sa tête a été séparée de son corps ! Voilà les fruits de l'hippodrome.. . Mais à quoi bon rouvrir vos plaies? Non, je n'ai plus de reproches à vous faire [1]. »

Jean pouvait tout demander, tout dire à ce peuple ; il l'aimait et il en était aimé. La liberté apostolique de son langage, qui choquait les grands et les riches, le faisait vénérer par les masses, comme un autre Jean Baptiste. « Je suis son homonyme, disait-il, non son synonyme. Je porte son nom, je ne suis pas lui [2]. » Mais on s'obstinait à lui attribuer l'autorité et la sainteté du grand précurseur de Jésus-Christ. Il en avait incontestablement le courage. Sa santé seule était faible, et le passage de l'Oronte au Bosphore, du ciel de la Syrie à celui de Constantinople, ne

[1] Chrys., t. 12, p. 382.
[2] *Id.*, t. 9, p. 395, *hom.* 52 *in Act.*

l'avait pas raffermie. Quoiqu'il prêchât moins souvent qu'à Antioche et ne parût guère à l'ambon qu'une fois la semaine, tout au plus tous les trois jours [1], il était obligé de s'interrompre plus fréquemment. Quand une indisposition l'enfermait chez lui, c'était pour le peuple une vraie douleur ; et, lui-même, il souffrait de suspendre cette conversation, cœur à cœur du haut de la chaire, avec un auditoire avide de sa parole et heureux de le voir.

Du reste, cette affection populaire était pour Chrysostôme un point d'appui précieux ; elle lui permettait d'entreprendre et d'accomplir une foule de réformes nécessaires et de saintes innovations, devant lesquelles le zèle d'un autre eût certainement reculé.

[1] Chrys., t. 9, *hom.* 44, *in Act.*

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Chrysostôme recommande et popularise le chant sacré. — Démonstrations tumultueuses des Ariens. — Processions des Catholiques. — Lutte sanglante. — Veilles pieuses et prières la nuit. — Succès de Chrysostôme. — Gloire de Constantinople, selon lui. — Il abrège la liturgie. — Liturgie de Chrysostôme. — Visions à l'autel. — Relâchement du sacerdoce. — Sœurs adoptives. — Écrits de Jean contre cette licence hypocrite. — Ambition cléricale. — Intrigues dans les élections. — Vifs reproches au clergé. — Haines excitées contre le Saint. — Biens ecclésiastiques. — Jean regrette l'ancienne pauvreté de l'Église.

Chrysostôme avait vu par lui-même l'heureuse influence du chant sacré sur le peuple. Restauré dans l'Église d'Antioche par Diodore et Flavien, au plus fort des luttes avec l'Arianisme, l'usage des cantiques spirituels avait été pour ces intrépides défenseurs de l'orthodoxie opprimée un précieux auxiliaire. Athanase à Alexandrie, Ambroise à Milan, les avaient employés dans le même but, avec le même succès. Vicaire et coadjuteur de Flavien, Jean était entré volontiers dans la pensée de son chef; et tout le temps qu'il exerça dans la métropole de la Syrie le ministère de la parole, il ne cessa d'encourager, de populariser la psalmodie, mélodie grave et douce, la seule qui réveille les grands échos de l'âme humaine, qui réponde véritablement à ses tristesses, à ses espérances, à ce fonds de regrets, de repentirs, de larmes, de nobles aspirations, d'ardentes prières qu'elle porte au-dedans d'elle-même: complainte, tour-à-tour naïve et sublime, de ce pèlerin de Dieu qu'on appelle l'homme et qui s'en va quêtant sur le chemin de la tombe le pain du ciel et l'immortalité.

« Rien, disait-il aux habitants d'Antioche, rien n'est plus propre à élever l'âme, à lui donner des ailes, à l'affranchir de la terre et des liens du corps, à la pénétrer de l'amour de la sagesse et d'un noble mépris pour les choses d'ici-bas, qu'un chant grave à plusieurs voix, qu'un cantique divin soumis au rhythme. Notre nature se plaît à la mélodie, à ce point que les enfants à la mamelle y sont eux-mêmes sensibles. Les nourrices chantent pour apaiser leurs cris et les endormir ; le voyageur chante en conduisant son attelage pour se distraire des ennuis du chemin; le vigneron en cultivant sa vigne., en cueillant, en foulant le raisin; le matelot en agitant sa rame. Les femmes aussi, en tissant leurs étoffes, en faisant courir la navette, chantent chacune à son tour, ou toutes en chœur. Les uns et les autres allègent par le chant le poids du travail et les peines de la vie. Ce goût est donc inné à notre âme ; aussi, de peur que l'ennemi de notre salut n'en abuse pour tout perdre avec des chants lascifs, Dieu nous a donné le chant des psaumes où l'utile et l'agréable sont réunis..... Et comme les animaux immondes vont au bourbier et les abeilles aux fleurs, de même où sont les chants impurs s'assemblent les démons, où sont les cantiques spirituels le Saint-Esprit répand sa grâce qui sanctifie le cœur et les lèvres. Ne vous bornez pas à chanter vous-mêmes les louanges de Dieu : apprenez vos femmes et vos enfants à le faire aussi en travaillant et surtout à table. C'est là que Satan nous tend ses pièges; et c'est pourquoi il faudrait avant et après le repas vous munir du secours des psaumes, et chanter en famille l'hymne de Dieu. Ainsi que dans les riches maisons on lave la table, après le repas, avec une éponge imbibée de baume, ce qui rend au bois son lustre; ainsi, nous, en guise de baume, remplissons notre bouche de mélodie, et si notre âme a contracté quelque souillure, le chant spirituel lui rendra sa beauté. D'autres de leurs

maisons font des théâtres; vous, de la vôtre faites une église [1]. »

Avec de telles idées sur le chant religieux, il était impossible que Jean ne songeât pas à l'introduire ou du moins à le propager, à Constantinople. Sans doute, il y était connu avant lui, puisque Grégoire de Nazianze, en quittant une chaire trop redoutée pour une solitude chérie, adresse ses adieux *aux chœurs des Nazaréens et aux concerts de la psalmodie* [2]; mais, selon toute apparence, il y était tombé en désuétude, et Théodoret fait honneur à Chrysostôme de l'avoir rétabli. « Ce fut lui, dit-il, qui institua ce beau chant des psaumes, tel qu'il se pratique aujourd'hui [3]. » Peut-être ne fit-il que l'encourager et le perfectionner. Quoi qu'il en soit, nous savons par Sozomène et Pallade que l'Église de Byzance, sous la direction d'un tel pontife, faisait de jour en jour d'admirables progrès dans l'amour et le culte du Verbe divin, et que ces heureux résultats étaient dus, pour une grande part, à la psalmodie qui *transportait les âmes et transformait la cité* [4]. Le peuple, dans l'entraînement de sa ferveur, adopta l'usage de chanter les hymnes sacrées dès le grand matin et même la nuit. Voici, d'après Sozomène, à quelle occasion.

Les Ariens, auxquels Théodose avait enlevé les églises de la ville, tenaient leurs assemblées hors des murs. Ils commençaient à se réunir le soir dans les galeries publiques qu'ils faisaient retentir d'hymnes à deux chœurs, conformes à leurs doctrines; puis, quand le jour commençait à poindre, ils s'acheminaient vers le lieu de leurs réunions avec les mêmes chants et en grande pompe. Cela se répétait à toutes les fêtes, ainsi que le premier et le dernier jour de

[1] Chrys., t. 5, p. 131.
[2] Gr. de Nazianz., *orat.* 42, t. 1, p. 767.
[3] Théod., *ap. Phot.*, c. 1515.
[4] Pallad., p. 47. — Sozom., l. 8. c. 7 et 8.

chaque semaine. Enhardis par la tolérance, ils finirent par ajouter à leurs cantiques des paroles irritantes, propres à soulever des querelles : *Où sont-ils ceux qui prétendent que trois ne font qu'un?* et autres choses semblables.

Jean, qui redoutait l'impression de ce spectacle et de ces défis sur le mobile esprit de son peuple, s'empressa d'opposer aux litanies des hérétiques celles des orthodoxes, lesquelles l'emportèrent bientôt et par le nombre et par la splendeur. Réunis, à l'exemple de leurs adversaires, dès le grand matin ou vers le milieu de la nuit, dans une des galeries de la ville, les Catholiques se rendaient processionnellement à l'église de la synaxe, en chantant des hymnes au Verbe éternel et consubstantiel. Des croix d'argent chargées de cierges éclairaient la marche. Un chambellan de l'impératrice, l'eunuque Brison, s'était chargé de protéger ces manifestations et de pourvoir aux frais qu'elles entraînaient. Chrysostôme avait compté sur l'efficacité de cette protection pour empêcher une lutte que d'ailleurs rendait improbable la disproportion de nombre entre les sectaires et les fidèles. L'événement vint donner à sa confiance un cruel démenti. Les Ariens, furieux, ne prenant conseil que de leur fanatisme, se jetèrent sur la procession des Catholiques. Le sang coula; il y eut des morts de part et d'autre; Brison lui-même fut blessé à la tête d'un coup de pierre. L'autorité impériale intervint, et toute réunion, tout chant en commun furent interdits aux hérétiques, le jour aussi bien que la nuit [1]. Quant aux orthodoxes, ils restèrent en possession de leurs *litanies*, et cultivèrent avec un zèle croissant le chant sacré, lequel, popularisé par Chrysostôme, le rendait à son tour plus populaire [2] et contribuait autant que ses discours au bien qu'il faisait. Il faut l'entendre exprimer la joie qu'il éprouve au milieu de

[1] Socr., l. 6, c. 8. — Sozom., l. 8. c. 8.
[2] Sozom., *ibid.*

ces pieuses assemblées, dont le chant et sa parole étaient l'âme.

« Le psaume a fait son entrée, dit-il, et mêlé les voix en un seul cantique plein d'harmonie. Jeunes et vieux, riches et pauvres, hommes et femmes, tous ensemble nous faisions entendre une même mélodie. De même que le joueur de lyre, en touchant avec art les cordes diverses, de plusieurs sons n'en fait qu'un, ainsi les cantiques spirituels rapprochent, confondent dans un même sentiment ceux qui sont ici, et unissent même les morts aux vivants; car le prophète aussi chantait avec nous. Quelle différence avec la cour d'un roi! Assis sur son trône, le diadème au front, ses officiers et les grands de l'empire l'entourent en silence. Ici le prophète parle, et nous répondons tous, et nous chantons avec lui tous ensemble. Ici plus d'esclave ni de maître, plus de prince ni de particulier; l'inégalité du siècle a disparu; un seul chœur est formé de toutes les voix et la terre offre une image du ciel. Telle est la noblesse de l'Église! Le maître qui chante avec bonheur n'impose pas silence à l'esclave, ni l'homme à la femme condamnée à se taire; mais dans une parfaite égalité nous offrons un sacrifice commun, une même oblation. L'un n'a pas plus que l'autre; un seul cri s'échappe à la fois de toutes les bouches et monte vers le Créateur[1]. »

Chrysostôme veut qu'on habitue de bonne heure les enfants au chant sacré, qu'il regarde comme un des plus sûrs moyens de leur inculquer la *philosophie du Christianisme*[2]. Rien, du reste, de ce qui touche au culte divin, n'est indifférent à ses yeux. Il savait que le sentiment religieux le plus profond et le plus durable de l'âme humaine a besoin de s'incarner dans le culte comme la pensée dans la parole, de se nourrir de sa propre image dans le

[1] Chrys., t. 12, p. 349.
[2] *Id.*, t. 11, p. 392.

symbolisme sacré, de se voir, de s'entendre, de s'affirmer lui-même, ou il s'éteint dans le vague du cœur comme un son dans le vide. C'est pourquoi il s'était appliqué et il avait réussi à donner, au moyen des saints cantiques, un attrait de plus à la prière et à l'enseignement. Bientôt l'écho des psaumes retentit au-delà du temple ; on les redisait dans les maisons, sur l'agora, aux thermes, séjour habituel du plaisir et de la dissipation ; la cité tout entière n'était qu'un hymne [1].

Le zèle du peuple entraîna le pontife à faire revivre les veilles pieuses de la primitive Église. A part les grandes solennités où, réunis dès le soir autour des autels, les fidèles ne les quittaient qu'au lever du jour, des hommes animés de l'esprit qui embrasait Jean lui-même se faisaient un devoir d'employer toutes les nuits quelques heures à célébrer les louanges de Dieu [2]. Quant aux femmes, le saint orateur les exhorte à fléchir le genou dans leurs chambres, en s'unissant d'esprit et de cœur aux chants de l'Église. Tout-à-coup sa vive imagination lui rappelle les souvenirs du désert, ses nuits splendides, sa paix auguste, ses belles montagnes se renvoyant sans fin l'écho de l'hymne sacré, ces chœurs harmonieux d'étoiles devant lesquels il passait de longues heures d'extase, ce ciel si pur qui se reflétait dans son âme ou vers lequel s'élançait sa pensée comme pour saisir Dieu et s'abreuver à l'éternelle source de la vérité. Alors sa parole s'élève et se colore, les plus fraîches images viennent enrichir son discours, et cet orateur, qui penché sur son auditoire se rapetissait jusqu'à lui, enlève et transporte la multitude qui l'écoute jusqu'aux plus hautes régions de l'enthousiasme et de l'adoration [3].

« La nuit, dit-il, n'est pas faite pour la passer tout entière

[1] Pallad., *loc. cit.* — Sozom., *loc. cit.*
[2] Pallad., *ibid.*
[3] Chrys., t. 9, p. 212.

dans le sommeil et le repos : les artisans, les négociants, les marchands en sont une preuve. L'Église de Dieu se lève au milieu de la nuit. Lève-toi aussi et contemple le chœur des astres, ce silence profond, ce calme immense. Admire la providence de ton maître. Pendant la nuit l'âme est plus pure, plus légère, elle s'élève plus haut avec moins d'efforts ; les ténèbres mêmes et ce grand silence la disposent à la componction. Si tu contemples le ciel parsemé d'étoiles, qui ressemblent à des yeux ouverts sur nous, la pensée du Créateur te viendra de suite à l'esprit et te pénètrera d'une joie parfaite. Si tu songes à tous ces hommes qui pendant le jour crient, s'amusent, dansent, s'abandonnent à la colère, à l'injustice, à la cupidité, commettent mille péchés, et qui maintenant, endormis, sont absolument semblables à des morts, tu condamneras l'arrogance humaine. Le sommeil est venu, et il a démontré ce que nous sommes : le sommeil est l'image de la mort, l'image du néant. Regarde dans les rues : tu n'entends pas une voix. Regarde dans ta maison : tu les vois tous gisants comme dans le sépulcre. Est-ce que tout cela n'est pas propre à éveiller l'âme, à nous faire songer à l'heure suprême?

» Je m'adresse aux femmes et aux hommes. Fléchis le genou, gémis devant Dieu, demande-lui qu'il te soit propice. Il se laisse toucher plutôt par les prières de la nuit, quand tu donnes à la pénitence le temps du repos. Souviens-toi de ce roi qui disait : *J'arrose mon lit de mes larmes toutes les nuits* [1]. Si entouré que tu sois de délices, tu n'en as pas plus que lui ; si grandes que soient tes richesses, tu n'es pas plus riche que David. Entends comme il s'exprime ailleurs : *Je me lève au milieu de la nuit pour bénir, ô mon Dieu! l'équité de vos jugements* [2]. La

[1] Ps. 8.
[2] *Id.*, 118.

nuit, les aiguillons de la vaine gloire n'agissent plus, car tout le monde dort et nul ne te voit; la distraction, la frivolité ne s'emparent plus de ton âme, car tant de choses imposantes la saisissent et la tiennent attentive. Après de semblables veilles, le sommeil est plus doux, et l'on a d'admirables révélations. Homme, fais cela, toi aussi: que ce ne soit pas la femme seule; pour les hommes et pour les femmes, que la maison soit une église, car il est écrit: *Là où deux personnes seront réunies en mon nom, je serai au milieu d'elles* [1]. Où est Jésus sont nécessairement les anges, les archanges, les puissances célestes. Vous n'êtes donc pas seuls quand vous avez avec vous le souverain Maître de toutes choses. Écoute encore le Prophète : *Un seul homme accomplissant la volonté du Seigneur vaut mieux que mille méchants* [2]. Rien n'est plus faible qu'une multitude de méchants, rien n'est plus fort qu'un homme qui vit selon la loi de Dieu. Si tu as des enfants, réveille-les, et qu'ils s'unissent à toi dans une prière commune. S'ils sont tout petits et qu'ils ne puissent veiller, fais-leur prononcer une ou deux invocations, et qu'ils se rendorment; seulement, lève-toi et contractes-en l'habitude. Rien de plus respectable que la chambre où se font de telles prières. Tu diras : J'ai travaillé tout le jour, j'ai besoin de repos : prétextes et vaines excuses. Quelle que soit ta fatigue, elle n'égale pas celle du forgeron, qui soulève et abat ce lourd marteau, et reçoit sur tout son corps une fumée brûlante; et cependant il consacre une grande partie de la nuit à ce pénible exercice.... Quel était le dessein du Sauveur quand il passait les nuits sur la montagne, si ce n'est de nous laisser un modèle à suivre? Pendant la nuit respirent les plantes, et ton âme aussi, plus qu'elles, reçoit la rosée céleste. Ce

[1] Math., 43.
[2] *Eccl.*, 16. 3.

que le soleil a brûlé dans le jour, la nuit le rafraîchit et le fait revivre [1]. »

Certes, il fallait que cet homme comptât bien sur les sympathies de son auditoire et qu'il eût pris sur les esprits un grand empire, pour donner ces avis et montrer ces exigences dans une pareille ville, théâtre de tant d'intrigues et de corruption. Mais le peuple de Constantinople n'avait rien à refuser à son pasteur. On vit alors ce que peut une popularité sainte qui s'appuie sur le plus pur désintéressement, et combien sont vraies ces paroles, déja citées, que le Prophète met dans la bouche de Dieu : « J'enivrerai et j'engraisserai l'âme de mes prêtres, et mon peuple sera comblé de mes biens [2]. » Les vertus de Chrysostôme étaient le trésor de son peuple ; la flamme de son cœur embrasait son troupeau. Au sein de cette Église divisée par tant d'hérésies, profanée par tant de vices, scandalisée par tant de mauvais exemples venus de haut, surgirent à la voix d'un pontife aimé les touchantes merveilles de pureté, de ferveur, de charité qui avaient illustré les premiers jours du Christianisme.

Ces heureux résultats étonnaient Jean lui-même ; il les admire et les célèbre. « C'est avec bonheur que je répands ici, s'écriait-il, la divine semence, puisqu'elle tombe, non pas au milieu des épines qui l'étouffent, non pas sur le chemin où elle est foulée aux pieds, mais dans une terre féconde où le grain n'est pas plutôt jeté qu'il donne l'épi. Voilà ce que je dis toujours et ne cesserai de dire : la gloire de notre ville, ce n'est pas d'avoir un sénat, des consuls, de nombreuses statues, un grand commerce, un site admirable, mais un peuple qui aime à écouter la parole et accroît de jour en jour les joies de l'Église. Ne me dites pas que la ville des Romains est plus grande :

[1] Chrys., t. 9, p. 212.
[2] Jérém., 31, 14.

montrez-moi que ses habitants sont aussi avides que vous d'instruction. Que vient-on me parler d'édifices et de colonnes ? Tout cela s'écroule avec la vie. Entrez dans le temple de Jésus-Christ et vous verrez la vraie splendeur de la cité; vous y verrez les pauvres rester là depuis le milieu de la nuit jusqu'à l'aurore, sans que le tyrannique besoin de sommeil ni les nécessités de l'indigence les déterminent à sortir ; vous y verrez les veilles sacrées joindre le jour et la nuit. C'est par là que notre ville est grande et vraiment la métropole de l'univers ! Combien d'évêques et de docteurs arrivent ici, qui, devenus tout-à-coup vos disciples, s'en retournent chez eux avec le désir d'y transplanter ce qu'ils vous ont vu pratiquer ! Je suis heureux à cause de vous ; vous l'êtes à cause de vous-mêmes [1]. »

Chrysostôme, du reste, pour conserver au culte divin tout son attrait, s'efforçait d'ôter à la tiédeur tous ses prétextes; et comme l'un des plus allégués était la longueur des synaxes, il s'occupa d'une nouvelle ordonnance de la prière publique. De là, cette liturgie qui porte son nom, et que la plupart des églises du rit grec suivent encore aujourd'hui [2]. Ce n'est pas qu'il fût loisible à chaque évêque de composer la liturgie ou de la changer à son gré. La liturgie tient de trop près au dogme, dont elle est la plus solennelle expression, pour ne pas en partager l'auguste immutabilité. L'Église attacha toujours la même importance à la liturgie qu'à la doctrine ; et c'est pourquoi le pape S. Célestin s'exprimait ainsi : « Faisons attention aux prières sacerdotales qui, reçues des Apôtres par tradition, sont d'un usage uniforme parmi les Catholiques, et par la manière dont nous devons prier apprenons la manière dont nous devons croire [3]. » Et, en effet, on ne peut sérieusement contester

[1] Chrys., *hom. 4. de Seraph.*, t. 6, p. 121.
[2] Lebr., Cérém. de la mess., t. 2.
[3] *Ep. ad episc. Gall.*

que ce ne soient les Apôtres eux-mêmes qui ont arrêté entre eux les principales dispositions de la liturgie, et qui l'ont établie dans les communautés chrétiennes à mesure qu'ils les fondaient ; en sorte que, sous les noms divers de S. Jacques à Jérusalem, de S. Marc à Alexandrie, de S. Pierre à Rome, le monde chrétien n'eût qu'une liturgie, la même partout quant à la substance et au fond, malgré de légères différences dans les détails peu importants, la même toujours fidèlement et immuablement gardée dans le sanctuaire, comme un dépôt sacré. Quelques mots ajoutés et retranchés dans le cours des siècles n'en ont jamais altéré le sens ni affaibli l'autorité.

Chrysostôme n'est donc pas l'auteur d'une liturgie nouvelle; il abrégea quelques oraisons, quelques cérémonies de l'ancienne, il en condensa l'esprit dans un moindre nombre d'actions et de mots, afin que la longueur de l'office divin, mieux proportionnée à la ferveur des fidèles, ne pût plus servir d'excuse à leur lâcheté. Il imitait en cela S. Basile, abrégeant plus que lui sans faire plus de changements que lui; et il est vrai de dire que sa liturgie n'est autre que celle des Apôtres adoptée et suivie à Byzance dès l'origine de cette église. Observons toutefois que plusieurs liturgies portent le nom de Chrysostôme. En est-il une qui soit vraiment son œuvre, dans le sens que nous venons de dire, ou qu'on puisse du moins lui attribuer avec quelque confiance? La critique a répondu négativement à cette question. La critique est peut-être trop absolue. Sans doute, on trouve dans ces diverses compositions des mots que le saint pontife n'a pu employer, empreinte évidente des siècles postérieurs. Cela prouve, à coup sûr, que le travail de Chrysostôme a subi des altérations en passant d'une église à l'autre; mais on ne saurait en induire, contrairement au témoignage de S. Proclus et à la tradition des Grecs, que nous n'avons rien en fait de liturgie qui vienne de

Chrysostôme. On peut admettre, avec le P. Stilting, que les messes publiées sous le nom de l'illustre docteur, sont au fond une même messe, arrangée par lui et conservée essentiellement malgré les additions et les retouches qui lui ont été infligées. Cela est vrai surtout de l'une d'elles, qu'on peut regarder comme reproduisant à très-peu près le type primitif[1]. Quoi qu'il en soit, et sans entrer ici dans un développement qui nous écarterait de notre but, il est impossible de ne pas remarquer entre ces liturgies et la liturgie romaine, non-seulement dans l'ensemble, mais dans une foule de détails, une conformité frappante qui atteste une commune origine et la plus vénérable antiquité. Ainsi, vous retrouvez partout la salutation mutuelle et dans les mêmes termes du prêtre et du peuple, les signes de croix répétés, le *kyrie,* l'hymne angélique, la préface, l'oraison dominicale, la prière pour les vivants et pour les morts, l'élévation et l'adoration de l'hostie, la fraction du pain, la communion, les vêtements sacerdotaux, les vases du sacrifice qu'aucune main laïque ne doit toucher, l'encensement de l'autel, la lecture solennelle de l'Évangile, le silence et le mystère de quelques parties de la sainte action, et même des formules d'invocation identiques en des langues diverses. Ce n'est pas une chose indifférente ni une médiocre satisfaction pour un cœur catholique, de voir et de constater par quelles racines inaltérables au temps son culte plonge avec sa foi dans les profondeurs de l'histoire jusqu'aux sources divines du Christianisme. Il semble qu'on se repose mieux dans ses convictions, qu'on prie avec plus d'assurance quand on peut se dire : Ainsi priaient mes pères, ces hommes vénérés qui nous ont assuré au prix de leur sang le bienfait de l'Évangile, ceux qui ont recueilli de la bouche du Christ

[1] Voir la lettre *Z* à la fin du volume.

la doctrine du Verbe, qui ont appris de lui-même comment la créature peut s'approcher de son auguste auteur; ils se prosternaient devant ces symboles, ils chantaient ces cantiques, ils pratiquaient ces rites; ces vieilles oraisons savent la route du ciel; après avoir consolé bien des douleurs et béni d'innombrables existences, elles nourrissent mon cœur des pensées, des espérances, des nobles aspirations, des sublimes vertus des apôtres, des martyrs, des saints de Dieu : c'est le souffle de ces grandes âmes qui passe sur mes lèvres, c'est leur hymne qui sort de ma poitrine; à la distance de tant de siècles, eux et moi, nous ne sommes qu'un même acte de foi, d'adoration et d'amour devant le Seigneur!

Au reste, Chrysostôme ne serait pas l'auteur de la liturgie qui porte son nom, que ses écrits n'en seraient pas moins un précieux répertoire des usages liturgiques de son temps et des temps primitifs. On a dit avec raison qu'avec des mots recueillis çà et là dans ses œuvres on pourrait recomposer l'ordre entier de l'office divin tel qu'il était célébré alors. L'Église antique vit, parle, prie dans les discours du saint docteur; mais on y trouve surtout, nous l'avons déjà remarqué, une foi profonde et brûlante pour l'Eucharistie, foyer voilé et enflammé où viennent aboutir, sous un nuage adorable, tous les rayons de la révélation divine, pour se répandre de là en flots d'amour et de vertu sur l'humanité. L'œil de Jean perçait ce nuage; à travers le mystère, il jouissait des visions de l'éternité; il voyait les cieux ouverts, le Fils de Dieu debout sur l'autel, et des légions d'anges au front radieux entourer le Maître adoré, qui se plaît à perpétuer l'holocauste du calvaire, et le suivre pas à pas, alors que, sous le symbole du pain sacré, il daigne s'approcher de chaque fidèle [1].

[1] S. Nil., *ep.* 2. — Tillem., t 2, p. 131

Le culte extérieur, dans le Christianisme, n'est pas seulement la profession solennelle des dogmes essentiels de l'Évangile; c'est aussi une haute leçon morale qui rappelle sans cesse aux Chrétiens leurs devoirs envers Dieu, envers leurs frères, envers eux-mêmes. Rien n'est plus incontestable que l'heureuse influence qu'il exerce sur les mœurs privées et publiques; rien n'est plus propre à tenir les cœurs élevés en haut, à y allumer le désir des choses célestes et l'amour de la vertu. Symbolisme ou paroles, tout dans la liturgie catholique respire la sainteté. Cela même rendait Chrysostôme plus jaloux de la dignité et de la pureté du sacerdoce, en qui le culte se personnifie et dont les défaillances se reflètent si vite et si tristement dans la vie des peuples. C'était là, depuis son élévation à l'épiscopat, sa constante préoccupation; et tous ses efforts tendaient à rappeler le clergé de Constantinople au sentiment de sa mission, à la ferveur des temps apostoliques. Nectaire, son prédécesseur, honnête homme, esprit conciliant, mais évêque incapable, avait laissé tomber peu à peu, pendant sa longue et débile administration, la sainte austérité de la discipline. Le relâchement et la mondanité avaient envahi le sanctuaire. Frivoles de langage, sordides d'économie, âpres au gain, oublieux des pauvres, certains prêtres passaient leur vie à fréquenter les tables des grands, à convoiter les richesses des veuves, à flatter les vices dont ils étaient les parasites [1]. Refouler le torrent des habitudes, relever la loi submergée, réveiller l'esprit antique, ramener à l'abnégation et à la charité un corps riche et puissant en qui les abus mêmes prétendent au respect d'une chose sacrée, c'est une entreprise difficile, périlleuse, d'un courage supérieur, où la popularité la mieux acquise peut se briser en pure perte. Chrysostôme

[1] Pallad., p. 18. — Socr., l. 6, p. 4. — Théod., l. 5, c. 28. — Sozom., l. 8, c. 8.

s'y dévoua avec d'autant plus d'énergie que le mal était plus grand, et que, dans sa conviction, les plus funestes miasmes sont ceux qui s'exhalent parfois du pied des autels. L'ennemi qu'il attaquait avait des retraites cachées dans le temple et des complicités puissantes à la cour ; il fallut s'armer de la sévérité des canons, opérer des retranchements nécessaires, prononcer des anathèmes, chasser de l'église tout ce qui en profanait la dignité [1]. Des mécontentements éclatèrent, des menaces se firent entendre, toutes les mauvaises passions s'unirent dans une conspiration unanime contre l'intrépide réformateur. Deux diacres et un moine, du nom d'Isaac, atteints particulièrement par ses rigueurs trop méritées [2], fomentaient ces haines par toute sorte de calomnies ; ils espéraient perdre dans l'opinion publique leur magnanime adversaire, en le représentant comme un homme dur, orgueilleux, d'un caractère violent, ne vivant seul que pour vivre au gré de ses vices. De si impudents mensonges trouvaient le peuple incrédule et le pontife sourd : l'un continuait d'applaudir son pasteur bien-aimé, l'autre poursuivait son œuvre sans faiblir, et, en dépit des clameurs et des obstacles, travaillait à épurer, à recomposer son clergé.

Il n'y eut pas jusqu'aux cénobites, dont il avait partagé et célébré la vie, qui ne fussent pour lui une cause de sollicitudes amères et de chagrin. Là aussi il était nécessaire d'intervenir et de réformer, car l'altération du bien est le pire mal. Autant Chrysostôme vénérait et louait ces hommes sincères qui se séparent du monde pour être à Dieu et, vraiment détachés des intérêts terrestres qu'ils font profession de dédaigner, se consacrent sans regret comme sans réserve aux travaux ignorés et à la sainte philosophie du

[1] Pallad., p. 18. — Socr., l. 6, c. 4. — Théod., l. 5, c. 25. — Sozom., l. 8, c. 8.

[2] Pallad., *ib.*, p. 65. — Phot., c. 54.

monastère [1]; autant il blâmait et condamnait les intrigants en cilice, faux monnayeurs de la piété, qui demandent à la religion un manteau pour leurs vices, un passe-port pour leur ambition. Il se vit obligé, non-seulement de les censurer hautement, mais de sévir pour les faire rentrer dans l'ordre : de là, des colères dissimulées, mais profondes et implacables.

L'abus qui le révoltait le plus et qu'il eut plus de peine à déraciner, fut celui des *sœurs adoptives,* contre lequel les conciles eux-mêmes furent plusieurs fois impuissants. On appelait de ce nom de jeunes femmes qui, sous prétexte de charité ou de piété, vivaient sous le même toit avec des hommes consacrés à Dieu par le sacerdoce. On prétendait ne remplir qu'un devoir évangélique vis-à-vis de personnes délaissées, sans parents, sans amis, incapables de gérer leur fortune si elles étaient riches, exposées à mille périls si elles étaient pauvres, à qui la faiblesse de leur sexe, les défiances de la loi, les mœurs de l'Orient rendaient une protection nécessaire : protection dont elles défrayaient leurs bienfaiteurs en les déchargeant de mille soins auxquels les femmes sont plus propres, pour leur assurer ainsi, disaient-elles, une plus grande liberté de servir Dieu. Ce genre de vie se nommait *mariage spirituel*. Au fond, c'était bien le mariage, écarté du sanctuaire par la sagesse de l'Église, qui s'efforçait d'y rentrer furtivement par la porte de l'hypocrisie sous le masque de la charité : c'était toujours un grand scandale.

Chrysostôme l'attaqua dans deux écrits publiés à Constantinople [2], l'un contre les hommes qui s'étaient donné ces fausses sœurs, l'autre contre les femmes qui vivaient

[1] Sozom., l. 8, c. 9.

[2] Socrate (l. 6, c. 3.) a prétendu que Jean écrivit ces deux livres à Antioche pendant son diaconat. Pallade, témoin plus compétent, les présente comme composés tous les deux au début de son épiscopat (t. 13, p. 18).

avec ces prétendus frères. Son style habituellement large et riche devient ici acéré et amer; sa douleur indignée parle avec une véhémence qui rappelle la manière de S. Jérôme, tempérée néanmoins par cette abondance de cœur et cette charité qu'il mêle à tout. « Du temps de nos ancêtres, dit-il, on ne connaissait que deux causes pour porter les hommes à demeurer avec les femmes: l'une, ancienne, conforme à la raison et rendue légitime par l'institution de Dieu: le mariage; l'autre, plus récente, contraire à la loi et inventée par le démon: le concubinage. De nos jours il s'est établi à cet égard un usage nouveau qui n'est fondé sur aucun de ces motifs. L'on voit des hommes qui introduisent chez eux et gardent toute leur vie de jeunes filles, non pour avoir des enfants puisqu'ils assurent qu'ils n'ont avec elles aucun rapport intime, ni pour être complices de leurs débauches puisqu'ils se disent les gardiens de leur intégrité. Si vous les pressez de donner les raisons d'une telle conduite, ils prétendent en avoir beaucoup; mais je les défie d'en alléguer une qui soit vraie et honnête[1]. »

Jean démontre facilement le péril et le mal de ces cohabitations, il en réfute les prétextes. « La société d'une femme, dit-il, a en soi, en dehors de toute union légitime ou illégitime, un grand charme... S'il n'en était pas ainsi, braverait-on, pour en jouir, le mépris public et le scandale? Si mon langage déplaît, je prie qu'on me le pardonne, qu'on ne m'en veuille pas; je n'ai aucun désir de me faire des ennemis. Certes, je ne suis ni assez misérable ni assez méchant pour vouloir offenser à tort et à travers tout le monde, mais je déplore amèrement que, pour le plaisir que je signale, le nom de Dieu soit blasphémé et le salut des âmes compromis. Oui, cette société a en soi un vif attrait, plus piquant que le mariage même..... Le mariage, en

[1] Chrys., t. 1, 228.

ffet, qui apaise la concupiscence, produit souvent la atiété; il entraîne avec lui des douleurs, des sollicitudes, les embarras. Mais l'amour qu'inspire une vierge n'est amais éteint par la possession..., il est constamment ntretenu et toujours plus ardent... Mais, disent-ils, nous ouvons cohabiter avec une femme sans que cela éveille en ous une tentation. Voilà des hommes bien heureux ; quant moi, je voudrais être doué de leur force. Mais pour croire u'il en existe de pareils, il faudrait qu'on me persuade qu'un eune homme, à l'âge où le sang bouillonne dans les veines, ivant sous le même toit avec une jeune femme, assis près l'elle, mangeant avec elle, causant sans cesse avec elle et je passe sous silence ces rires inconvenants, ces effu-ions de joie, ces paroles pleines de langueur, et tant l'autres choses dont il ne serait pas honnête de parler), u'habitant, dis-je, la même maison, s'asseyant à la même able, s'entretenant avec elle en toute liberté, lui passant et recevant d'elle une foule d'objets, il ne sent rien de ce u'éprouve un homme et reste pur de volupté, de tout mau-vais désir: voilà ce que je voudrais qu'on pût me persuader. On se borne à crier après moi, à me traiter d'impudent, à dire qu'en proie aux mêmes faiblesses je cherche à couvrir mes vices en signalant ceux des autres. — Ces vierges, réplique-t-on, sont sans appui, sans famille; il leur faut un défenseur, un tuteur. — Misérable excuse qui devrait vous faire rougir! Quoi! vous parlez de les protéger, et vous ne faites que leur créer des périls. Belle position pour un ecclésiastique : être l'intendant d'une femme et chercher à grossir sa fortune quand on devrait lui recommander le re-noncement et la pauvreté!.... S'il est vrai que vous ne cédez qu'à la compassion et que la charité seule vous fait agir, je vais vous indiquer un moyen de vous satisfaire exempt de blâme et plein de mérite. Il y a bien des femmes, en effet, qui ont perdu la vue, que la vieillesse

accable, qui sont en proie à diverses maladies et à la misère, le pire des maladies... Informez-vous de celles-là, allez à leur recherche : que dis-je ? Vous aurez peu de peine à les trouver, car elles sont là sous nos yeux, prêtes à s'attacher à la main qui leur est tendue. Si vous avez de la fortune, dépensez-la pour elles ; si vous êtes robuste, aidez-les de vos soins matériels, car elles ont besoin de nombreux secours ; il leur faut une demeure, des remèdes, des vêtements, un lit, une nourriture suffisante. N'y en eût-il que dix, voilà de quoi exercer votre charité ; mais la ville en est pleine, et vous en trouverez mille et deux mille. Ce sont celles-là qui ont besoin d'assistance, qui sont désolées, qui gisent à terre. Voilà l'aumône, voilà l'humanité, voilà ce qui contribue en même temps à la gloire de Dieu et à la commune utilité de celui qui fait le bien et de ceux qui en sont les objets ou les témoins. Mais si ces infortunées ne vous inspirent que l'horreur, si vous ne recherchez que de belles et jeunes filles, ne couvrez pas une coupable séduction de prétextes menteurs ; car vous pouvez tromper les hommes, vous ne saurez tromper ni corrompre le tribunal de Dieu [1]....

« Quelle honte ! poursuit-il : des hommes à qui il a été ordonné de prendre la croix et de suivre le Christ, jettent la croix pour prendre la quenouille. Je ne m'étonne pas de la réputation qui nous est faite de mangeurs, de parasites, de flatteurs, d'esclaves des femmes, puisque, mettant de côté ce que le ciel nous a donné de grandeur, nous l'échangeons contre la servilité et les bassesses de la terre. Nous qui devons sans cesse porter notre âme dans nos mains, nous nous consacrons, comme des eunuques, à augmenter la fortune des autres au détriment de notre propre honneur ; et nous n'en rougissons pas ! Quel scandale de voir des

[1] Chrys., t. 1, p. 238.

hommes consacrés à Dieu passer le jour et la nuit au milieu d'une troupe de jeunes filles, non pas seulement sous le même toit, mais dans le même appartement! Entrez chez eux, vous n'apercevrez çà et là que des souliers de femme, des bandeaux et des ceintures de femme, des fuseaux, des paniers, des navettes. Suivez-les quand ils sortent, vous les verrez courir de l'orfèvre au parfumeur, du parfumeur au brodeur, au marchand de linge, s'enquiérant si le miroir et le flacon de madame, si le linge et les parfums de madame sont prêts, et que sais-je encore? Car nous en sommes venus là que la toilette d'une vierge est plus recherchée que celle des femmes du monde. N'est-ce pas le comble du ridicule et du déshonneur? Que voulez-vous attendre de pareils hommes? Que peuvent-ils comprendre à la liberté chrétienne? De quelle pensée sérieuse sont-ils capables? Ils ne savent parler que laines et parures. Rien de grand, rien d'utile ne sortira de leur tête. Supposez un lion qu'on a dépouillé de sa crinière, auquel on a coupé ses ongles et arraché ses dents : le fier animal, si terrible naguère, dont un seul rugissement faisait trembler, n'est plus maintenant qu'un objet de risée : un enfant s'en moque. Tels ces hommes courbés sous le joug des femmes, enchaînés par leurs séductions; ils ne sont plus que lâches, frivoles, impudents, bavards, abjects, importuns, méprisables, plus semblables par les habitudes de la vie et le caractère à des femmes corrompues qu'à des hommes[1]. »

Chrysostôme, après ces vives paroles, retrouve toute sa bonté; et tendant la main à des frères qu'il veut sauver plus que flétrir : « Pesez tout cela, dit-il, et relevez-vous, quoiqu'il soit bien tard, de cette funeste maladie, afin que nous puissions partir d'ici avec de brillantes couronnes et dire au Christ d'une bouche confiante : Pour vous et pour votre

[1] Chrys., t. 1, p. 237, 238, 242, 244.

gloire nous avons renoncé à ces plaisirs, nous nous sommes arrachés à ces liaisons, et, foulant aux pieds tout attachement et tout préjugé, nous avons préféré vous et votre amour à toutes les choses d'ici-bas. Ainsi, nous nous sauverons nous-mêmes, nous sauverons ces infortunées, nous sauverons ceux aussi pour lesquels nous sommes un objet de scandale, et nous aurons la palme des martyrs. Car celui qui brise par la crainte de Dieu les liens d'une passion dominatrice, d'une ancienne et douce habitude, n'est pas au-dessous du martyr qui supporte courageusement la souffrance. Songez donc à la récompense et montrez-vous plus forts, afin que, la vie écoulée selon la volonté de Dieu, vous puissiez revoir dans le ciel celle dont vous vous séparez sur la terre et, dans une conscience pure, jouir de sa conversation sainte. Car, une fois que les affections sensuelles n'existeront plus, une fois éteinte la concupiscence tyrannique, il n'y aura plus d'obstacle à ce que l'homme et la femme, à l'abri de tout soupçon, vivent dans la même demeure de la vie des anges et des puissances célestes [1]. »

L'intrépide zélateur nous marque lui-même [2] qu'il avait pris la plume sous l'impression d'une profonde douleur, sans se dissimuler le moins du monde ce qu'il allait susciter contre lui de colères et de fureurs. Mais, en présence du devoir, les oppositions grandissaient son courage. D'une mansuétude inépuisable, il avait la main de fer pour frapper les vices hypocrites qui cherchent un abri sous l'autel. Il abhorrait l'ambition et l'avarice du prêtre au-dessus de tout. Selon lui, l'Église, par une sage dispensation, a voulu épargner à ses ministres tout souci en dehors de leurs pieux travaux, à condition qu'à leur tour, les ministres de l'Église rassurés sur les indispensables besoins de la vie se consacreraient en apôtres à l'instruction et à la sanctification

[1] Chrys., p. 217.
[2] *Ibid.*, p. 228.

des hommes, sans retour sur eux-mêmes, sans aucune vue terrestre, sans autre profit ici-bas que la douce puissance de faire le bien et d'étendre l'empire de la vérité[1].

En dehors de ce but et de cette mesure, il ne voit qu'opposition malheureuse à l'esprit du sacerdoce, à sa haute mission. Briguer les dignités du sanctuaire, intriguer pour y parvenir, en rechercher les avantages temporels, lui paraît un tel sacrilège, qu'il ne comprend pas que les disciples du Christ puissent s'en rendre coupables et dégrader à ce point la plus sublime vocation. Mais le mal était flagrant; il scandalisait les païens eux-mêmes. La cabale faussait les élections. Des concurrents plus indignes les uns que les autres se disputaient les charges redoutées des Saints. L'ambition, tenant lieu de mérite, jetait dans l'Église une foule de choix déplorables. La certitude et la multiplicité de ces désordres désolent le cœur sacerdotal de Chrysostôme et arrachent à sa douleur, même du haut de la chaire, même devant un clergé qui l'écoute en frémissant, des paroles comme celles-ci :

« Telle est notre conduite, que nous sommes pour le peuple comme si nous n'étions pas. Songeons-nous à déclarer la guerre à ceux qui oppriment les pauvres? Prenons-nous en main la défense du troupeau? Nous l'égorgeons, nous le dévorons! Au lieu de veiller et de se dévouer, les évêques songent à jouir de leur position. Les consuls et les préfets ne reçoivent pas plus d'hommages qu'eux. Se présente-t-il à la cour, l'évêque passe le premier. Auprès des dames, dans le palais des grands, il est toujours le premier. Ainsi, tout a péri, tout s'est corrompu. Je le dis, non pour vous humilier en public, mais pour réprimer une coupable ambition. Prêtre ambitieux, réponds-moi : je suppose que tes intrigues aient

[1] Pallad., t. 13, p. 18. — Chrys., t. 11, p. 269.

réussi, qu'elles aient fait de toi ce que tu voulais être; à qui te présenteras-tu de ceux qui te connaissent, qui savent par quels moyens tu es parvenu? Oseras-tu regarder en face celui qui t'a prêté son appui, le complice de tes manœuvres? Où sera ton excuse? Souviens-toi de Simon. Qu'importe que tu ne donnes pas d'argent, si au lieu d'argent tu prodigues tes caresses, si tu cherches à suborner? Il fut dit à Simon : *Péris toi et ton argent*. A toi, l'on te dira : Péris toi et ton ambition; car tu as cru que l'intrigue humaine pouvait obtenir le don de Dieu[1]. »

Sans doute le scandale était grand, puisque le sage pontife se croit obligé de jeter un tel blâme sur le sacerdoce, en présence d'un auditoire laïque, peu disposé à l'indulgence, souvent même si injuste. Gardons-nous toutefois d'exagérer la portée de ces plaintes. Si l'ambition se montrait dans le sanctuaire, si l'intrigue altérait et troublait les élections, si des prélats mondains exploitaient au profit de leur vanité une position qui leur était faite dans l'intérêt des âmes, de nombreux exemples de désintéressement, de piété sincère, de dévouement apostolique descendaient de ces chaires épiscopales profanées quelquefois par des pontifes indignes, mais illustrées le plus souvent par la science unie aux plus hautes vertus. De magnifiques réalisations de l'esprit chrétien attestaient au monde sa puissance immortelle, et consolaient l'Église des malheureuses défaillances de quelques-uns de ses ministres. La foi des Basile, des Athanase, des Grégoire, des Ambroise, rayonnait au loin, et suscitait de nombreux émules de leur pureté, de leur courage, des saintes immolations de leur vie. Jean put le constater avec bonheur au milieu des tristes épreuves qui ne tardèrent pas à l'assaillir; et l'historien païen, Marcellin, qui relève avec complaisance les faiblesses des Chrétiens, n'hésite pas à

[1] Chrys., t. 9, p. 29, *hom.* 3. *in Act.*

nnaître qu'ils comptaient alors parmi eux un grand bre d'hommes recommandables par la modestie, la esse et l'austérité de leurs mœurs. Innocent Ier sur la re de Rome, son prédécesseur Anastase, pontife d'une e pauvreté, suivant l'expression de S. Jérôme [1], Martin à rs, Aurélius à Carthage, Honorat à Lérins, Gaudentius rescia, Chromacius à Aquilée, Delphinius à Bordeaux, lin à Nole, Vénérius à Milan, les nobles solitaires de la stine et de l'Égypte, une multitude d'autres, faisaient loire du Christianisme et l'admiration du monde. Le tuaire était desservi par des hommes, non par des s; mais, quelles que fussent les fautes reprochées alors elques-uns de ces hommes, jamais le sacerdoce n'avait plus haut, d'une main plus ferme, le drapeau divin a Croix; jamais il ne fut donné à la terre d'écouter de purs enseignements, d'admirer de plus belles vertus.

uant aux abus signalés par Chrysostôme, il les attribue, la plus grande part, à une cause générale: la cupidité. S. Augustin [2], il regrette la pauvreté des temps pris, alors que la charité des fidèles était le seul trésor acerdoce; et plus d'une fois il redit à Constantinople u'il avait dit à Antioche :

L'Église possède des champs, des chariots, des mulets, autres choses de ce genre : c'est votre dureté qui en ause. Il était préférable que tout cela restât dans vos s, et que votre affection pour elle fût son unique rise. L'état actuel entraîne deux résultats déplorables; car us prive de tout mérite, et il condamne les ministres de à s'occuper de choses qui ne les regardent pas. Est-ce temps des Apôtres l'Église ne pouvait pas avoir des ons et des champs ? Pourquoi les vendre et en distribuer

1. Hier., *ep. ad Demetr.*, t. 4, p. 793.
2. Possidon., *in vit. S. Aug.*, c. 23.

le prix ? Parce que c'était mieux. Vos pères, craignant que l'amour des biens de la terre, qui s'accroît toujours parmi vous, n'exposât les veuves, les orphelins, les vierges à mourir de faim, ont arrangé les choses comme elles sont aujourd'hui.... Mais voilà le sacerdoce qui ressemble à une administration séculière. Renversement déplorable ; car si le prêtre et le laïque sont également absorbés par de grossiers intérêts, qui apaisera Dieu ? C'est pourquoi nous n'osons plus ouvrir la bouche, parce que l'Église ne diffère en rien des hommes du monde. N'avez-vous pas lu que les Apôtres refusaient même de distribuer l'argent qu'ils ne devaient pas à leur travail ? Et aujourd'hui, les évêques sont pis que des procureurs et des marchands ; et quand il leur faudrait se dévouer au soin des âmes, ils sont condamnés aux mêmes sollicitudes que des percepteurs d'impôts, des contrôleurs, des banquiers..... Ainsi, votre inhumanité nous a rendus ridicules ; puisque nous quittons tout, prières, prédication, saints exercices, pour passer notre vie en querelles, en procès avec les marchands de blé, de vin et autres. Les prêtres ne sont plus connus que par des désignations qui les confondent avec les laïques ; tandis que, suivant l'institution des Apôtres, leurs titres leur devraient venir du secours qu'ils portent aux opprimés, du soin qu'ils donnent aux orphelins, de la protection qu'ils accordent aux vierges et aux veuves. C'est là, en effet, la fonction du prêtre, et non d'administrer des terres et des maisons... La parole du Sauveur : *Vends tes biens, donne-les aux pauvres et suis moi,* s'adresse aussi aux chefs de l'Église. Or, comment suivre notre Maître, si nous ne sommes affranchis de toute sollicitude grossière et vile [1] ? »

Les plaintes de Chrysostôme se retrouvent sur les lèvres de tous les Saints. Faut-il en conclure qu'ils refusent à

[1] Chrys., t. 7, p. 308.

l'Église le droit d'avoir des biens temporels? Mille passages de leurs écrits protestent contre une pareille induction [1]. Pouvaient-ils blâmer Jésus-Christ recevant les oblations des fidèles, qu'il réunit en un pécule commun administré par un des siens? Pouvaient-ils blâmer les Apôtres aux pieds desquels les premiers Chrétiens versaient des sommes considérables? A coup sûr, de si sages esprits ne pouvaient méconnaître que l'Église est une institution visible, destinée à agir dans un monde à la fois physique et spirituel, et qu'elle a besoin, pour atteindre son but, de moyens d'action terrestres, c'est-à-dire du droit d'acquérir et de posséder des biens temporels. Aussi, tout en condamnant dans les clercs une cupidité déshonorante, ils s'élèvent avec force contre la jalousie des laïques qui reprochent au sacerdoce ses prétendues richesses [2]. Mais, profondément pénétrés de la sainteté de leur ministère, ce qui les afflige surtout, ce sont les abus qui s'introduisent dans le sanctuaire et affaiblissent l'autorité morale du clergé. Tout entiers au salut des âmes, ils regrettent le temps qu'il faut leur ravir pour des intérêts très-inférieurs. S. Augustin, dit Possidonius, eût voulu ne vivre que des oblations des fidèles; et, les voyant jaloux de l'Église, il les invitait à reprendre les biens qu'elle avait reçus de leurs pères et à les administrer eux-mêmes. Les gens d'Hippone, ajoute le pieux narrateur, n'y consentirent jamais [3]. D'autres ont été moins délicats..... Ils ont pris ce qu'ils n'avaient pas donné. Mais si, en dépouillant l'Église, ils croient l'asservir, leur erreur est grande. Jésus portait un manteau de pourpre sur ses épaules, il tenait un sceptre de

[1] S. Aug. *in Evang. Joann. tract.* 62. — *De oper. monach.*, c. 5. — *In Ps.* 126. — S. Hier. *ad Heliodor. de vit. eremit.* — *Ad Nepot. de vit. cleric.* — *In Maluch.*, c. 3.

[2] Chrys., *in ep. ad Philipp.*, *hom.* 9. — *In ep. ad Tit.*, *hom.* 1.

[3] Possid., *in Vit.* S. Aug., c. 23.

roseau dans ses mains, quand une vile soldatesque se prosternant dérisoirement à ses pieds tournait en ridicule ses titres augustes de prophète et de roi ; il était nu sur le gibet et n'avait à son front qu'un diadème d'épines, quand son dernier soupir ébranlait et sauvait le monde.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

La femme chrétienne. — Institution des diaconesses. — Collèges de vierges et de veuves. — Réformes introduites par Chrysostôme. — Nicarète — Silvine. — Sa famille. — Nébridius. — Lettre de S. Jérôme. — Pentadie. — Timasius. — Lettre de Jean. — Olympiade. — Sa naissance. — Son mariage. — Ses vertus. — Ses épreuves. — Sa mort.

La première conquête du spiritualisme chrétien, son premier autel peut-être, ce fut le cœur de la femme. D'une organisation plus délicate, d'une sensibilité plus exquise, moins enchaînée que l'homme aux grossiers intérêts de la vie présente, la femme est aussi plus accessible à la voix du monde supérieur. Sur des ailes plus fragiles, elle s'élève plus haut; dans sa nature même il y a du surnaturel. Faible et d'une invincible énergie, mobile et portant la constance jusqu'à l'héroïsme, inclinée au plaisir et capable des plus hautes immolations, frivole et sublime, Dieu a plus d'écho dans son cœur, plus de place dans son existence; elle est plus vivement attirée vers l'éternel et l'infini; on dirait, parfois, qu'elle a voulu combler de vertus et d'amour la distance infranchissable qui sépare la créature du créateur. Son intelligence moins exercée, d'une trempe moins forte, d'une portée moins vaste, saisit plus vite, et comme d'inspiration, ce qui est grand, ce qui est beau, ce qui est divin, et s'y attache avec ardeur. La vérité, en tombant dans son âme, y devient passion, enthousiasme, courage; elle y brille moins, elle y brûle davantage; et pour en communiquer le trésor, pour en préparer le triomphe, pour en étendre l'empire, rien ne coûte à la femme

qu'elle a pénétrée d'un de ses rayons, rien ne l'arrête, ni le sacrifice de la fortune, ni celui de la vie. Aussi, dans les révolutions morales de l'humanité, une part considérable d'influence échut toujours au sexe le plus faible mais le plus dévoué; il fut souvent la poésie, l'éloquence, la flamme propagatrice de la doctrine. On le vit bien à l'origine du Christianisme, dont la cause, embrassée par les femmes avec une sainte ivresse, recruta dans leurs rangs d'admirables et innombrables martyrs. Depuis Madelaine jusqu'à la mère de Constantin et à la femme de Clovis, depuis Lydie, la marchande de pourpre de Tyatire, jusqu'à Paule et à Mélanie, elles furent toujours les protectrices zélées, les apôtres modestes mais actifs et intrépides des idées chrétiennes dont leur vie était la plus touchante réalisation. Leur sang noblement prodigué, leurs douces et pures vertus, leur charité infatigable et tendre, contribuèrent puissamment au triomphe de l'Évangile, que d'autres enseignaient et glorifiaient par la parole et par la plume, qu'elles faisaient aimer et goûter par leurs exemples. Par elles, il devint la vie des familles, avant d'être la loi du monde; leurs pieuses mains ajoutèrent d'inestimables joyaux à la couronne de Jésus-Christ.

Filles d'Ève et de Marie, déchues dans l'une, transfigurées dans l'autre, héritières des faiblesses et de l'anathème de celle-là, de la grâce et des bénédictions de celle-ci, portant au front et dans le cœur un reflet des divines splendeurs de la mère de Dieu, deux vertus furent surtout leur glorieux apanage : la virginité et la charité. Mais la virginité, dont le céleste lis fut cultivé avec tant d'amour par beaucoup d'entre elles, loin d'être stérile pour le monde, y devint l'instrument le plus fécond de la charité. En fermant le cœur à une passion exclusive, elle l'ouvrait à un sentiment plus vaste, et répandait sur l'humanité ce que la nature absorbe dans une famille : du trésor

fragile d'un seul elle faisait le trésor divin de tous. La sympathie pour les pauvres, pour les affligés, pour les malheureux se développa dans le cœur des femmes avec le sentiment de la prière et la pureté. Plus elles se vouèrent à Dieu, plus elles prodiguèrent aux hommes les preuves d'une charité qu'elles savaient rendre aussi puissante que délicate; leur dévouement ne connut pas de limite. Toutes les misères eurent leur service, toutes les agonies leur ange consolateur; les bienfaits dont elles couvraient le monde attirèrent plus d'adeptes au Christianisme que des milliers de prodiges. N'étaient-elles pas, d'ailleurs, l'un de ses prodiges les plus beaux?

L'Église, qui comprit tout d'abord le merveilleux secours que lui apportait la sainte ambition des femmes chrétiennes, l'encouragea et l'employa avec autant d'habileté que de bonheur. De là, l'institution des diaconesses, qui remonte au temps des Apôtres et rendit des services éminents. Complément précieux du sacerdoce, ces humbles et ferventes créatures, consacrées à l'autel et aux pauvres, étaient chargées d'instruire les catéchumènes de leur sexe, de les présenter au baptême, de guider leurs premiers pas dans la vie de Dieu. A l'église, les jours de synaxe, elles veillaient sur le côté de l'enceinte réservé à leur sexe, assignant les places, faisant observer le silence, recommandant la modestie; mais leur grande fonction, c'était la visite des malades, l'éducation des orphelins, la distribution des aumônes, et tous ces détails de la charité auxquels l'évêque et les diacres ne pouvaient pourvoir avec autant de bienséance ni d'efficacité. Les distinctions dont elles étaient l'objet n'altérèrent jamais la modestie de leur dévouement; elles se donnèrent elles-mêmes le nom de *servantes,* préféré par leur piété aux titres honorables que le respect public aimait à leur décerner. Choisies entre les veuves et les vierges dont les antécédents

offraient les gages les plus incontestables de sagesse et de charité et que leur âge rendait vénérables, leur promotion, résultat d'un mûr examen, avait lieu solennellement au pied de l'autel, pendant les saints mystères, sous la présidence du pontife, qui leur imposait les mains et leur mettait l'anneau au doigt, l'étole au cou, symboles d'une dignité sainte et du pouvoir qu'elles partageaient avec les diacres. Elles portaient un habit distinctif, et faisaient partie du clergé [1].

Le nombre des diaconesses attachées à chaque église devait être considérable, puisqu'une loi de Justinien le limite à quarante pour la grande église de Constantinople. Mais leur direction, celle des vierges et des veuves consacrées à Dieu au sein desquelles on les recrutait, étaient la partie la plus délicate et la plus méritoire de l'administration des évêques. « Ils avaient besoin d'une grande patience, dit Fleury, et d'une grande discrétion pour gouverner toutes ces femmes, pour maintenir les diaconesses dans la sobriété et l'activité nécessaires à leurs fonctions mais difficiles à leur âge, pour empêcher qu'elles ne devinssent trop crédules ou qu'elles ne fussent inquiètes, curieuses, malicieuses, colères et sévères avec excès. Il fallait prendre garde que, sous prétexte de catéchisme, elles ne fissent les savantes et les spirituelles; qu'elles ne parlassent indiscrètement des mystères, ne semassent des erreurs et des fables; qu'elles ne fussent parleuses et dissipées. Il fallait encore bien de la charité pour guérir et supporter les défauts des autres veuves et des autres femmes, comme la tristesse, la jalousie, l'envie, les médisances, les murmures contre les pasteurs mêmes, enfin tous les maux qui suivent ordinairement la faiblesse

[1] Chard, Hist. des sacr., t. 5, p. 266. — Fleury, Mœurs des Chr., c. 27. — *Const. ap.*, l. 6, c. 17. — Fleury, Hist., l. 11, § 22.

du sexe et de l'âge [1]. » Le mérite supérieur du grand nombre, le bien qu'elles faisaient, la pureté de leurs intentions, leurs vertus touchantes qui les égalaient aux plus grands Saints, n'empêchaient pas ces misères inhérentes à la nature humaine, et que l'évêque avait pour mission de combattre et de prévenir.

Chrysostôme, dès ses premiers écrits [2], avait signalé ce devoir comme un grand écueil de l'épiscopat ; aussi l'aborda-t-il avec ce mélange de prudence et de force qui caractérisa toujours son ministère. Là aussi il avait des vérités sévères à faire entendre et de grandes réformes à opérer ; là aussi il trouva avec de précieuses consolations une source d'épreuves cruelles. Que de fois dans son pieux et brillant langage il avait loué ces jeunes filles, à peine âgées de vingt ans, et surpassant « déjà les hommes par leur courage, lesquelles élevées à l'ombre, sur des lits voluptueux, au milieu des roses et des parfums, vêtues de linge plus fin que leur corps, entourées de servantes et n'ayant d'autre souci que de se parer et se couvrir d'or, quand une fois la flamme du Christ les a touchées, ont tout quitté, le faste et le plaisir, tout oublié, leur âge et leur éducation, et se sont jetées en athlètes au milieu des plus âpres combats, se condamnant elles-mêmes à une vie si austère qu'elles ne portent plus que de rudes cilices, que leurs pieds délicats ne sont plus protégés par aucune chaussure, qu'elles passent la nuit sur des nattes grossières et souvent même sans se coucher, ne mangeant qu'une fois par jour, vers le soir, non du pain ni des légumes frais, mais de la farine bouillie, des fèves, des olives, des figues, occupées sans cesse à filer ou à des travaux plus rudes que ceux des esclaves, chargées qu'elles sont de soigner les

[1] Fleury, *loc. cit.*
[2] Chrys., *de Sacerd.*, t. 1, p. 428.

femmes malades, de porter leurs lits, de laver leurs pieds, de faire leur cuisine! Voilà, disait-il, ce que peut le feu du Christ! Voilà comment l'intrépidité de l'âme l'emporte sur la nature! Mais, ajoutait-il, en se tournant vers les hommes, je ne demande de vous rien de semblable, puisque vous êtes décidés à vous laisser vaincre par des femmes[1]. »

Mais autant il avait de sympathie et d'éloges pour la vertu sincère, autant il éprouvait le besoin d'écarter d'elle l'alliage fatal de la vanité, de la mollesse, de l'hypocrisie, cette piété fausse qui portait jusque dans le sanctuaire les misères et les petitesses du monde. Prêtre d'Antioche, il se plaignait que le désir de plaire, une indigne coquetterie, eussent envahi la profession la plus sainte, et que les épouses du Christ, en présence de ses autels, fussent occupées de composer leur démarche, d'ajuster leur voile, et, même sous la bure, de faire valoir leur taille et leur beauté. « Il n'y a plus moyen, s'écriait-il, de distinguer une vierge chrétienne d'une courtisane. Des femmes que l'on devrait vénérer dans le temple, comme si elles descendaient du ciel, n'y sont plus qu'un objet de mépris, et celles du monde les tournent en ridicule[2]. » Mais, investi de la responsabilité et du pouvoir d'évêque, il ne se borna plus à déplorer, il s'occupa de porter remède à ces désordres. Les collèges des vierges et des veuves attirèrent son attention autant que le clergé ; il interrogea une à une toutes les femmes vouées à Dieu, et s'enquit sérieusement de leurs sentiments et de leur conduite; plusieurs avaient conservé des habitudes mondaines et sensuelles. « Il les exhorta à quitter toutes ces recherches de bains, de parfums, de toilette, pour embrasser la pénitence et le jeûne, ou à se marier au plus tôt, afin que leur vie dissipée ne

[1] Chrys., t. 11, p. 100.
[2] *Id*, t. 11, p. 591.

compromît pas aux yeux des hommes la sainteté de la loi de Dieu[1]. »

S'adressant plus spécialement aux veuves, même à celles qui n'avaient pas renoncé au monde, il leur rappelle, en public aussi bien qu'en particulier, les devoirs et les bienséances de leur position. « Que faites-vous, leur disait-il, est-ce qu'en dépit de l'âge vous voulez rajeunir ? Il vous sied bien de porter ces frisures au front comme des femmes perdues, tendant ainsi des pièges à ceux qui vous fréquentent, et couvrant de confusion celles de votre qualité qui ont plus de pudeur que vous[2] ! »

Ces hardiesses apostoliques devaient lui attirer et lui attirèrent, en effet, de grandes inimitiés. Parmi les femmes de la cour, plusieurs et en particulier trois veuves riches et puissantes, Marsa, Eugraphie, Castritie, se crurent désignées dans ses discours, et lui vouèrent une haine implacable, qui devint l'un des pivots et le plus actif agent des intrigues qui aboutirent à son exil. Chrysostôme remplissait son devoir, et le bruit qui se faisait autour de lui ne montait pas jusqu'à sa conscience.

Mais, s'il rencontra aux pieds des autels des femmes indignes de leur vocation, d'autres en grand nombre consolèrent sa vie et ajoutèrent à sa gloire. Nicarète, Procula, Pentadie, Salvine, quelles grandes figures groupées autour de sa chaire pontificale ! Jamais peut-être tant de fleurs de sainteté n'étaient écloses simultanément à la voix d'un homme ! Nées dans l'opulence, ces illustres Chrétiennes avaient consacré aux pauvres leur fortune et leur vie. La Providence, qui voulait les associer à la gloire de Chrysostôme, les associa d'abord à ses épreuves et à ses douleurs. Brisées par le même orage, en butte aux mêmes haines, elles conservèrent une inébranlable fidélité au saint pas-

[1] Pall., dial., p. 68.
[2] *Ibid.*

teur, leur guide et leur oracle, dont l'affection, pieux rayon de l'amour de Dieu, se traduisait dans leur vie par les plus nobles vertus.

Nicarète était de Nicomédie; sa haute naissance et sa grande fortune ne l'avaient pas empêchée de se vouer à Dieu dès sa jeunesse. Elle ne vécut que pour lui : le ciel fut sa seule pensée, la charité sa seule passion. Tout en elle respirait la dignité et la sainteté. Sozomène, qui l'avait connue, assure que personne ne lui fut comparable en modestie, en sagesse, en grandeur d'âme; aucun évènement d'ici-bas n'abattit son courage, n'altéra sa sérénité. Dépouillée de ses biens par un caprice de la cour, elle supporta sans peine la pauvreté, et sut y trouver de quoi secourir une foule d'indigents. Telle était son humilité, que, malgré les instances réitérées du pontife, elle refusa la présidence du collège des vierges et même le simple titre de diaconesse; elle n'en fut pas moins la servante empressée de tous les malheureux. Sa compassion ingénieuse lui faisait découvrir des moyens inattendus de soulager les pauvres malades; et, Dieu daignant bénir ses heureuses inventions, on la réclamait de toutes parts comme le meilleur des médecins, on implorait sa visite comme une grâce, on lui demandait des miracles. Le vrai miracle, c'était sa charité qui prenait toutes les formes pour consoler toutes les douleurs et ne fit défaut à aucune; cependant l'humble fille de Dieu ne cherchait qu'à dérober au public ses vertus et le bien qu'elle faisait. La persécution qui fondit sur les amis de Chrysostôme ne pouvait épargner cette noble et sainte existence : ordre lui fut donné de quitter Constantinople; elle mourut dans l'exil[1].

Salvine, d'autres disent Silvine, appartenait à cette vieille et grande famille des rois de Mauritanie, terrible et

[1] Sozom., l. 8, c. 23.

fatale aux Romains, et destinée à finir si tragiquement. Firmus et Mazéca, ses oncles, levèrent l'étendard contre Rome; mais, trahis et vaincus, ils se donnèrent la mort de leurs propres mains pour ne pas la recevoir des mains du vainqueur. Gildon, son père, dont les historiens romains nous font un horrible portrait, porta les armes contre ses frères et obtint à ce prix le gouvernement de l'Afrique; il en fut quelque temps le maître plutôt que le gouverneur. Théodose, peu rassuré sur la fidélité de cet homme intrépide mais ambitieux et fourbe, crut l'enchaîner à l'empire en mariant Salvine avec Nébridius, fils d'une sœur de Flacilla, jeune homme d'une haute distinction, qu'il aimait beaucoup et qu'il avait fait élever avec ses propres enfants. Cette combinaison réussit assez bien, et tant que vécut le grand empereur, l'Afrique resta calme. Mais il était mort à peine depuis trois ans, que Gildon, secrètement encouragé par Eutrope, secoua le joug abhorré de sa race, et recommença contre Rome l'ancienne et terrible lutte de l'indépendance. Battu par Mascizel, son frère, et tombé au pouvoir de ses ennemis, il n'échappa que par le suicide au supplice qui l'attendait. De son côté, le malheureux Mascizel, dont les deux fils avaient été massacrés par leur oncle Gildon, ne jouit pas long-temps de sa gloire sinistre; car Stilicon, qui ne souffrait pas de rival, l'invita traîtreusement à visiter avec lui une de ses villas, et comme ils traversaient ensemble un pont près de Milan, les gens de celui-ci saisirent l'Africain sans défiance et le noyèrent sous les yeux de leur maître qui riait aux éclats [1].

C'est alors que S. Augustin écrivait : « L'incertitude des choses de ce siècle est si grande, on voit si souvent tomber les princes de la terre, que ceux qui mettent en eux leur espérance y trouvent plutôt leur ruine [2]. »

[1] Am. Marc., l. 29. — Zosim., l. 5. — Oros., l. 7.
[2] S. Aug., *Enarrat in psalm.* 45, v. 2.

La femme de Gildon était une sainte ; elle se retira près de sa fille, à la cour d'Arcadius. Mais déjà Salvine avait été soumise à une douloureuse épreuve. Nébridius était mort à la fleur de l'âge et au plus beau d'une brillante carrière, laissant à sa veuve désolée deux enfants très-jeunes, un fils et une fille. S. Jérôme, qui ne connaissait pas Salvine, mais qu'une ancienne amitié liait à son beau-père, lui écrivit une lettre de consolation et de direction. Il s'étend avec complaisance sur les vertus de Nébridius. Uni à son épouse au sortir d'une jeunesse calme et pure, ni le baudrier, ni le manteau militaire, ni la foule des serviteurs et des gardes ne purent altérer la simplicité de son âme ; il trouva dans les dignités qui allaient au-devant de lui, dans son opulence sans cesse accrue par les largesses impériales, le moyen de répandre plus de bienfaits et d'alléger plus d'infortunes. Quelle veuve s'était adressée à Nébridius sans avoir obtenu son appui ? Quel orphelin n'avait trouvé en lui un second père ? A lui, les évêques de l'Orient adressaient les prières de tous les malheureux, les suppliques de tous les opprimés. Ses demandes à l'empereur n'eurent jamais d'autre objet que des abus à redresser, des pauvres à secourir, des captifs à racheter, des malheurs et des injustices à réparer. Le prince aimait à exaucer un solliciteur si noblement désintéressé, et la grâce accordée à un seul faisait le bonheur d'un grand nombre. . . .

« Dans un petit cercle de jours il a renfermé une longue vie. A sa place, poursuit l'éloquent solitaire, nous avons des enfants délicieux. Sa femme, héritière de sa piété, est un trésor. Le petit Nébridius rappelle son père tout entier. Ce sont ses yeux, ce sont ses traits, c'est sa démarche. Une étincelle de l'énergie paternelle brille dans le fils, et la similitude de mœurs éclatant à travers le miroir de la chair nous montre une grande âme dans une petite poitrine. Sa sœur est une corbeille de lis et de roses. Elle

a le visage de son père, avec plus de beauté, et ressemble si bien à sa mère, que vous voyez dans un même corps les deux auteurs de ses jours. Elle est si douce, si ravissante, que tous ses proches se la disputent. L'empereur ne dédaigne pas de la tenir dans ses bras. L'impératrice prend plaisir à la serrer contre son sein. Chacun à l'envi l'attire à soi ; elle se pend au cou et folâtre aux mains de tout le monde. Babillarde et balbutiant encore, ce balbutiement même la rend plus aimable. Tu as donc, Salvine, un dédommagement à l'absence de Nébridius. Pour un époux que Dieu t'a pris, il t'a donné deux enfants. Le nombre de l'amour s'est accru. Rends aux fils ce que tu devais au père. Ce ne sera pas un petit mérite devant le Seigneur de bien élever tes enfants [1]. »

Puis, le saint homme trace à la veuve affligée les règles d'une vie chrétienne, et, avec une singulière énergie de langage, il la détourne des secondes noces, l'exhorte à se consacrer à Dieu, à veiller sur sa réputation, fleur délicate qu'un souffle ternit, à s'entourer de personnes sages, à préférer le jeûne aux plaisirs, à méditer sans cesse les livres saints. Ces conseils, rudement donnés, furent ponctuellement suivis. Pallade nous apprend que Salvine honora son veuvage par la dignité de ses mœurs et de hautes vertus [2]. Dès que ses devoirs de mère le lui permirent, elle quitta la cour, se dévoua tout entière au service des pauvres, devint diaconesse de la grande église de Byzance, et mérita, par son humilité profonde et sa charité sans bornes, l'estime et la confiance de Chrysostôme [3].

Pentadie était la veuve d'un général illustre et malheureux. Timasius, en effet, avait pris une part glorieuse, comme lieutenant de Théodose, aux victoires de celui-ci

[1] S. Hier., *loc. cit.*, p. 66.
[2] Pallad., dial., p. 36.
[3] *Ibid.*

sur les barbares dans la Macédoine et la Thessalie et surtout à sa guerre contre Eugène. Vaillant soldat, homme de bien, cœur généreux, il jouissait de la confiance absolue de l'empereur et d'une immense considération à la cour et dans l'armée. Consul dès l'an 389, ses services, sa fortune, ses vertus, sa renommée en faisaient un des personnages les plus importants de l'empire ; c'était assez pour lui mériter la haine d'Eutrope et la mort. Accusé, sur de fausses pièces, d'avoir aspiré à la pourpre, il fut exilé, avec son fils Syagrius, dans le désert de Lybie, et tous les deux y périrent misérablement [1]. La haine de l'eunuque, mal assouvie par ce double holocauste, s'acharna sur l'épouse et la mère de ses victimes ; et Pentadie, vouée aux fureurs du monstre, ne put s'y dérober qu'en se réfugiant aux pieds des autels. Pour l'en arracher, Eutrope enleva aux églises le droit d'asile, et ordonna de chasser immédiatement du sanctuaire du Christ tous ceux qu'il abritait pour les livrer au glaive de la loi, c'est à-dire à ses propres et hideuses vengeances [2]. La protection du Ciel et le courage de Chrysostôme sauvèrent de ce péril inattendu la veuve de Timasius. De ce jour, elle se consacra à Dieu et aux pauvres, et devint diaconesse de Constantinople. L'illustre pontife professait une profonde vénération pour cette noble femme au grand caractère, qui unissait à la modestie la plus touchante, à la charité la plus dévouée, l'âme la plus forte qui puisse être formée à l'école du malheur et de la foi. Proscrit, il lui écrivait fréquemment du fond de son exil pour la féliciter de son courage et lui recommander ses amis persécutés [3]. « Je connais, lui mandait-il, la grandeur et l'élévation de votre âme, calme au milieu de la tempête, inébranlable aux flots courroucés. La renommée de

[1] Sozom., l. 8, c. 7. — Zosim., l. 5. — Claud., *in Eutr.*, l. 1.
[2] Sozom., *ibid.* — Soc., l. 6, c. 5.
[3] Chrys., p. 600 et p. 649, t. 3.

vos vertus s'est étendue jusqu'aux limites du monde, et de loin même votre exemple est un encouragement pour tous ceux qui aspirent à la piété. Quelle est donc la cause de votre silence? Je ne saurais le dire; mais je vous prie de ne pas me laisser sans nouvelles de votre santé et de votre maison, afin que, malgré la distance qui nous sépare et l'horreur de ma solitude, je puise dans vos lettres une précieuse consolation [1].... Gardez-vous de quitter la ville, lui écrivait-il encore; car vous êtes l'appui de vos concitoyens, l'asile, le port, le boulevard de tous ceux qui sont persécutés. Là, chaque jour vous recueillez des trésors de grâce, et votre dévouement héroïque est l'édification de tous ceux qui le connaissent. D'ailleurs, ajoute-t-il sur le ton d'un père, la saison est mauvaise, et vous savez combien délicate est votre santé. Promettez-moi de ne pas bouger de là par un temps pareil, et daignez m'écrire souvent [2]. »

D'autres Saintes, Adolie, Amprucla, Cartérie, Asyncritie, Calcidie, entouraient Chrysostôme, recherchaient ses conseils, et justifiaient par leurs vertus la sagesse de sa direction. Mais dans le chœur nombreux de ces femmes d'élite, auxquelles il fut lié par une affection noble et pure pieusement cultivée jusqu'à la mort, et qui n'était qu'une charité plus tendre fondée sur une estime plus haute, Olympiade occupa toujours et mérita le premier rang. « Il n'y a guère eu d'exemple, dit Tillemont, au IVe et au Ve siècle de l'Église, d'une veuve plus célèbre en sainteté et en aumônes, et plus honorée par les Grecs et par les Latins que celui de la fameuse Olympiade. Elle a été à Constantinople ce que Ste. Marcelle a été à Rome, et les deux Mélanie avec Ste. Paule à Jérusalem [3]. » On peut

[1] Chrys., p. 704.
[2] *Ibid.*, t. 3, p. 649.
[3] Tillem., t. 11, p. 416.

dire qu'elle eut au-dessus de ces illustres Saintes la gloire de souffrir pour la cause de l'Église et de Chrysostôme.

Nièce de cette Olympiade, qui, fiancée d'abord à l'empereur Constance, épousa plus tard Arsace, roi d'Arménie, elle unissait à une grande fortune une illustre naissance. Belle, aimable, spirituelle, familière avec toutes les sciences du temps, douée d'une âme grande, forte, supérieure à tous égards, elle avait été élevée par une femme admirable, la sœur de S. Amphiloque [1]. Grégoire de Nazianze, dans sa courte apparition à Constantinople, s'occupa d'elle et compléta son instruction; il l'appelle son Olympiade et se regarde lui-même comme son père [2]. Toute jeune encore on la maria à Nébridius, intendant du domaine particulier sous Théodose et préfet de la ville impériale. Sa piété était déjà si célèbre, que plusieurs évêques pour l'honorer voulurent assister à son mariage. Grégoire y fut invité; mais empêché par la goutte, il s'excusa par une lettre charmante. « Je serai, dit-il, présent à la fête d'esprit et de cœur pour joindre les mains des deux époux dans la main de Dieu [3]. » Il adressa même à la jeune fiancée un petit poëme [4], où, dans un style qui unit l'élévation à la grâce, il lui donne de sages conseils pour vivre heureusement et saintement sous la loi du mariage. Les vœux aimables qui terminent cet envoi ne furent pas exaucés : il y avait à peine vingt mois qu'Olympiade était mariée, quand Nébridius mourut et la laissa sans enfants. De pieux biographes, ses contemporains, assurent qu'elle était restée vierge dans le mariage, et n'avait eu en réalité d'autre époux que le Verbe divin [5].

Sa beauté, son esprit, sa fortune entourèrent son veuvage

[1] Pallad., dial., p. 64. — Greg. Naz., t. 2, p. 1069.
[2] Greg. Naz., *ep.* 193, t. 2, p. 159.
[3] *Id.*, *ibid.*
[4] *Id.*, t. 2, p. 1065. — Voir la note *A* [1] à la fin du volume.
[5] *Hist. Lausiac.*, p. 1046. — Pallad., dial., t. 13, p. 61.

de prétendants; elle n'en accueillit aucun. A l'empereur Théodose, qui voulait la marier avec un riche espagnol, son proche parent, elle répondit : Si Dieu eût voulu que je vécusse avec un homme, il ne m'aurait pas ôté le premier. Cette réponse déplut à l'autocrate, qui ne savait pas encore tout ce qu'il y avait de sainte énergie dans cette jeune âme. Il ordonna que ses biens, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans, fussent mis sous le séquestre et administrés par le préfet de Constantinople ; et celui-ci usa de son pouvoir avec tant d'arbitraire et de violence, que la noble veuve n'avait pas même la liberté d'aller à l'église ni de converser avec un évêque. On espérait l'amener, par la fatigue et le dégoût, à l'idée du mariage. Olympiade subit, sans se plaindre, cette odieuse tyrannie, et s'affermit d'autant plus dans ses généreuses résolutions. Elle écrivit à Théodose : « Je te rends grâce, Seigneur, car, en me déchargeant du lourd fardeau de mes affaires, tu m'as montré la sollicitude, non d'un empereur, mais d'un évêque. Tu me rendras un plus grand service encore en faisant distribuer mes biens aux pauvres et aux églises. C'est ce que j'aurais fait moi-même, si je n'avais redouté la vaine gloire qui s'attache à ces sortes de distributions ; et d'ailleurs le souci des biens de la terre m'eût fait négliger les richesses véritables qui sont les spirituelles et divines [1]. »

Théodose revint à Constantinople après la défaite de Maxime. La fermeté d'Olympiade, son grand caractère, ce qu'il apprit de sa vie recueillie et sainte, lui firent une vive impression ; il retira les ordres donnés au préfet, et rendit à la jeune veuve la jouissance de ses biens et sa liberté : elle avait alors vingt-trois ans. Dès ce moment, sa charité, affranchie de toute entrave, prit un essor immense. Vêtue avec une modestie qui tenait de la pauvreté, elle

[1] Pallad., dial., *ibid.*

visitait les orphelins, les veuves, les prisonniers, les malades, qu'elle aimait à servir de ses propres mains. Tout indigent éprouvait sa compassion tendre et libérale au-delà de toutes les bornes. Prodigue aux autres, avare pour elle-même, refusant à sa santé délicate les plus légitimes soulagements, elle ne s'occupait de son corps que pour l'immoler. Du pain, de l'eau, des légumes étaient sa seule nourriture; au sommeil, elle donnait à peine quelques moments regrettés, et souvent elle passait les nuits sans se coucher : on eût dit que le besoin de dormir n'existait pas pour cette nature plus angélique qu'humaine. La charité s'accroissait chez elle de toute la grandeur de son abnégation. L'erreur, l'ignorance, les misères de l'âme étaient surtout l'objet de sa pitié. Elle employait une grande partie de son temps à instruire dans la foi des femmes mariées à des idolâtres ou nées elles-mêmes dans l'idolâtrie, auxquelles sa généreuse prévoyance assurait les moyens de vivre en même temps que les moyens du salut. Elle affranchit un nombre infini d'esclaves qu'elle rendit ses égaux, dit Pallade, et qui dans leur extérieur paraissaient même au-dessus d'elle[1]. Ses immenses richesses étaient entièrement dépensées en aumônes. Les hôpitaux, les églises, les villes, les bourgades, les captifs, les exilés, tout le monde y avait part : pas un coin sur la terre, pas un rocher sur la mer, où ses bienfaits n'eussent pénétré. Eudoxie, sous la pourpre, recevait les adulations de l'univers et s'enivrait d'orgueil; Olympiade, sous la bure, en recevait les plaintes et les soupirs, et, comme Dieu, y répondait par ses profusions. « Considérez, lui écrivait plus tard Chrysostôme, quel a été ce grand fleuve de votre charité que vous avez fait couler avec abondance jusqu'aux extrémités de la terre; car non-seulement votre maison était ouverte à ceux qui vous

[1] Pallad., *Hist. Lausiac.*, p. 1047.

imploraient, mais vous répandiez au loin les fruits de votre hospitalité [1]. »

Sa bonté touchait à la prodigalité : ce n'étaient pas ses revenus seuls qui s'en allaient en largesses, elle donnait aussi ses terres. D'indignes prélats exploitaient sa piété confiante. Séverien de Gabales, Acace de Bérée, Théophile lui-même, qui devinrent ses acharnés persécuteurs, s'étaient souvent prosternés à ses pieds pour obtenir leur part de ses libéralités. Chrysostôme dut éclairer et combattre cette imprévoyante bonté. « Je loue vos intentions, lui dit-il ; mais celui qui veut s'élever devant Dieu à une vertu parfaite doit être un sage dispensateur de ses biens. Et vous, quand vous accroissez par vos cadeaux la richesse de gens opulents, vous ne faites pas mieux que si vous jetiez votre argent à la mer. Ignorez-vous que, par une oblation volontaire et par amour pour Dieu, vous consacrâtes aux pauvres votre fortune ? Ainsi, vous n'en avez plus que la dispensation, et vous devrez en rendre compte. Croyez-moi, réglez vos générosités sur les besoins des malheureux qui vous implorent, non sur votre munificence naturelle, et vous ferez du bien à plus de personnes, en même temps que vous mériterez de Dieu la double récompense de votre charité et de la sagesse avec laquelle vous l'exercerez [2]. »

Cet avis fut docilement écouté ; mais, par cela même, celui qui l'avait donné s'attira des haines violentes. Quant à Olympiade, odieusement calomniée plus tard, elle était entourée alors d'une vénération unanime. La dignité et la douceur, la naïve simplicité d'un enfant avec l'intelligence d'un homme supérieur, la vertu la plus austère avec une grâce exquise, une charité aussi aimable dans son langage qu'inépuisable dans ses bienfaits, sur son front l'auréole des Saints, sur ses lèvres le sourire des Anges, dans tout

[1] Chrys., *ad Olymp.*, *ep.* 2.
[2] Sozom., l. 8, c. 9.

son être un incomparable mélange de grandeur et de bonté, de noblesse et de modestie, et comme l'émanation lumineuse d'une âme plongée en Dieu, attiraient à cette femme si éminente et si humble l'admiration et la sympathie de tous. S. Grégoire de Nazianze, S. Amphiloque, S. Pierre de Sébaste, S. Optime d'Antioche en Pisidie, auquel elle ferma les yeux, les hommes les plus considérables de l'Orient par la position, par les lumières, par les vertus, attachaient à son estime un grand prix. S. Grégoire de Nysse écrivit pour elle son commentaire du *Cantique des cantiques*. Nectaire la fit diaconesse de son église long-temps avant l'âge canonique ; il aimait à la consulter et suivait volontiers ses avis [1]. Mais Dieu lui accorda la plus belle récompense de ses mérites sur la terre en lui ménageant l'amitié de S. Chrysostôme. Elle avait trente ans quand l'éloquent apôtre s'assit sur la chaire de Byzance ; ces deux âmes étaient seules assez grandes l'une pour l'autre. Olympiade, sous la direction de Jean, déploya de nouveaux trésors de vertu, et Jean, « à qui elle était en quelque sorte ce que Ste. Thécle était pour S. Paul [2] », trouva dans le noble dévouement d'Olympiade l'appui le plus précieux et la plus douce consolation de son épiscopat. C'est elle qui, venant en aide à son désintéressement et le déchargeant de toutes les sollicitudes terrestres et personnelles, le mit à même de consacrer toute sa pensée à la contemplation, toute sa vie à l'apostolat, tous ses revenus à la charité [3]. Elle fut associée à ses douleurs comme à ses œuvres [4], et quand il partit pour l'exil, il fallut l'arracher de ses pieds qu'elle baignait de larmes. Il nous reste dix-sept lettres de Chrysostôme à l'illustre veuve

[1] Pall., dial., p. 65.
[2] Tillem., t. 11, p. 427.
[3] Pall., *ibid.*
[4] *Id.*, *ibid.*, p. 64.

de Nébridius. Outragée, proscrite pour son inébranlable attachement à la cause de l'Église et de la justice, elle avait droit aux encouragements du pontife qui personnifiait à ses yeux cette double cause. Mais aussi quelle invincible fermeté elle opposa aux épreuves! D'une santé délicate, souvent malade [1], elle semblait puiser dans sa faiblesse même et dans ses souffrances plus d'ardeur à braver les orages. L'amitié des grands Saints est une haute faveur de la Providence, et ceux qui en sont trouvés dignes croient, avec raison, qu'aucun sacrifice ne la paie trop cher. Olympiade s'estimait heureuse de souffrir pour son noble ami. L'admirable diaconesse survécut quelques années au grand évêque de Constantinople, assez peut-être pour voir sa mémoire vengée [2]. Nous n'avons aucun détail sur sa mort. Pallade d'Hélénople, le seul qui en ait parlé, se borne à ces quelques mots : « Cette sainte femme, qui n'avait plus de sentiment pour les choses de la terre, mérita aussi de tenir rang entre les confesseurs de la vérité, ayant vu son innocence continuellement attaquée par des accusations aussi injustes qu'atroces, et ayant couru fortune de perdre la vie même dans les combats qu'elle a eu à soutenir pour la cause de Dieu. C'est ce qui fait que toutes les personnes de piété dans Constantinople la mettent au rang des Confesseurs. Elle est morte dans les souffrances, et elle jouit au ciel avec les Saints, dans un bonheur incapable de changement, de la couronne de gloire qu'elle a si justement méritée [3]. »

[1] Chrys., *ad Olymp.*, *ep.* 1 et 2.
[2] Tillem., t. 11, p. 440. — Nicéph., l. 13, c. 24.
[3] Pallad., *Hist. Lausiac.*, p. 1047, trad. par Tillem., t. 11, p. 439.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Zèle de Chrysostôme pour l'extension de la vérité. — Ses efforts pour détruire en Syrie les derniers restes de Marcion. — Combattre l'erreur, sans violer la charité. — Dernières espérances des païens. — Prophéties pour l'an 400. — Édits impériaux contre l'idolâtrie. — S. Porphyre réclame l'intervention de S. Chrysostôme. — Les fêtes maiumes. — Le dieu Marnas. — Missionnaires dans la Phénicie, chez les Scythes de l'Ister, et les Goths du Bosphore Cimmérien. — Église des Goths à Constantinople. — Discours de Jean dans cette église.

Théodoret, dans un fragment que Photius nous a conservé, résume en quelques mots la vie pastorale de notre Saint. « On se dispute son existence, dit-il ; chacun le veut pour soi. Celui-ci lui demande du pain, celui-là des vêtements ; un autre le dépouille, un autre l'entraîne à l'hospice des malades, un autre au fond des prisons réclame à grands cris sa visite. Les familles divisées le prennent pour pacificateur et pour arbitre ; l'étranger recourt à son hospitalité ; la veuve invoque son appui ; l'affligé lui raconte ses peines ; l'esclave maltraité implore son intervention : il les accueille tous ; il est le médecin des uns, le père nourricier des autres ; le patron de ceux-ci, le consolateur de ceux-là ; la providence de tous [1]. »

C'est ainsi que la renommée de ses vertus retombait sur sa tête en sollicitudes et en travaux de toute espèce ; mais ni sollicitudes, ni travaux, rien ne pouvait assouvir cette grande charité. Sa vie était à la fois la plus recueillie et la plus répandue qu'on pût imaginer. C'est le propre des

[1] Phot., Cod., 1515.

Saints, que leur existence s'épanche d'autant plus sur leurs frères en prodiges de dévouement et d'amour qu'elle gravite plus puissamment vers Dieu. La pensée de Dieu dans le cœur de Jean était une source bouillonnante, d'où coulait sans cesse, par ses lèvres et par ses mains, un double torrent d'aumônes spirituelles et matérielles. Qui pourrait compter les âmes qu'il eut le bonheur d'éclairer, de convertir, de consoler, de sauver ? L'enceinte de Constantinople parut étroite à son zèle ; il l'étendit sur les six provinces de la Thrace, et nous verrons bientôt ce qu'il fit pour relever dans l'Asie et le Pont l'esprit chrétien et l'honneur du sacerdoce. En Phénicie, en Perse, en Syrie, l'Évangile lui dut de nouveaux triomphes. Son cœur, comme celui de Paul, embrassait l'univers, et il eût pu s'appeler, lui aussi, évêque des nations; car les limites de sa juridiction n'étaient pas celles de sa charité : l'une s'arrêtait aux confins de la province, l'autre ne voyait nulle part une église en souffrance, sans lui venir en aide avec une compassion tendre et un respectueux dévouement[1]. Le diocèse de Cyr, par exemple, étant encore infecté des erreurs de Marcion, Chrysostôme écrivit à l'évêque du lieu pour lui signaler le danger, le presser d'y pourvoir, et lui offrit, dit Théodoret[2], le secours des lois pour en finir avec cette peste. Des historiens ont assuré, on ne voit pas sur quel fondement, que, dès les premiers jours de son installation, Jean avait appelé les rigueurs de la cour sur les Eunoméens et les Montanistes, et obtenu contre eux à Constantinople un édit sévère[3]. Cette assertion se concilie difficilement avec ce que nous savons d'ailleurs, qu'il aimait à combattre en chaire les doctrines des dissidents empressés de l'entendre et

[1] Sozom., l. 8, c. 3. — Théod., l. 5, c. 31.
[2] Théod., *ibid.*
[3] Baron., *ad ann.* 398, § 78.

d'ordinaire fort nombreux dans son auditoire [1], et qu'il fut obligé d'opposer les hymnes et les processions des Catholiques aux bruyantes et quotidiennes manifestations des Ariens. Comment admettre cet appel à la force brutale dans un homme si indulgent, d'une charité si parfaite, et qui alors même faisait entendre des paroles comme celles-ci? « Je poursuis, non par les actes, mais par les discours, non l'hérétique, mais l'hérésie; je déteste, non l'homme, mais l'erreur que je m'efforce de détruire. Je ne fais pas la guerre à la substance, car la substance est l'ouvrage de Dieu; je n'aspire qu'à corriger en elle ce que le diable a corrompu. Ainsi, le médecin qui soigne le malade n'attaque pas son corps, mais la maladie qui vicie le corps; et moi, si je combats les hérétiques, ce n'est pas aux hommes que je m'en prends, mais à l'erreur, à la pourriture dont je veux les délivrer. J'ai l'habitude d'être persécuté, non de persécuter; de souffrir, non de faire souffrir; et c'est ainsi que le Christ triomphait, non en crucifiant, mais en se laissant crucifier, non en donnant les soufflets, mais en les recevant [2]. *Si j'ai mal parlé,* disait-il, *rends témoignage du mal; si, au contraire, j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu* [3] *?* Le maître de l'univers, insulté de coups au visage, se justifie devant le serviteur du pontife d'avoir parlé, d'avoir commandé aux flots, d'avoir ressuscité Lazare, d'avoir guéri les malades et les pécheurs : voilà le miracle du Crucifié. Il pouvait lancer la foudre, ébranler la terre, sécher l'insolente main d'un valet; il n'a rien fait de cela; mais il se justifie, et confond ses adversaires par sa bonté, en même temps qu'il t'enseigne à toi, qui n'es qu'un homme, à ne pas t'emporter, et à dire comme ton Maître, quand même tu serais souffleté, quand même tu serais

[1] Chrys., t. 3, p. 15.
[2] *Id.*, t. 2, p. 705.
[3] Joann., 18, 23.

attaché à la croix : *Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal; si, au contraire, j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu*[1] *?* »

C'est le même langage qu'il avait tenu à Antioche. « Condamnons, réfutons les dogmes impies, les enseignements hérétiques; mais épargnons les personnes et prions pour elles[2]. » Il voulait convertir par la persuasion et par la douceur, et il exhortait les Catholiques à édifier leurs adversaires par une vie honnête et conforme à l'Évangile; mais nous ne trouvons pas, dit Tillemont, qu'il se soit mis en peine d'obtenir de nouvelles lois contre les dissidents[3]. Chez lui la charité égalait le zèle, elle en était même la puissance et le succès; pour nous servir de ses propres expressions, il avait jeté le *filet de la miséricorde*, et dans celui-là il eût voulu saisir et enlever tout le monde. Dieu bénissait ses nobles efforts. S. Proclus nous apprend que, dans la Syrie, il avait dépeuplé les synagogues, et qu'à Césarée, en particulier, il avait réduit à la solitude et à l'exécration les lieux destinés aux crimes infames[4]. Nous verrons plus tard avec quelle ardeur persévérante il travailla, même sous le coup de la proscription, même du fond de l'exil, à procurer à la Perse le bienfait de la foi. Étendre le règne de l'Évangile était sa grande ambition, et pour celle-là le monde romain avait des bornes trop étroites.

Même dans la circonscription de l'empire, il restait encore beaucoup d'idolâtres. Chassé des villes, le polythéisme s'était réfugié dans les villages, et, sous la protection de l'ignorance, il s'y maintenait et s'y défendait, surtout dans les montagnes, avec une énergie désespérée. Quoique

[1] Chrys., t. 2, p. 705.
[2] *Id.*, t. 1, p. 696.
[3] Tillem., t. 11, art. 52, p. 143.
[4] Proc., or. 28. — Tillem., *ibid.*, p. 148.

proscrit et vaincu, il versait encore le sang chrétien et donnait à l'Église de nouveaux martyrs. Ainsi, Vigile, évêque de Trente, tombait dans une vallée près du lac Guarda sous les coups des paysans qu'il essayait d'arracher à leurs vieilles superstitions. Ainsi, ses catéchistes Sisinnius, Alexandre, Martyrius, l'un diacre, les autres lecteurs, envoyés dans les Alpes pour y porter le nom de Jésus-Christ, battus de verges, mis en pièces, livrés aux flammes, trouvaient un trépas glorieux dans le supplice[1]. La loi cherchait à venger ces meurtres impies; mais leurs fanatiques auteurs étaient le plus souvent graciés à la sollicitation des Chrétiens eux-mêmes, convaincus, dit S. Augustin, que si le sang des martyrs glorifiait le Christianisme, le sang de ses ennemis le rendrait odieux[2].

Trompés par de ridicules oracles, les païens ne cessaient de se flatter qu'ils allaient voir le culte des dieux relevé de ses ruines et le Christ abattu devant Jupiter. On faisait circuler une prophétie suivant laquelle, tous les succès de l'Évangile étant dus à la magie exercée par S. Pierre, l'ensorceleur de l'univers, l'enchantement devait finir avec le siècle, et l'année 400 emmener la chute honteuse du Christianisme et le triomphe immortel des dieux[3]. Ils se berçaient de ces espérances, quand les deux empereurs, réunissant leurs forces contre le colosse expirant, lui portèrent un dernier coup aussi terrible qu'inattendu. Les fils de Théodose renouvelaient en les aggravant les édits de leur père. Les privilèges des prêtres étaient abolis, les sacrifices interdits. On confisquait le domaine des temples au profit du trésor public et de l'armée. Ces temples mêmes devaient être ou démolis, ou vendus, ou convertis en églises. On menaçait de peines graves les officiers qui eussent refusé

[1] Tillem., t. 10, p. 543.
[2] Aug., *epist.* 158.
[3] S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 18, c. 53.

de prêter main-forte à l'exécution de ces lois. Alors périrent les livres sybillins, brûlés par ordre de Stilicon. Ce qui restait debout des vieux édifices du polythéisme fut dépouillé et rasé; les démolitions servirent à réparer les chaussées et les aquéducs. Il n'y eut d'épargnées que les statues qui décoraient, comme trophées, les thermes, les lieux publics, le palais même de l'empereur[1]. Par les monstrueuses images arrachées de quelques bois sacrés et de certains sanctuaires, on put se convaincre une fois de plus que l'idolâtrie était descendue au dernier terme de l'immoralité[2].

L'exécution des rescrits souverains n'eut pas lieu sans quelques désordres. Le sang coula dans plusieurs villes; il y eut des temples qu'il fallut assiéger et prendre d'assaut[3]. Les païens reprochèrent à leurs adversaires d'oublier dans la fortune les préceptes de charité qu'ils recommandaient dans le malheur. Ces reproches, pour être répétés aujourd'hui, n'en sont pas plus justes. Les emportements qui ensanglantaient çà et là les triomphes pacifiques de l'Évangile étaient des faits isolés, qui accusaient l'ignorance et les fureurs ordinaires de la populace toujours la même sur tous les théâtres et dans tous les temps, mais qu'on ne peut imputer, sans fouler aux pieds l'évidence avec l'équité, à la religion qui les réprouvait. Quant aux monuments plus ou moins célèbres dont la perte est tant regrettée de nos jours, il faut bien reconnaître que la conscience humaine, se réveillant tout-à-coup du long sommeil où elle avait croupi, avait le droit de prendre en horreur ce qui lui rappelait son avilissement et sa honte. A ses yeux,

[1] Sozom., l. 7. — Théod., l. 5. — Eunap., p. 83. — Cod. Just. — Rutil., *Itinerar.* — Le trépied de Delphes ornait un hippodrome, et les muses de l'Hélicon la demeure impériale.

[2] Tillem., t. 12, art. 124. — Fleury, Hist., l. 20, c. 42.

[3] Sozom., *loc. cit.* — Théod., *loc. cit.* — Socr., l. 5, c. 16. — Rufin, l. 20, et l. 7, c. 15. — Lebeau, t. 6, p. 143.

ces antiques sanctuaires, si long-temps augustes, n'étaient que des repaires de débauche et d'infamie; et la plupart, en effet, abritaient sous leurs voiles sacrés d'affreuses orgies dignes de Sodome et de Gomorrhe [1]. Quelques-uns avaient été transformés par l'usage en lieux de prostitution publique [2]. Est-il étonnant que le monde régénéré se soit rué avec colère contre les témoins de son déshonneur, qu'il ait voulu faire disparaître du sol, jusqu'au dernier vestige, ces pierres souillées qui criaient contre lui, effacer même de l'histoire, s'il l'eût pu, ces souvenirs odieux qui l'infamaient à jamais? A part les violences toujours condamnables et condamnées, n'est-ce pas là une réaction naturelle de la morale renaissante contre cette immoralité légale qui, tant de siècles durant, avait perverti et dégradé l'humanité? D'ailleurs, il est juste de le dire, non-seulement le zèle des princes chrétiens contre les restes de l'idolâtrie n'eut rien de cruel; mais « leurs lois, plus comminatoires qu'expresses, étaient rarement exécutées; quelquefois même elles étaient suspendues ou rappelées suivant les besoins et les fluctuations de la politique. Agissant contrairement à leurs édits, ces empereurs conservaient des païens dans les hautes charges de l'État, et donnaient des titres aux pontifes des idoles. Aucune loi ne défendait aux gentils d'écrire contre les chrétiens et leur religion; aucune n'obligeait un païen d'embrasser le Christianisme sous peine d'être recherché dans sa personne et dans ses biens [3]. » Honorius, dont le zèle religieux l'emportait de beaucoup sur celui de son frère, faisait détruire en Afrique les autels et les statues des idoles, mais laissait subsister les temples, et, par une sorte de ménagement, permettait les festins et les divertissements qui étaient une partie

[1] Les temples d'Aphaque en Phénicie et d'Égée en Cilicie.
[2] Le temple d'Héliopolis.
[3] Chateaubriand, Étud. hist., t. 5, p. 206.

essentielle du culte des dieux [1]. En Orient, la tolérance était plus grande. La Syrie continuait à célébrer avec un éclat scandaleux la fête licencieuse de la Maïume, ainsi nommée, à ce qu'il paraît, d'un bourg voisin de Gaza, où elle avait pris naissance. On y représentait les scènes les plus lubriques de la mythologie. Constance l'avait interdite; Julien la rétablit; Théodose la supprima; les murmures des Syriens déterminèrent Arcadius à permettre ce que son père avait défendu, et les horreurs de Maïume se reproduisirent au grand jour. Chrysostôme, qui occupait alors la tribune sacrée d'Antioche, s'éleva de toutes ses forces contre un genre de spectacle si fatal à la morale, si outrageant pour la pudeur; et ce fut probablement à son instigation, quand il gouvernait l'église de Constantinople, que l'empereur revint sur la permission donnée et abolit définitivement la honteuse fête; mais son rescrit fut si mollement exécuté, que des traces visibles des Maïumes subsistaient encore quatre cents ans après, sous le règne de Léon, fils de Constantin Copronyme [2].

Gaza, du reste, dont Maïume n'était que le magasin et le port, était toujours un grand foyer de polythéisme. On pouvait en dire autant de toute la Phénicie, berceau des superstitions païennes et leur dernier asile, d'où elles semblaient défier à la fois la puissance de l'Évangile et la colère des empereurs. La plupart des temples, malgré les lois de Théodose, y étaient restés debout. Au moment où S. Porphyre devint évêque de Gaza, cette ville en possédait huit, outre une infinité d'idoles adorées soit dans les maisons particulières, soit à la campagne où les dieux s'étaient retirés, comme pour se consoler de la défection des villes. En dépit des rescrits impériaux, les habitants de ces

[1] S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 18, c. 54. — Salv., *de Gub.*, l. 8.

[2] Cod. Theod. 15, tit. 6. — *Hist. miscellan.*, l. 23. — *Relandi Palæstina*, l. 3. — Baron., *ad ann.* 399. — Chrys., *hom.* 7, *in Math.*

contrées maintenaient obstinément le culte proscrit, et, soutenus par des gouverneurs qui étaient païens eux-mêmes ou que les païens avaient subornés, ils ne se contentaient pas de professer publiquement l'idolâtrie, ils opprimaient et tourmentaient ceux qui professaient le Christianisme. L'évêque surtout était le point de mire de leur haine, la victime de violences et d'outrages continuels, que Porphyre supportait avec une admirable patience, peu imitée de ses disciples dont il contenait à grand'peine l'indignation et les représailles[1]. Ce fut dans ces circonstances et pour faire cesser une tyrannie, qui était pour le moins un incroyable anachronisme sous des princes chrétiens, que le pieux évêque de Gaza implora l'intervention de la cour. Son diacre, Marc, auquel son zèle intrépide et les mauvais traitements de ses adversaires avaient valu le titre glorieux de confesseur de la foi, fut envoyé à Constantinople[2] avec des lettres pour l'évêque Jean, prié par son collègue d'exposer au chef de l'empire une situation trop douloureuse, et d'obtenir la démolition du temple de Marnas. Marnas était le Jupiter du lieu, l'idole la plus vénérée du pays; ses oracles jouissaient d'un crédit immense, on regardait son sanctuaire comme le plus auguste du monde, et l'on n'avait cessé d'y offrir les sacrifices solennels. Chrysostôme se hâta de mettre sous les yeux d'Eutrope, le ministre tout-puissant qui lui montrait encore quelque respect, l'exposé navrant de l'évêque phénicien, et l'appuya de telles instances qu'au bout de sept jours un édit était rendu, non pour détruire le temple de Gaza, mais pour en fermer les portes et briser la statue. Marc repartit de la ville impériale avec cette heureuse nouvelle et une lettre de Jean, dont la lecture donna tant de joie à Porphyre, qu'il fut instantanément guéri d'une fièvre ancienne et

[1] Tillem., t. 10, p. 705.
[2] Marc., *in vit. S. Porphyrii*, c. 4

rebelle[1]. Mais Hilaire, l'officier impérial expédié sur les lieux pour faire exécuter l'édit du prince, s'acquitta très-imparfaitement de sa mission, et acheté, dit-on, argent comptant par les païens, il se contenta de murer la grande porte du sombre édifice, et laissa subsister l'idole avec une entrée secrète dans le sanctuaire pour consulter le dieu. S. Jérôme faisait allusion à cet évènement quand il écrivait à Léta : « Sérapis s'étant fait chrétien, Marnas pleure enfermé dans son temple à Gaza, et tremble en attendant qu'on vienne l'abattre[2]. »

Cependant les récits désolés du diacre Marc avaient appelé l'attention de Jean sur la Phénicie. On eût dit que cette belle contrée, si voisine du berceau de l'Évangile, était impénétrable à sa lumière. L'idolâtrie, partout déchue et conspuée, conservait là ses prestiges et son empire. Cette grande misère intellectuelle et morale, à deux pas d'Antioche et d'Alexandrie, centres splendides de la foi chrétienne, émut profondément le serviteur de Dieu, et il se promit d'y porter remède. Sans doute il réclama l'application des lois aux temples et aux idoles de ce malheureux pays[3]; mais ce qui l'occupa surtout, ce fut de trouver et d'envoyer aux populations délaissées des catéchistes, des apôtres, des hommes capables de leur porter la vérité et le salut. Une expédition de ce genre exigeait de grandes ressources pécuniaires. Chrysostôme ne demanda rien à la cour; la charité de quelques femmes pieuses pourvut à tout, et de nombreux apôtres, sous la direction du prêtre Constance, s'élancèrent à la conquête de la Phénicie. L'œuvre était difficile, hérissée d'obstacles; elle n'eut d'abord qu'un médiocre succès. Le pontife s'en occupait encore à la fin de ses jours; et, chassé de son église, au plus fort de ses tribulations, il

[1] Marc., *in vit. S. Porph.*
[2] Hier., *ep.* 7.
[3] Theod., l. 5, c. 29.

soutenait par ses lettres le courage de Constance, dirigeait ses travaux, et, quoique pauvre, proscrit, relégué aux confins du monde, il ne cessait de lui envoyer des secours en argent et des coopérateurs [1].

A la même époque, c'est-à-dire au début même de son épiscopat, son zèle fut attiré vers un autre point de l'empire. Il y avait le long de l'Ister des Scythes nomades, qu'il appelle *Hamaxobies* [2], lesquels n'avaient d'autres maisons que leurs chariots : barbares entre les barbares. Le nom de Jésus-Christ étant arrivé jusqu'à eux, ils exprimèrent le désir de connaître sa loi. Jean le sut, et se mit en quête d'ouvriers évangéliques. On cite une lettre à Léonce, évêque d'Ancyre, où il lui annonce avec joie les heureuses dispositions de ces peuplades à demi sauvages, et le supplie de lui désigner quelques hommes de cœur et de foi prêts à tout quitter, à tout braver pour aller au loin instruire de nouveaux-venus dans les voies de Dieu [3]. Cet appel fut entendu : les Scythes, grâces à Jean, eurent des apôtres et des pasteurs; et c'est ainsi [4], dit Photius, que le premier il dressa des autels au vrai Dieu parmi ces barbares qui buvaient naguère le sang humain [5]. On vit alors ceux qui ne descendaient presque jamais de cheval mettre genou en terre et se prosterner au pied de la Croix; on vit ceux qui avaient été insensibles aux larmes des captifs fondre eux-mêmes en larmes pour obtenir le pardon du Ciel [6].

Tillemont et le P. Stilting semblent croire que les Scythes nomades étaient une tribu restée en arrière de la grande famille des Goths [7] : c'est peu probable. Mais

[1] Chrys., *epist. ad Const.*, t. 3.
[2] Chrys., t. 7, p. 683.
[3] Theod., l. 5, c. 31.
[4] Phot., co. 1517.
[5] Pomp. Mel. Europ., *de Scythis*, l. 2, c. 1.
[6] Phot., *loc. cit.*
[7] Tillem., t. 11, p. 149.

certainement les Goths, qui, mêlés aux armées romaines et même aux conseils des princes, pesaient déjà si fort sur les destinées de l'empire, ne pouvaient demeurer étrangers au zèle apostolique de notre Saint. Le gros de la nation avait eu le malheur de ne connaître l'Évangile que pour tomber dans les pièges de l'Arianisme [1]; mais en dehors de cette grande masse qui, refoulée vers la Thrace sous la pression des Huns, s'était donnée à Valens en attendant de le vaincre et de le brûler, d'autres Goths, au-delà du Pont-Euxin et du Bosphore Cimmérien [2], ignoraient encore la foi chrétienne. Jean leur envoya des missionnaires, l'un entre autres de leur propre race, qu'il avait arraché à l'hérésie et ordonné évêque. Unilas, c'était son nom, fit des merveilles au milieu de ses barbares compatriotes; Chrysostôme l'appelle un homme admirable [3]. La mort ravit le généreux ouvrier avant la fin de sa riche moisson. Le roi de ces tribus, en mandant la triste nouvelle à l'évêque de Constantinople, le priait de désigner lui-même le successeur d'Unilas; mais déjà le grand pontife avait pris le chemin de l'exil, et cette demande, qui l'eût rendu si heureux dans un autre temps, vint désoler une âme désormais condamnée aux regrets et à l'impuissance [4].

Du reste, la capitale de l'Orient renfermait un grand nombre de Goths, presque tous Ariens. Quelques-uns cependant avaient abjuré l'erreur pour embrasser le Catholicisme, précieux noyau que Jean cultivait avec soin et s'efforçait de grossir. Il leur avait assigné dans la ville une église à part, celle de Saint-Paul, qu'il fit desservir par des prêtres et des diacres de leur nation. Les Barbares,

[1] Un évêque Goth, Théophile, assistait au concile de Nicée (Act. du conc. — Socrat., l. 8, c. 41). — *Voir* sur les Goths, leur conversion au Christianisme, etc. Dœllinger, Origin. du Christ., t. 2, p. 138, 139 et suiv.
[2] Chrys., t. 3, p. 600, 601.
[3] Chrys., t. 3, p. 600.
[4] *Ibid.*

qui affluaient dans les armées, entraient aussi dans l'ordre ecclésiastique et quelquefois embrassaient avec ardeur la vie austère des ascètes. Il y avait au-delà du Bosphore, à deux pas de Byzance, dans la villa de Promotus, un monastère de Marses et de Goths, dont la fidélité inébranlable à la cause de Chrysostôme fut pour celui-ci, au milieu de ses épreuves, une précieuse consolation. L'église du grand Apôtre, consacrée à ces chrétiens d'origine étrangère, les attirait en foule; leurs prêtres y célébraient les saints mystères et prêchaient l'Évangile dans leur langue. Jean[1] aimait à s'y rendre de temps en temps et parlait par interprète à cette partie intéressante de son troupeau, dont l'exemple et l'influence opéraient, parmi les Barbares résidants à Constantinople, de nombreuses conversions. Un jour qu'un de ces hommes, élevé depuis peu à l'honneur du sacerdoce, venait d'adresser quelques mots pieux à ses nationaux pressés autour de lui et dont quelques-uns remplissaient à ses côtés les fonctions de lecteur, le pasteur ivre de joie et d'un saint orgueil prit la parole. « Je voudrais que les Hellènes fussent avec nous dans cette enceinte pour entendre ce qui a été lu, pour apprendre quelle est la vertu du Crucifié, la puissance de la Croix, la noblesse de l'Église, la vigueur de la foi, la honte de l'erreur, la confusion des démons. Les dogmes des philosophes ont été ruinés par ceux-là mêmes qui parlent leur langue, les nôtres prévalent dans les langues étrangères; les uns n'ont pas plus de consistance qu'une toile d'araignée, les autres sont aussi solides que le diamant. Où sont maintenant les doctrines de Platon, de Pythagore et de ceux qui enseignaient dans Athènes? Elles sont éteintes. Où sont les doctrines des pêcheurs et des fabricants de tentes? Vous venez de le voir, elles brillent plus que le soleil, non-seulement en Judée, mais chez les Barbares. Et les Scythes, et les Thraces, et les Sarmathes, et les Maures, et les

[1] Théod., l. 5, c. 30.

Indiens, et ceux qui vivent aux confins du monde, ont traduit nos Écritures dans leurs langues et en ont fait leur philosophie. Voilà des choses que ne se sont jamais figurées ces hommes d'entre les Hellènes qui portent la barbe, qui écartent de leur bâton ceux qui les abordent sur la place publique, qui secouent la longue chevelure de leur tête comme une crinière de lion. La philosophie ressemble à la courtisane obligée de recourir au fard et à toute sorte d'artifices pour suppléer à la beauté qui lui manque; la vérité est belle naturellement et se suffit à elle-même. C'est pourquoi, dédaignant l'élégance du discours, ne plaçant la philosophie que dans la force des pensées, nos apôtres, par la vertu de leurs mœurs et l'exemple de leur vie, ont proclamé partout la grâce de Dieu qui remplit leurs cœurs. Par là, et la terre habitée et les terres sauvages, et les continents et les mers, et les villes et les montagnes, et les Grecs et les Barbares, et les puissants et les pauvres, et les hommes et les femmes, et les vieux et les jeunes, ils ont tout pris dans leurs filets. Passant ensuite plus loin, et notre torre ne leur suffisant pas, ils se sont avancés sur l'océan, et ils ont conquis aussi les contrées barbares et les Iles-Britanniques; et partout où vous allez, les noms de ces pêcheurs sont dans toutes les bouches, non pas à cause d'eux-mêmes, mais par la puissance du Crucifié, qui leur a partout frayé la route, et qui fait paraître les stupides plus sages que les philosophes, les hommes sans lettres plus éloquents que les rhéteurs, les écrivains, les sophistes. Que personne donc ne soit honteux pour l'Église, si nous avons ordonné à des Barbares de se lever et de parler au milieu d'elle; car c'est là sa gloire, c'est la démonstration de la puissance divine qui appartient à la foi. Le Prophète avait dit : *Leur voix a retenti par toute la terre, leur parole est arrivée aux limites de l'univers*[1]. Un autre avait ajouté : *Le loup et*

[1] Psal. 18.

l'agneau paîtront ensemble, le léopard et le chevreau reposeront l'un à côté de l'autre, le lion mangera la paille comme le bœuf [1]. Que les Juifs rougissent, eux qui lisent la lettre et ignorent le sens; que les Gentils soient couverts de confusion, eux qui, voyant la vérité briller plus claire que le rayon du soleil, restent accroupis aux pieds de leurs idoles de pierre et suivent les ténèbres; que l'Église se pare pour le triomphe, elle qui partout resplendit et pénètre partout [2] ! »

Le seul patriotisme de cette grande âme c'était la charité. Un sentiment plus étroit lui eût paru trop païen et en opposition directe avec cet enseignement de l'Apôtre, qu'en Jésus-Christ il n'y a *ni Grec ni Juif* [3], *ni Scythe ni Barbare* [4]. A ses yeux, il n'y a qu'une patrie, l'Église; une nation, l'humanité; un empire, celui du Christ!

Du reste, la centralisation impériale avait tué partout le patriotisme. Grecs, Syriens, Égyptiens, Gaulois, Bretons, vaincus et assimilés à l'empire vainqueur, avaient perdu peu à peu leur nationalité, leurs institutions, leur caractère, leur langue même en grande partie; mais leur cœur, pour cela, n'était pas devenu plus romain. Le nom de Rome ne leur rappelait que leurs armes vaincues, leur gloire éclipsée, leur rôle fini, la déchéance, la servitude, l'effacement. Jamais la patrie romaine ne remplaça pour eux la vieille patrie; mais quand celle-ci fut perdue, ils s'estimèrent heureux d'en retrouver quelque chose dans l'Église, et, pendant bien des années, la seule nationalité des peuples abattus et nivelés ce fut le Christianisme; leur seul patriotisme, la charité.

[1] Isaïe, c. 65.
[2] Chrys., t. 12, p. 371.
[3] *Ad Gal.*, c. 3, 28.
[4] *Ad Coloss.*, c. 3., 14.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Tremblement de terre. — Ruine de Nicomédie. — Panique à Constantinople. — Nouveaux désastres dans la métropole de l'Orient. — Fuite de la cour. — Conduite de l'évêque. — Translation des reliques. — Procession à la Drypia. — Discours de Chrysostôme. — Visite de l'empereur à l'église de S. Thomas. — Sisinnius, Alexandre et Martyrius. — S. Phocas. — Une partie de son corps transféré à Byzance. — Procession à travers le Bosphore. — Homélie à cette occasion. — Pluies dévastatrices. — Prières publiques. — Visite à l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul au-delà de la mer. — Retour du peuple à ses folies. — Douleur du pontife. — Immoralité du théâtre. — Menace d'excommunication.

Jamais peut-être les tremblements de terre n'ont été si fréquents et si terribles qu'au IVe siècle. Antioche, Apamée, Jérusalem, les principales villes de l'Orient, la plupart de celles que baigne la Méditerranée, en souffrirent horriblement à plusieurs reprises. Ammien Marcellin nous a laissé de l'affreux désastre qui renversa de fond en comble Nicomédie, un tableau pathétique et saisissant : « Au lever du soleil, dit-il, l'aspect serein du ciel fut troublé tout-à-coup par un amas de sombres nuages. Toute clarté disparut. On n'y voyait plus à deux pas de soi. Une noire vapeur remplissait l'atmosphère et aveuglait tous les yeux. Comme si le Dieu suprême se fût appliqué à lancer la foudre de sa propre main et à déchaîner à la fois tous les vents, une effroyable tempête fit mugir les montagnes, retentir les rivages de la mer brisés sous les coups furieux des vagues. Des trombes, des typhons, accompagnant les secousses du sol, arrachaient de leurs fondements la ville et les faubourgs. Étagés en grande partie sur les flancs d'un coteau,

les édifices croulaient les uns sur les autres avec un épouvantable fracas. L'écho redisait les cris déchirants de ceux qui appelaient une femme, des enfants, un être chéri. Après la deuxième heure le ciel redevint serein, et l'œil put mesurer toute l'étendue du désastre. Les uns avaient été écrasés sous les décombres; d'autres ensevelis jusqu'aux épaules et qu'un peu d'aide eût pu sauver périssaient faute de secours. On en voyait de suspendus en l'air au bout des solives qui les avaient transpercés. Çà et là gisaient des groupes, naguère pleins de vie, devenus maintenant des tas de cadavres. Plusieurs emprisonnés sains et saufs sous les débris de leurs toits étaient condamnés à périr de douleur et de faim..... Un grand nombre est encore enfoui sous les ruines à la place où le terrible évènement les a saisis. On n'entendait que plaintes désespérées des malheureux qui, le crâne ouvert, mutilés des bras ou des jambes, imploraient en vain d'autres malheureux non moins horriblement traités. Et cependant bien des maisons, bien des habitants eussent pu survivre à la catastrophe sans l'incendie qui survint et s'acharna, durant quarante jours et quarante nuits, sur tout ce qui pouvait lui fournir un aliment[1]. »

Presque tous les ans, des sinistres de cette nature venaient consterner la brillante cité de Constantin. On eût dit que la main téméraire de son grand fondateur s'était plu à la suspendre sur un volcan. Les imaginations surexcitées étaient disposées à tout croire. S. Augustin raconte qu'un serviteur de Dieu, ayant appris par révélation que la ville allait périr par le feu du ciel, se fit un devoir d'avertir l'évêque qui, à son tour, avertit le peuple et l'exhorta à la pénitence. « Comme autrefois à Ninive, dit le saint docteur, tout le monde prit le deuil. On attendait dans une angoisse inexprimable le jour indiqué. Il vint. Le soir, au moment

[1] Amm. Marcell., l. 17, c. 7.

où la nuit commence à tout envelopper de ses ombres, on vit du côté de l'orient un nuage enflammé qui, petit d'abord, croissait en avançant vers la ville et ne tarda pas à la couvrir tout entière. On eût dit des flammes tombées du firmament; elles exhalaient l'odeur du soufre. Les habitants éperdus courent aux églises trop étroites pour la multitude qui s'y précipite. Ceux qui n'ont pas reçu le baptême le réclament de qui ils peuvent. On baptisait dans les maisons, dans les rues, sur les places publiques. Peu à peu la nuée s'éclaircit et se dissipa. Le peuple se rassurait, quand le bruit se répand que la destruction de Constantinople est différée au samedi suivant, et qu'il faut s'en aller au plus tôt. L'empereur donne l'exemple; tous l'imitent. Nul ne reste chez soi; nul ne prend la peine de fermer sa porte; chacun se sauve en toute hâte, non sans jeter un dernier regard sur le toit qu'il abandonne. A quelques milles des remparts on s'arrête, et, la face tournée vers la ville, on se met à prier. En ce moment une épaisse fumée s'élevait dans les airs. Un cri terrible se fait entendre. Mais bientôt le ciel reprend sa splendeur, et, l'heure de la prédiction étant passée, on envoya examiner l'état de la ville qui n'avait souffert aucun dommage. La foule y rentra avec une indicible joie, et chacun retrouva sa demeure, comme il l'avait laissée, ouverte mais intacte [1]. »

Ceci se passait dans les premiers temps du règne d'Arcadius. Quelques années plus tard, la métropole de l'Orient fut en proie à une terreur mieux fondée. Elle s'abandonnait, comme à l'ordinaire, à l'ivresse des fêtes, quand tout-à-coup un formidable craquement glaça d'épouvante tous les cœurs. Le sol tremble, les maisons oscillent, de superbes édifices bâtis pour des siècles ne sont plus qu'un monceau de ruines, des flammes jaillissent de la terre entr'ouverte,

[1] S. Aug., *de urbis excidio*, t. 6, p 627.

et la mer violemment soulevée hors de son lit submerge les bas quartiers de Byzance et de Calcédoine. La cour s'enfuit la première; les portes de la ville, les routes qui l'entourent ne suffisent pas aux fuyards éplorés et désespérés; le désordre est immense. Des misérables exploitant la frayeur publique ajoutent aux horreurs de l'incendie celles du pillage. La cité impériale porta long-temps les traces de ce désastre. « Comme après une vaste tempête, disait Chrysostôme, on n'aperçoit partout sur les flots et sur le rivage que des débris: ainsi, parmi nous, tout atteste aux yeux consternés l'immensité du naufrage que nous avons subi [1]. »

Seul, du reste, dans la panique universelle, le pasteur était resté debout à son poste, suppléant par la force d'âme et l'autorité morale aux pouvoirs publics honteusement éclipsés. Il rétablit l'ordre, força les ravisseurs à rougir de leur lâcheté, et quand la ville eut retrouvé ses habitants, il employa à les consoler des trésors d'éloquence et d'amour. A son attitude, à son accent, à la flamme surnaturelle de son regard, on eût dit l'ange de la terre pleurant sur ses ruines et, tandis qu'il accorde un moment de tendre regret à des maux qu'il ne peut conjurer, montrant du doigt, dans un rayon de lumière, la cité des âmes dont les fondements sont jetés pour des jours éternels.

Heureux ou malheureux, tous les évènements sont pour le généreux pontife une occasion d'instruire son peuple et de le porter au bien. « Trente jours sont à peine écoulés, s'écriait-il, depuis nos malheurs, depuis cette épouvantable catastrophe, et vous voilà revenus à vos folies! Comment vous excuser? Comment vous pardonner?..... Je suis désolé que rien ne vous corrige, ni l'expérience du présent, ni la crainte de l'avenir. Livrés à l'avarice, à la rapine,

[1] Chrys., t. 12, p. 323. Le P. Stilting se trompe dans l'interprétation donnée à cette homélie. — Claud., *in Eutrop.*, l. 2.

vous restez enfouis dans vos coupables sollicitudes comme des vers dans le fumier, et vous ne songez pas même à venir ici une fois la semaine pour apprendre du moins à connaître le triste état où vous croupissez. En proie au délire, le malade ignore la gravité de sa position, et un médecin lui est nécessaire pour lui rendre l'intelligence avec la santé. Ainsi, ceux que tourmente la frénésie de l'argent ont besoin d'un docteur spirituel pour savoir de quelle espèce de rage ils sont affligés. C'est pourquoi nous les supplions de venir à nous et d'accepter nos remèdes. Je n'emploie ni le fer ni le feu, ni rien de violent, mais une parole puissante qui guérit sans douleurs. Pourquoi résister et faire moins pour ton âme que pour ton corps? Malade de corps, tu appelles le médecin sans redouter la dépense; et, qu'il coupe ou brûle, tu te livres à lui dans l'espoir qu'il te guérira. Et quand ton âme est rongée de vers, tu dédaignes de venir entendre une parole qui te délivrera de ta pourriture; et cela, quand il n'y a ni argent à donner, ni souffrance à endurer, et tu te précipites à ta perte éternelle. Le moyen de justifier une conduite pareille[1]? »

Mais avec les reproches Chrysostôme distribuait les consolations. Au moment même où ces avertissements sévères sortaient de sa bouche, une brillante fête organisée par ses soins faisait diversion au deuil récent de la cité et noyait les souvenirs du terrible désastre dans l'unanimité d'une joie sainte. Il s'agissait de transférer d'insignes reliques, nouvellement apportées dans la ville de Constantin, de la grande église qui les avait provisoirement recueillies, à l'oratoire de Saint-Thomas auquel on destinait ce pieux trésor, oratoire situé au bourg de la Drypia sur la Propontide, à une distance de neuf milles environ[2]. La translation se fit la nuit,

[1] Chrys., t. 12, p. 324.

[2] Ducange, qui ne pouvait connaître les onze discours de Chrysostôme édités par Montfaucon, s'étonne que Gyllius ait placé sur la Propontide

à la lueur des flambeaux, au milieu d'un concours immense, sous un ciel pur et d'une incomparable beauté. Le précieux reliquaire, placé sur les épaules de jeunes lévites vêtus de blanc, sortit de Sainte-Sophie à minuit, traversa la grande place et l'hippodrome, et s'avança le long de la mer, précédé et suivi d'une nombreuse foule de prêtres, de cénobites, de vierges et de veuves consacrées au Seigneur, d'hommes, de femmes de tout âge et de tout rang, des magistrats de la cité, des grands de l'empire, des plus hautes dames de la cour, tenant tous à la main des cierges allumés et s'associant de cœur et de bouche au chant des psaumes. Toute la ville était là, et elle n'était toute qu'un hymne. L'impératrice sans escorte, sans diadème, sans aucun insigne du trône, marchait à gauche du pontife, derrière la châsse des reliques, touchant de sa main le voile qui les recouvrait, et achevant à pied cette longue route de plusieurs stades. On n'arriva à l'oratoire de Saint-Thomas qu'au point du jour. Un beau soleil de septembre se levait à l'horizon, du côté de l'Asie, et découvrait aux yeux enivrés le plus imposant des tableaux. Ce fut pour tous les cœurs un moment d'extase. Puis, Chrysostôme prit la parole et fit éclater en ces termes sa joie et ses espérances :

« Que dirai je? Par où commencer? Je n'en puis plus, je suis hors de moi, j'éprouve une espèce de folie qui vaut mieux que la sagesse. Je tressaille, il me semble que j'ai des ailes, quelque chose me soulève au-dessus de terre et m'emporte en haut, enfin, je suis ivre d'une volupté sainte. Que dire? De quoi parler? Vais-je célébrer l'héroïsme des martyrs? l'ardeur de votre charité? le zèle de l'impératrice?

l'oratoire de Saint-Thomas (Gyll., l. 11). Il le trouve, lui, sur le port dans le sixième quartier (Ducang. Const., Christ., p. 117). Évidemment, il y avait à Constantinople deux églises ou chapelles dédiées à S. Thomas. Celle dont il est question ici fut incendiée et détruite sous l'empereur Léon. Elle faisait partie du neuvième quartier.

l'empressement des chefs de la cité? la défaite honteuse des démons? la noblesse de l'Église? la vertu de la Croix? les miracles du Crucifié? la gloire du Père? la grâce de l'Esprit? la joie du peuple? ces chœurs de vierges, de prêtres, de solitaires? cette multitude infatigable d'hommes de tout rang, libres et esclaves, princes et sujets, riches et pauvres, citoyens et étrangers? C'est bien ici qu'il faut dire : *Qui racontera vos merveilles, ô Seigneur! qui pourra suffire à vos louanges*[1] ? Des femmes toujours enfermées dans leurs chambres, plus molles que la cire, ont quitté leur demeure et rivalisé de force avec les hommes pour faire à pied cette longue route. Ni la faiblesse naturelle, ni l'habitude d'une vie délicate, ni l'aspect de cette foule, rien n'a pu les arrêter. Les chefs de la cité ont laissé leurs chars, leurs licteurs, leurs valets et se sont mêlés au peuple. Pourquoi parler de femmes et de grands, quand celle qui porte le diadème et la pourpre ne s'est pas un instant séparée des autres dans ce trajet, et que, telle qu'une servante, elle a suivi les saints corps, touchant de la main le cercueil et le voile qui le recouvre, foulant aux pieds tout faste humain, et se laissant approcher de tous dans cette multitude, elle que les eunuques, dans son palais, n'ont pas tous la permission de voir. La flamme de la charité lui a fait rejeter comme des masques les insignes de sa grandeur, afin de montrer à découvert sa profonde vénération et son zèle pour les martyrs. Elle s'est souvenue de David qui portait aussi la pourpre et régnait sur les Hébreux. Dans la translation de l'arche, il dépouilla la pourpre empruntée du rang suprême, il dansa, il exprima son bonheur par de vifs transports. Et si dans l'ombre et la figure tant de ferveur était possible, que doit-ce être au temps de la vérité et de la grâce? Car l'arche transportée ici est plus

[1] Ps. 105.

précieuse que celle du prophète-roi. L'une ne renfermait que des tables de pierre; l'autre renferme des tables spirituelles, la fleur et la splendeur des dons sacrés, des ossements d'un éclat qui fait pâlir les rayons de l'astre du jour : les démons ne peuvent le soutenir; éblouis, ils prennent la fuite, ils vont se cacher au loin, et telle est la vertu qui s'exhale de la cendre des Saints, qu'elle chasse les puissances impures et sanctifie tous ceux qui s'en approchent avec foi. C'est pour cela que l'impératrice, amie du Christ, suivait les reliques et les touchait fréquemment pour attirer sur elle les célestes bénédictions, encourageant les autres à ce beau commerce spirituel, c'est-à-dire à puiser à cette source qu'on ne tarit jamais. De même que les fontaines jaillissent, et que, loin de rester cachées dans le sol qui leur donna naissance, elles s'épanchent et débordent; ainsi, la grâce de l'Esprit qui réside dans les serviteurs de Dieu, se répand sur ceux qui les suivent pieusement et passe de l'âme au corps, du corps aux vêtements, des vêtements aux chaussures et même à leur ombre. Non-seulement la personne, mais les mouchoirs, les ceintures des Apôtres opéraient des prodiges; l'ombre de Pierre avait une vertu divine, et, sous le manteau de son maître, Élisée trouvait une force surnaturelle.... Et tout-à-l'heure, quand nous portions ces restes sacrés, on eût pu entendre les cris lamentables des démons; un rayon sorti de ces os desséchés brûlait les phalanges ennemies. Je surabonde de joie, je suis transporté de bonheur, parce que vous avez fait de la ville un désert et que vous déployez à mes yeux toutes les richesses de l'Église. Que de brebis, et pas un loup! Que d'épis, et pas une herbe mauvaise! La mer s'est étendue de la ville ici, une mer sans tempêtes, sans naufrages, sans écueils, une mer douce comme le miel, plus potable que les meilleures eaux; et celui-là ne se tromperait pas qui appellerait cette mer un fleuve de feu, car ces

innombrables flambeaux que vous teniez à la main, pendant la nuit, sur le chemin de cet oratoire, produisaient aux regards charmés l'effet d'un fleuve de feu. Quand l'astre du jour s'est levé, ils ont pâli devant ce grand flambeau; mais ceux qui brûlent dans vos âmes, recoivent du soleil un plus vif éclat. Que dis-je? le feu de vos âmes l'emporte sur le feu matériel et visible; il éclaire le jour aussi bien que la nuit, ou plutôt, grâce à lui, il n'y a pas de nuit; il fait de vous des fils de lumière, de vous il fait des étoiles plus belles que l'étoile du matin. Vous avez raison de chanter avec le Prophète : *La nuit est mon illumination dans mes délices.... elle resplendira comme le jour* [1]. Et quel jour fut jamais aussi beau que cette nuit, avec ces transports de joie, avec cette ivresse spirituelle, avec cette affluence pieuse qui obstruait toutes les issues de l'agora et toutes les rues, qui couvrait tout le sol, de la ville jusqu'ici, semblable à un fleuve rapide, à une chaîne d'or non interrompue? Nos yeux, qui se portaient tour-à-tour de la terre au ciel, contemplaient là-haut la lune et les étoiles, ici la multitude des fidèles, et au milieu d'eux l'impératrice plus brillante que l'astre des nuits. Qu'est-ce que la lune, en effet, comparée à une âme revêtue d'une dignité si haute, parée d'une foi si grande? Que faut-il admirer le plus en elle : la flamme de la ferveur, sa foi inébranlable, ou son humilité profonde par laquelle nous lui sommes tous bien inférieurs? Voyez comme elle a rejeté loin d'elle les marques du pouvoir, le diadème, tout le faste du rang impérial; elle a dépouillé la pourpre pour se vêtir d'humilité. D'autres princesses, avant elle, ont connu l'orgueil du trône; elle seule a préféré aux pompes royales la piété. Avec quel respect et quelle ferveur elle a accompagné ces cendres bénies, se mêlant à la foule, sans gardes, sans suite, en cela non

[1] Ps. 138.

moins utile au peuple que les martyrs! Personne, en effet, ne pouvait regarder les saintes reliques, sans la voir elle-même debout à côté du cercueil, dont, malgré la fatigue d'une longue course, elle ne s'est pas éloignée un instant. C'est pourquoi nous te proclamons heureuse, Eudoxie, et non pas nous seulement, mais les futures générations avec nous... Heureuse, parce que tu exerces l'hospitalité envers les Saints, parce que tu protèges les églises, que tu imites le zèle des Apôtres et te sers de ta royauté terrestre pour obtenir la royauté éternelle! Je ne crois pas me tromper en plaçant ton nom entre les noms des Phœbé, des Priscilla, de ces femmes illustres louées par S. Paul, dont la mémoire est impérissable[1]. »

Hélas! l'orateur trop loyal se trompait. Mais heureuse, en effet, l'épouse d'Arcadius, si la piété qu'elle déployait dans ses actes eût régné dans son cœur et dompté ses passions; heureuse, si elle eût mis sa conduite en harmonie avec ses croyances et écouté avec une docilité filiale cette voix aussi paternelle et indulgente dans les louanges que dans les reproches! Ces hommages du pontife à l'impératrice furent considérés par le peuple comme une promesse de bonheur. Quelles que fussent déjà les fautes d'Eudoxie, on plaignait sa jeunesse, on accusait son entourage et le ministre dominateur. Ses vices, qu'un voile de respect dérobait encore aux yeux du public, n'étaient connus que de la cour qui les encourageait et les exploitait. Personne, d'ailleurs, n'était plus incrédule au mal, plus disposé à croire la vertu que Chrysostôme. La tenue de la princesse lui fit illusion; il pensa que l'âme d'Hélène ou de Flacilla allait revivre dans la fille de Bauton, et il s'abandonna avec transport à sa naïve confiance. Un an, tout au plus, s'était écoulé depuis son installation, et à cette époque la

[1] Chrys., t. 12, p. 331.

cour, en le redoutant, lui prodiguait les témoignages de déférence. Malgré quelques nuages, tout semblait sourire au généreux pasteur et encourageait ses espérances qui devaient sitôt et si cruellement être détrompées. Ce jour, du reste, bien des haines s'éteignirent, la ville oublia ses malheurs. L'évêque avait essuyé toutes les larmes, désarmé toutes les colères, rassuré tous les cœurs, et il parut à chacun qu'il s'était pour toujours réconcilié avec ses frères, avec le bonheur et avec Dieu.

Le lendemain, la fête recommença, mais cette fois avec un appareil tout militaire. L'empereur se rendit à la Drypia, à la tête de sa garde, dans un fastueux déploiement d'armes et de puissance [1]. Il déposa le diadème et l'épée, les soldats déposèrent leurs boucliers et leurs lances devant la tombe des martyrs. D'innombrables témoins battirent des mains, et le peuple enivré de ces apparences crut avoir retrouvé les plus beaux jours de Théodose. César trompait également l'Église et le peuple.

Quant aux pieuses reliques dont la translation avait motivé cette double fête, on conjecture que c'étaient celles des martyrs Sisinnius, Alexandre et Martyrius. Vigile de Trente venait de les envoyer à Jean de Constantinople avec une lettre, qui renferme sur ces nobles athlètes du Christ des détails dignes d'être connus. Nés tous les trois en Cappadoce, ils étaient passés en Italie sous le règne du père d'Arcadius. S. Ambroise eut occasion de les connaître et se les attacha. Leur foi courageuse, noblement impatiente de se répandre, les fit désigner par l'évêque de Milan à celui de Trente, lequel demandait à grands cris qu'on lui vînt en aide pour porter la lumière de l'Évangile dans certains cantons de son diocèse qu'elle n'avait pas encore éclairés. Sisinnius fut ordonné diacre; Alexandre et Martyrius, qui

[1] Chrys., t. 12, p. 335.

étaient frères, reçurent les ordres inférieurs, et tous les trois partirent ensemble pour le val d'Anaunie, aujourd'hui d'Egna, dans les Alpes, dont les nombreux villages déployés en amphithéâtre sur les dernières pentes des montagnes offraient un spectacle aussi triste à la pensée qu'agréable aux yeux; car ils étaient encore plongés dans l'idolâtrie, alors que la vérité remplissait l'univers de ses feux. La douceur, la charité, la patience des saints missionnaires gagnèrent d'abord un assez bon nombre d'âmes à Jésus-Christ. Sisinnius eut la consolation de lui dédier un modeste oratoire dans ces lieux où son nom n'avait jamais pénétré. Cependant, ceux qui restaient sourds à sa voix, voulant dédommager les dieux des défections qui les humiliaient, préparèrent une grande manifestation païenne; et de peur que le zèle des catéchistes ne la fît échouer, ils se ruèrent sur eux au moment où, réunis à leurs néophytes, ils chantaient ensemble les louanges du Sauveur dans la pauvre église qu'ils venaient de lui consacrer. Sommés de sacrifier aux idoles, les généreux apôtres demandent la mort. Sisinnius battu de verges expire sous les coups. Martyrius est traîné par les pieds à travers les sentiers escarpés de la montagne. Restait Alexandre qu'on essaya d'intimider en brûlant sous ses yeux le corps de son frère. Rien n'ébranlant ce grand cœur, on le jeta vivant sur le bûcher où une même flamme dévora les trois hosties [1]. Ce triple holocauste eut lieu le 29 mai 397. Vigile, réservé lui-même à la gloire des martyrs, recueillit les cendres de ceux-ci, et, sur la demande d'un illustre personnage présent alors sur les lieux, se décida à en faire part au *saint évêque Jean* de Constantinople [2]. Elles étaient chaudes encore quand elles furent déposées dans l'église de Saint-Thomas [3].

[1] Bolland., 29 mars.

[2] *Epist. Vigilii ap. Boll., ibid.*

[3] Le P. Stilting incline à croire qu'il s'agit dans cette solennelle trans-

Presque à la même époque[1], d'autres reliques furent apportées à Byzance et reçues avec le même empressement pieux par le peuple, avec la même joie éloquente par le pontife. La seconde Rome n'avait pas, comme la première, ses catacombes remplies de trésors. Pour suppléer à son indigence, elle empruntait au monde ses gloires saintes, comme elle lui avait emprunté ses chefs-d'œuvre artistiques. Il semblait que les illustrations du martyre dussent un tribut à ses autels. Les tombes les plus vénérées s'ouvraient pour elle et, de tous les points de l'empire, lui envoyaient leurs richesses cachées, de précieux fragments de ces nobles hosties dont le sang avait été le baptême du monde. Chacun de ces nouveaux venus dans la cité dédiée à Marie y était accueilli par une ovation et triomphalement installé dans le temple destiné à le recevoir. Dans ces fêtes répétées, Chrysostôme voyait un excellent moyen de réveiller la foi de ses ouailles, en leur rappelant par quelles luttes, à quel prix la terre en avait obtenu le bienfait. Cette fois c'était Sinope qui partageait avec Byzance les restes glorieux de son martyr. Tout l'Orient redisait l'histoire de Phocas, ce pauvre et illustre jardinier, si simple dans sa vie, si grand dans sa mort. Mais laissons parler S. Astère :

« Phocas, dit-il, cultivait un jardin à la porte de la ville, sur l'embouchure de l'isthme, et il trouvait dans ce petit coin de terre de quoi se nourrir lui-même et venir en aide aux nécessiteux de la contrée. Quoique sa maison fût chétive et peu commode, il y accueillait avec joie tous les voyageurs sans asile et pourvoyait de son mieux à leurs

lation des reliques de S. Phocas. Il se trompe; car il est question ici de plusieurs martyrs, et, de plus, la translation de S. Phocas se fit en traversant le Bosphore.

[1] Montfaucon place cette translation plus tard, après le premier exil de Chrysostôme. La chose était alors impossible.

besoins. Il était à Sinope ce qu'Abraham avait été à Sodome. Sa charité reçut une récompense digne d'elle, et lui valut la plus glorieuse des morts. Après que l'Évangile eut été annoncé au monde, les rois se levèrent et s'armèrent contre le Seigneur et contre son Christ; les peuples plongés dans l'erreur repoussaient de toutes leurs forces la vérité. On poursuivait, on punissait sévèrement les Chrétiens; ceux qui tombaient aux mains des persécuteurs étaient livrés au supplice, ceux qui se cachaient étaient recherchés avec soin. La vie obscure de Phocas ne put le dérober aux fureurs des tyrans. Il fut dénoncé comme un fervent disciple de Jésus-Christ, et on ordonna de le saisir et de le frapper sans aucune forme de procès, sans interrogatoire, car ses actions parlaient assez haut, et l'interroger c'était lui fournir l'occasion de glorifier sa foi. Un soir, deux voyageurs attardés viennent frapper à sa porte; il les accueille avec sa cordialité ordinaire, les fait asseoir à sa table, et les entoure des soins les plus attentifs. Le repas et la conversation inspirant aux convives une familiarité réciproque, le jardinier demande à ses hôtes le motif qui les amène à la ville, et ceux-ci, quoique obligés au secret, lui avouent qu'ils sont venus pour mettre à mort, partout où ils le trouveront, un chrétien appelé Phocas : Aidez-nous, ajoutent-ils, à découvrir son habitation. — Volontiers, répondit-il sans étonnement, je serai à vos ordres demain matin; en attendant, reposez-vous et dormez en paix dans ma pauvre demeure. Lui, il employa la nuit à creuser sa fosse, à tout disposer pour ses funérailles. Au point du jour, sa besogne finie, il vient réveiller les soldats et leur dit: J'ai cherché Phocas, et je l'ai touvé; vous habitez sa maison, et le voilà devant vous. Remplissez votre mandat. — Les bourreaux hésitaient : comment lever la main sur un tel homme, et sous le toit même de l'hospitalité? Il les encouragea. Frappez, leur dit-il, ne craignez rien. Que le

crime retombe sur ceux qui l'ont commandé! Et sa tête roula sous le glaive [1]. »

La tombe de S. Phocas était l'orgueil et le palladium de sa patrie. Du milieu des mers, les navigateurs la saluaient de loin comme un phare sacré. « Ceux qui traversent le Pont-Euxin, ajoute S. Astère, ceux aussi qui naviguent sur la mer Adriatique, sur la mer Égée, sur l'Océan oriental et occidental, adoucissent les ennuis de la navigation par des hymnes à la gloire du saint martyr ; ils ont sans cesse à la bouche le nom de Phocas, et il leur donne souvent des marques particulières de sa puissante protection. La nuit, quand une grosse tempête menace le vaisseau, il va réveiller le pilote qui dort près du gouvernail, serre lui-même les cordages, dirige la voile, et se tient debout sur la proue pour signaler et tourner les écueils. C'est une coutume observée entre les matelots d'inviter S. Phocas à leur table; mais parce qu'il n'a pas de corps et ne mange pas effectivement, ils ont imaginé un ingénieux moyen de satisfaire leur piété : ils font la portion du martyr, laquelle est achetée par l'un des assistants; un autre l'achète le lendemain, et ainsi de suite, si bien que chacun la prend et la paie à son tour. Puis, quand le navire est entré au port, le produit de ces ventes est distribué aux pauvres que Phocas nourrit après sa mort comme il le faisait dans sa vie. Les princes n'ont pas moins de vénération que le peuple pour sa mémoire. L'humble maison qu'il habita sur la terre est enrichie de magnifiques présents. Les jeunes gens se plaisent à la visiter autant que les anciens. Les Barbares eux-mêmes rivalisent avec nous pour rendre leur devoir au pauvre jardinier. Un des leurs donna sa couronne d'or chargée de pierreries et sa cuirasse d'une matière précieuse, car les Barbares ont le goût des belles armes ; il les

[1] S. Astère, *hom.* 9.

donna à Dieu par l'entremise du martyr qu'il pria de les faire agréer au Seigneur, voulant reconnaître par cette espèce de tribut qu'il lui devait le courage et la puissance [1]. »

Byzance enviait à Sinope son trésor ; elle obtint qu'une partie de la sainte dépouille fût transférée dans ses murs. Jean présida à la translation, fêtée deux jours de suite. D'abord, on promena triomphalement les précieuses reliques à travers les rues et les places de la cité-reine, au milieu d'une foule émue. Toute la cour, l'empereur lui-même, suivaient à pied. Le lendemain, on traversa le Bosphore tout couvert de bateaux richement parés et illuminés. La ville entière s'était transportée sur les flots pour accompagner son nouveau protecteur à la demeure solennelle qu'on lui avait assignée sur la côte d'Asie, dans un lieu qui depuis a porté son nom [2]. Le temps était excessivement chaud [3] ; ce qui n'empêcha pas Chrysostôme de prendre deux fois la parole. Nous n'avons que le second de ses discours.

« Hier, dit-il, la ville a acquis à nos yeux de la splendeur, un nouveau lustre, non pour des colonnes, mais pour avoir accueilli triomphalement le martyr qui nous arrive du Pont. Il a vu votre hospitalité, et vous a comblés de bénédictions ; il a loué votre empressement cordial, et a béni ceux qui étaient accourus près de lui. Ceux-là, je les ai proclamés heureux, ils ont joui du parfum suave qui s'exhale de ces reliques ; les absents, je les ai déclarés malheureux. Néanmoins, pour que leur dommage ne soit point irréparable, nous célèbrerons de nouveau le serviteur de Dieu, afin que, si la négligence vous a tenus éloignés, un redoublement de zèle vous mérite une double bénédiction. Ce que j'ai souvent dit, je ne cesse de le dire : je ne poursuis pas le châtiment des pécheurs, j'offre aux malades des moyens de guérir.

[1] S. Astère, *hom.* 9.
[2] Chrys., t. 2, p. 704. — Tillem., t. 5, p. 586. — *Id.*, t. 11, p. 144.
[3] Chrys., t. 2, p. 710. — Tillem., t. 11, p. 144.

Tu ne vins pas hier, viens du moins aujourd'hui, pour conduire à la demeure qui lui est préparée notre hôte céleste. Hier, tu l'as vu promené sur la place publique; viens le voir traversant la mer afin que l'un et l'autre élément soient remplis de sa bénédiction. Que personne ne se dispense de cette solennité sacrée; que nul ne reste chez soi, ni la mère, ni la fille; délaissons la ville, transportons-nous au tombeau du martyr; les empereurs le fêtent avec nous. Quelle serait l'excuse d'un particulier, quand les Césars quittent leur palais pour venir s'agenouiller devant le sépulcre d'un martyr? Telle est la puissance des athlètes du Christ, qu'ils prennent dans leurs filets non-seulement les simples citoyens, mais les princes eux-mêmes qui portent le diadème. Voilà ce qui couvre de honte les Gentils, ce qui confond leurs erreurs et ruine les démons; voilà notre gloire et la couronne de l'Église. Je me réjouis avec les martyrs, je tressaille de joie en voyant, dans la campagne, au lieu des prairies leurs trophées. Leur sang n'a-t-il pas coulé comme une fontaine vivifiante? Leurs ossements sont consumés, mais leur souvenir devient plus vif de jour en jour. Autant il est impossible que le soleil s'éteigne, autant l'est-il que la mémoire des martyrs périsse; car le Christ a dit: *Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas* [1]. Mais renvoyons à une époque plus convenable l'éloge du Saint; sous ce rapport, j'en ai dit assez en faveur de ceux qui avaient dû se réunir pour donner à cette fête plus d'éclat. Ce que j'affirmais hier, je l'affirme encore aujourd'hui : de notre affluence, il ne revient au serviteur de Dieu aucune gloire, mais il peut nous revenir bien des avantages spirituels. Celui qui regarde l'astre du jour n'en augmente pas la splendeur, mais il remplit son œil de lumière. Ainsi, celui qui rend hommage aux héros de Jésus-Christ n'ajoute pas

[1] Matth. 24. 35.

à leur renommée, mais il attire sur lui-même de précieuses bénédictions. Prenons à la main nos flambeaux allumés et traversons la mer; qu'elle devienne une église. Que personne ne craigne les flots; le martyr n'a pas craint la mort, et l'eau te ferait peur! Mais là-dessus, j'ai assez parlé. Appliquons-nous à la lecture que vous venez d'entendre, et tâchons de vous servir votre repas ordinaire. Vos corps sont à l'étroit dans cette enceinte, mais que vos âmes prennent leurs ailes. La mer agitée par les vagues plaît au matelot, ainsi l'Église agitée par la foule plaît au prédicateur; il aime cet océan sans amertume, sans écueils, d'où s'exhale une odeur suave, dont les navires s'élancent, non d'un rivage à un autre, mais de la terre au ciel, et portent non de l'or ni de l'argent, mais la foi, la charité, le zèle, la sagesse. Courage donc! Mettons en mer le vaisseau qui jamais ne périt, jamais ne subit de naufrage. Mais prêtez une grande attention aux discours, car le psaume qui vient d'être lu nous mène au combat contre les hérétiques, non pour les abattre, mais pour les relever. Telle est la guerre que nous faisons; pleine de mansuétude et de bonté, elle ne tue pas les vivants, elle rend la vie aux morts [1]. »

Après quelques mots remarquables [2] sur la charité qui doit présider à toute polémique religieuse, l'orateur prend à partie les Anoméens, et, relevant leur déplorable façon d'interpréter ou plutôt de torturer l'Écriture, il les accable des autorités mêmes qu'ils invoquent en leur faveur. Selon ces hérétiques, les saints livres donnent au Père seul le nom de *Dieu*, le Fils n'est appelé que *Seigneur*, qualification d'une portée bien inférieure. Quelques mots suffisent à Chrysostôme pour faire justice de cette assertion et établir que, dans le langage biblique, les titres de *Seigneur* et de *Dieu* ont la même valeur et sont indistinctement appliqués

[1] Chrys., t 2, p. 704.
[2] Cités dans le chapitre précédent.

au Père et au Fils. « Quoi ! dit-il au dissident, n'as-tu pas entendu le psaume : *J'ai crié vers le Seigneur, j'ai invoqué Dieu*[1] *?* Ainsi, dans la bouche du Prophète, le même est Dieu et Seigneur. A qui appliques-tu le titre de Dieu ? au Fils ou au Père ? Tu diras sans doute que ces deux noms indiquent le Père : donc *Dieu* c'est le Fils, et *Seigneur* c'est le Père. Pourquoi mettre une différence où l'Écriture n'en met pas ?... Tu prétends que le nom de Dieu est plus grand, celui de Seigneur plus petit ? Écoute Isaie : *C'est lui, le Seigneur, qui a fait le ciel; c'est lui, Dieu, qui a fondé la terre*[2]. Le Seigneur a créé le ciel, Dieu a créé la terre ; n'est-il pas évident qu'ici le nom de Dieu et celui de Seigneur sont appliqués à la même personne ? Ailleurs le texte sacré s'exprime ainsi : *Entends, Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur*[3] *!* Le même être est appelé deux fois Seigneur, une fois Dieu ; d'abord Seigneur, puis Dieu, puis encore Dieu. Si le premier de ces noms était inférieur à l'autre, l'Écriture eût appliqué à la substance divine le plus significatif et négligé l'autre. M'avez-vous compris ? Je vais répéter, car ceci n'est point un spectacle pour votre amusement, mais un enseignement pour votre édification et pour qu'au sortir de cette enceinte vous soyez armés et prémunis contre l'erreur..... Que dis-tu hérétique ? Que *Seigneur* est le nom propre du Fils, *Dieu* le nom propre du Père ? Mais si je te montre que le nom de Seigneur, le moindre d'après toi, désigne le Père lui-même, qu'auras-tu à répliquer ? *Qu'ils apprennent*, dit le Prophète, *que ton nom est le Seigneur*[4] *!* S'est-il servi du mot *Dieu ?* Cependant, si ce mot a plus de portée, pourquoi le Psalmiste n'a-t-il pas dit : Qu'ils apprennent que ton nom

[1] Ps. 141.
[2] Isaïe, 45, 18.
[3] Deutér., 6, 4.
[4] Ps 82, 19.

est Dieu? Si *Dieu*, en effet, est le nom spécial, le nom propre, si celui de *Seigneur* a quelque chose de plus bas et d'étranger, pourquoi l'écrivain inspiré a-t-il dit : *Qu'ils apprennent que ton nom est le Seigneur......* adoptant la qualification la moins digne, la moins haute, et négligeant la plus élevée, la plus digne? Afin que tu saches qu'entre l'une et l'autre il n'y a aucune différence, mais qu'elles ont la même portée, il s'écrie : *Qu'ils apprennent que ton nom est le Seigneur : seul tu es le Très-Haut, au-dessus de toute la terre*[1] ! »

Chrysostôme termine ainsi : « La discussion a été longue et la chaleur est très-forte. Mais le discours a fait oublier la fatigue et tempéré par la rosée de la doctrine les ardeurs du jour. Et lorsqu'une ou deux fois la semaine nous nous réunissons, gardez-vous d'être inattentifs. Car, si au sortir de l'enceinte sacrée on vous dit : Sur quoi a parlé le prédicateur? vous répondrez : Contre les hérétiques. Si on ajoute : De quoi a-t-il traité? et que vous ne le sachiez pas, ce sera une grande honte. Si au contraire vous le savez, vous piquez celui qui vous interroge. Si c'est un hérétique, vous le corrigez; si c'est un ami négligent, vous l'attirez; si c'est une femme mondaine, vous la rendez plus modeste, car tu dois rendre compte à ta femme. *Que les femmes,* dit l'Apôtre, *se taisent dans l'église, et si elles veulent apprendre quelque chose, qu'elles interrogent leurs maris chez elles*[2]. Lorsque, rentré sous ton toit, ton épouse t'interroge et te dit: Que m'apportes-tu de l'église? réponds-lui: Je ne t'apporte ni viande ni vin, ni or ni bijoux, mais une parole qui rend l'âme plus sage. Oui, dès que tu seras près d'elle, dresse en sa faveur une table spirituelle; dis-lui, tout d'abord, tant que tes souvenirs sont encore frais: Commençons par jouir des choses célestes, nous pren-

[1] Chrys., t. 2, p. 705.
[2] I. ad Corinth., 14, 34.

lirons ensuite la nourriture corporelle. Et si nous arrangeons ainsi notre existence, Dieu sera au milieu de nous pour nous bénir et pour nous couronner. Pour tout cela, rendons grâces au Père avec le Fils et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles [1]. »

Nous avons cité une grande partie de ce discours, non qu'il soit plus remarquable qu'un autre, mais parce qu'il donne une idée plus exacte de la prédication de Chrysostôme, si paternelle et si pratique, où l'intérêt de l'auditoire est la seule règle de l'orateur. Du reste, des manifestations de cette nature n'étaient pas rares à Constantinople. Sous la menace d'un malheur public, sous l'impression d'une grande joie, la ville accourait aux pieds des autels et des *litanies* avaient lieu, c'est-à-dire que la prière plus ardente éclatait au-dehors de l'enceinte sacrée, et que de longues processions remplissaient de leurs chants pieux les rues, les places, le bord de la mer, la mer elle-même. Ainsi fit-on le mercredi de la semaine-sainte, 6 avril 399. Il était tombé depuis plusieurs jours une si grande pluie qu'on trembla pour la prochaine moisson. Des champs entiers furent emportés par l'eau, et de nouveaux désastres annoncés d'heure en heure en faisaient présager de plus grands encore. Le peuple consterné se voyait déjà en proie à toutes les horreurs de la famine. Chrysostôme indiqua des prières publiques, et, entouré d'une multitude dont les craintes ranimaient la ferveur, il se rendit processionnellement, au chant des hymnes et des psaumes, à l'église des Apôtres. La ville s'y précipita comme un torrent, implorant Pierre et André, Timothée et Paul [2], et par eux la cessation du fléau. Le ciel s'étant tout-à-coup rasséréné, la reconnaissance s'exprima comme la terreur; une procession traversa le Bosphore et vint sur la rive d'Asie visiter l'église

[1] Chrys., t. 2, p. 710.
[2] *Id.*, t. 6, p. 273.

de Saint-Pierre et Saint-Paul [1], où elle célébra dans une fête spirituelle [2], avec les combats et les victoires des grands héros de l'Évangile, les espérances et la joie de la cité. Il semblait au pasteur indulgent que ce peuple, si pieusement ému, était pour long-temps revenu aux choses sérieuses et à ses devoirs. Cette illusion de la tendresse paternelle fut vite détrompée; car, dès le lendemain, qui était le vendredi-saint, des courses eurent lieu à l'hippodrome, et les fervents de la veille y passèrent le jour, sans souci du deuil de l'Église et du grand anniversaire qui l'occupait. Le soir, leurs vociférations scandaleuses troublaient toute la ville, et, le samedi, on les vit en foule au théâtre encourager de leurs frénétiques applaudissements les plus obscènes représentations [3]. Chrysostôme enfermé chez lui s'indignait et souffrait; le jour de Pâques il éclata.

« Est-ce tolérable? s'écria-t-il. Puis-je m'y résigner? Après tant de discours, après de si graves enseignements, plusieurs nous ont quitté pour aller voir courir des chevaux. Ils ont fait rire, ou plutôt ils ont attristé la cité tout entière par leur dissipation et leurs cris. Je les ai entendus du fond de ma demeure, et j'en étais humilié. Que répondre à un étranger qui nous dirait : Est-ce ainsi que se conduit la ville des Apôtres, celle dont l'église eut un fondateur si illustre [4]? Est-ce là un peuple ami du Christ, qui doit préférer le théâtre spirituel à celui du mensonge? Ils n'ont pas même respecté le saint jour où furent accomplis les mystères de notre salut. Oui, le jour où ton Maître a été crucifié pour la rédemption du monde, où il offrait pour toi le grand sacrifice, où l'antique malédiction a été levée,

[1] Voir la note B^1 à la fin du volume.
[2] Chrys., t. 6, p. 273.
[3] *Id.*, t. 6, p. 274.
[4] C'était alors l'opinion commune que l'église de Byzance avait été fondée par S. André.

où le paradis a été ouvert, où Dieu s'est réconcilié avec l'homme, où tout a été régénéré, en ce jour où il faudrait jeûner, confesser tes fautes, rendre grâces par la prière à l'auteur de tant de biens, tu délaisses l'église et l'assemblée de tes frères, tu dédaignes la sainteté du jeûne, et, captif du diable, tu vas au spectacle où il te conduit! Puis-je le supporter? Est-ce tolérable?.... Et comment désormais apaiser le courroux céleste? Il n'y a pas encore trois jours, quand cette grande pluie, entraînant tout, enlevait le pain de la bouche du laboureur, vous avez recouru aux supplications, aux litanies; la ville s'est portée au temple des Apôtres, elle a traversé les flots, cherchant partout des médiateurs près de Dieu..... Et à peine quelques heures se sont écoulées, tu oublies ta terreur, ta reconnaissance, tu pousses des cris indignes, tu déshonores ton âme! Si tu veux tant voir une course de brutes, attelle tes brutales passions. Pourquoi ne pas leur imposer le joug suave et léger de la philosophie chrétienne? Pourquoi ne pas en mettre les rênes dans les mains de la droite raison, afin de courir au but de ta vocation supérieure? Un tel exercice unit l'utilité au plaisir! Et toi, abandonnant au hasard tes plus grands intérêts, tu n'es occupé que de la victoire d'un autre, et tu passes le jour à ne rien faire, ou plutôt à faire le mal! Ne sais-tu pas que nous, hommes, quand nous confions de l'argent à nos serviteurs, nous exigeons d'eux qu'ils nous en rendent compte jusqu'à une obole? Ainsi fait le Seigneur : il nous demandera compte de chacun de nos jours. Que dirons-nous alors? Quelle excuse donner pour celui-ci? Pour toi, le soleil s'est levé, la lune a éclairé la nuit, le chœur des étoiles a brillé dans le firmament; pour toi, les vents ont soufflé, les fleuves ont coulé, les semences ont germé, les plantes ont poussé, la nature a parcouru son cycle harmonieux; toute la création est faite pour toi, et tu ne te sers de la création que

comme d'un instrument pour satisfaire aux vœux du démon? Et après que Dieu a daigné te louer cette belle demeure qu'on appelle le monde, tu oses lui refuser le prix du loyer! Ce n'était point assez d'avoir agi de la sorte un jour; le lendemain, sans donner de relâche à ta malice, tu cours au théâtre, c'est-à-dire à un abyme plus affreux! Là, les jeunes gens viennent perdre leur jeunesse, les vieillards déshonorer leurs cheveux blancs. Là, des fils sont conduits par leurs pères, bourreaux plutôt que pères. — Quel mal y a-t-il? dites-vous. — Voilà ce qui m'afflige le plus: c'est que, malades comme vous l'êtes, vous ne vous doutez pas de votre état! Vous sortez de là plein d'adultères, et vous demandez quel mal il y a! Quoi! tu es vêtu de chair, de cette chair humaine qui s'allume plus vite que l'herbe sèche; souvent, sans aller au théâtre, dans les rues, sur la place publique, le seul aspect d'une femme te jette dans le trouble; et ici, où tout porte au plaisir, la vue d'une courtisane au regard impudent, au geste lascif, aux vêtements couverts d'or, la tête sans voiles, n'ayant à la bouche que chants lubriques, propos obscènes, cette vue te laisserait insensible! Ton corps est-il de pierre ou de fer? Es-tu doué d'une philosophie plus forte que tant de grands hommes qu'un regard a perdus? Même au sortir de là, l'image de la prostituée, ses paroles, sa démarche, sa parure, sa beauté vénale restent gravées dans ton cœur atteint de mille blessures. N'est-ce pas à cette triste cause qu'il faut rapporter la ruine de tant de familles, tant de procès, tant de divorces, et tes emportements sans motif? Rentré chez toi l'esprit tout plein de cette femme, esclave de sa pensée, tu trouves ton épouse laide, tes enfants ennuyeux, tes serviteurs importuns, ta maison insupportable, tes affaires odieuses; personne ne peut plus t'aborder. La raison en est que tu mènes avec toi la courtisane, — non pas ouvertement,

sans doute, ta femme la chasserait aussitôt, — mais dans ton cœur qu'une flamme impure dévore. Dis-moi, n'est-ce pas un supplice que de nourrir une telle passion, d'en être perpétuellement consumé, de porter partout avec soi cette fournaise d'un amour absurde et les remords de sa conscience? Comment oseras-tu franchir le seuil sacré, toucher à cette table auguste? Comment pourras-tu écouter nos discours sur la continence avec une âme couverte de ces plaies, en proie à cette maladie? Qu'ai-je besoin d'ajouter autre chose? Je vois plusieurs de vous se frapper le front, et je vous sais gré d'être un peuple sensible; mais je ne puis m'empêcher de le penser: ce sont ceux qui n'ont fait aucun mal qui pleurent la chute de leurs frères. C'est pourquoi ma douleur est plus grande en voyant un troupeau pareil dévasté par le démon. Ne dites pas qu'ils sont en petit nombre ceux que l'ennemi nous a ravis: il n'y en aurait que dix, que cinq, qu'un seul, que la perte serait énorme. Songez qu'en tous cas il s'agit d'une âme pour laquelle toutes les choses visibles ont été faites, les lois et les châtiments établis, d'éclatants miracles opérés, pour laquelle Dieu le Père n'a pas épargné son propre Fils. Songez au prix d'une âme, et, loin de dédaigner son salut, vous ferez tout pour la ramener au devoir. Si l'on ne veut ni de vos conseils ni de vos exhortations, j'userai enfin de ce pouvoir que le Seigneur m'a donné, non pour détruire, mais pour édifier. Ainsi, je le proclame à haute voix, si quelqu'un, après ce que je viens de dire, retourne à cette peste du théâtre, je lui interdirai l'enceinte sacrée, je lui refuserai les saints mystères, je ne permettrai pas qu'il s'avance vers cette table céleste. Je ferai comme le berger qui sépare les brebis galeuses des brebis saines, pour que le mal des unes ne gagne pas les autres. J'ai eu recours aux avis, aux recommandations; maintenant que tant d'enseignements sont restés inutiles, je recourrai à l'amputation.

Un an s'est écoulé depuis que je fus emmené dans votre ville, et dès mon arrivée au milieu de vous je n'ai cessé de vous avertir. Donc, puisque plusieurs s'obstinent à croupir dans cette pourriture, nous devons nous armer de courage et trancher dans le vif. Gardez-vous de mépriser notre sentence; car, si personnellement nous sommes peu de chose, la dignité que nous tenons de la grâce divine nous investit d'une grande puissance. Qu'ils soient donc chassés de tels hommes, afin que ceux qui vont bien échappent à la contagion, et que les malades eux-mêmes soient rappelés à la santé! Si cette menace vous fait frémir, — car je vous vois attristés et confus, — que les coupables se repentent, et la sentence est levée. De même, en effet, que nous avons le pouvoir de lier, nous avons celui de délier. Loin de nous la pensée de perdre nos frères! nous n'avons d'autre but que d'écarter de l'église la honte et l'opprobre. Les Juifs, les Gentils se moquent de nous en voyant notre extrême tolérance pour le mal; ils apprendront à nous respecter, ils admireront la sainteté de nos lois. Ainsi, qu'aucun de ceux qui persévèrent dans cette fornication ne mette le pied dans le temple, mais qu'il soit châtié par vous et traité comme un ennemi. Ne le recevez plus sous votre toit, ne l'admettez plus à votre table, ne paraissez plus en public avec lui: c'est le moyen le plus sûr de le recouvrer. Comme les chasseurs traquent les bêtes pour les emmener dans leurs rets, traquons les malheureux qui s'égarent, vous d'un côté, moi de l'autre, pour les faire tomber dans les filets du salut. Ce ne serait pas une faute légère que d'être indifférent à leur perte. C'est pourquoi, quelque douleur que j'en éprouve, je ne reculerai pas devant l'emploi des peines les plus sévères, car il vaut mieux vous affliger maintenant pour vous sauver du jugement futur, que de subir plus tard avec vous un châtiment terrible pour vous avoir flattés aujourd'hui. Vous aussi, ce

n'est point sans danger que vous passeriez tout cela sous silence ; mais si chacun paie pour son compte, moi je réponds du sort éternel de tous. Aussi ne cesserai-je d'agir et de parler, dussé-je vous être désagréable et vous contrarier, afin qu'au jour où je comparaîtrai devant le formidable tribunal, je sois sans reproches et sans taches[1] ! »

Ces paroles, auxquelles les vertus admirées et la charité de l'orateur donnaient plus de poids, firent une vive impression sur ce peuple frivole, mais bon, qui redoutait d'affliger son noble et saint protecteur et d'être privé de l'entendre. Pour le punir, Chrysostôme n'avait qu'à garder le silence[2]. Ces hommes si emportés au plaisir accouraient aussitôt comme de petits enfants, et s'efforçaient par toute sorte de promesses d'obtenir le pardon du plus indulgent des pères et la grâce de jouir une fois encore de cette voix éloquente et aimée. Dans cette circonstance, le repentir parut si vrai, la conversion si parfaite, qu'à peine huit jours après ces menaces sévères, Jean se félicitait publiquement d'avoir attristé son troupeau, puisque cette tristesse avait été salutaire[3].

[1] Chrys., t. 6, p. 272.
[2] Chrys, t. 12, p. 382.
[3] *Id*, *ibid*.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Naissance de Pulchérie. — Orgueil et crimes d'Eutrope. — Droit d'asile — Eutrope consul. — Avis de Chrysostôme dédaignés. — Règne des eunuques. — Hommages rendus à Eutrope. — Il insulte Eudoxie. — Lois de terreur par lesquelles il veut protéger sa bassesse. — Il vise à la pourpre. — Révolte de Tribigilde. — Gaïnas et Léon. — Chute d'Eutrope, — Il se réfugie dans l'église. — Efforts de Chrysostôme pour le sauver. — Discours célèbre. — Reproches injustes faits à Chrysostôme. — Mort d'Eutrope. — Décadence de l'empire.

L'année 399, que devaient attrister tant de désastres, avait débuté sous des auspices heureux : Pulchérie était née le 19 janvier. La fille d'Arcadius reçut du ciel le courage de Théodose et la piété de Flacilla. Ame virile, et pour ainsi dire le seul homme de sa race, elle était appelée, non plus à sauver l'empire à jamais perdu, mais à répandre au moins sur cette grande agonie la gloire de ses vertus. Des jeux publics célébrèrent le bonheur des Augustes et la joie présumée du monde. Hélas ! ces brillantes apparences ne voilaient qu'imparfaitement les ignominies de la cour. En effet, quelques jours après, Eutrope, lui aussi, donna des fêtes splendides où l'orgueil du valet éclipsa la magnificence du maître. L'ancien esclave, le vieil eunuque inaugurait son consulat. Le scandale était immense, mais le peuple s'amusait et n'y songea pas. Du reste, l'insolent parvenu ne gardait plus de mesure ; il avait abattu les plus hautes têtes, volé les plus belles fortunes ; le sénat, la cour, l'empire étaient à ses pieds. Plus avare à mesure qu'il était plus riche, plus méchant à mesure qu'il était plus fort, il

continuait à la face du ciel ses concussions et ses brigandages. Il n'y a pas de charge dans ce tableau de Claudien :

« Du pied de l'Hémus, dit-il, aux rives du Tigre, il n'est rien qu'il ne mette à l'enchère, ce brocanteur de l'empire, cet infame courtier des honneurs. Le gouvernement de l'Asie est le prix d'une villa; celui-ci, avec les bijoux de sa femme, achète la Syrie ; celui-là échange à regret contre la Bythinie l'héritage de ses pères. Une affiche attachée à la porte d'Eutrope fait connaître aux solliciteurs le prix de chaque province : tant la Galatie, tant le Pont, tant la Lydie. Apporte quelques milliers de pièces d'or, tu gouverneras la Lycie ; un sacrifice de plus, la Phrygie est à toi. Il cherche dans la honte publique une consolation à son sort ; et, parce qu'il fut vendu, il veut tout vendre. De deux concurrents, c'est l'argent qu'il pèse : le poids entraîne le juge, une province oscille entre les deux bassins d'une balance. O Dieux ! si vendre les peuples à l'enchère ne vous fait pas rougir, rougissez au moins du vendeur[1] ! »

Pour rendre ce commerce plus lucratif, l'âpre marchand avait multiplié les gouvernements et les tribunaux, et c'est ainsi qu'il divisa la Syrie, la Cilicie, la Phénicie, chacune en deux départements, pour tirer de chacune deux fois sa valeur. Son impitoyable cupidité ne reculait devant aucun crime ; il proscrivait, il tuait ceux qu'il voulait dépouiller. Toute noblesse d'âme ou de naissance était une insulte à sa bassesse ; le bourreau le vengeait et l'enrichissait. Quiconque était coupable de porter un grand nom ou de posséder une grande fortune devait s'estimer heureux de n'en être puni que par le bannissement et la confiscation. Les déserts de Lybie se peuplèrent d'illustres exilés. Souvent, sans attendre que la misère et la faim vinssent achever ses

[1] Claud., *in Eutr.*, l. 1, v. 192.

victimes, le lâche spoliateur les livrait aux assassins excités et payés par lui[1].

Chrysostôme fit des remontrances, parla haut et sévèrement. On n'osa le frapper; mais l'eunuque irrité poursuivit avec une audace croissante le cours de ses infamies. Rien n'était sacré pour sa main profanatrice et sanglante; il osa la porter sur l'autel. Les églises chrétiennes jouissaient depuis Constantin du droit d'asile, attaché autrefois aux temples du paganisme. Sans doute, il est facile de signaler les inconvénients et les abus auxquels un pareil droit peut donner lieu; mais il est certain qu'en des temps de discorde civile et d'anarchie, quand les vengeances privées, l'arbitraire du pouvoir, les violences du despotisme tenaient lieu de justice et de lois, c'était, dans plusieurs cas, la seule ressource laissée à l'innocence et à la faiblesse contre l'oppression et la tyrannie; il épargna au peuple bien des meurtres, aux puissants bien des crimes. Du reste, il n'avait été octroyé aux églises que dans un noble but d'humanité, non pour désarmer la loi ni pour abriter le crime, mais afin de laisser aux juges, dans certaines occurrences, le temps d'apaiser leurs pensées, d'examiner avec plus de calme les causes douteuses, et pour qu'il ne fût pas dit que, dans les défaillances de la justice humaine, il n'y a ici-bas d'autre ressource que le désespoir pour les victimes de ses erreurs. L'exercice de ce droit était aussi une excellente occasion pour les évêques de déployer l'esprit de l'Évangile et sa divine mansuétude, en faisant appel à la miséricorde des princes, auxquels ils inspiraient une salutaire horreur de l'effusion du sang et de la peine de mort, en même temps qu'ils agissaient sur l'âme des coupables et s'efforçaient de la ramener à la vertu par la charité. Il faut donc s'étonner beaucoup moins que les successeurs de Constantin aient

[1] Claud., *ibid.*, v. 172

confirmé le droit d'asile, et que les pasteurs catholiques aient mis tant d'ardeur à le soutenir [1].

Une noble femme, Pentadie, la veuve d'un illustre proscrit, s'était réfugiée aux pieds des autels pour échapper aux fureurs d'Eutrope. Après avoir exilé, assassiné, dans les sables de Lybie, Timasius, l'ancien consul, le vainqueur des Goths, le compagnon d'armes et l'ami de Théodose, après avoir noyé le fils dans le sang du père, l'eunuque voulut immoler la mère et la veuve. Il convoitait la fortune de Pentadie, et redoutait son regard. Sa haine avait besoin de cette victime; l'Église la sauva. Furieux qu'une proie si belle échappât à ses mains et voulant la ressaisir à tout prix, il supprima le droit d'asile; le sanctuaire devait lui livrer, à l'instant même, les têtes qu'il convoitait. Cet édit à la main, il osa réclamer Pentadie; mais il rencontra Chrysostôme : le bourreau recula devant le pasteur. Pris à ses propres piéges, Eutrope ne tarda pas à voir se tourner contre lui le glaive aiguisé contre d'autres, et il eut, le premier, à maudire l'arrêt qu'il avait porté.

Pour le moment, à l'exception de Chrysostôme, tout pliait devant lui. Il était arrivé au faîte de la fortune; son maître n'était plus que son valet. Certes, la puissance des eunuques, si étrange et si honteuse, ne datait pas de ce misérable. Constance et Valens avaient de la prédilection pour cette espèce d'hommes, et ils s'en servaient volontiers dans leurs intrigues contre l'orthodoxie; c'étaient leurs ministres, leurs diplomates, les instruments préférés de leur politique comme de leurs plaisirs. Sous des princes sans talent, sans énergie, vrais eunuques de l'intelligence et du cœur, les eunuques, dit S. Grégoire [2], gouvernaient le monde. Ils furent

[1] Bingh, Orig. eccl., l. 8, c. 11. — Ozanam, La civilisation chrét. chez les Francs, c. 4.

[2] Greg. Naz., t. 1, p. 399.

surtout le grand appui de l'Arianisme[1]. Cependant, jusqu'au règne d'Arcadius, leur influence, quoique très-grande, n'avait été qu'indirecte. Contenus dans la domesticité du palais, ils flattaient, ils rampaient, ils mentaient, et prenaient ainsi un ascendant suprême, mais caché, sur les pensées ou les passions du maître ; la fortune, la réputation, la vie des plus illustres citoyens furent souvent à leur merci. Nul encore n'avait regardé le pouvoir en face[2] : Eutrope, le premier, osa décorer sa turpitude des titres de magistrat et de général ; il obtint le rang de patrice, et bientôt il dépassa la mesure du scandale en se faisant nommer consul. Rome frémit à cette nouvelle, et refusa d'inscrire un nom si vil dans les fastes souillés de l'empire[3]. Mais, en général, le monde affaissé dans la servitude, blasé par une longue abjection, considérait avec autant d'indifférence que de dégoût cette dégradation du pouvoir. Le fils de Théodose, perdu dans un pli du manteau paternel, ne montrait à la terre que son hébètement et son impuissance. Des mains de Ruffin, il était tombé dans celles d'Eutrope, et, après avoir fait un pas de plus dans la honte, il se reposait. L'esclave du palefrenier, devenu roi du monde, jouissait de sa fortune, s'enivrait de sa puissance, et se vengeait des ignominies infligées à sa jeunesse en courbant à ses pieds toutes les grandeurs. Entouré de sicaires, de parasites, de flatteurs achetés à grand prix, il passait les nuits à table, les jours au théâtre. On se prosternait devant lui, on lui dressait des statues. Sa hideuse effigie était reproduite en bronze et en marbre dans toute les villes, sur toutes les places, dans la salle même du sénat, avec les glorieux symboles de ses vertus civiles et militaires, et de fastueuses inscriptions qui lui donnaient le titre de troisième fondateur de Constantinople, après

[1] S. Ath., t. 1, p. 366. — Mœlh., *Ath.*, t. 3, p. 20, note.
[2] Claud. *in Eutrop.*, l. 1.
[3] Claud., *ibid.*, et *de laud. Stilic.*, l. 2.

Constantin et Byzas. Chose triste à penser ! La faveur de ce malheureux se répandant sur ses semblables, les eunuques eurent le pas à la cour, et l'on se prit à envier leur bonheur. On affirme, mais peut-on croire à une pareille assertion, que des hommes d'un âge mûr perdirent la vie pour avoir essayé cette voie nouvelle de la fortune [1].

Cependant des explosions de murmures et de quolibets faisaient comprendre a l'insolent parvenu le mépris qu'il inspirait. Le monde asservi n'avait qu'une arme à sa disposition, celle du ridicule, et il en usait. Eutrope se crut menacé dans son existence, et, pour la défendre, il inventa des lois *qui restent dans le Code comme un monument de la honte humaine* [2]. D'après ces lois, quiconque conspire contre une des personnes de la maison de l'empereur est puni, comme s'il s'attaquait à l'empereur lui-même, par la confiscation et la mort. Or, par ces personnes de la maison de l'empereur, on entend non-seulement les premiers officiers de l'État, mais tous les commandants militaires, tous les magistrats civils, les sénateurs de Constantinople, et jusqu'aux domestiques du palais. Le dernier valet de la cour pouvait impunément se permettre tout vis-à-vis des plus honorables citoyens. La pensée en cette matière est punie comme l'action ; la non-révélation comme l'intention. Une flétrissure publique est infligée à celui qui sollicitera le pardon du coupable. Le crime de *lèse-bassesse* est poursuivi jusque sur les enfants des prétendus conspirateurs. La loi, qui leur fait grâce de la vie, les déclare inhabiles à hériter, à vendre, à tester, à recevoir aucun don ni legs, et les exclut à jamais, comme infames, de toute participation aux honneurs, dignités et emplois [3].

Tant de bonheur avait tourné la tête à Eutrope. Il osa

[1] Zosim., l. 5. — Suidas, *in verb. Eutr.* — Prosp., *Chronic.*
[2] Châteaubr, Etude hist., t. 2, p. 278.
[3] Cod. Theod., l. 9, c. 14.

menacer l'impératrice de sa disgrâce[1]. Il visait à la pourpre, et ne prenait pas la peine de s'en cacher. Certes, c'eût été une chose étrange et le dernier délire, la suprême débauche de la fortune, que le diadème de Constantin et de Théodose posé sur cette tête infame! On fut au moment de le voir.

Un Barbare, un Goth se redressa seul et protesta dans l'abaissement de tous.

Tribigilde, compagnon d'armes de Gaïnas, gouvernait en Phrygie une colonie d'Ostrogoths. Trouvant sa part trop petite pour les services qu'il avait rendus, humilié d'ailleurs et indigné de servir un pouvoir avili dont la plus haute représentation était un empereur niais et un ministre chargé de crimes, il souffla sa colère aux siens, toujours disposés au mouvement et au combat, et, mettant tout à feu et à sang sur sa route, il marcha sur Constantinople. Gaïnas l'avait encouragé et le soutenait. Lui aussi, il était mécontent; et il attendait avec impatience le moment d'assouvir à la fois sa vengeance et son ambition. Complice d'Eutrope, l'astucieux Barbare voyait avec une douleur dissimulée mais profonde que la mort de Ruffin, si utile à l'eunuque, n'eût servi qu'à le distancer, lui, le soldat heureux et nécessaire, d'un degré de plus, de la pourpre à laquelle il aspirait. Il avait donc résolu de ruiner Eutrope par Tribigilde. Celui-ci, malheureux d'abord, prit bientôt une attitude tellement menaçante que la cour trembla. Elle fit des propositions auxquelles il fut répondu qu'avant tout, au-dessus de tout, on exigeait l'expulsion d'Eutrope. Le ministre effrayé envoya deux armées à la rencontre des Ostrogoths, l'une commandée par Gaïnas qui le trahissait, l'autre par un ancien cardeur de laines, son espion, le valet de ses crimes, un misérable, qui n'eut jamais d'autre talent que celui de calomnier et de manger.

[1] Sozom., l. 8, c. 7. — Philostorg., l. 11, c. 6.

Léon, que le lâche Eutrope appelait son Ajax, et qui n'était en réalité qu'un hideux mélange de Vitellius et de Thersite, fut chargé d'opérer en Asie, tandis que Gaïnas à la tête des Goths devait garder la Chersonèse de Thrace et le passage de l'Hellespont. Le grotesque général, écrasé sous le poids du vin et de l'embonpoint, attendit dans une honteuse inaction que l'ennemi, auquel il avait laissé faire, sans en profiter, toute sorte de fautes, vînt le surprendre dans la nuit au milieu d'une orgie. Ses soldats, ivres et endormis, furent taillés en pièces; et lui, fuyant à toutes jambes, malgré son obésité, glissa dans un marais et s'y noya. Gaïnas n'était pas étranger à cette catastrophe qu'il eut l'air de déplorer; car, sous prétexte d'envoyer à son collègue des renforts demandés, il avait peuplé son armée de traîtres. Obligé de passer l'Hellespont pour rallier les débris de l'armée d'Asie, il manœuvra dans l'intérêt de Tribigilde et de concert avec lui, se retirant des pays que celui-ci voulait envahir, et ne s'approchant de l'ennemi que pour faciliter à son profit la défection des Barbares. En même temps il écrivait au chef de l'état lettres sur lettres pour lui dire que Tribigilde était invincible, que rien ne pouvait arrêter sa marche sur l'Hellespont, et qu'il n'y avait plus qu'un moyen de détourner le torrent et de sauver l'Asie: livrer ou tout au moins chasser Eutrope [1].

De mauvaises nouvelles de Perse aggravaient la situation et redoublaient les perplexités de l'empereur. Après onze ans de paix avec les Romains, Varanes, assassiné par ses sujets, était remplacé sur le trône par un prince remuant et guerrier; on le représentait comme se préparant déjà à passer le Tigre, et à recommencer contre Byzance et l'Orient les longues guerres de Sapor. Ces nouvelles, prématurées, à moitié fausses, étaient exploitées à la

[1] Claud., *in Eutrop.*, l 2.

cour et faisaient une grande impression sur l'âme timide d'Arcadius.

Cependant il hésitait encore, non par attachement à son ministre ni par la crainte de commettre une lâcheté, mais par nonchalance et parce qu'une résolution quelconque coûtait trop à sa paresse, lorsque Eudoxie, ses deux enfants dans les bras, le visage tout en larmes, entra précipitamment chez lui, et, se jetant à ses pieds avec des sanglots, lui demanda vengeance de l'eunuque qui venait, disait-elle, de la menacer et de l'insulter [1]. Ce fut le coup de grâce d'Eutrope. Arcadius, réveillé de sa léthargie, écrivit quelques mots; et le favori tout puissant eut ordre d'évacuer le palais et de n'y plus reparaître sous peine de mort. C'en était fait du malheureux; car, en un clin-d'œil, la cour et la ville surent sa disgrâce, et les mêmes voix qui tout-à-l'heure disaient ses louanges, hurlèrent l'outrage et demandèrent sa tête à grands cris. Quand le colosse de Daniel s'écroule, il couvre la terre de ses débris, car s'il a les pieds d'argile, il a la tête d'or et la poitrine de bronze; mais si le colosse qui tombe n'est qu'un colosse de boue, sa chute a lieu sans éclat, il s'affaisse sur lui-même et ne marque sa place que de souillures: ce fut le sort d'Eutrope. Lâche dans la fortune, lâche dans le malheur, effrayé du souvenir de ses crimes non moins que des clameurs qui le poursuivent, il se jette tout éperdu dans l'église voisine, demandant un refuge à ces mêmes autels qu'il avait dépouillés naguère du droit de le protéger [2].

Arcadius, dont la surexcitation n'était pas encore tombée, envoya ses gardes pour arracher du sanctuaire celui qu'il venait de jeter comme une hostie d'expiation à la fureur déchaînée des soldats et du peuple. Mais Chrysostôme était

[1] Socr., l. 6, c. 5. — Sozom, l. 8, c. 7. — Claud., *in Eutrop.*, l. 2. — Chrys., *in Eutrop.*, t 3, p. 382, etc.
[2] Chrys., t. 3, p. 387.

là; il étendit sa main sur le coupable, que seul il avait bravé dans sa fortune et que seul il défendait dans son malheur. La cour, indignée de la résistance, ordonna l'arrestation du pontife, que les prétoriens menèrent, comme un rebelle, devant l'empereur. Eudoxie était furieuse : elle voulait qu'on ouvrît l'église à l'instant même et que le proscrit fût livré à son sort. Jean repoussa cette prétention, et l'infortuné, qui la veille encore rêvait la pourpre et l'empire, s'estima heureux de n'être pas chassé de l'asile qu'il implorait. Mais quand la soldatesque, abandonnée à elle-même, connut cette décision, elle courut au palais, poussa des cris, agita ses armes et demanda Eutrope pour en faire justice. Le prince veut conjurer l'orage ; ses ordres sont méconnus ; il faut qu'il se présente à cette foule mutinée, qu'il lui parle, qu'il l'implore, qu'il la conjure de respecter l'asile sacré, et c'est à force de protestations et de larmes qu'il vient à bout d'apaiser quelque peu ces fureurs et d'empêcher qu'un meurtre sauvage ne souille le temple de Jésus-Christ[1].

La nuit fut orageuse. Le lendemain, jour de synaxe, l'église s'emplit dès le matin. Toute la ville était accourue avec cette curiosité cruelle des enfants et du peuple, chacun voulant contempler de ses yeux, toucher de son pied ce débris souillé du naufrage de la veille, chacun voulant jouir pour son compte de la vengeance de Dieu et rendre à la fortune sa dérision. L'attitude du malheureux, couché sous la table de l'autel, tremblant de tous ses membres, implorait pour lui du moins l'inviolabilité du mépris ; mais Jean parut à l'ambon, et ses paroles inspirèrent à cet auditoire tumultueux un autre sentiment. Foudroyant les grandeurs ou plutôt les vanités humaines sur ce pavé que

[1] Chrys., t. 3, p. 385 et 387. — Socr., l. 6, c. 5. — Sozom., l. 8, c. 7. — Zosim., l. 5. — Philostorg., l. 11, n. 6. — Suidas. — Tillem., *Arcad.*, art. 13.

l'eunuque couvrait de son corps et de ses larmes, il sut reprocher au peuple ses basses adulations et sa déplorable mobilité, tout en désarmant sa colère. Quelque connu que soit ce discours, nous devons le reproduire, du moins en partie.

« Toujours, s'écria l'orateur, mais aujourd'hui surtout, il est à propos de dire : *Vanité des vanités, et tout est vanité* [1]. Où est maintenant cette splendeur illustre du consulat ? Où sont ces flambeaux portés devant lui, et ces applaudissements, et ces danses, et ces banquets, et ces fêtes ? Où sont ces couronnes, et ces tentures suspendues sur sa tête, et la faveur bruyante de la cité, et ces acclamations flatteuses du théâtre et du cirque ? Tout cela est fini ! Un seul coup de vent a dépouillé l'arbre de ses feuilles, l'a ébranlé dans ses racines, l'a arraché et jeté à terre. Que sont-ils devenus ces faux amis, et ces convives assidus, et cet essaim de parasites, et ce vin englouti tout le long du jour, et ces artifices variés de la table, et ces adorateurs de la puissance, toujours prêts à faire leur cour ? C'était le songe d'une nuit, le jour venu il s'est évanoui ; c'était une fleur du printemps, le printemps écoulé elle s'est flétrie ; c'était un peu de fumée, elle a disparu ; une bulle d'air, elle est tombée ; une toile d'araignée, elle a été déchirée. C'est pourquoi je ne cesserai de le dire : *Vanité des vanités, et tout est vanité !* Cette parole, il faudrait l'écrire partout, dans les rues, sur les places, sur les portes, sur les murailles, dans les vestibules de nos maisons, sur nos vêtements eux-mêmes ; chacun devrait la porter gravée dans sa conscience, en faire le sujet ordinaire de ses entretiens : Vanité, tout est vanité [2] ! » Puis, s'adressant à l'eunuque agenouillé au pied de l'autel : « Ne t'ai-je pas dit bien des fois que la richesse est fugitive ? Toi,

[1] Eccles. I, 1.
[2] Chrys., t. 3, p. 381.

tu ne pouvais pas me supporter. Ne t'ai-je pas dit qu'elle ressemble à un serviteur ingrat ? Toi, tu ne voulais pas me croire ; et voilà que l'expérience t'apprend qu'elle n'est pas seulement fugitive et ingrate, mais homicide, puisqu'elle t'a réduit à cet état. Ne te disais-je pas, sans cesse, quand tu n'accueillais mes véridiques avertissements qu'avec des injures, que j'étais bien plus ton ami que tes flatteurs ; que je te portais plus d'intérêt, moi qui t'adressais des reproches, que tous ceux qui en toutes choses se montraient prêts à te servir ? N'ajoutais-je pas que les blessures faites par un ami valent mieux que les baisers d'un ennemi ? Si tu avais supporté mes blessures, leurs baisers ne t'auraient pas perdu. Et maintenant, où sont-ils ceux qui te versaient à boire, ceux qui forçaient le peuple à s'écarter à ton approche pour te faire place, ceux qui allaient débiter partout tes louanges ? Ils ont pris la fuite ; ils ont renié ton amitié ; ils cherchent leur sécurité à tes dépens. Ce n'est pas ainsi que nous avons fait ; nous ne t'avons pas abandonné alors, malgré tes emportements ; et aujourd'hui, tombé, nous te protégeons, nous t'entourons de nos soins. L'Église, que tu traitais si mal, te reçoit à bras ouverts ; les théâtres, objet de tes plus grandes complaisances, à cause desquels tu t'es déclaré si souvent contre nous, t'ont trahi, t'ont perdu. Cependant je n'avais cessé de te dire : Pourquoi fais-tu cela ? Tu poursuis l'Église de tes fureurs, et tu cours toi-même à l'abyme. Tu dédaignais mes avis, et voilà que tous ces habitués du cirque, pour lesquels tu dépensais tes richesses, ont levé le glaive sur toi. L'Église, au contraire, indignement persécutée, va, vient, se donne mille peines pour t'arracher, si elle le peut, aux périls qui te pressent.

» Et si je parle ainsi, ce n'est pas pour insulter celui qui est tombé, mais pour avertir ceux qui sont debout ; ce n'est pas pour aigrir des plaies saignantes, mais pour conserver la santé à ceux qui ne sont pas blessés encore ; ce n'est pas

pour enfoncer sous les flots le malheureux qu'ils ont brisé, mais pour épargner un naufrage à ceux qui naviguent encore au souffle du bonheur. Et le moyen, n'est-ce pas de leur signaler la fragilité des choses humaines ? Or, ici toutes les paroles sont au-dessous de la vérité. Je les appellerais : herbe, fumée, songe vain, fleur printanière, je n'aurais rien dit, tant elles sont fragiles et plus néant que le néant !..... Qui monta plus haut que cet homme ? N'était-il pas le plus riche de l'univers ? N'avait-il pas atteint le faîte des honneurs ? N'inspirait-il pas crainte et terreur à tout le monde ? Et vous l'avez là, plus captif que les prisonniers enchaînés, plus misérable que les esclaves, plus pauvre que les mendiants qui meurent de faim, n'ayant devant les yeux que glaives menaçants, abymes, bourreaux et la voie qui mène au supplice.... Vous vîtes hier, quand on vint de la part de l'empereur pour l'arracher d'ici, comme il courut aux vases sacrés aussi pâle qu'un mort : le claquement des dents, le tremblement de tout le corps, la voix sanglotante, la parole embarrassée, tout annonçait son angoisse extrême....

» Non, je ne dis pas cela pour lui reprocher son infortune ou pour insulter à sa chute, mais pour vous attendrir, pour exciter votre pitié, pour vous faire comprendre qu'il est assez puni par ce qu'il endure. Beaucoup des nôtres sont assez inhumains pour nous faire un crime de l'avoir reçu dans le sanctuaire ; c'est pour adoucir leur dureté que j'insiste sur les abaissements de cet homme [1]. »

Malgré ces précautions répétées, on a reproché à Jean ce discours comme empreint d'orgueil et de cruauté [2] : accusation bien injuste, car cette amertume apparente est la pieuse habileté d'une compassion qui veut sauver à tout prix la victime qu'on lui dispute. N'avait-il pas bravé les soldats furieux, tenu tête à la cour, affronté la

[1] Chrys., t. 3, p. 381, etc.
[2] Socr., l. 6, c. 5.

colère d'Eudoxie, pour couvrir Eutrope ? Pouvait-il empêcher le peuple de voir dans cet eunuque couché à terre autre chose que ce qu'il y avait, le rebut de l'humanité ? Pouvait-il justifier ses crimes au nom de ses malheurs et l'arracher au mépris aussi bien qu'à la mort ? Non : il fut magnifiquement inspiré ; et s'il dit tout ce qu'il fallait pour venger la vertu des insolences de la fortune, pour rabaisser l'orgueil de tant de hauts personnages idolâtres d'eux-mêmes, il fit aussi d'admirables efforts et des efforts heureux pour faire passer son auditoire du dédain et de la haine à l'attendrissement ou du moins à la charité : ce n'était pas chose facile.

« Vous êtes choqués, dites-vous, qu'il vienne se réfugier dans l'église après l'avoir persécutée ? — Eh bien ! c'est pour cela même qu'il faut glorifier Dieu, quand il permet qu'un tel homme apprenne par ses malheurs la puissance et la clémence de l'Église : sa puissance, car c'est pour l'avoir atttaquée qu'il subit cette catastrophe ; sa clémence, parce qu'elle le couvre de son bouclier, qu'elle le protège sous ses ailes, et qu'oubliant les anciennes injures, elle lui ouvre son sein avec amour ! Voilà le plus beau des trophées, la plus illustre des victoires ; voilà de quoi confondre Juifs et Gentils ; voilà qui met en lumière la douce sérénité de son visage : elle pardonne un ennemi vaincu, abandonné, méprisé de tous, et seule, comme une tendre mère, elle le cache sous ses voiles sacrés, s'exposant pour lui au courroux de l'empereur et aux fureurs du peuple. Oui, c'est là le plus bel ornement de l'autel. — Le bel ornement, répliquez-vous, que cet avare, ce voleur, ce scélérat qui s'attache à la table sacrée ! — De grâce, ne parlez pas ainsi. Une courtisane toucha de ses mains coupables les pieds du Christ, et la gloire du Seigneur n'en a pas souffert : car la créature impure ne nuisit pas à l'être pur, mais l'être sans tache purifia par

son contact la courtisane souillée. Homme, garde-toi de te souvenir des injures, puisque nous sommes les serviteurs de celui qui a dit : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* [1]. Et si jadis le malheureux abusant du souverain pouvoir a ravi à l'Église son droit d'asile, maintenant, devenu le spectacle du monde par le seul fait de sa présence ici, n'est-il pas le premier abrogateur de ses lois? Quoiqu'il se taise, il dit à tous : Ne faites pas ce que j'ai fait, pour ne pas souffrir ce que je souffre. Ainsi, sa catastrophe instruit les autres, et cet autel n'en paraît que plus redoutable, depuis qu'il tient à ses pieds ce lion enchaîné.... Je vois ici une assemblée imposante, une affluence qui n'est pas moindre qu'au jour de Pâques, tant vous avez été attirés par le silence de cet homme plus retentissant qu'aucune trompette! Les vierges ont quitté leurs chambres, les femmes leurs gynécées, les hommes l'agora; vous êtes tous accourus pour voir cette dérision de la nature humaine, cette démonstration de l'instabilité des choses terrestres, et ce qui reste de cette trompeuse félicité, au visage de courtisane, si belle hier, si hideuse aujourd'hui quand un changement subit est intervenu et, comme une éponge, a lavé ce fard.

» Que d'enseignements dans cette infortune qui d'un homme si élevé, si heureux, a fait le dernier des hommes! Que le riche entre ici : en voyant précipité de si haut celui qui faisait trembler d'un signe de tête tout l'univers, en le voyant attaché par la peur comme par une chaîne à cette colonne, il réprimera son arrogance, il dépouillera son faste, et, considérant ce qu'il ne faut pas perdre de vue dans les choses humaines, il dira avec les Écritures : *Toute chair n'est que l'herbe; toute gloire humaine ressemble à la fleur des champs : l'herbe passe, la fleur*

[1] Luc, 23, 24.

tombe[1]. Le pauvre, au contraire, apprendra à ne pas se plaindre de son sort : il saura gré à l'indigence de lui tenir lieu d'asile, de port, de citadelle ; et il aimera mieux encore sa triste condition que des richesses funestes qui aboutissent à une fin sanglante[2]. »

Du reste, le succès de ce discours est la meilleure justification de l'orateur et la réponse la plus péremptoire à ses adversaires. Il n'avait pas fini, que l'auditoire ému passait de la colère aux larmes. Le ministre abhorré, dont le sang ne suffisait pas tout-à-l'heure à laver les crimes, dont la mort était réclamée comme une expiation nécessaire, dont le peuple était venu savourer les abaissements et l'agonie, on commençait à le plaindre, on oubliait ses forfaits pour ne voir que son infortune. Chrysostôme s'en aperçut et continua ainsi :

« Ai-je adouci vos sentiments ? Ai-je apaisé votre colère ? Ai-je éteint l'inhumanité ? Ai-je obtenu la commisération ? Vos visages et vos larmes me portent à le croire. Puisque vos cœurs sont attendris, achevons l'œuvre de miséricorde, allons nous jeter aux pieds du prince, ou plutôt prions le Dieu de toute bonté d'amollir son courroux et de lui donner un cœur tendre, afin que nous puissions obtenir la grâce complète[3]. »

Eutrope fut sauvé : l'éloquence et la religion l'emportèrent sur la haine de l'impératrice et sur les intrigues de Gaïnas. Non-seulement l'asile saint ne fut pas violé, mais l'eunuque proscrit obtint la permission d'en sortir, et se retira à Chypre avec la promesse qu'on n'attenterait pas à sa vie[4]. Suivant un autre récit plus vraisemblable, ennuyé de cette espèce de prison dans l'église, il l'aurait quittée

[1] Isaïe, c. 40, v. 7.
[2] Chrys., t. 3, p. 383.
[3] Chrys., t. 3, p. 384.
[4] Zosim., l. 5. — Claud., *in Eutrop.*, l. 2, *præf.*

pendant la nuit, et, tombé au pouvoir de la cour, aurait été condamné à un exil perpétuel dans l'île de Chypre [1]. Les ennemis de Chrysostôme l'accusèrent d'avoir trahi le malheureux. Cette calomnie, si absurde qu'elle fût, affligea profondément le généreux pontife ; il crut devoir la repousser publiquement.

« Il y a quelques jours, s'écria-t-il, une armée entière, une armée furieuse assiégea l'église ; on tremblait autour de l'empereur, l'église n'a pas cédé. On réclamait un homme qui s'était réfugié ici ; nous n'avons rien écouté, nous avons tout bravé. Vous avez vu vous-mêmes, car vous étiez présents, quelle était la fureur des soldats armés, quel était leur nombre, comment ils nous ont entraîné au palais. Par la grâce de Dieu, je n'ai pas éprouvé la moindre crainte. Je voyais les glaives, et je pensais au ciel. J'attendais la mort, et je pensais à la résurrection. On m'emmenait comme un criminel ; je n'en étais pas humilié, car le péché seul humilie. Ce n'est donc pas l'Église qui l'a livré ; s'il n'eût pas quitté ce refuge, il n'eut pas été pris. L'Église ne l'a pas abandonné, c'est lui qui a abandonné l'Église. Ce n'est pas ici qu'il a été trahi, mais en dehors de cette enceinte. Non, n'hésitez jamais à recourir à l'Église. Demeurez dans son sein, elle ne vous trahira jamais ; mais si vous la fuyez, si vous la quittez, pourquoi la mettez-vous en cause ? N'accusez que votre pusillanimité [2]. »

Aucun de ses courtisans ne suivit Eutrope au lieu de son exil ; ceux qui avaient le plus encensé sa fortune furent les premiers à le maudire dans sa chute. La femme elle-même qu'il avait associée à son existence refusa de l'accompagner,

[1] Cod. Theod., l. 9, t. 40, *leg.* 14.

[2] Chrys., t. 3, p. 386 et 387. — Ce deuxième discours à propos d'Eutrope semble, au premier aspect, ne pas être de Chrysostôme, tant il y a de confusion et de négligence ! Cependant il est difficile, en l'examinant avec attention, de ne pas le lui attribuer : il a été altéré, gâté par les copistes, mais il est de lui.

et ne songea qu'à jouir à son aise des biens que le misérable lui avait donnés et que l'empereur ne lui ôta pas. Mais ce n'était point assez pour les ennemis du monstre naguère adoré de l'avoir abattu ; la vengeance de Gaïnas, la haine de l'impératrice n'étaient pas assouvies. Après l'avoir trahi dans sa disgrâce, les anciens flatteurs du favori tremblaient que par un caprice d'Arcadius il ne fût mis à même de châtier leur perfidie, et plus encore que ses adversaires ils faisaient des vœux pour sa mort. Pour en arracher la sentence au faible monarque, on n'allégua aucun des crimes du scélérat, ni la justice vendue, ni le trésor dilapidé, ni les concussions, ni les assassinats : on l'accusa d'avoir attelé à son propre char, dans les jeux célébrés pour solenniser son consulat, les chevaux de Cappadoce, dont la race était exclusivement réservée au service du souverain [1].

Là-dessus, un ordre impérial le fit transférer de Chypre à Pantichium, entre Calcédoine et Nicomédie, où une commission nommée *ad hoc* et présidée par Aurélien, préfet du prétoire, après un rapide procès, prononça contre lui la peine de mort. L'exécution eut lieu au milieu de la nuit [2]. La loi contre le droit d'asile fut noyée dans son sang [3]; mais le pouvoir, déshonoré par l'élévation d'Eutrope, mit le comble à son déshonneur en le constatant. Arcadius abolit par un décret tous les actes administratifs de l'ancien ministre, qu'il appelait un homme de fange et de boue ; il ordonna que son nom fût effacé des fastes consulaires, pour que *les guerriers qui conservaient*, disait-il, *les bornes de l'empire, ne fussent plus obligés de gémir sur l'affront infligé par ce monstre d'iniquité à la divine majesté du consulat* [4].

[1] Zosim., l. 5. — Philostorg, l. 11, n. 6.
[2] Prosper., *Chronic.*
[3] Sozom., l. 8, c. 7.
[4] Cod. Theod., *ibid.*

Ces guerriers plus jaloux que l'empereur de l'honneur de l'empire, qui tenaient à laver sa pourpre de la boue qu'il s'était plu lui-même à y attacher, dont il avait à cœur de ménager la délicatesse, étaient deux étrangers, deux Goths ambitieux et traîtres, Tribigilde et Gaïnas. Pour le malheureux fils de Théodose, chaque coup d'autorité était une abdication ; il ne secouait un joug que pour plier sous un autre.

La majesté de l'empire était à la merci de trois ou quatre Barbares. Chrysostôme contemplait avec douleur, mais avec plus de dégoût que de douleur, ce spectacle de décadence et d'affaissement. Hellène et chrétien, il comprenait peu la patrie romaine ; c'est pourquoi, dans la décomposition croissante d'une société perdue, il suivait d'un œil attentif le travail régénérateur de l'Évangile, et, par-delà les vieilles frontières effacées par la charité, il embrassait l'humanité, ne voyait qu'elle, et oubliait les défaillances de l'empire pour célébrer les triomphes de l'Église, dont la domination sur les âmes réalisait à ses yeux la grande unité promise par Jésus-Christ.

Dans cet affaiblissement de toutes choses, « la religion seule, dit M. Villemain [1], s'étendait sans cesse et transformait ce monde barbare, dont elle ne pouvait détourner la prochaine victoire et l'avènement. » Seule, elle regardait l'avenir en face ; et quoique troublée parfois elle-même par les hourras de ces hordes inconnues et terribles, elle était assurée que la Providence ne les menait à la destruction du monde romain que pour tirer de ses ruines un monde nouveau. A ses yeux, le vieux sol épuisé se couvrait, par l'effet même de ce débordement d'hommes, d'une alluvion riche et profonde, toute prête à recevoir la charrue du Christianisme et la divine semence.

[1] Tabl. de l'éloq., p. 198.

Quant à ces révolutions de palais, si misérables et si fréquentes [1], elles fournissaient un texte au pieux orateur, pour consoler le peuple de sa misère en lui montrant l'inconsistance et le néant des grandeurs humaines, pour réveiller dans les cœurs l'aspiration des biens éternels, l'amour de cette cité céleste dont l'Église est la terrestre image. Abaissement du pouvoir ou malheurs de l'empire, terreur ou dégoût, tout venait en aide au spiritualisme chrétien, et contribuait à lui faire dans les âmes une place plus grande.

[1] Chrys., *in ps.* 44.



CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

Empire d'Occident. — Alaric et Radagaise. — Marche des Barbares sur l'Italie. — Stilicon. — Honorius s'enfuit de Milan. — Situation de l'Église. — Anastase. — Innocent Ier. — Jérôme. — Augustin. — Vénérius. — Chromace. — Gaudence. — Paulin. — Nicétas. — Exupère. — Prudence. — Nil. — Astère. — Porphyre. — Épiphane. — Synésius. — Eudoxie gouverne l'Orient. — Tribigilde et Gaïnas. — Gaïnas demande les têtes des principaux sénateurs. — Chrysostôme le fléchit — Discours de Chrysostôme. — Arcadius dans le camp de Gaïnas. — Conférence de Sainte-Euphémie. — Gaïnas à Constantinople. — Il réclame pour les Ariens une église dans la ville. — Refus de Jean. — Perfidie de Gaïnas. — Il quitte Constantinople. — Massacre des Goths. — Chrysostôme envoyé en ambassade près de Gaïnas. — Bataille de l'Hellespont. — Mort de Gaïnas. — Froid excessif. — Naissance du jeune Théodose.

Tandis qu'en Orient le pouvoir dégradé fondait honteusement dans les débiles mains d'Arcadius, l'Occident, gouverné par Stilicon au nom de son pupille, montrait encore, au bord de la tombe, une étincelle d'énergie. A Rome, les noms vénérés de Théodore et de Messala relevaient le consulat de l'affront qu'il avait subi à Constantinople; et si le jeune Honorius n'était supérieur à son frère ni par le talent ni par le courage, du moins son tuteur, devenu son beau-père, tenait assez haut l'épée de Théodose pour faire respecter quelques jours encore le nom romain. Un Vandale était donc la plus haute espérance, la suprême ressource de l'empire à moitié envahi par les Barbares. Lui aussi, il fut nommé consul et célébra son élévation avec une pompe impériale. Son entrée dans la vieille métropole du monde fut d'un souverain. Le sénat et le peuple se jetaient sous les roues de son char, lui donnaient à l'envi les titres de

ıigneur et de père, et le poëte Claudien déployait toutes ıs hyperboles du servilisme, tous les mensonges de la ıythologie pour chanter le glorieux hymen du fils de Théoose avec la fille de Stilicon. « Allez, s'écriait-il, épouse ırtunée, allez partager dans les bras d'un héros l'empire e l'univers. L'Ister vous portera ses hommages; le Rhin et Elbe couleront sous vos lois; vous vous promènerez en ɔuveraine au milieu des Sicambres. Ai-je besoin de citer ıs nations prosternées à vos pieds? Le monde entier sera ɔtre dot..... Mais quelle main, mieux que la main de tilicon, eût guidé les rênes de l'empire?.... En lui se ıontre le rare accord de la force et du génie, de la prunce et du courage.... Vit-on jamais un front plus beau, lus propre à porter le diadème des Césars? La fortune honore en comblant d'honneurs un tel homme; il comıande à nos cœurs la crainte et l'amour; que dis-je? la rainte en nous est le fruit de l'amour. Juste arbitre des ɔis, ferme soutien de la paix, héros au-dessus de tous les éros, le plus heureux des pères, ô Stilicon! Honorius evenu ton gendre est plus que jamais notre maître[1]. » — Et le jour était proche où la tête de Stilicon allait tomber ous la hache du bourreau par l'ordre d'Honorius.

Alaric, après avoir pillé la Grèce trahie par Rufin, 'était retiré devant Stilicon; mais, par un mouvement ussi habile qu'heureux, il se rejeta sur l'Illyrie et s'y tablit. La cour de Byzance lui donna ce qu'elle ne pouvait ui ravir : le gouvernement du malheureux pays sur lequel ɔesaient de tout leur poids ses hordes dévasfatrices. Le usé Barbare reçut le brevet de maître de la cavalerie, 'est-à-dire de général. On croyait le gagner, on le rendit ɔlus exigeant. Assimilées à la milice impériale, ses bandes éclamèrent la solde des légions qu'on leur promit, et, ne

[1] Claudian, *Epithal. Honorii*, v. 276 à 336.

la recevant pas, elles élevèrent leur chef sur le bouclier, suivant l'usage national, et le proclamèrent roi. Armé de ce titre et de la terreur de son nom, Alaric garda quelque temps encore sa position ambiguë sur la limite des deux empires, vendant à chacun son perfide et redoutable dévouement. Las enfin d'un rôle subalterne, il appelle, des bords du Danube, Radagaise, un Goth païen qui « *menait aux batailles deux cent mille soldats* [1] », et, suivi de ce terrible renfort, il tourne ses pas vers cette belle Italie tant convoitée, franchit les Alpes Juliennes, et vient mettre le siège autour d'Aquilée [2], l'œil fixé sur Rome comme sur une proie qui ne peut plus lui échapper. Soit habileté, soit jactance, ou secret instinct du rôle qui lui était assigné d'en-haut, il se disait le vengeur des nations, chargé de faire expier leur longue servitude à la vieille dominatrice de l'univers. Au fond, l'or avait plus d'attrait pour lui que la gloire. Rome, en effet, que ses empereurs avaient abandonnée pour Milan, était encore, malgré cet amoindrissement de prestige et de puissance, la ville la plus opulente comme la plus belle du monde. Les siècles y avaient accumulé d'incalculables trésors : telle ou telle famille jouissait de quatre ou cinq millions de rente, tel ou tel sénateur en dépensait deux ou trois pour célébrer la préture de son fils ou donner une fête au peuple. Alaric le savait, et il se hâtait.

Au bruit de cette marche, l'Italie est terrifiée. Les riches embarquent leur or et s'apprêtent à fuir en Sicile et en Afrique. Chaque jour de lugubres nouvelles, exagérées par la frayeur, viennent ajouter à la consternation générale. Les païens imputent les malheurs de l'empire au Christianisme, qui a détrôné les dieux et aboli les sacrifices ; les Chrétiens renvoient l'accusation à leurs adversaires, dont l'aveugle et

[1] Chateaubr., Étud., t. 2, p. 275.
[2] S. Hier., *in Ruf.*, l. 3, c. 6. — Tillem., *emp. Honor.*, art. 17.

coupable obstination attire sur le monde le juste courroux du Ciel. De sombres pressentiments agitaient les âmes; on croyait à la prochaine arrivée des plus grandes catastrophes. Parmi les hommes les plus graves, plusieurs pensaient que l'Antechrist était né et que son règne allait commencer [1]. D'épouvantables désordres dans la nature, la famine, la peste, les tremblements de terre augmentaient l'angoisse des cœurs, déjà si troublés par les bruits de la guerre et la peur des Barbares. Il semblait que le monde, abandonné de la Providence, allait périr au milieu des fléaux qui se succédaient. Enchérissant sur la couardise de ses sujets, l'empereur déserta Milan, où il se sentait trop près de l'ennemi, et vint cacher sa honte à Ravenne, destinée à être bientôt le tombeau de l'empire.

Jamais situation plus extrême. Les bandes d'Alaric répandues autour d'Aquilée se livraient aux plus grandes dévastations, s'attaquant à la fois au sol, aux animaux, aux hommes [2]. Alains, Gépides, Vandales, Francs, Suèves, Hérules, Burgundes, amoncelés sur toutes les frontières, battaient comme des vagues furieuses la faible digue entraînée sous leur poids, et n'attendaient plus qu'un signe au ciel, un cri sur la terre, pour submerger l'univers. L'Afrique, accablée d'impôts, livrée aux exacteurs, s'agitait et menaçait; les Gaules, épuisées et fatiguées, se dépeuplaient de jour en jour par l'émigration incessante de leurs habitants; et tandis que les fils dégénérés de ces fiers Gaulois qui avaient fait trembler Rome et l'Asie, ne savaient que prendre la fuite dans toutes les directions sans trouver la sécurité nulle part, Stilicon faisait d'impuissants efforts pour mettre l'Italie en état de défense. Les légions, méconnaissables sous le rapport de la discipline et de la valeur, avaient fait d'immenses pertes dans les dernières

[1] Sulp. Sever., dial. 2, 16.
[2] S. Hier., *adv. Rufin.*, III, 6. — Rufin, *prolog. in hist. Eus.*

guerres civiles, et la plus grande partie de ces forces, déjà si restreintes, était disséminée en de lointaines garnisons sur le Rhin, dans la Rhétie, dans la Grande-Bretagne. Il y avait autant de danger à dégarnir les frontières et les provinces, que de difficultés à emmener assez tôt sur le théâtre de la guerre des troupes harassées de fatigue ; et la ressource des nouvelles recrues n'offrait qu'un secours tardif et précaire. Chacun, sous l'empire de la peur, se créait des prétextes pour échapper à la milice, les uns en se jetant sans vocation dans le sanctuaire, les autres en achetant, sans avoir servi, des lettres de vétérance. L'empereur déclara qu'on n'aurait plus d'égard à ces lettres illusoires, et défendit d'attacher aux autels les hommes que leur âge, leur taille, leur vigueur rendaient aptes à porter les armes, si d'ailleurs ils étaient destinés par leur naissance au service militaire, soit comme fils de vétéran, soit comme appartenant à une famille qui avait reçu des terres à cette condition. Il fallut rechercher tous ces gens-là, et, ces perquisitions ne donnant pas le résultat attendu, recourir au moyen honteux et fatal d'appeler sous les drapeaux les condamnés au bannissement et aux mines, quelle que fût la cause de leur condamnation, pourvu qu'ils eussent commencé à la subir. Ces mesures extrêmes constataient le désespoir de la situation, sans y porter remède.

Dans cette triste défaillance des hommes et des choses, l'Église seule restait ferme et digne. Les pieds dans les cendres et les décombres, elle poursuivait sa marche tracée d'en-haut, sans faiblir, sans dévier, sans rien contracter des souillures du siècle, la tête haute, le regard calme, le front rayonnant de lumière et de sainteté, et, quoique forcée par l'hydre de l'hérésie à des combats toujours renaissants, travaillant avec une ardeur infatigable à soulager l'indigence, à consoler l'infortune, à éclairer, à sanctifier les âmes, à tirer des ruines d'un monde qui s'écroule un monde

nouveau. Que le lecteur nous permette de lui rappeler une fois encore quelques-uns des noms illustres qui répandaient un éclat pur et doux, le reflet d'une céleste flamme, sur une époque triste et pleine d'angoisses. Anastase, par exemple, faisait revivre sur la chaire de S. Pierre les fortes vertus des temps apostoliques : homme supérieur que Rome ne devait pas posséder long-temps, parce qu'il ne fallait pas, dit S. Jérôme, que la tête du monde fût brisée sous un tel pontife [1]. « Jamais, écrivait-il, je ne négligerai de garder la foi de mes peuples, de les éclairer par mes lettres, et de tenir *unis les membres de mon corps répandus dans tout l'univers* [2]. »

Innocent, qui lui succéda, vit la cité souveraine abattue aux pieds d'Alaric, pleura cette grande infortune ; mais, chef d'un empire nouveau plus vaste et seul immortel, au milieu des ruines du vieil empire écroulé, il écrivait aux Pères de Milève : « Toutes les matières ecclésiastiques doivent être portées, de droit divin, au siège apostolique, c'est-à-dire à S. Pierre, l'auteur de ce nom et de cet honneur. Par là, vous suivrez l'ancienne coutume, que vous savez aussi bien que moi avoir toujours été observée dans l'Église de Jésus-Christ. »

A côté de ces grands papes, sous leur direction, Jérôme foudroyait de son éloquence et de sa foi les ennemis de la vérité. A Nole, S. Paulin portait la charité jusqu'à l'héroïsme, et pour rendre un fils à sa mère, pour délivrer un esclave, consentait à devenir esclave lui-même [3]. « Va dans la Campanie, écrivait S. Augustin à Licentius, vois Paulin, ce saint, cet illustre serviteur de Dieu. Avec autant de courage que d'humilité, il a renoncé aux grandeurs du siècle pour se courber sous le joug du Christ, et mainte-

[1] S. Hier., *ad princip. epist.* 96, *aliàs* 16.
[2] *Epist. ad Joann. Hierosol. decret.*, t. 1, p. 739.
[3] S. Greg. Magn., dial. III.

nant, sous la conduite d'un tel maître, il marche tranquille et heureux. Va le visiter, tu verras avec quel talent il offre à Dieu le sacrifice des louanges, lui rendant tous les biens qu'il en a reçus, afin de ne pas s'exposer à tout perdre en refusant au Seigneur ce qu'il tient de lui [1]. »

L'église de Milan était gouvernée par Vénérius, pontife éminent, inférieur à S. Ambroise par le génie, son égal par la charité et la grandeur d'âme [2]; celle de Brescia par Gaudence, illustre par la doctrine, illustre par les œuvres, et qui plus tard fut député par le pape auprès d'Arcadius pour protester contre l'injuste condamnation de Chrysostôme [3]; celle de Bénevent par Æmilius, de la famille Æmilia, qui prit, lui aussi, une part active à la défense du grand évêque de Bizance, et auquel Paulin, son ami, a payé ce poétique tribut : « Quel est celui qui s'avance doucement, accompagné de toutes les grâces de Jésus-Christ? Je reconnais cet homme, enveloppé d'une atmosphère toute céleste, et dont le visage a la douce lumière des étoiles. Cet homme orné de tous les dons de Jésus-Christ, cet homme d'un éclat tout divin, c'est Æmilius [4]. »

Au sein d'Aquilée assiégée par Alaric, Chromace consolait son peuple, lui donnait l'exemple du courage, et, pour lui ménager une pieuse diversion au spectacle de dévastation et de mort qu'il avait sous les yeux, faisait traduire et lui lisait l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe [5]. Estimé de S. Ambroise [6], appelé par S. Jérôme le plus saint et le plus savant des prélats [7], il a reçu de S. Chrysostôme des

[1] S. Aug., *ep.* 26, *ad Licent.*, n. 5, t. 2, p. 42.
[2] Chrys., *ep.* 182, t. 3, p. 702.
[3] Chrys., *ep.* 184, t. 3, p. 703.
[4] S. Paul., *carm.* 22, trad. de M. Dancoisine dans l'hist. de S. Paulin, p. 316.
[5] S. Hieron. *in Rufin.*, l. 3, c. 6. — Rufin, p. 15.
[6] Tillem., t. 11, p. 535.
[7] S. Hieron, *ep.* 7, t. 4, *alt. part.*, p. 14. — Tillem., t. 11, p. 535.

éloges qui l'ont rendu à jamais célèbre : « La trompette éclatante de ta sincère et fervente charité, écrivait l'illustre proscrit, résonne à nos oreilles malgré la distance qui nous sépare, et se fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre. Quoique très-loin de toi, nous savons aussi bien que ceux qui t'approchent quelle est la véhémence, le feu de cette charité, le courage et la liberté de ta parole toujours fidèle à la vérité, ta constance inébranlable. Combien je voudrais jouir de ta présence!... Du moins, écris-moi, car tu sais le plaisir que nous aurons à recevoir de fréquentes nouvelles d'un homme qui nous aime avec tant d'ardeur [1]. »

Partout l'Évangile avait de glorieux interprètes, hommes de Dieu, dignes de prêcher aux peuples celui qu'ils portaient dans leur cœur. Dans les Gaules, S. Martin, qui venait de mourir, se survivait dans une foule de disciples et d'émules. C'étaient : Simplice à Autun, Delphin et Amand à Bordeaux, Victrice à Rouen, Victrice que Paulin appelle un des pieds de la parole éternelle, un de ces éclairs qui portent la lumière au peuple assis dans l'ombre de la mort, une de ces nuées qui répandent sur les déserts une pluie féconde, un docteur, un maître des nations [2], qui égala sa prédication par ses œuvres, et, après avoir évangélisé avec une parole puissante de lointains pays, fit de son église une vivante image de la première église de Jérusalem. « Les Apôtres, ajoute le saint poëte, ayant trouvé dans le cœur de Victrice une demeure digne d'eux, se rendaient ses coopérateurs, et montraient par des œuvres divines qu'ils l'aimaient comme le collègue de leurs mérites et de leur gloire, et que leur esprit résidait dans la cité dont il était le pasteur, quoique leurs reliques n'y fussent pas [3]. »

[1] Chrys., *ep.* 155, t. 3, p. 689.
[2] S. Paul, *ep.* 27 et 28. — Tillem., t. 10, p. 671.
[3] S. Paul, *ep.* 27 et 28, trad. par Tillem., t. 10, p. 670.

A Toulouse, Exupère étonnait et consolait le monde par des prodiges de charité. « Comme la veuve de Sarepta, disait S. Jérôme, il se condamne à la faim pour nourrir ses frères; avec un visage tout pâle de jeûnes, il ne souffre que de la souffrance des autres. Tous ses biens, il les a distribués aux pauvres. Rien de plus riche que cet évêque qui porte le corps du Seigneur dans une corbeille d'osier et le sang divin dans un calice de verre. Il a chassé l'avarice du temple; et sans fouet, sans bruit, il a renversé les chaires de ceux qui vendaient les colombes, c'est-à-dire les dons du Saint-Esprit... Suis de près les traces de cet homme, les traces des pontifes qui imitent ses vertus et que le sacerdoce rend humbles et pauvres [1]. » Le grand docteur adressait au saint pontife son commentaire de Zacharie, et lui écrivait : « J'apprends que dans cette vallée de larmes, notre champ de bataille, tu montes de degré en degré, de vertu en vertu, et que tu imites la pauvreté de Jésus-Christ, afin de te rendre riche avec lui, afin qu'il repose sa tête sur ton sein, et qu'il soit chaque jour visité, nourri, vêtu par tes soins.... Je suis heureux que tu te souviennes de moi et des frères qui servent le Seigneur dans les saints lieux, et qu'en venant à leur aide par tes bienfaits, tu te prépares une demeure éternelle dans le ciel [2]... Prie pour moi, pontife vénérable, mon Exupère, afin que le voile de Zacharie soit ôté de mes yeux... J'entreprends mon second livre sur ce prophète, et je dicte à la hâte, sans me donner le temps de corriger, pendant que notre frère Sisinnius court en Égypte porter, là aussi, tes libéralités; et voilà des terres arides qui ne sont plus arrosées par le fleuve d'Éthiopie, mais par les eaux abondantes des Gaules [3]. »

[1] S. Hier., *ad Rustic.*, *ep.* 95, *alias* 4, t. 4, *alt. part.*, p. 777.
[2] Id., *præfat.* 1, *in Zachar.*, t. 3, p. 1706.
[3] Id., *præfat.* 2, *in Zachar.*, t. 3, p. 1735.

Dans tous les temps, la France catholique a été l'espoir, la providence visible de tous les peuples qui souffrent, la *terre classique* [1] des nobles dévouements et de la charité.

Au milieu même des Barbares, un grand pontife, un infatigable apôtre, Nicétas, méritait par sa science, par son caractère, par ses travaux, l'affection de S. Paulin et l'admiration de Rome [2]. Il avait porté ou plutôt rallumé le flambeau de l'Évangile chez les Daces et les Gètes. Par lui, disait l'évêque de Nole, les peuples du nord, jusque-là indociles à la vérité, ont courbé la tête sous le joug du Christ [3]; les Besses, plus âpres que la neige au milieu de laquelle ils vivent, se laissent mener comme des agneaux par le plus doux des pasteurs [4]; et les cavernes que les brigands remplissaient autrefois sont habitées par des moines paisibles [5]. Nicétas s'arrachait à ses rudes labeurs pour venir à Rome vénérer les cendres de Pierre et Paul, et recevoir du Saint-Siège les bénédictions et la direction qui sont la force et la fécondité de l'apostolat [6]. Paulin, qui l'avait accueilli deux fois près du tombeau de S. Félix, célèbre son ami dans plusieurs de ses poëmes [7]. « J'ai vu Nicétas, s'écrie-t-il, et j'ai couru à lui comme une brebis altérée aux sources d'eau vive; son âme a fait pleuvoir sur la mienne une divine rosée... Si un souffle puissant me soulève, si je me sens inspiré, ce n'est pas moi que je reconnais ici; un esprit plus sublime anime le mien, je sens Nicétas près de moi [8]. »

L'Espagne, l'Afrique avaient aussi leurs pieuses illus-

[1] Molé, Discours de réception à l'Académie française.
[2] S. Paulin., *ep.* 30, et Natal., 9, 181
[3] *Id.*, *carm.* 17, v. 220.
[4] *Id.*, *ibid.*, v. 216.
[5] *Id.*, *ibid.*, v. 229.
[6] Baron., *ad ann.* 397.
[7] S. Paulin., *carm.* 17 et *carm.* 24.
[8] *Id.*, *carm.* 24.

trations; mais le nom d'Augustin éclipsait déjà tous les noms. Son génie parvenu à son apogée brillait d'une incomparable splendeur, et ses travaux, approuvés par l'Église mère, faisaient de lui l'oracle du monde chrétien.

D'illustres laïques, de nobles femmes rivalisaient de charité avec les plus grands pontifes. Homme de guerre et de lettres, et surtout admirable chrétien, Prudence, poëte comme Paulin, chantait en vers, d'un charme moins doux, mais d'une plus grande énergie, les combats des martyrs et les triomphes de la vérité, ou avec l'ardeur d'une âme qu'embrase l'amour de ses frères, il réclamait l'abolition des jeux du cirque, trop chers encore à un peuple qui se disait chrétien [1]. Le sublime ami de S. Basile n'a pas décrit d'une manière plus touchante les luttes intimes dont le cœur humain est le douloureux théâtre [2]; et S. Bernard, dans ses strophes suaves sur le nom de Jésus, n'a fait que paraphraser cette invocation de Prudence : « O nom le plus doux des noms, ma lumière, ma gloire, mon espoir, mon appui! O repos assuré de toutes mes peines! Saveur délicieuse, parfum qui embaume, source qui désaltère, chaste amour, beauté ravissante, volupté parfaite [3] ! »

Moins près du centre de l'unité catholique, soumise d'une manière moins immédiate au rayonnement de ce grand foyer, l'église d'Orient avait déjà perdu de cet admirable éclat qu'elle devait au courage, à la science, à la sainteté des Athanase, des Grégoire de Nazianze, des Basile. Ces grands hommes étaient descendus dans la tombe. Courbé sous le poids des ans, Grégoire de Nysse ne parlait plus à son peuple que par ses vertus. Antoine, le patriarche des Céno-

[1] Prudent. *contr. Symmach*, l. 2, v. 1121 :

Tu mortes miserorum hominum prohibeto litari,
Nullus in urbe cadat, cujus sit pœna voluptas.

[2] Prudent., *Psychomachia*, édit. Elzev, p. 230.
[3] *Id.*, *Apotheosis*, v. 393, édit. Elzev, p. 176.

bites, Hilarion, Isidore, Pambon, les deux Macaire, ces thaumaturges du désert, avaient quitté la terre dédaignée de leur cœur pour cette patrie permanente à laquelle ils avaient tout immolé. Éphrem ne remuait plus de sa voix puissante son Édesse bien-aimée [1]; il ne retraçait plus, aux yeux d'un peuple fondant en larmes, ces tableaux saisissants et terribles des justices de Dieu; il était mort, au milieu des hommages et des gémissements de la foule pressée autour de sa cellule pour recevoir ses derniers adieux, en exigeant de la noble femme qui lui demandait la grâce de recueillir ses cendres la promesse qu'elle ne se ferait plus porter en litière par des esclaves; car l'homme, disait-il, ne doit courber la tête que sous le joug du Christ [2]. Ainsi, l'Orient chrétien perdait peu à peu les plus beaux diamants de sa riche couronne, Mélèce, Amphiloque, Ascole, Cyrille de Jérusalem, et beaucoup d'autres.

Mais la voix du pontife romain, arrivant encore jusqu'à lui, maintenait le clergé à la hauteur de ses devoirs. Chrysostôme était debout, et, l'œil fixé sur la grande chaire *où sont les fondements de la foi*, il s'efforçait d'animer l'Église grecque de l'esprit dont il était plein lui-même. A quelques pas de lui, Astère, évêque d'Amasée dans le Pont, prêtait à l'enseignement de l'Évangile l'éclat d'un talent original et d'une science qui ne le cédait point à sa piété. Porphyre arrachait les derniers restes du polythéisme d'une terre qui fut son berceau. A Salamine, Épiphane, toujours brillant dans son active vieillesse, éblouissait l'Orient par ses vertus et par ses prodiges. Cyrille d'Alexandrie, sous la direction de Théophile son oncle dont il n'imita que l'orthodoxie, s'armait, jeune encore, pour ces combats de la controverse et de la parole, qui lui ont valu de la part du pape S. Célestin les titres glorieux de *docteur catholique*,

[1] S. Éphr., t. 1, p. 158.
[2] S. Éphr., *op.*, t. 2, *testam.*

de *généreux défenseur de la foi*; Nil, ancien préfet de Constantinople, adressait du fond de sa solitude lointaine de solennels reproches aux consuls, aux prélats, aux empereurs[1], avec une autorité que personne n'eût osé contester; Synésius, évêque et poëte, célébrait dans ses vers, dont la profondeur égale le charme, la trinité de l'essence divine, les immortelles espérances de l'âme humaine, la douceur et la beauté de la loi évangélique. Au Sinaï, à Scétis, sur les montagnes qui dominent Antioche, à Bethléem près du berceau sacré du salut des hommes, d'héroïques solitaires entretenaient par leur holocauste sans cesse renouvelé la flamme du spiritualisme chrétien nécessaire au monde; tandis que, sous l'humble titre de servantes des pauvres, les Cartérie, les Amprucla, les Salvine, les Nicarète, les Olympiade multipliaient sous toutes les formes les touchantes merveilles de la charité.

Toutefois, les tentatives réitérées des empereurs Byzantins pour asservir l'Église et l'éloignement de Rome, où brûle à jamais le feu sacré de la pure doctrine et de l'indépendance apostolique, concouraient à affaiblir dans les cœurs, avec l'amour de l'unité, l'énergie du sacerdoce; et déjà l'on ne comptait que trop de prélats façonnés à la servitude par l'ambition, qui, plus fiers d'être les valets d'un homme que les ministres de Dieu, remplissaient de leurs empressements le palais des Césars. Un jour devait venir où toute l'Église grecque s'y précipiterait à leur suite, pour se faire servante à Byzance en attendant d'être esclave à Moscou. Les symptômes de cette déchéance prochaine n'échappaient pas au regard attristé de Chrysostôme, et vainement il opposait son courage et sa vie au torrent de servilisme qui allait tout emporter.

Dans l'ordre politique, décadence plus rapide encore.

[1] Nil, l. 2, *ep*. 265, et l. 3, *ep*. 279. — Tillem., t. 14, p. 195, 199.

L'agonie devait durer plusieurs siècles, mais c'était la plus honteuse agonie. La chute d'Eutrope avait donné la souveraine puissance à Eudoxie, qui, maîtresse désormais des pensées et des volontés d'un mari méprisé, tenait les rênes de l'état avec les soubresauts et l'insolence d'une femme légère, hautaine, voluptueuse, gâtée par les complaisances de la fortune, et gouvernée à son tour par des eunuques, des caméristes et des favoris. Les intrigues de ces gens-là étaient la seule politique de l'empire, et cette politique n'avait d'autre but que de les enrichir, n'importe comment. Les deniers de l'état n'y suffisaient pas. L'impératrice donnait l'exemple des malversations, et partageait avec les concussionnaires protégés et encouragés les bénéfices de leur brigandage. Sans probité, sans cœur, sans portée d'esprit, tout entière à l'idolâtrie de sa beauté, elle n'aimait dans le pouvoir que l'instrument de ses convoitises, l'argent, le plaisir et la vengeance. Les délateurs d'Eutrope étaient passés à ses gages, et leur expérience la servait à merveille. Trois femmes, déjà nommées, d'une fortune scandaleuse et d'une méchanceté célèbre, Castricie, Eugraphie et Marsa, la veuve de Promotus, formaient son conseil intime, et la poussaient à ces violences qui firent d'un prince débonnaire un tyran détesté; elles se partageaient la haine publique avec le comte Jean, l'intendant des largesses de l'empereur et le favori de la belle impératrice, celui que la malignité publique désignait comme le père des derniers enfants d'Arcadius [1]. Du reste, Eudoxie, qui avait eu jusque-là le titre de nobilissime, prit celui d'Auguste; et ce qu'aucune femme d'empereur n'avait osé jusqu'alors, elle envoya son portrait dans les provinces, et voulut que son image fût honorée comme celle du chef de l'état. Honorius se plaignit [2], le public murmura; mais Arcadius se croyait le plus heureux

[1] Zosim., l. 5. — Tillem., *Arcad.*, not., p. 782.

[2] *Epist Honorii in tom.* 3. *Chrys.*, p. 524.

des maris et des pères : Eudoxie venait de lui donner une troisième fille, qui fut nommée Arcadia [1] ; en retour, il lui abandonnait le sceptre et le monde.

Cependant la chute d'Eutrope, qui suffisait à l'orgueil de l'impératrice, n'avait pas satisfait les desseins ambitieux de Gaïnas. Enhardi plutôt que désarmé par les concessions de la cour, il poursuivit avec plus d'assurance le but de ses intrigues, dissimulant d'abord et montrant quelque reste d'obéissance, mais jetant vite le masque, dès qu'il le put sans danger, et passant du rôle de défenseur de l'empire à celui de médiateur armé, et de celui-ci au rôle d'ennemi. Il s'entendit donc avec Tribigilde, qu'il avait promis de combattre, puis d'apaiser, et négocia avec le rebelle, non plus la paix, mais la trahison. Les deux Goths opérèrent leur jonction à Thyatire en Lydie, et marchèrent ensemble sur la ville ouverte de Sardes pour la piller ; mais, détournés forcément de ce but par des pluies torrentielles, ils résolurent de se diriger vers Constantinople, Tribigilde par la route de l'Hellespont et par Lampsaque, Gaïnas par celle de Bythinie et par Calcédoine. Tout fut mis à feu et à sang sur le passage des deux armées [2].

Des hautes tours de son palais, Arcadius voyait les flammes de l'incendie dévorer les villes et les campagnes au-delà du Bosphore ; mais il n'avait pas l'ombre d'une armée à opposer à l'ennemi, et alors même qu'il eût pu couvrir sa capitale, l'Asie et l'Orient n'en restaient pas moins abandonnés aux fureurs des Goths et aux horreurs du pillage. On recourut de nouveau au moyen périlleux des concessions, et le fils de Théodose écrivit à ce Gaïnas, que son père avait accueilli [3] dans la milice romaine, une lettre

[1] Zonar., t. 2, p. 38. — *Chronic. Alexandr.* — Tillem., *Arcad.*, not. 19, et *Chronol.*, an 400 : elle naquit le 3 avril.

[2] Zosim., l. 5.

[3] Dans sa jeunesse, il avait passé le Danube en fugitif, à moitié nu, et s'était présenté en suppliant à Théodose, qui l'accueillit et l'éleva.

honteuse, où, prosterné devant le Barbare, il lui disait, entre autres choses, que, pour satisfaire à ses demandes, il n'attendait que de les connaître. L'attente ne fut pas longue : Gaïnas répondit que, préalablement à toute négociation, on devait lui livrer trois hommes dont la mort était nécessaire au salut de l'empire. Ces trois hommes, c'étaient : Aurélien, ancien préfet, actuellement consul, magistrat réputé intègre, et qu'entourait une grande considération [1] ; Saturnin, un des premiers sénateurs, décoré aussi du consulat, et qui depuis trente ans rendait dans les positions les plus hautes des services éminents [2] ; enfin, le comte Jean [3], confident du prince, favori de sa femme, et dont le nom ne figurait sur la liste fatale que comme une injure personnelle aux Augustes, pour les désoler et les déshonorer du même coup. La générosité des victimes épargna une lâcheté à la cour. Dès qu'ils connurent les exigences de l'ennemi, Jean, Saturnin et Aurélien se dévouèrent sans hésiter. On les vit traverser le Bosphore, aborder à Calcédoine; puis, le front calme, l'âme haute et ferme, préparés à tout, ils se présentèrent à Gaïnas au moment même où, à cheval, entouré de nombreux officiers, il présidait avec orgueil aux manœuvres de sa cavalerie [4]. Le Barbare les honora d'un regard à peine, et ordonna qu'on les mît à mort sur-le-champ. Heureusement Chrysostôme était là ; arrivé près du général goth aussitôt qu'eux, il plaida leur cause, parla avec tant de force, demanda avec tant d'instance, que Gaïnas, arien et prévenu contre les prêtres

[1] Cependant Aurélien avait prononcé la condamnation à mort d'Eutrope, sans s'inquiéter des formes de la justice et des promesses de l'empereur. Il était lié avec Synésius.

[2] Saturnin avait figuré tristement dans le procès de Timasius, et l'avait condamné pour plaire à Eutrope, contre l'avis de son collègue Procope. Il y avait aussi quelque mauvais bruit sur l'origine de sa fortune.

[3] Zosim., l. 5.

[4] Socr., l. 6. c. 6. — Sozom., l. 8, c. 4. — Chrys., t. 3, p. 404. — Zosim., l. 5. — Tillem., *Arcad.*, art. 17.

catholiques, se sentit désarmé. Mais, comme s'il n'eût pu renoncer tout-à-fait à l'atroce joie qu'il s'était promise d'une exécution sanglante, il manda les trois proscrits, renouvela en leur présence l'ordre de leur trancher la tête et fit approcher le bourreau. Celui-ci avait reçu de secrètes instructions, et se contenta d'effleurer le cou des victimes avec le tranchant du glaive. Sur quoi, le chef des Barbares, satisfait de l'humiliation qu'il venait d'infliger à la cour de Byzance, fit délier les trois sénateurs et leur annonça qu'il commuait la mort en exil[1]. Ils ne rentrèrent à Constantinople qu'après la fin tragique de Gaïnas[2].

Le pontife, de retour au milieu de son peuple, lui rendit compte de son voyage en ces termes : « Si je me suis tu si long-temps, si j'ai resté tant de jours sans paraître au milieu de vous, ce n'était par aucune paresse d'esprit ou de corps : je me suis absenté pour conjurer des orages et tendre la main, pour les ramener au port, à des malheureux qui commençaient à sombrer. Je suis le père commun de tous, et je dois prendre soin, non pas seulement de ceux qui sont debout, mais encore de ceux qui sont tombés ; non pas seulement de ceux qui naviguent sous un vent favorable, mais encore de ceux qui sont battus par le courroux des flots. C'est pour cela que je vous ai quittés pendant quelque temps, obligé de faire des courses et d'user de prières, de supplications, de remontrances pour arracher à la mort des hommes considérables. Ces tristes et pénibles affaires terminées, je reviens à vous qui voguez sans crainte sur une mer calme. Je m'étais rendu près d'eux pour apaiser la tempête, et je reviens auprès de vous pour qu'aucune tempête ne se lève.... Il n'y a rien de stable dans les choses

[1] Tillem., *Arcad.*, art. 18. — Zosim., l. 5.

[2] D'après Zosime, ils se sauvèrent des mains des soldats chargés de les conduire au lieu de leur exil, et revinrent à Constantinople au moment où on espérait le moins de les revoir. (Zosim., l. 5.)

humaines, rien qui ne soit ébranlé : c'est comme une mer en furie où d'épouvantables naufrages ont lieu chaque jour. Partout confusion et tumulte ; partout écueils et précipices, récifs cachés sous la vague ; partout la terreur, les périls, les soupçons, les tremblements, les angoisses. Personne ne se fie à personne ; chacun doute de son voisin. Peut-être est-il près de nous ce temps que le Prophète a peint en ces mots : *Ne croyez pas aux amis, n'espérez pas dans les princes ; défie-toi de ton épouse elle-même et ne lui livre pas ton secret*[1]. *Le frère tend des pièges à son frère, l'ami trahit son ami*[2]. Il n'est plus d'ami vrai, de frère sur qui l'on puisse compter ; la charité est détruite. La guerre civile est partout, non pas ouverte, mais voilée. Vous ne trouvez que de faux visages, des loups sous des peaux de brebis, et peut-être serait-on moins exposé au milieu d'ennemis déclarés que parmi ceux qui paraissent nos amis. Des hommes qui vous adulaient hier, qui vous baisaient la main, se tournent aujourd'hui contre vous et, jetant le masque, deviennent vos accusateurs les plus acharnés. Hier, ils vous remerciaient d'un bienfait ; aujourd'hui, ils vous en font un crime et vous calomnient[3]. »

Ce n'était là qu'une peinture trop vraie de la situation faite à Constantinople par le gouvernement déloyal et spoliateur d'Eudoxie, gouvernement de concussionnaires, de délateurs, d'imbécilles, de femmes perdues. On y vivait d'espionnage et de trahison, en attendant d'en mourir. Les derniers mots de Chrysostôme accusent l'indignation de son âme en présence de l'ingratitude de la cour. Certes, ce qu'il venait de faire pour trois hommes courageux, indignement sacrifiés à la cruelle politique d'un Barbare, il l'avait fait par entraînement de cœur ; mais pouvait-il se défendre d'un sentiment

[1] Mich., c. 7.
[2] Jérém., c. 9.
[3] Chrys., t. 3, p. 405.

d'amertume, en apprenant, à son retour, que l'impératrice lui faisait un crime de sa démarche [1]? L'orgueilleuse Eudoxie n'y avait vu que la solennelle condamnation de sa lâcheté, et, plutôt qu'un pareil service, elle eût accepté la mort de ses serviteurs les plus éminents, même d'un favori [2].

En concédant trois vies à la sollicitation d'un pontife, Gaïnas n'entendait pas se désister de ses desseins sur Constantinople et n'en devint que plus pressant. Son but, facile à saisir, était de pousser Arcadius à force d'exigences et de menaces, par la détresse et le désespoir, à se jeter dans ses bras comme ceux d'un sauveur, et à partager avec lui la pourpre et le monde [3]. N'osant monter au trône de Théodose, il voulait l'abaisser jusqu'à lui. Aussi commença-t-il par demander de l'argent; et comme il en fallait beaucoup à son insatiable avidité, Arcadius fut réduit à prendre aux églises leurs vases sacrés, qui furent fondus en lingots au camp des Ariens [4]. Gaïnas exigea davantage; traitant l'empereur d'égal à égal, il lui demanda une conférence sur la côte d'Asie, c'est-à-dire au milieu de sa propre armée, et il fallut que le pauvre autocrate, à la merci du rebelle, quittât la ville impériale, traversât le Bosphore et vînt trouver le soldat goth au rendez-vous assigné, lui livrant ainsi, sur la foi d'une parole suspecte, sa personne et l'empire. L'entrevue eut lieu dans l'église déjà si célèbre de Ste.-Euphémie, bâtie sur une hauteur, au bord de la mer, à deux pas de Calcédoine, en face de Constantinople, dans la situation la plus ravissante du monde [5]. Là devait se

[1] Tillem., *Arcad.*, art. 18; — d'après Zosim., l. 5.

[2] Les calomniateurs de Chrysostôme l'accusèrent d'avoir découvert le comte Jean dans une sédition de soldats, en 403. Rien n'est plus absurde. — Tillem., *ibid.*, p. 460.

[3] Théod., l. 5, c. 32.

[4] Tillem., *Arcad.*, art. 18 et n. 26.

[5] Évagre (Hist. eccl., l 2, c. 3.) a décrit avec complaisance l'architecture

tenir plus tard le quatrième concile général ; en attendant, le pieux édifice allait devenir le théâtre d'une des plus misérables scènes qui attristent l'histoire du Bas-Empire. Gaïnas, avec l'astuce propre aux Barbares, se prosterna devant l'empereur son captif, et, voilant sous les plus vives protestations de dévouement l'orgueil de son triomphe, lui fit ses conditions que le chef de l'empire se hâta d'accepter. Le pauvre fils de Théodose semblait implorer la grâce de régner. N'estimant du diadème que les joyaux, pour en parer son front, pour se couvrir de pierreries et marcher, entre des gardes au bouclier d'or, sur un char aux roues d'argent, il donna tout. On convint que Gaïnas et Tribigilde reçus à Constantinople pourraient y rester avec leurs soldats tant qu'il leur plairait, et que le premier, décoré des ornements consulaires, serait rétabli dans sa charge de maître de la cavalerie et de l'infanterie; en d'autres termes, qu'il aurait le commandement général de toutes les forces militaires de l'Orient [1]. Le traité fut juré de part et d'autre sur le reliquaire vénéré de Ste. Euphémie ; mais le serment n'était sincère que d'un côté.

Deux jours après, le Barbare entrait en triomphateur dans la ville de Constantin. Une loi de Théodose avait interdit aux Ariens l'usage de toute église intrà-muros, ce qui les obligeait à s'assembler pour les cérémonies de leur culte hors des remparts et sous des tentes. Or, Gaïnas était arien, et il aimait à se poser comme le protecteur et le chef armé de la secte. Il avait écrit plusieurs fois à S. Nil, qu'il avait connu dans le monde et qui vivait alors dans une profonde retraite au Sinaï, pour lui faire [2] des questions et des

de cette église, et le magnifique panorama que l'on découvrait du haut de son parvis. Il s'étend longuement sur le miracle qui s'opérait là, en vertu duquel des éponges enfoncées dans la châsse de la Sainte en étaient retirées toutes pleines de sang.

[1] Théod., l. 5, c. 32. — Zosim., l. 5.

[2] Tillem., t. 14, p. 198. — S. Nil., ep. 70, 79, 114, 116, 205, 206, 286.

objections sur la divinité de Jésus-Christ. Se considérant comme plus particulièrement humilié par le rescrit impérial, il demanda une église dans la ville pour lui et les siens : le premier officier de l'empire, disait-il, ne peut être réduit à chercher au-delà des murs, comme un homme de rien, un asile précaire pour y prier avec ses compagnons d'armes, les vaillants défenseurs de l'empire. Arcadius, après tant de sacrifices, hésita peu devant celui-ci ; il manda Chrysostôme, lui fit part de la réclamation du Barbare, et alléguant, non sans rougir, les embarras de la position et la puissance de Gaïnas, il pria le pontife de prévenir par sa condescendance une redoutable explosion. Jean, persuadé que ce n'est pas en s'aplatissant devant l'orgueil qu'on le désarme, et que toute concession faite par la lâcheté aux dépens du devoir redouble le péril qu'elle doit conjurer, répondit : « Non, prince, ne promets pas cela, n'ordonne pas de livrer aux chiens le sanctuaire de Dieu. Quant à moi, je ne souffrirai jamais que ceux qui célèbrent saintement le Verbe divin par leurs cantiques soient chassés du temple pour faire place aux blasphémateurs. Empereur, ne crains pas le Barbare, mais plutôt mets-nous tous les deux en présence, et, sans parler toi-même, écoute ce que nous dirons. J'espère mettre un frein à la langue de cet homme, et le convaincre qu'il n'a pas à demander ce qu'il n'est pas permis de lui accorder [1]. »

L'empereur accepta la proposition et réunit le lendemain l'évêque et le soldat. Gaïnas prit la parole le premier et somma le prince de tenir sa promesse. Jean répondit qu'un empereur chrétien et pieux ne pouvait rien entreprendre témérairement contre les choses saintes. — Mais il me faut un temple, répliqua vivement Gaïnas. — Nos temples sont ouverts, dit le pontife, et personne ne t'empêche d'y entrer

[1] Théod., l. 5, c. 32. — Socr., l. 6, c. 6.

et d'y prier. — Je suis d'une autre secte, reprit le Goth, et je demande un temple où nous puissions nous assembler, mes coreligionnaires et moi. Cette demande, j'ai le droit de la faire, car j'ai exposé ma vie en cent combats pour l'empire romain. — A ces mots, Jean regarda le Barbare d'un air sévère : « Tes services, lui dit-il, ont été payés au-dessus de leur valeur. Te voilà chef de l'armée et honoré de la dignité consulaire. Compare au fond de ton âme ce que tu étais et ce que tu es, ton indigence passée et l'abondance où tu vis, les vêtements que tu portais avant de passer l'Ister et ceux que tu portes. Mets en regard le peu que tu as fait, avec les récompenses magnifiques qu'on t'a prodiguées ; ne sois pas ingrat envers ceux qui ont daigné t'élever à de tels honneurs [1].... Souviens-toi, ajouta-t-il, que, contraint de fuir ton pays, tu te présentas en suppliant au père de notre empereur qui voulut bien te tendre la main et te sauver; alors tu juras une éternelle fidélité aux Romains, au prince, à ses enfants et aux lois de l'empire, contre lesquelles tu t'insurges aujourd'hui. » Et il lui montrait le décret de Théodose qui prohibe toute assemblée d'hérétiques dans l'enceinte des villes. Puis, se tournant vers Arcadius : « Prince, dit-il, il vaut mieux descendre du trône que de livrer la maison de Dieu et de trahir la religion [2]. »

L'antique majesté de l'empire respirait tout entière dans cet homme. Gaïnas se sentit vaincu et se retira [3]. Mais il comptait sur sa fortune, et ne doutait pas qu'elle ne lui ménageât bientôt une éclatante revanche, qui mettrait

[1] Théod., l. 5, c. 32.

[2] Sozom., l. 8, c. 4.

[3] *Id.*, *ibid.* Les paroles de Chrysostôme ont été conservées par Théodoret et Sozomène : elles avaient été prononcées en présence de tous les évêques qui se trouvaient alors à Constantinople, et qui avaient accompagné le patriarche à cette conférence, pour unir leurs protestations à la sienne et donner du courage à l'empereur. (Sozom., *loc. cit.*)

à sa disposition toutes les églises de Byzance et l'empire lui-même.

Commandant général de toutes les armées d'Orient et maître de mouvoir les troupes à sa volonté, il éparpilla dans de lointaines garnisons tout ce qui faisait partie de la milice romaine proprement dite, éloigna même sous divers prétextes la plus grande partie de la garde impériale et ne laissa dans Constantinople que des soldats goths. En même temps il eut soin de donner à ses créatures les postes de confiance, les richesses et les honneurs. Tout était prêt pour un coup de main qui devait lui livrer la ville et le monde[1].

Une sourde agitation se manifesta dans le peuple. Si habitué qu'il fût aux révolutions du palais et aux changements de maître, cette foule de soldats étrangers qui encombraient les places et les rues, et se montraient partout exigeants et insolents comme dans une ville conquise, révolta le peu qui restait encore de fierté nationale et d'orgueil. On échangea des menaces; des rixes eurent lieu; les murmures, le désordre éclataient dans tous les quartiers; la situation chaque jour plus tendue annonçait une crise imminente. Une comète, qui parut alors au-dessus de Constantinople, et dont l'immense chevelure occupait une grande partie du ciel, ajouta singulièrement à l'émotion publique[2]. On était à peine remis du dernier tremblement de terre, et de nouvelles secousses, réitérées bien des fois depuis le commencement de l'année, faisaient redouter les plus grands malheurs[3]. Les imaginations surexcitées tenaient les âmes dans une attente anxieuse. Les Ariens seuls se montraient satisfaits, car le triomphe de Gaïnas était leur propre triomphe.

Le plan du Barbare était celui-ci : enlever tout l'argent

[1] Zosim., l. 5. — Socr., l. 6, c. 6. — Sozom., l. 8, c. 4.
[2] Socr., Sozom., *ibid.*
[3] Chrys., t. 7, p. 41.

des joailliers et changeurs dont les comptoirs entouraient la grande place, puis se ruer sur les demeures des riches, piller, brûler, égorger, et au milieu des flammes et du carnage, sur cet immense et sanglant bûcher, se faire proclamer empereur par des soldats gorgés d'or et de vin[1]. Les regards avides des Goths devant les boutiques des joailliers donnèrent de la défiance à ceux-ci qui firent disparaître leurs trésors; néanmoins l'attaque du palais impérial fut ordonnée pour la nuit suivante. L'ordre allait être exécuté, quand les Barbares chargés de mettre le feu s'arrêtèrent tout-à-coup, saisis de frayeur à la vue d'une armée romaine rangée autour du grand édifice qu'on allait saccager, et retournèrent rendre compte à leur chef de cet obstacle inattendu. Lui, qui avait ses raisons pour croire Constantinople dégarni de troupes, ne vit là que l'effet d'une panique ridicule, et renouvela ses ordres. Le lendemain, même vision et même frayeur. Socrate raconte qu'une multitude d'anges, sous la forme d'hommes armés et d'une taille gigantesque, accouraient toutes les nuits pour protéger le prince et la cité[2]. Gaïnas s'assura par lui-même que ses desseins étaient contreminés, et que des forces suffisantes cachées dans l'enceinte du palais rendaient toute attaque impossible. Déconcerté, craignant une surprise et d'être écrasé entre les troupes enfermées à Constantinople et celles que la cour pouvait appeler d'un instant à l'autre, il songea à occuper fortement les dehors de la ville. Dans ce but, il partagea ses Goths en deux corps, dont l'un devait rester pour contenir la population, l'autre camper avec lui dans le voisinage, jusqu'au moment où il serait à même de frapper un coup décisif. Il feignit donc d'être malade et d'avoir besoin de l'air pur des champs, parla même de dévotions à faire dans l'intérêt de sa santé à l'église de Saint-

[1] Socr., l. 6, c. 6. — Zosim., l. 5.
[2] Socr., l. 6, c. 6.

Jean-Baptiste extra-muros, près de l'Hebdomon, et, sorti sous ce prétexte avec une partie de ses gens qui cachaient soigneusement leurs armes, il s'empara de cette position importante ; les troupes qui devaient la garder avaient ordre de n'y venir que par petits détachements, afin de ne donner l'éveil à personne [1].

L'Hebdomon, ainsi nommé du septième milliaire qui en marquait l'entrée, était le Champ-de-Mars de la nouvelle Rome. La distance qui le séparait de la ville, quoique fort grande, avait été promptement comblée par ces nombreuses constructions qui s'élèvent si vite et comme par enchantement autour des cités souveraines et tendent sans cesse à les agrandir ; sous Héraclius il fut compris dans l'enceinte murée. A l'époque de notre récit, les palais, les villas, les églises qui remplissaient ce quartier, en faisaient déjà l'un des grands faubourgs de Constantinople. Destiné aux évolutions militaires, assez vaste pour contenir une armée, le plateau de l'Hebdomon, nivelé et palissadé, descendait par une pente douce, du couchant au septentrion, vers la pointe de la Corne dorée. Une plate-forme monumentale, décorée de magnifiques statues, dominait ce plan incliné, et formait ce qu'on appelait chez les anciens le tribunal d'où les empereurs haranguaient les légions, distribuaient les aigles, désignaient aux acclamations des soldats les hauts personnages appelés au partage du pouvoir. Valentinien y présenta aux hommages de l'armée son frère Valens, auquel il cédait la moitié du monde ; Théodose y monta pour vêtir de la pourpre ses deux fils également incapables de porter le diadème et l'épée ; Rufin y fut massacré sous les yeux de son maître par les soldats qui lui avaient promis un trône ; et, plus tard, Phocas y fit exposer les têtes sanglantes de Maurice et de ses enfants. Il était adossé

[1] Sozom., l. 8, c. 4.

à une grande église bâtie par le dernier empereur sous l'invocation de S. Jean, et dans laquelle Gaïnas, sous prétexte d'aller intercéder sa guérison, vint établir son quartier-général[1]. De là, il intimidait la ville et surveillait la campagne; et la distribution de ses troupes était combinée de telle sorte que, tandis qu'à un signal donné les soldats restés à Constantinople se jetteraient sur les habitants sans défense, lui, accouru du Champ-de-Mars avec le gros de ses forces, frapperait le grand coup et ramasserait dans le sang la couronne d'Arcadius.

Heureusement pour Byzance, les Goths, peu disciplinés et encore sous l'impression de la dernière panique, exécutèrent mal les ordres reçus. Ceux désignés pour demeurer dans la ville se joignirent en grande partie à ceux qui allaient rejoindre leur chef; et leurs femmes, leurs enfants se pressant de les suivre en désordre, il y eut une horrible confusion aux portes de Constantinople, encombrées déjà de nombreuses voitures et de tonneaux où, pour donner le change sur leurs desseins, ils avaient enfermé leurs armes. Un départ si précipité alarme le peuple; on redoute un égorgement général. Les uns s'enferment et se barricadent dans leurs maisons, les autres vont chercher leur sûreté dans les bourgades voisines, beaucoup prennent les armes et jurent de vendre chèrement leur vie. La nuit se passe dans une émotion indicible. Une pauvre mendiante changea la destinée de ce jour et sauva Byzance. Accoutumée à tendre la main à l'une des portes de la cité, elle y était venue à son ordinaire de grand matin, et voyant tout ce mouvement des Barbares entrant et sortant pour emporter leurs effets, elle crut qu'ils avaient l'intention de brûler la ville, et se mit à les poursuivre de cris et d'injures. L'un d'entre eux lève sa hache pour lui abattre la tête,

[1] Ducang., Const., *Christ.*, pp. 141, 172.

il est lui-même abattu par un soldat de la garde mêlé à la foule ; un de ses camarades éprouve le même sort. A la vue du sang, un tumulte horrible s'engage ; le peuple passe instantanément de l'hésitation à la rage ; chacun s'arme de tout ce qu'il a sous sa main ; on se jette sur les Goths qui essaient vainement de se défendre, on les égorge. Accablés sous le nombre, ils voudraient gagner le camp de Gaïnas ; mais les portes sont fermées sur eux, et un cinquième environ de ces infortunés reste au pouvoir et à la merci d'une populace ivre de colère et de sang. L'empereur, qui vient de déclarer Gaïnas ennemi de l'état, ordonne de faire main-basse sur ses soldats, lesquels, cernés, menacés, écrasés, ne voyant devant eux ni issue ni espoir, jettent les armes et implorent la vie. Gaïnas accourt de l'Hebdomon, mais trop tard, au secours de ses camarades. Le peuple, qui semble se réveiller d'une longue stupeur, a retrouvé son courage dans le péril : il s'élance sur les remparts, et, soutenu par ce qui reste encore dans la ville de soldats de la garde, il accable les assaillants de pierres, de traits, d'eau bouillante, et repousse l'assaut. Mais tandis que les uns combattent avec une vaillance inattendue, écartant au péril de leurs jours un ennemi furieux, les autres se livrent dans les rues à une sanglante et lâche besogne : sans pitié pour les vaincus, moins humains que les Barbares, ils s'acharnent sur les Goths prisonniers et désarmés. Sept mille de ces malheureux avaient cru trouver un asile inviolable dans une église voisine du palais, la même que Chrysostôme avait assignée aux Catholiques de leur nation et où naguère encore il leur faisait entendre de si nobles paroles. Arcadius, d'autant plus impitoyable qu'il est plus poltron, veut qu'on les immole dans le temple de Dieu, sans quartier pour personne, et l'on obéit. La foule, qu'exalte l'odeur du sang, escalade le toit, y met le feu, fait pleuvoir sur les victimes éperdues les débris embrasés

de la charpente, pendant que d'autres, aux portes de l'église, repoussent à coups de lance, dans les flammes, ceux qui cherchent à se sauver. Cette horrible boucherie eut lieu le 12 juillet 399[1].

Gaïnas, écumant de rage, tel qu'un tigre blessé couvert de son propre sang, s'éloigna de Constantinople dans le dessein de s'emparer de la Thrace; mais il en trouva les villes préparées à une vigoureuse défense; car, exposées depuis vingt ans aux incursions des Barbares, elles avaient pris l'habitude d'une vigilance courageuse, et de ne demander leur salut qu'à elles-mêmes et au dévouement intrépide des citoyens. A l'approche des ravageurs, on avait retiré des campagnes et mis en sûreté dans les places fortes les grains, les fruits, les troupeaux; en sorte qu'il ne restait plus aux soldats de Gaïnas que des masures désertes à piller et l'herbe des champs à partager avec leurs chevaux. Leur chef regretta trop tard l'abondance de l'Asie, et résolut de se porter sur l'Hellespont pour en forcer le passage[2]. La cour, cependant, se montrait peu rassurée par son facile triomphe : heureuse d'effacer dans le sang des Goths le traité de Sainte-Euphémie et d'avoir échappé, n'importe comment, à une terrible amitié, elle tremblait qu'un jeu de la fortune, ramenant tout-à-coup le Barbare sur ses pas, ne la livrât à son implacable vengeance. Elle n'avait à sa disposition qu'une poignée de troupes affaiblies, désorganisées, incapables d'aller à l'ennemi ou de l'attendre de pied ferme. Après avoir mis Gaïnas hors de la loi, elle pensa qu'il valait mieux profiter de l'embarras où il se trouvait pour lui offrir des conditions de paix, et obtenir du moins qu'il évacuât la Thrace. Mais qui donc eût osé aborder le terrible chef des Goths après le massacre de

[1] Socr., l. 6, c. 6. — Sozom., l. 8, c. 4. — Zosim., l. 5. — Marcel., *Chronic. ad ann.* 399, p. 797. — Voir Stilting, t. 4, sept., p. 535, n. 675.

[2] Sozom., Socr., *ibid.*

Constantinople ? On eut recours à Chrysostôme. Pour lui, néanmoins, qui avait fait entendre au général arien de sévères paroles au moment où tout pliait devant lui, cette mission était plus périlleuse que pour un autre. Jean ne songea pas au péril et partit pour le camp du Barbare. On vit alors une fois de plus, dit Théodoret auquel nous empruntons ce récit, quelle est la puissance de la vertu et comment elle subjugue ses plus violents ennemis. Gaïnas, apprenant l'arrivée d'un tel ambassadeur, ému de sa piété autant que de son courage, vint à sa rencontre à une grande distance de sa tente, et, prenant la main droite du pontife, il l'appliqua sur ses yeux ; puis, il lui présenta ses enfants auxquels il ordonna de se prosterner et d'embrasser les genoux de l'évêque [1]. La démarche de Chrysostôme n'eut pas d'autre résultat.

Gaïnas devait, à tout prix, sortir de la position où il se trouvait. Pressé de gagner l'Asie, il se retira dans la presqu'île de Thrace, força la longue muraille qui bordait l'Hellespont, du golfe Mélas à la Propontide, et garnit de troupes toute la côte. Il n'avait pas une seule barque ; mais les forêts de la Chersonèse lui offraient assez de bois pour construire des radeaux, et le courage des Goths suffisait à tout. Tandis qu'ils préparaient à la hâte les moyens de traverser le détroit, la cour, stimulée par la crainte, ne perdait pas un moment. Inspirée cette fois par le sénat, elle confia le commandement de toutes ses forces de terre et de mer à un Goth, Favritas, qui avait donné des preuves nombreuses de son dévouement à l'empire et de son habileté comme général. Grâce à l'activité, au talent de cet homme, il y eut bientôt sur la côte asiatique de l'Hellespont une petite flotte composée de bâtiments légers qu'on avait ramassés de toutes parts, et une armée faible, il est

[1] Théod., l. 5, c. 33.

vrai, et formée d'un mélange de recrues sans instruction avec de vieux soldats indisciplinés et découragés, mais que l'infatigable Favritas, profitant de l'inaction forcée de son adversaire, vint à bout d'organiser, de discipliner, de dresser aux évolutions militaires, et de pénétrer de sa confiance et de son ardeur. Maître de la mer, il éclairait de près tous les mouvements de l'ennemi, et quand Gaïnas, à bout de ressources, se résolut à risquer le passage, Favritas, qui attendait ce jour avec impatience, laissa les radeaux s'avancer jusqu'au milieu du détroit, puis il lança sur eux à toute vitesse ses galères, que poussaient un vent favorable et le courant de l'Hellespont. En un clin d'œil la mer fut couverte de débris et de cadavres [1]. Gaïnas, resté à terre avec une partie de ses troupes, vit engloutir sous les flots ses meilleurs soldats, son ami Tribigilde et toutes ses espérances. Abandonné de la fortune, désabusé de ses illusions de gloire et d'empire, il ne songea qu'à gagner au plus vite avec ses débris les anciennes demeures des Goths au-delà du Danube. Après avoir communiqué secrètement son dessein à ceux de sa nation sur lesquels il comptait le plus, il fit massacrer les auxiliaires provinciaux mêlés à ses troupes, se débarrassa de son infanterie et de ses bagages, et, à la tête de ses plus hardis cavaliers, traversa à marches rapides les plaines de la Thrace, pressé qu'il était d'atteindre l'Ister, dont les garnisons se trouvaient réduites à presque rien. Cet hiver, qui terminait l'année 400 et commençait l'année 401, débutait avec une rigueur inaccoutumée. Le Pont-Euxin resta gelé tout un mois, et quand la débâcle survint, Constantinople étonnée vit des montagnes de glace encombrer le Bosphore et flotter long-temps sur la Pro-

[1] Zosim., l. 5. — Socr., *loc. cit.* — Chron. Marcel. — La bataille navale eut lieu, d'après les uns, vers le mois de février 400; d'après les autres, le 23 décembre de cette même année. (Stilting, *ibid.*, n. 671, 672 et suiv.)

pontide [1]. Ce froid excessif favorisa la fuite de Gaïnas; il touchait au terme de sa course, et voyait déjà se dérouler devant lui ces déserts de la Scythie où son ardente imagination lui présageait de nouvelles et brillantes aventures, lorsque Uldès ou Uldin, un chef de Huns, soit pour acheter l'amitié des Romains, soit qu'il redoutât le voisinage d'un tel homme, vint lui barrer le passage avec des forces nombreuses. L'intrépide chef des Goths refusa de capituler; mais, après quelques combats héroïques où il tenta vainement de s'ouvrir une route sur le corps des ennemis, il tomba sur le champ de bataille; aucun des siens ne voulut lui survivre. Le Hun envoya la tête de Gaïnas à l'empereur en échange de quelques cadeaux [2]. La cour accueillit comme un trésor inestimable, avec une joie qui ne pouvait se contenir, cet horrible trophée, et le fit porter en triomphe dans la ville. On célébra par des fêtes splendides la mort du rebelle; des poëtes chantèrent la victoire d'Arcadius [3], et lui, délivré désormais de ses terreurs, s'abandonna avec plus de nonchalance que jamais au joug de la belle Eudoxie. Elle mit le comble au bonheur de son mari en lui donnant quelques mois après un fils, auquel il fit porter le nom glorieux de Théodose [4].

Ainsi, c'était un Barbare qui, cette fois encore, sauvait l'empire menacé par un Barbare. Cette grande majesté n'était plus qu'une ombre timide et suppliante courant du camp des Goths à celui des Huns, des Huns aux Vandales, tour-à-tour protégée ou insultée, et plus déshonorée par la protection que par l'insulte. Les desseins de la Providence

[1] Chron. Alex.

[2] Zosim., l. 5, p. 798. — Socr., *loc. cit.* — Sozom., *loc. cit.* — Philost., l. 11, c. 8. — Tillem., *Arcad.*, n. 28. — Stilting, § 44 et 45.

[3] Socr., *ibid.* — Tillem., *Arcad.*, art. 19.

[4] Socr. — Sozom., *ibid.* — Tillem., *Arcad.*, art. 21. — Théod., lect. — Socrate et autres le font naître le 10 avril; Tillemont et plusieurs en janvier, mais à tort. (Voir Stilting, Chrys., § 50.)

se déroulaient aux yeux des hommes dans leur imposante grandeur. De cet immense passé il ne restait plus qu'une agonie, et au chevet de cette agonie, les deux éléments de l'avenir : un sang nouveau et une idée nouvelle. L'Évangile avait dit : *On ne coud pas le neuf sur le vieux* [1]. Le Christianisme, bouillonnant de jeunesse et de sève, ne pouvait s'adapter à un ordre de choses décrépit, qui tombait en lambeaux. C'est pourquoi il plut à Dieu de faire table rase; et des forêts, des montagnes, des steppes du Nord, il emmena des peuples inconnus qu'il chargea de la terrible besogne. Ils l'accomplirent passivement, fatalement, comme l'ouragan accomplit son œuvre. Mais cet ouragan d'hommes, qui balayait de son souffle les feuilles jaunies d'une saison morte, apportait aussi dans ses tourbillons les germes cachés qu'un nouveau printemps devait faire éclore aux rayons d'un nouveau soleil.

[1] S. Marc, c. 2, v. 21.

CHAPITRE TRENTIÈME.

Épître de S. Paul aux Colossiens. — Commentaire de Chrysostôme. — Théodose et le pouvoir absolu. — Blâme à l'adresse de l'impératrice. — Zèle et ascendant de Chrysostôme hors de son diocèse. — Plainte portée par Eusèbe contre Antonin d'Éphèse. — Douleur de Chrysostôme. — Infamie d'Antonin et d'Eusèbe. — Chrysostôme appelé par le clergé d'Asie. — Concile de soixante-dix évêques. — Héraclide nommé évêque d'Éphèse. — Déposition des Simoniaques. — Injustes accusations contre Jean. — Décurions. — Déposition de Géronce. — Retour de Chrysostôme. — Sévérien de Gabales. — Antiochus de Ptolémaïs. — Discours de Chrysostôme. — Sérapion et Sévérien. — Expulsion de Sévérien. — Jean plaide sa cause auprès du peuple. — Retour et discours de Sévérien.

Au milieu de ces grandes émotions populaires, au plus fort de ces rudes tempêtes qui secouaient la ville et l'empire comme un esquif, Chrysostôme, à qui la charité ne pouvait permettre l'indifférence, mais que sa foi préservait de trouble et d'alarme, poursuivait sans relâche, avec autant de sérénité que d'ardeur, ses travaux d'apôtre et son exégèse sacrée. Les évènements du jour dérangeaient souvent le programme de ses instructions et réclamaient la parole qu'il leur cédait volontiers, car il trouvait dans chacun d'eux une nouvelle confirmation de ses enseignements, un nouvel aliment à son éloquence. « Vous voyez bien, disait-il après la chute d'Eutrope, vous voyez bien ce que valent les richesses ; d'innombrables exemples vous prouvent leur fragilité. Oui, vous venez d'en être les témoins : la possession périt du vivant même du possesseur, que dis-je? elle l'entraîne à sa perte ! Vous ne vous tromperez pas en comparant la fortune à un domestique ingrat et

traître, qui récompense son maître en le tuant. N'enviez pas cet homme vêtu de soie, couvert de parfums, entouré d'esclaves. Pénétrez dans sa conscience : quel trouble ! quelles agitations !... Demain le vent soufflera, les feuilles tomberont, tout sera changé. Alors vous verrez combien ses amis étaient menteurs, son entourage hypocrite; chacun aura jeté le masque, la comédie sera jouée. Vous entendrez dire de toutes parts : Le misérable ! le scélérat ! c'était le plus pervers des hommes ! — Mais n'est-ce pas toi qui l'adulais ? Toi qui lui baisais les mains ? — Je jouais mon rôle, il est fini, et maintenant je dis ce que je pense. — Pourquoi donc, chers auditeurs, craindriez-vous les riches ? Pourquoi craindre un homme que tant d'autres accusent, et qui peut-être s'accuse lui-même [1] ? »

Dès que la fuite de Gaïnas eut rendu quelque calme aux esprits, Jean rappela son peuple autour de sa chaire. « Venez, disait-il, et puisque nous voilà délivrés de cet affreux tumulte, lavons nos oreilles dans les saints livres comme dans l'onde pure d'un fleuve. Ainsi font les matelots : après bien des fatigues et des périls, quand ils ont atteint le port, ils quittent les rames, ils serrent les voiles, et, s'échappant du navire, ils cherchent, par le bain, par le sommeil, par une nourriture choisie, à se rendre des forces pour commencer un autre voyage. Imitons-les; et maintenant que la bourrasque est passée et que les vents et les flots s'apaisent, abordons la lecture sacrée comme un port calme et sûr. Là, plus d'agitation, une tranquillité parfaite, un appui ferme, un plaisir prolongé, tous les biens à la fois. La lecture des livres divins calme la douleur, console l'infortune, enrichit le pauvre, donne au riche la sécurité, arrache le pécheur à ses vices, encourage et soutient le juste, écarte le mal, inspire le bien, fait

[1] Chrys., t. 5, p. 507, 508.

aimer la vertu, la rend inébranlable; c'est un breuvage divin, un charme magique auquel les passions ne sauraient résister[1]. »

Et en effet, il avait expérimenté sur son auditoire la puissance de ce charme céleste, et il y recourait souvent; c'est pourquoi il met au premier rang de ses devoirs l'explication assidue du texte inspiré, et ne s'en départ que pour de graves raisons. Les évènements qui s'agitaient autour de lui ne l'empêchèrent pas d'entreprendre, dès les premiers jours de 399, le commentaire oratoire de l'épître de S. Paul aux Colossiens. Ce travail, auquel, en définitive, il n'a consacré que douze homélies, l'occupa cependant toute l'année, parce qu'il fut obligé de l'interrompre à plusieurs reprises pour courir où l'appelaient d'une manière plus urgente les besoins de ses frères et la charité.

On sait que l'épître en question fut écrite de Rome, et du fond d'une prison, aux fidèles de Colosses, petite ville de la grande Phrygie, qui doit à ces quelques mots de S. Paul toute sa célébrité, et dont on ne sait guère autre chose, sinon qu'elle fut détruite quatre ans après[2] par un tremblement de terre également funeste à ses voisines, Hiérapolis et Laodicée[3]. Tychicus et Onésime furent chargés de la porter. Voici quelle en était l'occasion:

Un disciple de Paul, un apôtre selon l'Évangile, avait fondé la communauté chrétienne de Colosses, et par ses soins elle prospérait et s'accroissait de jour en jour, lorsque de faux apôtres vinrent semer l'ivraie dans le champ qu'Épaphras cultivait avec tant de succès et d'amour. A cette époque, l'Église avait moins à souffrir des attaques violentes

[1] Chrys., t. 5, p. 518.

[2] Après sa restauration, elle conserva peu de temps son nom de Colosses, qui fut remplacé par celui de *Chonæ*. L'historien Nicétas Choniatès était de cette ville.

[3] Sous Néron, l'an 66 de notre ère.

du paganisme que des perfides hommages de cet esprit d'orgueil et de paradoxe qui, tout en ayant l'air de s'incliner devant sa doctrine et d'en exalter la beauté, s'efforçait de la façonner à son gré par l'alliance impossible d'éléments hétérogènes. C'est que l'apparition de l'Évangile avait produit une espèce de secousse électrique dans le monde des âmes. Au milieu d'un siècle sceptique et sensuel, on avait vu se manifester une vive soif des connaissances supérieures, un insatiable besoin de mystérieux et de surnaturel; les vieilles idées de l'Orient recrutaient de nouveaux adeptes; l'intelligence humaine était en proie à une fermentation inconnue jusqu'alors. Tandis qu'une foule d'hommes, ne cherchant dans le Christianisme que la rédemption de leurs âmes, se soumettaient de bon cœur à ses enseignements et renonçaient aux erreurs qu'ils avaient aimées, aux passions qui les avaient asservis, pour devenir d'humbles et dociles enfants de la foi; d'autres, que la religion nouvelle frappait par la grandeur de ses vues et les vertus de ses disciples, mais qui tenaient à certaines conceptions mêlées dès longtemps aux habitudes de leur esprit et de leur vie, eussent voulu, par une espèce de fusion entre les enseignements de Jésus-Christ et tout ce qui leur plaisait duns le polythéisme, la philosophie, les anciennes religions, composer un système nouveau de croyances propre à captiver les esprits délicats et à régner sur les peuples.

Il existait, par exemple, chez les Juifs, au temps de Jésus-Christ et des Apôtres, diverses écoles théo-sophico-mystiques sur lesquelles le Christianisme devait exercer une particulière attraction, car elles avaient dans leurs doctrines secrètes plus d'un point de contact avec lui. De là sortirent les sectes des chrétiens judaïsants, qui toutes avaient pour lien commun l'exacte observation des cérémonies de la loi, et cette erreur caractéristique, que jusqu'à son baptême dans le Jourdain le fils de Marie,

fils aussi de Joseph, n'avait été qu'un homme peccable comme les autres, mais qu'à partir du moment où la colombe symbolique s'était reposée sur sa tête, le Messie céleste était entré en lui et l'avait transformé; Messie qui n'était d'ailleurs que le plus élevé des esprits émanés de Dieu, apparu d'abord sur la terre dans la personne d'Adam, manifesté corporellement aux patriarches, uni enfin à Jésus, après la mort et la résurrection duquel il était remonté aux cieux. Mais l'adversaire le plus redoutable de l'Évangile à cette époque, ce fut le Gnosticisme, qui, pour attaquer l'Église, se servit en partie d'armes qu'il lui avait empruntées : syncrétisme laborieux où l'élément chrétien mêlé à une foule d'autres tirés du Judaïsme, de la Kabale, du Platonisme, de Philon, de l'Égypte, de la Perse, de l'Inde, de la Chaldée, figurait à contre-sens dans une construction doctrinale aussi compliquée que ténébreuse et fragile.

Si étranges que fussent ces doctrines, elles se frayèrent de bonne heure une entrée dans les églises chrétiennes; leur hardiesse même était une séduction. Simon le Magicien, qui fut sinon le fondateur et le patriarche, du moins le précurseur du Gnosticisme, comptait déjà, du vivant des Apôtres, de nombreux prosélytes répandus dans la Palestine, dans la Syrie, dans la Phrygie, et particulièrement à Colosses, où ils obsédaient d'instances et de sophismes les pieux et faibles néophytes que gouvernait Épaphras. Simoniens, judaïsants, une foule d'apôtres philosophes, armés de subtilités mystiques, mettaient en péril la foi jeune encore des Colossiens, soit en leur prêchant la nécessité de la circoncision et des observances légales, soit en introduisant parmi eux un culte superstitieux pour les anges auxquels il fallait s'adresser plutôt qu'à Jésus-Christ pour avoir accès près de Dieu, soit en dépouillant Jésus-Christ de ses titres de Médiateur, de Sauveur, de Verbe divin, pour ne voir en lui qu'une manifestation passagère

de l'Être suprême, manifestation bien inférieure à celle qui avait lieu dans la personne de Simon, le paraclet, la première image, la véritable parole, la grande puissance de Dieu.

S. Paul, instruit par Épaphras lui-même du danger que couraient des ouailles si chères à son cœur, et ne pouvant voler au milieu d'elles puisqu'il était alors en prison, se hâte de leur écrire cette admirable lettre pour les prémunir contre les séductions d'une philosophie menteuse et affermir dans leurs âmes la foi pure au Verbe incarné. Avec autant d'élévation que d'autorité, et dans un magnifique langage, il expose les titres immortels et glorieux qui établissent la grandeur de Jésus-Christ et sont le fondement de son culte, ce qu'il est par rapport à son Père, par rapport aux créatures, par rapport à l'Église. Image de Dieu, splendeur de sa lumière, son Verbe coéternel, par lui, en lui tout a été créé, les choses visibles et invisibles, les anges et les hommes, les principautés et les puissances, il en est le chef; de lui toutes les créatures tirent ce qu'elles ont de beauté, de perfection, de vie; par lui tout subsiste, en lui résident tous les trésors de la sagesse et la plénitude substantielle de la divinité; médiateur suprême, dont le sang a purifié et réconcilié à Dieu tant ce qui est sur la terre que ce qui est au ciel, il est la paix du monde; il a triomphé sur la croix des puissances de ténèbres, et mis au néant la cédule de l'ancienne loi; il est la rédemption et le salut, le principe de la résurrection, le fondement de l'espérance, la source de tous les biens; c'est lui qu'il faut placer en tête de toutes les pensées, de toutes les paroles, de toutes les actions; il n'y a d'accès à Dieu que par lui et toute grâce vient de lui. Puis, déduisant la morale du dogme lui-même, l'Apôtre expose d'abord en quelques mots d'une admirable profondeur les principes généraux et le caractère de la vie chrétienne, qui consiste à se pénétrer de plus en plus de l'esprit

de Jésus-Christ, à se vêtir de Jésus-Christ, l'homme nouveau, et, descendant ensuite aux conséquences pratiques, il retrace à chacun, dans un détail touchant, les devoirs qui lui sont propres.

Telle est l'œuvre inspirée que Chrysostôme expliquait aux fidèles de Constantinople dès le commencement de son pontificat, c'est-à-dire dans les premiers mois de l'année 399 [1]. Sa méthode dans ce commentaire est la même que dans tous les autres : il s'attache à la lettre, et, prenant pour modèle l'Apôtre lui-même, du dogme qu'il expose il déduit avec une irrésistible puissance les grands principes si féconds, les grandes vues si lumineuses de la morale chrétienne. Peut-être peut-on reprocher à ces homélies d'être moins travaillées que d'autres ; on n'y trouve pas tout-à-fait cette ampleur, cette abondance, cette clarté surtout qui distinguent le saint orateur. Quelques passages, que l'auditoire devait comprendre sans effort, sont obscurs et embarrassés pour nous. Chrysostôme y parle encore des chaînes et des souffrances de S. Paul, sujet qu'il affectionne, et il reste inférieur à lui-même. Et toutefois, malgré ces taches, ce commentaire renferme aussi de grandes beautés : plus qu'un autre peut-être, il est remarquable par la sainte hardiesse de la parole, et nous en avons cité dans un chapitre précédent quelques pages vraiment admirables.

En présence d'une cour hypocrite, avare, dissolue, sans entrailles pour le peuple, sans respect pour elle-même, qui mettait la dignité dans le luxe, la force dans la violence, la prudence dans la lâcheté, qui jetait le voile d'une piété menteuse sur des scandales flagrants, le pontife du

[1] La critique la plus difficile ne saurait contester cette date, car l'orateur fait allusion dans une des homélies à la chute récente d'Eütrope; il y parle aussi fort clairement de son titre épiscopal et de son autorité d'évêque : c'est donc à Constantinople, non à Antioche, que ces discours ont été prêchés.

Christ, l'interprète sacré de la loi morale ne croyait pas que quelques avertissements donnés en secret et peu écoutés pussent acquitter les graves devoirs d'une charge si haute, absoudre sa responsabilité de pasteur; et craignant, non sans raison, que son silence ne parût aux yeux de bien des gens une partialité malheureuse, un prosternement de l'Évangile devant la richesse et la puissance, il n'hésitait pas à faire monter le blâme[1] partout où se montrait le désordre, convaincu que, si la vérité divine ne peut dompter tous les abus, elle doit du moins protester contre tous, et que les égarements du pouvoir sont dus moins souvent à l'orgueil de ceux qui commandent qu'à la faiblesse de ceux qui obéissent.

C'est ainsi qu'à deux pas d'Arcadius, en face de son palais, il ose flétrir les emportements de Théodose, non pour amoindrir une mémoire illustre, mais pour signaler le péril et l'écueil du pouvoir absolu, même entre les mains du meilleur des princes. « Parce que notre cité l'avait offensé, il ordonna, dit-il, qu'elle fût détruite de fond en comble, et qu'on en passât tous les habitants au fil de l'épée, hommes, femmes, enfants. Voilà ce que sont les colères des rois : ils donnent à leur pouvoir tout ce qu'ils veulent. Tant le pouvoir absolu est un mal[2] ! »

Une autre fois son blâme porte sur l'impératrice elle-même, blâme indirect, respectueux, mais dont la portée n'échappait à personne. Il parlait des chaînes de S. Paul avec son effusion ordinaire, et, s'interrompant tout-à-coup, il s'écria : « Femmes, vous qui vous couvrez d'or et de pierreries, ce sont les chaînes de l'Apôtre qu'il faut souhaiter. Vos riches bijoux n'ornent pas autant votre cou que ces chaînes de fer ornaient son âme. Dès qu'on aime les chaînes de Paul, on déteste les ornements de la vanité.

[1] Théod., l. 5.
[2] Chrys., *hom.* 7, *in ep. ad Coloss.*, t. 11, p. 375.

Qu'y a-t-il, en effet, de commun entre la mollesse et la grandeur, entre ces parures et notre divine philosophie? Les fers de l'Apôtre, les anges les vénèrent; ces vains ornements, ils les méprisent; ceux-ci, sans embellir le corps, écrasent l'âme; ceux-là honorent à la fois l'âme et le corps. Doutez-vous que des chaînes de fer puissent être une parure? Eh bien! répondez-moi: Qui attirera plus de spectateurs, de Paul ou de vous? Que dis-je, vous? L'impératrice elle-même, toute vêtue d'or, serait inaperçue près de lui; et s'il arrivait qu'au moment où elle entre dans l'église, Paul y entrât chargé de fers, tous les yeux se détourneraient de l'impératrice pour contempler l'Apôtre, et avec raison; car voir un homme supérieur à la nature humaine, n'ayant plus rien d'humain, un ange sur la terre, c'est un spectacle plus admirable que celui d'une femme si magnifiquement parée qu'elle soit. Celle-ci vous la rencontrez au théâtre, aux bains, dans les fêtes publiques, en une foule de lieux, partout; mais un homme enchaîné, qui n'est pas abattu sous le poids des chaînes et les regarde comme son plus bel ornement, celui qui le voit jouit d'un spectacle digne des cieux! Otez ces colliers, et vous ôterez la faim au pauvre..... Vous êtes chargées d'or, et votre frère périt! Vous étalez l'or par vanité, et votre prochain n'a pas de quoi manger! Ces chaînes d'or sont des chaînes de péché. Au lieu de vous vêtir d'or, vêtissez-vous du Christ.... Vous voulez paraître belle et brillante, contentez-vous d'être ce que vous a faite le Créateur. Pourquoi ces ornements d'or? Espérez-vous corriger l'œuvre de Dieu? Vous voulez paraître belle, revêtez-vous d'aumônes, revêtez-vous de modestie et de sobriété, loin de vous le faste. Voilà ce qui est plus précieux que l'or; voilà ce qui rend plus belle celle qui l'est déjà, qui donne de la beauté à celle même qui en est dépourvue. Quand on voit la bonté s'unir à la beauté, on est bienveillant

dans ses jugements ; une femme dépravée serait belle, qu'on ne pourrait l'appeler ainsi ; l'esprit prévenu contre elle ne la juge pas équitablement. L'Égyptienne était magnifiquement parée, Joseph aussi eut une riche parure : lequel était le plus beau ?.... L'un était nu, mais il était revêtu de continence et de chasteté ; l'autre était somptueusement habillée, mais sa honte éclatait beaucoup plus que si elle eût été nue, car elle n'était pas chaste. Quand tu te pares avec tant de recherche, ô femme ! ta honte est plus éclatante que si tu te montrais sans vêtements, car tu as dépouillé la modestie [1]. »

Les erreurs signalées par l'Apôtre aux fidèles de Colosses avaient fait leur temps ; les Simoniens n'existaient plus ; les Ébionites étaient oubliés ; le Christianisme vainqueur s'était débarrassé de l'impure étreinte des Judaïsants et des Gnostiques. Le commentateur de S. Paul ne tire pas le glaive contre les morts ; il traduit dans la langue de son auditoire le sublime exposé du grand docteur sur la divinité de Jésus-Christ, image vivante, consubstantielle, éternelle du Père qui l'a engendré, auteur et fin de toutes les choses créées, visibles ou invisibles, en qui réside la plénitude de la puissance, de la sagesse, de la lumière, de la vie, de la divinité, par qui l'humanité régénérée ne forme qu'un seul corps qu'il anime, dont il est la tête, et que son influence, répandue sans cesse par les vaisseaux mystérieux qui joignent et lient tous les membres, entretient et fait croître jusqu'à la pleine virilité en Dieu [2].

Mais bien des fidèles, imbus encore de préjugés juifs et païens, doutaient de la Providence, croyaient au destin, mêlaient à la foi chrétienne des pratiques superstitieuses et bizarres. Quelques-uns niaient la résurrection des morts ; beaucoup, par une malheureuse contradiction qui est le

[1] Chrys., *hom.* 10, *in epist. ad Coloss.*, t. 11, p. 401, 402, 403.
[2] *Ad Coloss.*, c. 2, 19.

fond de la nature humaine, s'inquiétant peu que leur vie démentît leur croyance, semblaient prendre à tâche de faire revivre au grand soleil de l'Évangile l'idolâtrie, non des dieux, mais de l'argent, du plaisir, de l'orgueil : de là, les infamies de l'usure, le maintien de l'esclavage, le désespoir des pauvres, la dureté des riches, les concussions des fonctionnaires, la profanation des noces, les insolences d'un luxe sans mesure, sans goût, sans utilité, qui, loin d'avoir pour excuse le progrès des arts et de l'industrie, ne servait qu'à nourrir le sensualisme exalté des uns et les jalousies menaçantes des autres, luxe cruellement acheté au prix des larmes et des angoisses d'une multitude d'esclaves, de paysans, de malheureux fermiers opprimés, pressurés, torturés, pour assouvir les caprices d'une femme ou la gloutonnerie d'un homme. Dans ces amphores d'or que deux esclaves soulevaient à peine, dans ces vases d'or prodigués aux usages les plus honteux de la vie, Chrysostôme voyait avec une indignation amère, non la richesse et la splendeur, mais les âmes, les familles condamnées à souffrir, à mourir pour donner à l'orgueil de quelques-uns une absurde satisfaction. De là, les anathèmes si souvent lancés contre le luxe, qui ne lui rappelle autre chose que l'égoïsme impitoyable des riches et la souffrance désespérée des pauvres. Il songe à exclure de l'église, il menace d'excommunication ceux qui persévèrent dans un abus aussi opposé au Christianisme qu'à l'humanité [1].

« Il est difficile, disait-il avec la hardiesse pieuse de son langage, il est difficile de trouver une âme aussi remplie de mauvais desseins que celle des hommes qui veulent s'enrichir. Il n'y a pas de chimère ou de monstre dont leur imagination ne se repaisse. Une seule de leurs passions surpasse tout ce que la fable raconte de Scylla, de l'hippocentaure;

[1] Chrys., *hom.* 7, *in ep. ad Coloss.*, t. 11, p. 379.

elle réunit à elle seule toutes les fureurs des bêtes fauves. Un roi, chez les Grecs, porta la folie à ce point, qu'il fit faire un platane d'or et un ciel d'or par-dessus pour s'asseoir à leur ombre, et cela au moment même où il avait à lutter contre des ennemis redoutables. Un autre enfermait les hommes dans un bœuf de bois; un autre d'un homme fit une femme, d'une femme un soldat..... Quelle infamie! Des bêtes dénuées de raison descendraient-elles plus bas? Elles, du moins, suivent la nature et ne cherchent pas autre chose. Non, il n'y a rien de plus insensé que les riches, je viens de vous en donner la preuve. Est-ce que ce platane d'or valait le moindre platane des champs? Ce qui n'est pas la nature ne peut rivaliser avec elle. O roi insensé! quelle était donc ta prétention? que voulais-tu?..... Vous voyez comme les richesses rendent fou! Hélas! nous en avons tous les jours une autre preuve dans ces amphores d'or, ces marmites d'or, ces vases d'or de toute espèce et pour les usages les plus vils. Malheureuse femme! le Christ près de toi meurt de faim, et tu te livres à ces folies! Songe donc au supplice qui t'attend! Comment osez-vous vous plaindre qu'il y ait des voleurs, des parricides, des scélérats, quand le démon vous possède vous-mêmes et vous conduit à son gré? Non, je ne souffrirai pas de tels désordres au milieu de vous, et si vous y persévérez je vous interdirai l'entrée du saint lieu [1]. »

Ces vives paroles blessèrent quelques auditeurs; il le sut, et commença ainsi le discours suivant : « Je sais que ma dernière exhortation a choqué bien des gens ici. Que faire? Je vous ai transmis les ordres du Seigneur. Ne vous fâchez donc pas, car je ne veux pas pour mon plaisir et sans motif vous irriter contre moi; mais je désire vous voir arriver à un tel degré de vertu, que je n'apprenne plus rien sur

[1] Chrys., *hom.* 7, *in ep. ad Coloss.*, t. 11, p. 379.

votre compte qui ne soit convenable. Ce ne sont pas des paroles de commandement et d'autorité que je vous ai fait entendre, mais de tristesse et de douleur.... Pardonnez-moi; je n'aime pas à blesser les bienséances, mais vous m'y avez contraint. C'est moins la compassion des pauvres qui me fait parler, que la sollicitude de votre salut. Ils périront, en effet, oui, ils périront, ceux qui ont refusé de nourrir le Christ. Ne me dites pas que vous l'avez nourri; car tant que vous vivez dans ce luxe, dans ces délices, vos aumônes sont perdues pour vous. On ne vous demandera pas, en effet, si vous avez beaucoup donné, mais si vous avez moins donné que vous ne pouviez. En dehors de cette mesure, votre charité n'est qu'un jeu [1]. »

Ce commentaire, dont la rédaction précipitée accuse le contre-coup des évènements qui agitaient Constantinople, mais qui n'est pas moins remarquable que les autres par ces magnifiques exposés de morale dans lesquels Chrysostôme est resté un maître et un modèle, était à peine achevé que le saint pasteur se vit arraché à la douce sollicitude de son troupeau par des sollicitudes d'une autre espèce, et plus amères.

Les églises du Pont, celles de l'Asie, celles de la Thrace, sans relever de l'église [2] de Constantinople, excitaient plus particulièrement le zèle de Chrysostôme. Il s'appliquait à y faire pénétrer les saintes réformes laborieusement introduites dans son propre clergé, et il eût

[1] Chrys., *ibid.*, p. 379, 380. — On trouvera dans les homélies sur l'épître aux Colossiens la preuve surabondante de la foi de Chrysostôme sur la grâce divine, par la prière remarquable qu'il met dans la bouche d'un saint homme (p. 398); prière que Bossuet a citée et traduite dans sa défense des SS. Pères (Œuv., t. 5, p. 586). — On y trouve le culte des Anges Gardiens (p. 347), l'usage de la salutation pontificale dans l'église : *Pax vobis*, les exorcismes employés au baptême dans les mêmes termes qu'aujourd'hui, les deux chœurs de femmes et de vierges qui accompagnent la jeune mariée dans la cérémonie des noces, etc.

[2] Voir la note *C* [1] à la fin du volume.

voulu que les évêques chargés de les gouverner fussent tous animés de l'esprit qui l'animait lui-même. Soumis ou non à sa juridiction, il agissait sur eux par les conseils, par les prières, par l'exemple. Aucune pensée ambitieuse de primauté n'avait traversé son esprit; il n'avait pas plus d'orgueil pour son siège que pour lui-même, et, loin de se prévaloir de la prérogative d'honneur accordée à son église par le concile de Constantinople, il professa toujours pour tous ses collègues une déférence respectueuse qui n'était surpassée que par sa vénération profonde pour le successeur de S. Pierre[1]. Soit ascendant de ses vertus et de sa renommée, soit entraînement d'une charité sans bornes, il se trouva exercer, sans y songer et sans le vouloir, sur quelques églises de l'Orient, une suprématie passagère que de coupables pontifes parmi ses successeurs usurpèrent comme un droit, mais qui n'était chez lui que la suprématie naturelle du génie, de la sainteté et surtout d'un dévouement inépuisable à la cause de Jésus-Christ et au bonheur des hommes. « Ce magnanime évêque, dit Sozomène, s'efforçait de corriger et d'améliorer non-seulement son église, mais encore celle des autres[2]. » « Il étendit, ajoute Théodoret, sa vigilance pastorale et ses soins pieux sur la Thrace divisée en six évêchés, sur l'Asie qui en contient onze, sur le Pont qui en a autant, et il les gratifia des institutions dont il avait doté son église[3]. » Il eut surtout à cœur de les débarrasser, quand il le put, du pire des fléaux, celui des pasteurs indignes, et de leur procurer des évêques selon Jésus-Christ. De là, des actes graves: la déposition de Géronce et d'autres, ainsi que diverses ordinations que ses

[1] Déjà, dans son traité *du Sacerdoce*, il avait dit: Pourquoi le Christ a-t-il versé son sang? Il l'a versé pour acquérir ces brebis dont il a confié le soin à Pierre et à ses successeurs. (*De Sacerd.*, l. 2, c. 1.)

[2] Sozom., l. 8, c. 3.

[3] Théod., l. 8, c. 28.

ennemis lui reprochèrent plus tard comme des usurpations de pouvoir et d'orgueilleuses témérités. Il fallait lui reprocher aussi ses nobles efforts pour éteindre le paganisme dans la Phénicie et répandre la foi dans la Perse. Les prétendues témérités de cet homme n'étaient que les élans de sa charité; par-dessus les bornes de sa juridiction, elle embrassait l'univers.

Au mois d'avril ou de mai 399[1], vingt-deux évêques se trouvaient présents à Constantinople, entre lesquels S. Théotime de Tomes en Scythie, Ammon d'Andrinople dans la Thrace, Arabien d'Ancyre en Galatie; les autres appartenaient presque tous aux églises d'Asie. Un dimanche, comme ils étaient assemblés pour participer ensemble aux saints mystères en signe de communion unanime, Eusèbe de Valentinople en Asie se leva tout-à-coup, et lut à haute voix un mémoire adressé à Chrysostôme contre Antonin d'Éphèse, l'un des prélats qui faisaient partie du synode. Les chefs d'accusation, au nombre de sept, étaient de la plus haute gravité. Il s'agissait d'abord de concussions sacriléges et de simonie. L'évêque infidèle, selon son accusateur, avait vendu les domaines légués à l'Église par Basiline, la mère de l'empereur Julien, et s'en était approprié le prix; il avait dépouillé le baptistère des marbres qui le décoraient pour en parer sa salle de bains, et dressé dans sa propre demeure des colonnes destinées au saint lieu; il vendait les ordinations. Eusèbe ajoutait que les acheteurs siégeaient là à côté du vendeur, et que les preuves de tant d'infamies étaient dans ses mains. L'accusation portait,

[1] Tillemont (note 49) et Montfaucon disent au mois de mai 400. Cette date souffre de grandes difficultés, comme l'a très-bien démontré le P. Stilting (*ibid.*, n. 724). L'affaire d'Antonin dura plus d'un an: elle obligea Chrysostôme de s'absenter de son église aux solennités pascales. Or, nous savons qu'il y était présent aux pâques de 401, puisqu'il y accueillit S. Porphyre. L'affaire d'Éphèse était donc finie: d'où il suit qu'elle avait dû commencer en 399 vers le mois de mai ou d'avril.

en outre, qu'Antonin gardait près de lui, entre ses domestiques, un homme coupable d'assassinat; qu'il avait fondu les vases de l'autel pour fournir au luxe de son fils, et que, foulant aux pieds les plus saints canons, il était revenu avec sa femme après son élévation à l'épiscopat et en avait eu de nouveaux enfants[1].

Jean ne put écouter cette lecture jusqu'à la fin; il interrompit Eusèbe, et lui dit: Mon frère Eusèbe, il arrive souvent que les accusations auxquelles la passion se mêle sont difficiles à prouver; permets donc que je te prie de retirer ta requête; nous ferons cesser les mécontentements que ton collègue a pu te causer. — A ces sages paroles, Eusèbe répondit par une explosion terrible de colère et d'injures contre Antonin. C'était l'heure du sacrifice. Jean, convaincu qu'il ne pouvait rien sur l'esprit de l'accusateur, pria Paul d'Héraclée, qui semblait favorable à Antonin, d'intervenir entre les deux adversaires et de ménager une réconciliation; après quoi il se leva, et, suivi des vingt-deux prélats, il entra dans l'église et souhaita la paix au peuple. Mais à peine était-il assis à sa place, qu'Eusèbe reparut avec un autre exemplaire de son mémoire, et, en présence des fidèles réunis, il adjura le pontife, par les serments les plus redoutables, de retenir l'accusation et de faire justice. Il était tellement hors de lui-même, que l'assemblée, qui voyait ses gestes sans entendre ses paroles, crut que, menacé dans sa vie par l'empereur, il priait Jean d'implorer sa grâce. L'archevêque, obsédé de ses importunités et craignant l'émotion de l'assistance, reçut le malencontreux mémoire; mais, ne voulant pas monter à l'autel l'esprit troublé, il pria l'évêque Pansophius d'offrir à sa place les saints mystères, et se retira[2].

La synaxe finie et le peuple congédié, il vint s'asseoir

[1] Pallad., dial., c. 14.
[2] Pallad., *ibid.*

dans le baptistère au milieu des prélats, et, ayant mandé l'accusateur, il lui parla en ces termes : Eusèbe, je te répète ce que déjà je t'ai dit : Bien des gens, sous l'impression du chagrin ou de la colère, disent, écrivent des choses qu'il leur est impossible de prouver. Les faits allégués par toi sont-ils à ta connaissance certaine? Nous ne refusons pas de recevoir l'accusation si tu la peux soutenir; nous ne la retenons pas si tu veux la retirer. Avant d'aller plus loin, réfléchis, et prends ensuite le parti qui te convient; car, une fois la requête lue, quand tout le monde la connaîtra, quand acte en sera dressé, tu ne pourras plus revenir sur tes pas, et il te faudra prouver juridiquement tes allégations, ou subir toi-même la peine que tu provoques contre ton frère [1].

Eusèbe déclara persister dans l'accusation, et son factum fut lu en plein synode. Mais, sur l'observation des anciens, on résolut de commencer la procédure par le chef le plus grave, celui de la simonie, dont la vérification emportait en quelque sorte celle de tous les autres, tout étant croyable d'un homme qui porte le sacrilège jusqu'à vendre les choses de Dieu. Antonin fut interrogé; il nia tout. Les prélats accusés d'avoir acheté ce qu'il avait vendu nièrent aussi. La discussion s'engagea entre les Pères et se prolongea jusqu'à la huitième heure du jour. Les indices s'accumulaient, et comme ils formaient déjà un faisceau de présomptions graves, on voulut entendre les témoins de ces infames marchés : ils étaient absents, et il y avait grande difficulté à les faire venir. Jean déclara qu'il irait sur les lieux recueillir leurs dépositions, et poursuivre une affaire où l'honneur de l'Église était engagé; et il leva la séance.

Antonin, accusé par sa conscience autant que par ses ennemis, et qui se voyait en présence d'un juge aussi

[1] Pallad, dial., c. 14.

éclairé qu'incorruptible, eût voulu empêcher à tout prix le voyage de Chrysostôme. Il avait une protection puissante à la cour dans la personne d'un officier de l'empire, dont il gérait les terres en Asie au mépris des canons, et il obtint par lui que l'empereur demandât un sursis au pontife; il promettait, d'ailleurs, de faire arriver les témoins. C'était le moment où Gaïnas et ses Goths tenaient la ville et la cour dans une indicible perplexité. L'orage commençait à gronder, le sol tremblait; Arcadius eut peu de peine à convaincre Jean que, pasteur du peuple et père des âmes, il ne pouvait les abandonner dans un si grand péril, quand sa présence devenait chaque jour plus nécessaire. Chrysostôme renonça donc à son projet; mais, d'accord avec le synode, il désigna trois évêques, Synclétius, métropolitain de Trajanople dans la Thrace, Hésychius de Parion dans l'Hellespont, et Pallade d'Hélénopolis en Bithynie, pour aller sur les lieux interroger les témoins, instruire l'affaire et s'entendre avec les évêques de la province. Le concile accordait deux mois à l'accusateur et à l'accusé pour se présenter devant leurs juges; après quoi, celui des deux qui n'aurait pas comparu serait frappé d'excommunication [1].

Antonin respira; il avait le temps d'organiser la corruption. Il commença par acheter son accusateur. Un des commissaires, Hésychius, ami d'Antonin, feignit d'être malade et resta chez lui; les deux autres, conformément à leurs instructions, se rendirent à Hipépes en Asie, et y mandèrent Antonin et Eusèbe, qui comparurent, en effet, mais pour jouer les juges et lasser leur patience. Antonin, à force d'argent, avait rendu les témoins introuvables. Les commissaires, dont l'œil perçoit ces manœuvres, demandèrent à Eusèbe combien de jours lui étaient nécessaires

[1] Pallad., dial, c. 14 — Chrys., t. 13, p. 52.

pour fournir la preuve exigée. Il en demanda quarante, s'engageant par écrit à subir la sévérité des peines canoniques s'il ne tenait sa promesse. C'était le moment de la canicule, et il espérait que les deux évêques effrayés d'un si long délai prendraient le parti d'aller chercher chez eux un séjour plus commode et une température plus supportable. Quant à lui, sous prétexte de courir à la poursuite des témoins, il fut se cacher à Constantinople, et se laissa condamner comme calomniateur. Antonin, inexpugnable dans sa vénalité, s'applaudissait d'avoir si bien compris la puissance de l'or, lorsque Dieu, évoquant tout-à-coup la cause, appela le simoniaque à son tribunal.

Cette mort terminait le procès sans terminer le scandale ; car, si le vendeur n'était plus, les acheteurs vivaient encore et pesaient de tout le poids du déshonneur sur leurs églises désolées. Leur infamie était notoire ; toute la province d'Asie la connaissait et n'en parlait qu'avec dégoût ; prêtres et fidèles, également indignés, demandaient à grands cris qu'on mît fin à un état de choses si honteux à la religion, si funeste aux âmes. Chrysostôme reçut la lettre suivante, écrite en commun par le clergé d'Éphèse et les évêques de la province. Pallade, qui nous l'a transmise, l'appelle un décret, sans doute parce qu'elle émanait d'un concile. « Comme nous avons été gouvernés jusqu'ici d'une manière déplorable et contrairement à toutes les lois, nous prions ta Révérence de venir au milieu de nous pour donner une forme digne de Dieu à l'église des Éphésiens, ravagée depuis long-temps et par les sectateurs d'Arius et par ceux qui, malgré leur avarice et la passion de dominer, osent se dire catholiques. Des loups furieux l'entourent d'embûches, et brûlent d'impatience d'usurper en l'achetant le trône épiscopal[1]. »

[1] Pallad., dial., c. 14. — Chrys., t. 13, p. 53.

Neuf ou dix mois s'étaient écoulés depuis que l'intrigant Eusèbe avait saisi de sa terrible accusation le synode de Constantinople, et dans cet intervalle de graves évènements s'étaient accomplis. Gaïnas, devant qui tout ployait et tremblait, obligé de s'éloigner sans venger le massacre des Goths, venait d'être battu sur les eaux de l'Hellespont, et gagnait à la hâte, en fugitif désespéré, les bords du Danube, où l'attendaient une autre défaite et la mort. Byzance, affranchie de ses terreurs, jouissait d'un calme profond, et rien n'empêchait plus le pasteur de quitter un moment son troupeau pour voler au secours d'une église affligée. Il céda donc au désir exprimé par ses frères d'Asie, et, quoique d'une santé languissante et fort souffrant, il s'embarqua et partit en plein hiver, accompagné des vœux d'un peuple auquel il s'arrachait à regret. Le vent du nord soufflait avec violence; on mit trois jours pour arriver à Apamée. Là, Paul, Cyrinus et Pallade se joignirent à Chrysostôme, et les quatre prélats firent ensemble, à pied, le reste de la route jusqu'à Éphèse. Jean y était ardemment désiré, et y fut accueilli avec la même vénération et la même joie que l'Évangéliste son homonyme [1]. « L'antique Éphèse t'a vu, s'écrie Théodoret, et elle s'est souvenue du tonnerre de l'Évangile; elle a cru revoir Jean lui-même [2]. »

Le premier soin de Chrysostôme fut de convoquer le concile provincial. Soixante-dix évêques y accoururent, non-seulement ceux de la province d'Asie proprement dite, mais plusieurs de la Lydie, de la Carie, de la Phrygie, jaloux de connaître et d'entendre le grand orateur [3]. L'assemblée s'occupa de donner un pasteur à l'église d'Éphèse. Deux candidats se partageaient en ce moment l'opinion publique et la passionnaient; et comme chaque parti sou-

[1] Théod. cit. par Phot., c. 1515, et par Stilting, t. 4, sept., p. 668.
[2] Théod., *ibid*.
[3] Pallad., dial., c. 14, t. 13, p. 53.

tenait le sien avec une chaleur extrême, les exhortations, les prières furent impuissantes à réunir sur un seul la majorité des suffrages. Jean pensa que le meilleur moyen de terminer une lutte trop longue c'était de mettre en avant un troisième nom, et il proposa Héraclide, son diacre, homme d'une vertu éprouvée et d'un savoir profond, qui possédait et méritait toute sa confiance [1]. Cette candidature inattendue eut pour elle l'unanimité des électeurs et rendit la paix à Éphèse. Agréé par le concile, Héraclide reçut l'imposition des mains de Chrysostôme entouré de soixante-dix prélats, qui ne se doutaient guère qu'en le consacrant ils le désignaient au martyre.

Le nouveau pontife était originaire de l'île de Chypre. Après quelques succès dans les sciences humaines, il se consacra de bonne heure à l'étude des saintes lettres et se retira au désert de Scétis [2], sous la conduite du moine Évagrius. La solitude et l'ascétisme ajoutèrent à la trempe vigoureuse de cette âme, et il sortit du désert avec une élévation d'idées et une passion du bien qui ne se démentirent jamais. Diacre de Jean, il fut l'un de ses instruments les plus actifs pour la réforme du clergé, et prit sur lui la grande part des haines qu'elle suscitait. Évêque selon le cœur de Jésus-Christ, il rendit à l'église d'Éphèse le saint éclat qu'avait répandu sur elle l'Apôtre son fondateur. Les talents, les vertus d'Héraclide, et surtout l'amitié de Chrysostôme, son modèle et son maître, le dévouèrent à la persécution. Frappé des mêmes calomnies, il tomba sous les mêmes coups. La faction qui arracha Jean de son siège jeta Héraclide en prison, et lui fit expier, par une longue captivité, l'affection d'un grand homme et sa noble fidélité à l'Église et au malheur [3].

[1] Pallad., dial., t. 13, p. 55.
[2] *Id.*, *ibid.* — Sozom., l. 8, c. 6.
[3] *Id.*, *ibid.*, c. 20, p. 139, *aliàs* 77 — A l'époque où Pallade écrivait son

L'ordination d'Héraclide était à peine faite que ce malheureux Eusèbe, excommunié comme calomniateur d'Antonin, se présenta devant l'assemblée des prélats, demandant à être rétabli sur son siège, et s'engageant à fournir la preuve immédiate et irrécusable des simonies imputées à certains de ses collègues. Le concile, fatigué de cette hideuse affaire et voulant en finir, procéda à l'audition des témoins. Six évêques comparurent sous l'inculpation honteuse d'avoir acheté leur ordination : ils essayèrent de nier; mais les témoignages à charge furent si nombreux, si précis, si accablants, qu'ils se décidèrent à faire les aveux les plus complets. « Oui, dirent-ils, nous avons donné de l'argent, c'est certain, et nous n'avons été ordonnés qu'à ce prix; mais nous pensions que tel était l'usage, et nous n'avions en vue que d'échapper aux charges curiales. Et maintenant, si cela se peut, laissez-nous encore dans le service de l'Église, sinon exigez qu'on nous rende notre argent; car plusieurs d'entre nous ont vendu, pour obtenir l'épiscopat, les bijoux de leurs femmes [1]. »

Il n'était que trop vrai que le titre de décurion ou magistrat de la cité, long-temps ambitionné comme la plus haute illustration municipale, était devenu, dès les premières années du IVe siècle, la plus dure et la plus abhorrée des servitudes; tant la loi romaine avait aggravé les lourdes charges et la responsabilité du décurionat [2] ! Aussi toutes les places, toutes les conditions incompatibles avec les fonctions curiales, furent par cela seul considérées comme privilégiées et ardemment convoitées. Parce que les moines, les prêtres, les militaires, les officiers du

dialogue, en 408, quatre ans après le départ de Jean pour l'exil, Héraclide était encore en prison; et, comme depuis lors il n'est plus question de lui, il est probable qu'il y mourut.

[1] Pallad., c. 14, *in tom* 13. — Chrys., p. 52, 53.

[2] Voir la note D[1] à la fin du volume.

palais étaient exempts du décurionat, toutes les personnes destinées par leur naissance ou leur fortune aux honneurs de la curie ne songèrent plus, chacun suivant ses goûts et ses moyens personnels, qu'à se faire officiers du palais, militaires, prêtres ou moines. Ces misérables évêques en étaient là : ils eussent payé deux fois plus l'asile qu'ils cherchaient dans l'épiscopat. Chrysostôme les plaignait en les condamnant ; aussi leur promit-il son intervention près de l'empereur pour les sauver des fonctions qu'ils redoutaient, et il émit le vœu que les héritiers d'Antonin fussent condamnés à la restitution des sommes indignement perçues. Ce fut aussi l'avis du concile, qui, tempérant la justice par la clémence, après avoir déposé les malheureux simoniaques, après les avoir dépouillés des insignes du sacerdoce, leur permit la communion dans le sanctuaire avec le clergé [1]. Les condamnés acquiescèrent à ce jugement, souscrit par soixante-dix prélats et accueilli avec joie par les catholiques de la province. Après quoi, procédant suivant les canons, le concile mit à leur place des hommes d'une renommée sans tache, pieux, savants, dévoués, dignes d'être regardés comme les disciples de Chrysostôme et d'être persécutés avec lui.

Ainsi finit cette déplorable affaire, si long-temps le scandale de l'Asie et la désolation de Jean, où néanmoins il est impossible de méconnaître qu'*il n'ait signalé également sa modération, sa vigueur et sa sagesse* [2]. Ses adversaires étaient de mauvaise foi quand ils l'accusèrent plus tard de précipitation, de violence, d'avoir outrepassé par orgueil sa juridiction et déposé seize évêques en un seul jour. Précipitation, dans une affaire qui traînait depuis tantôt deux ans, entamée par un concile, terminée par un autre, où rien n'avait été décidé qu'avec le concours de

[1] Pallad., dial., c. 14.
[2] Tillem., t. 11, p. 168.

vingt-deux évêques d'abord, de soixante-dix ensuite! Violence, quand lui, Chrysostôme, avait tout fait pour arrêter la plainte sur les lèvres du dénonciateur, pour étouffer dans son principe cette honteuse affaire et lui ôter du moins son éclat; quand toutes les mesures adoptées avaient été discutées, délibérées dans une assemblée nombreuse, indépendante, vénérable, après vérification des faits, audition et confrontation des témoins, aveu libre et public des coupables, et qu'il avait été le premier à implorer la clémence du concile en faveur des condamnés, à leur promettre son intervention près de l'empereur! « Violence, s'écrie Pallade en faisant allusion aux indignes traitements infligés à Chrysostôme par ceux-là mêmes qui l'accusaient, violence! Et qui donc a versé une larme? Qui perdit une goutte de sang? Qui fut chassé de sa maison? Qui fut condamné à payer une obole d'amende? Quelle toile d'araignée fut-elle déchirée? Et, au contraire, y eut-il dans la province d'Asie un ouvrier, un laboureur, un homme du peuple qui n'apprît avec plaisir ce qui avait été fait à Éphèse pour l'honneur des saints canons et du sacerdoce? Là où c'est Dieu qui agit, ajoute-t-il, tout se fait avec douceur et patience [1]. » Mais en quoi surtout l'orgueil de Jean, son désir de domination, comme disaient ses ennemis, l'entraînèrent-ils hors des limites de sa juridiction? Était-ce pour servir son ambition que vingt-deux prélats se trouvaient réunis à Constantinople, et qu'Eusèbe vint le saisir d'une plainte terrible contre Antonin? Sortait-il de sa juridiction en présidant l'assemblée des évêques chez lui, ou en cédant aux instances du clergé d'Éphèse et de la province d'Asie, ou en proposant au synode provincial un choix qu'il pouvait repousser et qu'il ratifia? N'est-ce pas le concile tout entier qui fit l'ordination d'Héraclide, qui jugea

[1] Pallad., dial., *in fin.*, p. 223, *aliàs* 88.

les prélats accusés de simonie, les convainquit, les déposa? Il se peut que d'autres jugements aient été prononcés dans la même assemblée contre d'autres prévaricateurs. Pallade le nie de la manière la plus formelle, et il atteste les actes du concile [1]. Mais Philippe, un prêtre vénérable de l'église principale de Constantinople, assure, dans le concile de Calcédoine [2], que le saint pontife Jean, étant en Asie, destitua quinze évêques; Sozomène parle de treize condamnés et dégradés, soit dans la Lycie et la Phrygie, soit dans l'Asie proconsulaire et la métropole d'Éphèse [3]; et Socrate dit que, dans ce voyage, beaucoup d'églises furent ôtées aux Novatiens, aux Quartodécimans et à d'autres [4]. Admettons la vérité de ces assertions : s'ensuit-il que ces prélats aient été déposés à la hâte, dans le même jour, sans jugement, sans l'intervention de l'autorité compétente? Condamnés dans le concile d'Éphèse ou par celui de leur province, à la demande de Chrysostôme, ne l'ont-ils pas été légitimement? Quel crime peut-on faire à Jean d'avoir provoqué la déchéance de treize ou de quinze pasteurs indignes de l'être, à moins que ce crime ne soit le respect pieux qu'il inspirait, l'ascendant de son génie et de ses vertus sur ses collègues, et cette influence morale subie de tout le monde sans être imposée à personne? Dans tout cela, qu'y a-t-il qui ressemble à une usurpation de pouvoirs ou à l'ambition de dominer?

Du reste, Jean n'était pas au bout de ses labeurs; il continuait à semer sa route des mécontentements sous lesquels il devait succomber. A peine, en effet, quittait-il Éphèse, béni du peuple et du clergé, qu'une autre affaire non moins fâcheuse lui tombait inopinément sur les bras et

[1] Pallad., dial., c. 14.
[2] *Ap Labb. concil*, t. 4, c. 700.
[3] Sozom., l. 8, c. 6.
[4] Socr., l. 6, c. 10 et 15.

l'appelait en Bithynie. D'unanimes réclamations s'élevaient de tous côtés contre Géronce, évêque de Nicomédie; *Jean le chassa de l'église*, dit Sozomène crûment[1]; mais nous ne pouvons mettre en doute que, pour en venir là, il n'ait convoqué, comme à Éphèse, le concile de la province[2], peut-être même celui de tout le diocèse du Pont auquel appartenait la Bithynie. Voici l'histoire de ce Géronce : Diacre de Milan sous S. Ambroise, il cultivait les sciences occultes et la magie. Soit qu'il fût victime d'une hallucination, soit qu'il voulût mystifier ses auditeurs, il raconta qu'il avait pris dans la nuit un *onoscélide*, c'est-à-dire un démon à jambes d'âne, qu'il lui avait rasé la tête et l'avait jeté dans une huche. Indigné de semblables discours dans la bouche d'un homme consacré à Dieu, Ambroise lui enjoignit de rester chez lui et de faire pénitence; mais l'indiscipliné diacre s'enfuit à Constantinople, où, mettant à profit des connaissances assez étendues dans l'art de guérir, il exerça la médecine. Adroit, insinuant, d'une grande souplesse, beau parleur, il se créa des protections puissantes à la cour, et obtint l'évêché de Nicomédie. Hellade de Césarée en Cappadoce, exarque de tout le diocèse du Pont[3], lui conféra l'épiscopat en reconnaissance de quelques services rendus par Géronce à son fils. L'ordination de cet homme était une violation flagrante des lois ecclésiastiques; Ambroise s'en plaignit à Nectaire, le suppliant d'épargner à son autorité et à l'Église un si grand affront et de faire procéder à la déposition de Géronce. Mais la bonne volonté et tous les efforts de Nectaire échouèrent contre l'opiniâtre attachement du peuple de Nicomédie pour l'évêque médecin; car c'est ainsi

[1] Sozom., l. 8, c. 6.

[2] Tillem., t. 11, p. 169. — Stilting, t. 4, sept., n 735.

[3] On sait que, dans la langue administrative romaine, le mot *diocèse* signifiait une grande circonscription territoriale gouvernée par un vicaire de l'empire. Chaque diocèse civil renfermait plusieurs métropoles ecclésiastiques. L'empire était divisé en quatorze *diocèses*.

qu'il s'était posé, et, soit charlatanisme, soit science réelle, il avait une vogue prodigieuse; la ville ne voulait pas se passer d'un si habile guérisseur. La clameur indignée de tout ce qu'il y avait de vrais chrétiens et de prélats dans la province, peut-être la prière de Vénérius, qui occupait alors le siège de S. Ambroise, obligèrent Chrysostôme à intervenir; et, sa vigueur faisant ployer toutes les résistances, Géronce fut déposé. Pansophius, qui fut nommé à sa place, avait été précepteur de l'impératrice, et sa douceur, sa piété, son instruction devaient lui concilier tous les esprits. Il en fut tout autrement : les habitants de Nicomédie ne parlaient que de Géronce, de son obligeance, des cures merveilleuses qu'on lui devait; ils le réclamaient à grands cris, et, comme en un temps de calamité publique, ils firent des processions pour obtenir de Dieu la grâce de conserver au milieu d'eux le plus indigne pasteur : il fallut les contraindre à recevoir Pansophius[1].

Ce fut là pour notre Saint une nouvelle source d'ennuis; les colères s'accumulaient; mais s'il recueillait, chemin faisant, d'implacables inimitiés, il recueillait aussi en plus grand nombre les bénédictions de la piété et de précieuses consolations. Partout, sur sa route, les populations chrétiennes se montraient heureuses de le voir et demandaient à l'entendre. Son voyage fut une œuvre d'apostolat. Non-seulement il fit revivre par de sages réformes des églises défaillantes, mais il eut le bonheur d'amener au vrai dieu une foule d'idolâtres. Proclus rapporte qu'en traversant la Phrygie, il arracha à Cybèle, la mère des dieux, tous ses enfants[2].

Cependant cent jours s'étaient écoulés, et le peuple de Constantinople attendait son pasteur avec impatience. Jean, dont la loyauté le trompait souvent, avait fait la faute de

[1] Sozom., l. 8, c. 6.
[2] Procl., *orat.* n. 21.

confier en son absence le ministère de la parole à un de ses confrères, Séverien, évêque de Gabales en Syrie, homme disert et faux, qui avait capté sa confiance par des empressements hypocrites et les austères dehors sous lesquels il masquait son ambition. Le méchant et cupide personnage avait vu Antiochus de Ptolémaïs exploiter dans la ville impériale une certaine célébrité d'orateur et s'enrichir par la prédication. Digne émule d'un tel collègue, il accourut à Constantinople pour y chercher, lui aussi, la fortune dans l'apostolat. C'étaient deux hommes faits pour s'entendre. L'évêque de Gabales connaissait assez bien le texte sacré et l'expliquait avec bonheur : mais il n'avait pu se débarrasser entièrement de son accent syriaque, ce qui lui donnait une infériorité vis-à-vis de son rival, doué d'un beau son de voix et qui plaisait quelquefois jusqu'à se faire applaudir. Les gens sans goût comparaient le vaniteux déclamateur au grand apôtre de Byzance. Les quelques homélies qui nous restent de Séverien et de lui, écrites d'un style prétentieux et sec, peuvent fournir un témoignage précieux dans la chaîne de la tradition catholique, mais au point de vue de l'éloquence elles ne peuvent donner qu'une pauvre idée des deux prédicateurs. Leur caractère, du reste, n'avait pas plus de consistance que leur talent. Frivoles, mondains, unissant l'insolence à la servilité, avides de bruit et d'intrigues, plus avides d'argent, ils s'étaient attiré de la part de Jean des avis fraternels, dont la modération et la charité ne les empêchèrent pas de se ranger parmi ses plus furieux ennemis. Isidore de Peluse les appelle des apostats; Pallade, des mercenaires : les théâtres eux-mêmes, ajoute celui-ci, ont retenti de leurs scandales [1].

[1] Soc., l. 6, c. 11, *ali.* c. 10. — Sozom., l. 8, c. 10. — Gennad., c. 20. — Isid. Pelus., l. 1, *ep.* 152. — Pallad., dial., p. 68. — S. Nil, l. 3, *ep.* 199. — Dupin, t. 3, p. 211. — Petav. ration. 1, l. 6, c. 11.

Toutefois, à l'époque de notre récit, Séverien affectait une déférence profonde pour Jean, qui, généreux et confiant jusqu'à la naïveté, se croyait aimé comme il aimait, et cédait volontiers sa tribune à cette espèce d'aventurier. Séverien s'était fait ainsi une certaine réputation à la cour; l'empereur se plaisait à l'entendre. Prêtre sans conviction, courtisan sans honneur, toujours prêt à s'aplatir et à vendre sa bassesse, il fut vite apprécié d'Eudoxie et s'avança dans ses bonnes grâces. Les prêtres mécontents, les prélats jaloux, les grands, les riches que blessait la parole de Chrysostôme, tous ceux qu'offusquait sa renommée vantaient à outrance la rhétorique mielleuse de Séverien. Il se croyait lui-même un admirable prédicateur; et c'est pourquoi, abandonnant à son diacre l'administration de son diocèse, il passait presque toute l'année à Constantinople pour y prêcher, c'est-à-dire *pour profaner la chaire évangélique en exaltant l'humilité par vanité, le mépris des richesses par avarice* [1]. Il couvrait, sans doute, d'une excuse honnête cette absence coupable de son église, puisque Jean l'accueillait à Constantinople et l'engagea souvent à prêcher [2].

Les amis de notre Saint ne virent pas sans douleur qu'au moment de partir pour son voyage d'Asie il eût livré sa chaire à Séverien. Mais la grande âme du pontife était inaccessible à la défiance; rien ne pouvait la corriger de sa loyauté. L'indigne évêque de Gabales s'apprêtait à exploiter ce noble défaut. En effet, Chrysostôme avait à peine quitté la ville, qu'il travailla à miner son autorité et à lui ravir la confiance de son troupeau [3]. Mais s'il avait compté que son éloquence apprêtée et vaniteuse ferait oublier la *bouche d'or,* sa déception dut être grande. Le peuple habitué à la

[1] Tillem., t. 11, p. 174.
[2] Socr., l. 6, c. 11. — Sozom., l. 8, c. 10.
[3] Socr., *ibid.* — Sozom., *ibid.*

parole puissante de son pasteur, à cette parole si riche dans sa simplicité, ne prêta qu'une attention distraite aux discours étudiés, subtils, mesquins de son prétentieux suppléant. Tous les cœurs étaient tournés vers Éphèse : ce fut pour la masse des fidèles une véritable affliction de ne pas célébrer la pâque avec Jean. Son retour causa des transports de joie[1]. Dès qu'il parut à l'ambon, il s'exprima ainsi, au milieu d'un concours immense :

« Moïse, ce grand serviteur de Dieu, le chef des prophètes, l'homme incomparable, quitta son peuple quarante jours, et le trouva, quand il revint, occupé à forger des idoles et livré à la sédition. Moi, je me suis absenté, non pas quarante jours, mais plus de cent, et je vous retrouve fidèles à notre divine philosophie et persévérant dans la crainte de Dieu. Est-ce donc que je veux m'élever au-dessus de Moïse ? Ce serait d'une démence extrême. Mais mon peuple vaut mieux que le peuple juif. Aussi, en descendant de la montagne, le législateur des Hébreux n'avait sur ses lèvres que des reproches, et moi j'arrive pour distribuer des éloges et tresser des couronnes.... Et quoique je sois resté loin de vous plus de temps que je ne voulais, je ne saurais m'en repentir, car je comptais sur la solidité de votre affection, sur l'intégrité de votre foi, je savais que ma fiancée était chaste. Un moment j'ai été malade, et, loin de m'en inquiéter, plein de confiance, j'ai attendu de vous ma guérison. Mon retard même, loin de vous nuire, a tourné à votre avantage ; car ce qui a été fait par moi, ou plutôt par la grâce de Dieu, pour la réforme des églises, c'est votre couronne, c'est votre avancement. C'est pourquoi je me réjouis, je tressaille de joie. Comment vous ferai-je comprendre le bonheur que j'éprouve ? J'en appelle à votre propre cœur, car je vous vois heureux de mon retour, ce

[1] Chrys., t. 3, p. 411.

qui est ma félicité et ma gloire. Et en effet, si la présence d'un seul homme comme moi peut faire tant de plaisir à tout un peuple, comprenez-vous tout ce que je dois éprouver de bonheur en vous revoyant ? Jacob se sentit rajeunir sous le poids des années en retrouvant son fils; et moi, je retrouve ici des milliers de fils qui me sont très-chers, je retrouve mon paradis, bien meilleur que l'ancien paradis. Là était le serpent avec ses embûches, ici le Christ avec ses mystères; là Ève avec la séduction, ici l'Église avec sa couronne; là Adam séduit et tombé, ici un peuple fidèle à son Dieu et inébranlable; là des arbres divers, ici la multiplicité des grâces; là des plantes conservant toujours leur nature, ici des âmes propres à se perfectionner sans cesse.... Mais je vous dois, chers amis, le compte du temps que j'ai passé loin de vous; car si vous envoyez quelque part votre serviteur et qu'il se retarde, vous demandez l'explication de ce retard. Or, je suis votre esclave, moi; vous m'avez acheté, non pas à prix d'argent, mais par votre affection; et je me plais à ma servitude, je souhaite de n'en être jamais affranchi, je la trouve plus belle que la liberté. Et qui ne serait heureux de vous servir, de servir des amis tels que vous ? J'aurais une âme de pierre, que vous l'auriez rendue aimante et généreuse ! Que dirai-je de l'accueil que vous me fîtes hier, de ces cris qui montaient au ciel avec votre joie, sanctifiant l'air lui-même et de la cité faisant un temple ? Dieu était glorifié, l'hérésie confondue, l'Église couronnée; car c'est une grande joie pour une mère que la joie de ses fils, c'est une vive allégresse pour le pasteur que l'allégresse de ses agneaux [1]. »

Puis, il loue la piété de son peuple, la fermeté de sa foi; et sans faire allusion à Séverien : « Le troupeau, sans le pasteur, dit-il, a repoussé les loups; les matelots, sans le capitaine,

[1] Chrys., t. 3, p. 411.

ont sauvé le navire ; les soldats, sans le général, ont remporté la victoire ; les disciples, sans le docteur, ont fait des progrès [2]. » S'excusant ensuite de n'avoir pas célébré la pâque au milieu des siens, il dit que la pâque a lieu toutes les fois qu'on mange le pain du Seigneur, et qu'ainsi elle est consommée toujours, toujours célébrée [3]. Il poursuit en ces termes :

« Mais j'entends ce que vous me dites : Beaucoup ont été baptisés sans toi ! Eh bien ! qu'en concluez-vous ? Est-ce que le don de Dieu a été amoindri ? S'ils n'ont pas été baptisés en ma présence, ils l'ont été du moins en présence de Jésus-Christ. Est-ce donc l'homme qui baptise ? L'homme tend la main, mais c'est Dieu qui la dirige. Garde-toi, cher auditeur, de douter que la grâce ne soit le don de Dieu. Or, fais bien attention à ce que je dis : Si après avoir imploré pour une cause quelconque un diplôme impérial, tu viens à l'obtenir, tu ne cherches pas à savoir avec quelle plume, avec quelle encre, sur quel papier l'empereur a signé ; tu ne t'enquiers que d'une seule chose : si l'empereur a signé. Ainsi, dans le baptême, le papier c'est la conscience, la plume c'est la langue du prêtre, la main qui signe c'est la grâce du Saint-Esprit. Soit par moi, soit par un autre remplissant les fonctions sacerdotales, c'est la main invisible qui écrit ; nous sommes les instruments, non les auteurs de la grâce...... Rien donc ne peut troubler ma joie. Je suis heureux, et j'implore vos prières avec lesquelles je suis parti pour l'Asie, avec lesquelles j'ai effectué mon retour, avec lesquelles j'ai traversé la mer et navigué sans malheur ; je ne suis pas entré dans ma barque, je n'en suis pas sorti sans vous ; dans la cité ou dans l'église, je n'étais pas sans vous ; emporté loin de vous par le corps, je vous restais uni par le cœur. Telle est la nature de la

[1] Chrys., t. 3, p. 411.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 412.

charité : aucune enceinte ne l'emprisonne ; même sur les flots je vous voyais, j'assistais à vos assemblées, j'étais debout devant l'autel, j'offrais vos prières, et je disais : Seigneur, conservez l'église que vous m'avez donnée... J'en suis corporellement absent, mais votre miséricorde est toujours présente, et c'est elle qui m'a conduit ici et m'a accordé plus que je ne méritais ! — Or, il m'a exaucé, et cette multitude d'auditeurs me le prouve. Je vois la vigne fleurir, et n'aperçois aucunes ronces ; les brebis sont libres, et le loup ne paraît nulle part, ou s'il s'est montré, il change de nature et devient brebis. Tant est grande votre foi, tant votre charité, qu'elles inspirent aux autres une salutaire émulation ! C'est le Seigneur qui vous a conservés, et c'est lui qui m'a ramené. Malade, j'ai senti le secours de vos prières dont j'implore le suffrage chaque jour. Mon voyage a couronné votre cité ; il a rendu manifeste pour tout le monde l'affection que vous me portez. J'avais beau être absent, vous vous occupiez de moi comme si j'eusse été toujours près de vous. Pendant que j'étais en Asie, travaillant à la réforme des églises, des gens qui nous arrivaient d'ici me disaient : Tu as enflammé la ville ! Certes, toutes les affections se refroidissent avec le temps ; la vôtre augmentait tous les jours. Et puisque vous m'aimiez ainsi en mon absence, je crois que vous m'aimerez mieux encore présent au milieu de vous. Voilà mon trésor et mes richesses. Voilà pourquoi je réclame vos prières ; elles sont pour moi un boulevard, une forteresse. Ne dis pas, cher auditeur : Je suis tiède, comment oserais-je prier pour un prêtre ? — Entends l'Écriture qui dit à propos de l'Apôtre : *La prière avait lieu pour lui sans interruption.* La prière de l'Église brisa les fers de S. Pierre, elle augmenta l'essor apostolique de S. Paul : elle éteignit la fournaise, elle ferma la gueule des lions : elle ouvrit au larron les portes du paradis : elle fit descendre du ciel le salut de Corneille : elle justifia le

publicain. C'est le secours que je vous demande, la grâce que j'attends de vous ! Et puisse le Seigneur, accueillant vos oraisons, donner à mes lèvres la parole pour instruire le peuple qui m'est confié, pour le préparer au salut par Jésus-Christ notre Seigneur, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, est l'honneur, la gloire, la puissance, dans les siècles des siècles ! Amen [1]. »

Nous avons voulu ne rien ôter de cette paternelle effusion. Elle nous montre sous son vrai jour l'art oratoire de Chrysostôme, ou plutôt sa tendre charité, qui fut souvent tout son art. Du reste, c'est ici son dernier chant de joie. Le ciel resplendissait encore sur sa tête, mais le sol était miné sous ses pas ; et, quelque incrédule qu'il fût au mal, quelle que fût sa noble insouciance de lui-même, la conduite de Séverien dut lui inspirer de tristes réflexions. Averti par son diacre des coupables manœuvres de son collègue, il en fut plus humilié pour le sacerdoce que troublé pour lui-même. S'il faut en croire Socrate, cette circonstance précipita son retour ; cependant il n'y eut alors aucune explication entre Séverien et lui. Le bonheur de retrouver un peuple fidèle et aimé absorbait en ce moment toute autre pensée.

A quelque temps de là, l'évêque de Gabales passait devant Sérapion qui était assis ; celui-ci, soit préoccupation, soit affectation, ne se leva pas pour le saluer. Séverien en fut tellement piqué, qu'il s'écria hors de lui-même : *Si Sérapion meurt chrétien, le Verbe de Dieu ne s'est pas incarné*. Cette malheureuse parole fut si vite connue dans la ville, elle y eut un tel retentissement, que le peuple indigné menaça de se soulever si le blasphémateur n'était puni. Il était impossible à Jean de ne pas connaître de cette affaire. Séverien, accusé devant lui, avoua le propos qu'on

[1] Chrys., t. 3, p. 411, 412.

lui imputait, et prétendit le justifier par la forme conditionnelle de son assertion. C'était toujours un serment déplorable dans la bouche d'un évêque. L'intrigant prélat n'avait pas la conscience de S. Louis [1]; mais Jean avait la sienne, et il ne put agréer une pareille excuse. Il priva donc le délinquant de la communion. Socrate, que ses préjugés de secte aveuglent souvent, va jusqu'à dire qu'il le chassa de la ville, comme si le gouvernement de la ville lui eût appartenu [2]. Mais ce qui paraît plus vrai, c'est que le peuple irrité s'emporta contre l'évêque de Gabales, qui prit le sage parti de traverser le détroit et de se retirer à Calcédoine. L'impératrice, dont il flattait les passions, le rappela aussitôt; mais Jean ne lui rendit pas sa communion. Ce fut alors, toujours au dire de Socrate, qu'Eudoxie vint trouver l'archevêque dans l'église des Apôtres, et, plaçant sur ses genoux son jeune fils Théodose qui n'avait encore que quelques mois, le supplia, par le sourire et l'innocence de cet enfant, de faire grâce à un collègue trop humilié [3]. L'empereur intervint aussi en faveur du prélat courtisan. Mais ce récit a peu de vraisemblance, et il est plus croyable que Séverien lui-même, sur le conseil de l'impératrice, désarma par l'expression de son repentir la juste colère de Chrysostôme, et obtint, au moyen de protestations qui lui coûtaient peu, la réconciliation qu'il implorait. Le généreux

[1] Il préféra se laisser insulter par les émirs et rester captif, que de ratifier un traité par un serment dont la forme était irrespectueuse dans une bouche chrétienne.

[2] Socrate débite un tas d'absurdités que Sozomène répète sans discernement (Socr., l. 6, c. 11, et Sozom., l. 8, c. 10). Un chef d'accusation articulé contre notre Saint au conciliabule du Chêne porte qu'il souleva les *doyens* contre Séverien pour le faire chasser (*apud* Phot., c. 93) Séverien ne quitta donc la ville que sous le coup de l'indignation populaire. Quant aux *doyens*, on ne sait trop ce qu'il faut entendre par là.

[3] Ce récit, qui vient de la même source, n'est guère admissible (Socr., *ibid.*). D'ailleurs, si ceci s'est passé après les pâques de l'an 400, comme il est plus raisonnable de l'admettre, Théodose n'était pas né. (Stilting, p. 550.)

patriarche promit l'oubli du passé et son affection : grande âme, toujours fermée aux soupçons, toujours ouverte à la confiance [1], toutes ses fautes, s'il en fit, et tous ses chagrins vinrent de sa loyauté, sublime infirmité de cette nature ! Il fit plus, il plaida lui-même devant le peuple la cause de Séverien, et ce fut pour son éloquence un nouveau triomphe. Ce discours mérite d'être connu.

« De même, dit le charitable orateur, que le corps doit être uni à la tête, ainsi l'église doit être unie au prêtre et le peuple au prince ; et comme l'arbre à sa racine et le fleuve à sa source, ainsi les enfants au père et les disciples au maître. Ce n'est pas sans dessein que j'emploie ce préambule, mais à cause de ce que je vais dire, afin que mes paroles n'excitent aucun trouble, n'éprouvent aucune interruption, et que par une plus parfaite obéissance vous me montriez davantage votre filiale affection.... Parez-moi, mes enfants, couronnez-moi de votre obéissance. Faites que tout le monde me trouve heureux. Glorifiez mes enseignements par votre soumission, selon cette parole de l'Apôtre : *Obéissez à vos chefs, parce qu'ils veillent sur vous et qu'ils rendront compte de vos âmes*. Je suis votre père, et j'ai des conseils à donner à mes enfants ; je suis votre père, et je tremble tellement pour mes enfants, que je suis prêt à verser mon sang pour vous..... Je débute ainsi, afin d'obtenir de vous une attention bienveillante et affectueuse, et que personne ne commence à se troubler. Je parle d'une chose digne d'être dite ici, digne d'y être écoutée : je parle de la paix, de la paix pour laquelle le Fils de Dieu est descendu sur la terre, pour laquelle il a souffert, il a été crucifié et enseveli, qu'il nous a léguée comme son héritage, comme le boulevard de l'Église et l'absolution de nos péchés. Ne me faites pas rougir, ne

[1] Phot., cod. 273.

déshonorez pas mon ambassade auprès de vous, acquiescez à mes demandes, je vous en prie. De tristes choses ont eu lieu dans le sein de l'Église. Je confesse Dieu, mais je ne loue pas les désordres, je n'aime pas les séditions. Laissons de côté tout cela : apaisez-vous, calmez vos esprits, réprimez votre colère. L'Église a souffert; c'est assez. Que cette agitation finisse ; c'est le moyen de plaire à Dieu et de contenter le prince. Il faut, en effet, obéir aussi aux rois, surtout quand eux-mêmes obéissent aux lois de l'Église.... Et maintenant, ajouta-t-il, si j'ai disposé vos âmes à accueillir ma demande, recevez, je vous en prie, notre frère Séverien. »

Le peuple étonné fit un signe d'assentiment, et l'orateur poursuivit : « J'ai la grâce que j'implorais, puisque mon discours obtient vos approbations. Vous me faites cueillir le fruit de l'obéissance ; c'est maintenant que je me félicite d'avoir semé le bon grain ! Que le Seigneur vous rende le prix de votre bonté, la récompense de votre soumission ! Vous venez d'offrir à Dieu la véritable hostie de la paix, puisque ce nom que j'ai prononcé n'a excité aucun trouble, mais que vous l'avez accueilli avec charité, et qu'à ma parole, vous avez banni de vos âmes toute colère. Recevez donc Séverien de bon cœur, à bras ouverts. S'il s'est passé quelque chose de fâcheux, n'y pensez plus ; car où la paix se fait, il ne doit plus rester vestige des dissentiments anciens, afin qu'ainsi la joie soit au ciel, la joie sur la terre, la joie et le bonheur dans l'Église de Dieu. Et prions pour qu'à l'avenir le Seigneur daigne garder son Église dans la paix, une paix fixe et perpétuelle en Jésus-Christ[1] ! »

Ce vœu ne fut pas exaucé : la réconciliation à laquelle le peuple et le pontife se prêtaient de si bonne grâce n'eut qu'une durée éphémère ; cependant Séverien en accueillit

[1] Chrys., t. 3, p. 412 et 413.

la nouvelle avec bonheur, et le jour même il fut admis à la synaxe. Il y vint du moins le lendemain, et parut à la tribune sacrée ; son discours a le mouvement d'un hymne, sans en avoir la vraie chaleur ; on n'y sent pas le souffle de l'âme. « Aujourd'hui, s'écria-t-il, l'Église est dans la paix, et les hérétiques sont en colère ; aujourd'hui, les brebis de Dieu sont en sûreté, et les loups enragent ; aujourd'hui le peuple du Christ triomphe, et les ennemis de la vérité sont humiliés ; aujourd'hui le Christ est dans la joie, et le démon dans le deuil. Qu'est-il besoin de tant de discours ? Aujourd'hui le Christ, le roi de la paix, a dissipé tous les dissentiments, apaisé toutes les agitations, fait disparaître toute discorde ; et comme la splendeur du soleil illumine les cieux, ainsi la splendeur de la paix illumine l'Église. Oh ! qu'il est aimable le nom de la paix, ce fondement de la religion et de l'autel de Dieu !... Hier notre père commun a parlé de la paix dans son discours évangélique, et il nous a reçus dans ses bras par la parole de la paix ; aujourd'hui c'est moi qui viens, le cœur dilaté, les mains étendues, porter au Seigneur l'offrande de la paix. Ainsi, toute guerre a cessé ; la beauté de la paix l'emporte. Écrions-nous avec les Anges : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Mais surtout méfions-nous des artifices du démon ; nous les avons trop éprouvés. Il avait vu la fermeté de notre foi, notre stabilité assise sur la piété des dogmes et abondante en fruits de bonnes œuvres ; et, à cause de cela, il est entré en fureur, il s'est déchaîné contre nous, il a tout fait pour rompre l'amitié, pour arracher la charité, pour détruire la paix. Mais que la paix du Seigneur soit désormais avec nous [1] ! »

Ce pâle et froid discours était-il sincère ? N'était-il qu'une

[1] Chrys., t. 3, p. 413.

trahison de plus? Socrate prétend que, malgré ces belles protestations, les deux prélats conservèrent l'un contre l'autre [1] une secrète animosité. Cela est faux de Chrysostôme, dont la noble franchise et la charité débordaient dans ses œuvres et dans ses paroles. Quant à Séverien, sa conduite ultérieure autorise à tout croire d'un homme pareil. Quoi qu'il en soit, Jean refoulait dans le lointain de son esprit les pressentiments et les doutes, s'il en avait, pour ne croire qu'au bonheur et à l'espérance. Mais les nuages s'amoncelaient à l'horizon et l'orage montait.

[1] Socr., l. 6, c. 11, *aliàs* 10.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

Jean bâtit une église en l'honneur des saints Martyrius et Marcianus. — Épîtres aux Thessaloniciens. — Résurrection des morts — S. Porphyre. — Son ordination. — Son arrivée à Constantinople. — L'anachorète de Rhodes. — Mauvais vouloir de la cour à l'égard de Chrysostôme. — Baptême de Théodose le Jeune — Rescrits impériaux. — Destruction des temples de Gaza. — Commentaire de Jean sur le livre des Actes.

Rendu à l'affection de son peuple, au recueillement de son sanctuaire, le pontife reprit ses travaux apostoliques avec d'autant plus de hâte, que les agitations des derniers temps, les périls de la cité, les alarmes de la cour, les malheurs du sacerdoce, et les voyages commandés par la charité avaient rendu ses prédications plus rares. Cette fois, ce furent les deux épîtres de S. Paul aux Thessaloniciens qui lui fournirent le texte de ses discours. Cependant le soin des pauvres, la tutelle des hôpitaux, le gouvernement du clergé, les sollicitudes d'une administration délicate et chargée de détails lui laissaient peu de temps à donner aux livres divins ; à peine pouvait-il paraître à sa tribune une fois ou deux tous les mois [1]. Il s'occupait d'ailleurs à doter la ville impériale d'un nouveau monument religieux.

Nous avons raconté comment l'impie Macédonius était parvenu à travers des flots de sang au trône épiscopal de la seconde Rome, et par quels excès de cruauté il s'y était maintenu [2]. Sa fureur homicide, qui donna tant de

[1] Chrys., *hom.* 5, *in* I. *ad Thessal.*, t. 11, p. 543.
[2] Socr., l. 2, c. 22 et 30. — Sozom., l. 4, c. 2.

martyrs à la cause du Verbe éternel, s'était surtout acharnée contre deux jeunes hommes, à la foi ardente, au cœur intrépide, Martyrius et Marcianus, l'un sous-diacre, l'autre lecteur, et il avait essayé de les tuer par la calomnie avant de les tuer par le bourreau. La vénération des orthodoxes vengea leur innocence et consacra leur mémoire. Dieu lui-même sanctionna, par les prodiges opérés sur leur tombe, les pieux hommages rendus à leurs cendres [1]. Cette tombe, où ils reposaient tous les deux ensemble, entourée comme un autel, était d'autant plus chère au peuple, que plusieurs, parmi les anciens, avaient connu les martyrs et recueilli leurs derniers adieux. Jean répondait aux vœux de tous en dédiant une église à ces deux héros de Jésus-Christ, au lieu même où leur sang avait coulé pour la foi. Il en jeta les fondements; mais, quelque ardeur qu'il mît à pousser les constructions, il n'eut pas la consolation de la terminer. Elle ne le fut que sous le règne de Théodose le Jeune, pendant l'épiscopat de Sisinnius. Celèbre sous le nom d'*église des deux notaires* [2], elle était située hors des murs; et cette circonstance nous rappelle combien Chrysostôme avait à cœur de multiplier les maisons de prière à la campagne, dans l'intérêt des fermiers, des colons, des paysans encore idolâtres ou livrés à la plus affreuse ignorance.

« Voyez, disait-il aux riches propriétaires, voyez ce que vous faites pour augmenter vos revenus, pour embellir votre demeure. Pour l'âme de vos serviteurs, vous ne faites rien. Que vos champs soient attaqués de mauvaises herbes, vous arrachez, vous brûlez, vous vous hâtez de délivrer la terre de cette peste; que l'erreur et le vice pullulent

[1] Sozom., l. 4, c. 2 et 3. — Voir la note *E* [1] à la fin du volume.

[2] *Id.*, *ibid.* — Nicéphor., l. 9, c. 30. — Ducang., *Constantinopolis christian.*, l. 4, p. 130. — Tillem., t. 11, p. 143. — Les deux martyrs avaient été notaires de S. Paul, évêque de Constantinople. Construite extra-muros, cette église se trouva, par la suite des temps, enfermée dans l'enceinte de la ville. — Voir la note *F* [1] à la fin du volume.

parmi les malheureux attachés à la culture de votre domaine, peu vous importe. Et vous ne tremblez pas en songeant au compte qui vous sera demandé! Ne faudrait-il pas que chacun de vous fît bâtir une église et pourvût à l'instruction de tous ces gens-là? Avant tout, vous devez vous proposer de les amener au Christianisme. Mais comment votre colon se fera-t-il chrétien, s'il vous voit négliger votre salut? Vous ne pouvez opérer des prodiges pour le convaincre; employez du moins les moyens de persuader qui sont à votre disposition : la douceur, la bienveillance, l'humanité. Plusieurs construisent à grands frais des places publiques, des bains somptueux; construire une église, nul n'y pense; tout plutôt que cela.

« Je vous y exhorte, je vous en supplie, je vous le demande comme une grâce, je vous l'impose comme un ordre : qu'aucun de vous n'ait une villa sans qu'elle soit pourvue d'une église. — Ne me dis point : Il y a une église dans le voisinage; je ne puis faire tant de dépense pour si peu de profit. — Si tu as de l'argent à distribuer aux pauvres, consacre-le plutôt à l'œuvre que je te recommande : ce sera la meilleure aumône. Entretiens dans ton domaine un instituteur, un diacre, quelques prêtres. Si tu mariais ta fille, si tu te mariais toi-même, tu t'occuperais de la dot. Eh bien! dote aussi l'église. Ta villa sera comblée de bénédictions. Quels biens couleront de là! Est-ce peu, à ton avis, que ton cellier soit béni? Est-ce peu que Dieu reçoive les prémices de tes récoltes? Rien, d'ailleurs, n'est plus propre à maintenir la paix entre les colons. La présence d'un prêtre vénéré au milieu d'eux contribuera à la sécurité de tout le pays. Tous les jours, des prières seront adressées au Ciel pour toi; pour toi aussi, tous les dimanches, aura lieu la sainte oblation. Que d'autres élèvent de superbes mausolées afin que la postérité puisse dire : C'est un tel qui a fait cela. Toi, bâtis une église, il t'en reviendra

plus de gloire ; élève un autel à Dieu, et ta renommée durera jusqu'à l'avènement du Christ. Si l'empereur te demandait de construire une maison pour le recevoir, tu n'hésiterais devant aucun sacrifice pour le contenter. Bâtir une église, c'est préparer un palais à Jésus-Christ. Ne songe pas à la dépense, considère le résultat. Tes laboureurs cultivent tes champs, toi, cultive leurs âmes ; ils te donnent les fruits de la terre, toi, aide-les à gagner le ciel. Commencer une œuvre, c'est être la cause de tout le bien qu'elle produit. Si donc il y a des catéchumènes dans les villas voisines, tu en auras le mérite. Les bains, les cabarets corrompent les hommes des champs, et cependant par vanité vous leur procurez tout cela. La fréquentation des marchés et des fêtes les rendent insolents; ce que je vous propose aura l'effet contraire. Quelle excellente chose ce sera de voir un prêtre à cheveux blancs, comme un autre Abraham, les reins ceints, travailler des mains, labourer la terre! Qu'y a-t-il qui vaille un domaine pareil? Là habite la vertu. Là, point de paresse, point d'ivrognerie ni de débauche; tous les vices sont bannis. Là, plus de vaine gloire; la simplicité donne plus de relief à la bienveillance. Que c'est bon de vivre à la campagne, d'entrer dans une église en se disant qu'on l'a bâtie, d'assister, après un sommeil de quelques heures, aux hymnes de la nuit et du matin, d'avoir l'homme de Dieu pour commensal, de jouir de sa bénédiction, de voir toute la contrée accourir près de lui ! Voilà vraiment le mur qui enclot, voilà la garde qui protège ton domaine ; voilà le champ dont parle l'Écriture, le champ que Dieu a béni, le champ plein de fleurs qui embaument l'air [1]. Ce qui rend doux le séjour à la campagne, c'est le calme, c'est le profond repos qu'on y goûte ; ajoutez au charme de la nature celui de la religion, qu'y aura-t-il de comparable ?

[1] Genès. 27, c. 7.

Une villa avec une église est semblable au paradis de Dieu : là, point de cris, point de tumulte, aucune division, aucune secte ; on n'y trouve que des amis qui professent les mêmes croyances. Le calme prépare à la sagesse ; profitant de cette disposition, le prêtre aura plus de facilité à guérir les maladies de ton âme. Ailleurs, il a beau parler, le bruit de la place publique étouffe sa voix ; ici, tout ce qu'il dit demeure gravé dans le cœur. Les champs et lui feront de toi un autre homme... Que parles-tu de dépenses? Arrange d'abord un petit local en guise de temple ; ton successeur ajoutera un portique ; celui qui viendra après, autre chose, et le tout te sera attribué. Commence donc, jette les fondements ; que dis-je? encouragez-vous les uns les autres, rivalisez à qui fera mieux sous ce rapport. Quoi ! pour recueillir la paille, le blé et choses semblables, on bâtit volontiers des granges ; de recueillir les fruits de l'âme, aucun souci. Pour trouver une église, les fidèles sont obligés de faire une route de mille stades, un véritable voyage. Mais qu'il sera bon d'avoir à ta portée la maison de la prière, et un prêtre qui s'approche de Dieu et tous les jours l'invoque en faveur de la villa et de tous ceux qui l'habitent ! N'est-ce rien que ces invocations sans cesse renouvelées? N'est-ce rien que ton nom prononcé dans la divine oblation? Quels avantages tu vas retirer de cela ! Tu n'entendras plus parler ni de vol ni d'homicide ; une sécurité parfaite ;... les terres seront mieux cultivées, les corps seront plus vigoureux, tous les maux seront écartés. Le bonheur résultant d'un tel état de choses ne peut être expliqué par des paroles ; l'expérience vous le démontrera [1]. »

Revenons aux travaux exégétiques de Chrysostôme ; il commentait alors les deux lettres de S. Paul à l'église de Thessalonique. On sait que le grand Apôtre l'avait lui-même

[1] Chrys., *in Act. hom.* 18, t. 9, p. 149, 150, 151.

fondée, et que, contraint de s'en éloigner pour échapper aux fureurs des Juifs, mais conservant toujours une paternelle affection pour cette communauté naissante si précieuse à son cœur, il avait envoyé Timothée achever l'œuvre interrompue et fortifier dans la foi des néophytes qu'il regardait comme ses fils. Le disciple, de retour auprès de son maître alors à Corinthe, rendit un compte satisfaisant de la ferveur des nouveaux Chrétiens, et, dans leur intérêt, réclama du grand docteur quelques explications sur des points de doctrine agités parmi eux : par exemple, la résurrection des morts et l'avènement du Seigneur. Paul, cédant à ses désirs, adressa de Corinthe aux Thessaloniciens cette admirable épître, regardée par Chrysostôme comme le premier écrit sorti de la plume inspirée de l'Apôtre.

Noble effusion d'une grande âme ! On y respire dans sa pureté divine l'esprit du Christianisme, le souffle du Ciel qui venait purifier et vivifier la terre. En célébrant avec bonheur la foi courageuse de ses bien-aimés disciples, qu'il appelle sa gloire et sa joie, l'Apôtre recommande avec autorité la constance dans les épreuves, le respect de soi-même, la sainteté du mariage, l'horreur du mal, dont l'apparence même est redoutable, l'obéissance aux pasteurs, l'amour du travail et du devoir, la charité fraternelle, et, ce qui renferme tout le reste, la communion incessante de l'âme chrétienne à Jésus-Christ, source de grâce et de vie. Mais l'enseignement capital de la lettre, c'est la résurrection des morts, dont celle du nouvel Adam est le fondement et le gage ; il en établit le dogme, et, à cette occasion, il parle de l'avènement final du Seigneur en termes voilés qui furent mal compris des Thessaloniciens. De là, parmi eux un grand trouble, par la pensée que l'on touchait à la catastrophe suprême du monde. Des imposteurs, sous le nom de prophètes, entretenaient ces craintes en publiant de fausses révélations et des lettres

supposées de S. Paul. Pour confondre les uns, pour rassurer les autres, l'Apôtre écrivit aux fidèles désolés de Thessalonique une seconde lettre qui suivit d'assez près la première, dont elle est le complément, et dans laquelle, renouvelant avec plus de force les recommandations déjà faites et surtout l'injonction du travail, il enseigne que l'avènement du grand juge n'est pas si proche, et qu'il doit être précédé par deux signes authentiques : une grande apostasie et la venue de l'Antechrist. Mais lorsque, signalant *l'homme de péché, l'enfant de perdition qui viendra s'opposer à Dieu, s'élever au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, jusqu'à établir son trône dans le temple de Dieu, s'y montrer comme Dieu,* il ajoute : *Vous savez ce qui empêche qu'il ne vienne, jusqu'à ce qu'il paraisse en son temps ;* et un peu plus bas : *Le mystère d'iniquité se forme déjà, attendant seulement pour se manifester que ce qui le retient maintenant ne soit plus* [1], l'Apôtre s'enveloppe à dessein d'une sage mais impénétrable obscurité. « J'avoue franchement, dit S. Augustin, ne rien comprendre à ce langage [2]. »

Chrysostôme est moins circonspect ; avec d'autres exégètes, il pense que S. Paul désigne ici l'empire romain. Au sort de celui-ci, en effet, l'opinion générale de cette époque attachait le sort même du monde [3]. Or, l'empire s'écroulait. Les Barbares étaient aux portes de Rome, impuissante à les repousser. D'épouvantables fléaux, s'accumulant les uns sur les autres, ajoutaient à la consternation des âmes et faisaient croire à une catastrophe prochaine et suprême. « Personne mieux que nous, s'écriait S. Ambroise, ne peut rendre témoignage à la vérité des paroles divines, nous qui assistons à la fin des temps. Quelles guerres

[1] *Ad Thessal.* II, c. 2, v. 3, 4, etc.
[2] S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 20, c. 19.
[3] Lactan., *Inst.*, l. 8, c. 15. — Tertull., *Apolog.*, c. 32, etc.

épouvantables ! Quelles sinistres nouvelles des théâtres divers de la guerre ! Les Huns se précipitent sur les Alains, les Alains sur les Goths, les Goths sur les Taïfales et les Sarmates.... Aux sanglantes horreurs de l'invasion se joignent les horreurs de la famine, et de cruelles épidémies moissonnent les hommes et les animaux. Des villes qui n'ont pas vu l'ennemi sont aussi dépeuplées par la peste, aussi malheureuses que des villes prises d'assaut. Oui, le monde touche à sa dernière heure, et voilà les maladies qui la précèdent. La maladie du monde, c'est la famine ; la maladie du monde, c'est la peste ; la maladie du monde, c'est la persécution [1]. » A mesure qu'approchait l'année 400, ces sombres pressentiments agitaient davantage les cœurs. S. Martin, allant plus loin que S. Ambroise, croyait que l'Antechrist était déjà né et qu'il entrait dans l'adolescence [2]. Chrysostôme avait partagé les craintes universelles par rapport à la dernière année du siècle [3] ; et, bien qu'il ait assez vécu pour être détrompé de son erreur, il demeure convaincu, avec Lactance, avec S. Jérôme, avec S. Cyrille [4], que le monde ne survivrait pas à l'empire, et que, sur les ruines de celui-ci, l'Antechrist allait paraître. « C'est là, dit-il, ce que l'Apôtre insinue par ces paroles: *Que celui qui tient maintenant, tienne jusqu'à ce qu'il sorte* [5]. S'il s'exprime avec peu de clarté, c'est pour n'être pas accusé de faire des vœux contre un empire qui passait pour éternel [6]. »

Mais l'esprit ferme et pratique de Jean se détourne vite des questions oiseuses et des débats stériles. Il craint trop

[1] S. Ambr., *in Luc.*, l. 10, n. 10, t. 1, p. 1506.
[2] Sulpit. Sever., dial. II, c. 16. — Elzev., p. 307.
[3] Chrys., *hom.* 34 *in Joann.*, t. 8, p. 200.
[4] Lact., *loc. cit.* — S. Hier., *in Ezechiel.*, l. 8, t. 3, p. 867, et *epist. Algasiæ.* — S. Cyrill. Hierol., cateches. 15.
[5] II. *ad Thessalonic.*, c. 2, v. 7.
[6] Chrys., t. 11, p. 529.

de dérober à la charité ce qu'il donnerait à la curiosité ; et c'est pourquoi, ici comme ailleurs, il s'attache de préférence à l'enseignement des devoirs. Ce commentaire, composé de seize homélies, se ressent, comme rédaction, de la multiplicité d'affaires et de sollicitudes qui remplissaient la vie du pontife ; mais on y trouve toujours la beauté pure de la doctrine, cette abondance de cœur, cette splendeur de parole, ces admirables mouvements qui caractérisent l'illustre orateur. Il y revient sur la recommandation déjà faite d'écarter des lèvres de l'enfance la coupe empoisonnée des livres païens [1] ; il y attaque de nouveau, avec la même vigueur, l'égoïsme des riches et la licence du théâtre, où des femmes nues se montraient sur la scène aux regards de tout un peuple [2] ; et, malgré des redites et des négligences, il est toujours digne de lui-même, soit qu'avec une humilité convaincue il se recommande aux prières de ses ouailles, soit qu'avec un délicieux abandon il décrive le charme céleste d'une amitié chrétienne [3]. Mais, à l'exemple de l'Apôtre dont il explique le texte, c'est sur le dogme de la résurrection des morts qu'il insiste.

Bien que le Christianisme en se levant sur le monde eût dissipé les nuages qui voilaient aux regards de l'homme ses immortelles destinées, il se trouvait encore, même sous le règne de l'Évangile, de ces malheureux esprits asservis au mal, qui, pour justifier leur propre dégradation, dégradent volontiers la nature humaine, et, ne sentant plus palpiter dans leur cœur le souffle de la vie supérieure, s'honorent de n'avoir, comme la brute, d'autre avenir que le tombeau. Ils ont dit « à la pourriture : Vous êtes mon père ; aux vers : Vous êtes ma mère et ma sœur [4]. » Pour

[1] Chrys., t. 11, p. 521.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 464.
[3] *Id.*, *ibid.*, p. 437.
[4] Job, c. 17, v. 14.

confondre ces adorateurs du néant, autant que pour consoler de pauvres fidèles que désole la mort de leurs proches, S. Paul écrivait ces lignes si souvent commentées par les docteurs du Christianisme : ***Si Jésus-Christ est mort et ressuscité, Dieu ressuscitera avec Jésus-Christ ceux qui se sont endormis avec lui*** [3].

Chrysostôme a parlé plusieurs fois sur ce sujet, soit dans des discours spéciaux[2], soit dans son commentaire sur la première épître aux Corinthiens[3], jamais sans doute avec l'étendue et l'éclat de Tertullien dans son brillant traité de la ***résurrection de la chair,*** mais toujours avec éloquence. Orateur et pasteur plus que controversiste, il voit les besoins de son auditoire, et sa grande affaire est de le prémunir contre des objections qui courent la rue et troublent des esprits incultes et peu réfléchis. Quelques mots rapides, mais profonds, lui suffisent pour établir les vrais principes de la doctrine, le point de départ de toute argumentation solide en cette matière. « Si le corps humain ne doit pas ressusciter, l'homme n'a pas d'avenir au-delà du tombeau. Car l'homme n'est pas seulement une âme, il est corps et âme à la fois ; et si Dieu n'a réservé la vie immortelle qu'à l'âme, il faudra dire qu'il s'est occupé seulement de la moitié de l'homme, et que l'homme, considéré dans l'intégrité de son être, a été de nul prix à ses yeux [4]. » Cependant celui qui a fait le reste des créatures par une parole de commandement : ***Fiat,*** lorsqu'il s'agit de créer l'homme, prend conseil en lui-même, ***appelle en quelque manière à son secours***[5], et, comme allant produire un ouvrage d'une plus haute perfection, il s'écrie : ***Faisons***

[1] I. *ad Thessalon.*, c. 4.
[2] Chrys., t. 2, pp. 422 et 437.
[3] *Id.*, t. 10, pp. 147, 148, 149, 363, 364.
[4] *Id.*, t 2, p. 434.
[5] Bossuet, Elévat., 4e semaine, 5e élév.

l'homme. Et d'abord, il forme le corps; il le forme en y mettant lui-même la main, en moulant entre ses doigts la boue d'où il le tire, en lui donnant ce noble visage qui doit être un jour celui de son Fils. Quant au souffle qui va vivifier cette argile, c'est, pour ainsi parler, son propre souffle, une âme faite à son image, participante de la vie de Dieu, que Dieu rendit capable de le connaître et de l'aimer comme lui-même s'aime et se connaît[1]. Mais corps et âme, ces deux éléments de la vivante unité qui s'appelle l'homme, ces deux parties d'un tout que le Créateur a regardé comme son œuvre capitale, ont été faits l'un pour l'autre: le corps pour l'âme, l'âme pour le corps; et l'âme raisonnable a pu dire à son divin auteur, selon Bossuet: « Comme vous m'avez faite immortelle en me créant à votre image, vous m'avez aussi approprié un corps si bien assorti avec moi, que notre paix et notre union seraient éternelles et inviolables si le péché venant entre deux n'eût troublé cette céleste harmonie[2]! » De là, ces paroles du livre de la Sagesse: *Dieu n'a pas fait la mort*[3]; *Dieu a créé l'homme immortel*[4]; *c'est par l'envie du diable que la mort s'est introduite dans le monde*[5]: et celles-ci de S. Paul: *La mort est le salaire du péché*[6]; *le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché*[7]. La mort n'est donc qu'un accident[8]

[1] Bossuet, Sermon sur la résurr., t. 11, p. 122.
[2] Boss., t. 11, p. 123.
[3] *Sapient.*, c. 1, v. 13.
[4] *Id.*, c. 2, v. 23.
[5] *Id.*, c. 2, v. 24.
[6] *Ad Rom.*, c. 6, v. 21.
[7] *Ad Rom.*, c. 5, v. 12.
[8] Le R. P. Ventura a exposé avec un talent supérieur et une incomparable logique les preuves de la future résurrection, dans un magnifique discours qui renferme, sous une forme éloquente et substantielle, tout ce qui a été dit et tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. (Ventura, *École des miracles*.)

dans la destinée de l'homme, mais un accident qui ne peut anéantir à jamais les desseins et l'œuvre de Dieu. Le règne du péché fini, celui de la mort finira aussi. Par sa mort sur la croix, le Verbe fait chair, ayant détruit le péché auteur de la mort [1], a détruit la mort. Son sang divin coulant du Calvaire a pénétré nos âmes et nos corps d'une nouvelle vitalité: nos âmes, en leur communiquant la sainteté de Jésus-Christ; nos corps, en leur assurant, non pas l'incorruptibilité primordiale, mais, ce qui vaut mieux, le droit de participer un jour à la résurrection de Jésus-Christ; et c'est ainsi qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, *toutes choses, au ciel et sur la terre, ont été rétablies* [2] dans l'ordre et suivant les vues adorables de l'amour éternel. Niez la résurrection des corps, et il faudra dire que le Fils de Dieu en s'unissant à notre nature a pu en prendre la caducité, sans pouvoir lui communiquer sa vie; il faudra dire qu'après avoir épousé et déifié la chair de l'homme, il n'a pu empêcher que, traitée comme la chair des brutes, elle ne fût jetée pour toujours à la pourriture et aux vers; il faudra dire que, venu sur la terre et immolé sur le gibet pour donner suite au plan divin de son Père, il y a échoué; que le premier Adam a infligé à l'humanité un désastre que le second n'a pu réparer; que Satan a fait mentir Dieu, qu'il l'a défié dans sa gloire, qu'il lui a dit: Tu voulais la vie, j'ai créé la mort, je l'ai posée comme une barrière à ton empire, et tu ne la franchiras jamais; et enfin que l'œuvre de la rédemption, l'œuvre par excellence de la sagesse et de la puissance infinies, *le grand mystère de l'amour*, n'est qu'une œuvre défectueuse et tronquée, une œuvre illusoire. Car, et c'est ici le raisonnement de l'Apôtre, si Jésus-Christ est incapable d'arracher à la mort notre humanité, il n'a pu davantage lui arracher la sienne; et s'il n'a pas

[1] II. *ad Timoth.*, c. 1, v. 10. — *Ad Hebrœos*, c. 2, v. 14.
[2] *Ad Ephes.*, c. 1, v. 10.

triomphé de la mort par sa résurrection, il n'a pas triomphé du péché par sa mort; nous restons sous l'antique anathème, et le mystère de la Croix est anéanti. En vain nous nous élevons aux plus hautes vertus, en vain nous nous immolons pour la vérité; ces nobles cœurs où la grâce versa ses trésors, qu'un Dieu abreuva de son sang, où palpitaient les plus généreuses pensées, d'où sortirent les plus touchants prodiges de la charité, d'où la virginité exhalait vers le ciel ses suaves parfums, où furent accomplis, comme sur un autel sans tache, les plus sublimes holocaustes, ces grands cœurs des martyrs, des apôtres, des vierges, sœurs de Marie, chastes épouses du Christ, n'ont pas plus de valeur, aux yeux de l'éternelle et infaillible justice, que l'infame cœur d'un Néron et la chair souillée d'une Messaline. Le monde dresse des statues à ses grands hommes; Dieu jette à la voirie le corps des siens. Non, non! mais *celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, vivifiera nos corps mortels*[1]; la mort qui a tout détruit *sera détruite à la fin*[2]; il viendra un temps où l'homme, *fils de la résurrection*[3], vainqueur du tombeau, *fleurira éternellement comme un lys devant le Seigneur*[4]; et il sera vrai de dire : que *la grâce a été plus abondante que le péché*[5], que Jésus-Christ est bien, suivant sa parole, *la résurrection et la vie*, et que *quiconque croit en lui ne peut être victime de la mort à jamais*[6].

Telles sont, dans leur ensemble, les considérations que Chrysostôme fait valoir dans plusieurs discours. Mais, nous l'avons dit, ce qui l'occupait le plus, ce sont les sophismes vulgaires opposés çà et là au dogme fondamental de la

[1] I. *ad Corinth.*, c. 15.
[2] *Ibid.*
[3] S. Luc, c. 20.
[4] Osée, c. 14.
[5] *Ad Rom.*, c. 5, v. 20.
[6] Joann., c. 11

résurrection des corps ; il en redoute l'impression sur le peuple, et il y répond, comme Athénagore et Tertullien, par les frappantes analogies de ce grand mystère avec les phénomènes les plus connus de la nature. Sans doute il ne fait pas entendre ce cri sublime de Bossuet : « O chair! j'ai eu raison de le dire, en quelque endroit de l'univers que la corruption te jette et te cache, tu demeures toujours sous la main de Dieu ! Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu aies englouti, dispersé, recélé nos corps, tu les rendras tout entiers [1] !... Quand la violence de la mort les aurait poussés jusqu'au néant, Dieu ne les aurait pas perdus pour cela, car « il appelle ce qui n'est pas, avec la même facilité que ce qui est [2]. » Et Tertullien a raison de dire que « le néant est à lui aussi bien que tout [3]. »

Le langage de Chrysostôme est beaucoup plus simple : « Les hommes, dit-il, qui ne croient pas à la résurrection ignorent ce que c'est que Dieu. Lui est-il plus difficile de rendre la vie à ce qui ne l'a plus, que de la tirer du néant ? — Mais cet homme, dit-on, qui, dans un naufrage, englouti par les flots, fut mis en pièces par les poissons, lesquels, après s'être partagé leur proie, ont été dévorés eux-mêmes par d'autres poissons, comment reprendra-t-il les parties diverses de sa chair divisée et dispersée en mille lieux divers ? Comment cette poussière, mêlée à tant d'autres poussières, se rassemblera-t-elle pour se ranimer de nouveau et devenir un homme ? — Que dis-tu, insensé, et pourquoi tresser ainsi cette chaîne de niaiseries ? Écoute ce qu'enseigne l'Apôtre : Toute vie naît de la corruption et de la mort [4]. Vois ce figuier qui étale à tes yeux la richesse de

[1] Bossuet, serm. sur la résurrect., t. 11, p. 132.
[2] *Ad Rom.*, c. 4, v. 17.
[3] *Id.*, *ibid.*, p. 120.
[4] *Ad Corinth.*, I, c. 15.

son feuillage, cette vigne qui te charme par la beauté de ses fruits : tout cela est venu d'une graine jetée dans la terre où elle s'est pourrie ; et si elle n'y avait pourri, il n'en serait rien sorti. Comment cela se fait-il ? Comment la goutte d'eau qui tombe du ciel sur la terre devient-elle tout à la fois la sève, le tissu, la feuille, le fruit, la saveur de tant de plantes diverses ? Comment s'opère, dis-le-moi, cette transformation si multiple ? Rends-moi raison de ces phénomènes : tu ne le peux. Que dis-je ? considère ta propre existence. Comment un germe invisible a-t-il produit ce visage, ces yeux, ces mains, ce cœur ? Comment sont-ils sortis de là ces nerfs, ces veines, ces artères, ces os, ces cartilages, ces parties si délicates d'un tout si compliqué, où se montrent d'innombrables différences de figure, de grandeur, de distance, de qualité, de force, de nombre, d'harmonie ? Qu'y a-t-il de plus inexplicable que tout cela ? Et pourtant, tu n'en doutes pas ! Qu'est-ce, d'ailleurs, que la vie de l'homme, qu'une succession continuelle de morts et de résurrections ? Où est allé le premier âge de la vie ? D'où est venu celui qui la termine ? Comment se fait-il que ce vieillard, incapable de se rajeunir lui-même, engendre un jeune enfant et donne à un autre ce qu'il ne peut se donner ? C'est l'ordre établi de Dieu. Or, quand Dieu se met à l'œuvre, il faut bien que tout lui cède !.... Homme ! tu ne sais rien de la terre, rien de l'océan, rien de l'air, rien des plantes. Cette plante, qui n'est au fond qu'un peu d'eau, de terre et de fumier, tu ne sais ni ce qui la fait si belle, ni ce qui lui donne cette admirable couleur ; ce n'est l'œuvre ni de la terre ni de l'eau. Tu le vois : partout il est besoin de la foi. Étudie d'abord ce qui est en bas, à tes pieds, avant de scruter et de sonder le ciel et le Maître du ciel. Tu ne connais pas la terre d'où tu es issu, où tu fus nourri, que tu habites, que tu foules sous tes pas, et tu t'enquiers avec curiosité de choses qui sont à une si grande

distance au-dessus de toi ! Oh ! qu'il est vrai de le dire : L'homme n'est que vanité ! Si on t'ordonnait de plonger au fond des mers et de chercher ce qu'il renferme, tu te révolterais contre un ordre pareil ; et, sans que personne t'y contraigne, tu veux sonder l'abyme insondable ! Crois-moi : naviguons à la surface, ne nageons pas dans les flots du raisonnement, nous serions vite fatigués et submergés ; mais, usant des Écritures comme d'un vaisseau, déployons les voiles de la foi, et que le Verbe de Dieu soit notre pilote [1]. »

L'infatigable orateur en était là de son exégèse sacrée, si féconde en pieux résultats, et la cour, blessée de la liberté de son zèle, lui faisait sentir son mauvais vouloir [2], lorsque l'évêque de Gaza, S. Porphyre, vint réclamer son intervention près d'Arcadius contre les sectateurs obstinés des idoles. Né à Thessalonique d'une famille opulente et chrétienne, Porphyre avait cultivé, de bonne heure, avec succès les lettres humaines. Mais le Ciel l'avait doué d'une de ces âmes profondes où l'idéal divin a tant de splendeur que rien de terrestre ne peut arrêter leur regard ni fixer leur sublime inquiétude. Le souffle mystérieux qui emportait au désert tant de nobles cœurs dégoûtés du monde, altérés de Dieu, l'arracha, lui aussi, à sa famille et à la fortune, et le conduisit, à peine âgé de vingt-cinq ans, dans la solitude renommée de Scètis. Cinq ans s'écoulèrent ainsi dans l'holocauste des sens, dans les délices de l'âme ; mais, à cette distance de la Palestine, le vent de la mer lui portait chaque jour quelque émanation de ces lieux privilégiés où le Verbe fait chair avait vécu au milieu des hommes, qu'il avait foulés de ses pieds, arrosés de ses larmes, animés de sa voix, consacrés de son sang. Il voulut retremper sa ferveur aux sources de la foi, aspirer au calvaire même l'esprit de l'Évangile. De Scètis il passa à Jérusalem, adora

[1] Chrys., t. 11, p. 475, etc.
[2] *Ibid*, p. 494, 495.

les traces du Sauveur, et, tout plein de son image, il traversa le Jourdain, n'emportant avec lui que le livre des Écritures, et s'enfonça dans le Désert encore ému des accents de Jean-Baptiste. Une grotte connue des aigles seuls et des anges fut sa demeure pendant cinq ans.

De précoces maladies, fruits d'une excessive austérité, le ramenèrent à Jérusalem, tellement abattu par la souffrance qu'à peine pouvait-il se traîner, à l'aide d'un bâton, jusqu'à l'église bien-aimée qui renfermait le sépulcre glorieux de son maître et la grande relique de la Vraie-Croix. Là, prosterné devant ce trésor sans égal qui paya la rançon du monde, la bouche collée sur cette pierre auguste, fondement de l'édifice chrétien et de l'immortalité humaine, il passait de longues heures à savourer, dans une ardente prière, les souvenirs sublimes et touchants de la Rédemption.

Un jeune voyageur, un de ces hommes qui venaient chercher aux lieux où naquit l'Évangile une pensée visible qui les transportât, de ce monde de souillure et de honte dont le spectacle navrait leur cœur, vers un monde de lumière, de justice et d'amour, remarqua Porphyre et résolut de s'attacher à lui pour ne plus le quitter. Marc, c'était son nom, devint le disciple et l'ami de celui dont il était l'admirateur, dont il devait être l'historien. Dès le début de leur liaison, il lui prouva son dévouement en courant à Thessalonique réclamer la part qui revenait à Porphyre dans l'héritage de sa famille; mais l'homme d'abnégation qui avait brisé tous les liens, quitté tous les biens de la terre pour courir plus vite sur la route du ciel, n'avait désiré et n'accepta les trésors qu'apportait son ami que pour avoir le plaisir de s'en dépouiller une fois encore et de les distribuer, de sa propre main, aux pauvres et aux monastères. Le dépouillement fut si complet, la distribution si bien faite, qu'il ne resta rien au généreux disciple du Christ, pas même le strict nécessaire; et, comme il ne

voulait pas vivre aux dépens de son ami, qui gagnait à copier des livres plus que pour ses besoins, il se mit à apprendre un état manuel et à fabriquer des chaussures, pour avoir de quoi subsister. Du reste, ce qu'il lui fallait pour cela ne pouvait être d'un grand prix, car il ne mangeait qu'une fois par jour, au coucher du soleil, et cet unique repas se composait de pain, de quelques herbes, d'un peu de vin, à quoi il ajoutait, les jours de fête, de l'huile, du fromage et des fruits.

Cependant il avait miraculeusement retrouvé sa santé; et l'évêque de Jérusalem, digne appréciateur d'une vertu trop éclatante pour rester sous le boisseau, l'avait élevé au sacerdoce et chargé de garder la Vraie-Croix, lorsque l'évêque de Gaza vint à mourir. Les membres de cette communauté chrétienne, la plus chétive qui fût au monde, ne pouvant se mettre d'accord sur le choix d'un pasteur, en référèrent unanimement à Jean de Césarée, leur métropolitain, le suppliant de leur donner un chef intrépide et capable de lutter avec succès contre la tyrannie qui les écrasait. Jean jeuna et pria; et, au bout de trois jours Dieu lui ayant inspiré le nom de Porphyre, il le demanda à l'évêque de Jérusalem, comme un homme dont il avait besoin pour éclaircir quelques passages difficiles des Écritures. De son côté, l'humble prêtre disait à Marc étonné et affligé : « Mon frère, allons visiter les saints lieux une fois encore, allons adorer la Croix, nous ne les reverrons de long-temps, car le Seigneur m'est apparu et m'a dit : Rends le trésor que je t'avais confié; je veux te donner une épouse indigente et méprisée parmi les hommes, mais belle et riche à mes yeux : soigne-la bien, car elle est ma sœur. » Et le maître et le disciple, s'étant prosternés devant l'auguste relique, prièrent longtemps, les yeux baignés de larmes; puis la renfermèrent pieusement dans son écrin d'or, dont ils portèrent les clefs

au pontife, et, après avoir reçu de celui-ci une dernière bénédiction, ils partirent.

Arrivé à Césarée le samedi soir, Porphyre trouva les fidèles de Gaza qui l'attendaient et s'emparèrent de lui. On le garda à vue comme un prisonnier dont on redoute l'évasion, et le lendemain on le traîna à l'autel, où, malgré sa résistance et ses pleurs, il subit l'imposition des mains. La pauvre église qu'il allait gouverner, isolée et sans appui au sein d'une ville corrompue, dernier asile du polythéisme, n'avait jamais pu dominer les oppositions haineuses et violentes qui l'entouraient et rendaient tout développement de sa part impossible. Sous Julien, elle avait vu [1] le temple du Christ mis en cendres, ses vierges, ses prêtres fouettés, égorgés, jetés en pâture aux animaux immondes. Et maintenant, sous des empereurs chrétiens, après les édits de Constantin et de Théodose, les sacrifices aux faux dieux étaient encore célébrés dans les temples de Gaza, tandis que les vrais adorateurs du Très-Haut, honnis et bafoués, avaient moins de liberté pour leur culte que sous les règnes impies des Galérius et des Maximin. Au moment où Porphyre en prit possession, son église comptait à peine trois cents fidèles, y compris les femmes et les enfants, et pourtant elle avait eu pour évêques de grands Saints.

Le nouveau pontife opéra d'abord quelques conversions; et ce pieux succès lui valut un redoublement de colère et de persécution de la part des païens, qui avaient acheté la connivence du gouverneur et ne gardaient plus de mesure. Porphyre nourrissait au fond de son cœur l'ambition du martyre, et supporta tout avec une résignation que tout le monde autour de lui n'imitait pas. Mais ni sa douceur, ni le charme de sa parole, ni son admirable charité, rien ne pouvait désarmer le fanatisme haineux des idolâtres de

[1] Sozom., l. 5, c. 15. — Théod., l. 3, c. 3. — Greg. Naz., 3, *orat.* 3.

Gaza. Sous ses yeux, on insultait ses enfants, on rouait de coups ses diacres. A bout de patience, le petit troupeau réclamait à grands cris la protection impériale, à laquelle on croyait avoir droit. Le pasteur désolé ne fit que céder aux vœux de son peuple en s'adressant au chef de l'état. Marc fut donc envoyé à Constantinople avec des lettres pour Chrysostôme. Nous avons raconté déjà comment l'intervention, alors puissante, de celui-ci obtint pour son collègue de Palestine des rescrits qui ordonnaient la fermeture immédiate des temples, et surtout du sanctuaire renommé de Marnas. Malheureusement l'exécution des ordres de la cour fut éludée par l'officier même qui en était chargé; et, grâce à sa vénalité, la démarche du saint pontife n'aboutit qu'à irriter encore plus les ennemis du nom chrétien. Les choses en étaient à ce point, qu'il suffisait d'être compté parmi les adorateurs du Christ pour être exclu des charges de la cité et de la protection des lois. Le disciple de l'Évangile, dépouillé de ses droits de citoyen, n'avait plus aucune sécurité dans cette ville exceptionnelle.

Porphyre découragé s'accusa lui-même de l'insuccès de ses efforts, et se rendit à Césarée pour y déposer entre les mains du métropolitain le douloureux fardeau d'un ministère, à l'efficacité duquel il croyait que ses péchés seuls faisaient obstacle. Cette démission, inspirée par un désir trop vif du bien, ne fut pas agréée ; Jean consola son frère, ranima son courage, et il fut convenu entre les deux prélats, qu'ils iraient ensemble à Constantinople implorer un secours nécessaire. Les pieux voyageurs, après dix jours de navigation, relâchèrent à Rhodes, où vivait un ascète célèbre, auquel la contrée tout entière attribuait l'esprit de prophétie et qu'ils voulaient consulter. « Allez avec assurance, leur dit l'homme de Dieu, et rendez-vous d'abord auprès du saint évêque de Byzance pour prendre ses avis et prier avec lui. Eudoxie lui en veut, et il ne pourra

vous suivre à la cour pour y plaider votre cause. Mais il vous recommandera à un homme de bien, chambellan de la princesse, lequel vous introduira près d'elle ; et comme elle est enceinte et dans son neuvième mois, assurez-la qu'elle va mettre au monde un fils. »

Quelques jours après, Chrysostôme accueillait avec une cordialité respectueuse, comme des frères, les nobles visiteurs que la Providence lui adressait. L'anachorète de Rhodes avait dit vrai. Mais laissons parler le bon diacre de Porphyre : « Nous exposâmes au très-saint archevêque l'objet de notre voyage ; il se souvint que nous lui avions déjà fait la même demande par lettres, et, m'ayant reconnu, il m'embrassa avec bonté et nous exhorta à ne pas nous troubler, mais à compter avec confiance sur la miséricorde de Dieu. Il ajouta : Je ne puis parler à l'empereur, car l'impératrice l'a irrité contre moi à cause des reproches que j'ai dû lui faire pour une terre qu'elle convoitait et qu'elle a usurpée. Leur colère m'inquiète peu ; ils se font plus de mal qu'ils ne peuvent m'en faire ; au contraire, ils servent les intérêts de mon âme. Mais laissons tout cela à la divine bonté. Quant à notre rescrit, s'il plaît au Seigneur, j'appellerai demain l'eunuque Amantius, attaché à la personne de l'impératrice, et qui jouit auprès d'elle d'un grand crédit : c'est un vrai serviteur de Dieu, et lorsque je lui aurai exposé ce dont il s'agit, il s'emploiera pour vous avec zèle.

» Ayant dit ces mots, il nous recommanda à Dieu, et nous sortîmes. Le jour suivant, revenus chez lui, nous le trouvâmes avec Amantius, qu'il avait déjà entretenu de notre affaire et mis dans nos intérêts. A peine celui-ci nous eut-il aperçus, qu'il se leva, s'inclina profondément et adora les très-saints évêques. Alors, sur l'invitation de Jean, Porphyre lui raconta la conduite des idolâtres, leur audace impunie, et tout ce que nous avions à souffrir de vexations et d'ou-

trages[1]. Amantius nous promit son intervention et de nous faire introduire le lendemain ; après quoi, il prit congé des prélats, et, lui parti, nous restâmes long-temps à parler de choses spirituelles avec le très-saint archevêque Jean. Nous allions le revoir tous les jours, et nous jouissions avec bonheur de ses entretiens plus doux que le miel. »

Le chambellan tint parole, et, grâce à lui, les pieux solliciteurs furent admis près d'Eudoxie qu'ils trouvèrent assise sur un riche sopha. Elle les salua la première, demanda leur bénédiction, et s'excusa de ne pas se lever à cause de sa grossesse avancée. Ils lui racontèrent la persécution des idolâtres poussée à ce point que les Chrétiens n'avaient plus même la liberté de cultiver leurs terres pour acquitter envers l'état la dette sacrée de l'impôt. L'impératrice répondit : Ne vous abandonnez point à la tristesse, mes Pères : j'espère que Dieu me donnera de persuader à l'empereur de vous contenter ; allez donc en paix, et priez Dieu pour moi. En même temps, elle se fit apporter de l'argent, et leur en donna trois poignées en disant : Prenez toujours ceci pour votre dépense. Ils le prirent ; mais avant de quitter le palais, ils en avaient laissé la plus grande partie aux officiers qui gardaient les portes.

Arcadius se montra moins facile qu'Eudoxie n'avait espéré. Il craignait, en traitant sévèrement Gaza, d'indisposer une population irritable et d'amoindrir une source de revenus. L'impératrice fit part aux prélats, dans une seconde audience, des obstacles inattendus qu'elle rencontrait, et les exhorta néanmoins à ne pas se décourager. Ce fut alors que Porphyre se souvint de l'ascète de Rhodes, et dit à la princesse : Travaillez pour Jésus-Christ, et il vous donnera un fils.—Eudoxie rougit, tressaillit et s'écria : Priez Dieu, mes Pères, que j'aie un fils, comme vous l'annoncez,

[1] Boll., t. 3, *febr.*, p. 651, etc., n 42, 43.

et je vous promets de faire tout ce que vous désirez, et en outre de bâtir une belle église au milieu de Gaza.

La prophétie ne tarda pas à se vérifier; car, peu de jours après, l'impératrice accouchait d'un fils, auquel son père donna le nom de Théodose et qu'il proclama César. L'heureux évènement annoncé aux provinces fut célébré par des largesses impériales et de grandes fêtes. Eudoxie, au comble de ses vœux, envoya quérir, sept jours après ses couches, l'évêque qui lui avait prédit son bonheur, le reçut à la porte de sa chambre, son jeune enfant dans ses bras, et, l'ayant remercié avec effusion, le pria de bénir la mère et le fils par le signe de la croix; puis, elle lui conseilla de dresser une requête et de la déposer dans les mains du nouveau-né au moment où il sortirait des fonds baptismaux.

«En effet (c'est le disciple de Porphyre qui parle), le jour arriva où le jeune empereur devait recevoir le baptême. La ville tout entière était parée et couronnée de soie et d'or, et de tant d'ornements que personne ne pouvait dire combien elle était belle. Des flots de peuple en habit de fête se pressaient sur les places et dans les rues, formant un incomparable tableau par la richesse et la variété des couleurs. Les magistrats, les officiers de la cour portaient des vêtements blancs comme neige, d'une splendeur éblouissante. En tête, marchaient les patriciens, les illustres, toutes les dignités, tous les ordres militaires; tous ceux qui faisaient partie du cortège tenaient à la main un flambeau de cire allumé. Venait ensuite l'enfant porté par un grand de l'empire, et à côté de lui l'empereur Arcadius, avec la pourpre et le diadème, le visage rayonnant de joie. Nous restâmes saisis d'admiration à la vue de tant de pompe et de splendeur, et S. Porphyre nous dit : Si les choses d'ici-bas qui passent si vite ont un tel éclat, que sera-ce au ciel des choses que Dieu prépare pour ses élus, et que l'œil

n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues, que le cœur de l'homme n'a pas senties ? Cependant nous nous étions placés dans le vestibule de l'église, notre supplique à la main, et dès que l'enfant fut sorti de l'eau baptismale, nous nous écriâmes : Que votre piété nous exauce ! et nous lui présentâmes l'humble requête [1]. »

Eudoxie avait tout arrangé pour le succès de ce pieux stratagème. L'officier qui portait le jeune César lui fit pencher la tête, et dit : Sa majesté accorde ce qu'on lui demande. Arcadius voulait ménager Gaza, la ville opulente, mais il ne pouvait dénier la première grâce accordée par un fils auquel il avait déjà donné la pourpre et l'empire. Il ratifia tout, et l'impératrice fit expédier au plus tôt le rescrit qui fixait les hésitations de son mari ; elle eut soin, d'ailleurs, d'en confier l'exécution à un chrétien zélé, aussi inaccessible à la corruption qu'aux menaces.

Les pieux solliciteurs, après avoir célébré la pâque à Constantinople, reprirent, en pleurant de joie, la route de leurs diocèses, où le commissaire impérial ne tarda pas à les joindre. En quelques semaines, les idoles étaient brisées, les temples abattus ; le sanctuaire de Marnas, devenu la proie des flammes, était remplacé par une église magnifique en forme de croix, l'une des plus grandes qu'on eût vues jusqu'alors, et appelée *l'Eudoxienne*, à cause d'Eudoxie qui avait envoyé, avec le plan, l'argent pour la bâtir et des marbres précieux, de superbes colonnes pour la décorer. Cependant Chrysostôme fit plus pour l'Évangile que tous les rescrits impériaux, en dirigeant sur ces contrées des missionnaires aussi nombreux qu'intrépides. Ceux-ci ne coûtaient rien à l'empereur, et ils eurent à lutter avec un dévouement opiniâtre et cruellement éprouvé contre l'obstination païenne, plus grande encore dans les

[1] Boll., t. 3, *febr.*, p. 651, etc., n° 43. — Voir la note *G* [1] à la fin du volume.

villages et les hameaux. Mais leur zèle ardent et pur triompha des obstacles; les derniers vestiges du polythéisme furent effacés; les temples fameux d'Astarté à Sidon et de Vénus à Byblos s'écroulèrent, et le berceau de tant de mensonges devint un des plus beaux théâtres de la vérité chrétienne.

Tandis que l'évêque de Gaza abattait sous le coup des rescrits impériaux les temples et les statues des dieux, celui de Constantinople poursuivait dans les âmes une idolâtrie non moins funeste et plus enracinée. Le relâchement des mœurs était porté bien loin dans la ville des Césars, même chez les Chrétiens, même dans le clergé. Des prêtres, des évêques, au vu, au su de tout le monde, achetaient les dignités de l'église. Parasites des riches, dont ils partageaient les vices, leur tenue mondaine, les désordres à peine voilés de leur vie, leur obséquiosité servile et cupide vis-à-vîs des grands, déconsidéraient l'Évangile aux yeux des philosophes et des païens; on trouvait leur main dans toutes les intrigues. D'autre part, la magistrature était lâche et vénale, la cour corrompue et ignoble; les grands seigneurs, la plupart enrichis par la délation et l'usure, absorbaient dans l'oisiveté et l'orgie des revenus qui eussent été la fortune d'un peuple. Entourés d'adulateurs, d'esclaves, d'eunuques, de saltimbanques, ils avaient à peine un regard de pitié pour les pauvres, dont le nombre, à Constantinople seulement, dépassait le chiffre de cinquante mille. L'amour de l'argent légitimait tous les moyens de l'obtenir, même le brigandage. Dans un des tremblements de terre qui effrayaient souvent la ville, des citoyens opulents, ayant pris la fuite et cherché au loin quelque sécurité, trouvèrent, à leur retour, leurs domaines occupés [1] et leurs richesses évanouies. Tout était impuissance, confusion, bassesse, scandale.

[1] Chrys., t. 12, p. 324.

Ce fut sous le poids de ces douloureuses pensées, que Jean commença, à la pâque de cette année 401, l'explication d'un autre livre des Écritures, celui *des Actes*. Il en avait touché quelque chose dès les premiers temps de son ministère à Antioche [1]. Cette fois il reprit intégralement ce travail, auquel il n'a pas moins consacré de cinquante-cinq homélies. On voit que ce texte lui plaît, et qu'il est heureux d'opposer aux défaillances dont il est témoin cet admirable tableau des prodiges d'abnégation, de fraternité, de sainteté que faisait éclore sous ses pas le Christianisme naissant. Le commentaire du livre des Actes, de cette histoire si émouvante des travaux, des fatigues, des périls des Apôtres pour planter la foi, devait être un des beaux ouvrages d'un apôtre, d'un docteur comme Chrysostôme. Malheureusement il n'édita pas lui-même ces homélies, et ceux qui les ont publiées après son départ de Constantinople, peut-être même après sa mort, sur les notes incorrectes et incomplètes des sténographes, avaient plus de bonne volonté que de lumières. Aussi, sous plus d'un rapport, ont-elles été un objet de controverse pour les critiques.

Érasme en contesta l'authenticité : les jugeant d'un point de vue purement littéraire, et n'y trouvant pas l'ampleur, la méthode savante, la noble élégance, la richesse splendide du grand orateur, il déclara d'abord qu'elles n'étaient pas de lui, et ne craignit pas d'avancer, avec une légèreté trop impertinente, que, *pris de vin et endormi, il ferait mieux que cela* [2]. Il les traduisit cependant, et, après les avoir traduites, il en prit une autre opinion. Ce qu'il avait affirmé, il ne l'exprime plus qu'avec hésitation et réserve : « *Ce style*, dit-il, *concis et abrupte, semble étranger à Chrysostôme et me fait douter : si toutefois les doctes croient que cette œuvre est digne de*

[1] Chrys., t. 3, p. 50.
[2] *Epist. ad. Tonstal.*

lui, je m'en réfère à leur jugement, et volontiers je dépose mes doutes[1]. »

Or, le jugement des doctes, condamnant les soupçons d'Érasme, attribue unanimement le commentaire *des Actes* à Jean *Bouche d'or*. Cassiodore, qui vivait un siècle après notre Saint, le cite sous son nom, et le déclare composé de cinquante-cinq homélies[2]. Jean de Damas en parle de la même manière avec les plus grands éloges[3]. Les auteurs des *Chaînes* grecques, Nicétas, Œcuménius et autres, y puisent à pleines mains pour enrichir leurs recueils, et Photius le préfère au commentaire de la Genèse, bien qu'il le trouve[4] inférieur aux travaux du grand orateur sur les Épîtres de S. Paul. La lecture de ces homélies révèle aux moins attentifs qu'elles sont l'ouvrage d'un évêque[5]; que cet évêque s'appelait Jean[6]; que le théâtre de son ministère était la ville impériale[7], où l'on comptait cent mille chrétiens et cinquante mille pauvres[8]; que son peuple l'aimait d'une affection ardente[9], et professait pour lui une admiration enthousiaste, trop souvent exprimée, dans l'église même, par les plus vifs applaudissements[10]. On voit, d'ailleurs, que l'auteur en question vivait à une époque rapprochée de celle des persécutions et des martyrs[11]; il cite les miracles opérés sous Julien l'Apostat, à Jérusalem et à Antioche, comme des faits contemporains de sa jeunesse[12],

[1] *Epist.*, *in præfat. Act.*
[2] Cassiod., *institut.*, c. 9.
[3] *Joan. Damasi de fid. orth.*, l. 3, c. 15.
[4] Phot., Biblioth, 122.
[5] Chrys., t. 9., hom. 3, hom. 8, hom. 9, p. 28, 32, 68, 69, 79.
[6] *Id.*, *ibid.*, hom. 52, p. 395.
[7] *Id.*, *ibid.*, hom. 8, p. 68.
[8] *Id.*, *ibid.*, hom. 11, p. 93.
[9] *Id.*, *ibid.*, p. 66, 95.
[10] *Id.*, *ibid.*, hom. 30, p. 239.
[11] *Id.*, *ibid.*, hom. 24, p. 197.
[12] *Id.*, *ibid.*, hom. 41, p. 512.

et il raconte l'extermination ordonnée par Valens des philosophes et des adeptes de la magie, comme en ayant été témoin et ayant failli en être victime [1]. Or, à quel autre ce signalement est-il applicable qu'à Chrysostôme? Est-il possible de ne pas reconnaître l'illustre orateur dans une œuvre où l'on retrouve ses locutions familières, ses procédés habituels, ses fréquentes objurgations contre les abus caractéristiques de son époque, sa douleur véhémente en présence des fautes du clergé, sa sollicitude infatigable en faveur des pauvres dont il est le plus ardent avocat, ses vœux et ses projets pour l'extinction de l'indigence, ses exhortations pathétiques, ses grandes vues morales, ses nobles effusions de piété, et ces traits qui viennent du cœur et sont le fond de son éloquence? Quelque réels que soient les défauts reprochés à ce livre, il renferme dans sa prétendue pauvreté, suivant l'expression de Savilius [2], de riches filons d'or et des beautés qui n'appartiennent qu'à Chrysostôme.

Tillemont a paru croire un instant que ce ne sont là que des notes sur lesquelles le saint docteur se proposait de parler ou d'écrire [3]; le plus rapide coup-d'œil sur ces homélies démontre qu'elles ont été prononcées du haut de la chaire, et presque toujours improvisées. Leur imperfection tient uniquement à cette cause déjà signalée, que, recueillies à la hâte par les sténographes, elles ont été données au public sans que l'orateur [4] ait pu revoir, corriger, développer la rédaction nécessairement incomplète et fautive de ceux-ci. Et cependant on a beau accuser le style d'être sec, dur, haché, l'exégèse d'être maigre, embarrassée, chargée de redites, il est heureux que la crainte de publier sous un

[1] Chrys., *in Act. hom.* 38, t. 9, p. 293.
[2] Savil., *præfat. in Act.*
[3] Tillem., Chrys., n. 50.— Montfauc., *in Monit.*, t. 9. — Stilt., n. 783.
[4] Chrys., t. 9, p. 335.

si grand nom une œuvre si peu achevée n'ait point arrêté les éditeurs ; plus scrupuleux, ils eussent privé la postérité chrétienne d'un inestimable trésor.

On a discuté sur l'époque précise à laquelle il faut rapporter ce travail. Baronius, suivi par Stilting, pense avec raison qu'il fut commencé à la pâque de l'année 401. Tillemont [1] incline pour l'année 400 ; il croit qu'aux pâques suivantes Chrysostôme était en Asie. Mais le Saint nous donne lui-même, il nous semble, la date de sa prédication, car il dit dans l'homélie quarante-quatrième : *Voilà une durée de trois ans pendant laquelle nous avons prêché, non jour et nuit comme l'Apôtre, mais tous les trois jours, tous les sept jours* [2]. Or, il avait été consacré le 26 février 398 : il ne pouvait donc tenir ce langage en 400. D'ailleurs, dans l'homélie quarante-unième, il parle d'un tremblement de terre qui avait eu lieu l'année précédente. « Alors, dit-il, les libertins, les débauchés, les hommes corrompus quittaient tout et devenaient pieux. Trois jours après, ils avaient repris leur ancienne malice. » Ces discours furent donc prononcés un an après le terrible phénomène qui avait effrayé et converti la cité. Mais il ne peut être question ici du tremblement de terre de 398, et nous ne voyons pas qu'il y en ait eu aucun en 399. Au contraire, une lettre de Synésius [3] nous apprend qu'au moment où il quittait Constantinople sous le consulat d'Aurélien en 400, *Dieu ébranlait et secouait la ville, ce qui portait les hommes émus à tomber aux pieds de Dieu pour le prier et le supplier*. C'est donc en 401, immédiatement après le carême, ainsi qu'il l'indique lui-même [4], que le saint docteur commença d'expliquer le livre des Actes.

[1] Tillemont fait violence au texte en prenant ce mot *durée de trois ans*, τριετίαν, pour trois ans commencés.
[2] Chrys., t. 9, p. 811.
[3] Syn., ep. 61.
[4] Homél. 1, p. 10.

On a remarqué que, contrairement à sa méthode, il donnait, dans ce commentaire, deux explications de chaque passage du texte sacré. Pensait-il faire mieux connaître ainsi un livre trop peu connu de son auditoire ? Mais la seconde explication est le plus souvent obscure et tronquée. Ce qui est incontestable, c'est que ces homélies, bien qu'elles ne soient qu'un écho affaibli et confus de la parole de Chrysostôme, la pâle silhouette de sa pensée, renferment encore assez de richesses et de beautés pour nous faire comprendre pourquoi elles furent si fort goûtées et si souvent applaudies à Constantinople, alors surtout qu'elles sortaient lumineuses et vivantes de la bouche de l'orateur. Telles que nous les avons, à l'état d'ébauche, elles sont une mine féconde de doctrine et de piété; et, sans prétendre avec Billius qu'on ne peut rien voir de plus beau [1], nous pouvons affirmer qu'elles révèlent presque à chaque page, sinon le génie, du moins la grande âme de Chrysostôme.

Des citations seraient superflues et nous écarteraient de notre but. Toutefois, nous ne pouvons passer sous silence ce témoignage précis en faveur de la primauté de S. Pierre, si évidente dans l'Évangile, si haut proclamée par la Tradition, et que Jean lui-même devait bientôt invoquer dans la personne du pontife romain comme son refuge suprême et son unique appui. « Pierre, se levant au milieu des disciples, prit la parole, dit-il, parce que c'est à lui que Jésus-Christ avait confié son troupeau: le premier du chœur apostolique, c'est lui qui parle toujours le premier.... Faut-il donner un successeur à Judas, il préside à l'élection. Mais quoi! ne pouvait-il pas la faire lui-même? Certainement il le pouvait. Tous les autres reconnaissent sans contestation sa puissance supérieure: Jacques lui-

[1] Jacob. Billius, cité par Savilius, *præf. in Act.*

même, l'évêque de Jérusalem, garde ici le silence. Pierre a l'autorité principale dans cette affaire ; car c'est à lui que tous les autres ont été soumis, lui à qui le Seigneur a dit : Confirme tes frères [1]. »

Mais Jean ne l'a-t-il pas dit cent fois? « C'est à Pierre, et non pas aux autres, que les clefs du ciel ont été données [2] ; c'est Pierre qui est la bouche, la tête [3], le coryphée, le prince des Apôtres [4], le docteur [5], le préfet de tout l'univers [6], la base, la colonne de l'Église [7], la pierre inébranlable, le fondement indestructible de la foi [8] ? » Qu'y a-t-il de plus formel que ces paroles : « Si le Christ a versé son sang, c'est pour acquérir ces brebis dont il confiait le soin à Pierre et à ses successeurs [9] » ?

Non, si la foi chrétienne n'a pas eu d'interprète plus éloquent que Chrysostôme, elle n'en a pas de plus assuré.

[1] Chrys., t. 9, p. 24, 25, 26.
[2] *Id.*, t. 8, p. 296.
[3] *Id.*, t. 8, p. 525.
[4] *Id.*, t. 8, pp. 193, 430 ; — t. 3, p. 4 ; — t. 9, pp. 48, 177, 737.
[5] *Id.*, t. 8, p. 527.
[6] *Id.*, t. 6, p. 282 ; — t. 1, p. 677.
[7] *Id.*, t. 3, p. 6 ; — t. 6, p. 282.
[8] *Id.*, t. 1, p. 630 ; — t. 2, p. 300 ; — t. 6, p. 275 ; — t. 8, p. 8.
[9] *Id.*, *de Sacerd.*, l. 2, c. 1, t. 1, p. 372.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

Alaric en Italie. — Bataille de Pollentia. — Triomphe d'Honorius. — Combat de gladiateurs et mort de Télémaque. — Lâcheté de l'empereur d'occident. — Bassesse de la cour de Byzance. — Tristesse de Chrysostôme. — Ses travaux. — Épître aux Hébreux. — Réfutation de Richard-Simon. — Lettre à Césarius. — Doctrine de l'Eucharistie. — Paroles sur la Sainte-Vierge. — Témoignage de Cassien et du Bréviaire romain.

En Occident, les évènements se précipitaient : l'heure de Dieu allait sonner. Alaric, arrêté contre son attente devant Aquilée, s'était résolu à évacuer la péninsule italienne, mais pour revenir au plus tôt avec des forces plus imposantes et d'autres chances de succès. Une volonté supérieure à la sienne lui interdisait le repos. « Quelqu'un me presse, disait-il, et me pousse à marcher sur Rome et la détruire [1]. » Les mines de fer de l'Illyrie lui fournirent des armes ; son pays était une mine de soldats. Il épia le moment : et quand il vit les légions engagées en Rhétie contre les Germains, il tomba du haut des Alpes, comme une avalanche, sur la Vénétie et la Ligurie. Les villes qu'il n'emportait pas d'assaut, il les achetait. La peur balayait devant lui les populations éperdues ; et la superstition aggravait la peur. Tout devenait présage aux âmes épouvantées. On citait de vieilles prophéties, d'après lesquelles la ville de Romulus ne devait subsister que douze siècles. On n'était qu'au milieu du douzième, et l'on croyait toucher à la fin. L'écho de ces frayeurs troubla l'Orient sans réveiller

[1] Sozom., l. 9, c. 6.

Arcadius. Pendant que, d'un bout à l'autre de l'empire, on faisait des prières publiques pour la délivrance de l'Italie, Rome consternée dressait des statues au pauvre empereur qui ne pouvait pas la sauver; il est vrai qu'en même temps elle réparait à la hâte les vieilles murailles d'Aurélien.

Honorius, revenu de Ravenne à Milan, se montrait plus alarmé que personne. Il parla de se retirer dans les Gaules, afin de mettre l'épaisseur des Alpes entre sa poitrine et l'ennemi. Stilicon empêcha cette lâcheté; et, chargeant son maître d'amuser les Barbares par de feintes concessions et des promesses, il courut en Rhétie chercher les légions, acheter des auxiliaires, et composa du mieux qu'il put une armée avec laquelle il fondit tout-à-coup sur les Goths, au bourg de Pollentia sur le Tanaro[1]. La bataille fut longue, acharnée, incertaine : vainqueurs au début, les Romains pillèrent le camp des Goths, et furent culbutés à leur tour avec des pertes énormes; mais ils gardèrent le butin qu'ils avaient fait et leurs prisonniers. La femme d'Alaric était du nombre avec ses enfants. Pour les racheter, le fils des Balthes consentit à tout. Il évacuait ses conquêtes et se repliait à pas lents sur l'Illyrie, lorsqu'il fut traîtreusement attaqué par Stilicon près de Vérone, et complètement battu. Vainement chercha-t-il à se frayer un passage vers les Gaules à travers les montagnes de la Rhétie : la faim, les maladies, le découragement, les désertions lui enlevèrent jusqu'au dernier débris de son armée. Resté seul, il quitta en fugitif cette belle Italie qu'il regardait comme sa proie, mais la rage au cœur, et bien résolu de faire payer aux Romains sa honte et leur perfidie[2].

En attendant, le chétif empereur d'Occident abritait sa couardise dans les marais de Ravenne, d'où en cas de péril

[1] Jour de Pâques, 6 avril 402.

[2] Claud., *de bell. Got.*, et 6 *consul. Honorii*. — Oros., l. 7. — Jornand., *de reb. Goth.*, c. 30. — Prudent., *in Symach.*

il pouvait prendre la mer et se sauver en Épire. Pour être plus près des Barbares et du théâtre des combats, les guerriers ses prédécesseurs avaient fixé leur résidence à Milan; lui, ne se trouvait nulle part assez loin de l'ennemi. Et pourtant, il faisait des lois terribles contre les déserteurs, jusqu'à ordonner la confiscation des maisons qui leur avaient servi de retraite, jusqu'à permettre au premier venu de leur courir sus et de les tuer, au moindre dégât qu'ils auraient commis[1]. Le poltron, travesti en héros par la flatterie, se décerna les honneurs du triomphe. Entouré de gardes aux chevaux bardés de fer[2], aux costumes éblouissants, assis à côté de Stilicon sur un char qui étincelait de pierreries, il fit son entrée solennelle dans la ville de Paul-Émile et de Scipion. Placidie, sa sœur, Eucher, le fils de Stilicon, une foule de personnages illustres, tout le patriciat romain, marchaient à pied devant lui. Une armée entière, à moitié barbare, escortait et chantait cette mystification de la gloire. A travers les rues parées de riches tentures, au milieu des acclamations d'un peuple avili auquel on jetait des poignées d'argent, il se rendit au sénat où il lut avec emphase un récit ampoulé de la guerre qu'il venait de terminer, disait-il, si heureusement[3]. Rome célébra cette paix perfide, comme une paix durable, par de brillantes fêtes et des combats de gladiateurs. Ce furent les derniers qu'elle vit. Un moine qu'enivrait l'esprit de l'Évangile comme d'autres l'esprit du meurtre, arriva de l'Orient dans la cité des Césars pour protester contre cette profanation sanglante de la dignité humaine. Rome s'obstina : elle voulait boire du sang une fois encore avant de mourir. Télémaque, c'était le nom du magnanime anachorète, ne fut qu'une victime de plus ajoutée à cette hécatombe d'hommes par laquelle

[1] Cod. Theod., l. 13, tit. 14.
[2] Claud., *de bell. Goth.*
[3] *Id.*, *ibid.* — Symm., l. 6, *epist.* 53.

la ville de Romulus entendait solenniser d'avance ses funérailles et consacrer son tombeau : il fut tué dans l'amphithéâtre, au milieu des combattants qu'il s'efforçait de séparer. Mais son martyre termina ces immolations impies[1]. Ces odieux combats furent supprimés ; les lions perdirent leur privilège ; et de par l'empereur on permit aux habitants de l'Afrique de se défendre contre les bêtes féroces et de les tuer. « Il faut, dit le rescrit d'Honorius, que l'intérêt de nos peuples soit préféré à notre plaisir[2]. »

Le pitoyable triomphateur s'enivra quelques jours de la gloire de Stilicon : puis il revint cacher son impuissance et dormir dans les boues de Ravenne. Et cependant, cet homme portait les destins du monde : une partie du monde lui appartenait[3] ! Léger, fainéant, poltron, sans esprit, sans cœur, la reconnaissance lui était aussi impossible que le courage. Il livra au bourreau le père de ses deux femmes, le vainqueur d'Alaric et de Radagaise, l'homme qui venait de sauver l'Italie et l'empire, et il élevait avec soin une poule à laquelle il avait donné le nom de *Rome*[4]. La mollesse, l'ingratitude, la stupidité du fils de Théodose perdirent tout. « L'univers meurt à Rome, disait un chef gaulois : nous assistons aux funérailles du monde[5]. »

Mais tandis que l'Occident est à l'abandon[6], l'Orient n'en peut plus. Arcadius, épris des pompes du trône et de la richesse de son costume, se contente des apparences du pouvoir, dont il laisse à sa femme la réalité ; et celle-ci, qui donne des fêtes, qui se fait dresser des statues d'argent sur des colonnes de porphyre, qui bâtit des palais, des thermes, des églises, inflige au monde avec une audace

[1] Théodor., l. 5, c. 26.
[2] Chateaubriand, Étud. hist., t. 2, p. 296.
[3] Sid. Apollin., dans le panég. d'Avit.
[4] Procop., *de bell. Goth.*, l. 1, c. 2.
[5] Sid. Apollin., *Paneg. Avit.*, collect. pisaur., t. 6, p. 52, 53.
[6] Boss., Disc. sur l'hist. univ., 3e part., c. 7.

croissante le scandale de son avarice, de ses rapines, de sa luxure, de ses folies. Les Isaures devenant de jour en jour plus insolents, la cour fit marcher contre eux l'une de ses créatures, le général Arbazace. Mais perdu de débauches, insatiable d'argent, le misérable lieutenant de l'empereur, qui traînait à sa suite un troupeau de danseuses et de prostituées, au lieu de châtier les pillards, devint leur complice. Mandé devant Arcadius et convaincu d'infamie, il partagea avec l'impératrice le fruit de ses brigandages, et fut absous. L'or régnait souverainement à Byzance. Ce n'est pas qu'on n'y parlât souvent de justice et qu'on n'y fît beaucoup de lois. Jamais officine impériale ne fabriqua tant d'édits, de rescrits, de décrets. Les deux fils de Théodose renouvelèrent presque toutes les lois anciennes et en établirent une infinité de nouvelles, sans s'inquiéter de contredire l'une par l'autre. Malheureux princes, qui croyaient étayer avec des rouleaux de légistes un monde qui croulait sur eux !

Des hauteurs de son âme, radieux séjour des saintes pensées et de la prière, Jean contemplait avec tristesse et pitié ce spectacle d'abaissement et de défaillance, présage de catastrophes prochaines. Que n'eût-il pas fait pour les conjurer, pour rallumer la flamme de la vie dans ce corps qui tombait en dissolution, pour rendre au moins à cette ombre de Théodose, qu'on appelait son fils, un peu d'intelligence et de cœur ! Le mal empiré défiait ses efforts. Conseils, remontrances, supplications, tout avait échoué : on ne voyait en lui que la personnification redoutée d'une puissance que ses vertus et ses talents faisaient redouter davantage. Eudoxie, à mesure qu'elle s'engageait plus avant dans la voie du mal, éprouvait plus d'aversion pour le pontife, dont la seule vue la gênait et l'humiliait. Les plates adulations d'une foule de prélats courtisans lui rendaient plus amère la noble austérité de celui-là : elle le haïssait de

toutes les forces de son orgueil, et ne prenait plus la peine de dissimuler sa haine, qui, nourrie d'elle-même au fond de son cœur, allait aboutir à l'éternel déshonneur d'une tête couronnée, au martyre glorieux d'un prêtre du Christ. Il y avait, d'ailleurs, dans cet orage qui s'amassait sur la tête de Jean, autre chose que les colères d'une femme blessée dans sa vanité, humiliée dans ses vices : on y voyait poindre, nous ne saurions assez le redire, cette fatale et longue guerre entre le sacerdoce et l'empire; guerre qui devait éclater bientôt sur un théâtre plus élevé, dans de plus vastes proportions, remplir de ses luttes retentissantes l'histoire moderne, et mettre en lumière, avec les grandes figures des Grégoire VII et des Innocent III, le rôle social assigné par la Providence à la Papauté et sa haute influence sur les destinées des peuples.

Affligé, sans être abattu, Jean poursuivait, entre les mécontentements de la cour et les mobilités du peuple, la sainte tâche de réveiller dans les âmes le sens divin exposé à s'altérer, à s'éteindre dans une atmosphère profondément viciée par tant d'exemples funestes. Un vague pressentiment que sa mission touchait à sa fin lui faisait redoubler d'efforts et de zèle : il voulait, en multipliant ses travaux, regagner le temps que Dieu lui refusait; et, de même qu'un père, près de quitter ses enfants, aime à s'épancher en de plus longs entretiens, il montait plus souvent à sa tribune et parlait plus long-temps, comme s'il n'eût pu se rassasier d'une conversation qui allait trop tôt finir. Une foule de discours importants pour le fond, magnifiques pour la forme, peuvent être rapportés à cette époque suprême. Il exalte la sainteté du mariage et proclame l'indissolubilité absolue du lien conjugal. Son indignation, plusieurs fois exprimée à Antioche, éclate de nouveau contre la licence païenne des noces, contre cette grossière cupidité qui préside à la plupart des unions, et au lieu du bonheur de deux êtres qui confondent

ensemble leurs destinées, au lieu de l'avenir d'une famille, ne voit qu'une affaire d'argent. L'institution divine était faussée. Le saint pasteur eût voulu que la bénédiction de l'Église fût le sceau de Dieu sur le bonheur de deux âmes jeunes, pures, confiantes, unies par l'amour et par la vertu pour les jours d'ici-bas et pour les jours éternels ; et il tonne de toutes ses forces contre les désordres profanateurs du mariage.

Les tristes présages qui agitent le cœur de Jean, se trahissent, malgré lui, dans ses discours. Il parle de Jérusalem, et il pense à Constantinople. Retraçant les malheurs et la dernière catastrophe de la ville déicide, il la met en scène d'une manière si touchante, il la fait parler avec de tels accents, que l'auditoire tout entier fond en larmes, et qu'il est obligé, pour ne pas céder à l'émotion générale, de passer brusquement à un autre sujet[1]. On sent aussi dans quelques-unes de ses paroles, malgré son profond respect des convenances, la pieuse douleur que lui font éprouver la conduite de la cour et la vie de l'impératrice. « Le bien qu'on vous fait ici, dit-il, vous ne le trouverez ni au forum, ni à la curie, ni au palais. Ce n'est ni l'administration des villes, ni le commandement des armées, que nous confions ou plutôt que la grâce de l'esprit confie à ceux qui entrent dans cette enceinte, mais une principauté plus auguste que le pouvoir impérial. Ils apprennent à gouverner leur âmes, à dominer de coupables désirs, à modérer la colère, à vaincre l'envie, à enchaîner l'orgueil. Non : l'empereur sur son trône, avec son diadème, n'inspire pas tant de respect que l'homme qui fait régner sa raison sur ses passions. Celui-là donne un diadème à son âme, il la place sur un trône, le plus beau trône, le plus beau diadème du monde. Que sont donc et la pourpre, et ces vêtements dorés, et cette couronne chargée de pierreries, quand l'âme est

[1] Chrys., t. 3, p. 240.

esclave des vices? Que revient-il de cette liberté extérieure, quand ce qu'il y a de plus digne en nous est courbé sous la plus honteuse servitude? Qu'importe le pouvoir, qu'importe le sceptre, si la violence des passions vous précipite du haut du trône et fait de vous leur jouet[1]? »

Du reste, ces discours détachés sur des sujets divers et toujours inspirés par les circonstances ne le détournaient pas de son grand travail sur les Écritures. En ce moment, c'est-à-dire dans les premiers mois de l'année 402[2], il expliquait l'épître de S. Paul aux Hébreux. Ce fut la dernière œuvre importante de sa carrière épiscopale, et nous avons à regretter qu'il ne l'ait pas publiée lui-même. La main pieuse de l'amitié recueillit après sa mort les notes abrégées des tachygraphes, les traduisit, les coordonna, en fit sortir le commentaire que nous avons. Ceci explique suffisamment les incorrections, les négligences, l'imperfection relative de cet ouvrage, et surtout le grand nombre de variantes qui en surchargent le texte[3].

Personne n'a été de l'avis d'Érasme quand, sur le titre seul, il en conteste l'authenticité. La plus rapide lecture suffit pour y découvrir partout la diction, les pensées, la manière et surtout l'âme de Chrysostôme. D'ailleurs, le témoignage de Cassiodore est aussi formel qu'irrécusable[4]. Qui pourrait nier, après les avoir lus, que ces discours aient été prononcés à Constantinople, par l'évêque même de Constantinople? Qui ne reconnaît le grand orateur à la fermeté de sa parole, à la hardiesse de ses censures, aux nobles transports de sa charité?

[1] Chrys., t. 3, p. 162.
[2] Montf., t. 12, *in monit.*, art. 42.
[3] Un prêtre d'Antioche, Constantinus, se chargea de cette tâche délicate. On croit que c'est le même que Constantius, ami du Saint, qui l'avait visité à Cucuse. Les noms de Constantinus et de Constantius étaient souvent employés l'un pour l'autre.
[4] Cassiodor., *de divin. lect.*, c. 8.

Toutefois, l'exégèse de notre Saint sur l'épître aux Hébreux devint, au XVII[e] siècle, le sujet d'une dispute à laquelle Bossuet a pris part. Un critique célèbre par ses témérités d'opinion prétendait y voir le germe des erreurs de Nestorius, que Jean, selon lui, aurait puisées dans ses relations avec Diodore de Tharse et Théodore de Mopsueste. Rien n'est moins justifiable que cette assertion; Bossuet l'appelle une *calomnie manifeste* [1]. Nicolas Fontaine, de Port-Royal, qui, dans sa traduction française des homélies sur l'épître aux Hébreux, avait osé suivre la pensée de Richard-Simon, fut condamné et se rétracta. Ce qui frappe d'abord, c'est que le passage prétendu favorable à Nestorius n'a été invoqué ni par lui ni par aucun des siens; auraient-ils manqué de se prévaloir d'une autorité aussi imposante? Quand le pape S. Célestin leur oppose, pour les convaincre d'innovation, entre autres témoins de l'orthodoxie, *cet évêque Jean, de sainte mémoire, dont l'enseignement si propre à établir la foi catholique est connu dans tout l'univers* [2], les Nestoriens gardent le silence; nul ne songe à discuter ou à infirmer un témoignage qui les confond. Bossuet a consacré plusieurs chapitres de sa défense des Saints Pères à venger Chrysostôme d'une insinuation menteuse et absurde. En vérité, ce n'était pas la peine qu'Hercule levât sa massue sur un tel adversaire. L'examen le moins approfondi du texte démontre surabondamment que le critique et le traducteur sont tombés tous les deux dans un impardonnable contre-sens. En effet, l'éloquent interprète du grand Apôtre, relevant une à une, suivant son usage, les paroles tombées de cette bouche inspirée, trouve avec raison que quelques mots de S. Paul suffisent pour confondre les Juifs et les Ariens, Marcel d'Ancyre et Sabellius, Paul de Samosate et Marcion. — *Comment cela?* dit-il, — et il

[1] Boss., édit. de Vers., t. 5, p. 201.
[2] *Ep. ad pop. et cler. Constantinop.*

répond : *Les Juifs, en leur montrant que le même est deux choses, et Dieu et homme..... Marcel, en établissant qu'il y a deux personnes séparées selon leur subsistance ou hypostase*[1]. Or, l'erreur des Juifs était de nier la divinité du Christ, celle de Marcel de nier la distinction des personnes divines. Cette seule observation met à néant l'argumentation du critique[2].

Il est vrai que nous suivons l'édition des Bénédictins, et qu'il existe une autre leçon du premier passage, celui qui a trait aux Juifs. Mais, ici encore, Richard-Simon traduit infidèlement : il insère dans sa version un mot qui non-seulement n'est pas dans le texte, mais en change complètement le sens. Écoutons Bossuet : « Les Juifs avaient deux erreurs, l'une qu'en Dieu il n'y avait pas plusieurs personnes, à savoir : le Père et le Fils ; l'autre, qu'une de ces personnes, c'est-à-dire le Fils, n'était pas Dieu et homme tout ensemble. S. Chrysostôme, dont la preuve est fort serrée dans tout cet endroit, abat en deux mots cette double erreur des Juifs, en leur montrant qu'il y a en Dieu deux personnes, c'est-à-dire le Père et le Fils, et que parmi ces deux personnes il y en a une qui est Dieu et homme à la fois[3]. » Et, en effet, le texte littéralement traduit ne porte-t-il pas que *Paul confond les Juifs en leur montrant deux personnes, et un Dieu et un homme?* Quand donc le critique fait dire au saint docteur : *Deux personnes, savoir : un Dieu et un homme*, non-seulement il altère le texte par l'addition d'un mot qui ne s'y trouve pas, mais il renverse

[1] Chrys., t. 12, p. 26. Ιουδαὶ μὲν, μὲν δύο τὸν αυτὸν δεικνὺς, καὶ θέον καὶ ἄνθρωπον· τοὺς δι ἄλλους, τοὺς Παύλου λέγω, τῷ περὶ της αἰωνίου ὑπάρξεως ταῦτα διαλέγεσθαι, καὶ τῆς ἀκτίστου ὀυσίας.... Πρὸς δὲ Μάρκελλον καὶ τοὺς ἄλλους, ὅτι δύο ἐςὶ ταῦτα πρόσωπα διῃρημένα κάτα τὴν υπόςασιν.

[2] V. Legrand, *Tract. de Incarn.*, diss. 4, c. 2, art. 2. — Mign., *Theol.*, t. 9, p. 471.

[3] Boss., t. 5, p. 205.

et détruit tout le raisonnement de Chrysostôme. Il lui prête un non-sens avec une impiété. L'impertinence est trop grande et la calomnie trop absurde.

Certes, il ne faut pas un amour peu commun du paradoxe pour s'en prendre aux enseignements d'un homme dont deux papes [1] ont glorifié l'orthodoxie, dont S. Augustin invoqua l'autorité [2], dont les paroles furent citées avec honneur dans le grand concile d'Éphèse [3], et que S. Isidore et S. Nil appelaient *l'interprète des secrets de Dieu, l'œil de toutes les églises, la colonne et la lumière de la vérité* [4]. Toutefois, la hardiesse de Richard-Simon fut dépassée par Basnage et les protestants qui ont voulu voir, eux, dans Chrysostôme un précurseur de Luther, ayant la même pensée que Luther sur l'Eucharistie. Nous dirons sur quoi se fonde une prétention si étrange. Pierre Martyr, que son apostasie seule a rendu célèbre, découvrit, à Florence, dans la bibliothèque des Dominicains, un manuscrit latin du XII[e] siècle ayant pour titre : *Lettre du bienheureux Jean, évêque de Constantinople, au moine Césarius, pendant son second exil.* Cette lettre contenait une phrase équivoque sur l'Eucharistie. Ce fut pour l'apostat une merveilleuse trouvaille : il en fit grand bruit. Le dogme catholique de la Transsubstantiation ne devait plus se relever d'un pareil coup. Chrysostôme n'y croyait pas, l'Église grecque n'y croyait pas : c'était une invention théologique des Romains. Mais Pierre Martyr n'avait pas édité la lettre à laquelle il empruntait la phrase terrible : il s'était contenté d'en prendre une copie qu'il avait apportée en Angleterre et déposée dans la bibliothèque de l'évêque Cranmer, sans indiquer d'ailleurs où se trouvait l'original. Cette copie avait disparu;

[1] S. Cœlest., *loc. cit.* — S. Leo., *epist.* 106.
[2] S. Aug., *cont. Jul.*, l. 1, c. 6. — *Id. op. imperf. cont. Jul.*, c. 7.
[3] *Conc. Eph.*, p. 117, édit. de 1671.
[4] S. Isid. Pelus., *ep.* 156. — S. Nil., *ep.* 279, l. 3, et *ep.* 265, l. 2.

et les érudits commençaient à révoquer en doute l'existence du document, quand Émery-Bigot, d'une part, Étienne-Lemoyne et Basnage, de l'autre, l'ayant découvert à leur tour, le donnèrent au public dans son intégrité. Ce n'était qu'une traduction obscure et barbare d'un texte qu'on n'avait pas, ou dont on avait à peine quelques fragments épars dans Anastase, Nicéphore et Jean Damascène. Le passage allégué sur l'Eucharistie en faisait seul tout le prix.

On se demanda tout d'abord si la lettre à Césarius était vraiment de Chrysostôme. Les Protestants avaient trop d'intérêt à le croire pour en douter. Parmi les Catholiques, quelques-uns [1] poussèrent le scrupule de l'impartialité jusqu'à soutenir l'opinion de leurs adversaires; le plus grand nombre et les plus éminents [2] furent d'un avis opposé..... En vérité, plus on examine ce document, moins on y trouve Chrysostôme. Il y a si loin de cette sècheresse, de cette maigreur, de ce style dur, tendu, tourmenté, à l'ampleur, à l'abondance, à la noble et riche simplicité du grand orateur, que nous comprenons à peine qu'on ait pu s'y méprendre un instant. Ni la force des pensées, ni leur enchaînement logique, ni les locutions qui lui sont familières, ni ses procédés ordinaires de raisonnement, ni sa méthode lumineuse et facile, ni cet heureux emploi de l'Écriture qui le distingue, ni cette éloquence affectueuse et persuasive qui lui concilie les esprits et les cœurs, on n'y voit rien de lui. Ce n'est qu'une dissertation entortillée et lourde, où la foi de l'Église est assez bien soutenue, mais non certes avec cette clarté, cette force, cette richesse de doctrine, cette connaissance profonde des Livres Saints, cette chaleur de langage qui ne manquent jamais à Chrysostôme quand il expose ou qu'il défend la vérité. Se peut-il qu'un seul cri-

[1] Tillemont, t. 11, p. 341, 342. — Dupin, Biblioth. eccl., v[e] siècle, 1[re] part., p. 122 et suiv.

[2] Montfaucon, Stilting, Lequien, etc.

tique se soit trouvé pour attribuer une œuvre si médiocre à un écrivain si supérieur? Jean ne parla jamais, n'écrivit jamais ainsi.

Que prouve le titre ? Tant de productions indignes de ce grand homme ont été faussement décorées de son nom, tant de pitoyables auteurs ont eu l'audace de l'usurper ! S'il fallait ajouter au titre quelque foi, ce serait de Cucuse, vers la fin de sa vie, que le pontife exilé aurait écrit au moine Césarius ; mais alors, comment s'expliquer qu'il ne dise pas un mot de sa situation et de ses souffrances, lui qui dans toutes ses lettres y faisait allusion ? D'ailleurs, il est difficile de ne pas s'apercevoir que l'auteur de cette épître songe à Eutychès en parlant d'Apollinaire. Ce qu'il démontre, en effet, ce qu'il établit avec plus de soin et de force, ce n'est pas, contre Apollinaire, que le Verbe éternel en se faisant homme a pris l'âme et le corps de l'homme, mais, contre Eutychès, qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine, unies sans confusion, distinctes sans division, restant chacune elle-même avec les attributs qui la constituent, bien que leur union ne forme qu'une seule personne, un seul Jésus-Christ, fils de Dieu et véritablement Dieu, rédempteur des hommes et véritablement homme. De là ces mots qui lui échappent : *D'où est-elle venue, si ce n'est de l'enfer, cette horrible doctrine qui n'admet dans le Christ qu'une seule nature ?* Et un peu plus bas : *Fuyons, repoussons ceux qui osent dire qu'après l'union du Verbe et de l'homme il n'y a, par l'effet du prodige, qu'une seule nature* [1]. Quels que fussent les enseignements d'Apollinaire, ce n'est pas lui que l'on réfute, ce n'est pas lui qui occupe la pensée de l'auteur ; l'attaque contre cet hérésiarque n'est qu'une feinte pour frapper sur Eutychès avec le poids de l'antiquité et l'autorité d'un grand

[1] Chrys., t. 3, p. 745.

nom. Quelques mots empruntés visiblement au concile de Calcédoine trahissent la supercherie, et, s'ils ne donnent pas la date précise de la lettre, autorisent du moins à penser qu'elle est postérieure à cette grande assemblée et n'a été écrite que quarante ans environ après la mort de notre Saint. Qu'importe, après cela, qu'elle lui soit attribuée par S. Jean de Damas, par Nicéphore de Constantinople et quelques Grecs plus modernes ? Si elle était, je ne dis pas de Chrysostôme, mais de son temps, le concile de Calcédoine ne l'eût point passée sous silence ; Théodoret, Anastase le Sinaïte, Léonce de Byzance en eussent parlé, et certainement les anciens, les Nestoriens eux-mêmes, qui ont allégué contre les Monophysites divers passages du saint docteur, n'eussent pas manqué de se prévaloir d'un document aussi explicite que celui-là.

Du reste, quel que soit l'auteur de cette lettre, quelque date qu'il faille lui donner, il est faux que la phrase citée par Pierre Martyr soit un démenti à la tradition catholique de la Transsubstantiation. Voici cette phrase : « Comme le pain, qui avant d'être *sanctifié* est appelé pain, et lorsque la grâce l'a sanctifié par la médiation du prêtre, est délivré du nom de pain et trouvé digne d'être appelé le corps du Seigneur, quoique la nature du pain soit restée en lui ; — et nous annonçons, non pas deux corps, mais un seul corps du Fils : — ainsi, la nature divine s'unissant au corps, l'union des deux constitue un seul fils, une seule personne, non pas en une seule nature cependant, mais en deux natures parfaites, sans confusion comme sans division [1]. »

Ainsi, s'écrient Martyr et les siens, aux termes de ce document, après la consécration eucharistique le pain conserve la nature du pain. Donc, l'auteur de ce document ne connaissait pas la Transsubstantiation ; le siècle dont il

[1] Chrys., t. 3, p. 744. On n'a de la première partie de ce passage que la traduction latine.

exprime la foi, ne la connaissait pas : c'est un dogme nouveau. Mais, reprennent les Calvinistes, le passage dont vous argumentez a une portée bien plus grande : il affirme formellement que dans l'Eucharistie il s'agit de mots et pas d'autre chose. Ce qu'on appelait pain avant la consécration, s'appelle corps du Seigneur après être consacré : voilà tout. Donc, ni celui qui écrivit la lettre à Césarius, ni l'époque dont il est le témoin, n'ont cru à la *présence réelle*. C'est une invention des temps moins anciens.

Observons d'abord que l'écrivain, quel qu'il soit, auquel on doit cette épître trop célèbre, aurait pu s'exprimer improprement sur la Transsubstantiation ou la présence réelle, en présenter l'enseignement sous un point de vue différent du nôtre et nier même la vérité, cela ne prouverait rien quant à la foi de l'Église, si d'ailleurs d'autres documents nombreux, irréfragables, explicites, attestent clairement et formellement qu'à cette époque et avant cette époque l'Église croyait et professait le double dogme de la présence réelle et de la Transsubstantiation. Qu'est-ce que le témoignage isolé d'un docteur, connu ou inconnu, en présence du concert imposant des témoignages de tous les docteurs? Que prouve son dire, s'il est en opposition avec tous les autres, sinon qu'il a mal parlé, qu'il a mal compris, qu'il s'est trompé? Rien de plus. D'ailleurs, examinons le texte. L'auteur de la lettre à Césarius établit une comparaison entre l'Incarnation et l'Eucharistie. De même, dit-il, qu'il y a deux natures dans l'Eucharistie, bien qu'il n'y ait qu'un seul corps, celui du Seigneur; ainsi, dans le Verbe incarné, la nature humaine et la nature divine subsistent toujours, quoique dans une seule personne, celle de Jésus-Christ. Mais si Jésus-Christ n'est pas réellement dans l'Eucharistie, ou si sa présence n'y est que nominale, où sont donc les deux natures qui constituent le sacrement, et que signifie cette comparaison ridicule entre l'Incarnation et

l'Eucharistie? Il faudrait dire que le pieux écrivain n'a vu dans l'Incarnation comme dans l'Eucharistie qu'une question de noms, une pure fiction. Personne ne le dira : chaque mot de la lettre démontre le contraire.

Mais du moins, poursuit-on, le langage de cette lettre exclut positivement la Transsubstantiation. Quoi! répondent les Catholiques, la lettre nie la Transsubstantiation, et elle prétend qu'il y a dans l'Eucharistie, non pas deux corps, mais un seul corps, celui du Fils de Dieu! Mais si le pain demeure entièrement pain, s'il n'est pas changé au corps du Seigneur, il y a donc sous le symbole de l'Eucharistie deux corps, et non plus un seul, le corps du Christ et le corps du pain. L'auteur de la lettre est en opposition avec lui-même : il argumente contre sa thèse; il ne sait pas ce qu'il dit.

Il est vrai qu'il déclare en propres termes que la *nature du pain* subsiste dans le sacrement. J'avoue que ces paroles ont besoin d'explication. Pour en saisir le sens véritable, il faut se rappeler ce que le P. Harduin et d'autres [1] ont surabondamment démontré, que les Pères grecs et latins, Chrysostôme en particulier, ont appelé *nature d'une chose* l'ensemble des propriétés qui caractérisent cette chose, ce qui la fait apparaître à la pensée ou tomber sous les sens. Quand donc l'auteur en question dit que, la nature du pain subsistant toujours, le pain sanctifié et le corps du Christ ne sont qu'un seul corps, il entend par nature du pain les propriétés apparentes du pain, ce qui constitue le phénomène du pain : la couleur, la figure, le goût. On comprend, en effet, que le pain étant changé quant à la substance au corps du Seigneur, il n'y ait dans l'Eucharistie que ce corps adoré, bien que la nature du pain, c'est-à-dire les propriétés du pain, s'y montre encore. Mais changez la supposition :

[1] Boucat, Théolog., t. 6, p. 385. — Nat. Alex., Hist. eccl., t. 6, p. 925; et surtout, Perpétuité de la Foi, t. 13, p. 272 et 287.

faites dire à notre écrivain que le pain eucharistique est toujours réellement et substantiellement du pain, son langage n'a plus de sens : il déraisonne. La preuve, du reste, qu'il doit être ainsi entendu, c'est que la pensée que nous lui prêtons, d'après la texture de son discours, a toujours été la pensée de l'Église grecque : témoin, entre autres, Jean Damascène, qui a connu cette lettre et nous en a conservé des fragments. « De même, dit-il, que le pain par l'action de manger, le vin et l'eau par l'action de boire, sont naturellement changés au corps et au sang de la personne qui boit et mange, et ne font pas un corps différent de celui qu'elle avait; ainsi, le pain préparé sur la *prothèse*, le vin et l'eau par l'invocation et l'effusion du Saint-Esprit, sont surnaturellement changés au corps et au sang du Christ, et ne font pas deux choses distinctes, mais une seule et même chose[1]. »

Certainement, et nous n'hésitons pas à l'affirmer de nouveau, la lettre à Césarius n'est pas l'œuvre de Chrysostôme. Ce style obscur et alambiqué, cette discussion subtile, tortueuse, quelquefois inintelligible, ces locutions inconnues à l'évêque de Constantinople, ne permettent pas d'attribuer une telle production à un homme dont la parole est si ferme, la méthode si simple, la discussion si lumineuse. Mais si, par impossible, il était reconnu qu'elle est de lui, à quoi faudrait-il recourir pour en déterminer le sens, si ce n'est à d'autres œuvres du saint docteur plus claires et incontestablement authentiques? Or, y a-t-il quelqu'un, parmi les anciens et les modernes, qui ait parlé de l'Eucharistie avec plus de clarté, de précision et de force que Chrysostôme? Nous avons cité de remarquables passages, où il exprime avec une éloquence digne du sujet, sa foi ardente et profonde au dogme *générateur de la piété catholique*, au sacre-

[1] Joan. Damas., *de Fid. orthodox.*, l. 4, p. 270.

ment auguste d'où s'épanchent à flots divins la charité et ses merveilles, d'où jaillit la flamme vitale du Catholicisme. Nous pourrions multiplier les citations. Un théologien du XVI[e] siècle, nous l'avons déjà dit, a réuni en un faisceau, qu'il appelle *le marteau des Calvinistes*, les divers témoignages de notre Saint qui ont trait au mystère de l'autel, et l'on y voit d'un coup-d'œil toute sa pensée. Qu'il nous soit permis d'en mettre encore un ou deux sous les yeux du lecteur.

« Obéissons à Dieu en toutes choses, s'écrie le pieux orateur; ne le contredisons pas, même quand ce qu'il dit paraît contraire à notre intelligence et à notre raison. Que son autorité prévale et sur l'une et sur l'autre. Ainsi, dans les saints mystères, ne regardons pas ce qui se présente à nos yeux, mais que la parole divine soit présente à notre esprit, car cette parole ne peut tromper; nos sens, au contraire, sont sujets à l'erreur. Puis donc que le Verbe a dit : *Ceci est mon corps*, soumettons-nous, croyons, et contemplons avec les yeux de l'âme le corps d'un Dieu..... Combien qui disent : Je voudrais voir le visage, les traits, les vêtements de Jésus-Christ ! Eh bien ! le voilà lui-même ! Tu le vois, tu le touches, tu le manges ! Tu voudrais voir ses vêtements, et il se donne à toi, non-seulement pour être vu, mais touché, mangé, reçu intérieurement !.... Songe à Judas et aux ingrats qui le crucifièrent, et ne profane pas toi-même le corps et le sang du Seigneur ! Ces malheureux lui firent souffrir la mort ; et toi, tu le reçois dans une âme impure et souillée, après avoir été comblé par lui de tant de biens ! Car, non content de se faire homme, de souffrir tant d'ignominies, il a voulu encore se mêler et s'unir à toi ; à ce point que tu deviens un même corps avec lui, et *non-seulement par la foi*, mais effectivement et dans la réalité même.... [1]. » Et ailleurs :

[1] Chrys., *in Math. hom.* 82, n. 4, t. 7, p. 787.

« Ce n'est pas l'homme qui fait que le pain et le vin présentés sur l'autel deviennent le corps et le sang du Christ; c'est le Christ lui-même qui pour nous a été crucifié. Le prêtre accomplit une figure quand debout il prononce les saintes paroles : ce qui est réel ici, c'est la vertu, c'est la grâce de Dieu. *Ceci est mon corps*, dit-il : cette parole transforme le pain et le vin. Et de même que celle-ci : *Croissez et multipliez et remplissez la terre*, prononcée une seule fois, a donné à la nature humaine une vertu de propagation qui se perpétue dans tous les siècles; ainsi la parole du Christ, depuis le jour où elle est sortie de sa bouche jusqu'à celui-ci et jusqu'à son dernier avènement, opère dans les églises et sur chaque autel un sacrifice parfait [1]. »

Qu'importe, après de telles paroles, la lettre à Césarius? Elle n'est pas de notre Saint ; ou, si elle est de lui, elle ne peut être défavorable au dogme adoré de la piété. Les plus sincères, parmi les docteurs du Protestantisme, l'ont reconnu. *Chrysostôme*, disent les centuriateurs de Magdebourg, *semble confirmer la Transsubstantiation* [2]. Ses écrits, de l'aveu de quelques autres, renferment de nombreux passages dont on tire contre eux des objections très-plausibles et spécieuses : *tant l'éloquence de Chrysostôme*, ajoutent-ils, *l'a emporté, comme un torrent, à se servir de certaines façons de parler qui ont servi à la postérité de pierre d'achoppement et de scandale, et donné grand accroissement à la naissance de l'erreur qui est aujourd'hui venue à son comble* [3]! Ainsi, c'est l'école protestante elle-même qui l'établit : loin qu'on puisse reprocher au saint docteur un mot contraire à la Transsubstantiation ou à la présence réelle, c'est lui qui aurait donné plus *d'accroissement* à ce double dogme, s'il n'eût été tout d'abord la foi de l'Église

[1] Chrys., t. 2, p. 384, *de prodit. Judæ, hom.* 1.
[2] Centur. 5, c. 4.
[3] Aubertin, de l'Eucharist., p. 297.

catholique; et, nous aimons à le redire, ce n'est pas sans raison que celle-ci a toujours regardé ce Père comme particulièrement suscité de Dieu pour affirmer la vérité et relever la sainteté de l'Eucharistie d'une manière toute extraordinaire et plus éclatante que tous les autres Pères de l'Église grecque [1].

Dans une si grande masse d'ouvrages, la plupart oratoires, et quelques-uns publiés après la mort de l'auteur ou sans être revus par lui, serait-il étonnant qu'on eût à signaler çà et là quelques expressions incorrectes, inexactes, à propos de choses qui demandent la plus grande précision de langage? S. Augustin lui-même n'a-t-il pas écrit ses deux livres des *rétractations*, et trouvé dans ses œuvres bien des choses à censurer et à corriger? Si le grand évêque de Constantinople avait eu le loisir de revoir les siennes et de les passer au creuset, à coup sûr il eût retranché, après l'avoir blâmé sévèrement, ce qui lui est échappé, par une regrettable inadvertance, à l'égard de la Vierge, reine des Saints [2], lorsqu'il suppose une pensée de vaine gloire à la femme bénie, *pleine de grâce,* dont S. Augustin ne veut pas, *pour l'honneur même de Dieu, qu'il soit question en aucune manière quand il s'agit de péché,* et dont lui-même a tant de fois célébré avec magnificence la virginité perpétuelle, la divine maternité, la sainteté sans tache, les ineffables privilèges qui la placent au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu [3]. Mais l'ensemble de ses œuvres est un des

[1] Arnaud, t. 12, p. 20.

[2] Chrys., hom. 44 *in Matth.*, t. 7, p. 467. Il explique ces paroles du Sauveur : *Qui est ma mère? Qui sont mes frères?* (Matth., c. 12, 46.) « Il parlait ainsi, non qu'il rougît de sa mère, mais pour lui montrer que, sans l'observation des commandements de Dieu, sa glorieuse maternité ne lui servirait de rien ; car ce qu'elle fit là accusait chez elle le désir de paraître. Elle voulait se faire voir au peuple, comme ayant un empire sur son fils. *Καὶ γὰρ ὅπερ ἐπεχείρησε, φιλοτιμίας ἦν περιττῆς.* »

[3] Chrys., t. 7, p. 54, 125 ; t. 8, p. 126 ; t. 3, p. 16, 113, 341.

plus beaux monuments de la foi catholique, un des plus riches trésors de la pure doctrine, et, nous nous plaisons à le rappeler de nouveau, l'Église romaine n'a pas hésité à dire de lui, dans l'office consacré à sa mémoire : « qu'il » n'est personne qui n'admire la multitude, la piété, la » splendeur de ses discours et de ses autres écrits, sa manière » d'interpréter les Livres Saints et d'en exposer le sens, et » ne le trouve digne de la faveur que l'apôtre Paul, objet » de sa plus profonde vénération, aurait paru lui accorder, » en lui dictant beaucoup de choses pendant qu'il prêchait » ou qu'il écrivait [1]. » Les siècles, d'ailleurs, ont ratifié ces belles paroles adressées par Cassien au clergé de Constantinople : « Souvenez-vous de vos anciens maîtres et pontifes, de Grégoire illustre dans tout l'univers,.... de Jean admirable par sa foi et par sa pureté, de ce Jean qui, semblable à l'Évangéliste, et lui aussi disciple et apôtre de Jésus, passa toute sa vie sur la poitrine et dans l'amour du Seigneur. Souvenez-vous de lui, suivez-le ; pensez à sa pureté, à sa foi, à sa doctrine, à sa sainteté ; souvenez-vous toujours de votre docteur, de votre père nourricier, dans le sein et, pour ainsi dire, l'embrassement duquel vous avez grandi, qui fut votre maître commun à vous et à moi, dont nous sommes les élèves et les disciples. Lisez ses écrits, gardez son enseignement, faites revivre sa foi et sa vertu. S'il est difficile de monter aussi haut que lui, il sera du moins glorieux de marcher sur ses traces. Qu'il soit toujours devant vos yeux, qu'il soit toujours dans votre pensée [2]. »

[1] *Brev. Rom.*, 29 janv., *lect.* 6.
[2] Cassien, *de Incarn.*, *lib.* 7, *c.* 31.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

NOTES.

(*A*) *Page* 13.

Cette homélie, que l'objection des Pélagiens a rendue célèbre, est intitulée *homélie aux Néophytes ou nouveaux baptisés.* Nous ne l'avons plus, au moins dans la langue originale ; ce qui nous en reste en grec a été donné par S. Augustin (t. 10, p. 510). Tillemont semble croire que cette homélie est authentique (Tillemont, t. 11, p. 595). Beaucoup de critiques la rejettent, à bon droit, comme apocryphe. (*Voir* Tournely, *de peccat.*, part. 2, c. 1, t. 3, p. 620. — Cler. de Belliber., *tract. de grat.*, sect. 1, l. 2, art. 2, collect. Migne, t. 10, p. 681.)

(*B*) *Page* 23.

On a cité aussi ces mots de Chrysostôme : « Que ferai-je donc ? Dois-je périr à cause d'Adam ? Non certainement, ce n'est pas à cause du péché d'Adam ; car toi, non plus, tu n'es pas resté sans péché. Et si tu n'as pas commis la même faute que lui, tu en as commis quelque autre » (*in* I. *ad Corinth., hom.* 17, n. 3, t. 10, p. 150). Ailleurs, dans son commentaire sur l'épître aux Éphésiens, le saint docteur dit encore : « Notre corps est corruptible, l'âme ne l'est pas : gardons-nous de la corrompre. Le péché antérieur a fait cela. Celui qui a été commis après le baptême peut corrompre aussi l'âme, et faire qu'elle soit facilement saisie par le ver qui ne doit pas mourir. Τοῦτο ἡ ἁμαρτία εἰργάσατο ἡ προτέρα, ἡ δὲ μετὰ τὸ λουτρὸν καὶ τὴν ψυχὴν φθεῖραι δύναται » (*hom.* 24, *in ep. ad Eph.*, n. 5, t. 11, p. 186). — Ne suit-il pas de là, a-t-on dit : 1° que nul ne périt par le péché d'Adam, nul ne peut attribuer sa

perte qu'à ses propres péchés ; 2° que le péché d'Adam a corrompu le corps, non l'âme de l'homme, et que les seuls péchés actuels peuvent corrompre celle-ci ? — La réponse est facile. Dans le premier de ces passages, l'orateur ne s'adresse qu'aux baptisés, le contexte le prouve, et il ne veut dire autre chose sinon que nul, s'il a reçu le sacrement de la régénération, ne périra que par ses fautes personnelles. Dans le second, Jean montre la différence qui existe entre le péché actuel et le péché originel. La mort corporelle que celui-ci a entraînée continue à peser sur le corps, même après le baptême ; mais, dans l'homme régénéré, la mort de l'âme n'est jamais que le résultat des péchés personnels. Donc, ni l'un ni l'autre de ces passages ne peut être sérieusement objecté contre la foi du péché originel.

« Les nouveaux Pélagiens », dit Bossuet, « qui font S. Chrysostôme auteur du nouveau système encore plus prodigieux, où la peine passe sans la faute, ne sont pas mieux fondés. Car après tout, que dit ce Père ? Dit-il que la peine puisse passer sans la coulpe, ou, ce qui est la même chose, qu'on puisse être puni sans être coupable ? On ne trouvera jamais dans ses écrits une telle absurdité. Il dit seulement que dans ce passage de S. Paul : PLUSIEURS ONT ÉTÉ FAITS PÉCHEURS PAR LA DÉSOBÉISSANCE D'UN SEUL ; *pécheurs, c'est-à-dire sujets au supplice et condamnés à la mort (hom. 10, in Rom.).* En toute opinion, cela est vrai : être pécheur n'est pas en ce lieu avoir actuellement commis le péché, actuellement mangé le fruit défendu, ce que n'ont pas fait les enfants d'Adam ; mais être pécheur, c'est avoir en soi ce qui demeure après l'acte du péché, ce qui est resté en Adam après que cet acte a été passé ; c'est-à-dire être coupable, ce que S. Chrysostôme explique très-bien par *être assujetti au supplice* (κολάσει) *et condamné à la mort.*

» En effet, à dire le vrai, et en bonne théologie, être coupable ne peut être autre chose que d'être obligé au supplice, ὑπεύθυνοι κολάσει comme parle S. Chrysostôme *(hom. 10, in Rom.)*, ou, comme dit le même Père au même endroit, *redevable de la peine* (δίκην ὀφείλων). C'est ce que S. Chrysostôme explique par ces termes généraux κόλασις, δίκη *(punition, peine)*. Que s'il ajoute qu'être coupable n'est pas seulement *être assujetti à la peine*, mais encore *être condamné à mort* ; et s'il s'attache principalement à la mort du corps dans toute

la suite de son discours, ce n'a pas été pour réduire à la seule mort corporelle tout le supplice d'Adam, mais pour l'exprimer tout entier par la partie la plus sensible.

» Au reste, S. Chrysostôme ajoute aux maux que nous avons hérités d'Adam, ce qu'il appelle κακία *(ibid.)*, qu'on peut traduire la *malice* ou *malignité*, le *vice*, la *dépravation* de notre nature ; en un mot, la *concupiscence*, qui consiste dans cette pente violente au mal que nous apportons en naissant.

» S. Chrysostôme y ajoute encore cette révolte des sens, ce faible pour le bien sensible, cette ardeur qui nous y entraîne comme malgré nous, d'où naît même dans nos corps ce désordre honteux que ce Père appelle l'image du péché, et qu'il explique avec autant de force que d'honnêteté dans un passage qui est rapporté par S. Augustin (*cont. Jul.*, l. 2, c. 6).

» Nous avons déjà remarqué que ce désordre n'est pas seulement un des effets de notre péché, mais qu'il en fait une partie, puisqu'il en est le fond et le sujet. Nous naissons dans ce désordre, parce que c'est par ce désordre que nous naissons, et qu'il est inséparable du principe de notre naissance. C'est donc là ce qui fait en nous la propagation du péché, et la rend aussi naturelle que celle de la vie.

» Ainsi, il n'y a rien de plus véritable que ce qu'on a déjà remarqué, que quiconque connaît parfaitement la concupiscence, dans le fond connaît aussi ce péché de notre nature. C'est pourquoi S. Augustin joint ces deux choses dans tous ses écrits, et en particulier dans les livres contre Julien *(lib. 2)*, où il montre que tous les anciens ont reconnu le péché originel parce qu'ils ont reconnu la concupiscence ; parce qu'en effet la reconnaître, c'est reconnaître dans tous les hommes, dès le principe de leur conception, ce dérèglement radical, qui devient si sensible dans le progrès de l'âge, qu'il a même été reconnu par les philosophes païens. Il est donc vrai que tous les hommes portent dans la révolte de leurs sens une secrète et naturelle impression de l'ancien péché dont toute la nature est infectée. » (Bossuet, Défense de la trad. et des Ss. Pères, l. 9, c. 11.)

(*C*) *Page* 34.

On trouve dans plusieurs cours de théologie ce passage fort explicite sur la confession, cité comme étant de Chrysostôme : « Celui qui

n'ayant pas rougi de pécher devant Dieu, rougit de découvrir à l'homme son péché et de le confesser, sera traduit au jour du jugement, non devant un ou deux témoins, mais en présence de tout l'univers. » — L'homélie d'où ce passage est extrait est apocryphe. (Chrys.; t. 8, *inter spuria*, p. 60, *in Samaritanam*.)

(*D*) *Page* 38.

Dans la 21e homélie sur S. Mathieu, Chrysostôme s'adresse à un père inconsolable de la mort de son fils. « Tu n'as point d'héritier, point de successeur, dit-il; voilà ta désolation. Mais quoi! n'est-il pas mieux qu'au lieu d'hériter de tes biens, qu'il faudrait bientôt quitter, il ait hérité des biens durables, des biens éternels des cieux? Il n'est pas ton héritier, mais il est l'héritier de Dieu; il n'est pas le cohéritier de ses frères, mais il est le cohéritier de Jésus-Christ. — Mais à qui laisserai-je, poursuis-tu, ces étoffes, ces maisons, ces champs, ces esclaves? — A lui-même, et plus sûrement que s'il vivait. Les Barbares brûlent avec leurs morts tout ce qui leur appartenait; toi, envoie à ton fils toutes les choses qu'il était destiné à posséder, non pour les réduire en cendres, mais pour augmenter sa gloire, et afin que s'il était dans le péché au sortir de ce monde, les péchés lui soient pardonnés (*ἵνα τὰ ἁμαρτήματα λύσῃ*), et que si, au contraire, il se trouvait juste et saint, il reçoive un surcroît de récompense (*ἵνα προσθήκη γένηται μισθοῦ καὶ ἀντιδόσεως*). » (*Hom.* 21, *in Math.*, *aliàs* 22, n. 4, t. 7, p. 562.)

Ailleurs, le saint docteur s'exprime ainsi : « Pleurons les pécheurs, non-seulement à leur mort, mais pendant leur vie; quant aux justes, leur mort, comme leur vie, doit nous inspirer de la joie.... Où sont les pécheurs? où sont-ils? Loin du Roi; et c'est pourquoi nous devons déplorer leur sort. Les justes? Dans ce monde ou dans l'autre, ils sont avec le Roi; c'est surtout quand ils ont quitté cette terre qu'ils sont avec lui, et plus près de lui, non en apparence, non par la foi, mais face à face. » (Chrys., *hom.* 3, *in epist. ad Philipp.*, n. 3, t. 11, p. 216.)

Dans l'explication du psaume 41, Chrysostôme s'écrie en parlant de David : « Vois cet homme plein d'ardeur, cet homme enflammé. Sachant qu'en sortant de cette vie il verra Dieu, il s'impatiente de

ce délai, il ne peut le souffrir et il dit : *Mon âme altérée s'élance vers le Dieu fort ; quand viendrai-je, quand paraîtrai-je devant la face de Dieu?* » (Chrys., *in psal.* 41, n. 6, t. 5, p. 140.)

C'est donc à tort qu'on fait dire à Chrysostôme que le bonheur des élus sera différé jusqu'à la fin des temps. Les témoignages que nous avons produits et que nous pourrions multiplier sont tellement clairs et formels, qu'ils nous autorisent à entendre, et de la béatitude consommée qui se répandra à la fois sur l'Église entière, et de la résurrection, ce passage de la 28e homélie sur l'épître aux Hébreux : « Représentez-vous Abraham et l'apôtre Paul attendant la consommation de votre bonheur pour recevoir alors leur pleine récompense, car le Sauveur leur a dit qu'ils ne l'auraient pas sans que nous ne soyons là pour l'avoir avec eux ; comme un père dit à ses enfants qui ont fini leur travail qu'ils ne se mettront pas à table avant que leurs frères ne soient venus. Et toi, tu t'affliges de n'avoir pas encore touché ton salaire ! Que fera donc Abel, qui a vaincu avant nous et n'a pas reçu la couronne? Que fera Noé, qui a vécu dans ces temps lointains et qui t'attend, toi, et ceux qui viendront après toi?... Dieu a déterminé une époque où nous serons tous couronnés ensemble. Admire sa sollicitude et sa bonté.... L'Apôtre ne dit pas (*ad Hebr.*, c. 11, v. 40) : Afin qu'ils ne fussent pas couronnés sans nous, mais *afin qu'ils ne reçussent pas avant nous la consommation de leur bonheur*... Dieu ne leur fait aucun tort et il nous fait un grand honneur. Ils nous attendent sans impatience comme des frères. Si nous ne sommes tous qu'un seul corps, il y a pour ce corps plus de plaisir à être couronné tout entier que par parties. » (Chrys., *hom.* 28, *in ep. ad Hebr.*, n. 1, t. 12, p. 255 et 256.)

(E) Page 40.

« Sixte de Sienne (*Bibl. sanct.*, l. 6, annot. 311) croit que les paroles de S. Chrysostôme doivent s'entendre, non des prières particulières, mais des prières publiques et solennelles, c'est-à-dire du chant des psaumes, du sacrifice de la messe, qui accompagnaient d'ordinaire les funérailles des Chrétiens; et il dit qu'il était défendu alors de faire pour les catéchumènes de telles prières, en haine et en punition de l'insouciance qui en portait plusieurs à différer leur

baptême jusqu'au dernier moment de leur vie. » (Émery, Dissert. sur..., etc., § 2.)

(*F*) *Page 41.*

S. Thomas a dit : *Tutius est simpliciter dicere quod suffragia non prosunt damnatis, nec pro eis Ecclesia orare intendit.* On connaît le célèbre passage de S. Augustin : « *Non* enim *obliviscetur misereri Deus,* inquiunt, *aut continebit in irâ suâ miserationes suas* (ps. 76-10). *Hoc quidem in psalmo legitur sancto : Sed de his sine ullo scrupulo intelligitur, qui vasa misericordiæ nuncupantur, quia et ipsi non pro meritis suis, sed Deo miserante de miseriâ liberantur, Aut si hoc ad omnes existimant pertinere, non ideò necesse est ut damnationem opinentur posse finiri eorum de quibus dictum est :* Et ibunt hi in supplicium æternum, *ne isto modo putetur habitura finem quandòque felicitas etiam illorum de quibus à contrario dictum est :* Justi autem in vitam æternam. *Sed pœnas damnatorum certis temporum intervallis existiment, si hoc eis placet, aliquatenùs mitigari. Etiam sic quippè intelligi potest manere in illis ira Dei, hoc est, ipsa damnatio (hæc enim vocatur ira Dei, non divini animi perturbatio); ut in irâ suâ, hoc est, manente irâ suâ, non tamen contineat miserationes suas; non æterno supplicio finem dando, sed levamen adhibendo vel interponendo cruciatibus....* (S. Aug., *Enchiridion,* n. 29, c. 112, t. 6, p. 238.) Comparez *Enarrat. in ps.* 105, t. 4, 1192 : « *Ni fortè quis audeat dicere etiam his qui damnabuntur cum diabolo et angelis ejus, aliquam misericordiam Dei minimè defuturam; non quâ ex illâ damnatione liberentur, sed ut eis aliquatenùs mitigetur... Sed tolerabiliorem quosdam excepturos damnationem in quorumdam comparatione legimus : alicujus verò mitigari eam cui traditus est pœnam, vel quibusdam intervallis habere aliquam pausam, quis audacter dixerit : Quandò quidem unam stillam dives ille non meruit? Sed de hâc tantâ re diligentiùs ex otio disserendum est.* »

(*G*) *Page 88, ligne 30.*

Nous suivons le P. Stilting. Photius incline à penser que ces homélies ont été prêchées à Constantinople; un examen plus attentif l'eût convaincu du contraire. Le commentaire de la Genèse

a été sans aucun doute prononcé et publié à Antioche (Chrys., t. 4, *præfat.*, § 1). Tillemont en mettrait volontiers la date en 395 ou 396 (Tillemont, t. 11, p. 572). Montfaucon voudrait une année plus rapprochée de 387. Le P. Stilting adopte avec raison l'année 388.

(H) Page 86.

A propos du célèbre passage où il est dit (Genès., c. 6) que *les fils de Dieu épousèrent les filles des hommes*, Chrysostôme repousse vivement l'opinion qui veut voir des *anges* dans ceux que l'Écriture appelle ici *fils de Dieu* (Chrys., t. 4, p. 195). On a prétendu qu'il était d'un avis contraire dans un discours sur la mort de S. Jean-Baptiste, discours où il est dit : Διὰ γυναικὸς τοὺς ἀγγέλους οὐρανόθεν κατέβαλε. Mais cette œuvre pitoyable est apocryphe (Chrys., t. 8, *inter spuria*, p. 1 et 2). Ce que dit le saint orateur de la conduite d'Abraham en Égypte, quand il s'agit de Sara, a donné lieu à un reproche absurde (Barbeyr., Mor. des Pères, c. 14). Il suffit de lire sans parti pris l'homélie entière, pour voir, à travers quelques expressions malheureuses, que Chrysostôme n'a voulu louer dans le patriarche que la pureté de ses intentions et sa confiance en Dieu (Chrys., t. 4, p. 324 et suiv.).

Note page 89, *ligne* 24.

Incontestablement les homélies sur S. Mathieu furent prêchées à Antioche, puisque l'orateur y félicite son auditoire d'appartenir à la ville privilégiée où le Christianisme a pris son nom (Chrys., t. 7, p. 116), et qu'il y parle à plusieurs reprises des merveilles d'ascétisme dont les montagnes voisines étaient le théâtre, chose qu'il n'eût pu dire à Constantinople. Nul doute, d'ailleurs, que le commentaire de S. Mathieu n'ait précédé celui de la première épître aux Corinthiens, qui porte évidemment la date d'Antioche et dans lequel il cite lui-même ses homélies sur l'Évangile comme étant d'une lecture familière à ses auditeurs (Chrys., t. 10, p. 242). On objecte contre cette opinion le langage impératif pris quelquefois par l'orateur, langage qui ne semble convenable que dans la bouche d'un évêque (Chrys., t. 7, p. 789). Mais il est digne de remarque que Jean prend le même ton d'autorité dans plusieurs autres discours que,

de l'aveu de tous, il avait prononcés avant son élévation à l'épiscopat (Chrys., t. 2, p. 215). Ce ton, qui du reste lui est habituel, s'explique facilement par la confiance absolue de Flavien dont il avait les pleins pouvoirs.

(*I*) *Page* 90.

Nul doute que ce beau commentaire n'ait été composé à Antioche. Jean y parle d'un pasteur auquel l'orateur est soumis aussi bien que l'auditoire (*hom.* 8, t. 9, p. 508), et de la maison que S. Paul avait habitée, où il avait prêché, et qui, debout encore, s'ouvrait à de nombreux visiteurs (*hom.* 30, t. 9, p. 743).

(*J*) *Page* 92.

La préface des homélies sur la 1re épître aux Corinthiens renferme, en fait de citations scripturales, des erreurs indignes de Chrysostôme; ce qui a porté des critiques éclairés à la regarder comme apocryphe (Tillem., t. 11, p. 372, not. 34. — Montfauc., *in monit.*, t. 10, § 1). Le P. Stilting croit qu'elle a été interpolée par un éditeur ignorant (Stilt., n. 453).

(*K*) *Page* 94.

A propos de la répréhension de S. Pierre par S. Paul, Chrysostôme adopte l'opinion d'Origène, de Didyme et d'autres anciens interprètes, savoir : que tout cela s'était fait entre les deux apôtres, par une feinte pieuse et concertée entre eux, pour guérir les Juifs trop opiniâtrément attachés à leurs cérémonies (Chrys., t. 10, p. 686, 688. — Voir aussi t. 3, p. 362). S. Jérôme se range de cet avis dans son commentaire sur l'épître aux Galates (S. Hier., t. 4, p. 243), et s'appuie, contre S. Augustin qui le combat, de l'autorité d'Origène et de Chrysostôme (S. Hier., *ep.* 74 *ad August.*, t. 4, *alt. part.*, p. 619 et 620).

(*L*) *Page* 94.

On a signalé le passage suivant de la 10e homélie : Quelles sont les images (ou statues) placées dans l'église que le feu n'a pas atteintes? Ποίων ἀγαλμάτων τῶν ἐν ἐκκλησίᾳ ἑστώτων (Chrys., t. 11, p. 78). Le P. Montfaucon trouve dans ces paroles une nouvelle

preuve de l'emploi des images dans les temples chrétiens. Néander (Chrys., 2e part., p. 78, not.) s'élève contre cette conclusion. Il n'y a là, selon lui, qu'une métaphore. Les images, les statues dont parle le saint docteur, ce sont les âmes des prêtres, des fidèles, qu'un peu plus bas il compare aussi aux colonnes de l'édifice sacré. Nous ne nions pas la métaphore; mais elle serait absurde, elle porterait à faux, s'il n'y avait eu ni images, ni statues, ni colonnes dans les églises. L'expression de Chrysostôme : Ἀγαλμάτων τῶν ἐν ἐκκλησίᾳ ἑστώτων, ne permet pas le doute à cet égard. Néander cite à cette occasion deux passages du commentaire sur S. Mathieu. Dans l'un, il est dit : « Combien parmi nous désirent voir la face du Seigneur! Nous pouvons non-seulement le voir, mais lui devenir semblables » (*hom.* 27 *in Matth.*, t. 7, p. 328). Dans l'autre, l'orateur engage les fidèles à former en eux l'image du Christ. « Avec quelles couleurs, avec quelle matière? Par aucune couleur, par aucune matière, mais seulement par la sainteté, par la douceur, par l'humilité » (*id.*, *ibid.*, *hom.* 78, p. 756). Conclure de là que Chrysostôme repoussait du saint lieu les images, c'est forcer singulièrement la conclusion. Le partisan le plus décidé du culte des images ne pourrait-il parler ainsi sans être en contradiction avec lui-même? Tout au plus, et encore ce serait procéder peu logiquement, tout au plus pourrait-on induire de là que Jean improuvait la représentation de Jésus-Christ par la peinture et la sculpture. On sait que S. Épiphane fit ôter de l'église d'Anablathe, en Palestine, un rideau où était retracée la figure du Sauveur. Mais déjà à cette époque les saintes images étaient partout. S. Grégoire de Nysse parle de peintures représentant l'histoire des martyrs dans les oratoires qui leur étaient dédiés. S. Paulin de Nole fit peindre dans les églises de Nole et de Fundi des sujets tirés de la Bible. S. Ambroise crut retrouver dans une personne qui lui apparut la nuit, la figure de l'apôtre S. Paul, qu'il connaissait bien par ses portraits. Les catacombes offrent, d'ailleurs, des images du Christ, de la Sainte-Vierge, des apôtres S. Pierre et S. Paul et d'autres Saints.

(*M*) *Page* 117.

Élevé à l'austère école de Scètis, Isidore fut appelé au sacerdoce par S. Athanase, qui se l'attacha, le prit à Rome avec lui et le

plaça plus tard à la tête du grand hôpital d'Alexandrie. On raconte que Théophile, qui poussait si fort la candidature du modeste hospitalier, lui avait obligation pour s'être bien acquitté d'une commission très-délicate. Théodose faisait la guerre à Maxime et le sort des armes était encore incertain. Le rusé patriarche, qui avait embrassé d'avance le parti du vainqueur, envoya Isidore en Italie avec une lettre et des cadeaux pour celui des deux rivaux que le sort favoriserait. Isidore se chargea de cette mission; mais, son secret ayant été surpris, il se hâta de retourner à Alexandrie. C'était pour récompenser ce singulier service et acheter le silence d'un tel confident, que Théophile portait Isidore à la chaire de Constantinople. Mais ce fait, que Sozomène seul a rapporté sans y attacher beaucoup de créance, a bien l'air d'un misérable cancan (Sozom., l. 8, c. 2). Le caractère élevé, la piété profonde d'Isidore éloignent de lui le soupçon d'une conduite si peu digne. Si Théophile avait eu pour protéger Isidore le motif qu'on lui suppose, il ne serait pas devenu bientôt après son persécuteur. L'*hospitalier* d'Alexandrie est compté au nombre des Saints.

(*N*) *Page* 119.

Les Grecs, dans leurs *menées*, placent au 15 décembre l'élection ou le sacre de Chrysostôme (ἐχειροτονήθη). L'épitomé publié par Bigot (Chrysost., t. 13, p. 90) donne au même évènement la date du 25 décembre : Χειροτονεῖται ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως, ἐπὶ τῆς βασιλείας Ἀρκαδίου ἐν μηνὶ Δεκεμβρίῳ πέμπτῃ καὶ εἰκάδι ἰνδικτίωνος τετάρτης.

Mais 1° il y a erreur dans l'épitomé, car le 25 décembre 397 tombait, non dans l'indiction 4, mais dans l'indiction 11. — 2° Les menées, dit Tillemont, se détruisent de leur côté par une faute visible. Elles disent que Chrysostôme commença le 15 à célébrer la nativité du Sauveur et la continua jusqu'au 25, d'après ce qu'il avait appris depuis peu de quelques Occidentaux venus à Constantinople, et qu'il fit un fort beau discours pour en donner la raison. Or, ce discours n'a pas suivi l'ordination de Jean; il a été incontestablement prononcé à Antioche (Tillem., t. 11, note 43, p. 579. — Chrys., t. 2, p. 352).

Socrate, quoiqu'il ne mérite pas toujours une entière confiance,

est ici plus digne de foi. Il était contemporain et avait été peut-être témoin de l'ordination de Jean. Il en fixe la date au 26 février 398. Χειροτονηθεὶς οὖν πρὸς τὴν τῆς ἐπισκοπῆς ἱερωσύνην, ἐνθρονίζεται τῇ εἰκάδι ἕκτῃ τοῦ φεβρυαρίου μηνός. (Socr., l. 6, c. 2). George d'Alexandrie (c. 20), Baronius (*ad ann.* 398, § 81), Tillemont, Hermant, Montfaucon et Stilting ont suivi Socrate.

Le P. Pagi a élevé une difficulté. Le 26 février 398 était un vendredi, et l'ordination d'un évêque ne pouvait avoir lieu qu'un dimanche. En conséquence, pour accorder Socrate et les *menées*, il suppose que l'ordination et la prise de possession ont eu lieu à des jours différents : la première, le 15 décembre ; la seconde, le 26 février. Mais d'abord, il n'est pas démontré qu'il n'y ait jamais à cette époque aucune consécration épiscopale en dehors du dimanche ; en second lieu, les *menées* nous représentent Chrysostôme occupant la chaire de Constantinople et exerçant son ministère de pasteur dès le 15 décembre ; enfin, il faut torturer la phrase de Socrate pour en tirer que la consécration et l'intronisation n'ont pas eu lieu le même jour. Comment admettre qu'élu ou consacré le 15 décembre, Jean soit resté sans prendre les rênes de son église jusqu'au 28 février, lorsque tout lui faisait un devoir pressant de se dévouer sans délai à la sainte mission que le Ciel venait de lui confier ? La distinction du P. Pagi entre l'élection ou la consécration et la prise de possession n'est donc pas justifiée, et il faut dire avec Socrate que Jean ayant été consacré évêque fut intronisé le 26 février.

(O) Page 121.

L'une des plus belles était celle des Apôtres, destinée à la sépulture des empereurs. Eusèbe parle avec enthousiasme de sa toiture en lames de cuivre, de ses plafonds élevés, étincelants d'or, de ses murailles couvertes de splendides mosaïques, de la grille en bronze doré, d'un merveilleux travail qui en ceignait la nef, de son vaste parvis entouré de portiques et de galeries. Douze châsses d'une grande richesse étaient consacrées aux reliques des douze Apôtres. (Eus., *Vit. Const.*, l. 4, c. 59 et 60.)

(P) Page 123.

La liste des vingt-deux évêques byzantins commençant par

Stachys, lequel aurait été institué par les Apôtres, passe pour une invention du faux Dorothée. Quant à Philadelphe, c'est Siméon Métaphraste qui le présente comme le premier évêque de Byzance. (Dœllinger, *Origine du Christianisme*, c. 11.)

(Q) Page 138.

S. Jérôme a décrit d'une manière saisissante ce terrible fléau des sauterelles. Elles volaient par masses si compactes qu'elles dérobaient, comme un épais nuage, la vue du soleil. Les champs de la Palestine en furent couverts. Des coups de vent les ayant poussées, partie dans la Méditerranée, partie dans la Mer-Morte, leurs débris furent rejetés par les flots sur le rivage, où ils devinrent un foyer d'infection et une cause de peste pour les villes et contrées environnantes. (S. Hier., *in Joël.*, c. 2, t. 3, p. 1349, 1354, 1355.)

(R) Page 156.

« S. Jean.... attira plusieurs par sa doctrine qui estoyent de la superstition grecque et plusieurs autres qui suyvoient les hérésies; et par l'assidu enrosement de sa prédication retira grand nombre de personnes bien loing de leurs affections et passions vicieuses. Or, abordoit vers luy tous les jours une infinie multitude de monde, partie pour l'ouyr et tirer quelque profit de son sermon, partie pour veoir ce personnage et congnoistre quel il estoit, lequel les a tous prins et gaignez, et leur a persuadé sentir de Dieu le mesme avec luy. Et le peuple estoit tant ravy de sa doctrine, qu'il ne s'en pouvoit saouler et se mettoyent en danger de la foule, estans tant empressez en icelle, qu'ils s'eslevoyent et poulsoyent les uns les autres avec les couldes, un chacun s'efforçant de sa part approcher de bien près de luy, à ce qu'il pût ouyr parler plus certainement et plus clairement. Pour ceste cause, luy aussi s'accommodoit à un chacun, maintenant assis en la chaire des lecteurs et maintenant au milieu de la troupe, et départoit à tous sa doctrine plantureuse et abondante. Et chacun de la multitude estoit tant amorsé de la douceur de son parler, qu'ils se hastoyent retenir leurs places de bonne heure, de nuit et de jour l'attendant au temple. » (Nicéph. Callixt., l. 13, c. 7; trad. de 1587.)

(*S*) *Page* 185.

Cicéron avait déjà dit : *Solem è mundo tollere videntur, qui amicitiam è vitâ tollunt* (Cicer., *de Amic.*, c. 13). Malgré la différence des temps, des croyances et des caractères, il y a plus d'un rapprochement à faire entre le beau traité de l'orateur romain sur l'amitié et les quelques pages improvisées sur le même sujet par l'éloquent évêque de Constantinople.

(*T*) *Page* 187.

Socrate donne une pauvre idée de la modestie et du caractère de Philippe de Side. « Après la mort d'Atticus, dit-il, on s'agita beaucoup à Constantinople pour lui donner un successeur. Les uns demandaient Philippe, les autres Proclus, le plus grand nombre souhaitait ardemment Sisinnius et se déclara pour lui. Prêtre comme les deux autres, il n'avait qu'une église dans le faubourg d'Élée, où le peuple se rendait tous les ans pour célébrer l'Ascension du Sauveur. Mais sa réputation de piété et le soin qu'il prenait des pauvres lui valurent les suffrages des laïques.... Philippe, irrité de ce qu'un autre lui était préféré, attaqua vivement cette élection dans son livre intitulé : *Histoire chrétienne*, où il parle fort mal et de Sisinnius et des évêques qui lui imposèrent les mains et des électeurs qui lui avaient donné leur voix. Je trouve cela si téméraire et si inconsidéré que je n'ai garde de le répéter ici » (Socr., l. 7, c. 26. — Nicéph., l. 14, c. 29). N'oublions point que Socrate est toujours suspect quand il s'agit de Chrysostôme et de ses amis. D'ailleurs, Philippe, auteur d'une histoire du Christianisme, était pour Socrate un rival qu'il juge sans indulgence. « Philippe, dit-il, était de Side en Pamphylie, où naquit aussi le sophiste Troïle, dont il se vantait d'être le parent. Diacre, il était admis dans l'intimité de Jean, évêque de Constantinople, et ce fut par les conseils et les encouragements de celui-ci qu'il se livra à des travaux littéraires importants. Il forma une riche bibliothèque et composa d'un style asiatique plusieurs ouvrages, d'abord une réfutation de Julien, ensuite l'histoire chrétienne qu'il divisa en trente-six livres dont chacun est encore divisé en plusieurs sections. On lit en tête de chaque section des arguments aussi étendus que la section elle-même.

Il a donné à ce travail le titre d'*histoire chrétienne*, au lieu de lui donner celui d'*histoire ecclésiastique*. Il y a accumulé toutes sortes de choses pour faire paraître son savoir. Il y mêle des questions de géométrie, d'astronomie, d'arithmétique, de musique; y décrit des îles, des montagnes, des forêts et d'autres objets sans importance, ce qui en fait une œuvre diffuse et prétentieuse, également inutile, à mon avis, aux savants et aux ignorants, ceux-ci n'étant pas capables d'en apprécier les beautés, ceux-là ne pouvant en approuver les redites. Que chacun en juge comme il lui plaira. J'ose affirmer qu'il confond l'ordre des temps; car, après avoir parlé de l'époque de Théodose, il revient à celle d'Athanase et en use fort souvent de cette manière » (Socr., l. 7, c. 27).

Toutefois, nous devons reconnaître que Photius confirme le jugement de Socrate : « J'ai lu, dit le docte critique, l'ouvrage de Philippe de Side qu'il a intitulé : *Histoire chrétienne* et qui commence par la création du monde. Tantôt il y traite les choses en abrégé, tantôt d'une manière plus étendue, mais toujours avec beaucoup de verbiage. Le premier livre contient vingt-quatre sections et les vingt-trois autres un nombre pareil. *C'est tout ce que nous en avons vu.* Il est grand parleur, mais il n'a point d'élégance; la lecture en est ennuyeuse. On y trouve plus d'ostentation de savoir que d'utilité. » (Phot., Bibl., c. 35.) Quels que fussent les défauts de l'œuvre de Philippe de Side, nous devons regretter la perte d'une œuvre entreprise sous l'inspiration de Chrysostôme et qui devait renfermer sur cette époque intéressante des détails que Socrate a pu ne pas nous donner.

(*U*) *Page* 188.

Sur Tigrius, voir Pall., c. 20, p. 77; Sozom., l. 8, c. 24. — Sur Marc, voir Nicéph., l. 14, c. 54; Tillem., t. 11, p. 142.

Nicéphore ajoute que S. Nil et S. Isidore (Nicéph., l. 14, c. 53) eurent Chrysostôme pour maître et l'un et l'autre en philosophie. Il est certain qu'ils professent tous les deux pour l'éloquent évêque de Constantinople une profonde vénération et se posent comme ses disciples. Mais, dit Tillemont, s'ils l'ont été, cela n'a pu être qu'à Antioche (Tillem., t. 11, p. 142). Il semble, en effet, que S. Nil quitta le monde vers l'an 390 (Tillem., t. 14, p. 191). Quant à

Isidore, il est probable qu'il s'était retiré à Peluse dès l'an 395 (Tillem., t. 15, p. 110).

(*V*) *Page* 193.

S. Zotique, prêtre, était né à Rome d'une famille illustre. Ses immenses charités y rendirent son nom célèbre. Constantin, qui venait de transférer le siége de l'empire à Constantinople, l'amena avec lui dans la nouvelle Rome avec d'autres personnages considérables de l'ancienne. Zotique continua aux bords du Bosphore ce qu'il faisait aux bords du Tibre. Il fonda à Byzance le premier hospice de pauvres et de malades, auquel il consacra la plus grande partie de son riche patrimoine. Nous ne savons rien autre de cet humble thaumaturge de la charité. L'année même de sa mort est inconnue. Le Martyrologe Romain a placé sa fête au 31 décembre.

(*X*) *Page* 193.

« L'antiquité païenne n'eut point d'hôpitaux; elle avait pourtant ses misères. Elle avait, parmi les libres comme parmi les esclaves, plus d'un malheureux à recueillir. Il y eut bien en Attique et à Rome un système de secours pour l'indigence, mais il s'appliquait seulement aux citoyens, et, à Rome, il se renferma dans des conditions particulières quand le nom de *citoyen* fut devenu commun à tous les habitants de l'empire. Hors de là, aucune de ces mesures générales qui prennent, au seul titre de ses besoins, la vie d'un homme à la charge du public. L'homme libre était abandonné à lui-même, l'esclave à son maître, ce qui souvent ne valait pas mieux pour lui. Qu'on se rappelle l'île du Tibre et la loi de Claude sur les esclaves malades délaissés ! Le Christianisme fit un devoir de soigner les pauvres, quels qu'ils fussent : ils faisaient partie de la famille chrétienne, ils étaient frères, ils avaient droit à l'héritage commun. Sans doute, la pratique des fidèles ne sut point se soutenir à la hauteur de la doctrine. Il y eut des pauvres dans la société chrétienne, et non-seulement des pauvres, mais des nécessiteux, des mendiants. — Si l'on faisait alors un crime de la mendicité, c'étaient les riches qu'on en jugeait coupables, les riches qui en étaient la cause par leur égoïsme et par leur dureté. Mais l'Église

luttait contre l'indifférence et le mauvais vouloir, et elle sut s'élever par les inventions, sinon par les ressources de sa charité, au niveau de la misère. Elle voulut suppléer à la tiédeur des particuliers par des fondations communes. Elle y accueillit elle-même et les libres et les esclaves ; car l'obligation où étaient les maîtres de soigner leurs esclaves malades ne fit jamais que ces derniers n'eussent, autant que les autres, besoin de ces retraites, et l'habitude de les abandonner semble avoir été si grande, qu'on les abandonnait encore quand on pouvait les envoyer à l'hôpital. Ce n'est donc point l'affranchissement des esclaves qui a fait naître la nécessité de ces institutions ; c'est la charité qui les fit ouvrir pour les misères de l'esclavage comme pour celles de la liberté. En les ouvrant aux pauvres, l'Église faisait, d'ailleurs, tous ses efforts pour leur en épargner la nécessité... » (Wallon, Histoire de l'esclavage, t. 3, part. 3, c. 9, p. 398 et suiv.)

(Y) *Page* 232.

Ce fait, attesté par Sozomène, en rappelle un autre rapporté par quelques hagiographes du Saint : il s'agit d'une guérison miraculeuse opérée par Chrysostôme pendant qu'il exerçait en Syrie le ministère de la parole.

« Le préfet d'Antioche était marcionite, sa femme partageait ses erreurs, et tous les deux employaient à propager les funestes doctrines de la secte tout ce qu'ils avaient d'influence et d'autorité. Tout-à-coup la femme est atteinte d'une maladie cruelle d'entrailles. Les remèdes sont impuissants ; les prières des Marcionites n'ont pas plus d'efficacité. Vaincue par la douleur, la malade promet de se convertir au Catholicisme, de concert avec son mari, si l'intervention des Catholiques auprès de Dieu peut obtenir sa guérison ; et elle se fait porter dans le parvis de la *Palée.* « Ne me repoussez pas, disait-elle à Flavien et à Chrysostôme, mais intercédez en ma faveur : la guérison de mon corps sera celle de mon âme. » Chrysostôme, touché de ces supplications, demanda de l'eau, que Flavien bénit et répandit sur la pauvre créature en proie aux plus vives souffrances. La guérison fut instantanée. Rendue miraculeusement à la santé, la femme du préfet d'Antioche tint sa promesse, renonça aux erreurs de Marcion et devint une fervente catholique. Son mari suivit son

exemple et donna trente livres d'or à l'hospice des pauvres malades. Les Marcionites furieux vomirent mille injures contre Flavien et Chrysostôme, qu'ils traitaient d'infames magiciens; mais la justice divine ne tarda pas à châtier leur fureur. Il en périt un grand nombre dans un tremblement de terre qui survint à Antioche et les écrasa sous les ruines du temple où ils étaient réunis. » (Berg., Hist. de S. Chrys., l. 2, c. 28, d'après Théodoret.)

(*Z*) *Page* 247.

« Διὸ καί, dit Proclus, ὁ θεῖος Βασίλειος θεραπευτικῇ τινὶ μεθόδῳ χρωμενος επιτομώτερον ταύτην επαγγέλλει. Μετ' οὐ πολὺ δὲ πάλιν ὁ ἡμέτερος πατὴρ, ὁ τὴν γλῶτταν χρυσοῦς Ιωαννης τὴς προβάτων σωτηρίας οἷα ποιμὴν προθύμως κηδόμενος, εἴς τε τὴν τῆς ανθρωπίκης φύσεως ῥαθυμίαν ἐφορῶν πρόῤῥιζον πᾶσαν Σαταμικὴν πρόφασιν ἠβουλήθη ἀποσπάσασθαι Διὸ καὶ τὰ πολλὰ ἐπέτεμε καὶ συντομωτερον τελεῖσθαι διετάξατο. » (Procl., *de tradit. divin. missæ.*)

Allatius, qui cite ce passage, s'exprime ainsi : « *Apud Græcos primus omnium Basilius, quod historiis traditum sit, prolixiorem Jacobi missam, brevioribus finibus conclusit, quam post modum licet decurtatam, Chrysostomus nimis prolixam existimans, obtruncatis quæ sibi videbantur, breviorem ad commodiorem populi usum effecit. Neque ullus unquam apud Græcos dubitavit Basilium et Chrysostomum missas, quæ nunc in orientali ecclesiâ celebrantur, conscripsisse. Proclus patriarcha Constantinopolitanus, de traditione divinæ missæ, si tamen illius Procli tractatus ille est...* » Il cite le texte de Proclus et continue ainsi : « *Id quoque testati sunt canon Trullanus* 32 ; *Leontius Byzantius contra Nestorium et Eutychetem lib.* 3 ; *Gregorius protosyncellus, Gennadius scholarius, Hieremias patriarcha Constantinopolitanus, Bassarion, Marcus Ephesinus et alii. Et eas quæ nunc, tùm in dicto libro, tùm in euchologio, tùm alibi sub tantorum sanctorum nomine digeruntur missæ, eorum esse nullus, quod ipse sciam, dubitavit, præter unum Casaubonium exercit.* 14, *num.* 8 *in Baronium. Et alius nescio quis contendebat, Joannis Chrysostomi nomen primùm additum esse a Leontio in euchologio a se correcto,..... quod in cæteris euchologiis tùm antè Leontii impressionem excussis, tùm a manuscriptis abesse, et videri a veritate alienum. Falsum nihilominùs est inscriptionem illam addi-*

tam fuisse a Leontio et a manuscriptis abesse, cùm plurimi codices, illique antiquissimi, non tantùm in Vaticanâ, sed in Barberinâ etiam bibliothecâ asservati illam agnoscant, et Leontius iste, quisquis ille fuerit, cùm in manuscriptis illam invenisset, nil mirum si illam edi curaverit..... Si dicat missam a Chrysostomo editam ab hâc esse diversam, temerè id asseritur, codicibus manuscriptis, iisque antiquissimis, reclamantibus et Chrysostomum vindicantibus, licet quemadmodùm in aliis antiquorum scriptis usuvenit nonnullas variantes lectiones inveniri posse, quod exscriptorum incuriâ contingit, non negaverim : at illæ non tanti fuerint, ut propter eas nomen Chrysostomi expungamus.» (Allat., *de libr. et reb. ecclesiast. græcor.*, dissert. 1, p. 16, 17 et suiv.)

Au témoignage de Proclus, Allatun ajoute, on vient de le voir, celui du concile *in Trullo*. Voulant répondre aux Arméniens qui, ne mettant point d'eau dans le calice, invoquaient à l'appui de leur erreur l'autorité de Chrysostôme et son commentaire de S. Mathieu, le concile dit que Jean *Bouche d'or* a laissé à son église l'usage de mêler l'eau et le vin dans l'oblation du sacrifice non sanglant : « *Quoniam autem et suæ ecclesiæ ubi est illi pastoralis administratio tradita, aquam vino miscendam tradidit, quandò incruentum peragi sacrificium oporteret* » (can. 32). Sans doute, le concile ne dit pas en propres termes que Jean a composé la liturgie de Constantinople ; mais quelle valeur aurait son argument contre les Arméniens, si, comme le veut le P. Le Brun, il se bornait à leur dire que l'évêque de Constantinople a suivi les usages de l'église de Constantinople ? Au contraire, ils n'avaient rien à répliquer quand on leur montrait que celui dont ils prétendaient s'autoriser avait ordonné lui-même ce qu'ils s'obstinaient à ne pas faire. Le mot *tradidit* n'a pas de portée, ou il indique que Chrysostôme a mis la main à la liturgie de Constantinople, a donné une liturgie à Constantinople.

Le P. Le Brun, qui soutient vivement l'opinion contraire, combat l'autorité de Proclus. « Véritablement, dit-il, on a un petit ouvrage ou plutôt un fragment *De traditione divinæ missæ* sous le nom de Proclus, dans lequel il est dit que S. Basile abrégea les liturgies de S. Clément et de S. Jacques et que S. Chrysostôme la rendit encore plus courte. Je ne vois pas comment on pourrait attribuer cet ouvrage

à Proclus, qui fut fait évêque de Constantinople en 434. Quelque intérêt qu'ait Allatius de faire valoir le témoignage de cet ouvrage, il ne laisse pas de dire judicieusement : *Si tamen illius Procli tractatus ille est.* Vincent Ricard, qui a fait imprimer à Rome les analectes de Proclus, fait une longue énumération des auteurs qui ont donné cet ouvrage à Proclus, et il ajoute cette réflexion : *Sed nec tractatus integer est, sed potiùs fragmentum quoddam excerptum ex epistolâ vel tractatu Sancti Procli a librario qui liturgias exscripsit. Nam itâ abruptè hæc ipsa fuisse composita haud crediderim unquàm.* » (Le Brun, Explicat. de la messe, t. 2, p. 14.)

Mais tout le monde ne partage pas les doutes du P. Le Brun au sujet du livre attribué à Proclus. Pour ôter à ce témoignage son autorité, il faudrait, ce nous semble, des raisons plus graves. Quant au silence de Pallade, Socrate et autres, sur le fait qui nous intéresse, il ne saurait prouver que Jean n'a point retouché la liturgie de Constantinople. La remarque de Savilius, qu'il y a dans la liturgie de Chrysostôme des choses qui ne conviennent pas avec ce qu'il expose dans ses ouvrages, n'est pas concluante, dit le P. Le Brun lui-même : « Premièrement, parce que la plupart des rites que le saint docteur a exposés se trouvent dans les sermons qu'il a faits durant douze ans qu'il fut prêtre à Antioche jusqu'en 399 ; or, à Antioche il y avait quelques usages particuliers différents de ceux de Constantinople. Secondement, quoiqu'on puisse trouver dans la liturgie quelques usages différents de ceux du siècle de Chrysostôme, on n'en peut pas conclure qu'il n'en eût pas été originairement l'auteur, parce qu'on sait bien que ces sortes de livres d'usage ne passent pas d'un évêque à l'autre sans quelque addition qui ne touche pas à l'essentiel. » (Le Brun, Explicat. de la messe, t. 2, p. 325.)

Tillemont est moins affirmatif que Le Brun. « Nous avons aujourd'hui une liturgie qui porte le nom de S. Chrysostôme, et même plusieurs fort différentes l'une de l'autre, ce qui n'est pas pour en établir l'autorité. On voit même que Léonce de Byzance, qui écrivait vers la fin du VIe siècle, cite la liturgie de S. Basile, sans rien dire de celle de S. Chrysostôme, quoiqu'il eût aussi quelque occasion d'en parler ; mais le concile appelé *in Trullo* paraît la citer cent ans après. Ce qui est certain, c'est que toutes les liturgies, qu'on attribue aujourd'hui à ce Saint, ou ne viennent point de lui, ou ont été

altérées depuis lui, puisqu'il y est invoqué lui-même dans la plupart avec S. Cyrille, S. Arsène, S. Euthyme et d'autres Saints qui sont morts après lui. Que si ces invocations ne se lisent pas dans celle qui a été traduite par Érasme, on y trouve assez d'autres choses qui font voir qu'elle n'est pas aussi ancienne que S. Chrysostôme..... Le P. Goar croit que les principales parties de ces liturgies peuvent venir de S. Chrysostôme, mais que les prières et les cérémonies ont été fort changées par les Grecs postérieurs. D'autres pensent que c'est la liturgie de l'église de Constantinople, à qui l'on a donné le nom du Saint comme du plus illustre de ses évêques, quoiqu'elle n'eût été faite ou refaite qu'après lui. Les Grecs s'en servent communément aujourd'hui, hors le Carême et quelques jours particuliers, où ils suivent celle de S. Basile. » (Tillem., t. 11, p. 130.)

De toutes les liturgies qui portent le nom de S. Chrysostôme, celle qui paraît au P. Stilting la plus authentique, est insérée au tome 4 de l'édition de Morel. Montfaucon a placé dans son 12e volume celle qui avait été donnée par Savilius. Quant aux prétendues liturgies syriaques de Chrysostôme, elles ne font pas même question. (Stilting, t. 4, sept., p. 565. — Goar, *Eucolog.*, p. 58, 107. — Bon., Liturg., l. 1, c. 9, § 5. — Chrys., Morel, t. 4, p. 52. — *Id.*, B. B., t. 12, p. 776. — Renaudot, Liturg. orient., t. 1, p. 26, et t. 2, p. 253.)

(*A*[1]) *Page* 276.

Olympiade était fille, non d'Anysius II, comme dit le ménologe des Grecs, mais du comte Séleucus (Pallad., *Hist. Lausiac.*, p. 144), ainsi que l'affirme Pallade d'Hélenople, qui fut très-lié avec sa famille. Son aïeul était Ablave, préfet du prétoire et tout-puissant sous Constantin (Tillem., not. sur Ste. Olymp., t. 11, p. 629). Elle naquit vers l'an 368 et devint orpheline de bonne heure. Elle semble avoir eu pour tuteur, et peut-être pour oncle, Procope, préfet de Constantinople, gendre de l'empereur Valens et ami particulier de S. Grégoire de Nazianze. Théodosie, sœur de S. Amphiloque, présida à l'éducation d'Olympiade et forma ses mœurs à la piété (Grég., *Carm.*, t. 2, p. 1069). Le grand ami de S. Basile s'occupa d'elle avec un intérêt paternel, et travailla à son instruction religieuse (Grég., *ibid.*) dans les années 379, 380, 381 qu'il était à Cons-

tantinople. Le mariage d'Olympiade eut lieu vers la fin de 384, en présence d'un grand nombre d'évêques Grégoire de Nazianze ne put y assister et s'en excusa auprès de Procope par la lettre suivante : « J'entends tes reproches, bien que tu gardes le silence. — Nous célébrons des noces, dis-tu peut-être, et les noces de ta chère Olympiade (τῆς χρυσῆς Ὀλυμπιάδος καὶ σῆς). Une foule de prélats était là, et toi, excellent homme, tu as dédaigné ou négligé d'y être. — Ni l'un, ni l'autre. Mais en proie à mes souffrances, je ne pouvais me mêler à vos joies (ἀλλ'οὐκ ἦν, πράττοντα τραγικῶς, πανηγυρίζειν κωμικῶς). C'eût été une chose inconvenante et étrange de voir deux goutteux portés au milieu des danses et faisant rire tout le monde ; car j'aime à plaisanter avec toi comme à une fête de noces. Pour ce qui est de ma volonté, j'étais près de vous, je m'associais à vos sentiments, je joignais ensemble les jeunes mains des fiancés, et je les plaçais dans la main de Dieu. » (Greg. Naz., *ep.* 193, t. 2, p. 159).

S. Grégoire se dédommagea de la privation que lui infligeait la goutte en écrivant un chant nuptial pour Olympiade. La gravité du ministère ecclésiastique n'interdisait point aux évêques ce genre de composition, où respirait la piété la plus haute et que remplissaient les plus sages conseils. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché d'avoir sous les yeux quelques passages de ce charmant poëme : « Voici, ma fille, le cadeau de noces que je t'envoie : rien n'est préférable aux conseils d'un père. Ce ne sont ni les pierreries enchâssées dans l'or, ni les menteuses couleurs par lesquelles un visage est substitué à un autre, qui parent une femme honorable. Que celles-là portent des robes de pourpre, des robes splendides, richement brodées, chargées d'or, qui n'ont rien en elles-mêmes et dans leur vie pour les embellir et les distinguer. Toi, prends souci de la chasteté et de cette beauté qu'on admire même les yeux fermés. La vertu d'une femme qui jouit d'une renommée sans tache, voilà la plus belle et la plus durable des fleurs. Honore Dieu d'abord, et après Dieu ton mari, comme l'œil de ta vie et l'arbitre de tes desseins. N'aime que lui, ne cherche à plaire qu'à lui ; réponds à sa tendresse, si elle est aussi vive, aussi constante que légitime. Cependant n'aie jamais autant de liberté avec lui qu'il te témoignera de passion ; sois toujours digne, afin que la satiété, qui se mêle à toutes les choses d'ici-bas,

ne s'empare pas de son cœur. Une femme doit éviter de prendre les airs dominateurs d'un homme. Ne parle ni de tes aïeux ni de ta naissance; ne tire aucune vanité ni de ta toilette ni de tes mérites. La grande sagesse est de subir avec bonheur les lois du mariage. Sous leur joug béni, tout est commun entre l'homme et la femme. Cède à ton mari, s'il s'emporte; s'il souffre, viens à son aide par de douces paroles et de bons avis. C'est par les caresses, non par la violence, que le lion furieux se laisse apaiser. Vous subiriez des pertes de fortune, quelque contrariée que tu en sois, ne le lui reproche point, car il est pour toi plus que la fortune..... Ne lui reproche pas non plus sa faiblesse; car à l'homme le commandement, puisque l'homme porte l'épée. Ne parle avec éloge que des amis de ton mari, et garde-toi de le blesser par des comparaisons ou des paroles à double sens. Rien ne sied à la noblesse comme la simplicité, surtout chez la femme. Entre l'époux et l'épouse mêmes plaisirs, mêmes douleurs, mêmes soucis. Donne à ton mari des conseils, mais n'oublie pas que c'est à lui qu'appartient l'autorité. S'il est triste, partage sa tristesse; la douleur de ceux que nous aimons soulage la nôtre; mais montre-lui le plus tôt possible un visage serein, afin d'écarter le chagrin de son âme; car, à un homme battu par l'affliction, le cœur de sa femme est un port assuré. Que la laine et le fuseau occupent tes mains et les divins oracles ton esprit; laisse à ton mari les affaires du dehors; sors peu, ne te mêle ni aux fêtes publiques ni à la foule tumultueuse. La perte de la modestie est la source de tous les crimes.... Que ta maison te tienne lieu et de la ville et de la campagne. Ne reçois de visites que des plus dignes d'entre tes proches et du ministre de Dieu... Ferme ta porte, même aux hommes pieux, quelque respect qu'ils t'inspirent, si ton mari les voit avec déplaisir. Qu'y a-t-il, en effet, de plus avantageux pour toi que la société d'un homme dont la destinée est unie à la tienne et qui seul est l'objet de ton affection? Qu'on trouve en toi l'élévation de l'âme, jamais l'orgueil... Veille sur tes oreilles, veille sur tes yeux. Que ta modestie inspire à ton époux un pieux respect. Par la multitude des paroles, tu lui deviendrais odieuse... Il vaut mieux se taire quand il faudrait parler, que parler quand il faudrait se taire. Fais qu'on regrette ton silence.... Qu'ai-je besoin d'entrer dans ces détails? Je connais des conseils meilleurs que les

miens ; Théodosie est près de toi..... Si tu as reçu de ma vieillesse quelque enseignement utile, garde-le dans ton cœur : ainsi, tu sauras faire partager tes vertus à ton mari, et quelle que soit la noblesse de ses sentiments tu l'emporteras sur lui. Voilà mon cadeau de noces. Tu désires plus ? Eh bien ! sois comme une vigne féconde, et puisses-tu voir les enfants de tes enfants, afin qu'un plus grand nombre d'âmes glorifie le Dieu pour qui nous venons au monde, vers qui nous allons au sortir d'ici-bas. » (Greg. Nazianz., t. 2, p. 1065.)

Il n'est pas sans intérêt de comparer l'épithalame d'Olympiade, composé par S. Grégoire, avec un poëme de S. Paulin sur le mariage d'Ia avec Julien, qui depuis fut évêque d'Eclane et l'un des plus ardents suppôts du Pélagianisme.

« Deux âmes faites l'une pour l'autre sont unies par un chaste amour : un jeune homme enfant du Christ, une vierge fille de Dieu. Guide toi-même de tes rênes, ô divin Sauveur, ces deux colombes, heureuses de porter ton joug. Loin de cet hymen les joies profanes du vulgaire ; loin Junon, Cupidon, Vénus, ces noms qui rappellent le paganisme et la luxure !.... Nous voulons ici la paix, la pudeur, la piété, l'amour de la piété, la sainteté de l'amour et la paix en Dieu, le vrai lien du mariage..... Qu'à cette fête le peuple ne coure pas les rues ; ne jonchez pas le sol de feuillages, ne chargez pas de guirlandes la porte des nouveaux époux, ne brûlez pas un grossier encens ; le seul parfum qu'il faut respirer ici, c'est celui de Dieu par le nom du Christ... Ce qui fait la gloire des Chrétiens, c'est la vertu, non la richesse. Que la fiancée apporte pour dot la pure lumière de l'Évangile ; qu'elle dédaigne les robes de pourpre brodées d'or : sa plus belle robe doit être la grâce de Dieu ; qu'elle dédaigne aussi les bijoux ornés de pierreries éclatantes, pour être elle-même une pierre précieuse aux yeux du Seigneur.... Qu'elle ne farde pas son visage, qu'elle ne peigne pas ses sourcils, qu'elle ne change pas la couleur de ses cheveux : celle qui méprise par un orgueil criminel la beauté pure de la nature condamne l'œuvre de Dieu... Des époux chrétiens peuvent inviter à leurs noces Marie, la Vierge mère..., le modèle de l'Église qu'on peut appeler la sœur et l'épouse de Jésus-Christ. Et parce que nous ne sommes tous qu'un seul corps dont Jésus-Christ est le chef, parce que nous avons dépouillé le vieux

Adam pour nous revêtir de Jésus-Christ, nous devons aspirer à une vie angélique. — Vivez, couple fortuné, vivez en vous souvenant de moi ; que l'adorable Croix du Sauveur soit le joug de votre mariage.... Allez au-devant de Jésus-Christ comme au-devant d'un frère ; soyez en lui une même chair, la chair du corps éternel, et que l'amour qu'il a pour son Église, l'amour dont l'Église l'étreint, étreigne aussi vos âmes... O Christ ! exauce tes pontifes, exauce nos prières, unis ces cœurs dans la continence, et qu'ils donnent à Dieu des vierges qui lui soient consacrées. » (S. Paul. Nolan., *carm.* 22.)

(*B*[1]) *Page* 318.

On donnait alors le nom de *litanies*, λιτανῖαι, aux processions qui avaient lieu, soit à l'occasion d'une calamité publique pour fléchir la colère divine, soit en actions de grâces pour un bienfait céleste. Ce que dit ici S. Chrysostôme (t. 6, p. 273) prouve surabondamment que l'invocation des Saints en faisait partie. Nous n'avons pas à le démontrer ; mais l'usage de cette invocation, incontestable au IVe siècle, est aussi ancien que le Christianisme lui-même.

Les fidèles de Constantinople se rendaient volontiers, lors des supplications solennelles, dans l'église des Apôtres, la plus vénérée et, à cette époque, la plus belle des églises de la cité. Constantin la fit bâtir et la destina à recevoir les cendres des empereurs et des patriarches (Socr., l. 1, c. 16 ; Euseb., *in vit. Const.*, l. 4, c. 58 ; Cedrenus, Codinus, etc.). Eusèbe parle avec complaisance de la grandeur et de la richesse de cet édifice, des vastes parvis qui l'entouraient, de ses plafonds élevés, de ses admirables mosaïques, de son toit en bronze doré. Elle avait la forme d'une croix (Greg. Nazianz., *carm.* 9). La cité impériale était d'autant plus fière de la magnificence de ce temple, que, quoique dédiée à la Vierge Marie et placée sous son patronage, elle regardait les Apôtres comme ses protecteurs spéciaux et s'appelait elle-même la cité des Apôtres (Chrys., t. 6, p. 272, note).

Ce qui rendait ce monument sacré plus célèbre, c'était moins son architecture et ses splendides décorations que les saintes reliques qu'il possédait. Le corps de S. Timothée, puis ceux de S. Luc et de S. André y furent apportés dès le temps de Constance (Ducang.,

Const. Christian., t. 2, p. 105) : de là, l'invocation spéciale de S. Timothée et de S. André. Celui-ci, d'ailleurs, était regardé comme le fondateur de l'église de Byzance (Chrys., t. 6, p. 753 et note).

Quant à l'église de S. Pierre et de S. Paul, au-delà du Bosphore, Ducange, qui consacre plusieurs pages aux palais *extrà-muros*, ne parle pas de cet édifice religieux. Il cite plusieurs églises, placées les unes sous l'invocation de S. Pierre, les autres sous celle de S. Paul; il n'en cite qu'une seule avec les deux noms réunis de Pierre et de Paul (Ducang., *Const. Christian.*, t. 2, p. 115). Mais, bâtie sous Justinien, elle n'existait pas du temps de Chrysostôme; elle était, d'ailleurs, située sur la terre d'Europe. C'est pour celle-ci que Justinien avait demandé au pape Hormisdas des reliques des Apôtres et de S. Laurent. Le pape Vigile s'y réfugia pour échapper aux violences du même Justinien et de son infame Théodora. C'est là qu'attaché aux piliers du temple, il disait aux séides de la cour qui voulaient l'en arracher : Vous pouvez me tenir captif, vous ne tenez pas S. Pierre (Ducang., *Const. Christian.*, t. 2, p. 115).

L'homélie que nous citons donne lieu, dit Montfaucon, à une difficulté. *Il y a trois jours*, s'écrie le saint docteur, qu'une grande pluie est tombée et a jeté les âmes dans l'épouvante (t. 6, p. 273). Or, poursuit le docte Bénédictin, cette pluie désastreuse a eu lieu le mercredi-saint. On ne dit pas qu'il ait plu le jeudi. Le vendredi et le samedi, le peuple se précipite à l'hippodrome et au théâtre. Il semble que le discours en question a dû être prononcé le jour de Pâques; mais alors, pourquoi pas un mot de la grande solennité? — A notre avis, on répond à cette difficulté par cette seule observation, qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ces paroles de Chrysostôme : *il y a trois jours*, ou plutôt *avant trois jours* (πρὸ τριῶν ἡμερῶν); les dates, les chiffres de l'orateur ne doivent jamais s'entendre d'une manière rigoureuse. Cette observation faite, il n'y a aucun inconvénient à dire que cette homélie a été prêchée, non le jour de Pâques, mais le lendemain ou le surlendemain.

(*C*[1]) *Page* 388.

Le P. Noël Alexandre sue sang et eau pour établir que les évêques de Constantinople avaient une juridiction patriarchale sur les églises du Pont, de l'Asie et de la Thrace. Le second concile général,

dit-il, leur avait donné l'*honneur de la primauté :* Τὰ πρεσβεῖα τῆς τιμῆς, *après l'évêque de Rome*. Ces paroles, selon lui, sont absolues; on doit les entendre, non-seulement d'un droit de préséance, mais aussi d'un droit de juridiction. Placés au-dessus des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, les évêques de la seconde Rome furent par cela même investis du titre et des pouvoirs de patriarche. Ainsi l'entendirent Nectaire et Chrysostôme, leurs actes le prouvent; ainsi l'entendit le concile de Calcédoine. (Nat. Alex., *Hist. eccl.*, t. 4, p. 398 et suiv., *sæcul.* 4, dissert. 38, art. 4.)

Cet échafaudage de raisonnements et d'exemples croule par sa base. Le concile de Constantinople ne fut point un concile général, mais une assemblée de cent cinquante évêques orientaux, sans aucune participation de l'Occident; et ce n'a été que l'approbation postérieure du souverain pontife qui a donné à ses décisions dogmatiques l'autorité et la valeur des définitions d'un concile œcuménique, Les autres décisions qu'on y prit ne furent pas reçues de l'Église Romaine. *Romana Ecclesia,* dit S. Grégoire le Grand, *eosdem canones vel gesta illius synodi hactenùs non habet, nec accipit. In hoc autem eamdem synodum accepit, quod per eam contrà Macedonium definitum.* (Greg., l. 6, *ep.* 31.) Ainsi, le canon qui élève au-dessus des autres l'évêque de Byzance n'est que le règlement d'un concile particulier, dont l'autorité, si vénérable qu'elle soit, ne peut changer le rang et la situation des principaux dignitaires de l'Église universelle.

Est-il certain, d'ailleurs, que le concile de Constantinople, par ces paroles : Τὰ πρεσβεῖα τῆς τιμῆς, ait voulu accorder aux évêques de cette ville une primauté de juridiction aussi bien qu'une primauté d'honneur? C'est le contraire qui est plus probable. Le concile de Nicée n'avait-il pas donné à l'évêque de Jérusalem un privilège analogue et presque dans les mêmes termes, sans le soustraire pour cela à la juridiction du métropolitain de Césarée? *Habeat consequentiam honoris,* ἐχέτω τὴν ἀκολουθίαν τῆς τιμῆς, *salvâ metropoli propriâ dignitate.* (Conc. 7; Thomass., Discipl., t. 1, part. 1, l. 1, c. 10.) « On voit, d'ailleurs, ajoute Thomassin, que dans un canon précédent le même concile de Constantinople partage l'Orient en cinq *grandes diocèses* qu'il avait assignées à cinq exarques ou patriarches. Ces diocèses étaient l'Égypte, l'Orient, l'Asie, le Pont, la Thrace;

les exarques étaient les évêques d'Alexandrie, d'Antioche, d'Éphèse, de Césarée en Cappadoce et d'Héraclée. L'évêque de la ville impériale n'est point nommé entre ces exarques ou patriarches, et, au contraire, c'est l'évêque d'Héraclée qui paraît dans tous les monuments publics avec la qualité de métropolitain. » (Thomass., *ibid.*)

Quant aux faits sur lesquels argumente le P. Alexandre, nous ne nions pas que les évêques de Constantinople n'aient donné aux termes du canon, qui relevait la dignité de leur siége, le sens le plus favorable à leur coupable ambition ou au zèle excusable de leur charité; mais l'Orient ne l'entendait pas comme eux, et nous voyons S. Chrysostôme accusé de témérité, d'orgueil, d'usurpation de pouvoirs, pour être intervenu dans la déposition des indignes évêques de Nicomédie et d'Éphèse.

Il est vrai que Nectaire, dans un concile tenu à Constantinople en 394, juge le différend entre Agapius et Gabadius, compétiteurs de l'évêché de Bostres en Arabie, prenant la première place au-dessus de Théophile d'Alexandrie, de Flavien d'Antioche, de Helladius de Césarée, et de plusieurs autres présents à cette réunion. Que prouve ce fait, sinon l'ambition de Nectaire, homme de cour et sénateur bien plus qu'évêque ? Ni Flavien ni Théophile ne lui contestent la préséance; mais, quant au jugement entre les deux candidats au siége de Bostres, c'est le concile qui prononce en présence et avec la participation et l'approbation de Flavien.

On a cité la démarche de S. Ambroise auprès de Nectaire pour obtenir la déposition de Géronce, évêque de Nicomédie, autrefois attaché à l'église de Milan et dont la conduite scandaleuse révoltait tous les cœurs chrétiens. Mais nous n'avons pas la lettre du saint docteur, et ce qu'il fit dans cette occurrence ne nous est connu que par le vague récit de Sozomène (l. 8, c. 6). On peut présumer que le chef de l'église de Milan, en s'adressant à celui de l'église de Constantinople, ne lui demande autre chose que son intervention auprès de qui de droit pour amener la cessation d'un état de choses déplorable.

La conduite de Chrysostôme en Asie et ailleurs ne prouve pas davantage le pouvoir patriarchal du siége de Constantinople; les réclamations qu'elle excite prouvent plutôt le contraire. On lui fit un crime d'avoir envahi les provinces des autres, d'avoir consacré des évêques

hors de son territoire. « Le saint prélat, dit Thomassin, pouvait alléguer pour sa justification que vingt-deux évêques des trois diocèses de l'Asie, du Pont et de la Thrace, s'étant trouvés à Constantinople pour leurs affaires particulières et y assistant au concile, où il présidait, l'un d'eux lui avait présenté une requête contre l'évêque d'Éphèse, auteur présumé d'ordinations simoniaques; qu'il avait député trois évêques pour aller faire des informations; que l'évêque d'Éphèse étant mort en même temps, les évêques de la province et le clergé de la ville d'Éphèse avaient député vers lui, pour le conjurer de venir relever leur église de la désolation dont elle était menacée; enfin, qu'il n'avait rien fait que dans un concile des évêques des provinces voisines, et que lui-même avait pu être appelé au secours par ceux d'Éphèse, au moins comme un évêque voisin de quelque autorité, selon l'usage reçu dans les premiers siècles et autorisé par les canons. Comme ces raisons peuvent paraître suffisantes pour justifier la conduite de S. Chrysostôme, aussi faut-il avouer qu'elles ne peuvent donner aucun solide fondement pour attribuer à l'évêque de Constantinople une juridiction semblable dans les autres diocèses. En effet, Palladius confesse lui-même que tous les évêques nouveaux que S. Chrysostôme avait ordonnés à la place des autres, furent depuis déposés. Mais ce qu'il y a de plus certain, est que la police et la jurisprudence des Orientaux n'était pas encore tout-à-fait parfaite dans les jugements ecclésiastiques. » (Thomass., Discipl., part. 1, l. 1, c. 10.)

Pour ce qui est du concile de Calcédoine, nous n'avons rien de mieux à faire que de citer ici ce qu'en écrit un des plus savants et des plus graves historiens de l'Église catholique :

« Les Pères du concile, dit Rohrbacher, écrivirent aussi à S. Léon une lettre synodale, où ils le reconnaissent pour l'interprète de S. Pierre, pour leur chef et leur guide, qui leur a donné dans sa lettre la nourriture spirituelle, et qui dans ses légats les a présidés, comme la tête les membres. Ils marquent qu'ils se sont trouvés environ 520, et que personne n'a été retranché de l'Église que Dioscore, dont ils relèvent les crimes et l'impénitence. Puis ils ajoutent : « Nous vous faisons aussi savoir que nous avons ordonné quelques autres choses, pour le bon ordre des affaires et la fermeté des lois ecclésiastiques, persuadés que Votre Sainteté, en étant instruite, voudra bien les

approuver et les confirmer. C'est que nous avons autorisé, par sentence synodale, l'ancienne coutume de la sainte église de Constantinople, pour ordonner les métropolitains d'Asie, du Pont et de la Thrace; non tant pour l'avantage du siége de Constantinople, que pour le repos des métropoles, où il est souvent arrivé du tumulte après la mort des évêques, le peuple et le clergé n'ayant point de chef : ce que Votre Sainteté même n'ignore pas, en ayant été souvent importunée, principalement pour l'église d'Éphèse. Nous avons aussi confirmé le canon des cent cinquante Pères assemblés à Constantinople sous le grand Théodose, qui ordonne que l'évêque de Constantinople aura la prérogative, après votre très-saint et apostolique Siége, persuadés que, comme votre coutume est d'enrichir vos serviteurs par la participation de vos biens, vous continuerez de prendre soin du siége de Constantinople et d'y étendre la splendeur de votre puissance apostolique. Ce que donc nous avons déterminé pour prévenir les troubles et affermir le bon ordre, daignez, très-saint Père, l'agréer comme votre propre ouvrage. Il est vrai que les légats de Votre Sainteté ont vivement résisté à ce décret; mais ils ont voulu sans doute vous en laisser l'honneur, afin que l'on vous attribue la conservation de la paix comme de la foi. Nous avons déféré en cela au désir de l'empereur, du sénat et de toute la ville impériale, croyant ne faire autre chose qu'achever l'ouvrage même de Votre Sainteté, qui toujours se plaît à y répandre ses faveurs; considérant encore qu'on rapporte aux pères ce qui est fait convenablement par leurs fils. Nous vous prions donc d'honorer notre jugement par vos décrets : comme nous nous sommes conformés au chef pour le bien, que le chef aussi accorde à ses enfants ce qui est convenable. Les empereurs en seront flattés, eux qui ont confirmé le jugement de Votre Sainteté comme une loi, et le siége de Constantinople vous en témoignera une éternelle reconnaissance en toute occasion, par son union et son zèle. Afin que vous connaissiez que nous n'avons rien fait par faveur ni inimitié, nous vous adressons les actes de toute l'affaire pour en obtenir la confirmation et l'approbation. » Tous les évêques souscrivirent la lettre; en ajoutant à leur nom quelqu'une de ces paroles : Priez pour moi, très-saint Père, Père bien-aimé, saint et vénérable Pape, Père bien-aimé de Dieu.

L'empereur Marcien joignit ses sollicitations à celles du concile,

pour obtenir du pape qu'il approuvât ce qui avait été fait en faveur de l'église de Constantinople. Nous avons donné ordre, dit-il dans une lettre du 18 décembre 451, que tout vous fût communiqué, et nous vous prions d'ordonner qu'on observe à perpétuité ce qu'a statué le saint concile. De son côté, dans une lettre où il dit jusqu'à deux fois que c'était une nécessité indispensable que tous les actes du concile, les derniers comme les premiers, fussent portés à la connaissance de Sa Sainteté, Anatolius écrivit en ces termes au pontife romain : « Le saint concile vous a envoyé son décret, et nous vous l'avons adressé nous-même pour en obtenir l'approbation et la confirmation, que nous vous supplions de nous accorder, afin que le siége de Constantinople, qui a pour père votre trône apostolique, s'y unissant d'une manière plus étroite et plus excellente, chacun comprenne, par ce nouvel effet de votre sollicitude, qu'il n'a point cessé d'être l'objet de vos soins et de votre bienveillance. »

La lettre d'Anatolius, celle de Marcien, les prières mêmes du concile ne purent déterminer le pape à consentir que le siége de Constantinople fût érigé en patriarchat. Il répondit à l'empereur, le 22 mai 452, qu'il ne pouvait voir qu'avec peine que l'esprit d'ambition voulût continuer le trouble que le concile venait d'apaiser; qu'Anatolius, en voulant accroître illicitement ses priviléges, diminuait son propre mérite : « Que la ville de Constantinople, comme nous le souhaitons, ait sa gloire, et que, par la protection de Dieu, elle jouisse longtemps du règne de votre clémence. Mais autre est la nature des choses du siècle, autre la nature des choses de Dieu : et hors de cette pierre que le Seigneur a posée pour fondement, nulle construction ne sera stable. Qui convoite ce qui ne lui est pas dû perdra même ce qui est à lui. Qu'il suffise à cet homme que, par l'intervention de votre piété et l'assentiment de notre faveur, il ait obtenu l'épiscopat d'une si grande ville. Qu'il ne dédaigne pas la cité impériale parce qu'il n'en peut faire un siége apostolique; qu'il n'espère nullement pouvoir s'agrandir aux dépens des autres. Les priviléges des églises, institués par les canons des saints Pères et fixés par les décrets du vénérable concile de Nicée, ne peuvent être ébranlés par aucune improbité ni changés par aucune nouveauté. C'est à quoi je dois veiller sans cesse, car la dispensation m'en est confiée; et je me rendrais coupable si les règles des Pères étaient violées par ma connivence, et

si la volonté d'un seul frère pouvait plus sur moi que l'utilité commune de toute la maison du Seigneur. » Il prie donc l'empereur, après avoir détruit l'hérésie, de réprimer aussi l'ambition, et de faire en sorte qu'Anatolius obéisse aux Pères, conserve la paix, et ne se croie pas tout permis, pour avoir osé, sans aucun exemple et contre les canons, ordonner l'évêque d'Antioche : entreprise que le pape a évité de punir, par le désir de rétablir la foi et la paix. Qu'il cesse donc d'outrager les règles ecclésiastiques, de peur qu'il ne se retranche lui-même de l'Église universelle.

Le pape tient le même langage dans sa lettre à l'impératrice Pulchérie. Il y dit à la fin : « Qu'il considère à quel homme il a succédé, et que, repoussant tout esprit d'ambition, il imite la foi de Flavien, sa modestie, son humilité, qui l'ont élevé jusqu'à la gloire de confesseur. S'il veut reproduire l'éclat de ses vertus, il sera louable, il gagnera l'affection de tout le monde. A cette condition, nous lui promettons notre cœur, ainsi que l'inaltérable amour du Siége apostolique pour l'église de Constantinople. Mais pour les conventions des évêques, contraires aux saints canons de Nicée, de concert avec votre piété, nous les annulons, et, de l'autorité du bienheureux apôtre Pierre, nous les cassons par une définition absolue. »

En écrivant à Anatolius même, il loue sa foi, mais condamne son ambition : il le loue de la manière dont il s'était comporté dans les commencements de son épiscopat, disant qu'on avait appréhendé qu'il ne ressemblât à ceux qui l'avaient ordonné contre les canons ; mais il lui reproche ensuite d'avoir lui-même violé ces canons, en ordonnant Maxime évêque d'Antioche, et en voulant, contrairement aux décrets de Nicée, s'attribuer les ordinations des métropolitains d'Asie, de Pont et de Thrace : « Comme si c'eût été à vos yeux une occasion favorable pour faire perdre au siége d'Alexandrie le second rang, à celui d'Antioche le troisième, et de dépouiller de leurs privilèges tous les métropolitains de vos alentours. Attentat inouï, dont vous êtes tellement préoccupé, que le saint concile uniquement assemblé pour éteindre l'hérésie et confirmer la foi catholique, vous en avez fait l'instrument de votre ambition, et l'avez poussé à être de connivence avec vous ; comme si on ne pouvait rejeter ce qu'une multitude a voulu illicitement, et comme si quelqu'un pouvait détruire les règles de Nicée, établies par l'Esprit vraiment saint. Les

envoyés du Siége apostolique, qui présidaient au concile en notre place, ont résisté avec une louable constance à vos entreprises. On ne peut en douter, puisque vous vous en plaignez dans votre lettre : ce qui fait leur éloge et vous accuse. Les saints Pères qui, à Nicée, ont établi des lois qui dureront jusqu'à la fin du monde, vivent chez nous et par tout l'univers dans leurs constitutions : tout ce qu'on attente contre elles est cassé sans délai. Cessez, mon frère, de fatiguer les oreilles des princes chrétiens par des demandes effrontées. Le règlement fait par des évêques, il y a soixante ans, dites-vous, ne favorise en rien votre prétention ; car, n'ayant point été communiqué par vos prédécesseurs au siége apostolique, ce règlement a été dès l'origine frappé de nullité, et l'usage que vous voulez en faire est aussi tardif qu'inutile. J'aime tellement tous mes frères, que jamais je n'accorderai à aucun ce qu'il demandera contre lui-même : ainsi, c'est par bienveillance que je m'oppose à vous, afin que vous cessiez de troubler l'Église universelle. Que les métropolitains des provinces ne soient point frauduleusement dépouillés de leurs antiques priviléges. Que le siége d'Alexandrie ne perde rien de la dignité qu'il a méritée par S. Marc, disciple du bienheureux Pierre ; si Dioscore est déchu par son impiété, les ténèbres d'autrui ne doivent point obscurcir une si grande église. Que l'église d'Antioche, où naquit le nom chrétien par la prédication du même apôtre, demeure dans l'ordre fixé par le règlement de nos Pères, et que, placée au troisième rang, elle ne descende jamais au-dessous d'elle-même. Car autre chose sont les siéges, autre ceux qui sont assis dessus. En vous écrivant ceci, mon frère, je vous exhorte, dans le Seigneur, à déposer tout esprit d'ambition et à vous embraser plutôt de l'esprit de charité ; de cette charité qui est patiente et douce, qui n'est point jalouse, qui n'agit point avec précipitation, qui ne s'enfle point, qui n'est point ambitieuse, qui ne cherche point ce qui est à soi. Or, si la charité ne cherche point ce qui est à soi, combien péchera celui qui convoite ce qui est à autrui ! Je veux donc que vous vous absteniez absolument de ces choses et que vous vous souveniez de cette parole : Gardez ce que vous avez, de peur qu'un autre ne reçoive votre couronne ; car si vous cherchez ce qui ne vous advient pas, vous vous priverez vous-même de la paix de l'Église universelle. »

Quant à Julien de Cos, son résident à Constantinople, le pape lui

reprocha de s'être chargé de lui écrire touchant l'affaire d'Anatolius, et lui dit : Vous devez aimer l'état de l'Église universelle plus qu'aucun homme particulier, et ne pas me demander ce qui nous rendrait tous deux coupables, moi en l'accordant, vous en l'obtenant. (*Ibid.*, *epist.* 107.)

Enfin, la décision du pape termina tout. On ne connut aucun moyen de suppléer à son approbation. Et, malgré le vœu si fortement prononcé d'un concile général, malgré le vif intérêt que l'empereur et l'évêque de Constantinople attachaient à l'agrandissement de ce siège, il fallut céder à l'autorité à qui tous les sièges sont soumis. C'est ce que nous apprenons de S. Léon; et S. Gélase, dans sa lettre aux évêques de Dardanie, nous montre Anatolius rejetant sur son clergé cette vaine tentative, dont le succès dépendait entièrement du souverain pontife. En effet, Anatolius lui-même finit par écrire à S. Léon : « Quant à ce qui a été réglé dans le concile général de Calcédoine en faveur de l'église de Constantinople, que Votre Sainteté soit assurée qu'il n'y a point de ma faute, et qu'au contraire, j'aimais toujours à me tenir dans un état humble, à cause de la paix et du repos que j'ai chéris dès mon jeune âge. C'est le vénérable clergé de l'église de Constantinople qui a conçu ce projet d'élévation; en quoi il a été unanimement secondé par les très-religieux pontifes de ces contrées. Mais la confirmation de ce qui a été fait appartient à Votre Sainteté, et rien ne peut avoir de force que par son autorité. »

Quelque chose peut-être de plus remarquable encore, c'est ce qu'on lit dans le synodique de Constantinople ou recueil dit sur le vingt-huitième canon du quatrième concile : « Il me paraît que ce canon n'a pas été reçu même au commencement, mais aboli aussitôt. Car il est constant que Léon de Rome, non-seulement ne donna point son assentiment au concile en cette affaire, mais qu'il blâma cette absurde nouveauté avec indignation dans les lettres qu'il écrivit et à l'empereur et au concile. D'où vient, je pense, qu'aucun des deux conciles qu'on appelle le cinquième, ni celui sous Justinien, ni celui sous Pogonat, n'a écrit de canon sur aucune matière. Que si le sixième concile (*le quinisexte*) dit : *Nous statuons en renouvelant* et non pas *en confirmant*, il montre par là même que dès le commencement ce canon du quatrième concile n'a été aucunement mis en pratique ni aucunement reçu, mais il est demeuré sans nul effet

dans l'intervalle, je dis le canon touchant la prérogative et la prééminence dans les choses ecclésiastiques. Car ce qui dans l'origine n'a pas eu de consistance, mais a été annulé aussitôt, on le renouvelle; tandis que ce qui subsiste et se pratique, on le confirme et on l'approuve. C'est ainsi que chaque concile parle des conciles antérieurs.» (Maii, *Spicilegium romanum*, t. 7, præfatio, p. 25 et 26.)

(D[1]) Page 397.

« Dès les premières années du IV• siècle, le décurionat, qui avait été jusque-là ambitionné comme un privilége, avait commencé à devenir la plus dure et la plus abhorrée des servitudes. Chaque magistrat était personnellement responsable de la conduite et de la gestion du candidat qu'il avait présenté. Les duumvirs, les édiles étaient obligés, lors de leur élection, de donner à leur municipe des jeux de cirque et d'amphithéâtre, des fêtes somptueuses, qui étaient pour eux l'occasion d'énormes dépenses. Tout le corps de la curie était responsable et punissable de la mauvaise conduite d'un de ses membres. Il était tenu envers l'autorité impériale à exploiter pour son compte les terres qui avaient été abandonnées, parce qu'elles ne rendaient plus de quoi payer l'impôt. Il devait combler de même le déficit des autres branches de contributions. Nul décurion ne pouvait faire un pas hors de son municipe sans la permission des officiers de l'empereur; nul non plus ne pouvait aliéner la propriété en vertu de laquelle il était décurion. De cette oppression toujours croissante résultèrent de singuliers désordres. D'abord, toutes les places, toutes les conditions incompatibles avec les fonctions curiales furent, par cela seul, considérées comme des places ou des conditions privilégiées. Les employés du gouvernement, les officiers du palais impérial, les militaires, les prêtres et les moines étant exempts des charges du décurionat, tous les personnages destinés à la curie ne songèrent plus dès-lors, chacun d'après ses goûts et ses moyens personnels, qu'à se faire officiers du palais, gouverneurs de provinces, hommes de guerre, prêtres, moines. Il fallut que le gouvernement impérial, pour les retenir sous le joug des fonctions curiales, les repoussât de toutes les autres. A dater du règne de Constantin, on trouve une multitude de lois qui n'ont d'autres objets que de fermer aux membres de la curie toutes les

issues par lesquelles ceux-ci s'efforcent sans relâche d'en sortir. Il ne resta plus aux malheureux décurions que les ressources du désespoir. Ils s'enfuirent, se cachèrent dans les bois, dans les lieux déserts, abandonnant leurs biens à l'État. On vit, en 388, les curiaux de quatre villes et de plusieurs bourgades de la Mysie déserter à la fois. Dans un pareil état de choses il devenait difficile de trouver des décurions, et l'on fut réduit, pour n'en pas manquer, à recourir à des expédients qui avilissaient la curie. » (Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains*, t. 1, p. 372 et suiv.)

Le sanctuaire ne fut bientôt plus un asile assuré pour les malheureux qui fuyaient le terrible décurionat : « *Quomodò*, écrivait S. Ambroise à Théodose, *excusabo apud episcopos, qui nunc quia per triginta et innumeros annos presbyteri quidam gradu functi, vel ministri ecclesiæ retrahuntur à munere sacro et curiæ deputantur, graviter gemunt? Nam si qui vobis militant, certo militiæ tempore servantur, quantò magis etiam eos considerare debetis, qui Deo militant? Quomodò, inquam, hoc excusabo apud episcopos qui queruntur de clericis, et impressione gravi vastari scribunt ecclesias?* » (S. Ambroise, *ep.* 41, n. 29, 1re classe, t. 2, B. B., p. 954.)

« On voit, dit Tillemont, que les personnes qui possédaient les terres, et peut-être encore ceux qui exerçaient la marchandise et qui avaient d'autres revenus considérables, étaient ceux qui portaient tout le fardeau des charges publiques et des tributs qu'on levait dans la ville. On n'y comprenait point ceux qui étaient dans la milice ou dans les charges de la cour, ou qui étaient sénateurs romains. Ces personnes, par leur dignité, et le menu peuple, par la pauvreté, étaient exempts de ces charges et de ces impôts. Les autres qui les portaient étaient appelées curions, décurions, ou conseillers. C'étaient eux qui composaient le corps ou le conseil de ville : ils étaient obligés en leur rang de passer par certains emplois encore plus onéreux qu'honorables. Plus le nombre des décurions était grand, plus les charges leur étaient faciles à supporter; et comme c'était d'eux que les empereurs tiraient les tributs, ils avaient soin de ne pas augmenter le nombre des personnes privilégiées. Aussi, Constantin ayant exempté généralement tous les ecclésiasti-

ques des charges publiques, il ordonna quelque temps après que l'on ne recevrait au nombre des clercs aucun de ceux qui devaient entrer dans la curie, mais ceux-là seuls à qui leur pauvreté servirait d'exemption, et que pour les autres qui y seraient reçus ensuite on les tirerait du clergé pour les rendre au corps de ville et aux services publics.... On voit en diverses lois de Constance qu'il exempte des charges les ecclésiastiques pauvres. Dans celle du 29 d'août 361, il excepte positivement les évêques de cette rigueur; et entre les autres ecclésiastiques, il excepte aussi ceux qui auraient été ordonnés avec le consentement du corps de ville, donné solennellement devant les juges. Pour tous les autres, il les oblige à donner les deux tiers de leurs biens à leurs enfants ou à leurs parents, pour porter les charges publiques; ou que s'ils n'ont point de parents, le corps de ville se saisira de même des deux tiers de leur biens et les possèdera en propriété. Valentinien et Valens furent plus rigoureux; car ils ordonnèrent, le 10 septembre 364, que, si les clercs qui appartenaient aux curies voulaient continuer à servir l'Église, il fallait qu'ils donnassent leurs biens à un de leurs parents, ou qu'ils les cédassent à leur ville. La loi du 7 novembre 383, donnée par Théodose, est encore plus rude pour ceux qui, étant soumis aux charges curiales, aimaient mieux servir les églises que leurs corps de ville. S'ils veulent être effectivement, dit ce prince, ce qu'ils feignent d'être, qu'ils méprisent les biens qu'ils tâchent de soustraire aux impositions; car nous ne les déchargeons qu'à condition qu'ils abandonneront leur patrimoine.... Théodose renouvela encore cette loi le dernier de décembre 386. C'est pourquoi S. Ambroise dit, en 384, que les prêtres étaient contraints d'acheter l'exemption des charges curiales aux dépens de leurs biens : *Si privilegium quaerat sacerdos ut onus curiale declinet, patriâ atque avitâ et omnium facultatum possessione cedendum est.* (S. Ambroise, *epist.* 18, 1re classe, n. 13, t. 2, p. 836.) Il y a même des lois qui ne parlent pas seulement de cette liberté de céder son bien à un autre; car, outre celles qui défendent généralement de quitter le corps de ville, même en substituant ses enfants à sa place, la loi du 17 octobre de l'an 365, ou plutôt de l'an 375, ordonne absolument que les clercs qui appartiennent aux curies y seront soumis en leurs personnes et en leurs biens.... Les empereurs diminuaient néanmoins quelque-

fois cette rigueur; car les deux dernières lois accordaient une pleine exemption à tous ceux qui étaient dans l'église avant l'an 364....... Mais, soit que l'on eût fait depuis des lois contraires, soit par la malice des magistrats, on ôtait cette année à l'église ceux mêmes qui la servaient depuis trente ans et plus, quoique ceux qui avaient quitté leurs curies pour se mettre dans les armées ou dans la cour fussent maintenus dans leur exemption après un certain temps, c'est-à-dire après avoir passé cinq ans dans les armées ou trente dans quelque charge de la cour..... Les évêques, affligés par cette vexation qui ruinait les églises et leur faisait jeter de profonds soupirs, en écrivirent à S. Ambroise, qui représenta leurs plaintes à l'empereur.... Nous ne voyons pas si la lettre de S. Ambroise fit quelque effet pour ce point. Théodose témoigne seulement dans une loi du 28 juillet 391, qu'il avait ordonné que quand une personne aurait quitté les fonctions de la ville pour entrer dans la cléricature, si l'honneur ou la religion empêchaient de toucher à sa personne, néanmoins le bien qu'il retiendrait ou qu'il aurait donné à d'autres serait sujet aux charges publiques; et dans celles du 17 de juin 390, il déchargea absolument les prêtres, diacres et exorcistes qui étaient entrés dans la cléricature avant l'an 388; mais pour tous ceux qui y seraient entrés depuis, il les oblige à quitter absolument tout leur patrimoine.... » (Tillemont, *S. Ambroise*, art. 56, t. 10, p. 206 et suiv.)

(*E*[1]) *Page* 416.

« Macédonius, après avoir chassé Paul de l'église de Constantinople, s'en empara. S'étant créé des appuis au moyen de plusieurs monastères qu'il avait fondés et de plusieurs évêques du voisinage qui partageaient ses sentiments, il se mit à persécuter les amis du pasteur orthodoxe. Il les chassa d'abord de l'église, puis il les contraignit de participer à sa communion; quelques-uns furent frappés de verges et moururent sous les coups; d'autres furent dépouillés de leurs biens, d'autres privés de leur droit de bourgeoisie, d'autres marqués au front avec un fer chaud.... L'empereur condamna ces violences....., qui allèrent jusqu'au meurtre de plusieurs catholiques. De ce nombre furent Martyrius et Marcien; ils vivaient sous le toit de Paul: c'était un grand crime aux yeux de Macédonius,

qui les livra au gouverneur comme auteurs de la sédition excitée contre lui et coupables de la mort d'Hermogène. Martyrius était sous-diacre; Marcien, chantre et lecteur des Saintes-Écritures; ils furent décapités. Leur tombeau est à côté des remparts, et compris dans l'enceinte d'une église que Jean commença de bâtir et que Sisinnius acheva. Les deux pontifes pensèrent qu'il ne fallait pas priver du culte dû aux martyrs des hommes que Dieu daignait glorifier comme tels; car le lieu où la hache avait abattu leurs têtes, jusque-là désert, délivré des spectres qui le fréquentaient, devint le théâtre de plusieurs miracles..... Si ce que je dis de Martyrius et de Marcien paraît à quelques-uns peu croyable, qu'ils prennent la peine de consulter ceux qui sont le mieux informés de tout cela, et ils apprendront de leur bouche des choses bien plus étonnantes. (Sozom., l. 4, c. 2 et 3; *aliàs*, c. 3.)

(F[1]) *Page* 416.

SS. notariorum templum ædificavit Theodosius (junior); *et multis dotavit possessionibus*, inquit Codinus, p. 61, ex originibus Constantinopolis ineditis. Sed quod Theodosio adscribit, alii S. Joanni Chrysostomo et Sisinnio patriarchis Constantinopolitanis tribuunt. *Nam idem fuit quod Marciani et Martyrii vocant, qui ab Arianis sub Constantio imper. cæsi sunt.* (Sozomenus, l. 4, c. 2, de iisdem Sanctis....) Horum quidem insigne sepulcrum est pro mœnibus Constantinopolis exstructum, tanquam martyrum monumentum, quod templo ambitur, quod ædificare cœpit Joannes, absolvit Sisinnius. Eadem habet Nicephorus Calliste, l. 9, c. 30. Locum designant synaxaria ad diem 25 octobris quo celebratur eorum festivitas..... Et sepeliuntur in Melandesiâ portâ, in ipsâ Constantinopoli, in tractu qui secundus appellatur, quorum templum post hæc sanctus pater noster Joannes Chrysostomus a fundamentis excitavit. *His consona habet menologium Sirleti. Dicti autem Marcianus et Martyrius* notarii, *quòd Pauli patriarchæ Constantinopolis* γραμματεῖς *exstitissent*. (Ducang., *Constant. Christ.*, l. 4, c. 6, § 71.)

(G[1]) *Page* 438.

Tillemont, qui s'est trompé en plaçant le voyage de Chrysostôme en Asie dans l'année 401, se trompe encore en disant que ce fut

Séverien, en l'absence de Jean, qui baptisa le jeune Théodose. Il est vrai qu'il cite le témoignage d'Adon (Chron., p. 157), mais Adon n'appuie son assertion d'aucune preuve. Comment concilier cela avec ce que dit Chrysostôme ailleurs (t. 3, *hom. post. redit.*), qu'il a baptisé les enfants d'Arcadius? Théophane et Cosme le Vestiaire assurent positivement que le baptême du jeune prince fut administré par l'évêque Jean, et il ne pouvait en être autrement s'il était à Constantinople. Or, il est impossible de placer le voyage de Chrysostôme au-delà de l'hiver de l'année 400. En dehors des raisons déjà données, le diacre de Porphyre nous apprend que son évêque et lui visitaient tous les jours le saint prélat pendant leur séjour dans la ville impériale; il ne dit pas un mot de Séverien. Il est constant, d'ailleurs, qu'alors Chrysostôme était très-mal avec la cour et n'avait aucune relation avec elle; au contraire, à l'époque de son voyage en Asie et au retour de ce voyage, la cour intervient auprès du pontife pour le réconcilier avec son collègue. Tillemont, par suite de la même erreur de calcul, fait naître Théodose en janvier 401, à dix mois à peine de date de la naissance de sa sœur Arcadia; tandis que Socrate, la chronique d'Alexandrie, celle de Marcellin et Théodore le Lecteur le font naître le 10 avril (Socr., l. 6, c. 6. — Théod., *lect.*, p. 568, l. 2. — *Voir* Stilting, § 50, p. 552, et Tillem., Notes sur S. Chrys., t. 11, p. 584, et Notes sur S. Porph., t. 10).

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME II.

MONTPELLIER, IMPRIMERIE DE JEAN MARTEL AINÉ.

